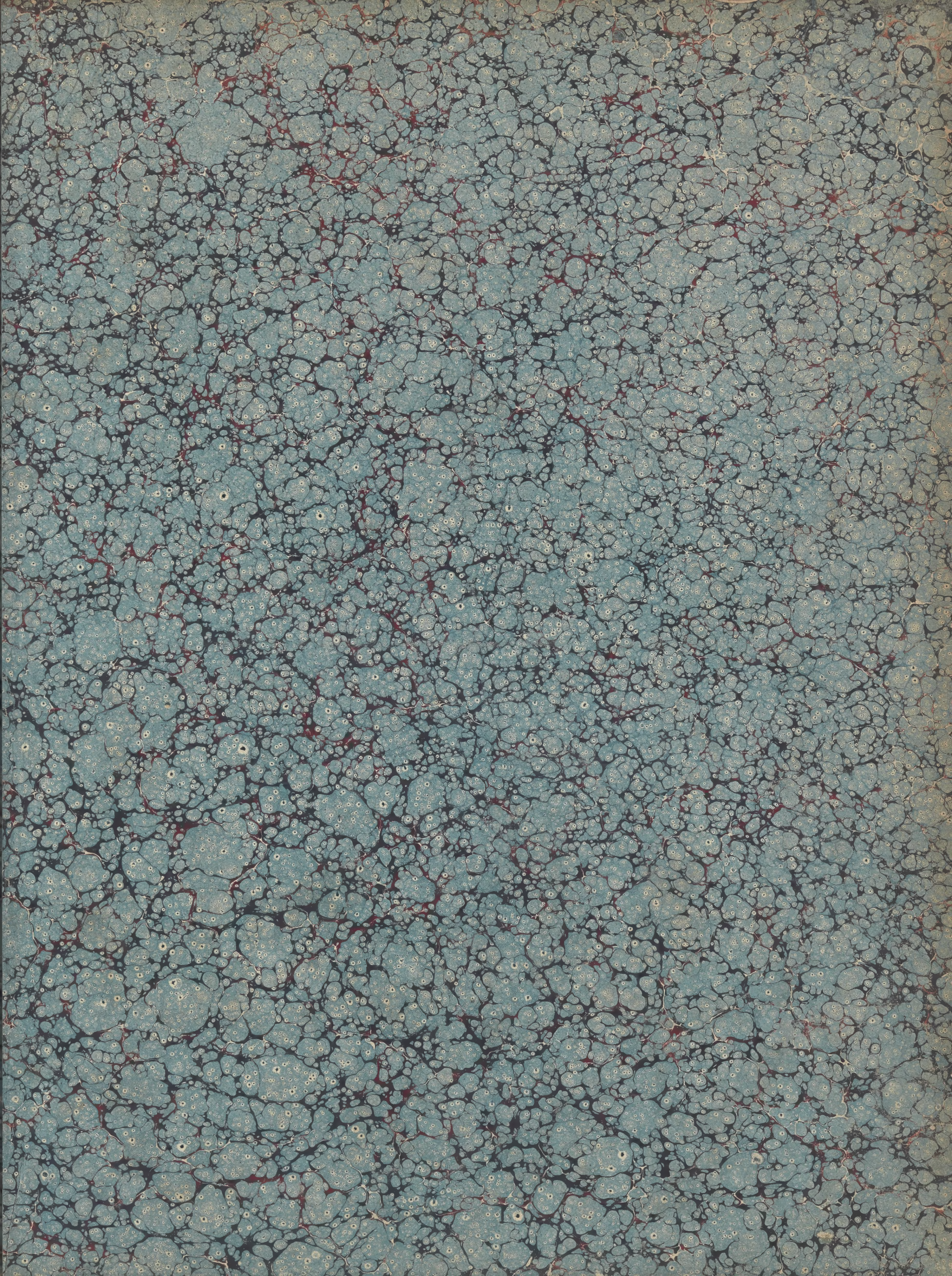
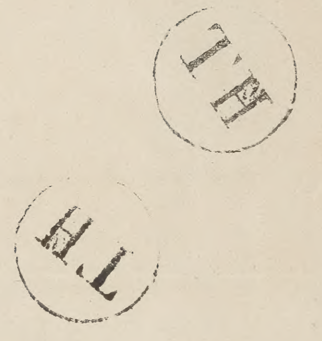



BIB. DOM.
LAVAL. S. J.




96


DOM. S. ALOYS. + JERSEIENS. + S.J.


TH
TH



Lettres des Scolastiques de Laval.

Avril. 1875. Numéro I.

N. B. Dans la dernière livraison, Page 47 le nom de Montagnac doit être remplacé par celui de Dompierre d'Hornoy.

19



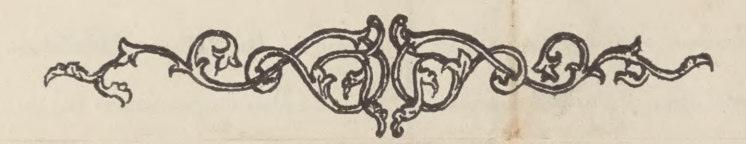


LES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

aux P.P. et F.F. de....

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.F.

P.C.



Chine. Tchely. Portrait du jeune Aveugle Joseph ou le modèle de l'orphelinat de Tcham-kia-tchuan.
Extrait d'une lettre du P. Edel.

.... Si je vous parlais un instant de mon professeur, de mon maître-répétiteur ès-langue chinoise parlée, il me semble que vous auriez peut-être quelque plaisir à lier connaissance avec ce bon subordonné de S. M. le Fils du Ciel. Aussi bien, ce brave garçon-là, mon professeur, n'est pas un chinois quelconque: à mon estime, c'est un saint; le zèle et le dévouement débordent en lui; de plus, il a comme vous l'honneur de porter le nom du grand Patron de la Chine: il s'appelle Joseph. Grâces à cette particularité, sa vue me fait plus souvent penser à vous: depuis assez longtemps je me proposais de vous en parler: sont-ce là des motifs suffisants pour vous intéresser un peu à celui que j'appellerais volontiers un modèle vivant de la jeunesse Chinoise?

Chaque jour ce cher enfant vient me visiter durant une grande demi-heure pour causer de choses et d'autres dans l'intention de m'initier petit à petit aux délicatesses des accentuations chinoises. Il est depuis plusieurs années le

professeur attitré de tous les Pères nouveaux arrivés. Le voyez-vous entrer dans ma chambre, la figure souriante et le bonjour aux lèvres ? Il s'avance lentement, avec hésitation ; ses mains cherchent en tâtonnant les bras du fauteuil placé près de ma table. Hélas ! le pauvre garçon est aveugle, et il n'a que 22 ans ! D'après sa physionomie vous lui en donneriez bien trente et davantage ; car le travail et la souffrance, l'excès de zèle peut-être l'ont vieilli avant le temps ; et les yeux, éteints pour toujours ne sont plus là pour éclairer ce visage terne et flétri ! Mais regardez-le plus attentivement ; tout à l'heure, surtout quand il vous parlera du bon Dieu, de la Ste Vierge, ou de quelque Saint, sa figure s'illuminera aussitôt d'un sourire angélique, et sur ses traits vous surprendrez cette expression particulière, indescriptible, qui est le cachet d'une belle âme et que la sainteté donne toujours, même aux visages les plus mortifiés. Interrogeons maintenant „cet orphelin„ ; car c'est sous ce titre que Joseph se trouve à la Résidence parmi une centaine et plus de compagnons plus jeunes que lui. Nous pourrons lui adresser plus d'une question avant d'épuiser le fonds de ses connaissances, surtout avant de lasser sa patience. Sans parler des facultés secondaires de tact, de mémoire locale, etc. . . . . . que notre Joseph, comme presque tous les aveugles, possède à un degré surprenant, il convient de dire cependant que son intelligence est exceptionnelle, et que sa mémoire, surexcitée par son zèle, est étonnante même pour un aveugle. Depuis qu'il est admis chez nous, pas un instant n'a été négligé par lui pour apprendre sans relâche la Doctrine Chrétienne et la littérature indigène. Pour la plus grande gloire de Dieu, il voudrait tout apprendre et tout savoir et ne rien oublier. En attendant mieux, il connait déjà pas mal de prières et de compositions pieuses ; les prières très-longues du matin et du soir, celles de la confession et de la Communion, de la Messe, du Chemin de la Croix etc. etc. ; de plus tout le catéchisme par cœur, toute l'Imitation, au moins 20 litanies, l'office des morts, l'office de la Ste Vierge, enfin plusieurs livres de religion composés par nos anciens Pères, et presque toutes les oraisons des Saints : le tout mot à mot, sans broncher. Il connait la vie, en détail, de presque tous les Saints du Martyrologe, et sa mémoire toujours fidèle lui rappelle à point nommé tous les noms, les dates, les moindres circonstances. Il sait que S. Thomas d'Aquin était très-gros, que S. François de Sales priait devant une Vierge noire, que S. Bernard (non pas le grand) fit avaler à un condamné la Prière „Memorare„ etc. etc. ; mille détails d'érudition. Les noms, les faits et gestes de nos Pères Généraux ne lui sont pas inconnus ; il sait presque la suite entière de tous les Papes, les noms de beaucoup de nos rois de France.. etc. . Comment cet aveugle est-il parvenu à savoir et à retenir toutes ces choses, surtout ces noms étrangers, si bizarres pour les chinois ? C'est un mystère pour moi. Naturellement notre Joseph, en sa qualité de citoyen du milieu, ne peut ni ne veut rester indifférent pour la littérature indigène ; les lettrés seuls ont de l'influence dans ce pays, et par l'influence morale on peut gagner des âmes. De là nouveau travail, efforts plus prodigieux encore pour apprendre les classiques et les autres ouvrages savants. Aujourd'hui il récite sans broncher ses quatre Livres, et bien d'autres livres encore ; il en connait par cœur le sens et le commentaire, au point de pouvoir servir lui-même de répétiteur ou de professeur à ses condisciples plus jeunes. Tout cela ne suffit pas à son ardeur. Dernièrement l'idée lui vint d'apprendre la médecine,

lui aveugle ! dans l'espoir d'être souvent consulté par les païens et de pouvoir ainsi en convertir un grand nombre, ou du moins baptiser des enfants moribonds. On eut bien de la peine à l'arracher de cette voie où le travail l'aurait vite usé. Pour lui mainte-nant c'est partie remise. En revanche il s'acharne sur d'autres livres. Vous me demanderez par quel moyen Joseph parvient à les déchiffrer, comment il peut comprendre le sens de ces caractères hiéroglyphiques. Certes ce n'est pas un petit travail pour ce pauvre enfant; il doit d'abord se faire lire le texte à la dérobée par quelque condisciple qui, selon l'usage, ne comprend rien au sens. Joseph retient tous les mots de ce passage et même la place des mots dans le livre; puis il médite, il apprend il répète : — un savant lui explique alors le sens du passage; nouvelles répétitions ! Quand la mémoire fait défaut durant ce pénible travail, il n'y a pas d'autre ressource que de s'adresser à quelque charitable condisciple. Joseph en recherche un, si bien qu'il peut, et, lui indiquant du doigt le mot à lire, il le prie de répéter le son du caractère désigné.... Personne n'aurait le courage de refuser ce service au cher Aveugle si, d'après des avis réitérés, les enfants n'étaient invités à ne pas se prêter trop aisément à ce manège; et dans l'intérêt de leur ami, les petits espiègles poussent la cruauté jusqu'à se sauver de devant lui quand il les appelle. Ce procédé, je l'avoue, lui semble révoltant, et tout indigné il se sauve à l'Eglise prier pour ses bourreaux. — L'étude des auteurs Chinois ne suffit pas encore à l'ardeur dévorante de notre Joseph; il voudrait savoir le français et le latin pour être plus utile aux nouveaux Pères venus d'Europe; et il saurait depuis longtemps ces deux langues si l'on avait permission de lui glisser de temps en temps quelques expressions de ces idiômes étrangers. — J'oubliais de dire plus haut que Joseph est spécialement chargé d'apprendre aux enfants les prières latines pour servir la messe; et du consentement général il s'acquitte en perfection de cet emploi qui lui est particulièrement cher.

D'après ce qui précède il semblerait, n'est-il pas vrai, que le brave garçon dont je vous fais l'éloge, ne passe son temps qu'à l'étude et que ce travail classique absorbe entièrement ses sens et ses facultés ? En observant de plus près, c'est le contraire qui semble avoir lieu. Sans cesse on le rencontre allant à l'église, récitant le rosaire, visitant le S. Sacrement, présidant une congrégation, murmurant des prières dans les couloirs, debout à la porte de son confesseur, etc. Chaque jour il récite le rosaire, l'office des morts, l'office de l'Immaculée Conception, un bon nombre de litanies et d'oraisons, sans compter les prières particulières pour lui, pour sa famille, pour la conversion de la chine. Ce dernier point semble le préoccuper visiblement. Que de fois l'ai-je entendu dire qu'il désirait et espérait mourir martyr pour le salut de sa patrie ! Car, d'après ses idées, ce qui manque avant tout à son pays pour obtenir du Ciel la grâce de la Foi, c'est le sang fécond des martyrs d'où naissent les générations chrétiennes. Rien ne laisse entrevoir que ses vœux ne pourront pas se réaliser un jour. „ Ô France, ô Italie, ô Pologne, dit il parfois avec enthousiasme, pays de confesseurs et de martyrs, c'est au sang de ces héros que vous devez votre conversion et votre persévérance dans la foi; vos Saints actuels sont les fils du sang ! Rome, la capitale du monde et la mère des Eglises, est aussi la ville où le plus de martyrs sont morts pour Jésus-Christ ! „ Ces appréciations ne manquent pas de justesse : on sent que la Foi éclaire cette intelligence, et que la Charité lui inspire ces

raisonnements.

Par exemple, ce que notre Aveugle connaît moins bien, ce qu'on lui laissera toujours ignorer, par pitié, c'est le triste état dans lequel croupissent en ce moment ces nations européennes qu'il croit peuplées de Saints. A son idée nul royaume n'est comparable au Royaume de France « le plus beau royaume après celui du Ciel » Souvent il me félicite chaudement d'être né Français, d'avoir pour Roi un descendant de S. Louis et de la Reine Blanche, pour compatriotes 40 millions de fervents chrétiens tout embrasés de zèle divin, tout avides de courir au bout du monde à la conversion des Infidèles. Mêmes idées sur l'Espagne, sur l'Italie des Papes, sur le Portugal de Jean **III**, sur l'Autriche de Henri et de Cunégonde au point que c'est vraiment triste de l'entendre parler avec pareil enthousiasme sans qu'on puisse songer à le tirer de ses illusions. Pauvre Joseph! puisse-t-il ne jamais apprendre indirectement jusqu'à quel point les peuples chrétiens d'Occident ont abusé de la grâce et combien ils en sont punis!

Maintenant est il nécessaire de vous dire combien ce brave enfant est aimé des Pères et de ses 130 Compagnons d'étude? Sans doute il est le Doyen d'âge de toute cette jeunesse écolière; mais ce titre ne suffit pas pour expliquer l'ascendant qu'il exerce sur elle et l'amour et le respect qu'on lui porte. C'est l'attraction de la Sainteté. Les petits surtout se l'arrachent. Lui-même paraît avoir une prédilection marquée pour les plus jeunes, parce que, dit-il, ces petits innocents sont bonne graine qu'il faut soigner à temps et mener à bonne fin. Eux en retour s'attachent à lui comme à une maman: ils l'entourent durant la récréation; ils le retiennent par bandes et par avance pour la promenade, et bienheureux sont ceux qui auront été choisis pour lui donner le bras durant l'excursion sur les chemins tortueux des environs. Naturellement Joseph ne néglige rien pour être utile et agréable à ses petits camarades; il leur raconte cent histoires édifiantes et curieuses tirées de l'Ecriture Sainte ou de la vie des Saints. Les petits se pâment d'étonnement et de plaisir. Enfin le récit se termine toujours par quelque exhortation religieusement écoutée d'abord, généralement bien suivie après, « Il faut devenir des Saints » Tel est le mot d'ordre ordinaire.

Ces enfants dont plusieurs étaient païens l'an dernier, deviennent à vue d'œil d'une piété exemplaire. Pour stimuler leur ardeur, Joseph organise une congrégation de la Ste Vierge, une autre des Saints Anges dont il est président fondateur. Il exhorte son petit monde à se faire Canoniser plus tard, puisque la Chine manque de Saints jusqu'à présent: = il leur parle souvent du martyre qui les attend peut-être, et d'avance son cœur leur suggère les réponses à faire aux Mandarins persécuteurs. « N'ayez pas peur surtout, » dit il; « à l'heure du danger le St Esprit vous donnera sa grâce, et vous serez plus forts que les bourreaux. » C'est lui-même qui me raconte ces détails, dans ma chambre, ajoutant que la plupart de ces enfants manifestent de véritables tendances à devenir des saints: que plusieurs désirent devenir prêtres, quelques-uns religieux, tous au moins de bons Chrétiens pleins de zèle à propager la Religion parmi leurs compatriotes. Aux jours de Fête notre héros s'improvise prédicateur durant la récréation; monté sur un banc, il harangue ses plus proches voisins; bientôt tout le

monde l'entoure, et, j'ai pu le constater par mes propres yeux le jour de St. Ignace, tous écoutent l'exhortation avec une religieuse attention, comme on écouterait un prêtre à l'église. Pas plus tard que hier, étant entré fortuitement dans notre Imprimerie Chinoise, j'y trouvai une vingtaine d'enfants debout autour d'une méchante table et Joseph, assis sur un modeste escabeau devant cet auditoire d'espiègles-nés, expliquait et paraphrasait pour ce petit monde un texte des Quatre Livres. Pas un enfant ne tourna la tête lors de mon entrée; tous les regards étaient fixés sur le commentateur des Classiques; sur l'aveugle Joseph qui se dévoue, durant ses moments libres, à cette fatiguante fonction de répétiteur surnuméraire. Ce qui me frappa le plus dans l'attitude de ces enfants, ce ne fut pas seulement leur air d'attention, mais plutôt leur expression d'amour et de sympathie pour leur vertueux professeur.

Vous me demanderez peut-être maintenant si je n'aurais pas quelques notions sur les antécédents de ce brave Joseph auquel vous vous intéressez déjà un peu, je le pense. Voici tout ce que j'ai pu en apprendre. Joseph n'a pas toujours été chrétien, ni toujours aveugle. Sa pauvre famille établie au Sud de notre mission, à 60 lieues d'ici au moins, était païenne dévouée au culte de Fô: le père, sans cesse en voyage, exerçait un modeste commerce; la mère, ses deux filles et l'enfant adoraient avec soin les idoles, et vénéraient Boudha. C'étaient d'honnêtes païens, pratiquant de leur mieux la loi naturelle, fesant souvent le pèlerinage aux pagodes, récitant régulièrement le chapelet boudhique; « Ngo mi to fo » vivant chastement, paisiblement. Le père donnait l'aumône aux plus pauvres que lui, la mère de bons conseils, les filles de bons exemples. Le bon Dieu eut pitié d'eux. Une famille de nouveaux chrétiens vivait dans le voisinage. La vie exemplaire de ces convertis toucha la famille païenne ... bientôt une des filles reçut le baptême avec sa mère et avec le petit Joseph qui avait alors environ 7 ans. On espérait que le mari se ferait baptiser à son retour de voyage. Mais avec la foi, la croix! Le démon, furieux de cette désertion, s'en vengea cruellement. Le père, en revenant de voyage, mourut subitement sans baptême; la fille païenne dut rejoindre dans une autre province son fiancé païen; enfin le petit Joseph, notre héros, fut frappé plus rudement; car en peu de jours il perdit complètement la vue. Toutes ces calamités ne découragèrent pas nos néophytes. La mère fut secourue, et elle mourut depuis en parfaite chrétienne; l'autre sœur fut mariée à un chrétien. Enfin Joseph fut admis dans notre orphelinat où depuis une dizaine d'années il contribue par ses prières, par ses exemples, par son zèle entreprenant à la formation de nouvelles générations chrétiennes plus instruites, plus ferventes, l'espoir en un mot de notre mission du Tchély. Mais je vous parlerai une autre fois de cet orphelinat et des légitimes espérances qu'il nous est permis d'y établir.

La mort de son père païen ne tourmente pas beaucoup notre Joseph, car, dit il, mon père était véritablement chrétien de fait et de désir „ — mais il lui tarde d'apprendre la conversion de son autre sœur toujours païenne quoique en relations continuelles par lettres avec son pieux frère. Bien souvent Joseph a demandé la permission de retourner dans son village pour y prêcher la Doctrine et convertir ses compatriotes, surtout les membres de sa famille. Ce retard de conversion est son seul chagrin. — J'ajoute en terminant

que son plus ardent désir est de mourir au plus tôt. Je lui en demandai la raison: il me répondit: « C'est par ce que dans le Ciel il n'y aura plus aucun moyen d'offenser le bon Dieu, plus de tentations, plus d'occasions de péché! »

Voilà, mon bien cher frère, la rapide esquisse de mon excellent professeur de chinois. Pour les raisons déjà spécifiées plus haut, j'ai lieu de croire que ce portrait authentique d'un Joseph chinois ne vous sera pas désagréable. Au surplus, je vous envoie aussi le portrait matériel, la photographie du même, souhaitant que vous l'acceptiez avec plaisir.

Edel. S.J.

Lettre du P. Lebourq.

Tchély. Coup d'œil sur les affaires de la Mission et détails sur Hi-Tchéou.

Des plumes plus autorisées que la mienne, rendront sans doute, à nos Supérieurs Généraux, un compte exact de la situation actuelle du pays où la Ste. Obéissance nous a placés et des affaires dont Elle nous a confié la conduite et la direction.

Toutefois il peut bien m'être permis à moi aussi, de vous envoyer notre bulletin et de vous donner en quelques mots un aperçu non officiel sur l'ensemble de nos affaires.

Les Pessimistes, à l'heure qu'il est, vous diraient que les choses vont de mal en pis, que la position pour les missionnaires menace de n'être plus tenable — que les Chinois, enfin, se disposent à une vigoureuse campagne qui sera d'autant plus désastreuse qu'on aura mis plus de temps à la préparer — Selon eux le Ciel est gros d'orages .. et la terre menace de s'entr'ouvir sous nos pieds.

Les Optimistes, au contraire, en regardant autour d'eux, et en levant les yeux vers le firmament, n'aperçoivent aucun symptôme alarmant: — Ils vous diront que la terre est hospitalière et le ciel serein — rien n'indique un Tremblement de terre.. (à propos vous aurez appris, déjà, ceux de Macao et de Hong-Kong) — point de gros nuages au dessus de nos têtes — pourquoi craindre un orage?

Je ne sais trop dans quelle catégorie me placer — Les Pessimistes ne me vont point et je les crois fort mal inspirés.
Les Optimistes tout en me souriant davantage me paraissent cependant, trop confiants — Selon moi, ils ne comprennent qu'à demi la position — prenons le milieu.

La vérité pure et simple, pour le moment, c'est que nous sommes en paix: personne ne nous cherche ouvertement chicane aujourd'hui plus que par le passé. Sauf les difficultés locales que nous avons sur quelques points de notre Mission, et pour lesquelles l'autorité chinoise ne se presse pas de nous venir en aide; nos travaux, nos missions et nos voyages se font sans entraves, à peu près partout.

Comme vous avez pu le voir par le Compte-rendu du mois de Juillet, la moisson sans être aussi abondante que nous l'avions espérée, n'a pourtant pas été non plus de beaucoup inférieure à celles des années précédentes.

Sans avoir sujet, hic et nunc, de nous alarmer sérieusement, il est cependant, un ensemble de circonstances qui nous laissent entrevoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, des difficultés que nous n'avions pas l'habitude de rencontrer depuis 12 ou 13 ans.

Les Journaux et les lettres particulières ont dû

depuis 5 ou 6 mois bientôt, porter jusqu'en Europe, des bruits de guerre entre la chine et le Japon.

Ici, on en a tant parlé, que maintenant personne n'ose plus en rien dire : au Printemps dou-4,000 soldats Japonais débarquaient dans l'Ile de Formose, pour venger la mort de 20 ou 30 de leurs compatriotes ... Les chinois les ont laissé faire — On n'a point envoyé de soldats pour les chasser — mais toutefois, le Gouvernement s'est hâté d'acheter des fusils, de fondre des Canons et de fabriquer de la Poudre — les Milices de l'Empire du milieu avaient négligé l'exercice militaire depuis longtemps — On les a remises au devoir et depuis plusieurs mois nous n'entendons plus autour de nous que la fusillade et le bruit du Canon - nos braves chinois font ainsi la petite guerre en attendant qu'ils soient appelés à faire la grande .. ce dont il se passeront bien volontiers, j'en suis sûr.

Le Japon, qui d'abord avait étonné les Européens et excité leur enthousiasme par la rapidité avec laquelle il ouvrait la campagne semble, lui aussi, vouloir se contenter de faire l'exercice sur le sol japonais — Il s'est resouvenu probablement que pour les peuples de l'Extrême Orient la paix a toujours été plus sympathique que la guerre ..

Le Gouvernement Japonais a eu-même l'extrême obligeance, lui, l'agresseur, d'envoyer un Plénipotentiaire à la Cour de Pékin, pour y traiter des conditions de la paix — Il demande 600,000 Taëls d'indemnité et le Gouvernement chinois refuse de rien lui accorder .. cette petite comédie se joue depuis plus de six semaines, sans qu'il soit possible de supposer à quelle époque enfin, le ministre Japonais reprendra le chemin de son pays.

Vous me demanderez quel intérêt cette cette question, ce débat entre le Japon et la Chine, peut avoir pour nous - la réponse est bien simple : Si on fait la guerre et que les japonais soient vainqueurs, les chinois seront convaincus que malgré leur formidable armements, malgré les 30 ou 40 mitrailleuses qu'ils viennent d'acheter en Angleterre, ils ne sont point encore en mesure de conquérir l'Univers ... que si la guerre n'a pas lieu ou que la victoire soit du coté des chinois, alors, l'Empire du milieu se croira la première nation belliqueuse du monde et qui sait si ce ne sera pas le commencement de nos malheurs.

Outre ces points noirs que nous voyons de ce côté là, il est d'autres indices non équivoques de la mauvaise humeur des chinois à notre endroit.

Les Européens deviennent timides avec les chinois — C'est une chose incontestable — partant, les Chinois ne furent jamais si arrogants ! que voulez-vous ? .. à chacun son tour - nous reculons : ils avancent ; c'est tout à fait le mouvement instinctif des Orientaux.

Depuis un ou deux ans, plusieurs évènements assez graves se sont passés en chine — Je ne vous parlerai que des trois principaux — Vous avez appris en son temps le massacre des deux Missionnaires du Sie-tchuen l'émeute et les incendies de Shang-hai vous sont connus aussi = peut être même les journaux vous auront parlé, devant que ma lettre vous parvienne, d'un fait assez grave arrivé tout récemment à Tien-Taï, port de mer de la Province du Chain-Tong. — un anglais attaché à la Douane a tué un chinois sans le vouloir.

Pour le meurtre des Missionnaires du Sie-tchuen les démarches et les dépêches de la légation Française, n'ont encore rien obtenu, que je sache, pas l'ombre d'une réparation quelconque.

L'Emeute de Shang-hai n'a point été causée par l'imprudence des Européens : il est prouvé qu'ils étaient dans leur droit en demandant l'exécution de promesses faites officiellement depuis longtemps déjà, et s'ils ont tué quelques uns des incendiaires qui avaient mis le feu à leurs établissements et menaçaient même leur vie ils étaient tout simplement dans le cas de légitime défense.

Les négociants de la concession française qui ont perdu leurs maisons et leurs marchandises réclament une indemnité, c'est tout naturel ; la réponse qu'on leur fait c'est que non seulement ils n'en auront point, mais qu'ils auront eux ou leur gouvernement à donner 200,000 Taëls de dédommagement aux familles des chinois qui ont été tués dans la bagarre.. voyez si la chine n'est point elle aussi dans la voie du progrès.

Quand au meurtre involontaire qui vient d'avoir lieu au promontoire du Chain-Tong, la justice Anglaise a rendu un verdict d'acquittement et l'accusé est en liberté ... S'il avait été condamné à mort comme le voulaient les chinois, on aurait peut être consenti à accepter cette réparation : mais il a été acquitté - l'autorité chinoise contrairement à tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, prétend qu'elle a le droit de se faire livrer le meurtrier et de le juger elle même selon ses lois, sans avoir à rendre compte aux anglais des caprices et des exigences des Tribunaux et des juges chinois.

Les Anglais livreront-ils leur compatriote? c'est bien douteux - ce serait de leur part la plus insigne lâcheté - et pourtant je vois aujourd'hui tant de faiblesse, tant d'hésitations chez nos représentants Européens, que je m'attends volontiers à les voir un jour ou l'autre, se retirer dans leurs Palais ou dans leurs consulats, en fermer soigneusement les portes et les fenêtres et se mettre tout à fait à l'abri des bruits et des affaires de l'extérieur - qu'il serait beau pour les chinois le jour où il leur serait possible de lancer à leur gré et sous des prétextes qui ne leur manqueront jamais des mandats d'amende contre les missionnaires. vous auriez alors, mon cher frère des détails fort intéressants ou plutôt fort navrants à lire dans les lettres qui vous viendraient du Tchély.

On dit des meilleurs soldats qu'une paix trop longue tue leur valeur et leur bravoure, pendant que la guerre, au contraire, réussit en peu de temps, à donner du cœur et du courage aux plus timides conscrits.

Sans vouloir nous ranger parmi les premiers soldats du monde nous appartenons, toutefois à un Régiment qui a fait ses preuves sur le champ de bataille et qui, aujourd'hui encore, attaqué harcelé par un ennemi 100 fois plus nombreux, que lui, soutient le feu sans se déconcerter.

Pourquoi les quelques voltigeurs qu'il a envoyé à l'Extrême Orient se laisseraient ils effrayer par des luttes et des coups de feu qui, après tout, ne peuvent que les rendre plus dignes de leurs Compagnons d'armes.

Mais revenons à nos moutons.

La paix relative dont nous jouissons ne saurait nous faire croire que la guerre est éloignée ou n'aura pas lieu - Les chinois ne ressemblent point aux français. - Chez nous on n'a point assez de sang-froid, on n'est pas capable d'une assez longue patience pour remettre à plus tard les projets de vengeance. jusqu'à ce qu'ils soient mis à exécution ; plus de repos, de sommeil ni d'appetit.

Les chinois au contraire, sans perdre l'appétit, continuent toujours de faire jouer et manœuvrer leurs bâtonnets - Entre leurs repas ils s'occupent à établir

des balances de pour et de contre, calculent les chances de succès, les dangers d'un échec qui les compromettrait dans leur vie ou dans leurs biens.. C'est à qui ne commencera point le premier - l'autorité donnant l'exemple de cette réserve et de cette prudence, le peuple se garde bien d'agir autrement et de se mêler, avant que le temps en soit venu, de choses qui ne le regardent point ou fort peu.

C'est vous dire, mon cher Frère, qu'une paix apparente, en chine, n'est point toujours, et aujourd'hui moins que jamais, de nature à nous endormir sur les éventualités de l'avenir.

D'ailleurs, bien que nos chrétiens ainsi que les catéchumènes déjà instruits et convaincus, ne voient point encore à l'horizon de nuages assez noirs pour s'en effrayer à l'excès, nous avons la douleur de constater à peu près partout, un moment d'arrêt parmi les païens qui avaient quelque velléité d'embrasser la foi. Ils continuent de nous voir et même de nous écouter avec plaisir; mais, quand nous les pressons de rompre avec l'Idolâtrie, ils nous répondent que le temps n'est pas sûr.. autour d'eux ils entendent des bruits et saisissent des murmures.. qui sont défavorables aux Européens: il est plus sage disent-ils de ne rien précipiter. Pour en finir avec la question des orages présents ou à venir, probables ou improbables, disons à la louange des chinois, que peut-être leur mauvaise humeur et leurs dispositions hostiles n'en viendront jamais à dresser à notre intention des Gibets ou des Echafauds. Pour le moment, je ne vois rien d'inquiétant, et voici un fait qui me donne l'assurance que je me trompe peu.

A l'époque des Persécutions, les Ministres protestants ne se hazardèrent jamais à porter leurs Bibles à l'intérieur des terres, aujourd'hui que la paix et la liberté de prêcher l'Evangile sont accordées aux étrangers, ces Messieurs pénètrent partout; se promènent sur les places publiques, parcourent les villages avec un aplomb et une fierté étonnantes, hier encore l'un d'eux vendait ses bibles ici, dans la ville de Ki-tchéou, à 25 pas de notre Résidence.

Tant que nous les voyons circuler avec assurance, nous pouvons respirer à pleins poumons, c'est signe de beau temps. Leur perspicacité; un instinct de conservation étonnant, et je ne sais trop quoi encore, leur fait apercevoir les nuages avant qu'ils se soient formés; entendent-ils autour d'eux des bruits alarmants, ils ont la prudence de rallier quelque port de mer pour s'y mettre en sûreté.- Ils se promènent encore partout aujourd'hui - donc l'époque du danger est encore loin - si quelque beau jour, il nous est donné de les voir faire leurs malles et s'enfuir précipitamment, alors préparons nous à la lutte. Quand, dit le proverbe Chinois, vous voyez les Canards battre des ailes et essayer de plonger dans l'eau d'une mare desséchée, attendez vous à la pluie.

J'avais commencé cette lettre dans l'intention de ne point la faire trop longue; mais puisque ma plume a couru si longtemps je ne vois plus de raison pour ne pas la laisser courir encore - pourquoi après tout, me priver du plaisir de votre compagnie, quand je sais que bientôt nous allons être séparés par l'épaisse Carapace du Golfe du Tchély.

Détails sur Ki-Tchéou.

Si vous avez la carte du Tchély Sud-Est, prenez la et cherchez y la ville de Ki-Tchéou: quand vous l'aurez trouvée, vous écouterez avec plus d'intérêt les quelques détails que je vous donne sur ce pays négligé trop longtemps et où nous comptons à peine quelques catéchumènes, bien que nous y ayons plusieurs anciennes chrétientés.

Il y a deux ans environ que nous y avons une Résidence, C'est à peine aujourdhui si les Citadins et Bourgeois de la Ville veulent bien nous voir habiter chez eux, sans trop de mauvaise humeur...

Nous commençons à nous acclimater, nous avons même le plaisir de recevoir la visite de plusieurs marchands ou lettrés qui viennent nous demander des explications sur une Religion dont on leur a dit tant de mal. Il faut une certaine dose de patience pour supporter ces longues et ennuyeuses conversations, surtout quand nous savons que nos visiteurs qui sont de petits personnages dans la ville, viennent simplement pour tuer le temps, et satisfaire leur curiosité; mais ici comme ailleurs, il est important d'avoir sinon l'amitié au moins la visite de ces gens-là. Peu à peu nous aurons d'autres visites plus modestes, celles d'un ouvrier maçon, d'un menuisier, d'un charpentier ou d'un tailleur; mais ces humbles artisans ne viendront point pour le plaisir de nous faire parler: Ils y viendront pour se faire instruire et se convertir.

Nous avons grand besoin de chercher à gagner des âmes ici: Car les quelques chrétiens que nous y avions déjà, outre qu'ils ne dépassent point le chiffre d'une douzaine, avaient le malheur de n'être pas des plus fervents.

Le plus intéressant est un Greffier-auxiliaire du Tribunal – Sa position, sans avoir beaucoup de prestige, nous a, cependant, rendu quelques services; J'en ai profité pour lier connaissance avec les principaux agents de la préfecture. La mère et le fils du Greffier sont très fervents; sa femme qui était païenne, a voulu se faire baptiser l'an dernier, au moment de sa mort.

Un autre Néophyte, Lettré et Pharmacien qui habite tout près de notre maison, avait négligé ses devoirs pendant bien des années: à peine avons nous eu un pied-à-terre ici, qu'il est revenu à Dieu – Cette année, au mois de Mai, j'ai eu le bonheur de baptiser sa femme qui bientôt, m'amènera, dit elle, son vieux père et l'un de ses frères.

Un Pharmacien, en chine, aussi bien qu'en France, ne laisse pas que d'exercer une certaine influence autour de lui – Sa maison est un rendez-vous où les bourgeois du quartier vont volontiers fumer la pipe et boire le Thé: Je compte sur le Talent et le zèle de mon voisin pour travailler à la conversion de quelques uns de nos Citadins.

Les deux ou trois autres familles Chrétiennes de la ville appartiennent à la classe la moins aisée et la moins influente du pays: l'une dont le chef est Sourd-Muet, fait le commerce de semelles de souliers; une autre tient une auberge qui peut abriter, au plus, dix voyageurs à pied – J'ai eu le plaisir de visiter cet hôtel, que ne puis-je vous procurer à vous aussi celui d'y dîner avec moi: vous seriez surpris de l'ameublement, du personnel et de l'établissement tout entier – pas de chaises pour s'asseoir – une seule table montée sur 3 ou 4 pieds qui tremblent et menace de perdre l'équilibre quand vous y touchez –

ajoutez à cela qu'elle est recouverte non pas d'un tapis ni d'une toile cirée, mais d'une épaisse couche de graisse et d'huile qui vous fait reculer de 2 pas en arrière surtout si vous avez des habits propres.

L'hôtel de mon chrétien n'a qu'une seule chambre et un seul lit pour les voyageurs; vous savez ce qu'on entend par lit dans le Nord de la Chine: c'est une sorte d'Estrade haute de 2 pieds et construite en briques non cuites - c'est d'une simplicité primitive - en entrant dans l'auberge ne demandez pas au maître d'hôtel, s'il y a encore de la place pour vous - vous n'avez qu'à entrer tout droit dans la chambre, compter le nombre des voyageurs qui vous y ont précédé, mesurer ensuite le lit pour savoir s'il y a moyen de vous y reposer à coté des huit ou dix inconnus arrivés avant vous.

La position sociale de notre aubergiste est donc fort modeste, comme vous le voyez: mais sa pauvreté ne l'empêche pas d'observer fidèlement la loi de Dieu: Ce sont ces deux familles qui probablement me prêteront le concours le plus efficace pour arracher quelques âmes au démon. Voyez plutôt.

A mon dernier passage à Ki-Tchéou, en Septembre, le Sourd-muet et le maître d'hôtel, m'amenèrent deux vieillards, le mari et la femme qui voulaient se faire Chrétiens - Je les exhortai, leur donnai à chacun une médaille et un chapelet, avec promesse de les baptiser à mon prochain voyage s'ils étaient suffisamment instruits:

Mon premier soin, hier soir, en entrant dans notre Résidence fut d'appeler l'aubergiste pour savoir des nouvelles de ces deux bons Catéchumènes - "Ah! me dit il, vous ne savez donc pas, Père?.. mais ils sont morts tous les deux il y a un mois à peine, et à 5 ou 6 jours de distance l'un de l'autre - ma femme accompagnée de celle du Sourd-muet, est allée les assister à leur mort et les a baptisés - l'Enterrement s'est fait sans superstitions - Une dizaine de Chrétien des environs ont chanté publiquement les prières des morts, à la maison des défunts et sur le Cimetière ils ont si bien chanté et si bien prêché que toute la famille va se convertir - ".

Mon brave aubergiste m'a prouvé, ce matin qu'il ne m'avait point trompé hier; Vers dix heures, il arrivait chez moi accompagné du Sourd-Muet - Deux visages radieux et contents! Le Muet gesticulait, me parlait par signes, traçait avec sa salive, des Caractères Chinois sur ma table pour m'expliquer que lui aussi était pour quelque chose dans la conversion des Catéchumènes qui allaient venir me voir dans quelques instants. Il allait se lancer dans de plus hautes considérations encore quand mon Catéchiste s'est présenté à ma porte suivi de 6 visiteurs - Deux pères de famille, l'un chapelier, l'autre garçon d'hôtel à Tien-Tsin, leurs femmes et deux charmants enfants. Voilà 6 Catéchumènes sur lesquels je comptais fort peu, je vous assure. C'est le casuel et la consolation du missionnaire, mon cher Frère: mais surtout c'est l'œuvre de la grâce .. Nous mettons des Bacheliers et des Lettrés en campagne ... nous allons nous-mêmes de village en village, de Ville en Ville, pour y annoncer l'Evangile et le plus souvent personne ne se convertit - Un mendiant couvert de haillons, un Sourd-Muet qui n'a d'autre talent que sa foi et quelques gestes auxquels personne ne comprend rien,

un misérable maître d'hôtel dont les habits couverts d'une épaisse couche de graisse n'ont pas été lavés depuis qu'il exerce la profession. Ces prédicateurs sans science et sans prétention se mettent à la recherche des âmes et sont toujours assez heureux pour en trouver quelques unes.

Les trop longs détails que je viens de jeter sur le papier, à l'honneur de la ville de Ki-Tchéou, vous intéresseront ils, j'ai quelque lieu d'en douter. Ah! à la bonne heure si je venais vous annoncer que d'un seul coup de filet, j'ai pris 50, 100, ou 200 magnifiques Poissons - mais le temps de ces grandes Pêches est passé.. ou n'est pas encore venu.

Nous n'obtenons point autant de recrues pour l'armée du bon Dieu, que nous le voudrions bien: Et pourtant il se passe assez peu de jours sans que nous ayons eu la joie d'enrôler 2, 3 ou 4 nouveaux conscrits.. Ce ne sont point des conversions en masse, le travail est lent - La Moisson ne mûrit point au gré de nos désirs: mais enfin, nous glanons tous les jours quelques épis.

Puisque je suis dans la ville de Ki-Tchéou, laissez-moi vous parler de deux grandes cérémonies qui s'y célébraient hier.

La première avait lieu avant midi: c'était une procession composée du Préfet, qui ouvrait la marche, des Mandarins subalternes, des officiers de la garnison.. des Notables de la Ville, en grande tenue et enfin d'une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants. Quel était le but de ce pèlerinage? tout simplement un petit tertre ou monticule fait de mains d'hommes, en dehors des murs de la Cité. C'est là que le Mandarin a convoqué toutes les âmes qui en quittant la terre n'y ont laissé ni parents ni amis qui pensent à elles et aillent pleurer sur leur tombe.

Cette cérémonie se fait tous les ans avec la même solennité, le 1er de la dixième lune. Le Magistrat entouré de tous les mandarins est à peine arrivé sur le monticule, que la musique joue ses plus beaux airs funèbres.. Les Employés subalternes brûlent des pétards, tirent 3 coups de Canon, mettent le feu au papier superstitieux qui après avoir été réduit en cendres, doit se transformer en lingots d'argent dans l'autre monde.. Enfin font 4 prostrations aux âmes Orphelines comme on les appelle, et tout est fini.

La seconde Cérémonie dure plus longtemps et se fait aux flambeaux. — C'est l'ange tutélaire de la ville (Tchem-wam, roi de la Cité) qui veut bien, ce jour là, se promener dans la ville, en parcourir les rues, en visiter les coins et recoins.

Habillé de soie rouge et porté sur un brancard orné de fleurs artificielles.. il commence sa visite par le Tribunal du premier Mandarin - il y est reçu au bruit du Canon et au son de la musique, s'y repose un instant, et précédé du Magistrat, entouré et suivi de plusieurs centaines de Prétoriens qui portent des torches allumées -- pour éclairer le Dieu aussi bien que les mortels qui l'accompagnent. Le voilà parti au milieu des cris et des Vivats de la multitude. Son voyage a pour but de s'assurer si la Ville et les habitants sont en paix, si quelques mauvais esprits dans le dessein de nuire à sa Cité ne se seraient point glissés secrètement dans ses murs.. S'il y en a, ils sont tous chassés impitoyablement ce jour là et bon

gré malgré sont obligés de s'enfuir. pour leur en faciliter les moyens, le Mandarin a toujours soin avant de commencer la Procession de faire ouvrir les 4 portes de la ville, qui se referment aussitôt après la cérémonie afin de les empêcher de rentrer à la faveur des ténèbres.

Voilà, mon cher Frère, où en sont nos malheureux idolâtres! Ils font ces cérémonies et ces processions sérieusement.. ils n'auraient point la conscience tranquille, s'ils y manquaient et croiraient que de grands châtiments leur sont réservés.

Quand donc nous sera-t-il donné de leur faire ouvrir les yeux à la lumière et de leur montrer la stupidité de leurs croyances!!

Vous avez eu l'heureuse inspiration d'entreprendre au profit de nos malheureux Chinois, une œuvre appelée, je le crois fermement, à nous rendre les plus grands services pour la conversion des Infidèles!. oui, mon cher Frère votre œuvre des Images, tout en vous coûtant bien des peines et des démarches, ne peut manquer de vous donner bientôt les plus doux et les plus consolants dédommagements.

La plupart des familles païennes qui se convertissent, avaient dans leur maison ou bien la statue de Fo, ou bien celle d'un Toufsa, quelconque - Toutes, sans exceptions, vénéraient l'image du Tsao-wam-yé (le dieu de la marmite comme le nomment les Chinois); à peine ces Infidèles ont ils formé la résolution de se convertir à la foi chrétienne, qu'ils viennent vous apporter leurs Divinités.. que pouvons nous leur donner à la place? de bonnes paroles, des instructions solides, des livres de prières, des médailles et des chapelets? oui quand nous leur offrons tout cela, ils le reçoivent avec avidité; mais ce n'est point suffisant... Il leur faut une image qui parle à leurs yeux, qui aille prendre la place du Dieu de bois ou de cuivre qu'ils ont détrôné - où prendre tant d'images chaque année? - supposez que nous convertissions 100 familles par an, chacun, il nous faudra bien 5 ou 600 images - Continuez donc votre œuvre elle est apostolique... l'image du Tout-Puissant et celle de St Michel sont à mon avis, celles dont nous avons le plus grand besoin - nous ne pouvons prudemment offrir que celles là aux familles nouvellement converties.

Envoyez nous en le plustôt possible - Elles seront reçues par nous avec reconnaissance et par nos catéchumènes avec enthousiasme.

Leboucq. S.J.

Tchély. Mission de Nan-li-che-tsouen. Extrait d'une lettre du P. Edel à un Scolastique de Laval.

Je veux aujourd'hui, vous parler de ma mission de Nan-li-che-tsouen! et vous donner une petite idée de ce qu'un honnête homme peut toujours trouver en fait d'occupation, dans le champ de manœuvre confié aux missionnaires du Tchély.

Donc voici comment se fait une mission dans les chrétientés pétchéliennes. Mercredi dernier, c'est-à-dire il y a huit jours, un des administrateurs du village est venu m'inviter à donner les missions aux 160 ouailles de la chrétienté susdite. Cette invitation présentée d'abord au R. P. Recteur

et approuvée, est toujours faite le plus solennellement possible avec force prostrations... Ceci fait, on prépare ses effets, son lit, ses hardes, ses bibelots.. le tout est hissé, amarré, sur le fameux char dont vous connaissez la forme gracieuse et champêtre — Le missionnaire se hisse à son tour, puis le Catéchiste, puis le conducteur, l'un à droite sur le brancard, l'autre à gauche — et les voilà partis! Le Père recommande son âme à Dieu; le Catéchiste se dandine avec grâce, l'administrateur se frotte les mains, le conducteur frappe sur ses bêtes, le chariot roule, se balance, accroche, trébuche, et enfin après quelques heures de cahotements arrive à la fameuse chrétienté — C'est une de nos plus grandes paroisses; sa petite Eglise est coquette, bâtie par le F. Guillon, ornementée, peinturlurée, presque comme la Sainte chapelle, par le F. Weinsbach, enrichie de papiers de couleurs, de fleurs artificielles, etc. C'est dans ce sanctuaire que le Missionnaire est reçu par l'assemblée des fidèles = tous se prosternent, et demandent la bénédiction. Les exercices commencent immédiatement, cela durera 6 jours! = Rien de plus simple que le règlement diurne observé avec une ponctualité chinoise durant ce précieux temps de la mission.

Lever très matinal, puis sainte Messe à 5h½ environ, avec sermon. Après le déjeuner, confessions durant toute la matinée, ou à peu près. Après dîner catéchisme aux enfants, renforcés de grandes personnes; confessions de ceux qui viennent des annexes, visites des chrétiens, un à un, ou bien en corps de troupe, indéfiniment jusqu'au souper.

Entre temps on a pu faire ses exercices de piété, réciter son bréviaire, et le reste — Durant les repas les visites reprennent de plus belle, car les Chrétiens tiennent à honneur d'entourer la table du Père durant ses réfections. Tous se tiennent là, fixes, immobiles, sans oser parler avant qu'on les interroge.

Dans les commencements cet entourage est gênant pour les nouveaux Pères; on souffre de voir ces visages, quelquefois affamés, pendant qu'on s'efforce de trouver délicieux les dix ou quinze plats qu'ils ont confectionnés à leur manière pour le Père en Dieu?

Pauvres gens! vous auriez eu vraiment plaisir à les considérer, et à causer avec eux! c'est bon comme le bon pain, simple, correct, un peu vif peut-être mais le cœur sur la main. Et les enfants? Dix ou douze espiègles d'une dizaine d'années environ ne quittaient point ma chambre du matin au soir, riant, badinant, jasant, faisant mille réflexions saugrenues... Ne croyez pas s'il vous plait que tous les bambins du céleste empire ressemblent à ceux représentés par fois sur les images en papier de riz du pays de Canton: nos espiègles des Provinces du Nord ont un type moins grotesque, voire même européen — et plusieurs de ceux dont je vous parle pourraient signer des billets de loterie s'ils étaient questeurs de 2e. Division au Collège de la Providence.

Il est vrai, ce n'est pas beaucoup dire — mais enfin c'est pour vous donner une haute idée de notre jeunesse Pètchélienne. Ces enfants ont l'innocence dans les yeux et la grâce baptismale dans le cœur, cela se voit et cela seul suffirait pour les aimer.

Le règlement ci-dessus spécifié comporte aussi quelques exceptions, des cas de force majeure, des suppléments. Ainsi une extrême onction à donner dans un village plus ou moins éloigné; une messe à dire dans une chrétienté voisine, un malade à visiter chez lui, des inimitiés à faire cesser, des conseils à donner,

des baptêmes à faire — par exemple, j'ai eu le bonheur d'administrer ce sacrement à deux personnes, un homme et son enfant, et à supplier les cérémonies à tous les enfants nés depuis la dernière mission.. De même on supplée celles du mariage, on reçoit dans les confréries — on distribue des médailles, des scapulaires, des crucifix (quand on en a) — on vérifie les comptes de l'année écoulée. etc. Croiriez-vous que ces braves gens, qui vivent presque uniquement de l'air du temps, ont assez de générosité pour s'imposer des frais supplémentaires, et savent s'ingénier pour trouver le nombre de sapèques nécessaires à l'inscription dans la Ste Enfance! outre leurs frais d'entretiens de l'église, et du Père, ils veulent encore s'imposer des corvées particulières, - travailler pour l'entretien d'une école, se charger d'un orphelin, faire le Catéchisme les uns aux autres, instruire les enfants, etc. enfin faire dire des messes pour eux, ou pour leurs parents décédés — Pour une messe ces pauvres gens n'oseraient jamais offrir moins de 1000 sapèques, c'est à dire environ 2f. 50 ce qui, proportion gardée, serait plus de 8 francs, en France!

Voilà, mon Cher Père, une idée du genre des Chrétiens Chinois — Et tout ce monde vit au milieu des païens, près des pagodes, sous un gouvernement hostile. N'est-ce pas un petit miracle de la grâce? — et n'êtes vous pas porté dès maintenant à gratifier ce bon peuple de votre sympathique amitié? Impossible de ne pas aimer ces gens-là; le reste n'est rien. on est content de tout, même des petites contrariétés dont le diable parsème le sentier de l'existence — Mais qui n'a pas ses petites contrariétés en cette vie, et où trouver la perfection en ce bas monde?

La chrétienté susdite avait depuis plusieurs années quelques retardataires; des endurcis pour lesquels on avait perdu tout espoir = il en reste encore trois ou quatre; mais l'avant-veille de la clôture le plus riche, le plus influent d'entre eux vint de lui-même demander l'absolution, et le lendemain il répara son scandale publiquement durant la sainte-messe — Avant hier, pour une bagatelle, quelques uns de ces braves gens, vifs comme la poudre, se sont pris de querelle au village, deux contre deux, avec force cris et coups de poing. Les femmes de ces Messieurs vinrent à la rescousse pour soutenir leurs maris respectifs par les amis et les amis des amis voulurent intervenir; bientôt ce fut une batterie générale — quand tout à coup le Père apparaît à l'horizon! Jamais « quos ego! » n'eut d'effet plus prompt ni plus saisissant — Immédiatement les queues se déroulent, les chignons se redressent, les groupes se séparent, tous sont honteux, confus, interloqués! — Il restait à réparer le scandale... Les quatre querelleurs vinrent à genoux, en présence de presque toute la chrétienté, demander pardon pour leur crime! et prier le Père de leur imposer une pénitence proportionnée à la grandeur de leur faute. Ils eurent à faire ensemble le chemin de la croix, après la messe du lendemain = à se faire des excuses réciproques, à promettre de réparer par une tenue exemplaire ce scandale donné aux païens durant le temps de la mission.

Le lendemain tous les quatre chantaient en chœur le chemin de la croix, suivant la coutume Chinoise. Le rythme de cette récitation est approprié à la circonstance, et nos chrétiens savent y mettre très bien le ton voulu. si bien que cet exercice me toucha moi-même plus que je n'aurais pensé;

le 1er Chantre poussait des sanglots si déchirants les 3 autres répondaient d'un air si larmoyant, et beaucoup d'autres assistants renforçaient les soupirs des 4 pénitents avec tant de tristesse apparente que j'eus peur, plus d'une fois d'en voir quelques uns tomber en faiblesse –

Mais cette crainte n'est pas fondée en chine, et c'est un souci de moins pour le missionnaire – (quand il sait par expérience avoir affaire à la race chinoise qui excelle assurément dans l'art de l'imitation)

Ceci me rappelle un petit trait d'un de mes espiègles.. – Il était à se confesser à la porte de ma chambre transformée en confessional par le moyen d'une claie à jour suspendue simplement sur le seuil – Le cher petit savait sa leçon à merveille; il récita la liste de ses étourderies avec des accents de douleur capables de fendre une âme en deux – puis il écouta mon exhortation plus ou moins pathétique – L'espiègle de son côté ne pensait déjà plus à la confession; il regardait avec de grands yeux mon réveille matin en face de lui, puis tout à coup, pendant que je l'invitais à renouveler son acte de contrition, il poussa un soupir et s'écria: O Père! la jolie montre que vous avez-là! – Sonne-t-elle? – Cette saillie me fit rire malgré moi = et, considérant l'absence de contrition, et peut-être l'absence de matière à l'absolution, je renvoyai le bambin de 11 ans, l'invitant à saisir au passage un des biscuits à huile de ricin qui se prélassent sur le buffet depuis 5 jours.

Dimanche je voulus donner à la chrétienté toute entière, renforcée des chrétiens des annexes, une petite distraction de Physique amusante – Durant une 1/2 heure environ – vous jugez de l'enthousiasme – Ces gens là sont intimement persuadés que le Père Lê (Tonnerre) porte la foudre en bouteille, et qu'il en use à discrétion – Et de fait ils ont eu quelque idée de ma boite foudroyante, et de ma petite bobine portative. Est-ce l'impression, l'imagination, un état nerveux spécial? je ne sais; mais il est certain que nos chinois paraissent plus sensibles au fluide électrique que les Européens – A la moindre secousse ils se tordent pitoyablement au milieu d'une assistance qui se tord de rire. Un d'entre eux a même été comme foudroyé; il a roulé en arrière avec armes et bagages, bobine et tout criant comme un possédé. – Quelques tours de passe passe continuèrent d'émerveiller mon auditoire d'environ 200 personnes serrées comme des harengs dans la caque. Enfin un serpent de Pharaon s'élevant majestueusement du fond d'un gobelet microscopique et prenant progressivement des proportions effrayantes acheva de persuader à ce monde d'enfants que le Père devait-être pour le moins sorcier.

J'oubliais l'harmoniflute! un instrument primitif, jadis neuf, éprouvé par des artistes, et par les Rebelles de 1868, aujourd'hui en possession du P. Bruyère et dont j'avais l'usufruit pour ces quelques jours. Vous savez combien je suis loin d'être artiste, mais avec des chinois de ce sens musical il suffit de le vouloir pour enlever les cœurs et les suffrages! Je grattai donc cet instrument, en cadence, pressant mélancoliquement la pédale; remémorant de mon mieux nos grands airs d'orgue de Barbarie. le « trantz net so.» fut exécuté avec enthousiasme; "trempe ton pain Marie" fut applaudi; mais les "Pompiers de Nanterre" eurent le plus grand succès d'estime. Des trépignements accueillirent chaque fois le refrain de cet air national, et je fus sur le point d'être porté en triomphe par la marée montante de ce peuple soulevé par l'enthousiasme. quelques instants après la séance finissait et tous les chrétiens rentraient paisiblement chez eux, gardant je pense au fond de l'âme un immortel souvenir de cette mémorable séance. Edel. S.J.

Kiang-nan.

Fabrication du Papier tse Kien.

Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Taillan.

Je veux aujourd'hui vous décrire la fabrication du fameux papier appelé « tse Kien » propre au pays de T-chin (nan men) où dernièrement j'ai dit la Ste Messe pour la 1ère fois.

Sur une étendue de 8 lieues environ, de T-chin à Lyan, tout le long des canaux vous voyez des fabriques de ce fameux tse Kien. Ne vous imaginez pas voir nos grandes papeteries d'Europe. Les Chinois sont d'une simplicité primitive dans toutes leurs industries : depuis la charrue qu'ils ont reçue des fils de Noé, c'est probable jusqu'à leur méthode pour fabriquer le papier, tse Kien, c'est la simplicité des 1ers âges. Je vais vous parler de ce que j'ai vu et tâcher de vous le faire comprendre.

Ces fabriques sont toutes situées sur le bord d'un canal. Vous voyez d'abord d'immenses amâts de paille de riz, c'est la matière 1ère du papier dont je veux vous parler. La paille de riz de T-chin a-t-elle une qualité particulière, je n'en sais rien. En tous cas, le tse Kien ne se fabrique qu'à T-chin, quoiqu'il y ait du riz et de la paille de riz dans toute la province.

1ère opération... On détrempe la paille de riz dans l'eau de chaux vive. Ce réservoir a la forme d'un rectangle, 3 pieds de profondeur, 2 mètres de longueur, 1m 50c de largeur. La paille que l'on détrempe dans cette eau n'y demeure que 10 minutes on la retire de l'eau puis :

2e opération. On entasse cette paille qu'on laisse se pourrir à peu près du mois de 9bre au mois de Jvier

3e Opération : au moyen d'un simple hachoir, comme celui dont on se sert dans les campagnes pour hacher la paille de blé pour les chevaux, bestiaux, etc on hache cette paille de riz pourrie.

4e Opération : on entasse cette paille hachée dans un réservoir de forme ronde, de 3m de diamètre, 2 pieds de profondeur, pavé en pierre plate de T-chin. Alors un bœuf piétine cette paille hachée un jour durant. Ce réservoir peut contenir de la matière pour faire 200 ti de tse Kien. Le ti c'est 100 livres.

5e Opération : Deux ou trois hommes dans chaque fabrique sont continuellement occupés à battre cette paille hachée ainsi piétiné par le bœuf. Pour cela, ils déposent environ 100 livres de cette matière dans un sac qui ressemble à nos sacs où l'on met le froment. Ce sac est plus long et plus large. À l'ouverture de ce grand sac, l'ouvrier fait pénétrer un espèce de battoir comme celui dont on se sert pour battre le beurre en Lorraine. Pendant 10 minutes, l'ouvrier est occupé à battre cette paille qui est dans le sac : le sac plonge dans l'eau. C'est ce qu'on appelle le <u>lavage</u> : du sac se dégage des matières qui rendent jaune l'eau claire et limpide des canaux. Près des fabriques de papiers, l'eau des canaux ressemble aux eaux qui descendent des collines des vignobles après un orage et une pluie torrentielle. Le spectacle de tous ces laveurs de tse Kien brut excite la curiosité des voyageurs. On se demande ce que font tous ces gens avec leur grand sac et leur battoir.

6e Opération : On transporte ce tse Kien brut dans un réservoir de 1m de profondeur, de 2m de largeur et 2m de longueur. Là la matière brute est délayée dans de l'eau propre. Un homme est occupé à retirer de ce bassin cette matière ainsi appropriée et

fait le papier appelé Tse Kien. La méthode pour le faire en feuille de 60c. en largeur, longueur et 3 millim. d'épaisseur est des plus simples : l'ouvrier a en main un petit treilli de bamboux, de la grandeur de 2 feuilles de tse Kien, il le plonge dans le bassin où la matière à faire le papier est détrempée, et applique par dessous un autre treilli de bambou de même dimension. L'eau dégoutte et en une minute 2 feuilles de tse-Kien sont faites.

7e Opération : Sécher les feuilles de tse Kien, au soleil pendant un jour ou deux. Tout le long du canal vous voyez ces feuilles étendues au soleil. —— Un ouvrier peut en faire 7 à 10 Ki par jour. Un Ki de ce papier se vend de 3 à 400 sapèques —— Usage du tse Kien. On le détrempe dans l'eau et il reprend sa forme brut et 1ère : alors on le mélange avec la chaux vive et forme un enduit des plus solides qui imite le plâtre et le remplace en Chine. —— Royer. S.J.

Rapport adressé au R. P. Provincial, sur les ministères et les œuvres de la mission du Kiang-nan, pendant l'année 1873-1874. — Shang-hai, 12 décembre 1874.

Mon Révérend Père Provincial

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport sur les ministères et les œuvres de la Mission du Kiang-nan, pendant l'année 1873-1874. — Pour vous en rendre la lecture plus facile, je mets en tête de ce rapport l'état du personnel actif, et la division ecclésiastique et civile du Vicariat.

Personnel.

Un Vicaire-Apostolique

Prêtres Européens . . . 49.

Prêtres indigènes . . . 24.

Scolastiques Européens . . . 5.

Frères Coadjuteurs . . . 13.

Division civile et ecclésiastique du Vicariat.

Le Vicariat-Apostolique du Kiang-nan comprend deux Provinces, celle du Ngan-hoei à l'ouest, celle du Kiangsou à l'est. Ces provinces renferment chacune huit préfectures, des îles, et quelques territoires administrés par des magistrats spéciaux. La division ecclésiastique comprend cinq sections indiquées dans le tableau suivant.

Division ecclésiastique.	Division civile.
1. Section de Nan-Kin – Elle renferme toute la province du Ngan-hoei et 5 préfectures dans celle du Kiangsou.	Province du Ngan-hoei partagée en 8 préfectures. 1. Ngan-Kin, Capitale de la Province. 2. Hoei-tcheou. 3. Ning-Ko. 4. Tchê-tcheou 5. Tai-ping. 6. Lou-tcheou. 7. Foung-iang. 8. Ing-tcheou. Province du Kiang-sou, partagée en 8 préfectures. 1. Nankin. 2. Siu-tcheou. 3 Hoei-ngan. 4. Iang-tcheou. 5. Tchen-Kiang.
2. Section de Sou-tseu – Elle renferme les 2 préfectures de Tsang-tseu et de Sou-tseu.	6. Tsang-tseu. 7. Sou-tseu. Capitale de la Province.
3. Section de Song-Kang – 4. Section de Nê-wei renfermées toutes les deux dans la préfecture de Song-Kang	8. Song-Kang.
5. Section de Hai-men – Elle renferme	Territoires de Hai-men Tsong-min et autres îles.

La ville de Shang-hai et la chrétienté de Zi-Ka-wei ne sont pas comprises dans ces cinq sections. Les nombreux établissements qu'elles renferment exigent la residence continue de plusieurs missionnaires et une administration spéciale — Si l'on excepte les trois préfectures de Tsang-tseu, Sou-tseu et Song-Kang, la plus grande partie de la presqu'île de Hai-men, Tsong-min, et quelques petites îles, où le dialecte du Kiangsou méridional est en usage, la langue mandarine est parlée dans toutes les autres contrées du Vicariat.

Population du Vicariat — En 1812, la 16e année de son règne, Kia-Kien fit faire le recensement de l'Empire. La population s'élevait alors à 360,000,000 d'habitants. La province du Ngan-hoei en comptait 34,168,000 ; celle du Kiangsou, 37,843,000. La population totale du Kiang-nan était donc de 72,000,000. En admettant que la rébellion des Tai-ping, et les malheurs qui lui servirent de cortége aient fait disparaître 22,000,000 d'habitants, chiffre énorme et peu prouvé, il y restrait encore environ 50,000,000 d'habitants.

La population chrétienne du Vicariat est de 86,650. — Les villes soulignées sont celles où la Mission possède des résidences. Il faut y joindre le bourg de Mo-Ka-tsen, dans la presqu'île de Hai-men, et la

et la ville de Tsong-mim dans l'île du même nom.

Ces notions clairement établies, j'arrive à l'objet de ce rapport, en commençant par la Section de Nankin.

Section de Nankin.

Un Supérieur, Européen.

19 Missionnaires, dont 16 Européens et 3 indigènes.

Chrétiens : 3,526.

Enfants d'infidèles baptisés : 1,010.

Inférieure aux autres parties de la Mission pour le nombre des Chrétiens, cette Section les surpasse de beaucoup en étendue. En effet, elle comprend à elle seule toute la province du Ngan-hoei, et cinq préfectures dans celles du Kiangsou, c'est-à-dire environ les trois quarts du territoire du Vicariat. Il n'y a que quelques années encore, en dehors de la préfecture de Toung-iang et de la petite chrétienté de Ou-yuen les habitants du Ngan-hoei ignoraient l'existence de la Religion Catholique. Aucun missionnaire ne leur avait annoncé la bonne nouvelle. Aujourd'hui seize prêtres parcourent leur contrée et s'efforcent d'y répandre une semence qui, en plus d'un endroit, fructifie abondamment. Cette immense section devait être divisée pour créer entre les missionnaires des rapports faciles, et organiser efficacement l'œuvre de l'apostolat. Elle a donc été partagée en quatre centres que nous désignons sous les noms de : Missions de Nankin proprement dite, de Tang-tcheou, de Ning-Ko, et de Ngan-Kin, et dont nous parlerons séparément.

Mission de Nankin, proprement dite.

Un missionnaire, Européen.

Un pensionnat de garçons.

Un pensionnat de filles.

Un Orphelinat.

Chrétiens : 433.

Nan-Kin, à qui la dynastie actuelle des Tartares ne songe point à rendre sa splendeur passée, commence à se relever un peu des ruines qu'amoncelèrent dans ses murs les rebelles connus sous le nom de Grands-Cheveux. Les chrétiens qui pendant près de douze ans vécurent loin de son enceinte, et vinrent chercher à Shang-hai et dans d'autres Villes du Kiangsou méridional une tranquillité qu'elle ne pouvait plus leur offrir, y sont rentrés depuis quelques années. L'exil ne contribua point à les enrichir, et quand ils prirent possession de leurs anciennes demeures, ils se demandèrent quelles industries pourraient les arracher à une inévitable misère. Des jours meilleurs ont lui pour eux; et Dieu qui les avait si rudement éprouvés leur tend aujourd'hui une main secourable. Leur pauvreté commence à disparaître; ils se rallient de nouveau autour du missionnaire; et cette année, ils ont suivi avec fruit les exercices de la mission. — La Chrétienté de Pé-houei, en dehors de la porte de l'ouest, celle de Kao-Kiao-men, en dehors de la porte orientale, et la résidence située dans l'intérieur de la ville forment tout l'apanage du missionnaire de Nankin. Mais si son domaine est peu étendu, ceux qui l'habitent ne laissent pas de lui donner quelques consolations. A Pé-houei un bon nombre d'enfants sont solidement instruits des vérités chrétiennes; leur piété est sincère; et dans quelques années ils formeront un noyau de Chrétiens fervents. — Kao-Kiao-men possède une église fréquentée chaque dimanche et les jours de fêtes; et sa population réclame une école qui lui sera accordée à la 10e lune. — Dans l'enceinte de la résidence nous avons un pensionnat qui, cette année, a pu atteindre le chiffre de 24 élèves. De leurs rangs sortiront plus tard, nous l'espérons, quelques instituteurs et des catéchistes, qui se mettront au service des missionnaires. Le pensionnat des filles est moins nombreux.

L'école des externes se compose de 28 élèves, dont la bonne tenue, l'application et les manières honnêtes ont été pour le missionnaire une vraie cause de joie. Tous, à l'exception de trois, appartiennent à des familles payennes. — Deux pharmacies, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, rendent à la population payenne des services qu'elle ne saurait méconnaître; et cette œuvre de bienfaisance tourne à l'honneur de notre sainte Religion. Mais de l'estime du Christianisme au désir de l'embrasser la route à faire est encore longue pour le payen. — Je résume en deux mots l'état de cette mission en citant les paroles du P. Garnier, Supérieur de la Section de Nankin: « En général, écrivait-il, au mois d'août dernier, nous devons à la justice de dire que nous avons lieu d'être satisfaits de nos chrétiens de Nan-Kin. Il nous semble aussi que l'esprit des payens s'améliore de jour en jour, et qu'ils connaissent plus avantageusement qu'autrefois notre sainte Religion. Malheureusement rien ne laisse présumer encore un mouvement religieux quelconque; et nous restons spectateurs désolés de ce statuquo que jusqu'ici aucun effort n'a réussi à ébranler. »

Mission de Iang-tcheou.

Quatre missionnaires, tous Européens.

3 districts : { Iang-tcheou. Ou-ho. Ta-yang.

Deux Orphelinats

Chrétiens : 1,219.

La Mission possède à Tchen-Kiang une résidence où habite le Père, procureur de la section de Nankin. — Cette Mission, l'une des plus vastes du Vicariat, comprend la préfecture de Foung-iang dans le Ngan-hoei, et toutes les contrées situées au nord et au centre de la province du Kiangsou dans les préfectures de Tchen-Kiang, Iang-tcheou, Hoei-ngan et Siu-tcheou. Elle n'a pas moins de 75 lieues d'étendue du nord au sud, et 30 de l'est à l'ouest; je ne crois pas exagérer en disant que sa population s'élève à environ dix millions d'habitants.

Le district de Ou-ho qui renferme les préfectures de Foung-iang et de Siu-tcheou ne compte que 450 Chrétiens disséminés au milieu d'une immense population païenne. Ils appartiennent à 17 Chrétientés différentes. Leur foi a de rudes assauts à soutenir pour repousser le paganisme et sa morale facile. Cependant ces Chrétiens, sauf quelques exceptions, répondent aux soins du missionnaire qui les dirige. L'année dernière, on n'enregistrait chez eux que 567 confessions de dévotion; cette année, le nombre de ces confessions s'élevait à 1,104, et celui des communions à 1,080. — Quant à la population payenne, le pain de la parole de Dieu lui est fréquemment présenté. Les églises sont ouvertes à qui veut y entrer; le païen qui en franchit le seuil y aperçoit représentés en images les principaux mystères de la religion, et y trouve des chrétiens disposés à lui en expliquer le sens. Le P. Gandar, missionnaire en cette contrée va nous raconter les moyens qu'il emploie lui-même pour gagner à Dieu les âmes de ces pauvres infidèles. « Avant-hier, écrit-il dans une lettre datée de Ou-ho, le 10 Janvier 1874, je suis parti de Téou-pou, où pendant huit jours nous avons donné la mission aux païens... Après la messe, j'appelle mon catéchiste et un ou deux administrateurs; et nous allons visiter et exhorter les hameaux voisins. Les administrateurs connaissent les familles les plus influentes; ils nous y introduisent. Les voisins accourent, la chambre

se remplit ; chacun prend place comme il peut. On fume une pipe de tabac, puis commence l'entrée en matière. C'est moi qui fais l'exorde ; puis je cède la parole à mon Catéchiste qui fait parfaitement son instruction. Ordinairement le thé arrive. Les auditeurs font leurs réflexions. On répond à leurs difficultés, on prévient les obstacles qu'ils ont à se faire chrétiens ; on réfute leurs objections. Puis nous nous retirons en invitant à venir voir l'église, et les images qui y sont suspendues. Dans l'après-midi nous faisons une ou deux stations comme pendant la matinée. Durand mon séjour à Teou-pou, nous sommes entrés dans treize familles. Peu à peu on vint nous rendre visite ; et les exhortations se firent alors dans ma chambre ou dans l'église. ¶ — Le district de Ou-ho compte 20 Catéchumènes ; nombre bien petit sans doute, mais capable cependant de réjouir le cœur d'un missionnaire et de le dédommager des peines qu'il s'impose pour augmenter le troupeau de Jésus-Christ. — A vingt lieues, N. E. de Nankin, sur les bords du canal impérial, est située la Ville de Iang-tcheou qui compte 97 Chrétiens. A vingt-cinq lieues au nord de Iang-tcheou et sur le même canal, se trouve celle de Hoei-ngan qui en contient 170. Les deux préfectures de Iang-tcheou et de Hoei-ngan réunies forment un district qui renferme 321 Chrétiens, généralement doués d'une foi vive, et observateurs fidèles des lois de la religion.

La Chrétienté de Hoei-ngan jadis si florissante, mais presque complètement ruinée par la rebellion des Tai-ping, semble aujourd'hui renaître de ses cendres. Des écoles vont y être établies, cette année ; et là, comme en plus d'un autre endroit au nord du Vicariat, va recommencer, nous l'espérons, une nouvelle ère de Christianisme. — A Iang-tcheou, plus grandes encore sont les espérances. Dans la ville même trente-trois jeunes filles grandissent à l'orphelinat, loin de tout danger. L'éducation et l'instruction religieuse qu'elles y reçoivent en feront de ferventes Chrétiennes qui deviendront un jour, à l'honneur de la Sainte-Enfance, des mères de famille capables de répandre au loin la bonne odeur de Jésus-Christ.

Les protestants, établis à Iang-tcheou, recrutent peu d'adeptes ; et encore ne les conservent-ils pas tous. Cette année, des païens convertis à leur secte l'ont abandonnée et sont venus se ranger dans les rangs de nos Chrétiens. — Plus heureux que le missionnaire du district de Ou-ho, le P. Grillo compte dans celui de Iang-tcheou 70 Catéchumènes ; et ce nombre grandira encore. En effet dans la préfecture de Hoei-ngan les païens témoignent de l'estime pour notre religion ; et beaucoup sont venus dans la petite maison que nous possédons dans la ville, pour y entendre l'explication de la doctrine Catholique dont ils ont fait l'éloge. Ces hommes appartiennent généralement aux classes aisées de la société. — D'un autre côté une mesure hardie, due à l'initiative du P. Gandar chargé de l'administration générale des trois districts qui forment la mission de Iang-tcheou, a produit les meilleurs résultats. Nous possédons à Iang-tcheou une école fréquentée par 51 enfants, dont 37 sont païens. Le P. Gandar a posé en principe que tout enfant païen qui désirerait être admis à l'école, en suivrait complètement les usages, c'est-à-dire qu'outre les livres classiques il étudierait aussi le catéchisme et autres livres de religion à l'heure fixée par le règlement, sans être obligé toutefois à se faire chrétien. Cette mesure a été acceptée ; au lieu de diminuer, le nombre des enfants païens a augmenté. Cinq des plus intelligents se sont faits chrétiens, du consentement de leurs parents ; et 27 autres bien instruits des vérités de

la religion les font connaître à leurs familles.

A l'est de Nankin et non loin de la rive droite du Yang-tse-Kiang est situé le troisième et dernier district dont il me reste à parler, celui de Tai-yang. Le P. Léveillé l'a parcouru avec un zèle infatigable, et est parvenu à s'établir dans deux centres nouveaux. Cinquante Catéchumènes sont le fruit de son zèle. au milieu des eaux du Yang-tse-Kiang se trouve une île nommée Tai-pin-zé, qui ne le cède en population et en étendue qu'à celle de Tsong-min. Jamais missionnaire ne l'avait visitée; et le nom de Notre-Seigneur y est resté inconnu jusqu'au jour où le P. Léveillé y a debarqué. Sans avoir pu s'y établir, et sans y compter encore aucun Catéchumène, il a du moins préparé les voies à la propagation de l'Evangile; et nous espérons y créer prochainement un poste qui nous permettra de séjourner dans cette île, aussi longtemps que l'exigeront les besoins du ministère. — La ville de Tchen-Kiang, ouverte au commerce Européen, fait partie du district de Tai-yang. Elle compte à peine quelques Chrétiens. C'est là que le Père procureur de la Section de Nankin, fait sa résidence.

Mission de Ning-Ko

8 Missionnaires, dont 6 Européens et 2 indigènes.

4 districts : { Ning-Ko-fou. / Kien-pin / Ning-Ko-hien / Kouang-té }

Un pensionnat de garçons.

Un Orphelinat.

Chrétiens : 1,649.

Cette Mission, composée des préfectures de Tai-ping, Ning-Ko et Hoei-tcheou, comprend quatre districts en formation. Ces vastes contrées ne sont ouvertes au Christianisme que depuis peu de temps, et cependant la moisson y est plus abondante que dans les autres parties du Vicariat. 659 adultes y ont reçu le baptême, cette année; et quatre à cinq mille catéchumènes y suivent les règles de notre sainte religion. Le voyage que Monseigneur Languillat a fait au mois de novembre 1873 dans la préfecture de Ning-Ko contribuera encore à augmenter le mouvement religieux qui s'y est déclaré. Jamais évêque n'avait foulé le sol de cette terre païenne. Le 8 novembre Sa Grandeur accompagnée du R. P. Garnier, supérieur de la Section de Nankin, arrivait à Ning-Ko où elle était reçue par le P. Ravary; et les païens disputaient l'un des leurs pour souhaiter la bienvenue à l'évêque du Kiang-nan. Le 9, jour de dimanche, à deux heures, Monseigneur fit sa visite officielle aux mandarins de Ning-Ko; elle fut pleine de courtoisie. A quatre heures, les mandarins vinrent lui rendre sa visite dans une maison achetée par les missionnaires, quelques jours auparavant. Le lendemain, sa Grandeur partit pour faire sa tournée pastorale; le sous-préfet de Ning-Ko avait eu la gracieuseté de mettre dix-huit porteurs de Chaise à sa disposition. Les limites étroites de ce rapport ne nous permettent pas de raconter toutes les circonstances de ce voyage, que sa Grandeur appelait une vraie marche triomphale. Les payens eux-mêmes comme les Chrétiens accouraient en foule pour voir le * Maître de la Religion [1]. A Choui-tong, les notables du pays, tous païens, vinrent saluer Monseigneur et lui offrirent des présents. Le 20, sa Grandeur quitta Ning-Ko, et s'embarqua pour Nankin, en remerciant Notre-Seigneur des bonnes dispositions qui animaient ces populations. — Durant cette année, la sollicitude des missionnaires s'est portée principale-

ment sur la bonne organisation des écoles ; œuvre fondamentale dans un pays nouvellement ouvert au Christianisme. Dans la Mission de Ning-Ko il y a actuellement 22 écoles, et le nombre des élèves est de 337. Parmi ces enfants, 39 seulement appartiennent à des familles chrétiennes ; les autres sont des Catéchumènes.

En 1863, deux missionnaires seulement se montrèrent sur les limites du Ngan-hoei ; aujourd'hui seize prêtres sont employés au ministère apostolique dans cette province, et huit l'exercent dans la Mission de Ning-Ko. Cette mission possède actuellement dix-neuf chapelles entourées de chambres pour l'habitation des missionnaires. Plusieurs nous ont été offertes gratuitement par des familles indigènes remplies de bienveillance envers nous.

Grâce à l'instruction qu'ils reçoivent dans les écoles, un grand nombre d'enfants et de jeunes-gens se pénètrent de plus en plus de l'esprit du christianisme, et réjouissent par leur piété et leur bonne tenue les missionnaires qui leur consacrent leurs soins. Plusieurs d'entre eux, animés d'un zèle tout apostolique, nous promettent de se consacrer autant qu'ils le pourront, à la belle œuvre de la conversion des païens, et de nous prêter leur concours, dès qu'ils seront en mesure de le faire. — En un mot, cette Mission de Ning-Ko bénie de Dieu, nous fait concevoir de douces espérances, et semble appelée à un grand développement. Cette année, nous avons pu nous établir dans la ville de Ning-Ko, sans opposition de la part des mandarins, et je dirai même avec leur approbation ; circonstance qui nous fait jouir dans le pays d'une considération avantageuse pour la propagation de l'Evangile.

Mission de Ngan-Kin.

6 Missionnaires, dont 5 Européens et 1 indigène.

5 districts : Ngan-Kin. Ta-tong. San-li-Kiai. Ing-Chang. Kien-tée.

Un pensionnat de garçons.

Chrétiens : 225.

Formée par les préfectures de Ngan-Kin, de Tché-tcheou, de Lou-tcheou et de Ing-tcheou, bornée au midi par les provinces du Kiangsi et du Tché-Kiang, au nord par celle du Chang-tong, à l'ouest par celles du Honan et du Houpé la Mission de Ngan-Kin est divisée en cinq districts qui ne renferment que quelques rares Chrétiens. Là, tout est à créer. Cependant nous sommes établis dans la capitale même de la province, à Ngan-Kin ; ville dont l'importance a encore augmenté depuis qu'on y a institué, il y a deux ans, un tribunal chargé de traiter les affaires des Européens. Les mandarins préposés à ces affaires, nous devons leur rendre cette justice, nous ont protégés en maintes circonstances où nous avions besoin de leur secours. Leurs instructions verbales ou officielles nous ont fait jouir de la paix en des contrées où nous étions exposés à plus d'une vexation. Dans les endroits nouveaux que les missionnaires devaient visiter ou traverser, et dans ceux où ils avaient l'intention de s'établir, ces mandarins ont expédié des courriers pour préparer le peuple à nous accueillir favorablement. Quelquefois même le missionnaire s'est vu accompagné par des hommes à qui le tribunal avait confié ce soin. — A Ngan-Kin leur protection ne nous a pas fait défaut pour préserver notre résidence contre les tentatives des bacheliers et des notables. Ils ont obligé des mandarins locaux à afficher des proclamations pour apaiser la fureur du peuple, à punir nos persécuteurs, et à rendre officiel-

lement des honneurs inusités à la religion et à ses ministres.

Ces quelques détails en prouvant que la protection du tribunal chargé des affaires Européennes nous est acquise, annoncent aussi que de pénibles circonstances nous ont obligés à la réclamer. En effet, à Ing-chang les missionnaires ont eu à essuyer des menaces, des injures et des aggressions violentes. A Tong-lieou et à Ta-tong la persécution a sévi avec plus de rigueur. Dans cette dernière localité la maison des Vierges a été incendiée, et des vols ont été commis dans celle du missionnaire. — Quant à la propagation de l'Evangile, elle s'opère lentement; car ici comme ailleurs, nous avons à lutter contre la haine du peuple pour toute religion étrangère à la sienne. La ville de Ngan-Kin repousse la vérité qui lui est offerte. Cependant notre école externe compte 17 enfants païens; et de nombreux visiteurs viennent à notre résidence pour y entendre parler de religion. Ta-tong a perdu le plus grand moyen de salut qui lui était présenté en incendiant la maison des Vierges, et en les obligeant à aller chercher ailleurs un asile, où elles seraient à l'abri de la persécution. Mais en dehors de Ngan-Kin et de Ta-tong nos espérances croissent de jour en jour.

Au district de Kien-tée la ferveur des néophites augmente, et leur nombre s'accroît. « Cette année, écrit le P. Seckinger, le district de Tong-lieou et la partie méridionale de celui de Kien-tée ont reçu plus souvent que par le passé la visite des missionnaires, et l'an prochain nous pourrons recueillir les prémices de nos néophites. »

La chrétienté de Ou-yuen, située à la pointe méridionale du Ngan-hoei, est toujours dans le même dénûment matériel; mais l'arrivée de quelques chrétiens du Kiangsi, des baptêmes et des alliances rendent plus nombreuses ses réunions du dimanche; et des jours meilleurs semblent luire pour elle.

A Ing-Chang, dans le district du P. Li, sur un rayon de plusieurs lieues, les montagnards semblent disposés à embrasser la religion. A Che-tay, à Ho-chang, les catéchumènes venaient à nous en grand nombre, mais la dernière persécution les a effrayés, et nous ne savons s'ils se feront jamais chrétiens. Vers le nord de la Mission, à Ho-Kieou, nous avons découvert vingt chrétiens venant du Ho-nan, et perdus au sein des populations païennes. Tel est l'état de la Mission de Ngan-Kin. Six missionnaires parcourent cette partie du Ngan-hoei à la sueur de leur front, et au prix de bien des souffrances. Le soir d'une pénible journée, ils arrivent souvent dans quelque pauvre village pour y passer la nuit. Abrités dans une mauvaise auberge, et mêlés à une société qui ne leur inspire que du dégoût, ils y trouvent une nourriture que le besoin de manger peut seul faire accepter. Quelques bottes de paille jetées à terre et sur lesquelles ils étendent leur couverture, voilà tout leur lit; trop heureux encore, si la conversation des voyageurs étendus à côté d'eux et la fumée de leurs pipes ne les empêchent pas de dormir. Le matin il est ordinairement impossible de trouver un endroit convenable pour célébrer la messe; et il faut partir pour aller chercher ailleurs d'autres peines et d'autres croix. « Mais, écrit l'un de ces missionnaires, si quelques-uns succombent à la peine, d'autres viendront les remplacer et cueillir leur moisson. » Tel est l'apostolat dans la Mission de Ngan-Kin. Les missionnaires n'y possèdent que quelques maisons disséminées sur une étendue de cent lieues; et presque chaque jour il faut, à prix d'argent, demander un pauvre gîte pour y passer la nuit. — Cette vie est rude et sourit peu à la nature; mais elle est belle aux yeux de la foi, et répond aux aspirations qui

animent le cœur des apôtres. Les croix naissent sous leurs pas ; les sacrifices se présentent sans cesse devant eux : croix et sacrifices, telles sont les deux semences qui font germer le Christianisme au sein des populations païennes. — Les détails que je viens de donner sur la Section de Nankin suffisent pour la faire connaître. C'est à dessein que je me suis plu à les multiplier ; il est nécessaire en effet de raconter longuement les origines chrétiennes de cette partie du Vicariat, si différente de celle du Kiangsou méridional.

Section de Sou-tseu.

Un Supérieur, Européen.

8 Missionnaires, dont 3 Européens et 5 indigènes.

8 districts :
- Sou-tseu
- Kiang-in
- Kiang-in E.
- Tsang-tseu
- Ou-si
- Tsang-Kin
- Tsang-ro
- Kouen-sẽ.

3 pensionnats de garçons.

2 pensionnats de filles.

Enfants d'infidèles baptisés : 2,032.

Chrétiens : 17,625.

Cette section comprend trois éléments bien distincts ce sont les anciens chrétiens, les pêcheurs, et les néophites.

Les anciens chrétiens, en grand nombre dans les districts de Sou-tseu et de Tsang-ro, sont généralement bons, fervents et instruits. Ils ont leurs eglises, leurs jours de fête et voient souvent le missionnaire.

Les pêcheurs qui sont en majorité dans les districts de Ou-si, de Kouen-sẽ et de Tsang-Kin, forment une population presque nomade. Sans habitation sur le sol ils n'ont d'autre demeure que leur barque. Les besoins de la vie les poussent à chercher en mille endroits divers une pêche favorable ; et beaucoup d'entre eux, pêcheurs seulement de nom, sont toujours à la piste de voyageurs ou de marchandises à transporter d'une ville à l'autre. — Pour établir quelque règle au milieu de ce mouvement perpétuel, et réunir plus facilement les pêcheurs, les missionnaires les ont divisés en Congrégations qui ont pour nom celui du saint qu'elles ont choisi pour patron. C'est ainsi qu'à Ou-si sont organisées les huit Congrégations de S.t Joseph, S. Jean, S. André, S. Jacques, S. Paul, S. Matthieu, S. Ignace et S. François-Xavier.

Dans le district de Kouen-sẽ, les pêcheurs de Sio-ouang-dang, Tang-Ka-Kiao et Lo-Kapang sont divisés en quinze Congrégations. Sio-ouang-dang en compte quatre, celles de S. Joseph, de S. Marc, de S. Luc et de S. Jean — Tang-Ka-Kiao sept : celles de S. Joseph, de S. Pierre, de S. Jean-Baptiste, de S. Philippe, de S. Matthieu, de S. Jacques et de S. Jean ; Lo-Ka-pang, quatre : celles de S. Pierre, de S. André, de S. Jacques et de S. Thomas. — A Tang-Kao, au district de Tsang-ro, les pêcheurs sont répartis dans les deux Congrégations de S. Pierre et de S. Jean. — Le premier dimanche de chaque mois, à l'époque de la mission, aux quatre grandes fêtes de l'année, et en plusieurs autres circonstances, ces diverses congrégations ont des réunions générales ou particulières ; et les communions y sont nombreuses. C'est alors que le missionnaire règle les affaires de ces chrétientés mouvantes, organise les écoles et pourvoit à tout les besoins spirituels de ses ouailles qui se dispersent ensuite aux quatre vents du ciel, jusqu'à ce que la prochaine fête les oblige de nouveau à se réunir. — Les pêcheurs de la Section de Sou-tseu sont remarquables par la simplicité de leurs mœurs et leur esprit d'obéissance. Ils

n'ont que peu ou point de relations avec les habitants des villes, sont étrangers à leur corruption, et se distinguent généralement par une innocence de vie, qui leur rend facile l'entrée du royaume de Dieu. Le missionnaire se sent le cœur à l'aise au milieu de ces gens simples, disposés à écouter sa parole et à lui donner maintes preuves de respect et d'affection.

Les districts de Kiang-in et de Tsang-tseu renferment plus de 4,000 chrétiens presque tous néophytes. Baptisés depuis quelques années seulement, ces chrétiens exigent des soins spéciaux, si l'on veut que la foi se maintienne solide parmi eux. Aussi des catéchistes excurrents vont-ils souvent les visiter; les exercices de la retraite leur sont donnés, et des écoles sont établies parmi eux. En un mot tout est mis en œuvre pour sauvegarder ces brebis nouvellement entrées dans le bercail de Jésus-Christ. Mais hélas! dans plusieurs de leurs chrétientés le missionnaire ne rencontre pas même une chambre où il ait la consolation de célébrer convenablement le saint sacrifice de la messe, ni où les chrétiens puissent se réunir le dimanche, pour y réciter les prières d'usage et faire le chemin de la croix. De plus, ces néophytes sont pauvres et incapables de subvenir aux dépenses qu'exige l'entretien du missionnaire. Dans les deux districts de Kiang-in, écrit le P. Debrix, il est nécessaire de bâtir 24 églises, 12 dans la partie orientale, et 12 autres à l'ouest, si l'on veut que là comme ailleurs les chrétiens aient, le dimanche, leur lieu de réunion, et que le missionnaire célèbre convenablement le saint sacrifice de la messe. Le P. Royer pour son district de Tsang-tseu indique au moins six chrétientés qui n'ont pas d'église et qui en réclament. Mais où trouver l'argent nécessaire pour mener à bonne fin une pareille entreprise dont la nécessité cependant ne saurait être contestée? — Le pays de Kiang-in est dans tout le Kiangsou méridional le plus riche en catéchumènes. Des catéchistes, des femmes animées d'un zèle tout apostolique le parcourent sans cesse pour y faire pénétrer la foi de Jésus-christ, et pour instruire les néophytes. Les troubles qui ont eu lieu à Shang-hai, au mois de mai, ont néanmoins ralenti le mouvement de conversion, au sein des populations païennes; les rumeurs incessantes qui annonçaient pour un avenir peu éloigné l'incendie des églises, et le massacre des Européens et des chrétiens n'étaient pas de nature à gagner les cœurs à la cause de Jésus-christ. Toutefois le mouvement, quoique ralenti, n'a nullement cessé. Les deux districts de Kiang-in comptaient encore 302 adultes baptisés; et le P. Royer, dans son district de Tsang-tseu a eu aussi la consolation de conférer le baptême à 167 catéchumènes.

Section de Song-Kang.

Un Supérieur, Européen.

8 Missionnaires, dont 2 Européens et 6 indigènes.

8 districts:
- Song-Kang.
- Tsu-Kien.
- Tin-lin.
- Tsin-pou
- Se-Kien
- Mo-Kiao
- Tsi-pao
- Ka-din

Un pensionnat de garçons.

3 pensionnats de filles.

Un orphelinat.

Enfants d'infidèles baptisés: 4,406.

Chrétiens: 23,581.

Composée en grande partie d'anciens chrétiens, cette section renferme environ 3,000 pêcheurs, dont les trois quarts appartiennent au district de Tsin-pou. Dans ce

district la chrétienté de Ta-lé-Kiao en compte plus d'un mille divisés en stations de Kao-li, de Ouang-dou et de Tsin-pou. Ceux de la chrétienté de Yang-ze-iu, au nombre d'environ 600 forment deux congrégations, de S. Pierre et de S. André. Les districts de Sé-Kien, de Song-Kang et de Ka-din en comptent quelques centaines. — Comme ceux de la Section de Sou-tseu, ces pêcheurs sont généralement fervents. Ceux de Yang-ze-iu se distinguent entre tous par leur simplicité et la pureté de leurs moeurs; ceux de Kao-li par une certaine dignité de manières que l'on ne rencontre pas chez les autres. Parmi ces derniers se trouve une famille nommée Lieu, dont le chef Lieu-in-tsen, homme intelligent et plein de zèle pour le salut des âmes, est l'administrateur général de la chrétienté de Ta-lé-Kiao qui lui doit en grande partie son accroissement et sa prospérité. Plus de 150 pêcheurs payens ont embrassé le Christianisme, grâce à ses exhortations et aux services qu'il leur a rendus. Dans toutes les difficultés c'est à lui que les pêcheurs s'adressent; et il se fait un devoir de leur venir en aide tant pour les besoins corporels que pour ceux de leurs âmes. Sa femme, doué d'un zèle égal, tout en vaquant à son commerce, trouve le moyen de baptiser les enfants païens moribonds; et bon nombre de païennes, qu'elle a instruites des vérités de la religion, ont embrassé le christianisme, et lui doivent, après Dieu le bonheur de marcher dans la voie du Ciel.

Les pêcheurs de Ta-hou, lac magnifique, qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur sur quatre-vingts de circuit, appartiennent à la chrétienté de Tse-haong, située sur les bords du Tié-sé-hou, autre lac beaucoup moins considérable, puisqu'il n'a pas plus de trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur. Du Ta-hou au Tié-sé-hou la distance est d'environ dix lieues. Les pêcheurs du Ta-hou ne viennent régulièrement à Tse-haong que cinq fois par an: à la Toussaint, à Noël, à la fête de l'annonciation, qui est leur fête patronale, à Pâques et à la Pentecôte, époques consacrées par l'usage et où ils sont sûrs de rencontrer le Supérieur de la Section, ou quelque autre Père, si leur propre missionnaire lui-même n'a pu venir les visiter. La grandeur de leurs barques pontées, et à deux mâts qui rappellent nos chasse-marée de France, ne leur permet pas d'entrer dans les petits canaux; ils passent leur vie presque tout entière dans le Ta-hou, occupés à la pêche montent sur un canot pour aller vendre leur poisson aux villages bâtis sur la rive, et n'ont que peu de rapports avec le Continent. Cet isolement sauvegarde leurs moeurs; fidèles aux pratiques de la religion, ils gardent jusqu'à la mort leur simplicité native, et quittent cette terre avec l'espérance bien fondée de l'échanger pour le ciel. — Quant aux autres chrétiens, si l'on excepte quelques familles qui habitent les villes et les bourgs, ils répondent aux soins que leur donnent les missionnaires, et les 47,186 communions de dévotion que l'on compte, cette année, dans la section de Song-Kang prouvent que la fréquentation des sacrements y est en honneur. — Les Chrétiens des districts de Tsin-pou, Se-Kien, Mo-Kiao et Tsi-pao se distinguent surtout par leur ferveur, que le pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice à Zô-sé, et la louable coutume, adoptée par les missionnaires, d'aller passer le premier dimanche de chaque mois dans les grandes chrétientés, augmentent de jour en jour.

Le district de Tsu-Kien, où les baptêmes d'adultes étaient autrefois fort rares, a vu, cette année, 47 païens embrasser notre sainte religion, grâce au zèle intelligent du P. Kien, missionnaire en cette contrée.

La section de Song-Kang compte vingt écoles de plus que l'année dernière, et 466 élèves païens. — Je

ne veux point terminer le compte-rendu de cette Section, sans parler de la bénédiction de l'église de Song-Kang et du développement singulier que prend le pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice à Zô-sè. — Les anciens missionnaires de la Compagnie de Jésus possédaient autrefois à Song-Kang une résidence. Il n'en reste plus aucun vestige; mais leur église dont les ruines existaient toujours nous donnaient le droit de réclamer ce terrain, et personne ne pouvait nous en contester la propriété. Après maintes difficultés inséparables d'une pareille réclamation, les mandarins se virent obligés de nous rendre justice, et le terrain nous fut rendu. Il y a deux ans, nous détruisîmes l'ancienne église qui ne pouvait être réparée; mais par respect pour les hommes qui avant nous avaient implanté le christianisme dans ces contrées, nous avons bâti la nouvelle sur les fondements même de l'ancienne. C'est une église gothique en forme de croix, elle a été construite par le F. Mariot. — Le jeudi dans l'octave de Pâques, 9 avril 1874, fut le jour fixé pour sa bénédiction. La santé de Mgr Languillat ne lui permit pas de présider à cette cérémonie; et je dus en être chargé. Je tenais, pour l'honneur de notre Religion à lui donner toute la solennité possible. En conséquence, le P. Ferrand, Supérieur de la Section de Song-Kang invita tous ses missionnaires à y assister; les scolastiques de Zi-Ka-Wei étaient alors en vacances; cette circonstance favorable me permit de les faire venir. Et c'est ainsi que onze prêtres et treize scolastiques célébrèrent ensemble cette belle fête, au grand étonnement des païens, peu habitués à voir aussi nombreuse réunion de missionnaires. — Deux mois plus tard, le 12 Juin, les missionnaires de la Section se réunissaient de nouveau à Song-Kang pour solenniser la fête du Sacré-Coeur à qui cette nouvelle église est consacrée. Les païens sont venus en grand nombre la visiter.

A environ quatre lieues au nord de Song-Kang se trouve la montagne de Zô-sè, au sommet de laquelle le P. Deszacques, alors Supérieur de cette section, bâtit en 1867, une petite chapelle en l'honneur de Notre-Dame-Auxiliatrice. Quelques faveurs extraordinaires accordées aux prières des chrétiens ne tardèrent pas à la rendre populaire; et un pèlerinage s'y établit de lui-même. Cette humble chapelle n'existe plus aujourd'hui. La tourmente qui vint assaillir les missions de Chine pendant ces dernières années menaçait trop la mission du Kiang-nan pour que le R. P. della Corte, qui la gouvernait alors comme Supérieur-général, ne songeât pas à lever les yeux vers Notre-Dame-Auxiliatrice, et à lui demander secours et protection. Quelques jours après le massacre de Tien-tsin, il promit à la Sainte Vierge, au nom de tous les missionnaires et de tous les chrétiens, de lui bâtir à Zô-sè un nouveau sanctuaire, si elle détournait de leurs têtes la tempête qui menaçait de les perdre. Sa prière fut exaucée; la petite chapelle fut alors démolie, et à sa place s'élève aujourd'hui une belle église construite par le F. Mariot, en grande partie avec les aumônes des fidèles du Kiang-nan. Le 15 avril 1873, jour du mardi de Pâques, Mgr Languillat vint la bénir; et le 1er mai, il y célébra au milieu d'un concours de 15 à 20,000 hommes la première de ces grandes solennités religieuses qui ont ouvert une ère nouvelle dans notre mission du Kiang-nan. — Trente-cinq missionnaires, (vingt-huit prêtres et sept scolastiques) y assistaient. Chaque jour du mois vit des pèlerins gravir les coteaux de Zô-sè; le 24, la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice se célébra avec une nouvelle magnificence; car deux évêques y assistèrent: Mgr Languillat et Mgr Colombert, alors coadjuteur de Mgr Miche dans la Cochinchine Française. Ce n'est point ici le lieu de décrire ces fêtes. Qu'il me suffise de dire qu'elles rappellent celles de l'Europe, et produisent sur nos chrétiens

un effet d'autant plus salutaire qu'autrefois ils en soupçonnaient moins la splendeur. Celles de cette année ne le cèdent point aux précédentes en beauté et en fruits de bénédictions. En un mot les chrétiens fervents viennent chercher à Zô-sè un nouvel aliment à leur piété. Ceux que la tiédeur allait jeter hors des voies du salut y puisent des grâces de renouvellement intérieur qui les prémunit contre les pièges du démon; d'autres, qui depuis longtemps déjà gémissaient dans l'état du péché, y entendent l'appel de Marie se reconcilient avec Dieu et rentrent dans le chemin du ciel, qu'ils avaient quitté. Le 2 Juin 1874, Monseigneur Languillat avait écrit à Rome pour prier le Souverain-Pontife d'accorder une indulgence plénière à tous les pèlerins qui viendraient à Zô-sè célébrer la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice. Sa Sainteté Pie IX, selon le désir de sa Grandeur, a accordé cette indulgence, aux conditions ordinaires requises pour la gagner; et la réponse arrive de Rome au moment où j'écris ces lignes. Mille fois bénie soit la Vierge Auxiliatrice des Chrétiens qui a daigné choisir sur notre terre du Kiang-nan un lieu où elle veut être honorée d'un culte spécial et qui se plaît à répandre sur nos chrétiens ses faveurs les plus signalées.

Section de Mé-wei. ou du Pou-tong.

Un Supérieur, Européen.

6 Missionnaires, dont 2 Européens et 4 indigènes

6 districts :
- Mé-Kiao
- Kao-Kiao
- Mé-wei.
- Tsé-souo
- Tsang-Kongsa
- Tsang-Ka-leu.

Un Orphelinat.

Enfants d'infidèles baptisés : 1,875.

Chrétiens : 21,464.

La Section de Mé-wei est à peu près toute formée d'anciens chrétiens. Elle compte quelques centaines de pêcheurs. Le P. Loriquet, autrefois simple missionnaire en cette contrée, dont il est supérieur depuis un an compare le présent au passé et fait cette remarque : « Ce n'est pas sans une sensible consolation que j'ai vu en maints endroits les humbles et pauvres Kongsou d'autrefois remplacés par des édifices dignes du nom d'eglises. L'esprit de dévotion a suivi le mouvement artistique; il s'est developpé. Le bien s'est accru et semble promettre de s'accroître encore sur cette vieille terre chrétienne du Pou-tong. » Tsang-Ka-leu, Kien-Ka-haong, Zié-Ka, Pa-zen-Kiao et Mé-Kiao possèdent en effet des églises que la piété des fidèles embellit de jour en jour. Les Chrétiens de Kien-Ka-haong, au district de Tsang-Ka-leu, frappés de la beauté des statues de Munich qu'ils ont vues à Shang-hai dans la cathédrale S. François-Xavier; à Zô-sè dans l'église de Notre-Dame-Auxiliatrice; à Zi-Ka-wei dans la chapelle des Religieuses Auxiliatrices, ont fait entre eux une souscription pour en acheter une en Europe. C'est une statue de la Sainte-Vierge. Monseigneur Languillat s'est rendu à Kien-Ka-haong pour la bénir et présider à la fête organisée en cette circonstance. Une procession solennelle, en l'honneur de Marie, a eu lieu au milieu d'un nombreux concours de fidèles accourus de toute les chrétientés voisines. Ici, comme en Europe, ces manifestations religieuses ravivent la foi des peuples, et déposent au fond des âmes des pensées qui ramènent à Dieu.

Au district de Tsé-souo, où les chrétiens se distinguent en plusieurs endroits par une grande ferveur, l'habitude de la communion fréquente, et une dévotion

spéciale au Sacré-Cœur de Jésus. Il est cependant des localités où le missionnaire voit avec douleur des familles abandonner les traditions de leurs pères et les pratique de notre sainte religion. La Sainte-Vierge vient de jeter un regard de miséricorde sur l'une de ces familles pour la ramener dans la bonne voie qu'elle avait quittée depuis plusieurs années. « Le 23 Décembre 1873, écrit le P. Pouplard, missionnaire dans ce district, j'étais à Lin-pao-tang, occupé à entendre les confessions. Père Père, vint-on me dire en toute hâte, la jeune fille de Che-pa-swan est là; vite l'extrême-onction; elle va mourir. — Cette jeune fille de 15 ans, malade depuis un mois de la fièvre typhoïde était désespérée des médecins. De fait, elle était depuis plusieurs jours dans le délire et quasi expirante. Dans les moments de lucidité elle avait demandé à grands cris l'extrême-onction; mais sa famille à moitié apostate et à moitié païenne (le père et les frères ont épousé des païennes sans dispense; et ne font pas la mission depuis une dizaine d'années) tous ces gens avaient fait la sourde oreille à ses prières. Deux médecins venus, le 23, pour voir la malade déclarent qu'elle ne passera pas la journée. Les Vierges de Che-pa-swan exhortent les parents à transporter la moribonde pour recevoir l'extrême-onction à Lin-pao-tang. Huit lys séparent Che-pa-swan de Lin-pao-tang. Les médecins disent qu'elle mourra certainement en route. Le père de la malade, subitement touché par la grâce, s'écrie : N'importe! tâchons de lui procurer l'extrême-onction!! On l'embarque aussitôt, et avec elle tout ce qu'il faut pour l'ensevelir; car on pense ne ramener qu'un cadavre. Sa tante, enragée païenne, l'accompagne avec deux vierges. Prévenu par les vierges, je laisse le confessional, et me rends près de la moribonde. Elle avait perdu l'ouïe et la parole; sa bouche reste entr'ouverte comme une personne qui va rendre le dernier soupir. Je me hâte de lui donner l'extrême-onction, crainte de la voir expirer sous mes yeux. — Après l'extrême-onction, je me rappelle Notre-Dame de Lourdes et les merveilles opérées par son eau miraculeuse. Je cours à ma chambre et rapporte ma petite bouteille d'eau de Lourdes. Je conjure la Sainte Vierge de sauver ce corps pour sauver une dizaine d'âmes de la famille; puis je fais avaler une petite cuillerée de l'eau miraculeuse à la moribonde, en disant: *Marie Immaculée, sauvez-moi.* Après avoir bu, elle s'endort. Bonne nuit. Le lendemain je lui donne une seconde cuillerée, en répétant: *Marie Immaculée, sauvez-moi.* Je lui porte le viatique. Après la sainte messe, elle s'embarque hors de danger; la parole, l'ouïe et la lucidité lui étaient revenues. L'appétit revint aussi. Le médecin païen, en la voyant revenir s'écria: *En vérité, c'est une bonne chose de croire en Dieu!* La tante païenne veut se faire chrétienne; le père et les frères aînés, dans la jubilation, veulent régulariser leur position et revenir à la vie de l'âme; la jeune fille veut rester vierge, et c'est aussi le désir de son père, pour remercier Marie Immaculée qui lui a rendu la santé.» Dans cette même chrétienté de Lin-pao-tang le P. Pouplard a donné aux vierges de son district une retraite couronnée d'un véritable succès. Elle a duré quatre jours pendant lesquels un silence rigoureux devait être observé. Ces vierges animées de l'esprit de Dieu donnent le bon exemple dans leurs chrétientés, recherchent les œuvres de pénitence et exercent sur leur corps des actes de mortification que le missionnaire est obligé de modérer. Le zèle des âmes a grandi parmi elles. Elles se font un devoir de ramener à la pratique de la religion les personnes qui s'en étaient éloignées; et exhortent les femmes païennes à embrasser le christianisme. — Témoins de ces actes de vertu, les jeunes-gens, les vieillards, les femmes mariées demandent aussi qu'on veuille bien leur donner les exercices de la retraite.

Section de Hai-men.

Un Supérieur, Européen

6 Missionnaires, dont 3 Européens et 3 indigènes.

6 districts:

3 dans la presqu'île de Hai-men { Zang-so ou haut de la presqu'île. / Tsong-so " Centre de la presqu'île. / O-so " Bas de la presqu'île.

3 dans l'île de Tsong-min: { Zang-so ou haut de l'île. / Tsong-so " Centre de l'île. / O-so " Bas de l'île.

A Hai-men: { Un pensionnat de garçons. / Un pensionnat de filles.

A Tsong-min: { Un pensionnat de garçons. / Un pensionnat de filles.

A Hai-men: deux orphelinats.

A Tsong-min: un grand orphelinat de filles et un petit orphelinat.

Enfants d'infidèles baptisés: 3,027.

Chrétiens à Hai-men: 7,685.

à Tsong-min: 8,363

Total: 16,048

Les missionnaires de cette contrée se plaisent à constater que les païens leur sont moins hostiles qu'autrefois, et ils y exercent plus librement le saint ministère.

Les chrétiens de Hai-men, actuellement encore, n'ont ni l'instruction, ni la piété de ceux des autres sections du Kiang-sou. Loin de moi cependant la pensée de leur en faire un crime. A Hai-men en effet la pauvreté est grande, et les chrétiens n'ont pas d'église convenable pour se réunir et célébrer en commun les fêtes religieuses; de plus l'argent a souvent fait défaut pour soutenir les écoles. La providence nous est venue en aide; les écoles sont déjà plus nombreuses que par le passé; quelques églises centrales ont été bâties. A la dernière fête de Noël 1873, mille chrétiens accourus de plusieurs endroits étaient réunis dans une nouvelle église bâtie à trois lieues de Mo-ka-tsen. Jamais réunion aussi nombreuse n'avait eu lieu à Hai-men. Dans l'île de Pé-hai-so, à la fête de Pâques, que le missionnaire célébrait dans l'église de S. Joseph récemment bâtie, le concours des chrétiens n'était pas moins considérable. Les païens eux-mêmes accoururent en grand nombre pour assister aux cérémonies, jadis presque invisibles pour eux dans les enceintes étroites où missionnaires et chrétiens se trouvaient relegués. Et cependant le manque de ressources nous a obligés cette année encore à bâtir dans l'île de Tsong-min une église en roseaux avec un toit de chaume. On n'y voit pas une brique; les chrétiens étaient trop pauvres pour aider le missionnaire; et le

missionnaire trouvait lui-même trop peu d'argent dans sa propre bourse pour songer à un autre mode de construction. — Il existe à Hai-men une œuvre nouvellement établie et qui a produit d'heureux résultats : c'est l'école des catéchistes. Sept ou huit jeunes-gens mariés, après avoir été maîtres ont consenti à redevenir élèves pour compléter à la résidence de Mo-Ka-tsen leurs études littéraires et religieuses et se sont mis au service des missionnaires pour les aider à propager l'évangile et à instruire les néophytes. Six autres jeunes-gens de Hai-men se sont rendus à Shang-hai au noviciat des Joséphistes du Lao-Tiétsu-tang, dont je parlerai en son lieu; puis leur temps de formation et d'épreuve une fois écoulé, ils ont laissé aux Supérieurs de la mission pleine liberté de les envoyer où bon leur semblerait. L'un d'eux est resté à Shang-hai; les cinq autres sont partis pour le Ngan-hoei, où ils partagent les labeurs des missionnaires de cette contrée. — L'œuvre de la Sainte-Enfance est florissante dans la Section de Hai-men; et après leur baptême un grand nombre d'enfants sont adoptés par les chrétiens. Devenus grands, quelques-uns d'entre eux nous servent d'auxiliaires comme maîtres ou maîtresses d'école. Quelles que soient les calomnies insensées que la haine du paganisme ait inventées contre cette œuvre, elle n'en excite pas moins ici comme ailleurs une légitime admiration et produit parfois les conversions les plus inattendues.

« Je baptisai, l'année dernière, écrit le P. Croullière Supérieur de cette Section, un vieux lettré qui est aujourd'hui un de nos maîtres à l'école centrale de Hai-men. Savez-vous le motif de sa conversion? C'est qu'il a reconnu dans une de nos meilleures vierges sa propre petite-fille sauvée de la mort par l'œuvre de la Sainte-Enfance. Et la mère de cette jeune personne, touchée de la charité chrétienne, veut elle-même aujourd'hui embrasser notre Sainte religion avec toute sa famille, composée d'une vingtaine de membres ». — « Je fus un jour, écrit encore le même Père, témoin d'une scène touchante. Une femme idolâtre, attirée par la curiosité, s'était mêlée à la foule des fidèles qui étaient venus saluer le missionnaire après la sainte messe. Bientôt, à la surprise générale, une de nos orphelines se précipite dans les bras de l'inconnue, la baise affectueusement et l'appelle sa mère. Je vous laisse deviner l'émotion ou plutôt l'étonnement de notre visiteuse. Elle n'en pouvait croire ses yeux, ni ses oreilles. Cependant les informations de la famille adoptive, les traits de la jeune fille, agée de dix-huit ans ne lui laissent plus aucun doute. D'abord de grosses larmes coulent de ses yeux; puis, n'hésitant plus elle presse elle-même sur son cœur cette fille qu'elle avait autrefois jetée à la voirie aussitôt après sa naissance et lui demande pardon. Elle se déclarait déjà catéchumène, lorsque survint son fils qui pour mettre fin à cette scène touchante, l'entraîna brusquement loin de notre petite chapelle ».

J'ai fait cette année la visite de la Section de Hai-men; et à la vue des nombreux orphelins grands et petits qui, suivant la coutume de nos chrétiens venaient s'agenouiller devant moi pour recevoir une bénédiction je ne pouvais me défendre d'un profond sentiment de bonheur et de surprise tout à la fois. J'en témoignai ma satisfaction aux vierges et aux chrétiens qui sont le soutien de cette œuvre, et leur offris au nom de la Sainte-Enfance des objets de piété, récompenses bien méritées et qui stimuleront encore leur zèle pour l'avenir. — Les païens, dans la section de Hai-men, se contentent de ne pas susciter de difficultés au missionnaire; leur bonne volonté ne va guère au-delà. Quelques dizaines

de catéchumènes reçoivent le baptême dans le cours d'une année ; et le mouvement de conversions ne s'accélère pas. Mais l'Oeuvre de la Sainte-Enfance nous dédommage de cette indifférence envers notre Religion. Aujourd'hui, en effet, la Section de Hai-men compte environ 1,500 Chrétiens issus de familles idolâtres ; la Sainte-Enfance les recueillit le jour où leurs parents dénaturés les jetèrent hors de leurs demeures ; ils ont grandi et forment déjà plus de trois cents ménages. — L'année dernière, on a dressé une liste des orphelins survivants dans cette Section. Leur nombre s'élevait à 1,196, et se répartissait ainsi :

727 avaient passé l'âge de 10 ans ;

302 étaient mariés ;

151 cultivaient la terre ;

16 étaient employés comme maîtres ou maîtresses dans nos écoles etc.

Zi-Ka-wei.

Un Supérieur, Européen.

7 Missionnaires, dont 6 Européens et 1 indigène.

Chrétiens : 512.

Les principaux établissements de la Mission sont groupés dans cette chrétienté. Là se trouvent le Collège S. Ignace, le petit Séminaire, le grand Orphelinat des garçons deux petits orphelinats ; la maison des Auxiliatrices à laquelle se rattachent un pensionnat et un orphelinat de jeunes filles ; puis enfin les Carmélites. Je parlerai séparément de ces divers établissements.

Collège Saint Ignace. La piété, le travail et la bonne conduite y sont en honneur. La fréquentation des sacrements est en usage parmi les élèves ; et la ferveur avec laquelle ils ont célébré le mois de Marie et celui du Sacré-Coeur ne peuvent manquer d'attirer sur eux les bénédictions du Ciel. — Les études y ont pris pendant l'année beaucoup de développement ; et le nombre des élèves qui font des compositions litteraires est plus considerable que par le passé. Indépendamment des maîtres attachés au Collège, nous avons invité un Docteur et deux licenciés de Shang-hai à corriger les compositions, et onze élèves suivent les corrections de ces lettrés. Nous n'avons qu'à nous féliciter de cette heureuse mesure qui contribue à stimuler le travail dans le Collège.

Petit Séminaire. Ce que je viens de dire sur la piété, le travail et la bonne conduite des élèves du Collège doit s'appliquer aussi à ceux du petit Séminaire. Il y a parmi eux des enfants et des jeunes-gens dont l'intelligence nous fait concevoir de douces espérances pour l'avenir du Clergé indigène. L'un d'eux âgé de dix-huit ans, vient d'être reçu le premier parmi les nombreux candidats qui se sont présentés aux dernières épreuves du baccalauréat. — Il se nomme Joseph Li, et est originaire de Tsang-zo. Le petit Séminaire a maintenant deux bacheliers.

École externe. Outre le Collège et le petit Séminaire, nous avons une école externe où viennent étudier, sous la direction de deux maîtres, les enfants de la chrétienté de Zi-ka-wei. Cette école ne renferme pas moins de quarante élèves. Conduits par leurs maîtres, ils assistent tous les jours à la messe, et récitent à l'église, à haute voix, les prières communes en usage dans toutes les chrétientés du Vicariat. Les plus grands ont appris à servir à l'autel, et remplissent diverses fonctions dans les cérémonies et fêtes de l'Eglise.

Orphelinat de Tou-sē-vē

Deux Missionnaires, Européens.

5 Frères Coadjuteurs, dont 3 Européens et 2 indigènes.

C'est à l'époque de la grande inondation de 1848, la 28e année du règne de l'Empereur Tao-Kouang

que fut fondé l'orphelinat des garçons dans la Mission du Kiang-nan. Depuis cette époque plus de 2,000 enfants y ont été reçus. Un grand nombre d'entre eux sont morts: ils y entraient avec des maladies incurables que la faim et la misère avaient engendrées et contre lesquelles la charité chrétienne ne possédait aucun remède. C'était un trait de la miséricorde de Dieu à leur égard. Ils venaient chez nous recevoir le baptême, gagner quelques mérites au milieu de leurs douleurs, puis ils quittaient cette triste vie pour entrer dans une meilleure patrie. Parmi ceux qui ont survécu les uns ont été adoptés par des familles chrétiennes, d'autres sont domestiques ou ouvriers. Un assez grand nombre sont mariés. Quelques-uns ont voulu venir chercher une demeure pour leur famille tout près de la maison où fut élevée leur enfance; et aujourd'hui quatre d'entre eux habitent en face de l'orphelinat avec leurs femmes et leurs enfants; l'un d'eux est graveur, un autre cordonnier; le troisième est tailleur et le quatrième menuisier. D'autres, ouvriers depuis longtemps, habitent le village de Zi-Ka-Wei. On en rencontre également à Shang-hai et en plusieurs autres endroits. — Quant aux jeunes, ils apprennent à l'orphelinat plusieurs métiers, comme ceux qui les ont précédés. Imprimeurs, graveurs, vernisseurs, cordonniers, sculpteurs, menuisiers, tailleurs barbiers, tourneurs, peintres, tous, arrivés à l'âge de 20 à 22 ans, pourront gagner leur vie, et se mettre à l'abri de la misère. — D'autres, au nombre de 80, font leur apprentissage à Shang-hai. Reçus ouvriers, orphelins de Tou-sê-vê et orphelins de Shang-hai, tous indistinctement continuent d'entretenir des relations avec la maison où ils ont trouvé la vie du corps et celle de l'âme. Quand ils se marient, c'est encore l'orphelinat qui leur vient en aide pour faire face à des dépenses que la plupart d'entre eux sont incapables de supporter. Si la maladie vient fondre sur eux et menace d'épuiser leurs ressources pécuniaires, l'orphelinat puise encore dans la bourse de la Sainte-Enfance les quelques pièces de monnaie qui les empêche de tomber dans une misère d'où, par eux-mêmes ils ne sauraient se relever.

— Les apprentis de Shang-hai venaient chaque année, passer trois jours à l'orphelinat avant la fête de la Maternité de la Sainte Vierge; et ils y suivaient avec les autres orphelins les exercices d'une retraite. Le manque de local ne nous permet plus de les y recevoir ainsi en masse; et cette année, ils ont fait leur retraite à la résidence de Tong-Ka-dou, située dans le faubourg méridional de Shang-hai. C'est là qu'elle leur sera désormais donnée tous les ans trois jours avant la fête de St Stanislas Kotska. Un catéchiste de Tong-Ka-dou leur consacrait ses soins du matin au soir, et les accompagnait dans tous les exercices. En dehors des instructions qui leur étaient données par le P. Sica, l'un des missionnaires de la résidence, le temps était partagé entre le chemin de croix, la récitation du rosaire, la lecture d'un livre de piété et la préparation de la confession annuelle, que tous firent avec une grande ferveur. Le silence était obligatoire pour tous pendant le triduum. La retraite se termina par une messe solennelle où se fit la communion générale. Après le dîner, il y eut une distribution de chapelets, de médailles; les bonbons même ne furent pas oubliés. " En adressant la parole de Dieu à ces orphelins déjà devenus des hommes " écrit le P. Sica, en les voyant prier avec recueillement et avec ferveur, en jouissant du spectacle de leur foi, je me rappelais l'état misérable de corps et d'âme, où dans leurs bas âge ils avaient été recueillis à l'orphelinat; et je ne cessais de me dire: Mon Dieu! Que seraient donc devenus ces pauvres enfants, si la Sainte-Enfance ne les avait recueillis dans son sein maternel? Ils seraient

tous morts depuis longtemps ; où, si quelques-uns survivaient encore, ils traîneraient une existence infortunée dans le désordre ou la mendicité. Devenus ouvriers, ils mèneront une vie honorable et chrétienne. Bénie soit donc l'oeuvre de la Sainte-Enfance qui seule peut produire des résultats aussi consolants ! F.

Orphelinat Chrétien. Nous avons fondé, au mois d'aout 1874, un orphelinat chrétien. C'est un bienfait que les pauvres familles chrétiennes attendaient de nous ; nous n'avons pu le leur refuser. Il nous eut été trop pénible de repousser loin de nous des enfants que nous pourrions appeler domesticos fidei, pour ne songer qu'aux orphelins que le paganisme nous envoie. Cet orphelinat Chrétien est établi aux frais de la Mission et ne dépend nullement de l'oeuvre de la Sainte-Enfance. Il compte actuellement 12 enfants.

Je ne dois point passer sous silence une amélioration importante que nous venons d'introduire à l'orphelinat ; je veux parler de l'imprimerie des livres chinois avec des caractères métalliques. Jusqu'ici nous ne nous servions pour imprimer que de caractères gravés sur des tablettes en bois. Au bout de quelques années, ces tablettes détériorées par l'humidité, ou en partie rongées par les vers, étaient hors de service, il fallait en graver de nouvelles et par là même dépenser des sommes considérables. Les caractères métalliques ne s'altèrent pas, donnent une impression plus nette, et permettent de vendre des livres à meilleur marché. Les livres imprimés sur papier européen peuvent être reliés ; avantage apprécié des Chinois pour qui la reliure des livres est inconnue. De plus, grâce à ces caractères, plus petits que ceux qu'emploient les chinois, et grâce aussi au papier européen dont les feuilles peuvent être imprimées des deux côtés, les ouvrages volumineux et dispendieux disparaissent pour faire place à une édition de quelques volumes seulement et mise, par la modicité de son prix, à la portée d'un grand nombre d'acheteurs. C'est ainsi que l'on reproduit actuellement en 4 volumes in-16 l'édition de la vie des saints, de 1798, qui compte 24 volumes in-8.

Observatoire.

L'observatoire météorologique de Zi-Ka-Wei est situé au midi de la maison habitée par les Pères du Collège, à 200 mètres environ de distance. Un bâtiment construit exprès pour cette destination s'élève au milieu d'un jardin destiné uniquement à l'usage de l'observatoire. Ce bâtiment se compose d'un rez-de-chaussée formé de cinq pièces, plus un petit étage qui surmonte la pièce du milieu et se termine par une plate-forme. — Le P. Le Lec qui est chargé des observations météorologiques proprement dites habite ce bâtiment et reçoit les étrangers. Le P. Dechevrens y va à ses heures pour les observations magnétiques, desquelles il est spécialement chargé.

L'observatoire est déjà pourvu d'une manière à peu près complète des instruments en usage dans les observatoires sinon de premier ordre, au moins de second ordre, baromètres, thermomètres etc ; et ces instruments sont de premier choix. — Le météorographe du P. Secchi, demandé depuis longtemps, nous est arrivé il y a deux mois environ. Il fonctionne déjà d'une manière satisfaisante, inscrivant la température, la pression atmosphérique, la vitesse la direction du vent, enfin les heures de la pluie. — Nous avons reçu aussi un magnifique magnétographe photographique qui inscrit sur trois rouleaux, 1° les variations de la déclinaison ; 2° les variations de la composante horizontale de la force magnétique du globe terrestre ; 3° les variations de la composante verticale de la même force. Cet instrument n'est pas encore établi

Les tracés formés par les appareils écrivant ne sont qu'une chose secondaire. La partie capitale des observations consiste dans les observations directes. Pour la météorologie proprement dite, nous avons, depuis le 1er Septembre 1874, adopté le plan suivi à l'observatoire central de Montsouris, près Paris, sous la direction de M. Ch. Sainte-Claire Deville. Toutes les trois heures, de 4h du matin à 10h du soir, c'est-à-dire à 4h, 7h, 10h, 1h, 4h, 7h, et 10h on observe la pression barométrique, la temperature, l'état hygrométrique, le vent, l'état couvert ou découvert du Ciel, l'ozone et la quantité d'eau tombée, s'il a fait de la pluie, outre quelques autres observations qui se font à des époques moins rapprochées. — Les thermomètres sont placés sous l'abri métallique à colonnes de fonte en usage à Montsouris et qui nous est venu de Paris.

Une petite maisonnette en bois, où il n'entre aucune pièce de fer, et isolée de tout le reste, sert aux observations magnétiques, que l'on y fait avec un magnétomètre construit en angleterre et verifié à l'observatoire royal de Kew. Beaucoup d'observations de déclinaison, d'inclinaison et d'intensité horizontale ont été déjà faites. On adoptera bientôt un système plus complet, semblable à celui des observations de météorologie. — Tous ces résultats seront donnés dans un bulletin mensuel, dont on commencera prochainement la publication.

Pour l'histoire naturelle, la Mission y applique un Père, dont l'occupation unique est pendant les trois quarts de l'année de parcourir et d'explorer notre territoire et un peu aussi celui des provinces voisines. Le P. Heude voyage ainsi avec une barque chinoise observant et collectionnant tout ce qu'il trouve d'intéressant, principalement les oiseaux, les poissons, les coquilles et les plantes. Pendant les trois mois qu'il passe à Zi-Ka-Wei, le P. Heude étudie et classe plus à loisir ce qu'il a recueilli dans ses voyages. Il a déjà trouvé plusieurs espèces encore inconnues en Europe. Sa collection forme un commencement de musée qui, nous l'espérons, deviendra important par le nombre et la valeur des objets d'histoire naturelle qu'on y réunira.

Ville de Shang-hai

La Mission du Kiang-nan possède dans cette ville quatre paroisses (1), dont trois avec résidences. La première est celle de la Cathédrale S. François-Xavier, au faubourg de Tong-Ka-dou; la seconde, celle de S. Joseph au quartier Français de Tang-Kin-pang; la troisième celle de Hong-Keu, au quartier américain; et enfin celle du Lao-Tiétsu-tang dans l'enceinte de la ville murée. — Disons un mot de chacune d'elles, et des œuvres qui y sont attachées.

Résidence et Paroisse de la Cathédrale S. François-Xavier.

Un Supérieur, Européen.

4 Missionnaires, dont 3 Européens et 1 indigène.

Chrétiens: 2,004.

La plus grande partie des Chrétiens de cette paroisse habitent le faubourg de Tong-Ka-dou. La ferveur règne parmi eux et les 26,445 communions de dévotion que nous enregistrons cette année pour 1,500 fidèles en âge de communier, en fournissent la preuve. — Les moyens employés pour conserver et augmenter la ferveur sont les Congrégations et les Associations de prières.

---

(1). Le mot de Paroisse ne saurait être pris dans le sens rigoureux que l'on y attache en Europe. Je l'emploie ici pour désigner des chretientés plus régulièrement organisées que celles des districts.

Il existe dans cette paroisse deux Congrégations, l'une pour les jeunes-gens, l'autre pour les filles.

Congrégation des Jeunes gens. Cette Congrégation érigée sous le vocable de l'"Immaculée-Conception" se compose actuellement de 56 membres, dont la plupart appartiennent à des familles d'armateurs. Chaque dimanche, ils se réunissent dans leur chapelle pour y assister à la messe et entendre une instruction. Cette chapelle est située près du grand Séminaire et exclusivement destinée à leur usage. Elle a été bénite le 5 Janvier 1874 par Mgr. Languillat avec une grande solennité. Quand la bénédiction fut achevée, le drapeau bleu de la Congrégation fut immédiatement arboré; et les trente-deux jonques chrétiennes, à l'ancre dans le port, près de Tong-ka-dou, hissèrent leurs pavillons, et saluèrent celui de Marie de trente-deux coups de canon. La sainte messe fut ensuite célébrée par Monseigneur. Revêtus de leurs plus beaux habits, les Congréganistes portaient suspendus sur la poitrine les écussons au Chiffre de Marie bénits pour eux par Pie IX. En ce jour de fête plusieurs approbanistes firent leur Consécration à la Sainte Vierge, et reçurent des mains de sa Grandeur leurs diplômes de Congréganistes.

Tout près de la chapelle, deux salles que les Congréganistes ont eux-mêmes meublées, et où ils peuvent, au gré de leurs désirs, prendre quelques heures de récréation leur servent de lieu de réunion en dehors des exercices religieux. C'est là le cercle qui avec leur pieux sanctuaire sauvegarde, au milieu de la corruption de Shang-hai leur honneur, leur fortune et leurs âmes. — Ces jeunes-gens se distinguent par leur ferveur; s'approchent souvent des sacrements, et font chaque année une retraite de trois jours. Celle de cette année a été nombreuse; car 28 chrétiens qui ne sont pas congréganistes ont demandé et obtenu la permission d'y prendre part. Tous, Congréganistes et autres, nous ont édifiés par leur foi, leur attention à écouter la parole de Dieu, et leur fidélité à observer le silence même au sein de leurs familles.

Congrégation des Filles. Cette Congrégation ne compte guère qu'un an d'existence. Elle a été fondée dans un double but: d'abord pour procurer aux personnes qui en font partie les moyens de travailler d'une manière efficace à leur propre sanctification; en second lieu pour les exciter elles-mêmes à prêter quelque concours aux missionnaires dans les différentes œuvres de zèle, et à travailler au salut des femmes payennes en les instruisant des vérités du Christianisme.

Que le premier but de cette Congrégation soit atteint, la chose ne saurait être douteuse; la piété, la ferveur qui règnent dans son sein nous en sont un sûr garant. Quant au second, l'avenir nous montrera jusqu'à quel point nous pourrons le réaliser. — La Congrégation se compose actuellement de 75 Congréganistes et de 16 approbanistes. Les réunions ont lieu dans une chapelle spéciale une fois par semaine; à chaque réunion le directeur fait une instruction. Au mois d'octobre 1873, tous les membres de la Congrégation ont suivi pendant trois jours les exercices d'une retraite qui a produit d'heureux resultats.

Outre les Congrégations, il existe encore dans la paroisse S. François-Xavier deux Associations de prières qui contribuent puissamment à augmenter le véritable esprit du Christianisme; je veux parler de l'Apostolat de la prière et de l'Archiconfrérie du Très-saint Cœur de Marie.

Association de l'Apostolat de la Prière. Cette association a sa réunion le premier Vendredi de chaque mois. C'est alors que le missionnaire qui en est chargé indique à tous les membres qui en font partie les intentions pour les quelles ils devront prier le Sacré-Cœur de Jésus

et lui offrir leurs bonnes œuvres. Cent cinquante cinq associés inscrivent fidèlement sur un régistre remis ensuite entre les mains du Père directeur de l'association toutes les œuvres méritoires qu'ils ont faites. En voici le résumé pour l'année qui vient de s'écouler..

Communions : 6,158.
Messes entendues : 34,603.
Chapelets : 34,815
Chemins de Croix : 8,002.
Prières du matin et du soir : 41,106.
Autres prières : 35,072.
Actes de patience : 5,432.
Mortifications : 3,414.
Exhortations aux païens : 2,117.
Baptêmes d'enfants d'infidèles : 128.

Le chiffre des bonnes œuvres offertes par les Associés pour le Souverain-Pontife est surtout considérable. Dans le mois de mars plus de 700 Communions, 3,711 chapelets, 925 Chemins de Croix ont été offerts pour Pie IX par 150 Associés, sans tenir compte des mêmes œuvres qui n'ont pas été enregistrées. Ce zèle admirable a été imité par d'autres chrétiens, qui ne font pas partie de l'Association; et le jour de la Pentecôte 800 personnes ont reçu la sainte communion à l'intention de Pie IX dans la cathédrale S. François-Xavier. — A l'Assomption, le nombre des Communions n'était pas moins considérable.

Archiconfrérie du Très-saint Cœur de Marie.

La réunion des Associés de l'Archiconfrérie a lieu tous les dimanches. Le Père qui la préside fait une instruction et indique les diverses intentions de prières suivant l'usage établi en Europe.

Oeuvres extérieures.

Orphelins — Hôpital des mendiants — Maisons des pauvres — Pharmacie — Ecoles.

Orphelins. J'ai dit, en parlant de l'Orphelinat de Tou-sè-vè, que 80 apprentis avaient été placés dans des boutiques à Shang-hai. Un grand nombre d'entre eux habitent le faubourg de Tong-Ka-dou et les quartiers environnants. Tous les dimanches, ils viennent assister à la messe à la cathédrale; un missionnaire les réunit ensuite dans une salle réservée et leur fait une instruction. C'est encore à Tong-Ka-dou qu'ils se confessent et communient; car leurs maîtres ne leur permettraient pas de s'absenter au moins pendant deux demi-journées pour aller accomplir à l'orphelinat ces actes de religion. Nous avons même dû prendre le parti de leur donner le déjeûner du dimanche, que leurs maîtres païens leur refusaient, parce que, pour venir à la messe et entendre une instruction, ils passaient une heure et demie en dehors de l'atelier.

Hôpital des mendiants. Les immenses faubourgs de Shang-hai sont parcourus par de nombreux mendiants, dont la vie ne saurait être longue; car les privations, la nudité et la faim engendrent chez eux des maladies auxquelles ils ne sauraient apporter aucun remède. On les aperçoit çà et là étendus sur quelques débris de nattes en plein air, attendant la mort. Le païen passe à côté d'eux sans les regarder; il ne lui vient pas même à l'esprit de soulager ces infortunés créés à l'image d'un Dieu qu'il ne connaît pas. La religion ne saurait rester insensible à de semblables misères et nous avons établi à Shang-hai, en dehors des murs et non loin de la porte du sud un hôpital où nous transportons ces pauvres gisant dans la rue. Des Chrétiens parcourent les divers quartiers pour les chercher; quand ils en ont trouvé un, ils le placent sur une brouette et le font conduire à l'hôpital. Là le malade est placé sur un lit, y reçoit la visite du médecin et les adoucissements que son état réclame. Étonné à la vue des soins qui lui sont prodigués,

il sent son cœur se dilater. Autour de lui il voit les autres malades réciter les prières; il entend les catéchistes expliquer la doctrine chrétienne. Le missionnaire arrive à son tour, et lui adresse quelques paroles pour lier connaissance. Tant que la maladie ne semble pas mortelle, et qu'il entrevoit le jour où il retournera parmi les païens, le mendiant, dit le P. Couvreur chargé de cet hôpital, se tient sur la réserve, écoute, regarde et approuve; mais il s'en tient là et ne demande pas à se faire chrétien. Un temps viendra où une nouvelle maladie le mènera comme tout homme aux portes du tombeau; et alors il se souviendra de la maison où il faut aller, pour obtenir la guérison de l'âme et trouver dans l'autre vie un sort plus heureux que dans celle-ci. — Si au contraire le mendiant s'aperçoit que sa fin approche, alors il n'hésite presque jamais à embrasser le Christianisme; c'est un fait démontré par l'expérience. Il demande qu'on l'instruise, qu'on le sauve, qu'on le baptise. Son désir est sincère, et nous avons la consolation de le voir mourir animé des sentiments les plus chrétiens.

Sur les 128 mendiants qui sont entrés, cette année à l'hôpital, 70 l'ont quitté après y avoir trouvé leur guérison. Tous se sont montrés reconnaissants; mais aucun n'a donné un signe positif de foi et d'adhésion au Christianisme. Au contraire, les 42 qui sont morts ont tous sérieusement demandé et reçu le baptême. — Ceux qui survivent après avoir été baptisés, persévèrent dans la foi, et sont l'objet de tous nos soins.

Cette œuvre des malades recueillis sur la rue produit un excellent effet sur l'esprit des chrétiens; elle leur apprend ce que vaut une âme. Et quand ils voient les missionnaires accourir près de la couche de ces moribonds que la société rebute, et les traiter avec autant de charité que l'homme le plus opulent, ils comprennent que la religion ne sait et ne doit point faire de distinction entre les hommes, puisque tous sont rachetés au prix du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Leur cœur s'agrandit et s'ouvre à la charité.

De tous nos ministères, c'est celui qui étonne le plus les païens. En effet il coupe pied à toute calomnie, et ne laisse place qu'à l'estime et à l'admiration. C'est une des manifestations du Christianisme contre lesquelles la haine n'a pas de prise.

Maison des Pauvres. Outre l'hôpital destiné à recevoir les mendiants moribonds, la Mission possède encore depuis plusieurs années cinq agglomérations de maisons qui servent d'asile à environ 200 pauvres. Ces maisons ne sont point à proprement parler des hospices; mais elles sont habitées par des familles incapables de payer un loyer, et à qui leur misère nous oblige par fois à faire des aumônes.

Pharmacie. Nous continuons d'entretenir une petite pharmacie où un médecin donne chaque jour des consultations et des remèdes à tous les malades qui viennent en demander. 34 enfants d'infidèles y ont été baptisés depuis un an.

Quant à l'œuvre de la Sainte-Enfance elle continue d'être florissante. Nous comptons environ quarante familles qui ont adopté ou nourrissent des enfants pour l'entretien desquels elles ne réclament ordinairement aucun secours. Grâce au zèle de quelques vierges et d'autres bonnes chrétiennes nous avons eu, cette année, 201 baptêmes d'enfants païens dans la paroisse de Tong-Ka-dou.

Écoles. Deux grandes écoles externes établies près de la cathédrale, l'une de 80 garçons l'autre qui compte plus de 80 filles, produisent dans la paroisse les fruits les plus consolants. De plus, trois écoles, placées dans des quartiers pauvres, assurent l'instruction nécessaire à quarante autres

enfants qui ont surtout besoin d'apprendre le Catéchisme et les prières.

Grand Séminaire.

Le grand Séminaire de la Mission est établi dans l'enceinte même qui renferme la résidence et la Cathédrale St François-Xavier. Les Séminaristes étudient la philosophie pendant deux ans, et la théologie pendant quatre ans. L'esprit catholique est profondément imprimé dans le cœur de ces jeunes-gens destinés à le répandre eux-mêmes parmi les populations qui, un jour, leur seront confiées. Les luttes de l'Eglise, ses épreuves et celles de l'auguste chef qui la gouverne loin de les trouver insensibles, ou d'ébranler leur foi, ne leur inspirent que de généreuses résolutions. Pendant le mois de mars, sur la demande qu'ils en ont faite eux-mêmes, et qui leur a été accordée, chaque jour une communion était offerte tour à tour par l'un d'entre eux, à l'intention du Souverain-Pontife. Pendant toute l'année, aux jours de dimanche et de fêtes, une communion est aussi offerte par un Séminariste pour Pie IX.

A Shang-hai, les œuvres de zèle ne font pas défaut. Les Séminaristes s'y livrent avec ardeur, et nous laissent ainsi apercevoir la mesure de zèle que nous pouvons attendre d'eux, quand ils seront chargés du soin des âmes. Le Catéchisme des mendiants, des élèves dans les écoles, des domestiques au séminaire, l'instruction des catéchumènes leur fournissent le moyen de travailler au salut des âmes; et, nous devons le dire, tous s'acquittent avec soin des différentes œuvres qui leur sont confiées.

Résidence et Paroisse de Saint Joseph, à TangKin-pang.

Un Supérieur, Européen.
2 Missionnaires, Européens.
Chrétiens: 758.

L'administration de cette paroisse offre des difficultés qui ne se présentent dans aucun autre poste de la Mission. Les éléments hétérogènes dont elle se compose en sont la cause principale. On y rencontre en effet 300 étrangers chrétiens je dirai presque "ex omni tribu et lingua", et 458 Chinois de toutes les parties de l'empire excepté de Shang-hai. Chaque année cette population flottante augmente ou diminue. Les Européens retournent dans leur patrie; parmi les chinois il en est qui rentrent sur le sol qui les a vu naître, ou émigrent en d'autres contrées. Outre cette population composée d'hommes livrés au commerce, il en est une autre venue des environs même de Shang-hai pour se mettre au service des Européens; les chrétiens de cette classe, qui s'élèvent environ à mille, ne sont généralement pas plus fervents.

Enfin les nombreux navires de guerre et de commerce qui arrivent à Shang-hai ont ordinairement à bord quelques officiers ou matelots catholiques. Bien peu parmi eux savent profiter du ministère sacerdotal, qui leur serait cependant si nécessaire.

Il semblerait, à première vue, que le missionnaire à qui sont confiées ces ouailles venues de tant d'endroits divers et exposées à mille dangers au milieu de la corruption de Shang-hai, ne doit pas éprouver grande consolation à paître son troupeau. Et cependant les 10,000 communions de dévotion que le P. Desjacques compte cette année dans la paroisse S. Joseph prouvent que la corruption y exerce peu de ravages et que les chrétiens qui la composent sont dignes de leur nom. — Chaque dimanche, il y a un sermon et un catéchisme en chinois pour les indigènes, et alternativement un sermon en anglais et en français pour les étrangers. La population portugaise de Shang-hai est de 190 personnes. Les hommes com-

comprennent tous l'anglais ; les femmes savent un peu le français. C'est pour cette raison que les missionnaires ne prêchent pas en portugais.

Comme celle de S. François-Xavier, cette paroisse a des œuvres dont je vais rendre compte.

Confrérie de la Bonne Mort. Cette Confrérie est érigée dans l'église S. Joseph, depuis le 19 octobre 1868. Le but des personnes qui en font partie est d'obtenir la grâce d'une bonne mort tant pour elles que pour tous les associés. — La seule obligation des associés consiste à assister aux réunions qui ont lieu régulièrement le premier vendredi de chaque mois. Ils sont exhortés à y faire la Communion. Ce jour-là, à 7 heures, le saint sacrifice de la messe est offert pour eux et pour tous les défunts qui autrefois furent membres de la Confrérie. Le soir, il y a une instruction suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Tous les Chrétiens du Vicariat peuvent se faire agréger à cette Confrérie, en envoyant leur nom au missionnaire qui en a la direction. Ceux qui, éloignés de Chang-hai, ne peuvent assister aux réunions du premier vendredi du mois, doivent en ce jour multiplier leurs bonnes œuvres, et réciter chez eux les prières qui se disent après la messe par les confrères dans le but d'obtenir une bonne mort. — De nombreuses indulgences sont accordées aux membres de cette pieuse confrérie. Ils peuvent gagner celles des Stations de Rome, en visitant l'église S. Joseph, à Tang-Kin-pang, ou l'église du lieu dans lequel ils demeurent, et en récitant sept Pater et sept ave.

Le nombre des associés de la Confrérie de la bonne mort s'élève actuellement à 5,200.

Hôpital général Européen. Le soin spirituel des malades est confié aux missionnaires de la paroisse S. Joseph ; et l'hôpital est desservi par les Sœurs de S. Vincent de Paul, au nombre de dix. — Non contentes de prodiguer leurs soins aux malades étrangers, ces religieuses ont encore établi dans la cour d'entrée de l'hôpital deux salles où elles donnent des consultations et des remèdes aux indigènes, hommes et femmes, qui ont recours à leur charité.

Les protestants admirent leur dévouement, et voient qu'au-dessus des croyances rationalistes et des œuvres philantropiques confiées à des mercenaires qui mesurent le travail et la peine au nombre des pièces d'argent qu'on fait briller à leurs yeux, il est une religion toute divine où le zèle s'inspire à d'autres sources qu'à celles de Mammon. Aussi lorsque les femmes qui les soignent avec une charité vraiment maternelle viennent, dans l'intérêt de leur âme, leur parler de Dieu, de la fin de toute créature sur cette terre, et des destinées inévitables de l'autre vie, ces vérités insolites émeuvent ordinairement ces hommes ; des larmes coulent de leurs yeux ; et la réconciliation ne tarde pas à se faire entre les mains du missionnaire qui recueille les fruits que lui offre le zèle de la Sœur de Saint Vincent de Paul.

Dans le courant de cette année huit protestants Européens ont fait leur abjuration entre les mains du P. Desjacques ; et six sont morts pour aller recevoir au ciel une récompense que les dangers du monde leur auraient peut-être ravie, s'ils avaient recouvré la santé.

400 malades ont été admis cette année à l'hôpital.

Institution S. Joseph. Cette Institution est dirigée par les Religieuses Auxiliatrices. J'en parlerai, quelques pages plus bas. A cette Institution est jointe une école chinoise pour les filles indigènes. Elle est tenue par les Vierges de l'Association de la Présentation, et placée sous la direction des Religieuses. Dix-sept jeunes filles chrétiennes et quatre païennes l'ont fréquentée pendant le cours de l'année. Ici, nous n'avons qu'à nous louer du zèle des maîtresses, du travail et de la bonne conduite des élèves.

Écoles de Garçons. La paroisse S. Joseph possède cinq écoles de garçons. Deux sont sous la direction immédiate

des missionnaires ; trois autres sont établis dans des familles particulières. Il y a dans ces écoles 26 élèves chrétiens et 47 païens. On y enseigne à tous les livres classiques chinois, et aux chrétiens les livres de prières et de religion.

De plus nous venons d'établir une école pour les enfants Européens ou américains. Tous les résidents de Shang-hai en sentaient la nécessité urgente, car ils ne savent à qui confier l'éducation de leurs enfants. Quel sera son avenir, nous l'ignorons. Plaise à Dieu qu'elle devienne le germe d'un véritable Collège à l'instar de ceux que nous possédons en Europe et en Amérique, avant que le protestantisme lui-même ait le temps de nous devancer.

Œuvre des Catéchumènes. Shang-hai, centre d'un mouvement commercial extraordinaire, laisse à ceux qui l'habitent peu de loisir pour songer aux choses du Ciel ; ici les intérêts de la terre repoussent bien loin derrière eux ceux de l'autre vie. C'est à peine si quelques rares païens daignent prêter l'oreille aux enseignements de la religion. Quoiqu'il en soit, les missionnaires de S. Joseph emploient un catéchiste et deux ferventes zélatrices pour l'exhortation des païens, et l'instruction du petit nombre de catéchumènes qui surgissent çà et là. Cette année leurs efforts ne sont pas demeurés sans succès : 14 baptêmes d'adultes et 37 baptêmes d'enfants forment la moisson qu'ils sont parvenus à récolter. Les missionnaires trouvent encore en eux d'utiles auxiliaires pour se mettre en rapport avec les nouveaux chrétiens ; puis il leur en confient la direction ; charge dont ils s'acquittent avec un zèle tout apostolique.

Œuvre des Brouettiers. Les rues des quartiers Européens et américain sont sillonnées chaque jour par des milliers de brouettes chinoises, ou de voitures japonaises à bras, que conduisent des hommes de peine pour transporter voyageurs ou marchandises au gré de ceux qui les louent. Ces brouettiers sont païens ; et leur profession semble les rendre inaccessibles au missionnaire, car du matin au soir ils ne cessent d'être en mouvement. Cependant la chûte du jour est pour eux comme pour tant d'autres le signal du repos ; et c'est alors qu'un catéchiste zélé va les visiter dans leurs différentes stations pour leur annoncer la bonne nouvelle de l'évangile et leur parler du royaume de Dieu. Ces hommes en paraissent moins éloignés que les marchands et les riches de ce monde. Cette œuvre des brouettiers ne fait que de naître, et nous ne pouvons encore prévoir quels fruits elle nous permettra de recueillir.

Paroisse de Hong-Keu.

Cette paroisse, située au quartier américain, est fondée depuis quelques années seulement. 57 paysans, voisins du quartier américain, et 83 Manillois en forment la partie principale. Les autres chrétiens, tous indigènes, viennent du Tché-Kiang, du Fo-Kien et de diverses autres parties du Kiang-sou. Une église y est en voie de construction, et sera dans quelques mois livrée au culte sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus.

La paroisse de Hong-Keu compte 245 Chrétiens. Le missionnaire chargé de la desservir habite la résidence de S. Joseph.

Résidence et Paroisse du Lao-Tiétsu-tang.

Un missionnaire, Européen.
Chrétiens : 570.

Cette paroisse, consacrée à l'Immaculée-Conception, est desservie par un missionnaire qui y réside à poste fixe. Les 2,820 communions de dévotion que l'on y compte, cette année, donnent la mesure de la ferveur qui anime les Chrétiens.

Ici, comme ailleurs, les Congrégations sont entre les mains du missionnaire le principal levier qui lui permet de soulever les âmes au-dessus des intérêts de cette misérable vie pour les diriger vers Dieu. Le P. Sedille, chargé de la paroisse du Lao-Tietou-tang, y a organisé cinq Congrégations qui toutes ont leurs réunions mensuelles. Ces Congrégations sont celles de l'Annonciation, du Scapulaire du Mont-Carmel, de Notre-Dame-des-sept-douleurs, du Saint Cœur de Marie et du Rosaire. Elles se distinguent par la piété qui anime leurs membres.

Passons maintenant en revue les différentes œuvres établies dans cette paroisse.

Exhortations aux Païens. Une des salles de la résidence, dont les murs sont ornés de grandes images représentant les principaux mystères et l'histoire de la religion chrétienne, est constamment ouverte aux païens qui désirent y entrer. Des catéchistes leur donnent toutes les explications désirables, et les exhortent à embrasser le christianisme. Pendant l'année qui vient de s'écouler les visiteurs ont été nombreux. Cette œuvre existe à peine depuis quatre ans; et déjà plus de cent mille hommes sont venus voir les images, écouter interroger. D'autres, en moins grand nombre, ont demandé des livres de religion qui sont immédiatement mis à leur disposition, et qu'ils peuvent lire dans cette même salle.

Quel est le résultat produit par cette œuvre? D'abord elle fait disparaître peu à peu les préjugés qui nous rendent hostiles tant de païens; la connaissance de la religion les empêche de mépriser, on leur fait estimer davantage les missionnaires qui l'annoncent. Il est des hommes qui avouent que notre Doctrine est digne de respect; et ils l'embrasseraient volontiers, disent-ils, si des obstacles insurmontables ne se dressaient devant eux. D'autres, en grand nombre, demande quelle différence existe entre nous et les protestants. Il en est enfin qui adressent aux catéchistes maintes questions sur des calomnies mille fois répétées et réfutées: ils veulent savoir si les missionnaires arrachent les yeux.

Que les visiteurs n'aient pas tous une velléité de se faire chrétiens; il n'en est pas moins vrai que la semence évangélique est jetée dans un grand nombre d'âmes, et qu'un jour viendra peut-être où elle grandira et produira des fruits de salut. Les faits ne me manqueraient pas, si j'avais à défendre cette thèse; et pour n'en citer qu'un qu'il me soit permis de raconter ce qui est arrivé il y a quelque vingt ans dans une famille du Kiangsou.

Un enfant de quatorze ans, né au sein d'une riche famille païenne de Song-Kang, entra un jour dans une église, au moment où l'on y célébrait la messe: Il entendit un sermon. La pensée du Ciel et de l'enfer développée par le missionnaire, ainsi que la nécessité de se faire chrétien pour parvenir au bonheur de l'autre vie et se soustraire aux tourments éternels frappèrent vivement l'esprit du jeune auditeur. Mais les mille préoccupations de la vie semblèrent obscurcir pour jamais ce trait de lumière qui n'avait brillé qu'un instant. Les années s'accumulèrent; la vieillesse et une maladie conduisirent sur le bord de la tombe l'enfant d'autrefois. Les souvenirs du premier âge se ravivèrent à cette heure dernière; et le malade voulut faire appeler un séminariste qui se trouvait alors à Song-Kang: il désirait recevoir le baptême. La famille soupçonna cette intention, et refusa d'avertir le séminariste. Celui-ci, grâce à des relations d'amitié qu'il avait eues autrefois avec le moribond, parvint à se frayer un accès près de sa couche, et le baptisa. Le vieillard mourut quelques jours après. Il venait de recueillir sur le bord de la tombe un fruit de salut, dont le germe avait été déposé dans son âme, plus de soixante ans auparavant.

Quant aux visiteurs de la salle du Lao-Tiétsu-tang il en est qui, touchés de la grâce divine n'ont point méprisé le don qui leur était offert, ni remis à un autre temps une conversion bien douteuse; ils ont déjà reçu le baptême et vivent en Chrétiens.

Hôpital. Cet hôpital, établi il y a deux ans, n'était primitivement qu'un misérable réduit, où l'on recevait, où parfois même on entassait un certain nombre de malades recueillis un peu partout. Il vient d'être agrandi, et a reçu des améliorations qui le rendent beaucoup plus sain. Dans le cours de cette année 113 malades y ont été reçus; 55 ont été baptisés in articulo mortis; 49 sont morts. Les autres ont pour la plupart quitté l'hôpital, et en ont emporté des notions religieuses quelquefois assez complètes, et y ont laissé la plupart des préjugés qu'ils nourrissaient contre le christianisme et les missionnaires.

Dans la ville murée, comme aux faubourgs de Tong-Ka-dou, cette œuvre est une des plus féconde en fruits de salut. Si les ressources de la Mission nous permettaient de construire pour le service des malades un vaste établissement desservi par des Religieuses, chaque année nous enverrions au ciel une abondante moisson d'âmes. Les Protestants nous ont devancés; leurs ministres ont construit à Shang-hai un magnifique hôpital où les malades indigènes ne leur manquent pas.

Ceux qui sont admis dans le nôtre ne sont pas des mendiants de profession. Ils appartiennent généralement à une classe d'hommes nombreuse à Shang-hai. Ce sont des ouvriers ou de petits marchands accourus de toutes parts pour chercher fortune dans cette grande cité. La maladie met fin à leur commerce, ou les oblige à cesser leur travail. Ils demeurent alors dans une hôtellerie tant qu'il leur reste assez d'argent pour faire face aux dépenses nécessitées par leur position. Mais quand leur bourse est vide ou que la gravité de la maladie laisse prévoir une mort prochaine, qu'arrive-t-il? Hélas! en pareille circonstance les païens déposaient naguère les malades sur la rue où ils mouraient dans le plus triste abandon. Aujourd'hui, on nous les apporte à l'hôpital, quand nous ne parvenons pas nous-même à les trouver.

Mais au milieu d'une population aussi compacte que celle de Shang-hai, beaucoup de ces infortunés nous échappent et meurent sans baptême. Il existe dans la ville un dépôt de mendicité bâti par les mandarins. Environ quatre cents personnes, vieillards, veuves, orphelins, malades y trouvent un asile. A certaines époques, on y rencontre plus de 100 malades; presque tous y meurent. L'entrée de cette maison est interdite aux missionnaires et même aux catéchistes; cependant un ou deux malades ont été baptisés par un catéchiste qui était parvenu à se glisser furtivement près de leur couche.

Hospices. La Mission possède depuis 1867, près de l'église du Lao-Tiétsu-tang, deux hospices, l'un pour les vieillards, l'autre pour les vieilles femmes. Les Chrétiens n'y sont admis que par exception; et cette œuvre est exclusivement établie en faveur des païens. Les hospices, comme l'hôpital dont je viens de parler, sont un véritable vestibule du Ciel. En effet, vieillards et vieilles femmes y reçoivent trop de bienfaits pour ne pas estimer la religion qui les leur accorde; tous demandent le baptême, et finissent par échanger les misères et les infirmités de cette vie pour le bonheur du Ciel. Le nombre total des hommes et des femmes dans les deux hospices est de 72, 37 hommes et 35 femmes. Tous sont chrétiens, excepté trois, qui ne tarderont pas à recevoir le baptême.

L'instruction religieuse des hommes est confiée à des catéchistes; celle des femmes à des vierges de l'association de la Présentation.

Ecole externe des Garçons. 67 élèves dont 21 Chrétiens et 46 païens, fréquentent cette école. Le nombre des enfants païens qui y sont admis indique clairement le but que nous nous proposons. Il nous est difficile d'avoir un accès auprès des enfants païens ailleurs que dans les écoles; et quand les familles nous les envoient nous en bénissons Dieu. Nous pouvons alors déposer dans leurs cœurs des germes qui, un jour peut-être produiront des fruits de vie. Tous ces petits enfants, à force de se trouver en contact avec leurs condisciples chrétiens, et d'entendre les explications de la doctrine de l'Evangile, finissent par comprendre une certaine somme de vérités religieuses. Habitués à voir de près le missionnaire, ils laissent tomber maints préjugés hostiles; et la voie vers la vérité se fraie peu à peu devant eux. L'avenir, nous osons l'espérer, sera plus fécond que le présent; ces enfants grandiront; et, maîtres à leur tour d'une volonté qui aujourd'hui ne leur appartient pas, ils pourront briser les entraves qui les retiennent dans les sentiers de l'erreur: C'est là l'œuvre du temps et de la grâce. Heureux, si nous pouvons réussir à saper les fondements de la société païenne, en attirant vers Dieu le cœur des enfants!

Ecole externe des Filles. Cette école renferme actuellement 24 élèves, 15 Chrétiennes et 9 païennes. Sa cour d'entrée, placée sur une rue, communique avec l'hospice des femmes; et cette disposition locale a un avantage réel. En effet, les femmes païennes du voisinage, attirées par la curiosité veulent visiter et l'école et l'hospice. Ces visites inspirent à plusieurs d'entre elles le désir d'envoyer leurs filles à l'école; d'autres entrent à l'hospice, regardent les femmes réciter le chapelet et autres prières; et écoutent en même temps qu'elles, l'explication des vérités du christianisme. Une de ces femmes païennes se distingue surtout par son assiduité à venir à l'hospice précisément aux heures de la prière et du catéchisme. Elle a eu autrefois des rapports avec les protestants, sans être satisfaite; et elle se plaît à répéter que le catholicisme peut seule conduire au Ciel. Elle méprise le paganisme où elle est née, parceque dit-elle, sa doctrine n'est ni sérieuse, ni solide.

Depuis quelques temps vingt femmes païennes, au moins, viennent chaque jour à l'hospice; et nous espérons que ce mouvement nous donnera quelques catéchumènes.

Ecole Interne. L'école interne a compté cette année, 54 élèves; 46 chrétiens et 8 païens. Trois élèves païens ont reçu le baptême, à la fête de la Pentecôte. La plupart de ces enfants appartiennent à des familles de néophytes qu'ils sont appelés à soutenir dans la foi; aussi l'instruction religieuse tient-elle une large place dans le programme d'enseignement. Les études chinoises ne s'étendent pas au-delà des classiques et du style épistolaire; et les élèves qui montrent une aptitude spéciale pour la littérature sont envoyés au Collège de Zi-Ka-Wei.

Cette école interne a déjà fourni à la mission plusieurs des Joséphistes, dont je vais maintenant parler.

Joséphistes. On donne ce nom à des jeunes-gens qui font partie de l'"Institution de S. Joseph" établie dans la Mission, le 14 octobre 1866. Le but de cette Institution est de former des catéchistes zélés, qui se mettent au service des missionnaires pour travailler à la propagation de l'Evangile par la parole et le bon exemple de leur vie. Les Joséphistes habitent dans la résidence du Lao-Tiétsu-tang un bâtiment spécial où ils font leur noviciat sous la direction d'un missionnaire spécialement chargé d'eux, et qui les forme par des épreuves variées au genre de vie qu'ils doivent mener plus tard. L'étude des livres de religion, des auteurs classiques, quelques notions scientifiques et médicales leur permettent d'entrer en relation avec toutes les classes de la société.

Les Joséphistes sont actuellement au nombre de 18. Neuf sont employés dans la Section de Nan-Kin ; Cinq exercent les fonctions de maîtres à l'école externe des garçons et à l'internat du Lao-Tietsu-tang ; trois autres n'ont pas encore terminé leur temps d'épreuves, et le dernier leur sert en quelque sorte d'instructeur.

Ceux qui ont été envoyés dans la Section de Nan-Kin parcourent le Ngan-hoei, pour y répandre la lumière de l'Evangile, et affermir les nouveaux chrétiens dans la foi. Malgré les déceptions amères qu'ils éprouvent parfois dans leurs rapports avec les païens, et les nombreux sacrifices que leur impose leur pénible ministère, ils triomphent de toutes ces difficultés avec la grâce de Notre-Seigneur, et annoncent les vérités de la Religion sur les chemins, dans les tribunaux, au milieu des païens et des catéchumènes avec un dévouement que nous chercherions en vain chez les catéchistes salariés du Kiangsou méridional. — Tel est l'état actuel de l'oeuvre des Joséphistes.

Sainte-Enfance. L'Oeuvre de la Sainte-Enfance n'est point oubliée dans la paroisse du Lao-Tietsu-tang ; et, bien que dans les villes elle soit en butte à des difficultés plus grandes qu'au milieu des populations de la campagne, elle enregistre cette année 95 baptêmes d'enfants païens. 35 de ces baptêmes sont dûs au zèle d'une vierge fervente, 5 à une sage-femme chrétienne, 23 à un néophyte qui exerce la médecine, 12 au missionnaire du Lao-Tietsu-tang, et 20 à divers autres chrétiens.

Le compte-rendu des oeuvres de cette paroisse nous montre qu'un grand bien s'y est opéré ; et les espérances de l'avenir sont trop fondées pour que nous n'ayons pas droit d'attendre encore de plus heureux résultats.

Religieuses.

La Mission du Kiang-nan possède depuis plusieurs années des Religieuses Européennes. Ce sont les Soeurs de S. Vincent de Paul, les Carmélites et les Religieuses auxiliatrices des âmes du Purgatoire.

Les Soeurs de S. Vincent de Paul desservent l'hôpital général Européen à Shang-hai. J'ai déjà parlé d'elles.

Les Carmélites sont établies à Zi-Ka-Wei. Elles observent en Chine la même règle qu'en Europe. On les connaît ; je n'ai point à en parler. Qu'il me suffise de dire que c'est pour nous une véritable consolation de penser qu'à l'exemple de Ste Térèse, ces Saintes filles offrent chaque jour à Dieu pour la conversion des infidèles leurs prières et leurs mortifications, et contribuent ainsi efficacement à implanter sur cette terre de Chine la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La Communauté des Carmélites se compose de 7 religieuses Européennes, de deux novices et de sept postulantes, indigènes.

Les Religieuses Auxiliatrices possèdent deux maisons, l'une à Zi-Ka-Wei, l'autre à Shang-hai, sur la paroisse S. Joseph, au quartier français.

Maison de Zi-Ka-Wei.

La maison de Zi-Ka-Wei porte le nom de Sen-Mou-ieu, ou Couvent de la Sainte Mère. — Elle est la plus considérable et par le personnel qu'elle renferme et par les oeuvres qu'elle dirige. Son personnel se répartit ainsi : Religieuses Européennes : 9 ; Religieuses indigènes : 6 ; Novices indigènes : 6.

Ses oeuvres sont au nombre de huit : Association de la Présentation — Pensionnat — Ecole externe — Réunion de Ste Philomène — Catéchisme du Bienheureux Pierre Claver — Orphelinat — Catéchuménat —

Pharmacie de la Sainte-Enfance.

Elle a pour Supérieure la Mère St Paul, qui la dirige avec un incontestable succès. J'arrive maintenant au détail des œuvres.

Association de la Présentation. Cette Association a pour but de former des vierges indigènes à une vie toute consacrée au service de la Mission. Les unes deviennent maîtresses d'école, les autres se dévouent au soin des malades; Celles à qui Dieu a donné cette vocation spéciale parcourent les familles chrétiennes et païennes, et répandent partout la doctrine et la bonne odeur de Jésus-Christ. Un grand nombre de petits enfants païens moribonds sont baptisés par elles, et leur doivent, après Dieu, le bonheur dont ils jouissent dans le ciel.

Cette Association se compose aujourd'hui de 24 Vierges. Elles ne font pas de vœux; mais se consacrent seulement à la Ste Vierge, et promettent de se dévouer au service de la Mission. A la fin de Juillet, elles reviennent au Sen-Mou-ieu pour y passer un mois de vacances et se retremper par une retraite dans l'esprit de leur vocation. Leur noviciat qu'elles font au "Sen-Mou-ieu" dure deux ans. Le 8 septembre dernier, fête de la Nativité de la Ste Vierge, et jour de la clôture de la retraite, trois novices prononcèrent, après la sainte messe, en face de l'autel, leur promesse solennelle. Le lendemain, à l'exception de celles qui sont attachées au "Sen-Mou-ieu", toutes ces vierges Présentandines s'embarquèrent pour se rendre à leurs différents postes.

L'une de celles qui parcourent les familles païennes et chrétiennes rendait ainsi compte de son apostolat à la Mère St Paul: "Ma Mère ne se fait pas une idée des difficultés qu'il faut vaincre pour instruire ces pauvres gens. Ce n'est guère que le soir et bien avant dans la nuit que nous pouvons arriver à nous faire écouter. Dans la journée les soins du ménage, les travaux des champs passent avant tout. Quelquefois je suis la mère de famille à la cuisine, et je lui dis: "Si tu veux, je vais t'aider à cuire le riz, et je t'apprendrai un peu de catéchisme en même temps". Voyant que je fais la moitié de sa besogne, elle consent à répéter quelques demandes de catéchisme.... Quand arrive le soir, les enfants, les femmes et les hommes même nous entourent et nous font des questions, il est quelquefois minuit, une heure du matin; et ils ne nous laissent pas encore reposer."

Dans un village, des païens avaient établi une pharmacie près d'une grande pagode; et deux médecins y résidaient alternativement. Les malades abondaient. Deux Présentandines informées du fait, pensèrent que leur apostolat ne serait pas infructueux au milieu de cette foule; elles se rendirent à la pharmacie nouvelle. L'une d'elles raconte ainsi leur expédition apostolique. "Dès les premiers jours, dit-elle, nous acquîmes les bonnes grâces du vieux portier de la pagode, qui nous donna des sièges; et apprenant que nous étions, comme on dit ici, des personnes faisant de bonnes œuvres, il nous permit de nous installer près de chez lui. Il se fit même notre apologiste; et comme il vit que nous arrêtions quelques femmes au passage, et leur donnions conseil sur ce qu'il y avait à faire pour leurs enfants malades, il les appelait lui-même et leur disait: "voilà des femmes très-habiles dans les maladies des enfants; elles font de bonnes œuvres, et ne vous demanderont rien; venez"... C'est ainsi que nous pûmes baptiser une grande quantité d'enfants. Deux fois les médecins de la pagode vinrent pour nous entendre donner des consultations. La première fois, j'eus bien peur; je crus qu'ils allaient nous chasser, mais non. Ils restèrent une demi-heure, au moins, à nous examiner, à nous écouter, et se retirèrent sans avoir dit une parole.

Vers midi, le concours des malades cessait, nous repartions alors en brouette, bien fatiguées par la chaleur. Nous ne pouvions dîner que vers trois heures.

Pensionnat. Le nombre des jeunes filles du pensionnat s'est élevé, cette année, à 56. Elles se font remarquer par leur bon esprit, leur piété et leur application à l'étude. Il existe parmi elles deux Congrégations, celle des Saints Anges pour les plus jeunes, celle des Enfants de Marie pour les grandes. Les Congréganistes ont leurs réunions hebdomadaires présidées par une Religieuse Auxiliatrice indigène qui leur enseigne la manière de méditer, la méthode de l'examen particulier, et les encourage à mettre en pratique divers moyens nécessaires pour se maintenir dans la ferveur. Pendant les neuvaines qui précèdent les fêtes spéciales de leur Congrégation, elles s'efforcent de composer un bouquet de fleurs spirituelles ou d'actes de vertu qu'elles inscrivent sur une feuille de papier pour l'offrir à Notre-Seigneur ou à la Ste Vierge.

La Congrégation des Enfants de Marie a reçu le 26 Juillet 1873 l'insigne faveur d'être affiliée à la Congrégation Prima Primaria de Rome, et participe ainsi à ses nombreuses indulgences.

Parmi les Congréganistes des Saints Anges ou des Enfants de Marie sept se sont consacrées à Dieu en entrant soit au Carmel, soit dans l'Association de la Présentation. Trois autres ne tarderont pas à les imiter et Cinq travaillent pour la Mission en dirigeant des écoles.

École externe. Cette école qui, l'année dernière, comptait 43 élèves, dont 10 païennes, n'atteint aujourd'hui que le chiffre de 34. Un maître païen, parent des familles de Zi-Ka-Wei, où il est venu s'établir, a eu toute facilité pour obtenir que les petites filles païennes lui fussent confiées. Une seule nous est restée fidèle. Pendant les instructions et le Catéchisme, elle travaille dans la classe, et profite ainsi de l'enseignement chrétien que l'on y donne. Au commencement du mois de Marie, entendant parler de fleurs spirituelles à offrir à la Sainte Vierge, elle demanda des explications sur la nature de ces fleurs inconnues. Quand elle eut compris leur signification, un changement s'opéra en elle. Tous les matins, elle arrivait la première en classe; elle commençait à réciter ses leçons, elle qui auparavant ne les savait jamais. Enfin elle vint se mettre à genoux avec ses compagnes devant la statue de la Sainte Vierge; et pendant les prières elle se tenait avec une modestie qui la faisait remarquer entre toutes. Puisse Marie lui accorder un jour la grâce du baptême en récompense de la piété dont elle a fait preuve pendant ce mois béni.

L'étude des livres, le chant des prières, l'explication du catéchisme et de l'histoire sainte, à l'aide de tableaux, forment la base de l'enseignement dans cette école.

Réunion de Ste Philomène. Une œuvre était à créer en faveur des jeunes filles des environs de Zi-Ka-Wei qui, trop âgées pour venir à l'école externe et surtout retenues une partie de la journée dans leurs familles pour vaquer aux soins du ménage, avaient cependant besoin de s'instruire du Catéchisme et d'apprendre quelques prières qu'elles ignorent. La réunion dite de Ste Philomène a été établie dans ce but, et la direction en a été confiée aux Religieuses Auxiliatrices. — Trois fois par semaine, les portes de l'école externe sont ouvertes à ces jeunes personnes; et pendant une heure et demie on met à leur disposition une maîtresse chargée de les instruire, sans préjudicier en rien aux devoirs qu'elles ont à remplir au sein de leurs familles. Cette réunion a produit de bons résultats, entre autres celui d'une heureuse influence que les Religieuses exercent sur ces jeunes filles.

Catéchisme du B. P. Claver. Le Catéchisme du B. P. Claver est le nom donné à une réunion de

femmes chrétiennes et de Catéchumènes qui se rassemblent, chaque dimanche dans une des salles du Sen-Mou-ieu, pour y entendre l'explication des principales vérités de la foi. Ce Catéchisme a été regulièrement suivi, toute l'année. Pour stimuler le zèle de ces chrétiennes, promesse leur fut faite qu'après vingt-quatre semaines de présence assidue, un cadre renfermant l'image du B. Claver leur serait donné en récompense. La plupart d'entre elles firent immédiatement inscrire leur nom sur le régistre destiné à constater la présence au Catéchisme. Maintes fois dans l'année elles s'informèrent du nombre de semaines écoulées; et grande fut leur joie le jour où le cadre tant désiré leur fut remis entre les mains comme récompense de leur exactitude. 5,408 actes de présence ont été enregistrés pendant le cours de l'année.

Orphelinat. L'Orphelinat a été visiblement béni de Dieu. En effet 242 orphelines y sont entrées, cette année. Parmi elles nous comptons 73 enfants de 2 à 7 ans, et plusieurs adultes non baptisées. 26 anciennes orphelines ont été adoptées par des familles chrétiennes et 4 se sont mariées. Les enfants agées de 3 à 7 ans sont celles qui sont le plus facilement adoptées et dont l'avenir est le plus assuré, paraque les familles qui les adoptent s'y attachent davantage. Il en existe maintenant à l'orphelinat quatorze de cet âge; mais celles-là n'en sortiront jamais. Aveugles, estropiées, ou atteintes de quelque maladie incurable, elles ne sauraient trouver un cœur assez généreux pour leur venir en aide et soulager leur misère; elles passeront leur vie auprès des Religieuses dans l'asile de la Sainte-Enfance, ouvert à toutes les infortunes que le monde ne sait ni adoucir, ni consoler.

Catéchuménat. Cette œuvre commencée au mois de mai 1873 en faveur des femmes catéchumènes ou néophites a produit des effets bien consolants. Que de fois n'avons-nous pas admiré la puissance et la miséricorde de Dieu dans le travail merveilleux qui s'opérait dans l'âme de ces femmes ou retirées de l'abime du vice, ou arrivées quelquefois à un âge fort avancé sans avoir jamais entendu parler ni du ciel, ni de leur Créateur.

Depuis l'ouverture du Catéchuménat nous y avons reçu 39 Catéchumènes ou néophites; et nous enregistrons 9 baptêmes, 11 premières Communions, et 4 mariages. Cet établissement compte actuellement 17 femmes. Six se préparent à faire leur première Communion; les onze autres étudient pour se disposer au baptême. Il en est deux dont je veux raconter ici brièvement l'histoire pour donner au lecteur sujet de rendre grâce à Dieu. La première est une vieille femme agée de 80 ans, aussi droite que le bâton dont elle se sert pour marcher. Elle n'a plus qu'un petit-fils, fumeur d'opium, dont les soucis se portent ailleurs que sur elle; aussi les familles chrétiennes de son village s'étaient cotisées pendant un certain temps pour lui donner quelques sapèques trop insuffisantes encore pour qu'elle pût se procurer la nourriture de chaque jour. Bref, en désespoir de cause, elle forme le projet de se noyer afin de se soustraire à son malheureux sort. Un chrétien, informé de sa résolution, alla la trouver, et lui proposa de la faire conduire au Catéchuménat où, lui dit-il, elle passerait ses derniers jours loin de la misère, et y trouverait de plus, en se faisant chrétienne, un moyen assuré d'être heureuse après sa mort. Elle accueillit avec joie cette proposition, et deux femmes chrétiennes l'amenèrent au Catéchuménat. L'intelligence ne lui manque point; mais la mémoire ne fonctionne chez elle que difficilement. A son arrivée, on lui suspendit au cou un scapulaire du Sacré-Cœur. Elle le baisait souvent avec respect; et elle demanda d'elle-même un petit crucifix, disant qu'elle aimait et respectait tout ce que les chrétiens vénéraient.

A la chapelle, elle allait, malgré son grand âge, se prosterner devant les statues de la Sainte-Vierge et de St. Joseph pour réciter les quelques prières qu'on parvint à lui apprendre. Elle fut trouvée suffisamment instruite pour être baptisée et faire sa première Communion le jour de la fête du Sacré-Coeur de Jésus. Profondément pénétrée de la grâce qu'elle allait recevoir, elle eut voulu qu'on lui parlât sans cesse de Dieu, et elle assista à tous les exercices d'une petite retraite de trois jours donnée aux Catéchumènes et aux orphelines qui se disposaient au baptême ou à la première Communion. La veille de la fête apercevant une religieuse qui se rendait au pensionnat, elle la suivit fort loin, marchant de son meilleur pas. Celle-ci s'en aperçut et lui demanda ce qu'elle voulait : « Oh! je t'en prie, aide-moi à bien préparer mon cœur pour demain »; lui répondit la bonne vieille. Après son baptême et sa première Communion, cette pauvre femme fut admise à l'hospice du Lao-tietsu-tang.

La seconde Catéchumène était une jeune femme de trente-deux ans, atteinte d'une maladie de poitrine. Son mari, privé de travail depuis plusieurs mois, pouvait à peine la nourrir elle et ses deux enfants ; et dans des moments de colère il lui manifestait son mécontentement de la voir toujours souffrante. Elle avait une parente chrétienne, et par son entremise elle sollicita l'entrée du Catéchuménat, disant qu'elle allait bientôt mourir et que, pour sauver son âme, elle désirait vivement recevoir le baptême. Son mari, loin de s'opposer à ses désirs, l'amena lui-même au Catéchuménat ; et permit que son plus jeune enfant qui n'avait que deux ans fût conduit à l'Orphelinat des garçons. L'aîné, âgé de six ans, resta auprès de sa grand'mère. La Catéchumène se mit à étudier la doctrine chrétienne et les prières. Mais elle avait à peine passé une semaine dans sa nouvelle demeure que sa maladie fit des progrès alarmants ; elle dut garder le lit, et au bout de quelques jours elle semblait arrivée au terme de la vie. La connaissance qu'elle avait acquise des vérités de la religion était suffisante pour qu'on pût lui administrer le baptême : elle fut baptisée. La consolation qu'elle éprouva fut si grande que son corps sembla participer au bonheur dont jouissait son âme. Un mieux sensible s'opéra dans son état ; et l'on en profita pour lui différer la réception des autres sacrements afin de l'instruire davantage. Une seule chose lui causait de la tristesse, c'était l'avenir de ses enfants. « Oh! si je pouvais les donner aux Religieuses, disait-elle, Comme je mourrais tranquille!» Six jours après son baptême la maladie empira. On dut lui administrer le Saint-Viatique. La plupart des Religieuses accompagnèrent le Saint-Sacrement avec des cierges. Quand elle vit la petite procession entrer dans sa chambre, elle sentit une vive impression s'emparer d'elle ; et reçut la sainte Communion, la Confirmation et l'extrême-onction avec le plus grand recueillement. Cette pauvre femme qui, quelques jours auparavant, ne soupçonnait pas même l'existence de ces trésors que l'amour de Notre-Seigneur se plait à répandre sur les hommes, se sentait toute transformée ; et ne pouvant contenir la joie de son âme elle remerciait avec effusion le missionnaire qui lui avait donné le Saint-Viatique et toutes les personnes agenouillées dans sa chambre. Elle vécut deux jours encore pendant lesquels elle ne cessa de parler de Dieu. Quelques heures avant de mourir, elle disait à une femme qui veillait près de son lit : « Oh! ne travaillez ni pour les hommes, ni pour de l'argent; mais seulement pour Dieu! » Elle expira doucement le 13 Août au matin.

[Pharmacie de la Sainte-Enfance. Ce moyen d'action] est d'une efficacité incontestable pour attirer les payens à nous, et faire tomber par ce rapprochement les préjugés ridicules qu'ils nourrissent contre les missionnaires et les Chrétiens. Ils vien-

vent demander aux Religieuses la santé du corps. Les Religieuses leur donnent ce qu'elles peuvent donner; mais ce qui est beaucoup plus important, elles cherchent à faire pénétrer dans leurs âmes quelques rayons de lumière pour les engager à embrasser le Christianisme. La pharmacie de la Sainte-Enfance a eu deux résultats manifestes: elle a procuré aux Religieuses l'avantage de baptiser des enfants moribonds; et de plus elle a diminué chez un grand nombre de personnes cette antipathie native du chinois pour tout ce qui est chrétien. Beaucoup de femmes païennes témoignent déjà une certaine confiance aux Religieuses.

La Sainte Vierge a visiblement béni cette œuvre de charité et de zèle pour la conversion des âmes. Lorsqu'elle fut établie en 1872 les Religieuses comptaient à peine 50 consultations par mois. Ces consultations atteignent aujourd'hui un chiffre beaucoup plus considérable.

Le total de la première année était de:

Consultations: 3,616.
Remèdes distribués: 2,641.
Enfants baptisés: 24.
Adultes baptisés: 1.

Le total de cette année est de:

Consultations: 6,729.
Remèdes distribués: 5,533.
Enfants baptisés: 35.

Une salle, dont les murs sont couverts d'images représentant les grandes vérités de la religion, est disposée pour recevoir les personnes qui viennent demander des consultations ou des remèdes; et une Religieuse Auxiliatrice indigène est désignée pour les instruire d'une manière familière et par forme de conversation. Sa parole n'est pas toujours accueillie avec plaisir; mais il lui arrive de se voir écoutée pendant un quart d'heure sans aucune répugnance. 2,421 femmes païennes ont été par ce moyen, quelque peu instruites dans le courant de l'année.

Religieuses indigènes. Pendant l'année qui vient de s'écouler, huit novices indigènes ont prononcé leurs vœux, et sont aujourd'hui Religieuses Auxiliatrices. Elles se font remarquer par leur dévouement à s'acquitter des fonctions qui leur sont confiées. Pour l'instruction des Catéchumènes, les classes, la surveillance du pensionnat, et les rapports avec les personnes du dehors elles rendent de grands services.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire de la maison du Sen-Mou-ïeu; et il est à sa louange. Un grand nombre de maîtresses d'école en sont sorties, et aujourd'hui nous les voyons à l'œuvre dans nos chrétientés. Elles y ont porté l'esprit de l'Institution où elles ont été élevées. Dans les écoles qu'elles dirigent elles mettent en usage, autant que les circonstances peuvent le permettre, le règlement qu'elles observaient elles-mêmes autrefois. Elles conduisent les enfants à l'église pour y réciter les prières du matin et du soir; l'examen de conscience et la méditation sont des pratiques auxquelles elles restent attachées, et dont elles inspirent le goût aux jeunes filles qui fréquentent leurs écoles; et leurs élèves récitent chaque jour le chapelet en commun. Ce sont elles aussi qui dirigent les exercices du mois de St Joseph, du mois de Mai, du mois du Sacré-Cœur; et quand le missionnaire arrive dans une Chrétienté, ce sont elles encore qui disposent les enfants à la Confession.

Elles contribuent ainsi à faire pénétrer l'esprit du Christianisme au sein de nos populations, en se consacrant avec zèle à l'instruction et à l'éducation des enfants. Plusieurs d'entre elles se mettent en rapport avec des femmes païennes et leur font connaître les vérités chrétiennes. En un mot, grâce à leur dévouement la Mission du Kiang-nan trouve en elles d'utiles auxiliaires pour la propagation de l'Evangile.

Maison de Shang-haï.

Huit religieuses Européennes et deux indigènes forment le personnel de cette maison. Désignée sous le nom d'"Institution de Saint-Joseph" elle a été établie pour l'éducation des jeunes filles Européennes et Américaines, dont les familles résident à Shang-haï, ou dans les autres ports de commerce de l'Empire. Le cours des études comprend toutes les branches enseignées dans les meilleurs établissements de France.

Au début de l'année 1873 les Religieuses Auxiliatrices étaient assez connues pour qu'on parlât d'elles, pas assez pour qu'on osât les approcher. Peu à peu la curiosité leur procura des visites. Une des premières dames protestantes de Shang-haï franchit enfin le seuil de leur demeure. Charmée de l'accueil plein de politesse et de charité dont elle fut l'objet, elle continua ses visites. Dans l'intimité de la conversation elle avoua aux Religieuses que jusqu'au jour où elle était venue les voir elle n'avait considéré les Catholiques que comme des gens odieux et méprisables, et que tout ce qu'elle avait aperçu de cette religion ou de ceux qui la soutenaient ne lui inspirait que du dégoût; mais que tous ses préjugés étaient tombés depuis qu'elle était venue à l'Institution St Joseph. "Vous réalisez pour moi, disait-elle aux Religieuses, un rêve impossible: une réunion de femmes qui portent un air de bonheur et de sympathie mutuelle, auquel on ne peut se méprendre." Cette dame est une Ministress et jouissait de la réputation d'être la protestante la plus acharnée contre le Catholicisme. Aujourd'hui ses préventions sont tombées; l'Institution St Joseph a toutes ses sympathies; et quand l'occasion s'en présente, elle ne manque pas d'en faire l'éloge. L'œuvre de la grâce est commencée dans cette âme, et nous espérons qu'un jour elle s'achèvera.

Au commencement de l'année 18 élèves fréquentaient la nouvelle école; vers la fin de l'année on en comptait quarante. Un concours de circonstances providentielles permit aux Religieuses de réaliser un projet qu'elles ambitionnaient vivement, celui de se mettre en rapport avec les mères de leurs élèves et les dames de la société de Shang-haï. L'une de ces dames vint demander des leçons de français pour l'une de ses amies, et dit qu'elle désirait elle-même y prendre part. On lui répondit que la méthode la plus efficace pour apprendre une langue étrangère était un cours composé de plusieurs personnes. Elle se mit alors à la recherche de compagnes d'études; et le cours commença avec cinq dames. Après un mois de travail l'une d'elles déclara qu'elle avait appris dans ce seul mois plus de français que pendant les huit années où elle s'était livrée à l'étude de cette langue. L'austérité de la vie des Religieuses, la simplicité de leur costume, leur dévouement, leur charité, la joie qui brillait sur leur front, excitaient l'admiration et le respect de ces dames; elles ne purent refuser leur affection à celles qu'elles regardaient autrefois avec défiance, parce qu'elles ne les connaissaient pas. Une grande aisance s'établit alors dans les rapports mutuels. Entre les cours il se fit un échange de correspondances et de visites dans lesquelles les Religieuses surent saisir les sentiments intimes qui commençaient à remuer quelques-unes de ces âmes, étrangères jusqu'alors aux heureuses influences du Catholicisme. "Oh! Je ne puis vous croire dans l'erreur disait à une Religieuse l'une de ces dames, en voyant votre dévouement, le bien que vous faites et la grande bonté avec laquelle vous vous dépensez pour tout le monde; mais ce qui me convainc surtout, c'est votre air de bonheur. Vous paraissez vraiment heureuses." Cette pauvre protestante semblait croire que le bonheur est chose inconnue au sein du Catholicisme.

Vers le milieu de l'année, ce premier cours compta huit dames. De nombreuses demandes de leçons particulières

de musique et de français furent adressées aux Religieuses ; mais elles ne purent y faire droit. leurs occupations trop multipliées ne leur laissaient pas assez de temps pour donner semblables leçons.

Cependant elles purent établir un second cours de langue française pour les dames anglaises qui parlaient déjà cette langue. Ce cours fut ouvert sur les instances d'une femme qui tient le plus haut rang dans la société de Shang-hai et qui venait elle-même confier aux religieuses sa petite-fille, protestante comme elle. Cette enfant s'affectionna tellement à ses nouvelles maîtresses que le mauvais temps, et les indispositions auxquelles elle était sujette n'étaient pas capable de l'empêcher de venir en classe. La volonté de son père devait intervenir pour l'obliger à garder la maison, quand sa santé l'exigeait. Les sentiments de la fille passèrent bientôt au cœur de la mère, et comme je viens de le dire, elle demanda pour elle-même des leçons de français ; et, sur l'assentiment des Religieuses elle recruta cinq dames pour former un second cours qui prit le nom de cours de littérature. Pendant l'année il se composa de sept personnes.

Il y a à Shang-hai plusieurs jeunes filles de seize à dix-huit ans, appartenant à des familles honorables ; elles connaissaient les Religieuses et désiraient se mettre en rapport avec elles. Elles furent introduites a "l'Institution St Joseph" par les dames du cours de littérature. Parmi elles se trouve la fille d'un ministre protestant. Sa mère l'amena un peu en tremblant ; dès la seconde visite toutes les appréhensions avaient disparu, et cette jeune fille est une des élèves les plus affectionnées aux religieuses. L'année prochaine, deux de ses sœurs doivent fréquenter l'école, avec la permission de leur mère qui se plait à faire de nombreuses visites à l'"Institution St Joseph."

Deux autres sœurs, l'une âgée de dix-sept ans, l'autre de quatorze, toutes deux soi-disant protestantes, mais véritablement païennes, puisqu'elles n'ont jamais été baptisées, font concevoir des espérances de conversion. Leur mère femme du monde dans toute l'acception du mot, ne songe guère à tourner ses regards vers le ciel ; mais elle témoigne en toute occasion son estime, son respect et sa confiance pour celles à qui elle a confié le soin de ses filles. Elle et son mari n'ont pas craint de dire hautement que si leurs enfants désiraient se faire Catholiques, ils ne s'opposeraient jamais à leur désir. Grâce à Dieu la disposition de ces jeunes-filles est excellente.

L'enseignement des arts à l'"Institution St Joseph" ne le cède point à celui des lettres ; et la musique surtout y est en honneur. Une première séance musicale laborieusement préparée eut un succès complet et fut sympathiquement accueillie. Enhardies par ce premier succès les Religieuses en préparèrent une seconde au mois de février dernier, et des invitations furent envoyées aux familles. Les femmes seules étaient admises. Soixante-dix dames de la meilleure société de Shang-hai répondirent à cette invitation. Quinze élèves, dont l'âge variait de six à dix-sept ans, firent les frais de cette séance qui dépassa toutes les espérances des Religieuses et produisit une vive impression sur les parents. On était charmé de voir des enfants de six à sept ans jouer et chanter avec un aplomb et une précision remarquables.

Dieu qui sait trouver les âmes quand il veut et où il veut permit qu'une prédicante protestante retirât de l'une de ces séances un fruit qu'elle ne s'attendait guère à y cueillir. Cette femme, qui a déjà passé vingt-cinq années en chine, est toute dévouée aux œuvres de sa secte, et les soutient avec ardeur. Amenée à l'"Institution St Joseph" pour y apprécier le talent musical des élèves, elle écoutait et examinait tout avec un étonnement marqué, et admirait sans partialité. Le lendemain elle fit paraître dans un journal anglais de Shang-hai un article flatteur sur la séance et sur les Religieuses qui l'avaient si heureusement préparée. Rien ne

lui avait échappé. Elle parlait en termes louangeurs du talent des élèves, du bon ordre qui régnait parmi elles et de l'air de bonheur qu'on se plaisait à reconnaître sur le visage de ces enfants tout affectionnées à leurs maîtresses. Quelques jours après, elle vint faire une visite aux Religieuses auxiliatrices; et montra à leur endroit une politesse et une affabilité exquises. Des rapports plus intimes s'établirent alors entre elle et ces femmes Catholiques que d'abord elle se contentait d'admirer: il y eut réprocité de visites. La prédicante tomba malade; elle pria les Religieuses de venir la voir. Celles-ci se rendirent à son invitation. Elle leur adressa maintes questions sur leur genre de vie, leur fit part de l'extrême solitude qu'elle éprouvait dans le sien et des peines profondes qu'elle ressentait; puis elle ajouta: "Je comprends que ce qui alimente votre vie c'est la méditation; voudriez-vous m'apprendre à méditer"? La réponse se devine d'elle-même. Les Religieuses lui expliquèrent les principes fondamentaux de la méditation, et lui donnèrent des livres de piété. Espérons que Notre-Seigneur retirera de l'erreur une âme qui semble le chercher avec un désir sincère de le trouver.

Beaucoup de familles demandent avec instance l'établissement d'un pensionnat. Mais le petit nombre des Religieuses est insuffisant pour songer à donner actuellement à l'"Institution S.t Joseph" un plus grand développement, et nous devons nous contenter d'une école externe.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des élèves protestantes. Les Catholiques, bien qu'en grande minorité à Shang-hai, ont envoyé quinze petites filles à l'école; et c'est sur elles que les Religieuses peuvent exercer la plus salutaire influence.

L'une d'elles a fait, cette année, sa première Communion. Les dames et les élèves protestantes ont voulu assister à cette cérémonie, bien qu'elle ne fût pas publique. La prudence fait un devoir aux Religieuses de ne point inviter les élèves protestantes à ces solennités; on les accuserait sans doute de faire une propagande inopportune; et elles compromettraient leur œuvre. Elles doivent donc sonder le terrain sur lequel elles se placent et y marcher avec précaution. Vers l'époque de Noël trois enfants catholiques auront encore le bonheur de recevoir pour la première fois le Corps de Notre-Seigneur; toutes les protestantes qui manifesteront le désir de prendre part à cette fête y seront admises. Il y aura messe chantée et bénédiction du Saint-Sacrement. Si les élèves étrangères à notre Religion, pour rehausser l'éclat de ce beau jour, demandent à mêler leurs voix à celles de leurs compagnes Catholiques et des Religieuses, leur proposition sera accueillie avec bonheur, mais le temps n'est pas encore venu de leur suggérer pareille idée. Ne hâtons rien, et notre œuvre n'en sera que plus solide et plus féconde en fruits de salut. — Les élèves Catholiques, malgré leur grande jeunesse, sentent déjà au fond de leurs cœurs le zèle des âmes; et portent le plus vif intérêt à leurs compagnes protestantes. Plusieurs d'entre elles, dans des conversations intimes, racontent naïvement aux Religieuses les mortifications et les sacrifices spontanés qu'elles s'imposent pour obtenir de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge la conversion de telle ou telle élève étrangère au Catholicisme. — Tels sont les commencements de l'"Institution S.t Joseph", à qui la providence semble ménager un avenir prospère. Puissent Jésus, Marie et le glorieux Patriarche qui lui donne son nom la prendre sous leur protection spéciale, nous permettre d'assister à son développement, et de voir les œuvres de salut que pourront y opérer les Religieuses à qui elle a été confiée. — Je termine ici le Compte-rendu de nos œuvres et de nos ministères pendant l'année 1873-1874. Il vous fera connaître clairement, je l'espère, l'état actuel de la Mission du Kiang-nan.

En union de vos S.S. SS. mon Révérend Père,
Rev.^{æ} V.^{æ} infimus in X.^{o} Servus

A. Foucault S.J.

Nous ajoutons à ce rapport que nous avons cru devoir donner dans son entier, afin de mettre sous les yeux de nos lecteurs un état complet de la Mission du Kiang-nan, deux tableaux des oeuvres de la mission à 11 ans d'intervalle, l'un pour l'année 1862-1863 l'autre pour l'année 1873-1874. La différence, en leur faisant connaître les proportions qu'elle a prise, achèvera l'idée qu'ils s'en sont formée.

	1862-1863.	1873-1874.
Chrétiens	73,132	86,650.
Eglises	228	458.
Chapelles	58	88.
Catéchumènes	1,500	7,567.
Enfants de fidèles baptisés	1,673	3,948.
Enfants d'infidèles baptisés	12,807	14,913.
Adultes baptisés	2,780	1,750.
Enfants nourris	5,862	5,451.
Confirmations	1,476	3,280.
Confessions annuelles	42,057	57,228.
Communions	33,542	50,771.
Confessions de dévotion	50,171	185,142.
Communions de dévotion	48,228	196,968.
Extrême-onctions	1,722	4,183.
Mariages bénis	956	729.
Mariages validés	52	12.
Sermons	3,218	7,214.
Catéchismes	7,237	7,172.
Ecoles de petits garçons	125	324.
Ecoles de petites filles	59	249.
Elèves chrétiens	1,632	2,834.
Elèves païens	919	2,036.
Elèves chrétiennes	910	2,149.
Elèves païennes	231	102.
Maîtres	147	341.
Maîtresses	73	259.

A la différence que chacun peut faire il faut ajouter pour l'année 1873-1874.

Collège	1.
Elèves	80.
Pensionnat de garçons	10.
Elèves	230.
Pensionnat de filles	10.
Elèves	208.
Grand orphelinat de garçons	1.
Orphelins	337.
Grand orphelinat de filles	2.
Orphelines	1,542.
Petits orphelinats	11.
Orphelins et Orphelines	421.
Hôpital pour les malades	3.
Malades (dans le cours de l'année)	641.
Hospice pour les Vieillards	2.
Vieux et vieilles	72.
Orphelinat de petits enfants Xtiens	1
Joséphistes	18.
Vierges de la Présentation	24.
Religieuses Carmélites	16.
Religieuses Auxiliatrices	31.
Soeurs de Charité	10.

Amérique. — Montagnes rocheuses. — Extrait d'une lettre du P. Guidi au P. Damiani. — Colville. Septembre 1874. — Mission des Skoelpi.

Cette lettre vous apprendra enfin que je suis encore en vie et vous prouvera que malgré mon éloignement je ne saurais vous oublier. — La Mission qui m'est confiée depuis l'été dernier, m'est on ne peut plus chère et m'a mis au comble de mes voeux. C'est un champ

immense dont la culture exige il est vrai, de rudes travaux mais dont les fruits abondants nous dédommagent bien de notre peine. Elle comprend six ou sept tribus éparses çà et là : elle s'étend à 100 milles à l'est, un peu plus à l'ouest, à plus de 200 du coté du sud. Le nombre de nos sauvages s'élève à 5000 dont 3000 seulement sont Catholiques les autres sont protestants ou infidèles. La plus grande partie de ces derniers se convertiraient si les missionnaires étaient plus nombreux : mais ces peuplades étant dispersées comme elles le sont et distantes les unes des autres, nous ne suffisons pas à les évangéliser. Notre résidence s'élève au milieu d'une tribu d'indigènes entièrement Catholiques, qui compte 800 âmes. C'est la tribu des Skoelpi de beaucoup la meilleure. Tout près, dans les fermes qu'elles ont construites, aux dépens des sauvages, sur la terre la plus fertile de la contrée, vivent plusieurs familles de blancs environ une cinquantaine : C'est un choix assorti de juifs de protestants et de personnages du même genre. L'élément principal est americain ; on y rencontre aussi des allemands des écossais et un peu de toutes les nations, race perdue, remarquable par une ignorance crasse et beaucoup de malice et indifférente à toute autre religion qu'à celle du dollard et du plaisir. Ce n'est pas que nous vivions en mauvaise intelligence avec tout ce monde là. La religion n'étant envisagée par la plupart que comme une société entièrement libre et inoffensive, tous, Catholiques, juifs et protestants se trouvent sur la même ligne. Aussi plusieurs protestants qui n'ont aucun préjugé à l'endroit de la religion nous montrent une véritable bienveillance. Mais nos rapports avec les juifs sont généralement meilleurs au moins apparemment. Ils se montrent respectueux, attachés même pour les missionnaires, Notre Eglise est fréquentée par plusieurs d'entre eux et nous en voyons même à la messe ; on devine le mobile de cette conduite : C'est le gain. Ils découvrent derrière ces bons rapports de l'argent à amasser, un commerce à étendre, des peaux d'animaux à échanger et ils tiennent à les garder et à les entretenir. Le fait est que si nous leur sommes utiles ils nous servent et c'est le cas de dire avec les S^{tes} livres : Salus ex inimicis.

A 7 milles environ de notre résidence se trouve un poste militaire et à un quart de mille plus loin on rencontre quelques boutiques de commerçants ; un maréchal, un serrurier, deux tavernes avec 4 ou 5 maisonnettes. C'est là ce qu'on appelle Colville et son fort. Colville ne possède ni Eglise ni résidence, nous avons établi l'une et l'autre plus loin, à deux milles environ, dans une position fort commode. Les Pères chargés du service des blancs y viennent à tour de role, tous les 15 jours, le dimanche, dire la S^{te} messe et y faire une instruction. Avant de se retirer ils visitent les familles des blancs disséminées çà et là au sein d'une vallée fertile, dans un rayon de 50 milles. Depuis un mois notre résidence est habitée par deux Sœurs de charité ; elles appartiennent à l'institution nouvellement crée par l'évêque de Montréal toujours si dévoué et si charitable envers les pauvres ; nous les avons demandées pour ouvrir une école qui reçoit les blancs de l'un et l'autre sexe. Leur entretien ne nous coûte rien ; c'est le pays qui s'est chargé de subvenir à leurs dépenses. Des sœurs de la même institution s'occupant aussi des indigènes. Nous en avons ici trois, plus une irlandaise postulante. Elles élèvent 10 jeunes garçons et 12 petites filles sauvages. C'est là le pensionnat : elles ont en outre un externat qui compte 10 élèves. C'est un début modeste, mais il est heureux ; Pensionnaires et externes rivalisent. Les blans invités à un tournoi littéraire qu'ils ont donné ont été émerveillés des progrès faits par ces enfants dans l'espace d'un an. Il est vrai qu'ils sont d'une docilité et d'une régularité peu commune et qui feraient rougir plus d'un de nos bons écoliers d'europe. Et pourtant l'étude est très pénible pour eux. Habitués comme le cerf et l'oiseau à prendre leurs ébats à leur gré, c'est un sacrifice héroïque pour eux de rester de longues heures renfermés dans une salle et obligés

de s'appliquer à un travail de l'esprit. La difficulté est peut-être plus grande pour les externes et il leur faut une plus forte dose de courage. Ils ont à faire pour se rendre un demi mille et quelquefois davantage. En été que de tentations sur leur route! et en hiver les froids sont rigoureux; mais quoique pauvrement vêtus vous les verriez chaque jour affrontant les frimas venir exactement à l'heure.

Ce sont ces écoliers qui nous servent d'enfants de Chœur. Ils sont fiers lorsqu'ils apparaissent dans notre église revêtus de leur magnifique soutanelle rouge par dessus laquelle ils passent leur petite robe bien blanche. Ils servent toutes les messes qui se disent dans l'église. Comme leurs voix sont belles, nous leur apprenons des hymnes pieuses soit latines soit françaises soit anglaises soit même dans leur langue naturelle qu'ils chantent à ravir. Aux messes solennelles, ce ne sont plus seulement les enfants qui chantent, mais tous les assistants. Nos sauvages ont appris le Kyrie en chant Grégorien, le Gloria le Credo et toutes les autres parties de la messe. Ils exécutent tout cela avec tant de mesure d'harmonie et de piété, que l'émotion et l'édification s'emparent de tous les cœurs. Pour achever de vous peindre nos bons Skolpi, voici deux petits traits qui vous apprendrons tout ce que la grâce à mis en eux de sentiments pieux et de courage chrétiens. L'hiver dernier, j'allais voir souvent une pauvre phthisique retenue au lit depuis trois ans. Un jour qu'elle était plus mal, comme je cherchais à la préparer à la mort; « Oh mon Père, la pensée de la mort n'a rien que d'agréable pour moi: je brûle de mourir afin d'aller au ciel voir la Ste Vierge, ma bonne mère; et c'est dans ces sentiments qu'elle rendit son âme à Dieu.

Un autre sauvage atteint de la même maladie craignant de mourir sans voir la robe noire, fit pour venir trouver le missionnaire, (ce que je vais dire est à peine croyable) 300 milles tantôt à cheval tantôt en barque sur la Columbia. Dieu récompensa son courage et combla ses vœux; il reçut les derniers sacrements et expira bientôt après comme un prédestiné.

Expédition apostolique dans la tribu des Kallispel.

Quittons mes bons Skolpi et suivez-moi dans une de mes expéditions apostoliques. Par celle-ci vous jugerez de toutes les autres. Ayant appris qu'un grand nombre de sauvages se disposaient à se rendre au campement de la tribu des Kallispel, Comme je voulais visiter ces derniers; je résolus de profiter de l'occasion qui m'était offerte. J'y voyais double profit à faire; l'un, durant le voyage, en faveur de mes compagnons de route, l'autre, au terme pour mes Kallispel. Me voilà donc, 4 jours après la fête Dieu partant pour aller rejoindre les sauvages qui s'étaient donné rendez-vous en un certain endroit, de tous les pays environnants. Je montais un bon cheval; Un second portait mon compagnon de voyage, Stanislas, jeune sauvage à peine agé de treize ans; nous avions chargé un troisième de nos provisions de bouches et de tous les objets qui devaient nous être nécessaires: Autel, lit de Camp; tente, etc. Nous ne tardâmes pas à rencontrer une grande quantité de Cavaliers indigènes: à leur tête marchait le grand Chef des Skolpi la tribu dont je viens de parler et qui fait ma consolation. Il m'indiqua sur ma demande le lieu où se ferait la halte du soir. Je m'y rendis. J'avais parcouru 13 milles et j'étais arrivé dans une vaste et belle prairie que baignaient trois petits lacs. J'y trouvai plusieurs familles qui y avaient déjà dressé leur tente. Pour moi j'établis la mienne au pied d'un énorme pin sauvage et j'attendis en paix que tous les sauvages fussent arrivés. Quand les derniers rayons du soleil se furent éteints je donnai un coup de cloche. C'était le signal de la prière. Tous l'entendirent, et accoururent, et je vis bientôt les membres des trente familles qui composaient le campement à genoux devant ma tente. Je récitai avec eux la prière du soir et ne les renvoyai sous leur tente qu'après une

bonne exhortation. Le lever du soleil ramena la même cérémonie pour la prière du matin. L'âme ayant pris sa nourriture, on la donna aussi au corps. Chacun se munit l'estomac pour le voyage. J'avalai une tasse de thé et pris quelques unes des friandises que nos bonnes sœurs avaient délicatement placées parmi nos provisions. Nous ne marchâmes ce jour là que 4 heures, toujours sous bois. Au bout de ce temps nous nous arrêtâmes au pied d'une montagne; plus loin nous n'aurions pas trouvé de pâturages pour nos montures. Les choses se passèrent comme au premier campement. Prière le soir au coucher du soleil et prière du matin à son lever. Jusque là notre marche avait été facile, celle qui nous restait à faire s'annonçait fort mal.

A mi-chemin de Kallispel nous trouvâmes le bois que nous traversions rendu presqu'impraticable; partout d'épais taillis avec des sentiers non seulement étroits mais encore sans cesse obstrués par d'énormes arbres que l'hiver dernier avait renversés. Pour nous faire un passage le grand chef avait envoyé à la tête de notre colonne deux hommes armés de hâches; leur besogne était dure et ne leur permettait point de respirer un instant, partant la marche de nos montures ressemblait beaucoup à celle des escargots. Les hommes chargés de nous frayer la route à coup de hâches allaient naturellement à pied et s'inquiétaient peu des arbres sous lesquels ils pouvaient aisément passer, mais ils nécessitaient de la part du cavalier une adresse et une attention toute spéciale; il fallait se baisser sur le pommeau de la selle de façon à ne laisser aucune prise à ces arbres impitoyables; le dos, la tête tout le corps en un mot courait le plus grand danger. Pour mon compte il m'arriva par malheur de prendre mal mes mesures, j'imprimai à mon cheval une fausse direction, et ma pauvre tête en ressentit une si rude secousse qu'à mon grand désagrément elle en fut entamée. Le bois s'éclaircit enfin. Mais nous tombâmes de Charybde en Sylla. Le ciel se mit tout à coup à verser sur nous un déluge d'eau et de grêle. Mon léger chapeau de toile blanche complètement trempé laissait passer l'eau qui m'inondait le visage. J'étais litteralement dans un bain. Un sauvage m'ayant proposé une halte j'acceptai et mettant pied à terre j'allai déposer mon bagage au pied d'un arbre tandis que le sauvage allumait un grand feu. Nous nous trouvions sur le sommet d'une montagne attendant nos compagnons de voyage. Nous les aperçûmes bientôt débouchant un à un et à cheval de l'étroit sentier que nous avions suivi. Ils gravirent la montagne jusqu'à mi côte ils s'y installèrent et nous offrirent le spectacle le plus curieux. A peine arrivés ils avaient dressé leur tente et allumé des feux immenses qui faisaient un étrange effet. La pluie avait cessé. Je me séchai au foyer qu'avait allumé ce sauvage resté avec moi. Lui-même, s'oubliant pour ne songer qu'à moi; voyant la terre détrempée fit sécher des branches de sapin et de cèdre pour me préparer un lit moins incommode. Pendant ce temps, comme je tardais de donner le signal de la prière, un indigène se détacha des tentes qui étaient établies un peu plus bas et vint me dire: "Robe noire, pourquoi ne nous appelle-tu pas à la prière". Comment veux-tu lui dis-je que je réunisse ici mon troupeau? Il est trop dispersé et puis tout est eau autour de nous. Va dire que pour ce soir chacun priera dans sa tente. Sur le champ la montagne retentit de ces paroles: "La Robe noire vous ordonne de faire la prière sous la tente." La prière fut donc faite ce jour là sous la tente; les sauvages sans doute pour remplacer l'instruction, la terminèrent par des chants harmonieux qui furent redits par tous les échos de la montagne.

Le lendemain nous atteignîmes la prairie occupée par les Kallispel dont le campement était encore à 5 milles. J'arrivai-là avec plusieurs familles de Skoelpi qui s'y arrêtèrent pour attendre le reste des voyageurs et les ordres de leur chef. J'attendis aussi. J'avais de graves raisons pour

ne pas entrer de suite dans le camp des Kallispel. Voici ce qui me retenait. C'est une petite histoire qui m'a bien consolé et vous édifiera

Depuis 20 ans le Chef de cette tribu tolérait un grand scandale. Un malheureux sauvage vivait en concubinage et en adultère publics, et jamais le chef n'avait eu le courage de l'avertir et de le punir. Pour l'y décider j'avais de concert avec le R. P. Supérieur résolu de ne pas mettre le pied dans le camp des Kallispel, tant que durerait le scandale. Cependant on apprit vite dans le camp que je n'étais qu'à 5 milles. Voyant que je n'arrivais pas, le frère du grand chef, homme d'une grande influence vint m'en demander le motif. Je le lui donnai. Il demeura interdit, réfléchit tristement puis me dit: "Ainsi donc tu es bien décidé à ne point « venir chez nous tant que cette union scandaleuse ne sera pas « brisée." — "Ma parole est donnée, lui répondis-je. J'attends ici. Vois, mes bagages sont au pied de cet arbre, tout est prêt. Tu es libre; si tu tiens à posséder la Robe noire, tu n'as qu'à faire cesser le scandale. Le Chef me répondit: "Ta « façon de parler me plait. C'est l'amour que tu nous portes « qui te dicte ce langage et cette conduite. Je retourne et je te « promets d'employer tout mon crédit à l'heureuse issue de « cette affaire. Je ne veux pas qu'on puisse dire qu'à cause « de la lâcheté du chef des Kallispel, la Robe noire leur ait « refusé sa visite." Ta résolution me comble de joie, pars sans retard, agis en brave et la séparation faite, viens me trouver ici. Tout ceci se passait dans la journée du Vendredi. Pendant ce temps le chef des Skoelpi nous arrivait. Sur son ordre le campement fut établi dans la vallée où nous l'avions attendu. C'est là que le dimanche je célébrai la Ste Messe. Tous y assistèrent; plusieurs firent davantage et s'approchèrent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. L'office était à peine terminé que voici venir le Chef des Kallispel n'ayant pour tout compagnon qu'un homme de la tribu. « Père, s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, la séparation est faite, nous t'attendons" — Vous vous imaginez bien quelle joie m'apporta une aussi heureuse nouvelle. En un instant mes bagages furent prêts, et deux heures après je me trouvais au milieu des Kallispel heureux de me posséder. Leur camp se composait de plus de 50 tentes; tous ou presque tous s'empressèrent de venir me serrer la main pour me souhaiter la bienvenue. C'est alors qu'on apprit que le concubinaire en question, avait été lié, garotté puis conduit dans une tente isolée où on le gardait soigneusement prisonnier. On me dit qu'il avait demandé trois jours de réflexion pour prendre une résolution définitive, qu'au reste cette affaire serait promptement terminée au retour du grand Chef alors absent. Dieu aidant, ce séquestre rigoureux fut très salutaire au coupable. Au bout de ces trois jours, il demanda une grâce, celle qu'on lui permit d'aller prier au cimetière. Cette permission lui fut accordée. À son retour, il adressa à son geolier ces 2 simples mots: "Priez bien pour moi." — Il était tout transformé. Le Grand Chef étant revenu sur ces entrefaites. Un des parents du coupable intercéda pour obtenir sa liberté. Quand le prisonnier l'apprit: "Je vous en conjure, dit-il, ne faites rien pour moi. Voilà vingt ans que Dieu souffre ma vie de péchés et de scandale, et que la Robe noire et toute ma tribu s'afflige de mes désordres. C'est à mon tour, aujourd'hui, de souffrir. Non je ne souffrirai jamais trop." tels étaient ses sentiments. Le Grand Chef était arrivé le vendredi. Il réunit dès le soir tous les Chefs de la tribu. Le prisonnier voulut être présent à la délibération. Il voulut même que la compagne de ses désordres et leurs enfants y assistassent comme lui. Il toucha tous les membres du conseil par les regrets sincères qu'il exprima de sa vie passée, il promit de changer de conduite et de briser les liens adultères qu'il s'était donnés. S'adressant ensuite à celle qui avait partagé sa faute, il l'exhorta pour qu'elle acceptât avec résignation un double

sacrifice nécessaire à leur bonheur commun : Celui d'une séparation entière avec lui et l'abandon de ses enfants. Les deux sacrifices furent acceptés; C'était la sentence qu'allait porter le conseil ; les coupables l'avaient prévenue. Le lendemain ils se confessèrent tous les deux, et me promirent solennellement de rester fidèles à leur engagement. J'ai su depuis qu'ils y persévéraient. L'homme surtout est admirable. Les paroles lui manquent pour exprimer à ses amis la joie et la reconnaissance dont son cœur déborde. Ah! leur dit-il, j'avais déjà un pied dans l'enfer, et c'est grâces à vous que m'en voila sorti - merci, mille fois, merci. — Je demeurai une semaine entière dans la tribu des Kallispel Voici mon ordre du jour. La prière en commun le matin ; puis la messe sous ma tente transformée en petite chapelle. La messe était suivie d'un catéchisme ou bien d'une instruction de circonstance. A midi je réunissais les petits garçons et les petites filles et je préparais à la 1ère Communion ceux qui étaient en âge de la faire. Le soir sous la tente instruction et prière pour tous. Le temps libre qui me restait en dehors de ces exercices était employé soit à la confession soit à d'autres œuvres pieuses.

Quant au résultat positif de ma mission ; outre la réparation du scandale dont j'ai parlé, le nombre des confessions et des communions s'élève à 200, J'ai fait faire la 1ère Communion à 11 petits sauvages, j'ai baptisé 7 enfants et un adulte de 40 ans mais étranger à la tribu ; enfin j'ai béni 3 mariages.

Voilà mon Cher Père un spécimen de nos travaux dans ces montagnes. Nous ferions beaucoup plus si les ouvriers ne nous manquaient pas.

Guidi. S. J.

France. — Lons-le-Saunier — Lettre du P. Plantaz au R. P. Provincial de Lyon. Mission donnée à Thonon. —

Mon Révérend Père. — P. C.

Le bon Dieu a si visiblement béni notre Mission de Thonon que vous aurez pour agréables les détails qui la concernent. Nous étions heureux d'aller evangéliser cette terre si riche des souvenirs de St François de Sales et nous avions grandement prié cet héroïque apôtre de nous communiquer les ardeurs de son zèle. Le cinq décembre à six heures du soir le bateau de Genève nous déposa au port de Thonon, et tout aussitôt le carillon des cloches et le bourdon de la ville annoncèrent notre arrivée. Les enfants, les femmes, le peuple se pressaient dans la rue pour voir ces nouveaux missionnaires connus sous le nom de Jésuites et ils nous accompagnèrent à l'église où nous allâmes faire notre adoration et recommander notre grande œuvre.

Le lendemain à la grand Messe de dix heures nous fîmes l'ouverture de la mission. Par une heureuse coïncidence nous eûmes un auditoire immense et magnifique. Les prières publiques ordonnées pour l'assemblée nationale avait attiré tout l'Etat Major de la place, tous les fonctionnaires publics et toutes les autorités de la cité. Nous parûmes tous au chant du Veni Creator et après l'Evangile le P. Plantaz monta en chaire et annonça la bonne nouvelle. La promulgation des exercices était trop solennelle pour qu'elle put dès lors être ignorée, aussi dès le soir l'affluence fut considérable.

Le Père Blanc était déjà connu de réputation à Thonon. Son Carême et son mois de Marie à Annecy avaient eu du retentissement et les feuilles publiques du Chablais n'en ignoraient pas les succès. Son discours fut vivement écouté et on s'applaudit d'avoir des Missionnaires à la parole forte et puissante.

Le lendemain étant un jour de grande foire nous ne mimes point d'exercices dans la matinée, ce qui nous donna le temps d'évangéliser les pauvres de la ville. Le P. Futy prit les Vieillards du dépôt. Le P. Momber, l'hôpital,

et le P. Plantaz la prison. On fut très édifié en ville de notre début apostolique et Mr. le Curé qui était l'aumônier de ces trois asiles, nous remercia particulièrement de la bonne œuvre. Le P. Blanc continua tous les soirs ses prédications et le monde qui y affluait témoignait la sympathie la plus vive. Le Sous-préfet, le maire, le président, les officiers de la garnison, les avocats du parquet, et toute la bourgeoisie se signalaient autant que le simple peuple et les ouvriers.

C'est là que j'ai vu comment les hommes, surtout dans les villes se laissent prendre aux choses de Dieu. Si dès les premiers sermons nous avions abordé les questions du salut et du péché, il y aurait eu moins de monde et moins d'enthousiasme. On a fait autrement et en traitant avec ampleur et autorité les questions à l'ordre du jour, le Pape, l'Eglise, la lutte, la société et la famille sans Dieu, les devoirs des Catholiques à l'heure présente etc, nous avons eu la consolation de donner une haute idée de notre doctrine et de nous attacher tout ce qu'il y avait de plus cultivé dans la ville. Aussi dès la première semaine, le mouvement se généralisa et tous les six missionnaires étaient à l'œuvre.

Le P. Gaze prêchait deux fois par jour les sept cents enfants de la paroisse et le P. Hugonot donnait en même temps une retraite aux 150 pensionnaires du Collège des frères. Les Maristes professeurs du Collège de la ville nous amenaient également leurs élèves.

Le P. Futy pendant les premiers jours fit le sermon de neuf heures du matin, sa parole nette et forte, sa logique incisive faisait pressentir ce qu'il allait obtenir des hommes aux derniers jours de la mission.

A six heures du matin commençait la première instruction, les servantes, les ouvriers, les hommes, les femmes venaient tous les jours plus nombreux à ce premier exercice de la journée. C'était comme une retraite à part que leur prêchait le P. Plantaz et les fruits de salut ont été des plus abondants. — Pour exciter le zèle et l'entrain des âmes pieuses, nous annonçâmes pour le Dimanche 13 Décembre une grande solennité en l'honneur de la très Ste Vierge. Nous devions lui consacrer la Mission et obtenir de son cœur immaculé, victoire complète sur les pauvres pécheurs. Nos confessionnaux dès lors furent aussitôt entourés et une nombreuse communion générale d'âmes dévotes et ferventes répondit à notre appel. — Le soir de la cérémonie fut magnifique, l'Eglise était comble et les lumières étincelaient de toute part. Toutes les Dames, femmes et filles tenaient un cierge à la main et après la prédication du P. Mombur qui prêcha avec un zèle tout apostolique la fidélité de la très Ste Vierge et l'obligation que nous avions de l'imiter, nous allâmes au pied du trône illuminé de la Vierge, ayant tous un cierge à la main; là le Supérieur de la Mission environné de tous les Pères à genoux lut la formule de Consécration de la Mission et les chants, les hymnes de triomphe répondant à nos engagements et louanges, il y eut dans tous les cœurs un tressaillement de joie qui ne se peut dire. Dès ce moment nous séparâmes les auditoires à cause de l'affluence des fidèles. Le soir fut réservé pour les hommes seuls et le P. Mombur durant la 2e semaine les entreprit courageusement. Tous les sujets de mission furent abordés avec résolution et force, le droit de Dieu, l'enfer, la confession leur firent comprendre que l'heure était venue de se convertir. Hélas! qu'ils en avaient besoin! 300 hommes à peu près faisaient seuls leurs Pâques, et cette religieuse population travaillée par l'impiété et adonnée aux boissons enivrantes ne rappelait guère les descendants de ceux que sauva St François de Sales.

De toute part on priait pour notre Mission. Dieu eut pitié de nous. Depuis le P. Guyon en 1831, on n'avait pas vu de mouvement aussi prononcé et quand à la dernière semaine le P. Futy leur eut annoncé que la Communion générale des hommes se ferait à la Messe de Minuit

jour de Noël, il y eut un accord de toutes les volontés pour répondre à notre appel. Il y avait près de 300 ans que St François de Sales à pareil jour avait rendu aux catholiques leur église. et c'était au même lieu, du haut de la même chaire que nous les conviions à la Sainte table. Pour mieux réussir en cette affaire nous fîmes une grande cérémonie en l'honneur du Sacré Coeur. Et en nous prosternant tous au pied de son image nous le conjurâmes de rendre bons chrétiens et pratiquants sincères, ces âmes qui depuis 15 jours nous écoutaient avec tant d'intérêt.

Déjà toutes les femmes avaient fait leurs devoirs. C'était le tour des hommes; On était au 20 Décembre et la communion générale des hommes devait avoir lieu le jour de Noël à minuit. Le P. Futy dans deux sermons des plus accentués sur le respect humain rompit les dernières glaces, et son instruction sur le délai de la conversion suivi de celui de la miséricorde triompha de toutes les hésitations. Pendant les 4 jours qui nous séparaient encore de Noël il nous vint 1200 hommes.

Le Curé, les Vicaires, les Aumôniers durent nous aider à les confesser. L'Eglise de St Hippolyte étant par trop petite nous fumes forcés de congédier les femmes et bien que les hommes fussent seuls dans les 3 nefs, à la tribune et au chœur, il était comme impossible de se frayer un passage. Le Curé pleurait de joie en donnant la Ste Communion. Les Messieurs de Foraz dont il est parlé dans la vie de St François de Sales et qui ont le bonheur d'être de sa famille étaient à la tête de tout le mouvement. Mr de Blonay autre nom historique se faisait remarquer par la même ferveur. Le Sous-préfet, le président, le maire, plusieurs avocats, et presque toute la bourgeoisie étaient là. que d'hommes hélas qui n'en connaissaient plus le chemin! On cite des retours qui ont fait l'admiration de la cité.

Le surlendemain était pour les ouvriers de la onzième heure et on en glana encore une soixantaine que leurs amis pénétrés de joie ramenaient au bercail. Le bonheur était peint sur toutes les figures et on ne pouvait sortir dans les rues sans être édifié de la foi et de la ferme volonté de tous.

Le P. Supérieur de la Mission leur expliquait tous les jours durant 1/4 d'heure les Commandements de Dieu et de l'Eglise. Ces instructions produisirent les plus heureux fruits. Un jour il les supplia de fermer leurs magasins le Dimanche et de s'entendre entre eux pour ne plus les ouvrir. tout aussitôt ils montrent qu'ils ont compris. Un autre jour le P. Blanc réunit les membres de l'Association Pius Verein. Ils étaient venus de Genève et du fond du Chablais pour prendre part à la cérémonie. plusieurs des membres de l'œuvre avaient dû braver trois pieds de neige pour se trouver au rendez-vous; jamais enthousiasme pareil; ils répondirent aux paroles du Père par mille cris de reconnaissance et envers l'Eglise, et le Pape et aussi envers la Compagnie. Mr de Montaur Sous-préfet résumant tous leurs sentiments dans ces délicates expressions, terminait la séance par ces mots: il faut espérer que la fille cadette de la France donnant de si beaux exemples, la fille aînée de l'Eglise saura les mettre à profit et marcher sur ses traces au chemin de la vertu et du bien.

Le Dimanche 27 Décembre, nous terminâmes la Mission par la bénédiction Papale. L'affluence était telle que le P. Supérieur fut plutôt porté en chaire qu'il n'y allât. hommes et femmes se pressaient à étouffer. "Vous serez fidèle à Dieu par la prière, leur dit-il en récapitulant toute la mission; fidèles à Jésus-Christ, par la confession et la Communion. fidèles à l'Eglise par l'observation du Dimanche et des lois de l'abstinence, fidèles au Pape, fidèles et soumis au prêtre. Il y va de votre honneur, de votre intérêt, et de votre Eternité!" Ces paroles furent écoutées dans le plus profond recueillement et l'indulgence plénière reçue avec la plus vive foi; aussi croyons nous que les fruits en seront durables.

Mgr d'Annecy dans une lettre à Mr le Curé, voulut bien nous témoigner toute sa satisfaction et nous exprimer sa joie au sujet de l'heureux succès de notre Mission. Les feuilles publiques ne furent pas moins unanimes à le constater. Espérons, disait l'union Savoisienne en rendant compte de la dernière cérémonie, que ces hommes qui ont passé, en faisant le bien parmi nous, y seront bientôt à demeure fixe; en attendant nous allons nous mettre à l'œuvre, et par les Cercles Catholiques, par des comités et des associations d'hommes nous réaliserons les vœux de ces apôtres de Dieu et nous réjouirons l'Eglise au sein de ses malheurs.

J'oubliai, de vous mentionner la ferveur avec laquelle ils faisaient bénir leurs objets de piété. Une Dame venue de Lyon pour vendre ces divers articles ne pouvait assez s'édifier de leur foi et de leur générosité. Tous les jours après l'exercice de neuf heures du matin, un Père les agrégeait aux Confréries du St Scapulaire on appliquait les indulgences à leurs chapelets ou Crucifix. C'était une immense procession qui se renouvellait chaque matin.

Voilà mon Révérend Père quelques détails sur notre Mission de Thonon; chacun des missionnaires aurait d'amples sujets d'édification à y ajouter. Veuillez en recevoir ce résumé comme expression de ma reconnaissance.

Plantaz S.J.

Amiens. — Récit d'une Mission en Algérie fait par le P. Fridel.

Cette mission a été commencée au mois de Février 1873 en faveur des Alsaciens et des Lorrains que l'émigration avait conduits dans la petite Kabylie, elle s'est terminée au mois d'Octobre 1874. Les lecteurs des Lettres de Laval aimeront sans doute à en connaître les principaux incidents et les résultats.

C'est à Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, qu'appartient l'initiative de cette œuvre. Ne trouvant pas dans les rangs de son clergé des prêtres disponibles pour de nouveaux postes, et qui fussent à même de parler le français et l'allemand, Sa Grandeur s'adressa à Notre T. R. Père Général, et peu après les P.P. Greff et Fridel, de la Province de Champagne, reçurent de leur Provincial, le R. P. Grandidier l'ordre de partir pour l'Algérie. Le 10 Janvier 1873, je quittais la chère résidence de Reims avec le P. Greff, qui venait de terminer à Laon la retraite du 3ème an, et nous nous mettions à la disposition du R. P. Gaillard, Provincial de Lyon, à qui désormais nous devions soumission et respect filial comme à notre vénéré Supérieur.

Je ne parlerai de notre voyage à travers la France que pour remercier nos Pères de Reims, de Paris, de Lyon et de Marseille, de leur bonne et fraternelle hospitalité.

Le 23 Janvier nous arrivions dans le port d'Alger après quarante heures d'une navigation dont j'oublierai difficilement les souffrances. Quelques jours de repos chez nos Pères d'Alger nous remirent complètement et la semaine suivante nous partions avec le R. P. Supérieur de la Mission d'Alger pour nous rendre à notre poste. Grande et vraiment chrétienne fut la joie des pauvres colons Alsaciens et Lorrains à la vue des prêtres qui venaient, au nom de Jésus-Christ et de la Sainte Eglise, leur dire: "Nous sommes vos pasteurs, vos pères spirituels: nous venons pour vous consoler, pour fortifier vos âmes dans la vérité et la justice."

Avant de raconter nos œuvres apostoliques, nous donnerons une description rapide du pays qui doit en être le théâtre.

En partant d'Alger et en suivant le bord de la mer, on trouve sur la route de Tizi-Ouzou au Fort-National, à 48 Kilomètres de la métropole, le joli village de Bellefontaine. Il tire son nom d'une source fraîche et limpide qui fait les délices des voyageurs. Bellefontaine compte une quarantaine de familles, que nous trouvâmes établies dans

des maisons construites en pierre par le comité d'Haussonville. Une bonne partie des terres allouées aux colons sont déjà en état de produire, mais le travail de défrichement est loin d'être achevé. Ce canton, à ce que l'on dit, ne serait pas des plus fertiles. C'est pourquoi plusieurs colons sont tentés de chercher mieux ailleurs.

En continuant la même route, on arrive, quelques Kilomètres plus loin, au Col des Béni-Aïcha, ainsi appelé du nom d'une ancienne tribu arabe : nous aurions voulu substituer à cette dénomination barbaresque le nom de Col Sainte-Marie et donner la Sainte-Vierge pour patronne à la paroisse : mais notre proposition ne fut pas agréée. — A notre arrivée dans ce pays, ce village ne comptait guère que douze ou quinze familles. A notre départ il s'était accru d'une quarantaines d'habitations, et tout porte à croire qu'il s'agrandira encore, et deviendra à bref délai, le Chef-lieu du canton : Car sa situation centrale, favorable au commerce, attire les étrangers. La plupart des habitants sont d'anciens colons, ramassis de gens de tous les pays : d'Alsaciens et de Lorrains récemment émigrés, nous ne trouvâmes que trois familles. — C'est ici, au centre de notre mission, que Mgr l'archevêque, même avant notre arrivée, a fixé la résidence des missionnaires. Une jolie maison est préparée pour nous recevoir, mais elle a cet inconvénient, que des caravanes arabes et Kabyles, le transport des nouveaux colons, et de nombreuses voitures publiques qui passent jour et nuit sous nos fenêtres, ne nous laissent pas le silence et le repos dont nous aimerions à jouir. Toutefois gardons-nous de nous plaindre ; nous ne devons pas oublier que nous sommes en mission, et du reste dans des conditions que plusieurs de nos confrères pourraient nous envier.

Continuons notre route. Après cinq heures de marche, nous arriverons au troisième village, appelé Belad-Guitoun, c'est-à-dire pays des tentes. Il compte environ quarante familles de colons : les Alsaciens et les Lorrains forment la grande majorité des habitants. Les terres généralement très bonnes, sont en grande partie défrichées : elles donnent d'abondantes moissons de blé, d'orge, de lin. Malheureusement l'eau manque pour l'usage des maisons et les jardins potagers. — Un autre village nommé Zabathra est annexé à la paroisse de Belad-Guitoun. Il se compose d'environ trente-cinq familles, presque toutes Alsaciennes ou Lorraines. — Si, revenant sur nos pas, nous reprenons en sens inverse la grande route d'Alger jusqu'à l'embranchement de la route de Constantine, nous arrivons, après une marche de douze Kilomètres, au cinquième poste de notre mission, à Souk-el-Haard, dont le nom signifie marché du dimanche. Le marché que les Arabes et les Kabyles tenaient autrefois le dimanche a été transféré au samedi ; le nom néanmoins est resté. Cette localité, une des plus gracieuses que l'on puisse voir, est habitée par une trentaine de familles de colons, dont quatre seulement sont Alsaciennes ou Lorraines.

Le pays que nous venons de parcourir est vraiment très-beau et très-pittoresque et offre beaucoup de ressemblance avec ce que j'ai vu de la Suisse. Les hautes montagnes du Jurjura et de la Grande Kabylie souvent couvertes de neige jusqu'au mois de juin et de juillet, les nombreuses collines, les sombres ravins, la belle plaine des Isers, ainsi appelée du nom du fleuve qui y déroule ses plis et ses replis, cet ensemble varié et grandiose donne à ce pays un aspect admirable. Mais il y a le revers de la médaille : ce que nous venons de voir est exclusivement l'ouvrage des mains de Dieu, tandis que ce qu'il nous reste à voir est, en grande partie du moins, l'ouvrage des hommes. Quelle différence ! — Rappelons-nous que depuis treize siècles, ce pays, autrefois le grenier de Rome,

n'a pas cessé d'être la proie des hordes barbares, des Vandales d'abord, puis des Arabes convertis au Coran et par conséquent armés du cimeterre, leur seul instrument civilisateur. Voilà les maîtres qui ravagèrent successivement ces splendides contrées, et en firent un vaste désert où le chacal, l'hyène, le léopard, la panthère et sa majesté le lion trouvent dans d'épaisses broussailles une retraite assurée. Les quarante-cinq années de l'occupation Française n'ont pas suffi pour chasser ces hôtes incommodes, je ne dis pas de l'Algérie entière, mais même des contrées civilisées depuis dix, vingt, trente ans. Le chacal y est encore très commun. Un de nos frères de la maison de Ben-Aknoun, à sept kilomètres d'Alger, en a déjà pour sa part tué plus de six-cents. L'hyène, quoique plus rare, ne laisse pas de donner de fréquentes alertes aux chiens qui gardent les chèvres et les moutons. La cruelle panthère n'a pas entièrement disparu, et le lion, assure-t-on, fait encore parfois sentir sa dent meurtrière aux mulets et autres sottes gens de cette espèce. En un mot la barbarie a fait de ces lieux, autrefois si riches, son chef-d'œuvre de dévastation. Plus de culture, plus d'habitations, plus de voies de communication, à moins qu'on ne donne ce nom aux sentiers arabes. Que de travail, que d'argent et de sacrifices de tout genre il faudra, pour la régénération complète de notre colonie africaine! Sans doute on a déjà beaucoup gagné sur la barbarie. Mais que n'a-t-on mieux compris dès le commencement, que la religion catholique seule possède le vrai secret de la civilisation! Les preuves qu'elle en a données dans les autres pays du monde, elle les donne encore ici. Car malgré toutes les difficultés qu'elle rencontre, ses établissements sont les plus beaux, les mieux tenus et les plus productifs, à tel point que, dans les concours régionaux, il a fallu interdire l'exposition de leurs produits agricoles, par la seule raison qu'ils enlevaient tous les prix.

Si c'était ici le lieu, j'en dirais tout autant de la régénération des Arabes et des Kabyles. Les déplorables préjugés qui accusent ces peuples de n'être pas susceptibles de conversion, sont démentis par les faits les plus avérés. Mais je laisse cette grave question à des hommes plus compétents, pour revenir à nos chers colons Alsaciens et Lorrains.

Quand nous arrivâmes ici au mois de février 1873, la plupart des habitations n'étaient autre chose que des baraques en planches, plus misérables les unes que les autres, donnant accès au vent, à la pluie, au chaud, au froid, et par dessus tout, aux insectes et aux reptiles de toute espèce. La saison des pluies, en retard cette année-là de trois mois, commençait juste au début de nos courses apostoliques, et durait environ deux mois. Impossible de se faire une idée de la condition matérielle et hygiénique où se trouvèrent alors nos pauvres colons. Des pluies torrentielles, accompagnées de vents impétueux, se prolongeant des jours et des nuits, semblaient parfois vouloir tout abîmer. On était contraint de rester enfermé dans les misérables huttes, sous peine de trouver pis ailleurs. Nous admirâmes plus d'une fois le courage et la patience de ces pauvres gens, au milieu d'aussi pénibles épreuves. — La plupart avaient épuisé la petite provision apportée du pays. Il fallait donc se contenter de la portion congrue, allouée à chaque famille, par les comités d'Alger et de Paris. Mais combien de nécessités, ces secours précaires, souvent maladroitement distribués, ne pouvaient atteindre! Aussi quelle pauvreté dans les vêtements, dans le mobilier le plus indispensable, et jusque dans la nourriture! Une mère de famille, peu habituée à ce dénuement extrême, me disait un jour: « Voici ce que je suis forcée de donner pour son dîner à mon fils, grand et robuste jeune homme, lorsqu'il revient d'un travail pénible. » Et elle me montrait un reste fort modique de fèves sèches cuites à l'eau, et un morceau de

pain de munition. Puis, me montrant une vieille capote de soldat qu'elle s'était ajustée à sa façon, "Voilà, ajouta-t-elle, la seule robe qui me reste." Ces tristes situations n'étaient pas exceptionnelles, et par malheur elle n'ont point cessé pour la plupart des nouveaux venus. — Plusieurs causes expliquent la continuation de ce malaise. La plupart des familles émigrantes sont pauvres ou dans un état voisin de la pauvreté. Les secours qu'elles reçoivent suffisent à peine à leur entretien journalier, de sorte qu'ils manquent de ressources nécessaires pour l'exploitation d'une concession encore inculte. Bon nombre de familles sont chargées d'enfants en bas âge, et doivent pourvoir à l'entretien d'un grand père, d'une grand'mère. Le père seul peut travailler, mais son gain est bien peu de chose pour tant de besoins. Il en est aussi parmi nos colons qui, peu faits au travail des champs, ne savent pas tirer parti de leur petit patrimoine : s'ils le louent aux arabes, c'est avec perte et au risque de se voir voler une partie de ce qui devrait leur revenir. Autre cause de souffrance ; un trop grand nombre préfèrent l'oisiveté et la vie de cabaret à un travail sérieux et à la tempérance, nécessaire surtout en ce pays. Une dernière cause enfin de ce triste état de choses, c'est que les nouveaux colons se sont trouvés, en arrivant, abandonnés à leur propre conseil. Naguère encore étrangères les unes aux autres, les familles ne se soutiennent pas. On vit chacun pour soi, et trop souvent la jalousie suscite des procès ruineux. Le joug de l'Evangile franchement accepté pourrait seul remédier à tant de maux : mais on le redoute plus que l'on ne redouterait celui de Mahomet.

Ce que devait être le culte extérieur dans la contrée que l'on vient de parcourir, il est facile de le deviner. Pour Eglise nous trouvâmes dans deux de nos paroisses une petite baraque en planches goudronnées, sans plancher, sans bancs, sans autel. Il fallait emprunter à quelque ménage du voisinage une table, une nappe, des chandeliers, etc. Et encore cette espèce d'église n'était qu'une école dont l'instituteur était le principal habitant. Le curé y avait pourtant son pied-à-terre où il pouvait passer la journée. Dans notre résidence même nous n'avions pour église paroissiale que deux chambres, dont l'une servait en même temps de réfectoire et de parloir : il y avait place à peine pour une trentaine de personnes. Notre mobilier consistait dans un vieil autel, quelques vieux ornements, une image de la Ste Vierge collée au mur derrière la croix d'autel. Pour appeler les fidèles aux offices, notre Frère Coadjuteur, imitant en cela Saint François-Xavier, parcourait le village une petite sonnette à la main. — Ce dénuement dura plus de cinq semaines. L'archevêché put enfin nous fournir, pour chacune de nos paroisses, un calice, un ciboire, une custode pour les saintes huiles, une croix, six chandeliers, deux chasubles, une étole pastorale, deux aubes, deux surplis, une croix de procession et un drap mortuaire. Ce fut là tout l'avoir de notre sacristie pendant plusieurs mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où des bienfaiteurs, instruits de notre détresse, nous prodiguèrent les marques de leur charité.

Cependant, aussitôt après notre installation, nous commençâmes la visite régulière de nos paroisses. Les Dimanches et deux fois dans la semaine on pouvait voir les curés de Bellefontaine et de Belad-Guitoun sur la grande route, portant dans une gibecière en bandoulière le menu de la journée. Après avoir chanté, prêché, catéchisé, visité les malades, baptisé, enterré, on revenait le soir, quelquefois bien tard, tantôt inondé de sueur, tantôt tout humide de pluie. Une bonne poule au riz, plat d'ordonnance du dimanche soir, assaisonnée du récit des incidents qui avaient marqué la journée, faisait oublier les privations et les peines.

Le bon et vénérable Père Creuzat, un des plus anciens apôtres de l'Algérie, toujours zélé comme aux premiers

jours de son apostolat, nous servit de mentor dans notre nouvelle carrière. Il avait gagné le respect et la confiance de ses paroissiens, quand il reçut l'ordre d'aller dresser sa tente au milieu des Kabyles sur une des plus hautes montagnes du pays. Il fut remplacé par un autre vétéran des Missions, le P. Rocher, qui a eu pour théâtre de ses travaux la Chine la Guyane, la France et l'Algérie. Au P. Rocher succéda le P. Queniel, qui depuis trente ans cultive la terre de Cham, puis le P. Baruteille. Les P.P. Bardet et Gras vinrent aussi passer chacun une quinzaine de jours avec nous pour nous donner quelque soulagement au temps où la contrée est visitée par les fièvres et autres maladies. Nous n'oublierons pas les heureux moments que nous avons passés dans l'aimable société de nos dignes compagnons. Pourrions-nous sans ingratitude ne pas nommer les F.F. Vivarès et Lussu qui vinrent successivement partager avec nous les épreuves d'un ménage improvisé dans un pays où tout était à créer et où l'on manquait même des objets de première nécessité? Les gouttes de sueur que nous vîmes souvent ruisseler de leur front faisaient bien voir qu'ils mangeaient leur pain selon le décret de la divine providence. Nous devons surtout un ample tribut de reconnaissance au R. P. Lagrange, Supérieur général de la Mission d'Alger, qui, malgré sa pénurie, ne nous refusa pas de précieux auxiliaires.

Sans églises nous pouvions peu de chose pour le bien spirituel de nos chers paroissiens. On nous faisait des promesses, mais nous avions la douleur d'en voir l'exécution différée. Enfin vers le mois de juin on commença la construction de l'église de Belad-Guitoun. Comme ce village est le plus rapproché de la Grande Kabylie, on eut l'idée de faire servir à une double fin le nouvel édifice. En même temps qu'un lieu de réunion pour les fidèles, il devait être un moyen de défense dans le cas où l'on aurait à repousser une invasion des Kabyles. L'idée fut heureuse pour nous: car sans cela nous aurions pu attendre longtemps encore et n'avoir qu'une baraque en planches comme celle qui fut construite au Col-den-Beni Aïcha l'année suivante.

Une circonstance toute providentielle, favorisa le village de Bellefontaine. Au mois d'avril nous eûmes la visite de M. Plichon, député du Nord, et de Mme Plichon, qui témoignèrent un vif intérêt à la Mission et nous promirent de faire en sa faveur tout ce qui serait en leur pouvoir. Deux mois plus tard, ayant appris de l'archevêché que, faute de fonds, l'église projetée ne serait construite que l'année suivante, nous eûmes l'idée de recourir à la protection qui nous avait été si gracieusement offerte, et une supplique fut adressée à nos honorables visiteurs. — A quelque temps de là nous recevions la visite du Général de Chanzy, Gouverneur de l'Algérie, et le P. Greff curé de Bellefontaine lui exposait avec une éloquence toute apostolique à quel point une église nous était nécessaire. Après avoir écouté avec courtoisie ce chaleureux plaidoyer, M^r le Gouverneur répondit: « M. le curé, je comprends vos excellentes raisons, mais nous n'avons pas d'argent dans la caisse: prenez patience ». Cette réponse nous laissait peu d'espoir lorsque nous reçûmes de M. Plichon la lettre suivante:

« Versailles, 31 Juillet 1872. — Mon R. Père, — Dès la réception de votre lettre j'ai cherché, avec mon ami M. Keller, à trouver dans les fonds destinés aux émigrants Alsaciens et Lorrains le subside nécessaire pour la construction immédiate de votre église. Cette négociation a échoué. Mon intervention près du Gouvernement n'a pas été plus heureuse; mais on a fini par comprendre au Ministère qu'il était impossible de faire face aux travaux les plus urgents avec les ressources votées. Le Gouvernement s'est décidé à demander un crédit supplémentaire de 800.000 francs, que j'ai fait accepter par la

commission du budget et qui a été votée hier par l'assemblée. J'espère que le Gouverneur général appliquera une partie de ces fonds à l'exécution de votre église: je lui ai écrit pour le lui demander instamment."

Quelques jours après, le Gouverneur général répondait à M. Plichon: « Je vous remercie d'avoir aussi chaleureusement plaidé notre cause auprès de la Commission du budget. Ce subside de 800,000 francs nous sera d'un grand secours . . . En passant à Bellefontaine, j'ai été frappé comme vous des besoins de ce village. J'ai donné des instructions pour que la construction de l'église soit commencée de suite et que les travaux soit poussés le plus rapidement possible."

Voilà donc une grande victoire remportée. Mais l'ennemi de tout bien va mettre tout en œuvre pour entraver l'exécution de la mesure qui comble nos vœux. On est sur le point de commencer lorsque les plans sont changés. On parle de placer l'église hors du village et sur une colline élevée, afin sans doute d'en rendre l'accès plus difficile et d'augmenter la dépense. Le pauvre curé dut lutter durant trois mois pour obtenir le maintien du premier emplacement. Enfin les fondements de la nouvelle église furent creusés en décembre 1873 et le 16 juillet 1874 un des vicaires généraux la bénissait sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus. Bellefontaine aura donc désormais, près de la source qui lui a donné son nom, la source d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle. — L'église de Bellefontaine et celle de Bélad-Guitoun sont construites sur le même plan. Elles ont trois nefs et mesurent 30 mètres de long sur 14 de large et 16 ou 17 de haut. Elles ont coûté chacune de vingt-huit à trente mille francs. L'aspect est satisfaisant, mais elles laissent à désirer sous le rapport de la solidité. C'est l'usage du pays de faire vite et légèrement.

Nous fûmes moins heureux au Col-des-béni-Aïcha et à Souck-el-Haad. Après bien des instances nous nous vîmes en possession de deux misérables baraques en planches qui ne garantissent ni de la pluie ni du vent ni de la chaleur, et qui ensemble ont coûté au moins 800 francs. — En fait de mobilier, le Gouvernement donna à nos deux grandes églises un autel, un confessionnal et une armoire de sacristie. Tout le reste fut laissé à la charge des communes, c'est-à-dire du curé. Car les communes, n'étant pas encore légalement constituées, n'ont pas de fonds à leur disposition. Comment aurions-nous pu nous procurer les nombreux objets nécessaires au culte, si la Providence n'avait suscité de ces âmes généreuses dont la France est si riche? Une demoiselle qui avant la guerre habitait Strasbourg, à la nouvelle de notre départ pour l'Algérie, se fit mendiante en notre faveur. Elle n'est pas riche, mais elle sait stimuler le zèle et la charité de ceux qui ont reçu en partage les dons de la fortune. Des lettres vont dans toutes les directions solliciter des secours en faveur de ce qu'elle appelle <u>sa chère mission d'Algérie</u>. En moins d'un an nous reçûmes 1° du linge d'église, aubes, nappes d'autel, etc, en assez grande quantité pour meubler largement nos quatre sacristies; 2° en fait d'ornements, des chasubles brodées ou unies de diverse couleur, cinq belles chappes, trois bannières, un dais pour les processions, trois lampes, etc; 3° des vases sacrés; deux calices, un ciboire, trois beaux ostensoirs, etc; enfin un bel harmonium. — De plus, nous reçûmes en argent une somme considérable, qui nous permit de procurer à nos deux églises des bancs, un chemin de croix et quelques tableaux. Nous pûmes aussi, à l'aide de ce secours, subvenir aux frais du culte sans faire appel à la bourse vide de nos paroissiens, et, de plus, soulager les plus nécessiteux. Il faut le dire bien haut: le doigt de Dieu est ici! Que Dieu soit à jamais béni!

Pourrions-nous ne pas mentionner un don qui

nous vint d'un habitant du pays ! Une image de la Sainte Vierge et l'enfant Jésus nous fut offerte par un riche mahométan, fabricant de liqueurs, qui tient en face du presbytère un dépôt de ses marchandises. Daigne la Sainte Vierge, en retour lui donner de connaître et d'aimer son divin fils ! — Il me reste à dire quels furent les fruits spirituels de notre Mission.

Nous n'avons pas recueilli tous les fruits que nous désirions. Les obstacles étaient grands : distance du point central aux différents postes ; ni églises ni écoles convenables ; mélange des nouveaux colons avec les anciens qui ne les valent pas ; chez un grand nombre embarras de la vie matérielle. Toutefois, après avoir bien considéré le pour et le contre, nous croyons n'avoir pas lieu de regretter d'être venus en ces lieux, mais devoir bien plutôt nous réjouir d'avoir été choisis pour cette œuvre de salut. — Plusieurs raisons appuient ce sentiment. Nous avons empêché l'esprit d'irréligion de s'implanter, alors que, semblable à la mauvaise herbe de ce pays, il menaçait de tout envahir. Dans bien des âmes l'esprit de foi s'est ranimé, et la vie chrétienne a été renouvelée. Quatre paroisses ont été organisées selon les usages de l'Eglise, de sorte que nos successeurs n'auront qu'à poursuivre l'œuvre commencée. A deux ou trois exceptions près, tous les mourants ont été administrés. Il n'y a pas eu d'enterrement purement civil. Tous les nouveaux-nés ont été régénérés. Tous les enfants ayant l'âge et l'instruction requise ont fait leur première Communion. Que si nous n'avons pas eu autant de confessions et de Communions que nous l'aurions voulu, nous pensons pouvoir nous rendre ce témoignage qu'il faut l'attribuer à des causes indépendantes du fait et de la volonté des missionnaires. — Pour un double motif nous dûmes demander à Mgr. l'archevêque de nous remplacer par des prêtres du diocèse. Si la première année nous avions assez de force et de santé pour résister à la fatigue et aux fortes chaleurs, il n'en était pas de même de la seconde. En outre, il était dans l'intérêt des fidèles d'avoir le plus tôt possible des curés résidant dans chacune des paroisses, ce que nous ne pouvions faire, devant demeurer réunis. Notre requête fut favorablement accueillie, et à la fin du mois d'Octobre, nous vendions notre mobilier et quittions le champ que nous avions cultivé pendant près de deux années. — Daigne le bon Dieu continuer ses bénédictions à notre chère Mission, et la faire fructifier au centuple !

Fridel. S.J.

Paris. Lettre du R. Père Pitot au R. Père Rubillon sur la Maladie et la Mort du R. Père de Pontlevoy.

Mon Révérend Père. P. C.

Notre vénéré et bien-aimé Père de Pontlevoy est tombé malade le 12 Octobre et il est mort le 27 Novembre. — Comme préfet de santé, j'ai eu la consolation de le suivre de près, pendant tout ce temps, et je suis heureux de répondre à votre désir en vous envoyant le récit de quelques uns des traits si édifiants dont j'ai pu être témoin. — Nous ne devons pas donner moins bonne édification, dit notre règle, dans la maladie, que lorsque nous sommes en santé. Le R. Père a pratiqué cette règle avec une perfection qu'il est difficile de surpasser. — Aussi, les Docteurs, en le quittant, nous donnaient-ils de lui ce témoignage : Vous avez, mes Pères, le modèle et le plus charmant des malades. Il fut, en effet, et il se montra : Content de tout et de tous ; Content quand même et toujours ; Résigné à tout ; Gracieux envers chacun ; N'oubliant personne ; A Dieu sans cesse ; Aimant avec tendresse jusqu'à la fin.

Content de tout.

Comment trouvez-vous cette potion ? — "Excellente : C'est bien volontiers que je la prends." Avez-vous du dégoût

pour l'autre ? « Pas le moins du monde. » « Savez-vous, cher frère, disait-il au Frère infirmier qui lui servait son petit dîner, Savez-vous ce qu'il y a de meilleur au monde ?.. de meilleur sur cette terre ? Je vais vous le dire. Eh ! bien, ce qui vaut mieux que tout, c'est la pomme cuite. » – On lui en servait une. – Ce qu'il y avait de meilleur, selon lui, était toujours ce qu'on lui offrait. — Eh ! bien, mon Père, dit le Docteur, on vous a donné cette nuit une nouvelle potion, comment la trouvez-vous ? « Excellente, c'est une sainte potion. » – Sainte ! comment cela ? « Quand je la prends, je lui trouve un goût exquis, exquis ; quand je l'ai prise, je lui trouve encore trois autres goûts, distincts les uns des autres, et tous trois délicieux. Elle me fait penser à la Ste Trinité. Oui, c'est une sainte potion. »

Content de tous.

Les Pères et les Frères se partageaient la nuit auprès de lui. Un Père veillait jusqu'à minuit ou une heure, un Frère lui succédait jusqu'à la méditation du matin. Le malade recevait la Communion avant le départ du Père. « Je suis peiné, me dit-il un jour, de causer tout ce dérangement, et d'être ainsi un fardeau à tout le monde. » – Mon Père, si fardeau il y a, il n'y paraît guère, car, on s'inscrit, pour le porter, avec un très-grand empressement. J'ai des noms sur ma liste pour 8 jours d'avance, et, chaque jour a plusieurs noms de plus qu'il n'en faut. « Je suis peiné quand même. Mais, puisque le médecin le veut, il faut se résigner. Je suis d'ailleurs bien touché de la charité de tous, et bien édifié. Dites le leur bien. » — Il était content de chacun et le disait chaque matin. — « Le Père H.. me disait-il, est le modèle des gardes-malades, on ne l'entend pas, on ne le voit pas, mais il est toujours là, au moment voulu, soit pour présenter le mouchoir, soit pour offrir la potion, et il disparaît. On est consolé tout à coup de le voir sans savoir d'où il vient. C'est une véritable apparition. — Le P. D... est la délicatesse même. Il est exact, précis, distingué, sympathique. » Est-ce du même Père que, pendant son délire, il disait cette phrase : « ah ! ce cher Père, qu'il me console ! il laisse tomber sur lui ... le blâme .. avec une modestie charmante. — Le P. L... a vraiment un talent » ! lequel ? « un talent rare » ! lequel ? « un talent précieux ... celui d'investir qui bon lui semble ... de sommeil. Il ne laisse parvenir, ni lumière, ni bruit, jusqu'au malade et celui-ci ne peut se défendre de cette espèce de fascination » ! — Le P. P. va vous veiller cette nuit. « Ah ! très-bien nous allons faire bon ménage. Notre petit Frère C... est un petit trésor, on ne saurait mieux que lui présenter une potion ; et il unit à celà une si grande piété ! » « P. T... a renversé la potion. Il a été maladroit par émotion de charité. Mais qu'il est intéressant. Il faudra qu'il revienne. (ne lui faites pas de compliments sur sa dextérité »)

Content quand même.

Le lit, qu'il gardait depuis plus d'un mois, l'avait fatigué. Le frottement du drap avait produit une irritation, et même une plaie à la peau, tout mouvement était une douleur. — Vous souffrez beaucoup, mon Père ? « moi ! pas du tout. C'est une maladie charmante... Je suis bien un peu cloué ; mais qu'est-ce que cela, ajouta-t-il en souriant » ? – Une nuit avait été par lui qualifiée à l'infirmier de nuit excellente. Je survins après l'infirmier et demandai des nouvelles du sommeil. « Comme sommeil, me dit-il, ce n'est pas très bien, mais, je suis bien content, je ne dormais pas, j'avais la fièvre et la poitrine embarrassée, malgré cela je me suis tenu à quatre, je n'ai, ni toussé, ni bougé et j'ai eu la consolation de ne pas déranger du tout, le bon P. D. qui me veillait. » Mais mon Père, vous renversez les rôles !

— « Non, je me suis tenu dans le mien, oui. J'en suis bien aise. »

Content toujours.

Etes-vous content, mon Père ? « Très content. Comment ne le serais-je pas ? J'ai reçu les derniers sacrements, J'ai reçu la bénédiction du T. R. P. G., J'ai reçu celle du Cardinal avec sa visite, J'ai reçu celle du Souverain-Pontife, Il ne me manque véritablement rien. Je ne serais pas content ? Ce serait une déraison ! »

Résigné à tout.

Le R. P. de Ponlevoy, savait-il la gravité de son état ? Pendant longtemps, non, c'est, nous disait le Docteur, un des caractères de cette maladie. La situation était très grave, cependant, et fut jugée telle dès le 5ème jour. Ce jour-là on proposa au cher malade de recevoir les Sacrements. Il parut étonné. « Bien volontiers, dit-il, mais, je ne croyais pas le moment venu. Je les recevrai ce soir si l'on veut.. Néanmoins, j'aimerais mieux attendre à demain: mon âme n'est pas faite à cette idée. » — Il vit le R. P. Provincial, puis le Père spirituel. — Il dit à ce dernier « Je désire me préparer convenablement à cette grande action, unique dans ma vie. Par conséquent ce ne sera pas aujourd'hui mais demain. Il n'y a d'ailleurs pas péril en la demeure. » En effet il vécut plusieurs jours encore. — Le lendemain matin, il me dit que, pendant la nuit, il avait adapté son âme à la circonstance. — « Maintenant, dit-il, je suis prêt. La cérémonie pourrait se faire à 11h ½ ? cela gênera moins nos Pères qui voudront y assister. » — Il me donna les différents petits renseignements nécessaires pour en préparer le matériel, puis, quand elle fut terminée : « Quelle consolation dit-il que de grandes grâces reçues de N. S. Jésus-Christ, de St Ignace et de la Compagnie ! Puis il ajouta : Je suis vraiment bien content, bien consolé ; je me sens plus fort, et en sécurité. Il fallait accomplir ce grand acte, et nos règles sont bien sages ; mieux vaut plus tôt que plus tard. A mon avis nous avons de l'avance.... Je ne me sens pas si près de la fin. » — Resta-t-il longtemps dans cette persuasion ? On le croirait difficilement ; La maladie en effet suivait son cours, le T. R. P. Général envoyait sa bénédiction, le St Père, averti, envoyait aussi la sienne, le Cardinal de Paris venait en personne visiter, bénir le malade. La lumière devait naturellement se faire et elle se fesait, mais elle se fesait graduellement, lentement. Par charité, d'ailleurs, il évitait de dire sa pensée sur ce point. Il y a plus, un jour afin de ménager la sensibilité de tel Père, présent à la consultation, il pria le Docteur de taire l'aggravation de la situation. — Parfois, cependant, quelques mots lui échappaient, dans l'intimité. « Je sens que la vie s'en va. Je ne sais vraiment quelle tournure vont prendre les choses. — La fluxion de poitrine est guérie, c'est bien, mais, pour sortir de là, il faudrait à ma nature une force de réaction qui me manque. C'est ce qui a manqué au bon P. de Ravignan. « Oui, dit-il à un jeune militaire qui avant de partir pour le noviciat d'Angers lui était présenté et demandait à être béni, je vous donne ma bénédiction ... la bénédiction d'un vieillard.. d'un mourant ! »..

Ces paroles pessimistes étaient rares. ordinairement, il était optimiste dans son langage avec tous. Il eut même, sous ce rapport, une explication avec le Docteur Moissenet.

« Docteur, lui dit-il, quelques jours avant sa mort, j'ai quelque scrupule, je crains de manquer de sincérité, de parler contre ma pensée. Je vous dis toujours que je vais bien, que je me sens fort. Je sens, au contraire, que je ne vais pas bien du tout. Mon intention, croyez-le bien, n'est point de vous tromper, mais de vous aider:

Vous tâchez de relever mon corps par vos remèdes, je tâche, par mon âme, de venir à votre secours. C'est le même principe, Docteur, qui me fait vous dire que je prendrais volontiers tel ou tel aliment. Les médecins je le sais, sont contents de connaître les appétences de leurs malades et j'entre dans vos vues en vous disant les miennes. Mais, il faut bien que je l'avoue, quand il question de me mettre à l'œuvre, je ne sens nul appétit.» — Déjà, alors son opinion sur son état était bien arrêtée. Il n'en parla ouvertement et à tous que les deux ou trois derniers jours de sa vie. — « Vous embrassez un mort, dit-il à son beau-frère, qu'une dépêche télégraphique avait appelé. Nous sommes aujourd'hui le 27 Novembre, me disait-il en prenant quelques cueillerées de bouillon . . . il faut m'alimenter jusqu'au 27 Novembre exclusivement; le 28 se suffira à lui-même. Vous allez dire la messe pour moi, dit-il au P. Lefebvre, bien. À demain celle de requiem, n'est-ce pas? J'en ai assez, disait-il au R. P. Provincial . . . . Non pas de la Compagnie, certes, mais de la vie.» Cette lassitude de la vie, cependant, ne le fesait point désirer de ne pas vivre. « Non, disait-il encore, le matin même du jour où il mourut, je ne refuse point le travail, non recuso laborem. Je l'ai déjà dit au R. P. Provincial, et je tiens à le répéter devant vous . . . : Tout ce que Dieu veut et rien que ce qu'il veut.» Souvent, pendant son sommeil, on l'entendait faire au bon Dieu, l'offrande et le sacrifice de soi-même. La prière suscipe domine, était fréquemment sur ses lèvres. On l'entendait répéter pendant un temps relativement long, « Sume, Domine, sume, sume et suscipe.» Et il accompagnait ces paroles d'un geste de la main gauche à l'adresse du Crucifix qui était suspendu de ce côté, à la muraille. Une autre nuit, c'est le nunc dimittis qu'il récitait lentement, et à haute voix, se croyant seul. Il se sentait peu porté à prier pour sa guérison. C'est plutôt par condescendance, par obéissance que par attrait, qu'il s'unissait aux prières qu'on fesait à cette intention — Mon Père, lui disait-on un jour, nous continuons notre neuvaine pour votre guérison, nous prions bien pour vous et avec vous. « Pour moi? Bien, je vous remercie, reprit-il . . . avec moi? Non.» Le R. P. Provincial insista, à plusieurs reprises, pour l'engager à demander de vivre encore, il lui en énumérait les raisons. « De toutes ces raisons, répondit en souriant le malade, il y en a beaucoup qui ne valent pas grand chose. Il y en a qui valent un peu. Les meilleures sont les raisons de Dieu.»

La meilleure, il en convint, était son travail, commencé et non achevé, sur les exercices. Vos notes sur les exercices, lui disait le R. P. Provincial sont <u>tout</u> pour vous; rédigées, complétées, mises en ordre, elles pourraient être utiles. Sans cela, pourront-elles servir? « Non.» Il est donc de la plus grande gloire de Dieu de demander à vivre quelque temps encore. Il ne répondit rien, et sembla un peu convaincu. Plus tard, il revint sur cette idée, il trouvait mieux de tout abandonner, sans préférence personnelle, à la volonté du bon Dieu. « Tout est entre ses mains, cela suffit!»

Gracieux envers Chacun.

« Cher Frère, quel temps avons-nous ce matin? dit-il un jour à l'infirmier.» Mon Père un très-mauvais temps. Il a plu, et il fait un brouillard épais. « C'est bien fâcheux, reprit-il en souriant, que va devenir notre promenade au bois de Boulogne?» On crut qu'il y avait un délire et quand, le soir, on fit allusion à ce désir de promenade: « Il n'en a rien été, dit-il, mais, il faut bien avoir le petit mot pour rire. Pauvre cher Frère, nous lui ferions la vie trop triste.» On l'avait assis sur son lit et il se prêtait de son mieux, malgré son excessive

faiblesse, à l'auscultation du médecin. Tout à coup, il se met à tousser. Le médecin, alors, de s'interrompre, tout anxieux, pour laisser passer la quinte. Mais lui: « Rassurez-vous, Docteur, dit-il en souriant... Ce n'est rien... c'est une toux de complaisance. » Il était hors de son lit, tout habillé, assis devant la table, lisant son propre travail les actes de la Captivité et de la mort de nos cinq P.P. martyrs de la Commune. Eh bien, dit le Docteur, Moissenet en entrant, comment êtes-vous aujourd'hui? « Comme un potentat..... maître de la situation! » Que lisez-vous donc là mon Père? « Ah! un livre bien intéressant! et il m'édifie beaucoup. Tenez, Docteur, j'y ai vu avec infiniment de plaisir que vous y êtes cité.... honorablement... deux fois. » C'était une manière délicate de remercier de vive voix, après l'avoir fait dans son livre le dévoué Docteur de ce qu'il avait fait pour nous pendant la commune. « Quand vous êtes là, Docteur, disait-il un autre jour, je m'aperçois que je m'oublie. Je parle, je parle.... outre mesure. Mais, avec vous, c'est bien permis, n'est-ce pas? vous êtes si bon papa! ». Chargé de faire la liste des Pères qui devaient veiller la nuit, j'en profitai pour inscrire mon nom plus souvent qu'à mon tour. Une première fois, il m'en fit l'aimable reproche. Une seconde fois, il ne s'aperçut que quelques instants avant minuit de ma présence à son chevet. « Ah! cher Père! dit-il, c'est vous encore! c'est trop! c'est trop de fatigue, trop de bonté! » Non, mon Père ce n'est point fatigue, c'est consolation. Je lui apportai la Communion. À peine eût-il fini son action de grâces qu'il me fit signe. « Allez, allez vite vous reposer.. vous l'avez bien gagné! » Et il me tendit les deux mains, tenant l'étole qu'il avait reçue pour communier, et qu'il me rendait. Je pris l'étole et baisai les deux mains. Il se prêta paternellement à cette caresse de fils et ajouta: « C'est bien, allez vite, vite vous reposer... Vous ne ferez plus cela, n'est-ce pas? bonsoir. »

N'oubliant personne.

La veille même de sa mort, il était dans un affaissement extrême. Il y avait assoupissement, rêvasseries, la parole était pénible, et on était tenté de se demander s'il avait pleine connaissance de ce qu'il essayait de dire. Notre beau-frère, lui dit-on, était inquiet, à Vitré, de votre situation, et il est venu à Paris.... « ah!... » Le verrez-vous volontiers? « Oui... bien volontiers... attendez.. il y a, dans mon livre, cinq images... il en faut une sixième... ils sont six... j'aurais voulu les signer... Je l'avais promis... je n'ai plus la force... Je les donnerai telles quelles. » Il fut un peu ému de l'entrevue, balbutia quelques conseils de vie chrétienne et parfaite, donna sa bénédiction, puis, il remit ses six images. Personne n'avait été oublié. « Il y a de bonnes âmes, dit-il, qui m'envoient toute espèce de bonnes choses dont je ne puis guère profiter. C'est de leur part, grand esprit de foi et de charité. N'oubliez pas de les remercier, je les bénis. Donnez-leur en souvenir ces images. Il y a plusieurs Pères qui ne m'ont pas veillé la nuit: leur santé, leur âge, leurs ministères au dehors les en ont empêchés. Vous leur feriez peut-être plaisir en les invitant à venir. Choisissez le moment propice ». Quand il les vit, il les bénit et leur fit ses adieux avec effusion. « J'ai vu tel Père déjà. Je le verrais volontiers encore. Je ne l'ai point félicité de tel travail dont il s'occupe si bien. Je le bénirai, lui et son œuvre. Je serai content de lui laisser cette consolation ».

A Dieu sans cesse

La nuit avait été mauvaise, l'affaissement avait été extrême, les forces s'en allaient rapidement. J'avais assisté à son essai de dîner, vers midi 1/2 et, retenu au Confessional jusqu'au soir, je n'avais pu le visiter. Il y a un

siècle que nous ne nous sommes vus, lui dis-je en l'abordant, « ah! vous avez beaucoup confessé? C'est bien. » Et vous, mon Père, qu'êtes-vous devenu depuis ce temps là? « moi! j'ai mené une vie de végétal... oui, de vrai végétal. » Avez-vous dormi? « Probablement, mais je n'en ai plus souvenance. » Avez-vous pris votre potion? « Je ne saurais vous le dire. » Vous deviez vous lever, et vous recoucher au bout d'une heure, l'avez-vous fait? « Tenez, mon Père, toutes ces choses qui concernent le corps, je n'ai plus assez de force physiques pour me les rappeler. Des 24 heures du jour, je n'ai le souvenir que d'une... J'en ai le souvenir comme j'en ai le désir... un souvenir qui m'occupe et qui me nourrit. Je viens de là, je vais là, je ne sors pas de là. Du reste, hors de là, qu'importe? » Vous parlez de minuit? « oui! ». Même quand il s'endormait avant cette heure désirée, il s'y préparait. Comme l'épouse du Cantique des Cantiques, il pouvait dire: Dormio, cor meum vigilat. Il ne perdait pas complètement conscience de son attitude de préparation et d'expectative. Un soir, après nombreuses oraisons jaculatoires, il venait, pendant son sommeil, de réciter le Psaume miserere, lentement, et dans son entier, les trois oraisons du missel qui précèdent la communion du prêtre, et il s'engageait, toujours à haute voix, dans la récitation du Confiteor. Je crus bon, pour ménager ses forces physiques épuisées, d'intervenir. Quand j'apparus devant son lit, il venait de prononcer ces paroles: beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptistae, Santis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis. « C'est vous me dit-il suavement, vous venez (parce que je bats la campagne... Vous avez raison, et je vous remercie... J'étais pourtant en bien bonne compagnie. .. ajouta-t-il. Est-il bientôt l'heure de la Communion? » Non, mon Père, vous pouvez vous reposer encore. Je ramenais sous son menton, ses couvertures en désordre. Malgré une très-vive agitation de fièvre, il gardait l'immobilité la plus parfaite, et quand j'eus terminé mes petits arrangements « très-bien, dit-il... Cher Père, merci. »

<u>Aimant jusqu'à la fin.. in finem dilexit</u>

J'allai le jour de la mort visiter le malade dès le matin, j'y trouvai le P. Lefebvre avec le R. P. Provincial et je me retirai. Il avait fait venir le R. P. Provincial contre son habitude. « Oh! que le P. X. est bon disait-il ... que le P. Général est bon .... que la Compagnie est bonne ... mais moi, j'ai été <u>un indigne</u> .... le miracle que j'ai fait, c'est d'y entrer et d'y être resté... Mais, que j'ai été peu digne de cette grâce... » Et il se voila la face de son drap, en gémissant, et cela assez longtemps. Je revins bientôt après. Les deux Pères étaient encore là, je ne restai que quelques instants. Le R. P. Provincial le quitta, mais pour revenir 5 minutes après. Afin de ne pas le déranger (Il le croyait en repos) il se mit près de la table et récita son chapelet. Le malade s'adressant alors au P. L. « Mais, le P. Provincial, il faut le faire venir » il est ici dit le P. L. Le R. P. Provincial s'approcha. « mon Père, lui dit-il je prie pour vous. » « Qu'on se retire et qu'on me laisse seul avec le P. Provincial ». Les mains de ce dernier se trouvaient dans les siennes, les yeux du malade étaient fixés sur lui. « Mon Père, <u>Je me meurs</u>, je me meurs Mais plein de reconnaissance et d'amour pour le R. P. Général, pour la Compagnie, qui a été pour moi d'une bonté incomparable, incomparable, incomparable. (Ces paroles étaient prononcées à voix haletante mais accentuée) ... Pour Notre Seigneur... j'ai fait des bêtises... mais je déborde, je déborde... Pour la Ste Vierge Marie... mais, je ne sais plus... » Le R. P. Provincial lui répondit que si tout espoir était perdu pour la terre, restait le Ciel... qu'on était à l'avant dernier jour de la neuvaine. Il lui

demanda de prier davantage .... plus qu'il ne l'avait fait... « Non, ce n'est pas le genre de la Compagnie... J'ai prié.... ce n'est pas à moi d'insister.... N. S. sait... » Mais vos exercices, continua le P. Provincial, vous pourrez les achever... « Non dit-il, cela vaut mieux ... Il y aurait peut-être un monopole... il n'y en a pas dans la Compagnie... un peu de gloire... Nego per-nego, qu'ils soient à tous: Les exercices! j'en ai eu l'intelligence, mais je n'en ai pas eu l'esprit » (Ceci était dit avec un ton de conviction inouï) « Aussi j'aurai du purgatoire... et beaucoup » Oh! mon Père, reprit le P. Provincial, non, je l'espère; vous avez bien aimé N. S. et vous avez fait pour le mieux. « Pour le mieux!... ordinairement, pas toujours.... J'ai eu de la malice, J'ai eu des malices... plus des malices que de la malice. .... » Mais, si N. S. voulait vous laisser encore avec nous? « Oh! je resterais, allègrement. »

Je revins une 3ème fois les Pères y étaient encore, mais les abords du lit étaient libres. J'en profitai et m'approchai. Le malade me fit un signe d'amitié et je m'accoudai sur la barre de fer du pied du lit, les yeux fixés sur lui, sans rien dire. Le P. Lefebvre était au milieu de la chambre, du côté de la cheminée, le R. P. Provincial était du côté de la table. L'un et l'autre étaient debout. « Mon Père, me dit-il alors, quand on veille auprès d'un mourant, on fait, sans s'en apercevoir, une foule de choses de détail qu'on ne ferait pas en toute autre circonstance. Le malade, lui, semble tout absorbé et paraît ne rien voir... Il voit tout, cependant, il observe, il épie, rien ne lui échappe. Il réfléchit sur tout ce qu'il voit et ne manque pas de tirer des conclusions... Croyez-vous que je n'ai pas compris les assiduités charitables dont j'ai été entouré, ces derniers jours. Les visites multipliées.... les assiduités du R. P. Provincial. .. les vôtres, cher Père... et celles de tous.... Entre ce qu'un mourant pense et ce que, autour de lui, on croit qu'il pense, il y a une grande différence.. il y a un abîme .... » Pendant ce temps, le R. P. Provincial et le P. Lefebvre s'approchèrent. Je me retirai du côté de la boîte au charbon. Le R. P. Provincial se tint le plus près du lit, le P. Lefebvre se tenait auprès de lui. Le malade continua: .« Un abîme .... entre les choses de l'ordre naturel et celles de l'ordre de la foi il y a un abîme aussi. Les choses de l'ordre naturel.... qu'est-ce que cela? peu de chose..... Dans l'ordre de la foi.... ah! ah!.. » Et son visage s'anima, ses yeux se fixèrent au ciel et nous nous rapprochâmes un peu de lui, silencieusement et respectueusement. « Des splendeurs, ajouta-t-il, des splendeurs, des splendeurs, » Ces mots étaient dits d'un ton de plus en plus animé et profondément senti.... « Mon Jésus.... Oh! que vous avez donc bon Cœur! Jésus! Jésus! » On lui suggéra alors le nom de Marie, « Marie! oh qu'elle est bonne! » Le F. infirmier prononça le nom de St Joseph. « Bon St Joseph! dit-il. » Il y eut un moment de silence et comme de contemplation extatique. « .. Marie... Joseph... de la Compagnie de Jésus... Moi aussi, de la Compagnie de Jésus! mais quelle différence! moi je ne suis qu'une bête, qu'un dindon.... le dindon de la Compagnie.... je ne l'ai pas encore aussi bien compris... Je ne puis prétendre à plus.... dindon de la Compagnie de Jésus.... certes, c'est déjà beaucoup. » Le F. Bouillé s'avança alors pour lui faire prendre du bouillon. Il le prit à petites cuillerées et, pendant tout le temps et après, il nous parla avec émotion. Nous fesant ses adieux et se préparant à nous bénir. « Père Provincial, je vous ai légué une bien lourde charge » Vous ne m'oublierez pas. dit le P. Provincial. « Oh non.... tout est dans le cœur de notre Père, que vous avez vu à Florence. de St Ignace ...dans

le cœur du P. Rubillon, qui a toute mon estime et ma confiance .... dans le cœur de Jésus! ... Oh! qu'il est bon! .... adieu ... Dieu vous soutiendra ... adieu...

et vous, qui m'avez tant aidé, P. Pitot, tant consolé, non seulement pendant cette maladie .. mais avant .. pendant mon provincialat ... et après ... toujours ... tant ... tant ... adieu. Et vous, Père Lefebvre, si bon .. il est si bon .... Adieu. Je vous quitte, mais, je ne m'en vais pas ... Je serai là, à côté de vous .. Comprenez-le bien ..., je ne me montrerai pas .... J'aurai mes raisons. adieu .... Et vous aussi, Cher F. Bouillé si dévoué ... avec vos deux charges à la fois ... Merci ... adieu ... Je vous bénis." Nous nous sommes agenouillés tous les quatre, il a tiré sa main hors des couvertures et a fait sur tous le signe de croix ... " in nomine Patris et Filii et spiritus Sancti. amen."

Vers 4h ou 4h 1/2 du soir, le R. P. Provincial était dans la chambre du malade, avec le P. Lefebvre et avec le F. Bouillé. Une chaise était tout près du lit. J'allai m'y asseoir. Le malade avait la respiration haletante et rapide. Il avait les yeux ouverts, un peu élevés au ciel et vitrés. Je déposai ma main sur son lit et cherchai au travers des couvertures, à trouver la sienne. Quand je l'eus trouvée, il tourna ses yeux de mon côté avec une ineffable tendresse. Je croyais qu'il n'avait plus de connaissance, je me trompais. Nous restâmes ainsi pendant quelque temps. alors, il tira lentement et avec effort sa main de dessous la mienne et la porta affectueusement sur mon épaule, sur mon cou, sur ma tête, semblable à une mère qui caresse son enfant. " Je vous ai déjà béni, dit-il" en me regardant, et jetant aussi un regard sur les autres Pères et sur les Frères présents. " Je veux vous bénir encore ... une suprême bénédiction ... un dernier adieu". Il leva alors la main en disant: " vivez... travaillez ... Combattez .... courageusement et pour Dieu ... in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, amen." Nous étions tous à genoux, et il fit le signe de la croix sur nous d'une main très tremblante, mais bien complètement. Quand nous fûmes relevés, le P. J. entra. Je lui cédai la chaise sur laquelle je m'étais assis de nouveau. Il resta debout à côté d'elle. Il eut aussi sa bénédiction suprême: " Continuez, lui dit le vénéré Père, votre vie apostolique. Continuez-la dans la foi. .... dans l'espérance .... dans l'amour .... in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. amen."
Il était 4h 1/2 environ. Je ne crois pas que le R. Père ait béni personne depuis. Il resta quelques temps encore silencieux, haletant, les yeux fixés au ciel, et le râle de l'agonie commença.

Nous nous mîmes à genoux et le R. P. Provincial, entouré de quelques Pères et Frères, dont le nombre augmenta bientôt, commença les Prières des agonisants. alors le malade à qui rien n'échappait de ce qui se fesait autour de lui jeta un dernier regard sur le Père le plus voisin de son chevet, puis, il tourna les yeux vers son crucifix, il les éleva ensuite vers le ciel, et il ne les abaissa plus. Vers 5 heures, on interrompit les prières: les deux médecins venaient faire leur visite. Le pouls n'était pas très faible, il promettait, pensaient-ils, une heure et demie ou deux heures encore de vie. Ils ne se trompaient pas, le bien-aimé malade rendait paisiblement son dernier soupir à 6h 1/2.

Nous avions fait pour lui cinq neuvaines à nos martyrs; la dernière messe de la dernière neuvaine se trouva être celle de requiem. Comme le R. P. de Ravignan, le R. P. de Ponlevoy est mort le Vendredi, est resté exposé au parloir de la rue de Sèvres, le Samedi et le Dimanche, et a été enterré le lundi. Il

est mort le vendredi à 6h 1/2 comme le R. P. Olivaint. Dans le caveau du Cimetière, son corps occupe, exactement, la même place qu'y a occupée avant d'en être exhumé pour être apporté dans notre Eglise, le corps de ce dernier.

Les obsèques ont eu lieu le 30 Novembre, fête de St André, 10 ans, jour pour jour, après sa nomination au Provincialat.

Cujus memoria in benedictione est
En union de vos SS. SS. Mon Révérend Père,
Ræ Væ Servus in Xo.
H. Pitot. S. J.

Parmi toutes les marques de regret déposées par la main de la reconnaissance sur la tombe de ce vénéré défunt qui a laissé en mourant tant d'obligés, nous n'en choisirons qu'une. Elle vient de frères malheureux et persécutés auxquels sa charité a ouvert un asile pour abriter leur exil. C'est une double lettre envoyée par le R. P. Provincial de Venise l'une au successeur du R. P. de Ponlevoy, dans le gouvernement de la Province de Paris; l'autre à tous les Supérieurs de sa propre province.

Brixen. – 12 Décembre 1874.
M. R. P. – P. C.

Je n'ai su que bien tard par les journaux italiens la perte que votre Province vient de faire par la mort du R. P. de Ponlevoy; et je viens vous témoigner la part que moi et les miens nous prenons à votre bien juste douleur. Vous avez beaucoup perdu mon R. Père, car le bon Père était un vrai serviteur de Dieu et avait bien travaillé dans la vigne du Seigneur! Pour lui il en a maintenant, nous le croyons fermement, reçu la récompense! Car bienheureux celui qui meurt après une telle vie, si éprouvée, si pleine de mérites et de sacrifices. Mais pour nous, nous sentons toute la perte que nous avons faite de ses exemples, de ses vertus, de son amour dévoué pour la Compagnie. Que la volonté de Dieu cependant soit bénie. Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.

La Province de Venise, qui lui doit l'heureux asile des Alleux, où elle a pu abriter ses novices et ses jeunes scolastiques, s'associe, mon R. P., à la douleur de la Province de France, et j'ai voulu qu'elle s'associât aussi aux suffrages et aux prières pour en hâter son entrée au Ciel. La reconnaissance nous en fesait un devoir, et je me suis cru obligé d'ordonner pour l'âme du bon Père une messe à tous les Prêtres de la Province et un chapelet à ceux qui ne sont pas Prêtres comme on a coutume de le faire pour les Bienfaiteurs; car il a été vraiment un Bienfaiteur de cette Province. Je vous envoie la Circulaire que j'ai écrite pour cela, car je crois vous faire plaisir en vous l'envoyant.

Je suis en union de vos SS. SS. mon R. P., avec une bien sincère reconnaissance. — Ræ. Væ
Infimus in Xo Servus. C. Tedeschi. S. J.

Brixen. 10 Décembre. 1874. -
M. R. P. — P. C.

Le R. P. Armand de Ponlevoy vient de passer à une vie meilleure le 27 de Novembre. C'est lui qui, l'année passée, a procuré à nos jeunes religieux chassés de Tramin, une maison de refuge dans sa Province, et ajoutant la générosité à la charité, a concouru aux dépenses du voyage et d'installation dans cette même maison; il est donc juste que pour reconnaître ce bienfait signalé, rendu à notre Province, nous donnions à l'âme de ce Père vénéré, les suffrages de nos Prières et de nos saints sacrifices.

Veuillez donc mon R. P. ordonner à tous les Prêtres qui dépendent de vous, l'application d'une messe

et à ceux qui ne sont pas prêtres, la récitation d'un chapelet en suffrage pour le repos de l'âme du P. Armand de Ponlevoy, ancien Provincial de la Province de France et bienfaiteur de la nôtre.

En union de vos SS. SS. je suis avec respect
M. R. P. R^æ. V^æ. infimus in X^o. Servus.
C. Tedeschi S. J.

N. B. Un de nos Pères travaillant à écrire la vie du R. P. de Ponlevoy, nous prions ceux de nos lecteurs qui auraient gardé le souvenir de quelque trait ou de quelque parole à l'éloge de sa charité ou de ses autres vertus religieuses, de les faire connaître au R. P. Provincial à Paris.

Ecole Ste Geneviève. — Il s'est glissé, dans plusieurs feuilles publiques, une erreur sur les résultats obtenus par l'Ecole Ste Geneviève pendant ses 20 premières années.

Voici le chiffre exact. L'école Ste Geneviève a fourni pendant ses vingt premières années :

		Moyenne annuelle :
à l'école St Cyr	967	48 7/20
Polytechnique	320	16
Centrale	195	9 15/20
Navale	129	6 9/20
Forestière	57	2 17/20
Total	1668	83 2/5

En outre elle a fourni :

Officiers de mobiles	112.
Sortis des rangs	41.
Officiers de zouaves Pontificaux	16.
Officiers étrangers	3.
Jésuites	25.
Autres religieux	3.
Clercs séculiers	14.
Total	214.

Documents.

Notice nécrologique du P. Henri Galbaud du Fort.

Par le Père Pfister.

Le P. Henri Galbaud du Fort né à Coulommiers le 17 Mai 1838 était l'avant dernier de 3 frères et de 2 sœurs. Jeune encore il perdit sa mère en 1850 et son père l'année suivante et fit ses études successivement en divers collèges; après quoi il alla à Paris habiter la pension Maury pour se préparer au baccalauréat. Il sentit en ce temps pour la première fois le désir de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, et comme il suivait assidument les conférences du R.P. Félix, il lui écrivit pour lui demander son avis. Le P. Félix lui conseilla d'aller faire une petite retraite chez les Capucins à Versailles; il y resta 4 ou 5 jours sous la direction du P. Philippe, et à la suite de cette retraite il se rendit à Nantes où habitait une partie de sa famille. Il y entra dans des bureaux d'administration, mais ce n'était point son affaire. La bureaucratie ne convenait point à son caractère ardent et généreux. Il écrivit quelque temps après pour retenir une place au collège ecclésiastique de Senlis, où il suivit les cours de philosophie en 1859-60 jusqu'au mois de Juin.

On se rappelle qu'à cette époque l'attention de tous les catholiques était tournée vers Rome. Le général de la Moricière venait d'offrir son épée à Pie IX plusieurs jeunes gens dévoués partaient pour l'Italie afin de donner leur vie et leur sang pour la défense du Souverain Pontife. Poussé par son amour pour le Pape et la Ste Eglise, animé par l'exemple de ces généreux et nouveaux croisés, encouragé dans son dessein par un prêtre du Collège à qui il s'en était ouvert, le jeune Henri se hâte d'aller rejoindre à Rome ces illustres et courageux mercenaires. Il fut donc un des premiers de cette vaillante cohorte de héros qui prodiguèrent si largement leur sang pour la plus noble cause de l'Univers.

Ce serait à ses compagnons d'armes à dire ce qu'il fit dans les premiers jours de cette vie si nouvelle pour lui et semée de périls quotidiens. Sa modestie a gardé là-dessus un profond silence, mais nous savons, et nous ne devons pas le taire, car ce sera pour lui et pour sa famille un honneur impérissable qu'au moment où la colonne de La Moricière se dirigeait à marche forcée sur Ancône, empêché de la suivre par des fatigues extrêmes, il resta avec quelques uns de ses compagnons à Spoleto qui défendait le major Irlandais O'Reilly avec 600 hommes, contre 16.000 du général Brignone. C'était le 17 7bre 1860.

En face de la maîtresse tour de la ville dit le P. Bresciani se trouvait une petite masure à terrasse, percée de plusieurs croisées, et devant laquelle pendait une paillasse destinée à amortir les balles. Là s'étaient retranchés les 16 zouaves français dont faisait partie Henri Galbaud. C'est là que pendant 12 h. ils soutinrent une lutte acharnée et à jamais mémorable. La masure était criblée de balles, la paillasse qui leur servait de plastron avait été balayée à coups de canon, mais les zouaves cloués aux embrasures chargeaient toujours, tiraient toujours et rechargeaient encore pour recommencer sans cesse à tirer et à tuer. Tous les coups portaient – L'assaut est commandé. Comme un torrent gonflé qui pousse en avant ses flots écumeux, les piémontais s'avancent en masse dans la longue et étroite avenue qui conduit à la porte de la citadelle. A ce moment une décharge générale de 15 coups renverse les premiers assaillants; les balles de grenade se succèdent avec rapidité, et la pluie de fer ne s'interrompt pas un moment, jusqu'à ce que les piémontais épouvantés se soient retirés en désordre – Pas un des volontaires n'avait reçu de blessures. A 4 heures l'attaque se renouvelle avec 9000 hommes de troupes fraîches. Le feu des batteries et de la mousquetterie pleut de plus belle sur cette poignée de héros qui se battaient comme des lions sous un soleil dont les rayons les brûlaient, et presque sans une goutte d'eau pour étancher leur soif ardente. Elle dura jusqu'à 7 h. ¼. Ils avaient épuisés toutes leurs cartouches.

Le commandant O'Reilly vit clairement qu'il ne pouvait résister plus longtemps, et que prolonger la lutte serait exposer à

une mort inutile et certaine tant de braves soldats dont la majeure partie pouvait à peine se tenir debout. La capitulation fut signée pendant la nuit du 17 septembre et le lendemain quand les seize zouaves qui formaient l'arrière garde défilèrent devant son Etat-major, le général Brignone se découvrit, et garda son chapeau à la main jusqu'après le passage du dernier d'entre eux.

Considérés comme prisonniers de guerre, ils furent immédiatement dirigés sur Foligno. Renvoyé peu après en France, Henri du Fort fut retenu 4 jours à Livourne et 4 jours a Gênes. En arrivant à Marseille, il s'arrêta n'ayant plus d'argent, et Mr. Athanase de Charette blessé lui-même lui offrit 50 fr. pour continuer son voyage jusqu'à Nantes. — Il n'y resta pas longtemps; au mois de Décembre 1860 il revint à Rome et signa un second engagement de 6 mois. Il se fit remarquer par son courage à supporter des fatigues extraordinaires, par son bon et aimable caractère et par sa complaisance, ce qui lui fit donner le surnom d'excellent bon.

Il était lié d'amitié avec ce qu'il y avait de mieux au bataillon, et il suffit de citer entre plusieurs autres les lieutenants et capitaines, Des Reau, de Goullepagnon, du Fournel, du Ranquet, Wyart etc. Forcé par des circonstances particulières de quitter le régiment il rentra en France et vint habiter Nantes en 1861.

Deux fois des membres de sa famille songèrent à l'y fixer en lui trouvant et en lui proposant un parti convenable, deux fois N. Seigneur qui le voulait à lui, fit échouer les négociations au moment où elles allaient se conclure. Fatigué de la ville et de la vie désœuvrée à laquelle il se voyait exposé, il acheta des terres dans le Limousin, et établit sa demeure dans un modeste château. Les habitants du village voisin n'aimaient pas leur curé, et vivaient dans l'abandon des devoirs religieux. Le nouveau seigneur commença à donner l'exemple, en assistant tous les dimanches à la messe avec tous ses gens, en invitant M. le curé au château, et en lui témoignant tout le respect et toute la déférence qu'il méritait; peu à peu les habitants plus ignorants que méchants revinrent de leurs préventions.

Il fonda ensuite une école de religieuses pour les jeunes filles de la paroisse, et il avait par sa cordiale familiarité gagné si bien tous les cœurs que lorsqu'il se rendit à Rome pour la 3ème fois, les habitants voulurent l'élire maire, et le curé chargé de lui transmettre les vœux de la population, lui écrivit pour l'engager à revenir, mais il refusa constamment.

Henri avait repris les armes dans le corps des zouaves pontificaux, où il fut nommé peu après sergent. Les idées de vocation religieuse lui revinrent, des conversations intimes et sérieuses qu'il avait avec ses amis les développèrent. L'un d'eux, lui aussi Jésuite aujourd'hui, mais n'en ayant nulle idée à cette époque, lui faisant remarquer un jour du haut du pont St. Sixte à Rome l'eau qui fuyait, et prétendant lui prêcher morale parce qu'il le voyait pensif et rêveur, ajoutait à son oreille que toutes les choses du monde passaient comme cette eau, que tout n'était que vanité hormis servir Dieu!

Bientôt Henri du Fort quittait le monde, et quinze mois après, son exemple, ses lettres et ses prières, amenaient en personne aux pieds du R.P. Fréchon de sainte mémoire, à Angers, Monsieur le Prédicateur du pont Saint-Sixte.

Il avait fait connaissance avec Mr. L. Veuillot qui le recevait chez lui comme l'enfant de la famille, et qui lui écrivait plus tard: "Je vous envie votre double vocation, celle de zouave, et surtout celle de Jésuite". Maximin le jeune enfant de la Salette faisait partie de sa chambrée. Malgré la vie active des camps, malgré les distractions nombreuses qu'il rencontrait à Rome, il y avait un vide dans son âme, et il se sentait appelé a quelque chose de plus. — Un jour, c'était je crois en 1865, poussé par une grâce plus forte, il part avec le capitaine du Ranquet pour faire un pèlerinage à N. Dame de Vicovaro. Il voulait obtenir d'elle un signe sensible sur sa vocation. Il eut le bonheur de voir le miracle dont furent témoins la plupart des zouaves et d'innombrables pèlerins. Le visage de la Vierge pâlissait tout à coup,

ses yeux se levaient suppliants vers le ciel, et toute sa physionomie prenait une expression de si profonde tristesse que la foule émue éclatait en gémissements et en sanglots ! Les plus durs n'y tenaient pas, et l'on vit maint officier et maint soldat français de l'armée d'occupation venu là pour braver et insulter se jeter la face contre terre et se relever converti. Henri resta longtemps en prière, et obtint le signe qu'il désirait.

De retour à la garnison, il demande un congé de 10 jours, et se rend à Rome trouver le P. de Villefort l'ami et le consolateur de tous les jeunes gens. Il s'ouvre à lui de son désir d'entrer dans la Compagnie, à laquelle, disait-il, il n'avait jamais pensé auparavant. Le P. de Villefort lui conseille de faire une retraite à St. Eusèbe dont le Recteur était le P. Pellico. Il la fait en effet sous la conduite du P. de Cara, et après avoir terminé son élection, il va trouver le P. Rubillon, qui le reçoit, mais l'exhorte à passer auparavant une année comme épreuve dans un de nos grands séminaires. — Le P. du Fort choisit celui de Blois, alors dirigé par le P. de Lehen, et y fit une année de philosophie sous le P. Génévrier, après laquelle il voulut faire le voyage de Loyola et y prier le St. Fondateur de la Compagnie avant d'entrer au Noviciat d'Angers. Il y fut reçu le 4. 8bre 1866. et la première année d'épreuve terminée, envoyé comme surveillant à Vaugirard 1867 où il ne resta qu'un an. Il partit à la fin de 1868 et arriva à Chang-hai le 7 janvier 1869.

Jamais il ne manifesta le moindre regret d'avoir quitté son pays pour une mission pénible ; il se réjouissait au contraire de pouvoir évangeliser ce pauvre peuple chinois qu'il aimait beaucoup. Son zèle pour la conversion des payens n'eut d'égal que celui qu'il déploya pour étudier la langue et retenir quelques caractères. Le travail lui était très pénible, une étude si aride était pour lui une acte que j'oserais appeler héroïque. et jusqu'à sa dernière maladie, il ne cessa de s'y livrer à tous les instants libres. — C'était un homme d'ordre, et cet ordre extérieur était l'indice de celui de son âme. Il avait gardé de l'état militaire toutes les vertus compatibles avec l'état religieux, une grande énergie de caractère, l'amour de la discipline, un respect profond pour l'autorité. Il écrivait à son Supérieur général le 14 février 1873 : " Je fais la promesse solennelle, et si je ne connaissais votre peu de goût pour les moyens extraordinaires, je ferais le vœu, de me distinguer parmi ceux qui vous seront le plus soumis et le plus dévoués. Mon intention mon R. Père, est de faire sous votre supériorat au delà de ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de mon vœu d'obéissance. Je m'engage donc à ne jamais murmurer, jamais me plaindre, à toujours défendre les actes de votre administration. Je vous demande de me compter parmi vos enfants les plus dévoués, si par hasard il ne devait pas y avoir égalité dans le dévouement. Veuillez donc, mon R. Père, penser à moi, quand il s'agira de postes inférieurs qu'il vous coûtera de donner, et quand il vous faudra imposer quelque fatigue extraordinaire." — Ordonné prêtre le 14 7bre 1872 après 3 ans d'étude, il fut envoyé à Nankin pour se former au langage mandarin et cultiver cette chrétienté.

Il y passa une année faisant de temps en temps des excursions dans les environs et jusqu'à Kiuiong-kien et Ning-Kouo-fou, s'efforçant de répandre la bonne nouvelle du salut et d'instruire les rares chrétiens qui y sont disséminés. Il faisait ces voyages à cheval, mais plus volontiers encore à pied, se souvenant des longues marches de la campagne de Rome. La fatigue ou les difficultés du chemin ne pouvaient l'arrêter ; et cependant il était atteint déjà de la maladie qui nous l'a enlevé, mais l'énergie de son âme savait dompter le corps. Il savait aussi se faire aimer de tous par sa bienveillance et sa charité. Rien de puéril dans sa conduite, mais une douce gravité.

Ses conversations étaient sérieuses ; elles reflétaient son âme on sentait en toutes ses paroles un ardent amour pour l'Eglise, pour le S. Père, pour la Compagnie ; il n'en pouvait séparer ni la France, ni Henri V., jusqu'à son dernier soupir il a prié à cette double intention, et personne ne doute qu'il

ne leur ait fait le sacrifice de sa vie. – L'éloignement n'avait pas éteint en lui l'affection légitime due à sa famille, témoins ces lettres nombreuses qu'il lui écrivait. – Il avait aussi gardé un souvenir profond et durable de ses vieux amis du bataillon; bien souvent il disait la messe pour les vivants et pour les morts; en outre un jour de la semaine leur était consacré. Charette, les zouaves leurs familles, M. L. Veuillot, il nomme encore Le Chauff du Rean, de Goutlepagnon, Mme d'Héliand. Un autre jour était pour sa famille, un autre pour les âmes du Purgatoire, pour les pécheurs, ses bienfaiteurs et en particulier les P.P. Villefort et Olivaint pour lesquels il avait conservé la plus tendre et la plus fidèle affection. – Il rentra à Siu-kia-kaei (Zi-ka-wei) pour les vacances de 1873; la maladie avait fait des progrès, et le P. Chauvin dut lui annoncer qu'elle était mortelle. Quelque temps il refusa d'y croire; mais cette illusion ne fut pas de longue durée.

Nommé missionnaire à Ning-Kouo-fou il se réjouissait d'annoncer l'Evangile à ces populations pauvres et si bien disposées, mais les forces trahirent son courage, et à peine fut-il arrivé à Nankin, qu'il se vit contraint de revenir à Chang-hai. Il comprit alors son état, et prit son parti en soldat et en religieux. Pendant sa maladie il fut pour tous un sujet d'édification par sa résignation, son affabilité et sa reconnaissance. Une surdité de plus en plus prononcée, vint augmenter son épreuve; son courage ne défaillit point et resta toujours au dessus de ses souffrances.

Ce courage il le puisait dans le S. Cœur de Jésus, et dans celui de Notre Dame qu'il honorait de toutes ses forces, et qu'il aurait voulu faire connaître partout. Il aimait aussi ses frères de tout son cœur, l'on savait qu'il ne refusait jamais un service demandé. Tous les jours il allait visiter les autres malades retenus au lit, et revenait dans sa chambre pour s'entretenir avec Dieu par la lecture d'un livre pieux et par la récitation du rosaire.

Le 14 janvier 1874 il assista à la mort du P. Laperrelle qui produisit en lui une petite émotion. Cependant il restait debout et le 22 il commença sa retraite annuelle, aves les autres Pères réunis à Zi-Ka-wei. Il devait le jour de la clôture renouveler ses vœux. Un trait qui le peint bien: après la 1re semaine des exercices, son confesseur lui proposa de descendre dans sa chambre pour entendre sa confession: "Non, jamais, répondit-il, ce n'est pas à vous à descendre, c'est à moi à monter jusqu'à votre chambre, le contraire ne convient pas, et je n'y consentirai point." Et en effet on eut pu le voir gravir péniblement les escaliers et se diriger avec peine jusqu'à la chambre de son confesseur. Et le jour même de sa mort il disait au R. P. Supérieur qu'il voulait descendre à la chapelle le lendemain pour renouveler ses vœux. – Mais il fait trop froid, lui objectait le P. Supérieur, et vous pouvez les renouveler ici dans votre chambre. – "Non, mon R. Père, cela n'est point dans l'ordre, il convient que je descende."

Le 30 janv. au matin il se sentit un peu plus fatigué, toutefois il resta levé jusqu'à midi et demi et prit encore un léger repas. Le docteur constatant une faiblesse croissante, lui conseilla de se mettre sur son lit, ce que fit aussitôt le P. du Fort, et en même temps il avertit le R. P. Supérieur qu'il serait prudent de lui donner les derniers sacrements. Le P. Supérieur accompagné du docteur, alla le voir à 1h. et le trouvant ayant les pieds froids il lui dit: "On va vous apporter, cher Père, une bouteille d'eau chaude pour réchauffer vos pieds, mais ne désireriez-vous pas aussi quelque chose pour l'âme?" Et le P. du Fort l'interrompant poursuivit: "l'extrême-onction, mais oui, bien volontiers." Eh bien! ce soir à 4h. – Préparez-vous d'ici là, à 3h. moins ¼ vous ferez votre confession. – Le frère infirmier demeura à côté de lui depuis 1h. ¾ jusqu'après 2h. ¼, et s'éloigna un instant après avoir tout préparé pour la cérémonie. A 2h. ¾ le P. Chauvin entre, adresse la parole au malade qui ne répond rien: la tête était tournée du côté de la muraille. Il lui met la main sur le cœur, il battait encore aussitôt il lui donne l'absolution avec l'indulgence plénière, et lui fait l'onction générale sur le front avec les saintes huiles. Le P. du Fort rendit son âme à Dieu pendant ce temps. Notre Seigneur comme au P. Laperrelle

lui avait épargné les angoisses des derniers moments que le cher Père semblait redouter. C'était le dernier jour de la retraite 30 janvier 1874. Sans doute que ses anciens compagnons d'armes de Castelfidardo et de Mentana seront accourus à sa rencontre, et auront ouvert les portes du Ciel pour introduire dans le séjour des bienheureux leur frère zouave, et prêtre religieux missionnaire de la Compagnie de Jésus, répétant les noms glorieux pour notre Cher Père Henri, de Castelfidardo, d'Angers et de la Chine. — Pendant ce temps, ceux qui restaient sur la terre lui payaient l'hommage de leur souvenir et le tribut de leurs prières. Aussitôt qu'il eut appris sa mort le Général de Charette la fit connaître à ses zouaves par la circulaire suivante qui honore autant le Chef qui l'a dictée que les soldats auxquels elle est adressée.

Paris le 4 février 1874.

Le P. Galbaud du Fort missionnaire en Chine et notre ancien camarade vient de mourir d'épuisement et de fatigues dans l'exercice de son apostolat. — Nous qui comprenons et admettons la communion dans l'esprit de sacrifice devons nous unir aujourd'hui dans un souvenir commun. Je viens donc vous demander de faire dire le 28 de ce mois, une messe, afin de payer un hommage et un tribut à notre frère d'armes tombé glorieusement au champ d'honneur. — A la veille des graves complications européennes, c'est le moment ou jamais de demander à celui qui règle les destinées de ce monde la grâce et la force nécessaire afin que le Régiment dans son ensemble et que chacun dans son particulier fasse son devoir et ne se trompe pas de route. Le but est toujours le même — Rome —, et les moyens pour y arriver sont ceux là seuls que notre conscience religieuse et politique peut admettre, c'est-à-dire les moyens légitimes. ———

Nécrologie du P. Arthur Pharazyn.

———

Le P. Arthur naquit à Poperinghes en Belgique le 19 Mars 1842. Sa mère femme vraiment forte et distinguée, d'une grande et solide piété lui donna une éducation chrétienne peu commune, qui fut après la grâce le principe de toutes les faveurs qu'il reçut dans la suite. Il fit ses premières études au Collège de cette ville, jeune homme il se laissait aller facilement à sa nature ardente, et peut-être l'eût-elle entraîné bien loin sans la tendre dévotion à la Ste Vierge que lui avait inspirée sa digne mère. Il aimait à visiter Notre Dame de St Jean pèlerinage fréquenté de ce pays catholique, et ne passait aucun soir sans lui payer un petit tribut d'hommage. C'est ainsi que depuis l'âge de 12 ans jusqu'à son entrée dans la Compagnie, il faisait une visite à sa bonne Mère, lui demandant la grâce de connaître sa vocation. N. Dame lui apparut une fois en songe, et le reprit de sa vie dissipée. Il en pleura sincèrement, "et ce fut là dit-il, le commencement de ma conversion, peu à peu je revins à une vie plus réglée, et la pensée d'entrer dans la compagnie me fut encore suggérée par cette divine Mère. A différentes reprises, après la Ste communion il lui avait semblé entendre une voix intérieure lui répondre: "ne t'inquiète pas, après ta seconde, tu sauras ce que tu dois faire." Et en effet après sa seconde, s'étant rendu à Angers pour y voir une de ses tantes, religieuse du bon Pasteur, celle-ci lui conseilla de faire une retraite au Noviciat, à la suite de laquelle, il se résolut à obéir à la voix de Dieu qui l'appelait. Loin de s'y opposer, sa pieuse mère l'encouragea dans son généreux dessein, heureuse de donner à Dieu un fils pour lequel elle craignait avec tant de raison les dangers du monde. — Le P. Arthur entra donc au Noviciat d'Angers le 7 sept. 1860. Ses connovices lui rendent ce témoignage qu'il montra constamment un caractère gai et aimable, plein de charité pour ses frères et de dévouement au service de Dieu. Après les deux années d'épreuve ordinaire, et un an de Juvénat à St Acheul, il fut placé comme surveillant au collège de la Providence à Amiens. Pour le fortifier, Notre Seigneur permit qu'il n'y réussit que médiocrement, mais les cinq années qu'il passa ensuite dans le même office au collège

de Vannes 1864-69 furent marquées par un succès complet et continuel. — Déjà il avait sollicité avec ardeur son envoi dans les missions de Chine; à la fin de 1869 il vint à Vaugirard pour se préparer à son départ qui eut lieu cette même année et il arriva à Chang-hai le 17 Dec. 1869. Ce fut pendant les vacances de 1870 que son dévouement fit se déclarer la maladie dont il recélait le germe en lui-même. Vainement on essaya tous les remèdes pour lui rendre une santé qui nous était précieuse à tant de titres et qui offrait de si belles espérances. Notre Seigneur en avait jugé autrement, du moins lui accorda-t-il encore quelques années de vie pour nous montrer les vertus dont il avait orné son serviteur. (Tout ce qui suit est tiré d'une lettre du P. Doret à sa tante Marie des Anges religieuse du bon Pasteur à Angers). Dès l'abord il envisagea sa position avec calme, sans se faire illusion, il sentait que sa maladie était grave, mais il était heureux de mourir en Chine" grande grâce dont il remercia tous les jours Notre Seigneur". Il alla donc au devant de la mort avec une foi un courage et une sérénité qu'aucune épreuve n'a pu altérer. Quand il connut bien son état: " Mon cher, dit-il avec ce ton de plaisanterie avec lequel il accueillait la bonne comme la mauvaise fortune, mon cher, je suis au milieu du fleuve; il y a, dit le docteur autant de chance pour la mort que pour la guérison. Comme le bon Dieu voudra, pour moi, ça m'est égal." " Pourquoi demander ma guérison, quand en supposant que je guérisse, j'ai tant de dangers encore d'offenser le bon Dieu."

Il fut enchanté d'aller à Hong-Kong. " Cependant je ne valais pas la peine qu'on s'occupât tant de moi, et puis une pensée jette un vide sur ma joie, j'ai peur de mourir loin de vous, je sens maintenant ce qu'il en coûte de se séparer de ses frères, et combien je tiens à la Compagnie par le fond de mon âme!" Et quand il revient: " Ah! maintenant je n'ai plus aucune inquiétude, me voilà au milieu de vous, je puis mourir tranquille." Il manquait encore quelque chose à ses vœux, il souhaitait tant être prêtre. " Si seulement je pouvais offrir une fois le St. Sacrifice avant de mourir, répétait-il souvent, quel bonheur!" C'est que sa grande dévotion était pour N.S.. " Je ne puis guère en avoir d'autre si j'excepte la Ste Vierge, Notre Seigneur est si bon pour moi, il me donne tant de grâces, me comble de tant de faveurs, et puis je trouve en lui tant de trésors d'amour et de miséricorde." Il eut cette consolation pendant deux ans. Ordonné prêtre le 31 Dec. 1871. il dit sa première messe le 1er Janvier de l'année suivante. " C'est la 1ère fois que j'ai demandé sérieusement ma guérison; tenant Notre Seigneur entre les mains, je lui ai dit: Domine si vis potes me mundare, attamen..." Et en effet cette espérance ne dura que peu de jours. " Maintenant qu'il ne me manque plus rien je ne changerais pas ma place contre n'importe qui." Depuis cette époque il contracta l'habitude de renouveler en célébrant chaque fois le sacrifice de sa vie, ce qui donna à son âme une vigueur extraordinaire qui se traduisait dans le commerce extérieur de la vie par une paix si profonde, une si sainte et si joyeuse insouciance, que si on l'eut moins connu, on aurait pu s'y tromper. Aussi il recevait ses visiteurs avec un visage toujours souriant, il avait quelques mots agréables pour tous, se prêtait volontiers à une petite plaisanterie, et se montrait très reconnaissant de tout ce qu'on pouvait faire pour lui. C'était d'ailleurs une de ses résolutions " Souffrir gaîment devant les autres, ne parler de ses souffrances qu'au Supérieur et au docteur" et une autre fois: " Etre doux dans ma maladie, ne point paraître triste ou sévère en public faire un petit effort pour surmonter ma faiblesse, ne pas même avoir l'air de me plaindre: en un mot me tenir comme Jésus. — Un Père qui se recommandait à lui en partant pour le district mourait 8 jours après. " Le P. Bourdilleau est bien pris, lui qui me disait de prier dans le ciel pour sa mission, le voilà parti avant moi." - " C'est égal,

ce n'est pas tout de même gai de mourir dans la fleur de l'âge, sans avoir pu travailler pour le bon Dieu, ni expier ses vieux péchés." Et cependant faisant allusion à ses ennuis de collège et aux dangers qu'il y avait couru, disait-il, sa ferveur: "Je suis très content d'en être sorti, et d'être venu en Chine, j'ai au moins montré au bon Dieu ma bonne volonté, il ne veut pas que je travaille, cela le regarde." - Ce qui me rassure contre la crainte du jugement de Dieu, et me fait espérer que je ne serai pas damné, c'est ce que j'ai lu d'un religieux comme moi fort peu édifiant pendant sa vie. Atteint d'une maladie mortelle il se dit: j'irai bientôt rendre compte de ma vie passée à mon juge, je veux tâcher d'expier mes innombrables infidélités, en acceptant la maladie que Dieu m'envoie avec toute la générosité de mon âme, trouvant bien tout ce qu'on fera pour moi et ne me plaignant jamais de rien. Deux ans après, il mourut fidèle à sa résolution et apparaissant à son Supérieur avec l'éclat des bienheureux: "Comment père, un tel, est-ce vous qui étiez autrefois si peu édifiant et si infidèle à vos règles. - Oui, mon Père, et cette gloire, je la dois à la générosité avec laquelle dès le commencement j'ai accepté et supporté ma maladie." Voilà bien mon affaire, disait le P. Arthur, je vais tâcher d'en faire autant, et ceux qui l'ont vu à l'œuvre savent bien qu'il a tenu parole. - Bien qu'on priât pour lui, les Carmélites les Auxiliatrices s'étaient jointes à nous, sa mère et sa tante priaient et faisaient prier pour lui, il ne voulut jamais demander sa guérison, sinon par obéissance. "Je le fais parce qu'on le veut, mais je ris en moi-même d'incrédulité, tant je vois la chose impossible! Au contraire quand je demande à N.S. la grâce d'une bonne mort, comme je le fais tous les jours à la messe, alors c'est tout autre chose, mon cœur y est, et je sens que je prie avec goût, et avec confiance d'être exaucé." Et comme au mois de Mai 1871 on faisait pour lui une neuvaine à N.D. de Lourdes. "Si la Ste Vierge n'exauce pas ces prières, je lui dirai des messes d'actions de grâces, et je la chargerai de préparer mes paquets pour le grand voyage. Elle sait bien mieux que moi, ce qui me convient."

Ce bon P. Bourdilleau, disait-il encore, comme il doit rire là-haut et se dire: Pauvre Père Pharazyn, franchement pourquoi se donner tant de peine pour vivre, il aurait bientôt cessé toutes ces neuvaines, s'il savait combien l'on est bien ici.

La pensée de la mort ne le quittait pas plus que celle de Dieu pour qui il la voyait si volontiers venir. Cette union de son âme avec Dieu devint de plus en plus étroite la dernière année de sa maladie, il marchait habituellement en sa présence, sans contentions, comme un enfant devant son père. Il nouait chaque jour là-haut plus solidement, les liens qu'il sentait chaque jour se dénouer ici-bas, mais sans contrainte et avec cette familiarité toute filiale qui lui faisait dire en déposant le chapelet qu'il déroulait presque toute la journée pour les bonnes âmes du Purgatoire: "Ecoutez, mon Dieu, en voilà assez pour le moment, je vous prie de m'excuser, mais je n'en puis plus". Et un autre jour constatant sa difficulté à marcher: "Mon âme est comme mon pied, elle tombe lourdement, se traîne à terre, au lieu de s'envoler vers son Dieu".

La maladie poursuivait lentement mais impitoyablement ses progrès: il les constatait avec son calme ordinaire: "Ma carcasse se détraque, je ne puis même plus supporter de l'eau rougie." Et cependant il notait à cette époque: "Ne jamais quitter la table sans avoir fait à N.S. crucifié un petit acte de mortification, ne serait-ce qu'en acceptant joyeusement tout ce qu'on me donne." Et encore "Je recevrai tout comme venant de la main de Dieu, sans dire un seul mot: après tout un pauvre n'a pas le droit de se plaindre!" Si son corps souffrait, son âme se purifiait de plus en plus dans ces souffrances et se fortifiait pour le dernier passage: "C'est curieux la souffrance ne m'effraie plus, au contraire. Au commencement de ma maladie quand je me sentais plus fatigué, je me disais, Allons bon, encore une histoire,

est-ce agaçant? Maintenant quand je reconnais la souffrance qui vient, je me dis : allons encore une petite souffrance, merci mon Dieu ! êtes-vous bon ? Et loin de m'attrister et de m'impatienter, je me sens tout en paix. C'est une grande grâce que me fait N.S., j'en suis pourtant bien indigne." "Oh æternitas beata!"

Ce saint amour de la souffrance, joint à l'humilité avec laquelle il constatait le don de Dieu, lui attira une nouvelle et plus précieuse faveur : il entrevit un jour à la lueur divine la laideur du péché "Comme je vois bien maintenant ce que c'est, je ne parle pas du péché mortel, grâce à Dieu, mais de ces milles petites négligences que nous nous permettons si facilement Mon Dieu si nous savions". Au mois de Juin 1873 il fit un pèlerinage à N.D. de Zo-cé. Il y eut la conviction très intime que N.S. ne voulait pas accorder sa guérison, "je l'ai accepté avec une grande joie et une grande paix de cœur". Il ne pouvait plus lire que quelques pages dans un livre de dévotion, mais il s'entretenait sans cesse dans l'union avec N.S. lui offrant ses souffrances, sa vie et sa mort prochaine. – Toutefois vers la fin de 1873 il voulait faire sa grande retraite de 30 jours pour se préparer plus directement à la mort. Après sa retraite, il disait : "depuis 6 semaines j'ai souffert beaucoup, le bon Dieu m'a voulu faire faire un peu de purgatoire, mais il m'a donné la résignation, je suis prêt à mourir, aujourd'hui, demain, comme il voudra. Je ne saurai assez le remercier des grâces qu'il m'a faites, vraiment c'est le bon Dieu, et j'ai reçu dans l'ordre surnaturel invisible des faveurs indicibles. Tous les jours je m'offre pour l'âme du pêcheur qui résiste le plus à la grâce, et pour celle du purgatoire qui souffre davantage, ce qui me donne une grande consolation. Tous les jours aussi j'apprends à mourir et cette pensée ne me cause aucun trouble, malgré la peur qui y est inhérente. Je n'ai pas un seul moment d'ennui, tous mes instants sont bien partagés, et tous je les offre à N. Seigneur". Le 19 janv. 1874. il reçut les derniers sacrements qu'il désirait depuis longtemps. Avant de recevoir le St. Viatique, s'adressant à la Communauté il dit qu'il était heureux de mourir dans la Compagnie et en Chine, qu'il ne savait comment remercier N.S. des grâces qu'il lui avait accordées, de sa double vocation, et du sacerdoce : qu'il jubilait de joie à la pensée d'être bientôt au ciel : puis il remercia en particulier tous ceux qui lui avaient rendu des services, sans oublier les domestiques. Il a demandé pardon du scandale qu'il aurait pu donner et de sa mauvaise édification. Il a terminé en disant que Dieu lui avait fait entre autre deux faveurs insignes, celle d'une mère chrétienne et pieuse qui l'avait élevé avec soin, et avait toujours prié pour lui, et quand il était entré dans la Compagnie, celle d'un Père également bon qui avait remplacé sa mère et qu'il retrouvait en Chine à ses côtés à ses derniers moments. – Il eut encore à subir une épreuve bien douloureuse. Si on a jamais vu dans une communauté porte à porte 4 malades à l'extrémité, s'acheminant ensemble vers la tombe, on aura une idée du spectacle que présentait la maison de Zi-ka-wei et de la perspective qui s'offrait à chacun d'eux de voir un à un sous ses yeux ses trois frères expirer. Heureux celui qui partirait le premier : la Providence lui épargnerait ainsi un triple martyre. La longue maladie donnait il semble au P. Arthur le droit d'ouvrir cette triste marche : il en fut tout autrement. Le P. Laperrelle nous quitta le premier le 14 janvier, à 15 jours d'intervalle, le 30 le P. du Fort épargné par les balles italiennes mourait du même mal ; 5 jours après le 4 février succombait après 25 années d'un laborieux apostolat en Chine le P. Adinolfi : enfin le lendemain 5 février N.S. nous enleva le bon P. Pharazyn. – Il subit cette épreuve dernière comme il avait supporté les assauts de sa longue maladie avec le même calme avec la même sérénité.

Le F. Hersant venu le soir avait demandé à le veiller. Vers 1h ¼ du matin il alla avertir le R.P. Supérieur et le P. Chauvin. Tous trois ils récitèrent les prières des agonisants auxquelles s'unit le cher malade, ainsi qu'à toutes les inspirations qu'on lui suggérait, inclinant un peu la tête a celle qui lui agréaient le plus :

Adveniat regnum tuum. - Mater misericordiæ. Il avait la plus entière lucidité d'esprit et la conserva jusqu'à la dernière seconde. Comme les deux Pères s'entretenaient à voix basse près de lui - J'entends tout ce que vous dites - Alors mon fils, vous savez que votre dernier moment approche - Deo gratias. Le P. Chauvin lui donna une dernière absolution avec l'indulgence plénière. Le R.P. Supérieur après lui avoir fait renouveler le sacrifice de sa vie pour l'Eglise, la Compagnie et la mission, et l'avoir fait prier pour ses amis et sa famille, lui suggéra les dernières invocations. Arrivé à celles-ci Jésus Marie Joseph je vous donne etc... le P. Pharazyn répondit à chacune par un soupir, le 3ème soupir fut le dernier, trois heures sonnaient. Notre Seigneur par une dernière et bien délicate attention avait voulu que le même Père qui l'avait initié à la vie de la Compagnie, au Noviciat le lui rendit à 13 années de distance. - Le P. Pharazyn s'était fait aimer de tous par un caractère bien égal, vraiment aimable, plein d'affabilité et d'une certaine bonhommie flamande toute caractéristique, par sa charité industrieuse, et son dévouement généreux que rehaussait une franche piété jointe à une grande sagaité. Depuis longtemps mais surtout depuis sa grande retraite, il avait compris qu'il ne fallait plus vivre que d'une vie céleste. Ses conversations étaient pieuses et édifiantes, pleines de sentiments d'affection et de reconnaissance. Ne s'occupant plus des choses d'ici-bas, il préférait ne parler que du bon Dieu. Les prières et les pélerinages de sa pieuse mère ne lui ont pas rendu la santé du corps, mais elles lui ont obtenu des grâces spirituelles infiniment plus précieuses, entre autres celle de la mort la plus douce et la plus édifiante qui se puisse voir. Cette remarque est de tous ceux qui savent ce que Madame Pharazyn avait fait pour la santé de son cher Arthur.

Moriatur anima nostra morte justorum.

Détails sur la maladie et la mort du P. Clément Schrader, par le P. Camille Tedeschi.

Depuis un mois environ le P. Schrader se plaignait d'une forte douleur rhumatismale au côté gauche; sans consulter de docteurs on le soignait comme on a coutume de soigner ces sortes de maladies. La vraie cause du mal n'était point cependant un rhumatisme, mais bien, comme l'ont reconnu les médecins, un commencement d'inflammation de la plèvre - Quelques jours avant qu'il ne tombât sérieusement malade il avait passé une très mauvaise nuit; après une pareille fatigue le Père aurait eu besoin d'un repos absolu; mais (comme lui-même nous l'a dit) il se fit violence; il se leva à l'heure habituelle et après sa méditation célébra le St sacrifice de la Messe.

Le 14 février, il négligea complétement la fièvre qui déjà le travaillait; le matin il alla faire son cours d'hébreux au séminaire, et le soir celui de théologie dogmatique.

La nuit du 15 au 16 fut mauvaise et son état de faiblesse plus grand que jamais. Après la visite du médecin nous sûmes que notre bon Père avait une pleurésie. On lui appliqua une série de vésicatoires qui tous à peu près furent aussi inutiles les uns que les autres. Le mal persistant toujours et commençant même à nous donner de l'inquiétude on fit venir le 21 un second médecin. Celui-ci approuva tout ce qu'avait ordonné le premier et prescrivit un nouveau vésicatoire qui ne fit pas plus d'effet que les précédents. Le 22 le mal avait tellement fait de progrès qu'on songea à l'administration des derniers sacrements; la matinée du lendemain 23 avait été choisie pour cette cérémonie; mais le soir même du 22 l'état du malade faisait déjà pressentir une mort très-prochaine; Le R. P. Supérieur s'empressa donc vers les 10 hs de lui porter le St Viatique et de lui administrer l'Extrême-Onction; il les reçut avec un grand calme et une grande dévotion.

Vers minuit le Père qui le veillait lui donna la bénédiction in articulo mortis après laquelle le P. Schrader lui adressa cette simple parole : Au Ciel !!! _ Puis s'unissant aux différentes prières qu'on récitait il témoigna goûter d'une façon toute spéciale le sens des versets qui suivent :

Recordare Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ, ne me perdas illa die. Quærens me sedisti lassus, redemisti crucem passus: tantus labor non sit cassus. _ . .

Vers 4 h. ½ il perdit l'usage de la parole, et à 5 h. ¼ sans l'ombre d'agonie il rendit paisiblement son âme à Dieu.

Sa mort est pour nous tous un coup bien cruel ; Mgr l'Évêque en est profondément affligé, ainsi que tout le séminaire et un grand nombre de personnes respectables de la ville. Durant les deux jours que son corps resta exposé les séminaristes se succédèrent sans interruption de 8 h. du matin à 6 h. du soir, bon nombre de laïques vinrent également lui porter le tribut de leurs prières et tinrent à ce que leurs chapelets touchassent les mains de notre bien aimé défunt. Les obsèques eurent lieu le 25 ; outre tout le séminaire on y voyait beaucoup d'autres ecclésiastiques et un nombre considérable de séculiers.

Le R. P. Supérieur assisté des séminaristes officia solennellement à la messe de Requiem, puis l'assistance se rendit au cimetière accompagnée d'une foule considérable. Plusieurs personnes s'occupent en ce moment d'une souscription qui a pour but l'érection d'un monument à la mémoire de notre excellent et regretté P. Clément Schrader.

Pour la consolation et l'édification des Nôtres il me faut noter ici deux ou trois incidents. _ Le second jour de sa maladie notre bon Père pensa trouver un soulagement à ses douleurs en sortant de son lit il se leva donc et lorsqu'à l'heure de l'examen un Père passa chez lui pour savoir ce dont il pouvait avoir besoin, il le trouva, à sa grande surprise, pieusement agenouillé sur son prie-dieu en train de faire son examen. Et cependant son état de faiblesse était fort grand et de plus il avait la fièvre. _ Notre bon Père nous donna durant ses souffrances une preuve de la mâle énergie de sa vertu d'obéissance. Habitué dans ses maladies, sous un autre ciel, à suivre un régime tout autre que celui prescrit par le médecin, il se persuada qu'il ne pourrait point guérir ainsi soigné, et cependant il se soumit entièrement aux docteurs et obéit à toutes leurs ordonnances sans manifester le moindre trouble. Ainsi donc vrai fils d'obéissance durant toute sa vie religieuse, sa mort devant Dieu a encore eu le mérite du martyre de l'obéissance. _ Notre malade pour recouvrer la santé avait de concert avec le P. Ferretti commencé le 20 un triduo de prières à Sainte Valburge, sainte que les Allemands ont en grande vénération, il était convenu que le 23 au matin le P. Ferretti célébrerait la Ste messe à cette même fin dans une chapelle voisine de la chambre du P. Schrader. Or ce matin même du 23, alors que le P. Ferretti, ayant devancé l'heure habituelle, offrait le St Sacrifice et en était rendu au moment de la consécration, notre cher malade répondant à l'appel de N. S. passait à une vie meilleure. Le P. Schrader était un religieux d'une éminente vertu, alliant à la profondeur de sa doctrine une vaste érudition. Ses principes toujours sûrs et droits ne le virent jamais broncher un seul instant.

Plein de charité pour les autres il était dur envers lui même. Une prudence consommée relevait son caractère naturellement simple et franc. Il aurait pu de longues années encore être non seulement pour la Compagnie mais même pour l'Eglise d'une grande utilité. Il a plu au Seigneur d'en disposer autrement en l'appelant à lui pour le récompenser d'une vie pleine de fatigues et de sacrifices.

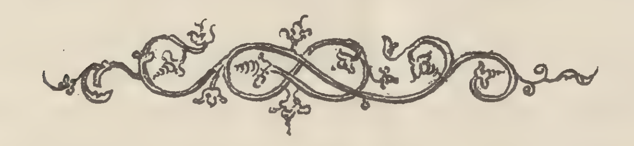
Fiat voluntas Dei.

Avis

Faveur accordée par Pie IX à l'Archiconfrérie de St Joseph d'Angers.

Le Pape Pie IX accorde à tous les associés de l'Archiconfrérie érigée canoniquement dans le diocèse d'Angers sous l'invocation de St Joseph et aux associés des confréries qui, en France, sont ou seront aggrégées à l'Archiconfrérie ci-dessus nommée, dans le cas où pour une cause raisonnable ils ne pourraient visiter l'église de leur confrérie aux jours marqués pour gagner les indulgences accordées par le St Siége Apostolique, de pouvoir gagner ces mêmes jours, les mêmes indulgences, pourvu qu'ils accomplissent les autres œuvres de piété qui leur seront prescrites. Le Saint Père accorde de plus à ces mêmes fidèles, aux conditions ordinaires, indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés, une fois par mois si à un des deux jours de réunion ils visitent l'église de leur confrérie. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

A.M.D.G.

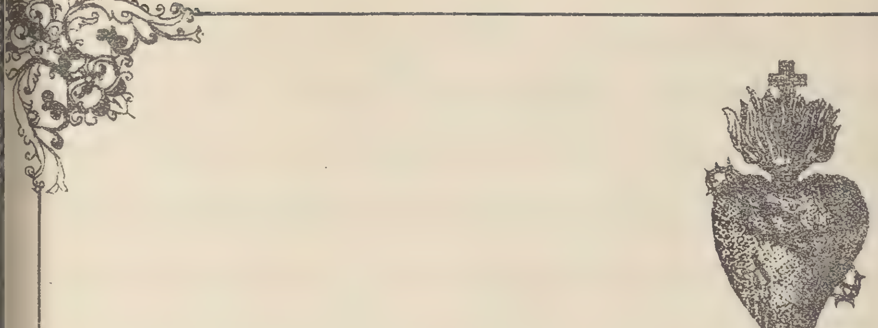




Lettres des Scolastiques de Laval.

SEPTEMBRE. 1875. NUMERO II.

Errat. _ Page 55 _ ligne 25. Lisez : réunissait.



LES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

aux P.P. et F.F. de .....

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.F.

P.C.

Chine. Kiang-nan. Extrait d'une Lettre du F. Havret à ses Parents. — Port-Saïd. — Canal de Suez. — Aden.

Port-Saïd. Le 1er Novembre nous stoppions tout près de Port-Saïd, vers 4h du soir. On doit faire le charbon, et comme on ne voyage que le jour dans le Canal, on ne se remettra en route que le lendemain au lever du soleil. Nous voici bien surement en Afrique, et quelle Afrique, grand Dieu, nue et désolée comme une terre maudite : si loin que l'on puisse voir, pas une herbe ; pas un arbre : la seule végétation du pays, observe en riant le P. Cordier, paraît consister en chiens hargneux et en poteaux télégraphiques.

A 20 mètres de notre bord, sur le quai, nous pouvons contempler à loisir les indigènes en costumes très-bariolés, qui assistent à notre arrivée. La couleur des figures est aussi variée que celle des vêtements ; il y a là toutes les nuances, depuis le blanc, jusqu'au noir d'ébène. Les uns sont noblement drappés dans leurs grands burnous blancs, bleus, etc. ; ils portent fez ou turbans, et ont bas, pantalons et sandales ; ce sont les riches de ce monde : Les autres, en plus grand nombre, sont vêtus avec moins de luxe : le costume ordinaire consiste en une large chemise de couleur claire : nous en voyons quelques-uns rendre force hommages au prophète d'Allah par mille prostrations et salamalechs respectueux... Les autres travaillent aux dragues, au charbon, ou même ... à rien du tout : et accroupis sur le rivage, ils contemplent en silence le soleil

couchant. Un sergent de ville de l'endroit, revêtu d'un vieux paletot drap d'Elbeuf, et d'une culotte bouffante en indienne, qui laisse passer ses jambes nues, représente l'autorité, et fait bien rire le P. Cordier. Nos supérieurs s'entendent pour utiliser au mieux les quelques heures dont nous pourrons disposer, et vers 5h ½ nous descendons à terre bien armés de Cannes et de parasols, qui nous défendront en cas de besoin des amabilités de nos hospitaliers Arabes. Nous laissions à bord les FF. Daniel et Androuard auxquels la journée n'avait pu suffire pour dire leur bréviaire, et faire leurs Exercices. Le P. Bobet se dévoue pour garder nos chers frères en l'absence de la Communauté, deux minutes suffisent pour nous faire mettre a quai : C'est étonnant comme tous ces Arabes s'entendent bien, et entendent bien le français quand il s'agit de nous voler... Enfin nous voila a terre après 5 Jours de traversée! A la suite d'autres passagers du Sindh, qui nous ont devancés, nous gagnons le quartier Européen, le plus rapproché du port. Une grande rue, composée de maisons à un seul étage, occupe le centre de la Ville. Toutes les autres rues coupent la première à angle droit, en sorte que bientôt nous connaissons assez bien la Géographie du pays, pour abandonner nos premiers guides. Pourtant, les premiers pas sont timides et craintifs; on nous a dit, à bord, que les assassinats n'étaient pas rares dans cette cité internationale, et le P. Supérieur lui même, sans doute à cause de sa responsabilité, est d'avis qu'il ne faut pas dépasser la Zône, assez resserrée, qui se trouve éclairée par des lanternes, car la nuit est déjà venue. Mais bientôt, notre petite caravane s'enhardit : le P. Cordier fait des affaires avec « un enfant du désert » qui lui fait payer 10 sous deux grenades détestables. L'Arabe sourit et nous félicite en Italien « Dolce » nous dit-il, mais nous n'y croyons pas. Décidément, s'écrie le P. Cordier, la population est sympathique et bienveillante, Les peuples ne doivent pas être jugés trop vite, C'est absolument comme à Naples. Le Père devient même audacieux. Il nous propose de pousser une reconnaissance, jusqu'au village Arabe, où il rêve déjà qu'un Cheik majestueux nous offrira le Chibouk hospitalier. Mais la majorité l'emporte en sens contraire: nos parasols ne suffiraient vraiment point pour garantir l'expédition. Je voudrais pouvoir vous peindre la physionomie étrange de cette ville cosmopolite, née d'hier au milieu du desert; ce qui domine surtout, ce sont les bazars de tous genres et les marchands de toutes sortes de boissons. Le P. Cordier constate que l'article souliers est peu offert par le Commerce: c'est logique puisqu'il est peu demandé. Toutes les devantures, portent des Ecriteaux Polyglottes, qui nous rapellent que nous ne sommes pas bien éloignés de Babel; on peut y boire le café en 20 langues différentes.. Très consolant pour le Consommateur, pense le P. Cordier. Dans les rues nous entendons parler tous les idiômes possibles; pourtant les indigènes dominent encore dans le quartier Européen; puis pour assurer la propreté de la rue, on laisse libre Carrière à une foule de chiens et de petits Messieurs, qui vous trottent en jappant et grognant à travers les jambes. Durant cette trop courte promenade, trois points surtout ont attiré notre attention : L'Eglise, l'armée, et le café du Louvre.

L'Eglise d'abord: Nous apercevions depuis quelque temps à l'extrémité d'une des voies transversales, une maison garnie de nombreux pavillons, qu'éclairaient brillamment une foule de lumières. On hésitait à traverser les terrains vagues et obscurs qui nous en séparaient. ce devait être tout au plus, pensions-nous, quelque café chantant, ou la maison de jeu dont on nous avait parlé à bord; à quoi bon nous risquer? Pourtant le désir de voir l'emporte, et bientôt nous voici en présence d'une foule assez considérable qui se presse à l'entrée d'un petit chalet décoré de lanternes, d'écussons, de verdures, etc. Une suite d'arcs de triomphe en frais branchages conduit à la porte de ce sanctuaire dont nous ignorons encore la destination. Pas de cris, ni de tumulte, malgré le grand nombre de ceux qui entrent et qui sortent à tout instant. Des transparents, avec des inscriptions Grecques indiquent le but de cette réunion, et c'est alors que nous

regrettons de n'avoir pas mieux profité de nos humanités. Le P. Cordier qui veut avoir l'ultima ratio rerum, disparaît pendant quelques instants, et nous invite bientôt à assister à un spectacle assure-t-il, bien digne d'intérêt. C'était fête pour la petite Eglise, et les Russes venaient rendre un pieux hommage à un des saints de leur martyrologe; nous sommes alors entrés avec tous ces pauvres gens, et nous sommes restés là quelques instants à contempler, en l'enviant pour les Catholiques, la dévotion simple et touchante des Schismatiques. Au milieu d'une grande salle qu'une large cloison sépare du Sanctuaire, se dresse l'image du Saint que l'on vénère (St Gerolamo, nous ont dit ces bonnes gens) entourée de beaux bouquets de fleurs qui n'ont pas à coup sûr été cueillies dans le pays, et éclairée par de grands cierges que font brûler les visiteurs. Tous, hommes, femmes, enfants, venaient avec recueillement embrasser l'image, et faisaient devant elle avant de se retirer, une petite prière que précédaient et suivaient plusieurs grands signes de croix, tracés de droite à gauche. Des peintures représentaient la Vierge Noire, ou les principaux Mystères de la vie de N. S.; puis à travers des panneaux entr'ouverts de la cloison du fond, nous avons pu voir le Sanctuaire et l'autel. Cette courte visite à l'Eglise russe nous a vivement impressionnés: faut-il donc quitter la France et la Ste Eglise Catholique, pour ne plus être attristé par l'indifférence ou le respect-humain? L'un des dévots de St Gerolamo nous donna avec complaisance, les explications que nous lui demandâmes, et nous sortîmes le cœur rempli de l'espoir que le bon Dieu fera miséricorde à un peuple qui paraît de si bonne foi dans son erreur. L'un des transparents que nous vîmes en quittant ces lieux nous parut alors plus intelligible: il portait ces mots: Χαιρε, ο δοξα των ιερεων!

Je passe à l'armée ottomane: au beau milieu de la grande rue se trouve le poste de garde, chargé de la police: il est 8 heures et nous assistons au défilé des troupes: il y a autant d'officiers que de soldats: Ils s'en vont gravement, et dans un beau désordre, faire la ronde du soir. C'était assez pittoresque de voir ces grands turcs, habillés de blanc, et armés d'un grand sabre, qui s'en allaient dans une attitude assez peu martiale, précédés d'une immense lanterne! Ce sont du reste de fort beaux hommes, et leur vue achève de rassurer notre digne Supérieur contre les éventualités de la soirée.

Enfin nous voici arrivés après plusieurs circuits, sur une assez vaste place, au milieu de laquelle on a fait pousser à grands frais quelques plantes qui forment un square. Tout autour se trouvent les cafés les plus en vogue; l'un d'eux surtout que j'ai nommé plus haut, attire nos regards. Dans un espace laissé libre au milieu des tables des consommateurs, disposées dans la rue, deux Arabes font des tours de leur façon. La mise en scène est des plus simples, pourtant nous ne savons s'il y a là diablerie ou simple tour de passe-passe. Le F. Mathis tient la 1ère opinion et pour cause; les autres suspendent leur jugement. Voici, du reste, en deux mots ce que nous avons vu. L'un des deux Arabes déploie son Turban, qui est un long voile blanc; puis il le roule, comme une corde, et le déchire en plusieurs morceaux, qu'il ramasse ensuite en un tas; il y met le feu et nous voyons brûler le turban, dont les flammèches tombent à terre: pendant ce temps, l'Arabe tourne et retourne entre ses mains, une partie du turban que les flammes respectent, en répétant souvent un mot semblable à: Daïri. Le morceau d'étoffe change de forme, et je le vois s'allonger en prenant de la consistance. Le F. Mathis nous raconte qu'à chaque invocation du jongleur, il a parfaitement distingué entre les mains de ce dernier, les traits du diable, tels qu'on les représente dans les images.. Notre cher frère, qui avait tenu à bien voir, était à peine éloigné de 3 mètres de l'opérateur, après 2 minutes environ, l'Arabe souffle sur la partie brûlée de l'étoffe; puis aidé de son compagnon, il l'étire, et voici retrouvé tout le turban en parfait état, et cachant dans ses plis un beau serpent, que notre homme se passe autour du cou, avant de faire la quête. Puis

bientôt à quelques pas de là, nos deux artistes partagent en bons frères le produit de leur collecte. Pauvres gens! il faut avouer que s'ils sont aux gages du démon, celui-ci les paie bien maigrement! Ce qui dans toute cette scène nous donnait à penser, c'était le costume très-primitif de nos Arabes, qui n'avaient pas à leur disposition, pour déguiser l'escamotage, les manches ni les poches de Robert-Oudin. Voilà ce que l'on voit sans cesse dans ces pays où le fanatisme et l'idolâtrie règnent encore en vainqueurs. Il était trop tard pour que nous vissions les P.P. Franciscains et les sœurs du bon Pasteur, dont les maisons se trouvent à Port-Saïd. Puissent-ils attirer par leurs efforts et leurs prières, les grâces de Dieu sur ces peuples si délaissés!

Longtemps après notre retour à bord, nous jouissons sur le pont, du magnifique spectacle d'une nuit d'Afrique. C'est vraiment bien beau, et cela fait penser au bon Dieu. Nous apprenons à notre retour, que c'est jour de jeûne pour les Musulmans; un bon nombre d'entr'eux chargeaient du charbon sur notre bateau; il paraît qu'aussitôt que fut arrivée l'heure de rompre le jeûne, un hurrah se fit entendre, et chacun laissant sa besogne, alla réparer amplement, les privations de la journée. De fait, la nuit fut blanche pour beaucoup de passagers, que tenaient réveillés les cris sauvages de nos travailleurs après ces libations.

Canal de Suez. 1er Novembre. Nous nous levons de très bonne heure, afin de permettre aux prêtres étrangers de dire la Ste Messe: il est juste qu'aujourd'hui, surtout les prêtres et les religieux aient leur fête, et nos frères ont fait une invitation qui a été accepté avec reconnaissance. On a hésité quelque temps pour savoir si une Messe serait dite en public dans le salon des 1ères. Le Commandant ne s'y oppose pas mais l'incertitude où l'on est, qu'il existe à bord des Catholiques pratiquants, décide nos Pères à ne point sortir N. S. de la pauvre petite Cabine. Le silence et la pauvreté de ce sanctuaire, dans un jour si solennel, nous rapellent les anciennes catacombes et nous font mieux goûter la bonté et l'humilité du divin Maître, auquel nous ne pouvons offrir qu'une simple crèche. A 6 heures nous voici en marche dans le Canal de Suez, après avoir quitté le port, et dit adieu à la Méditerannée, nous dépassons promptement les vaisseaux de tout pavillons, qui sont mouillés entre les deux jetées, et nous nous engageons dans cette longue voie de 40 lieues. Il nous est interdit de parcourir plus de 6 milles à l'heure pour ménager les rives qui tendent constamment à ensabler le lit du Canal. On nous donne quelques renseignements intéressants sur ce beau travail qui eut tant de renom dans ces dernières années. La largeur est moyennement, d'une 40e de mètres, et la profondeur, d'au moins 7 à 8 mètres. De chaque côté, le désert qui s'étend à l'infini, ou bien des lagunes qui laissent arriver la mer jusqu'aux remblais qui enserrent le Canal. De loin en loin, quelques légères constructions, appelées Gares, où l'on s'abrite, quand on craint un encombrement sur le parcours. Nulle part, on ne voit de végétation; seuls quelques genévriers rabougris élèvent leurs têtes chétives sur quelques points de la plaine immense. Nous avons longtemps admiré ce spectacle si nouveau pour nous. De temps en temps, nos yeux étaient frappés par d'immenses dragues dont les godets tournant à peu près à la façon des bocards à minerai de Vassy, vont puiser dans le lit du Canal, les sables qui l'obstruent, pour les verser ensuite audelà des berges, au moyen d'un long couloir, qui fait aussi partie de l'instrument. Quelques pauvres barques d'Arabes sont aussi un curieux spectacle. En voici un qui hâle son bateau avec une corde pendant que sa femme tenant entre ses bras un tout petit enfant, veille sur la barre de l'esquif. Mais ce qui se passe au désert et sur les lagunes, nous présente un spectacle bien autrement grandiose: à peine sortis de Port-Saïd, nous voyons sur notre droite, à l'horizon que limite seule la mer, une ligne blanche puis deux, puis trois, très peu distante l'une de l'autre et qui présentent chacune un front de plusieurs centaines de mètres. En vain, cherchons-nous, ce que c'est. Une jetée, disons-nous, ne présenterait pas ces solutions de continuité, et puis pourquoi une jetée au milieu de ces sables délaissés? Bref, un de nos

compagnons de voyage, qui a passé déjà bien des fois par ces lieux, nous donne la clef de ce mystère: Vous voyez, nous dit-il, des pélicans à la pêche: Et comme nous nous récriions sur l'invraisemblance de son dire, il nous fournit, en nous donnant ses lunettes marines, la meilleure preuve de son assertion: et nous voyons alors avec stupéfaction les oiseaux par milliers et rangés comme en bataille avec un ordre admirable, s'avancer à la poursuite du poisson qui fourmille dans ces contrées. Pendant plusieurs kilomètres de parcours, nous avons eu sous les yeux ce singulier spectacle, dont nous eussions à peine cru le récit dans un livre d'histoire naturelle. Pendant le même temps, d'autres surprises nous étaient réservées. Tout d'un coup, le P. Cordier me montrait l'horizon: On tire le Canon! Mais je n'entends rien? Alors c'est le vent qui soulève les sables du désert! regardez! Et je vois en effet, s'élever audessus de la mer, un nuage dont les formes semblent varier sans cesse et dont les couleurs se modifient à tout instant sous l'action du soleil; c'était féérique, et pour mieux voir nous prenons la lunette: Prodige! c'étaient des myriades d'oiseaux qui argentaient les rayons du soleil et qui tournoyaient et s'ébattaient dans les airs avec mille gracieuses ondulations; on eut dit et cela à la lettre, un grand voile d'argent agité dans l'espace, du reste le nuage animé s'abattit bientôt dans les eaux, et alors, la mer se montra à nous sur une surface de plusieurs milles, couverte de ses charmants habitants.

Il y a aussi beaucoup à voir sur la rive gauche du Canal. Là, le désert dans sa monotonie. Le soleil n'a mis que quelques instants à sortir de la terre son disque rouge et immense. Puis bientôt, quand les premières couches de la terre ont été échauffées, nous voyons le mirage. Derrière ces sables brulants, paraissent s'élever au dessus d'un beau lac qui les reflète, des villes, des chateaux, de riantes oasis, mais ce n'est qu'une illusion, un petit nuage, un maigre arbuste, une motte de sable sont la seule réalité objective, nous avançons toujours, et sans cesse ces enchantements fuient devant nous, en revêtant mille changements capricieux; avec la lunette, le phénomène physique devient sensible et comme palpable; on voit onduler, très distinctement audessus du désert, des couches d'air chaud qui ressemblent au mouvement pressé de la vague sur le rivage, et nous comprenons combien dût être douloureuse l'ignorance de nos pauvres soldats quand ils étaient victimes du mirage.

Après diner, le Rév. Burdon réunit dans le salon, les fidèles du culte Anglican, et après quelques cantiques fit à son auditoire une lecture de la Bible; plusieurs crurent alors que l'humilité et la prudence de nos pères, tourneraient au mépris de notre sainte religion, mais grâce à Dieu il ne devait rien en être, et cette circonstance fournit même aux Catholiques du Vaisseau l'occasion de révéler leur foi. Deux dames anglaises, toute une famille portugaise, (Gouverneur de Macao) nous exprimèrent le désir d'assister chaque jour à la Messe qui se dit dans la Cabine, avec le regret de ne l'avoir point fait plustôt. Le Commandant du Sindh, plusieurs officiers de marine, nous assurèrent qu'ils eussent été heureux d'assister à la Ste Messe dite en public; or, on pouvait à bon droit, douter de ces derniers: Nous pourrons donc, Dimanche prochain, compter sur leurs concours; l'amiral ne pourra manquer non plus; et c'en sera assez pour honorer N. S. sans danger de le voir mépriser par les libertins ou par les protestants.

Le soir au coucher du soleil, nous mouillons au milieu des lacs Amers, entre Suez et Ismaïlia. Le Commandant tire quelques fusées, qui semblent un instant ajouter au nombre des étoiles de cette nuit admirable; et l'on allume des feux de Bengale qui éclairent au loin de leurs reflets notre calme solitude.

Le 2 Novembre de grand matin, le Sindh se remet en marche dans le Canal. La femme et les filles du gouverneur Portugais, fidèles à leurs promesses assistent aux messes de nos pères, qu'elles entendent toutes trois avec une grande piété. Au moment où sonne le déjeuner on signale l'Amazone que nous allons croiser, et qui revient d'où nous allons. On en perd l'appétit et chacun veut saluer du haut du pont ceux qui dans quelques jours vont revoir leur patrie. J'espérais voir quelques Prêtres ou quelques religieuses, mais je n'en ai point aperçu. A 11 heures nous arrivons à Suez où

nous ne devons séjourner que le temps strictement nécessaire pour le service des postes. Nous désirons profiter de cet arrêt, pour descendre à terre. Impossible, nous dit le Commandant. Car 1° vous seriez assurés d'y gagner une insolation, 2° vous n'auriez pas le temps. Force nous est donc de rentrer nos parasols dans leurs Cabines et de nous contenter d'examiner à la lunette, la ville dont nous sommes éloignés de 2 milles. Une mosquée et l'Eglise des P.P. Capucins avec la gare (ligne de Suez à Alexandrie) sont les seuls monuments qui ressortent au milieu de cet amas de maisons grises. Pourtant, je ne sais pour quelle cause nous ne repartons qu'à 4 heures du soir, munis d'un pilote qui doit nous garantir des Ecueils de la Mer rouge. Les Arabes de toutes couleurs avaient durant ce temps, envahi notre pont, pour y vendre noix de cocos, grenades et oranges qu'ils faisaient payer aussi cher que les marchands de Paris. La vue de deux requins qui folâtrent sous notre bateau, réconcilie un peu le P. Cordier, avec le mouillage un peu trop prolongé de Suez.

Enfin nous voilà dans la fameuse Mer rouge pour jusqu'à samedi. Le Commandant rassure le P. L. Platel, en lui disant qu'aucune des 15 ou 20 traversées qu'il a déjà faites dans ces parages, ne s'est passée sans qu'il jetât à la mer quelques-uns de ses passagers. Aussi voyons nous dès ce jour, redoubler les précautions contre les effets du soleil. Une double toile est placée sur le pont, ainsi qu'une autre qui entoure les bastingages; puis tous ces Messieurs se revêtent de flanelle ou de toile à peu près comme le Pierrot de Guignol, et leurs têtes se couvrent d'immenses Casques à courants d'air. On se croirait en Carnaval, si l'expérience de chacun ne lui rappelait que de semblables précautions sont ici nécessaires. Plusieurs se proposent de passer sur le pont, la nuit qui va suivre; il n'y aura rien à redouter, pourvu que les yeux soient à l'abri de la brume qui tombe sans cesse; mais pour nous, nous remettons à la dernière extrémité, l'exécution d'un pareil projet, et nous irons ce soir encore prendre dans nos Cabines, et le plus tard possible, un bain de vapeurs à haute pression. Au surplus, je crois que bien peu parmi nous consentiraient à échanger cette petite épreuve contre le mal de mer.

Dans ces longues soirées notre petite Communauté cause ou bien prie paisiblement. A nos côtés, l'on tue le temps aux petits jeux; les gages et le furet font les frais de la séance, tandisque les plus intrépides jouent aux cartes, dans les salons. Pour renouveler constamment l'air des salles inférieures, des Chinois aux longues queues, patiemment assis sur un tabouret, durant des heures entières tirent une petite ficelle qui agite, au-dessous des têtes des convives ou des joueurs, de frais ventilateurs en toile blanche tuyautée. Vous voyez que rien n'a été oublié, pour nous empêcher d'étouffer dans la Mer Rouge. Du reste, nous n'avons pas encore dépassé aujourd'hui, paraît-il 32° Centigrades; c'est un modeste début.

Journée du 3 Novembre. Nous retrouvons aujourd'hui, la monotonie de la pleine Mer: Les F.F. Daniel et Androuard s'en occupent assez peu, et ils n'ont cessé de chanter le Cantique de Moïse. A 7h ½ du matin, on nous signale à gauche les hauteurs du Sinaï. Vers 10 heures nous passons à quelques milles de deux larges rochers à fleur d'eau, que nous apercevons très bien, et que l'on a nommé les deux Tables; dernièrement un vaisseau hollandais est venu s'y briser dans la nuit. Heureusement, c'est le bon Dieu qui nous conduit. Dans l'après midi, je commence à travailler un peu. Je fais de la philosophie et de l'Allemand avec le F. Mathis: mais au bout de 24 heures mon cher compagnon menace d'en être malade, et le P. Supérieur oppose son veto à toute étude sérieuse. Le spectacle le plus intéressant de ces belles soirées que nous passons sur le pont, c'est la phosphorescence des vagues qui dégagent mille éclairs et mille jets de feu; le sillage de notre navire à une assez grande distance, nous paraît tout enflammé!...
Bien chers parents et bien chers frères, la nuit menace d'être bien lourde dans une Cabine. Je ne sais si je dois vous dire bonsoir pour cette fois. En tous cas je m'unis à vous de tout

cœur dans mes prières du soir. Que Dieu vous garde tous dans sa paix.

Aden. 10 Novembre. Je vous quittai, je crois, samedi dernier, au moment où nous allions entrer dans le port d'Aden, lieu d'arrêt pour tous, et de bifurcation pour les passagers de Maurice et de Bourbon. Vers 3 heures de l'après midi, me trouvant dans ma Cabine, j'entendis le Canon du bord annoncer notre arrivée dans la rade, et je m'empressai de monter sur le pont. Là je fus témoin d'un spectacle des plus curieux, et je crus un moment que je rêvais, tant je fus surpris de tout ce que je voyais. Nous étions mouillés à 3 ou 400 mètres du rivage; à notre gauche, une vaste plaine de sable, coupée bientôt par les montagnes escarpées de l'Arabie Pétrée; à droite le quai de débarquement avec quelques barques de passage, et à quelques pas seulement se dresse un rocher brûlé et tourmenté, qui s'avançant en mer comme une jetée, se prolonge ensuite le long de la petite baie jusqu'à un fort Anglais qui domine admirablement toute la rade. Sur ce rocher inculte, et dans la partie la plus proche de la mer sont bâties de fraîches maisons que l'on nous dit former la ville européenne. Là se trouvent les Consulats, les Commerçants, les agences et Messageries dans les gentilles petites miniatures de palais blancs, éclairées par un chaud soleil. Mais une minute m'avait suffi pour voir tout cela, et mon attention allait être bientôt et plus longuement excitée par la représentation que nous offrirent les naturels de cet étrange pays. De tous côtés accouraient vers nous les fils du désert (expression favorite du P. Cordier) montés sur de légères pirogues et pagayant à toute vitesse à la rencontre du Sindh. Ce sont les plongeurs, nous dit le P. Lazariste. Vous allez bien rire. Nos petits Arabes (ils paraissaient tous n'avoir que de 10 à 20 ans) assis dans leurs légers esquifs furent bientôt sous notre bord, et nous eûmes le loisir d'examiner à l'aise leur petite flotille: les uns étaient dans une pirogue; les autres arrivaient à la nage; quelques uns enfin suivirent bientôt dans de plus grands bateaux. Les véritables indigènes se reconnaissent facilement à la couleur de leurs corps: marron foncé, ou chocolat; ils ont généralement les cheveux crépus comme les nègres; les lèvres épaisses et les dents saillantes. C'est la race des Osmalis; leur costume est très simple; un morceau de toile en guise de Caleçon; tous nos petits plongeurs sont de cette famille. Sur les grandes barques qui doivent transporter les passagers à terre il y a en outre des nègres et des blancs que nous croyons être des Juifs Arabes. Ces derniers ont un véritable costume, et l'on voit aux précautions qu'ils prennent contre l'ardeur du soleil, qu'ils ne sont pas nés comme les autres, pour vivre dans le désert. Mais je reviens à nos petits Arabes: les voila qui s'agitent et se démènent sous le Sindh, et épuisent tout leur répertoire de français « oh! oh!! oh! oh!! » crient ils en cadence, en se frappant les mains: puis « à la mer! à la mer! à la mer! ». Ils ne savent que cela, mais du moins ils le savent bien dire, et pendant toute une heure que nous restons sur le pont, ils nous assourdissent de ce cri répété. Un passager, qui connaît bien le pays, tire de sa bourse une petite pièce blanche, et la lance au milieu des petits crieurs; aussitôt dix têtes ont disparu sous les eaux: les corps ont suivi; on voit l'eau bouillonner un instant: ce sont nos plongeurs qui se disputent la bonne aubaine: après quelques secondes le vainqueur paraît et montre à tous la petite pièce, qu'il conserve ensuite dans sa bouche pour courir à d'autres conquêtes. L'expérience fut plus d'une fois renouvelée par nos compagnons de voyage qui jetèrent bientôt petites et grosses pièces; pas une n'eut le temps d'aller jusqu'au fond de l'eau et toutes entrèrent bien vite dans le porte-monnaie de nos jeunes Arabes. Ceux ci étaient du reste de la meilleure humeur, et quand on ne leur jetait rien, ils s'amusaient entre eux avec le même entrain que feraient de petits français. La plupart restèrent tout le temps à la mer sans prendre de repos, passant en jouant sous les barques, recevant en riant les coups de rames que leur

envoyaient par mégarde les matelots, et faisant mille tours, comme la carpe du bon Lafontaine. De temps en temps une pirogue était renversée avec son propriétaire, et il était curieux de voir avec quelle aisance le navigateur démonté reprenait possession de sa petite nacelle : il la retournait d'abord ; puis pour la vider de son eau, la saisissant par un des bords, lui imprimait un mouvement rapide de va-et-vient dans le sens de la longueur, après 4 ou 5 oscillations tout au plus, il n'y restait presque plus rien, l'arabe sautait alors légèrement sur la pirogue, et s'asseyant sur l'un des côtés qu'il faisait incliner, il vidait promptement avec ses mains le peu d'eau qui restait ; puis s'aidant encore de ses mains qui lui servaient de rames, il s'en allait quérir sa pagaie qui courait à la dérive. (Les pirogues que nous avons vues sont faites d'un seul morceau ; c'est un tronc d'arbres creusé, de 5 à 6 pieds de longueur, et 50 centimètres de largeur, et portant deux hommes au plus. La pagaie est une petite rame de 2 pieds qu'ils changent de main avec une extrême rapidité, suivant la direction qu'ils veulent imprimer à leur embarcation.) Le lendemain, pendant un plus long temps encore, la même scène se renouvela, et nous n'avons pas surpris une seule fois sur toutes ces petites figures, qui du reste paraissaient fort intelligentes, un seul signe de dépit ou de colère. Mon Dieu, pourquoi faut-il que tant d'âmes, que N. Seigneur a rachetées de son sang, soient plongées dans l'infidélité ! de tous ces hommes que nous voyions alors, pas un n'était enfant de Dieu, et tous mourront dans la religion de Mahomet, car il ne s'opère pas de conversion parmi eux. Cette réflexion nous a fait apprécier davantage le bienfait de notre vocation, et je souhaiterais que le même souvenir émût aussi profondément tous ceux qui ont le bonheur de naître dans la religion Catholique. Nous avons encore remarqué chez ce petit peuple, plusieurs détails assez singuliers ; la plante des pieds et le dedans des mains blancs, complètement blancs : et si vous leur en demandez la raison, ils vous diront qu'ils arrivèrent en retard à la création du genre humain, et qu'il ne resta à leur premier Père, que juste assez d'eau pour se débarbouiller les mains et les pieds. Ils trouvent les cheveux rouges d'un très bon goût ; aussi, parvenus à l'âge adulte, ils se couvrent la tête d'une couche épaisse de chaux qui réagit sur leur cuir chevelu, et les mène au résultat désiré ; nous en avons vus un certain nombre, coiffés par un vrai casque de cette pommade d'un nouveau genre ; d'autres qui avaient heureusement conduit à terme ce stage extraordinaire, portaient fièrement au vent, comme le lion du désert, une longue et épaisse crinière fauve, dont les mèches en tire-bouchons, se dressaient au dessus de leur tête à 15 centimètres. Mais il est temps d'abandonner pour aujourd'hui les pirogues et les plongeurs pour aller visiter Aden

Nous prenons à la hâte un morceau de pain qui nous servira de dîner pour ce soir, car nous ne comptons pas rentrer avant huit heures : puis quatre vigoureux rameurs du port nous ont bientôt conduits au quai ; on les comprend un peu, car ils savent quelques mots d'anglais ; et vraiment ceux-ci nous paraissent moins barbares que les passeurs de Port-Saïd. Votre nom ? demande le P. Cordier, au chef batelier, afin que nous vous prenions au retour ? Je m'appelle le numéro 22, répondit-il en riant. Eh en effet c'est le numéro de son bateau. Sur le quai nous sommes assaillis par une avalanche de petites voitures qui se disputent l'honneur de conduire nos excellences à la ville Arabe, distante d'environ 5 Kilomètres. Il était environ 4h. 1/2 de l'après midi, et l'ardeur du soleil fit craindre à nos pères que nos blancs parasols ne pussent suffire à nous préserver d'une insolation, qui est toujours dangereuse dans ces climats. Aussi notre petite troupe, composée de 7 personnes (les mères étaient restées à bord) fut elle bientôt installée dans deux voitures, qui partirent au grand trot, vers la cité indigène. Deux nègres nous conduisaient drapés dans une grande toile blanche, et secourus chacun par un coureur qui venait après nous.

Nous laissons derrière nous la ville Européenne, qui présente peu d'intérêt, et nous nous dirigeons de toute la vitesse de

nos petites bêtes vers l'Aden des Arabes. Il y avait bien en effet à peu près 5 Kilomètres. Nous passons à coté d'un hameau, tout entier composé de petites huttes en branchages et en boue, vrai gourbis de pêcheurs, alignés en sales ruelles, et présentant à tous points de vue, le plus misérable aspect. Plus loin, le chemin monte sinueux jusqu'au sommet de la montagne, qui nous dérobe la vue de la ville : un fort placé sur la hauteur, et les murailles de défense qui couronnent toutes les crêtes voisines nous rappellent la présence des Anglais. Le long de notre route, nous rencontrons de nombreux piétons qui s'en vont au port ou en reviennent à grands pas : des attelages de boeufs, des troupeaux de moutons à grosse queue : des convois de petits ânes, et de majestueux chameaux ; rien de plus vivant et de plus pittoresque que ce parcours dans une région désolée. — Enfin, nous atteignons la porte, au haut de la montagne, et après avoir dépassé le poste Anglais, et suivi un instant le chemin creux taillé dans le rocher nous découvrîmes la ville à nos pieds, à quelques centaines de mètres — Elle est toute blanche et fraîche, au milieu d'une plaine encaissée par des montagnes noires et nues. Nous nous faisons indiquer l'Eglise Catholique, qui est là tout auprès du chemin. Quel bonheur de retrouver après tant de jours, un tabernacle et une Eglise ! Après notre visite, nous entrons chez le Missionnaire qui arrive justement pour nous recevoir : C'est un Père Capucin, italien, qui depuis 5 mois est resté seul dans sa petite Chrétienté ; il nous adresse la parole en français, et nous dit à la fois la joie et la déception que lui cause notre visite : « Depuis longtemps, nous raconte-t-il, j'attends du renfort de nos pères de France, mais jusqu'ici ils n'avaient pu venir. Enfin je croyais que le Sindh devait mettre le comble à mon bonheur : à la nouvelle de son arrivée, je me suis rendu au port, on me dit que les Pères avaient déjà pris le chemin d'Aden ; et j'accourais pour embrasser mes nouveaux compagnons de travaux... » C'est bien long en effet, 5 mois à vivre seul ! Le bon Père voulait nous héberger et nous conserver pour la nuit : mais nous ne le pouvions et nous acceptâmes seulement un rafraîchissement tout français. Le Père nous fit remarquer en souriant, que le vin de Bordeaux est moins cher à Aden qu'à Paris. Le bon missionnaire nous eut volontiers accompagnés dans notre visite, mais son ministère l'appelait à l'Eglise : c'était l'heure du chapelet pour les soldats Irlandais, que nous vîmes en effet à la porte. Là encore une comparaison nous vint tout naturellement à l'esprit, et certes elle ne fut pas à l'avantage de nos pauvres soldats. De l'autre côté de l'Eglise, se trouve la maison des Dames du bon Pasteur. Nous allâmes causer quelques instants avec elles, pour leur parler d'Angers où se trouve leur maison mère. Ces dames ont un petit Orphelinat et quelques pensionnaires. Elles nous apprirent que la ville comptait 600 Catholiques : mais qu'aucune conversion n'était possible chez les musulmans, qui meurent tous comme ils ont vécu. Leur petite communauté nous a paru bien joyeuse, au milieu de toutes ses épreuves et de ses tribulations : C'est une grâce que Dieu fait toujours à ceux qui font pour lui quelque sacrifice.

Il nous restait à voir les citernes fameuses que quelques uns attribuent aux Romains, d'autres à Salomon : En traversant la ville nous pûmes voir combien est triste et pauvre l'intérieur de ces maisons, véritables sépulcres blanchis. Sur la grande place étaient alignés dans un bel ordre, accroupis sur leurs 4 pattes, les chameaux fatigués du travail de la journée. Plus loin, une dizaine d'Arabes ayant à leur tête un vieux marabout, adressent à leur dieu en présence du soleil couchant, mille respectueux saluts : ils sont à jeun depuis hier, car ils sont encore dans le Ramadan.. pauvres gens, s'ils avaient connu le vrai Dieu ! Enfin, nous voyons les citernes, vastes bassins superposés qui reçoivent les eaux d'une gorge étroite et profonde : C'est un travail grandiose et fort utile en cette contrée : aussi le Gouvernement Anglais, l'a-t-il complètement restauré. Un grand nombre de degrés que nous avons gravis sous la conduite d'un guide et d'un cipaye municipal, nous

conduisirent sur la dernière plate forme, du haut de laquelle nous pûmes contempler d'un seul coup d'œil ce magnifique ouvrage, et la ville qui s'étendait plus bas dans la plaine réservée. A l'entrée de ces citernes on a planté des jardins qui donnent de beaux et frais ombrages; Ce sont les seuls que nous ayons vus dans cette contrée. Quand nous fûmes descendus des citernes, déjà la nuit était venue et nos phaétons reçurent l'ordre de nous ramener au port où nous arrivâmes à 8 heures ainsi que nous nous l'étions proposé.

Le lendemain Dimanche, nous fûmes réveillés par les chants matinaux de la basse cour, qui habite audessus de nos têtes; et par les cris passablement barbares des Arabes qui chargeaient le Charbon: A 7 heures on commence le transbordement des passagers qui se rendent à Maurice et à Bourbon: une quarantaine environ de nos compagnons de voyage, quittent à regret le Sindh pour monter sur le Godavery, qui les attend depuis 10 jours, avec le chargement venu de la Chine et des Indes par l'Amazone. Il paraît que leur nouvelle habitation ne vaut point celle qu'ils ont quittée, et qu'ils sont condamnés à rouler en tous sens, pendant le reste de leur navigation: On allège aussi notre vaisseau d'une cargaison de onze cents colis, qui reçoivent la même destination que les insulaires de Madagascar. — A 8h ½, le P. Ministre dit la Messe dans le salon. Quelques tentures ornent le tour de l'autel, que les bonnes sœurs ont dressé sur un buffet: la décoration quoique simple était fort convenable, et N. Seigneur put descendre devant ceux que le respect humain ou l'indifférence n'empêchèrent pas de se rendre à l'office divin: L'Amiral, le Commandant, etc. y sont venus; en tout une vingtaine de personnes: il est vrai qu'un autre moment sera peut être plus favorable. — A 11 heures, le Rév. Burdon fait aussi son office, auquel assistent quelques grandes dames anglaises... Une dame Irlandaise nous a raconté sur sa Révérence quelquelques détails intéressants: Il y a peu de temps le gouvernement Anglais, qui paie fort cher ses ministres, étonné du peu de fruit produit à Hong-Kong par les époux, Burdon, menaça ceux-ci de déchéance: Le Révérend alors d'accourir à Londres, et de faire force promesses pour l'avenir: on l'a admis à l'expérience, et il ramène en ce moment 4 auxiliaires, sans compter leurs femmes, qui se promettent une belle moisson parmi les peuples infidèles. Nous les verrons à l'œuvre, et nous espérons qu'ils continueront les traditions de leurs devanciers. Tout le reste du jour, nous sommes restés à bord et nous avons encore une fois assisté aux ébats de nos petits plongeurs qui ne semblaient pas plus redouter les rayons du soleil tropical, que la profondeur des eaux, ou la dent des requins. Les Juifs vinrent sur le pont, et exhibèrent toutes les richesses du pays: œufs d'autruches et plumes des dites bêtes; étoiles de mer, et coraux; vases légers ou coquillages... tel était l'assortiment ordinaire de ces honnêtes négociants, avec lesquels nous ne fîmes aucune affaire. — Vers le milieu du jour, le transbordement était effectué, mais ce n'est que vers 5 heures, que le Sindh profitant de la marée, pour lever l'ancre et gagner le large: nous mettons cette fois le Cap sur pointe de Galles, dont plus de deux mille milles nous séparent: — S'il plaît à Dieu, nous y ferons escale de mardi en huit. Le soir vers 10 heures, en nous promenant sur le pont, nous voyons passer à peu de distance de notre bord, la malle anglaise, que l'on attendait à Aden, et qui doit emporter nos dernières lettres: nous lui souhaitons heureux voyage, et dès que les feux rouges de ses fanaux ont disparu dans les ténèbres, semblable à une apparition, nous nous retrouvons seuls en plein Océan Indien! Que Dieu nous conduise à bon port.

Havret. S. J.

Ceylan. — Extrait du journal de voyage du P. Cordier au P. Leguinio.

Nous sommes en face de Ceylan dont les montagnes se dessinent dans le lointain, non plus sévères et âpres comme celles d'Aden, mais couronnées d'une verdure éternelle. Aden, c'est le monde après la prévarication; Ceylan, c'est l'Eden primitif. — Tout le monde fait ses préparatifs pour la descente: Chapeaux ad hoc, parasols etc. Les barques ne manquent pas: barques européennes, barques indoues. Ces dernières sont vraiment curieuses. Une barque indoue de la longueur du Xavier, pourrait loger 4 personnes, tant elles sont efflanquées. Elles ont juste la largeur d'un homme ordinaire; ceux qui ont l'honneur d'être gros, comme j'en sais plus d'un ne seraient jamais admis à voyager sur ces baleinières d'un genre si curieux. La voile est unique, mais pour contrecarrer l'effet du vent et surtout de la houle qui est extrême ici, il y a de l'autre côté reposant sur l'eau et attenant à la barque au moyen de deux bras, comme deux timons une sorte de petit madrier qui fait jambe de force et empêche la barque de chavirer. Ces barques filent comme des oiseaux. J'aurais bien voulu en tâter, mais impossible à cause des religieuses qu'il eut été impossible d'y faire entrer. Il a donc fallu s'en tenir au prosaïsme européen. Nous sommes partis; nous sommes sur la jetée où il y a foule. Les Indous catholiques nous font grande démonstration de signes de croix etc. En un instant, et sans demander de conducteur, nous en trouvons ou mieux, nous en subissons toute une escouade. Nous sommes en route, parasols au dessus de la tête, et petits garçons avec éventails pour chasser les moustiques et faire de l'air, et surtout pour avoir de l'argent. Vous voyez qu'en Orient on passe vite princes. Chemin faisant je ne perdais pas un instant pour envisager et dévisager ces figures hindoues, dont je désirais prendre connaissance — Au fur et à mesure que nous avançons tous les enfants catholiques viennent augmenter le cortège; font des signes de croix, demandent des rosaires des médailles etc.; le tout avec un air particulier à cette race; enfin après une assez longue course nous arrivons chez le P. Martin. Le P. Martin est connu de toute la contrée de tous les missionnaires; comme Barabbas dans la Passion. C'est un bénédictin espagnol de la plus belle humeur; un vrai type; un homme fort complaisant point fastidieux, donnant des conseils mais laissant toujours libres de ne pas les suivre. Le P. Martin est seul ici à Pointe de Galles, ce qui indique passablement de vertus. Il est en train d'achever la construction d'une belle église dont St Joseph, comme il se plait à le dire, a fait tous les frais, soit pour le plan soit pour l'argent. Homme plein de foi, et n'ayant pas un sou il s'est adressé tout simplement à St Joseph lui disant que comme cette église était pour honorer son épouse, en qualité de bon mari; c'était à lui de s'en charger; n'ayant point d'architecte, il a fait entendre à St Joseph que puisqu'il avait été autrefois charpentier c'était à lui de tout arranger. Le fait est que tout est sur le point d'être achevé et d'un style qui n'est vraiment pas mal. C'est aux Philippines qu'il est allé quêter; et tout a parfaitement réussi. En attendant nos voitures nous prenons part à une collation toute topique. De jeunes indous grimpent dans les cocotiers et les bananiers; en un rien de temps la noix de coco nous fournit son lait, et la banane son sucre. On avait servi dans des verres, mais apercevant un coco dont on n'avait pas encore versé la précieuse liqueur je m'en empare, et comme le héros de Virgile, "hausit pateram", ainsi moi j'absorbai tout mon coco. Que voulez-vous de plus Oriental. Puis pendant que l'on parle je m'esquive dans le jardin pour voir les essences des arbres; quelle nature! les plantes de nos serres sont là en fouillis mais nous y reviendrons; pour le moment allons à l'école du P. Martin. Nous y sommes; c'est une salle immense où les élèves sont divisés

en 7 ou 8 catégories selon les forces - Des professeurs y enseignent depuis les éléments de l'Anglais jusqu'aux questions relevées de la géométrie. Les élèves sont, je crois, au nombre de 220 de toutes les religions; mais tous obligés d'apprendre le Catéchisme; en un mot de suivre le règlement qui a été fait pour les Catholiques. Quand on entend tous ces indous apprendre et parler Anglais on ne peut s'empêcher de faire reflexion sur la puissance de cette nation qui impose sa langue à plus de 200 millions d'habitants; et ce doit être aussi un grand sujet d'orgueil pour tout Anglais voyageur de se trouver chez lui depuis Perim jusqu'à Saïgon. La langue de Ceylan est le Singhalais, langue de notre groupe et le tamoul; ce qui suppose deux races ce qui serait curieux à étudier; mais quand on est de passage on n'a que le temps de consigner ce fait. Nos voitures sont arrivées en route pour une petite chapelle dédiée à St-François-Xavier et qui est à 3 milles de la ville. Ici on sent le besoin de se recueillir, pour ne rien exagérer dans le récit tout le trajet est féerique; extraordinaire surtout pour nous accoutumés aux végétations, aux demeures et aux habitudes européennes; un seul mot dit tout: Toute l'île de Ceylan est un parc royal; si les rois pouvaient en avoir de pareil en Europe! La route que nous suivons est un chemin, comme vous diriez, de grande communication, ou route vicinale. Mais tandis qu'en Europe ce mot ne révèle que le prosaïsme le plus prosaïque; ici au contraire, c'est la poésie dans ce qu'elle a de plus enchanteur. Imaginez-vous une route bordée à droite et à gauche d'une sorte de forêt vierge où s'élèvent les arbres et pendent les fruits des régions tropicales; depuis les bananiers dont on peut saisir le fruit avec les mains jusqu'aux cocotiers qui balancent leurs panaches et étalent à tous les regards ces beaux fruits connus de tout le monde; puis les Mangliers, et une foule d'autres d'un feuillage à nous inconnus. Les fougères arborescentes, les lianes aux mille couleurs, les Cactus cierges qui s'attachent aux grands arbres, sans parler des Caféiers, citronniers, muscadiers etc.; il faudrait des jours et des jours pour admirer. On n'a qu'un mot c'est ébouriffant; et ce que vous avez là vous l'avez dans toute l'île avec les mille et une variétés qu'entraînent nécessairement l'éloignement des côtes, les changements géologiques etc. Je ne crois pas qu'il y ait un pouce de terrain sans sa verdure; son arbre sur les hauteurs, et sa rizière dans les vallées - Pays enchanteur! et vanté! et qui contraste si fort avec tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. - pays incomparable, où ces belles plantes à feuillages superbes que l'on garde si précieusement chez nous et que l'on montre à tous ses amis sont là comme on dit; vulgaires comme du chien-dent. Je me rappelle avoir vu à côté d'une case, sur un petit ruisseau, une sorte de plante, ressemblant beaucoup au chou Caraïbe, digne des parterres royaux. Des sortes d'Aloës et de Yucca dont les tiges partis du centre portent à des hauteurs arborescentes de 20 à 30 pieds, leurs milliers de clochettes du plus merveilleux effet. N'allez pas vous imaginer que la vie humaine manque au milieu de tant de merveilles de la vie végétative, tant s'en faut. Vous avez vu aux champs-Elisées toutes ces charmantes maisonnettes qui font si bon effet au milieu des parterres et qui semblent sortir du milieu des fleurs. C'est tout à fait cela; sans doute il y a moins d'élégance, c'est plus primitif, mais je préfère la grande simplicité des cases. D'ailleurs ce n'est point malpropre, au contraire, tout y respire un certain air de propreté; une abondance de vie, et un bonheur de vivre qui fait rêver de l'homme primitif et de ces jours heureux selon la Bible, chacun reposait à son aise à l'ombre de son palmier. Sans doute les habitants n'ont point le confortable dont nous sommes si avides; mais, que leur importe? le coco, le Mangle, la banane, leur suffisent et ils ont la Case pour dormir. Nous arrivons à St-François-Xavier. Nous allions chercher le sacristain, quand un jeune homme de la plus belle venue, teint bistré, sans doute, mais physionomie toute grecque, avec ces grands yeux blancs (boopis d'Homère), intelligent comme on l'est au ciel;

nous aborde, se charge de nous conduire partout. C'est le fils du sacristain, il nous montre son vieux père sa maison et sa propriété dont il est tout fier. Nous entrons dans l'église à laquelle ne se rattache aucun souvenir particulier. Mais pour nous il nous était fort consolant de trouver là, vivant encore le nom de St François-Xavier. Après cette visite, le jeune homme nous introduit dans sa maison, il veut nous payer un lunch; et comme chez le Père Martin le Coco et le Mangle font tous les frais. Cette famille indoue commence à s'élever, la demeure est propre et soignée comme en Europe. Il y a 4 grandes pièces, avec un portique tout autour; ils ont de la vaisselle d'Europe, les murs sont décorés de bonnes gravures ou tableaux français. Toute la famille est là ravie de nous voir, 6 garçons et 2 filles, tous charmants, tous Catholiques, et de la meilleure roche, le grand'père de son grand'père était déjà catholique. du reste, cela se voit à la solidité de la foi. Ce jeune homme qui est le cadet tient une école, où il enseigne l'anglais à 50 enfants. Il nous a montré une carte de l'île qu'il a dressée lui-même; c'est un fort beau travail, avec des légendes intelligentes sur le nombre des habitants de chaque district; sur les différentes religions etc. Il est en train de crayonner un Christ à Gethsemani, qui ne sera point mal. Avant de le quitter, et sur sa demande, je couche sur papier en anglais, un petit rapport sur notre départ, notre destination etc., sur notre visite, puis nos noms. Il va faire une petite rédaction à sa façon pour l'envoyer au journal catholique de l'endroit. Enfin il faut bien nous séparer, ce qui ne se fait pas sans peine. Le lendemain nous envoyions selon notre promesse, toute une charge d'images et de chapelets pour cette bonne famille.

Comme nous avions encore une bonne heure de soleil devant nous nous en profitons pour nous faire conduire à une montagne d'où l'on découvre un fort bel horizon. Décidément devant de tels spectacles il faut accorder à Ceylan le nom de paradis terrestre qu'elle porte dans tout l'Orient. Nous revenons au soleil couchant accompagnés par un petit orage, et éclairés non par des éclairs, mais par des petits feux sans nombre dont chaque feuille d'arbres semblent posséder des milliers. C'est tout simplement de petits insectes comme nos vers luisants; mais avec cette différence qu'ils ont des ailes et voltigent par milliers et milliers audessus des rizières, sur les palmiers et les Cocotiers. Ils font complètement l'effet de ces brillantes étoiles que les fusées jettent dans les airs. C'est un spectacle des plus curieux; l'étrange de la chose c'est que ces insectes respirent tous en même temps; et à toutes les fois qu'ils gonflent leurs petits thoracs on voit la lumière et quand ils les compriment il y a éclipse. et quand vous en avez des milliers sur les arbres, respirant tous en cadence vous avez tour à tour lumière et obscurité. C'est comme des milliers de petites chandelles que vous éteignez en un instant, et qui se rallument avec la même facilité. C'est vraiment bien drôle. Enfin après une bonne promenade nous arrivons chez le P. Martin. Le poisson fait les frais du souper, avec le Carry (riz) accommodé à l'indienne; puis les bananes au dessert: repos primitif comme vous voyez. A 9 heures nous nous jetons sur nos nattes, pour dormir à la mode Orientale; ce dont je me suis très bien trouvé. Heureux mortel! j'avais épuisé en un seul jour toutes les jouissances des pays du soleil: réception dans une famille Catholique patriarcale, lunché au coco, et bien dormi sur la natte, que d'espérances pour l'avenir!

Le lendemain dès la fine pointe du jour, j'étais sur pied pour contempler le soleil levant sur la mer, audessus des montagnes les plus verdoyantes du monde., comme je l'avais admiré auparavant sur le désert, c'est bien différent, mais également admirable. Puis j'allai faire un petit tour solitaire pour voir de nouveau les plantes, et pour trouver le limaçon qui est propre à Ceylan. Je l'ai trouvé. je l'ai ramassé pour Vannes. Il est fort joli, avec une

belle bouche vermillée. Nos adieux faits, nous montons en voiture pour aller visiter un temple boudhiste. Ce temple est situé sur un petit tertre; il est circulaire, à ciel ouvert. Vous entrez par une sorte de portique, d'ordre dorique. Cette première enceinte est découpée comme une balustrade. La deuxième enceinte est formée par un mur, à hauteur d'homme, mais non continue; qui laisse par conséquent passage, pour aller au centre où s'élève une sorte de clocher. Ce mur, ou mieux, ces morceaux de murs, ont deux excavations comme des petits fours. Dans les petits fours de dessous, se trouvent de petites lampes, au nombre de 10. Puis dans les fours de dessus, sont les fleurs ou pétales de fleurs, que les croyants viennent d'apporter. Au centre, se trouve le grand clocher, d'une forme toute particulière. Au dehors de ce monument, et juste en face de la porte d'entrée, se trouve un grand poteau, autour duquel on a élevé un mur de 2 ou 3 pieds; au pied de ce poteau se trouve des débris de cocos Calebasse etc. Les guides m'ont montré ce pieu, en disant Boudha, c'est là Boudha. Je crois que ce pieu fait allusion, à l'amarre, qui eut l'honneur de tenir la barque du 1er Boudha lors de son arrivée à Ceylan; et les cocos font allusion aux fruits que toutes les ménagères s'empressent d'apporter à l'illustre exilé. Mais passons, ce serait toute une discussion. Après avoir quitté ce pieu, vous apercevez une sorte d'allée de pierre, comme celle de Bretagne. J'étais fort intrigué, et désirais singulièrement me lancer de ce coté, mais on m'arrête, en me disant que c'était un lieu sacré; qu'un profane comme moi, ne pouvait souiller de sa présence. Je regardai un vieux prêtre de Boudha, qui n'avait pas en effet, l'air satisfait de mon audace; pour ne pas avoir de difficulté, je m'en revins, mais bien ennuyé de ce contre-temps. Le boudhisme est à proprement parler, la religion de Ceylan, c'est là peut-être qu'il est des mieux implanté. C'est peut-être, grâce aux doctrines égalitaires du boudhisme, que les Castes sont à peu près inconnues ici. Toutefois la religion y fait des progrès, et sur une population de plus de 1 million, il y a 120,000 Catholiques; et tous les ans de 800 à 1000 Conversions. Il y a donc bon espoir.

Syngapour. Aussi bien, Syngapour veut aussi que je lui paye le tribut d'une narration. De Ceylan à Syngapour, rien de nouveau jusqu'à l'arrivée dans la passe. Les rives sont superbes; de chaque côté, des collines verdoyantes, couvertes des plus riches essences des tropiques, une mer très belle, et un débarcadère à quai. Le Père Procureur des missions étrangères, le P. Martinet, du département de la Meuse, attendait sur le quai les nouveaux Missionnaires. C'est un tout jeune père, d'une gaieté qui fait plaisir, d'une charité qui le fait se dépenser tout entier pour nous, pendant les deux jours que nous avons été avec lui. Je ne vous parlerai plus de végétation; après Ceylan toutefois laissez-moi vous dire, que Syngapour est le pays des Ananas. On les vend un sou pièce. Si Véfour était ici, quelle fortune! La plante qui porte l'Ananas ressemble à certains Aloës; c'est du cœur même de la plante que sort la tige qui porte ce fruit si délicieux. Après l'Ananas, la plante la plus curieuse c'est le Chinois. C'est ici que commence la Chine. Tout Syngapour est remplie de Chinois, les meilleurs chrétiens, 600 sont parmi eux. Passons au Malais qui est la population du sol. Les Malais habitent dans les æstuaires, comme qui dirait sur les vases du Morbihan. Mais ces vases sont couvertes par un arbuste nommé paletuviers; qui comme le Malais se plait dans ces demi marais. Pour échapper aux inconvénients des marais les Malais juchent leurs cases sur de hautes échasses à 5 ou 6 pieds du sol. J'ai été bien content de voir ce mode de construction, c'est tout à fait comme les anciennes cités lacustres des temps préhistoriques et tout ce que j'ai lu sur celles-ci se rapportent mot à mot, à ces demeures très historiques des Malais. Le Malais n'est pas noir, il est jaune cuivré; gros trapu; une figure de lune; plate comme si on s'était assis dessus; le nez en est encore tout épaté; gros yeux ronds sortant, chevelure noire plate, tombante; une sorte de sarreau est tout leur costume. Religion payenne; plusieurs vivent même à

l'état sauvage.

Pour la ville de Syngapour c'est un comptoir anglais, et une ville européenne - par conséquent rien à en dire. Les P.P. des missions étrangères y ont leur Évêque Mgr. Letardu; il a juridiction sur Malacca Sumattra et autres petites îles. Auprès de l'Évêché se trouve la Cure où réside le P. Paris vieux missionnaire de 25 ans d'apostolat auprès des chinois Malais etc., il est obligé de posséder 5 ou 6 langues, et nous a montré tous ces bouquins de la meilleure grâce du monde. Parmi les livres chinois, j'ai vu un exemplaire dont j'avais vu le semblable chez le P. Vasseur. Il nous dit de fait, en nous le présentant, voici de l'imagerie du P. Vasseur dont les chinois raffollent, ils n'en veulent pas d'autres. J'en attends un grand nombre. Ils sont fort flattés de voir que l'enfant Jésus était Chinois etc. Ces réflexions nullement sollicitées de notre part ont été faites avec la plus grande simplicité et la plus grande sincérité. Je constate le fait, qui ne manquera pas de soutenir et de consoler le bon Père Vasseur. Cet excellent P. Paris tient une léproserie; nous y sommes allés, quelle étrange maladie! Les Religieuses de St. Maur ont un beau pensionnat à Syngapour. On dirait mieux, un triple et quadruple pensionnat, nécessité par les différences de races de fortunes.

Saigon. Je vous ai laissé sur la route de Saïgon, je viens vous reprendre pour vous introduire dans cette petite France d'outremer. Après avoir passé tous les Poulo (Poulo veut dire île en malais) Poulo Punany célèbre par son ancien Séminaire. Poulo Condor où se trouvent les petits malfaiteurs du pays d'annam. Un aumônier, un officier 5 ou 6 soldats voila le personnel, chargé du spirituel et du matériel. Enfin à 11 heures nous stoppons dans la baie, dite des Cocotiers. Après 4 heures d'attente nécessitée pour je ne sais quelle raison de Marée, nous voici en marche pour Saïgon, suivant les méandres infinis du beau fleuve de Saïgon. De chaque coté les palmiers nains, les Cocotiers, les cicadées se mêlent aux paletuviers pour embellir encore des rives déjà si gracieuses dans leurs courbes. Les Singes aussi viennent animer le paysage et faire leurs gambades. Il y en avait là sur la rive un vieux en barbe grise qui m'avait bien l'air de s'essayer à passer homme, en passant toutefois par l'état intermédiaire de philosophe. Une draperie sur l'épaule gauche, et vous avez au moins un pythagoricien. Enfin nous arrivons à Saïgon ravis de voir une petite France.

Saïgon est tout simplement un petit Paris en herbe dans les deux sens: rues superbes, larges trottoirs, beaux cafés, un aspect enfin que ne m'ont présenté aucune des villes anglaises vues jusqu'ici. Nous sommes salués, par circonstance, avec le gouverneur Duperré que nous amenons, de 12 coups de Canons, puis en route pour la terre, aux Missions étrangères. Le P. Wibaut supérieur nous fait l'accueil le plus amical; Ce Père a deux de ses neveux dans la Compagnie; et les P.P. Motte sont de sa famille: homme excellent, cœur sur la main, et de la meilleure conversation. Il a bien 15 ans de Missions, il se trouvait en France au moment de la guerre pour se guérir d'une anémie qui va certainement l'enlever avant peu. Pendant la guerre, au lieu de se reposer, il est allé à l'armée de Faidherbe, où il se trouva avec le P. Vauthier. Puis après avoir suivi les captifs en Allemagne, il revint dans sa chère Mission, chère à tous les titres, car, je crois qu'il n'y a pas mal mis de sa fortune privée. Le P. Wibaut est un grand Vicaire, professeur de dogme, de morale, de Francais P. spirituel et tout celà dans un climat qui dévore. Mais quelle consolation de commencer à voir les résultats de son zèle! Il a dans son Séminaire plus de 120 enfants, où on enseigne tout de rosa à la Théologie. On fait un chois parmi eux pour le Sacerdoce, les autres deviennent Catéchistes; on vient de les organiser comme des frères; c'est un essai. Aux dernières ordinations il y eut 3 prêtres, des diacres et des Sous-diacres; on y met toute la prudence possible, j'ai vu des diacres de 30 ans, ils ne seront prêtres que dans quelques

années. Dans leurs conversations, ils m'ont bien plu. J'en ai pris un à part qui me semblait des plus intelligents, il est évident que la foi est très vive; la plupart ont des martyrs dans leurs familles. Je disais donc à ce jeune diacre de travailler à devenir un Saint Prêtre pour convertir son pays, il m'a lancé un: "C'est mon plus grand désir" qui m'a semblé ravi au ciel. Les F.F. de la Doctrine Chrétienne, ont également à Saïgon, un superbe établissement. Les Sœurs de St. Paul de Chartres dirigent ce qu'on appelle la Ste. Enfance avec un pensionnat. Elles ont des Sœurs annamites de leur ordre, elles font 5 ans, je crois, de probation puis 5 ans de Noviciat et après 10 elles sont ainsi admises à vivre à l'Européenne, ce qui leur va parfaitement, leur donne de la vigueur et un peu de couleur. Le Carmel a aussi son représentant à Saïgon. 2 françaises et 20 annamites. C'est aussi à Saïgon que j'ai vu des religieuses annamites qui font la classe dans les campagnes, rien de plus drôle que de voir ces religieuses, sans bas ni souliers avec un habit semi-religieux. L'Évêque de Saïgon est Mgr. Colombert du diocèse de Laval; il est tout maladif. Du reste c'est effrayant de voir la physionomie des Missionnaires dans ce pays. J'avais oublié de vous dire que l'hôpital est tenu par les Sœurs de Chartres. Tous les ans il y a 200 soldats à mourir; leur mort est toujours édifiante, c'est en somme la meilleure partie de la population française qui est toute franc-maçonne, et soutenue jusqu'ici par un franc-maçon: l'amiral Duperré. L'amiral Krantz qui vient de faire l'intérim est très bon. Il est aujourd'hui définitivement remplacé par l'amiral Duperré que nous avions sur le Sindh. Avant notre départ, nous sommes allés le voir, il a été charmant; nous a dit qu'il reprenait courage, qu'il craignait de trouver Saïgon morte, comme une ville Portugaise ou Espagnole, mais qu'il voyait avec plaisir, qu'il y avait de la vie; puis, nous a serré la main, nous promettant son secours si besoin était. J'avais eu à bord de bonnes relations avec son Chef-d'État major le Capitaine Regnault de Premesnil; il est très bien avec le P. Heude c'est un collectionneur, nous avons parlé science etc. Mais la meilleure connaissance a été Mr. de Beaumont Cousin du Père; aide de Camp de l'amiral. C'est un homme fort sérieux. J'avais beaucoup d'autres amis à bord: Ce serait peut-être le moment de vous parler du pont d'un navire, mais je suis forcément obligé d'abréger mes relations, sans celà je n'aboutirai point.

Je me sauve donc de Saïgon, pour arriver après une marche très pénible à Hong-Kong, Comptoir Anglais. Nous arrivons donc à Victoria par une soirée charmante, la ville avait un aspect féerique avec tous ces becs de gaz, qui paraissaient une illumination en notre honneur. La ville de Victoria accroche ses maisons aux montagnes, qu'elle semble vouloir envahir, c'est tout à fait le Puy, mais encore avec quelque chose de plus ardu. C'est ici que j'ai vu pour la première fois, la Chaise à porteurs et les petits pieds des Chinoises, mais à plus tard. Les P.P. des Missions Étrangères, sont ici, comme partout notre bonne providence. Visite aux P.P. Dominicains espagnols qui y ont procure. La Mission est aux Prêtres Italiens et aux Religieuses Italiennes. Les Sœurs de St. Paul de Chartres sont ici comme à Saïgon au premier rang pour le soulagement des humaines misères. Victoria répare en ce moment les désastres du typhon qui a emporté de 2 à 3000 personnes. Le Consulat français refait son toit. J'ai vu une Eglise renversée de fond en comble. Rien de lugubre comme de voir ce pauvre Vapeur Espagnol, dont les mâts sortent de 10 à 15 pieds de l'eau. Il allait partir, le typhon arrive, les passagers ne tiennent plus sur le pont, on leur commande d'aller à fond de cale, le typhon redouble, le navire heurte la cote, des voies d'eau se déclare, il coule et les 80 passagers dorment encore à fond de cale leur dernier sommeil. 2 heures de plus de typhon, et c'était fait de Victoria, tout ceci

a été achevé de 9 heures du soir à 3 heures du matin. Maçore est encore plus ravagée, on dit même qu'elle ne s'en relèvera plus. On dit ici de 15 à 20,000 morts. Mais fuyons ces lieux désolés pour courir sur Shang-hai.

Après bien des petites misères, nous nous réveillons un beau matin non plus sur la mer, mais dans une eau de cette couleur jaunâtre si connue dans les briqueteries C'était le fleuve bleu, le Yang tse Kiang. Sont-ils poétiques ces Chinois d'appeler celà bleu! alors qu'est-ce que le fleuve jaune? Puis avançant et redoutant toujours de ne pouvoir passer une barre difficile; nous arrivons toutefois dans la rivière dite de Shang-hai; et le Kiang-nan développe devant nous ses plaines sans ondulations, dont on a vu les congénères dans le nord de la France et dans la Beauce. Sans ondulations, oui, mais pas sans monticules, car de tous côtés vous en voyez à foison; Ce sont les tombeaux. Mais n'anticipons pas, ceci sera pour une autre lettre. Laissons la Chine pour le moment; qu'il vous suffise pour votre édification, que nous débarquions tous en parfaite santé, et que sous la sage conduite du P. Basuiau et du F. Beauchef, nous retrouvions la famille à la procure de Yang-King-pan.

E. Cordier s.j.

Extrait d'une lettre du P. Bobet. — Zi-Ka-wei. — Fête de Pâques à Shang-hai.

..... Parlons un mot de ce qui est ici autour de moi. Je n'ai point encore vu de Chrétienté. Je ne puis donc vous parler intimement des missions; mais pour vous donner une idée nette de ce qui est seulement ici il me faudrait bien des feuilles de papier peut-être pourrai-je le faire plus tard. Zi-Ka-wei est un village à 7 kilomètres de Shang-hai; c'est là que se trouve la maison de scolasticat, de repos pour les missionnaires fatigués l'habitation du Supérieur général de la mission, et actuellement la demeure du vénérable évêque infirme et languissant depuis 10 mois. C'est une grande et belle maison, toute française, et que les étrangers qui viennent tous les jours, trouvent magnifique: elle est à trois étages, sans ailes, mais à 11 croisées de façade; on y est habillé à la Chinoise, du sommet de la tête à la plante des pieds, et nourri à la française avec accompagnement tout-à-fait inséparable de riz et de thé. Je dis vêtu à la chinoise, car nous n'avons plus rien d'Européen; la tête rasée, sauf le sommet qui, bien soigné, s'allonge en queue, et permet, après plusieurs années, d'avoir une longue tresse de cheveux pendant sur le dos, les reins, parfois jusqu'à mi-jambe; toutefois ces derniers, si glorieusement ornés, indiquent un travail de la nature végétative de 30 ans. Je n'ai encore qu'une queue de soie attachée à mon bonnet, et non à ma tête, mais ça pousse et ça promet au moins un embryon de queue. Tout le reste est à l'avenant: robe, et pardessus, chemise et pantalon, et mieux que tout, les bas et les souliers, si tant est qu'on puisse appeler souliers une sorte de chaussons en gros drap sous lequel il y a, du talon à la naissance des orteils, 4 semelles de cartons ou de feutre et une de petit cuir, sans clous, ni talons .... c'est avec celà que l'on voyage, que l'on est chaussé, invariablement. L'ornement destiné à faire le plus d'effet sur les Chinois, ce n'est pas la queue, ils en ont de bien plus belles que nous; mais c'est la barbe; la mienne promet très-bien, pousse à merveille, et compensera par le menton ce qui pourrait manquer à la partie voisine du cerveau. à chacun son talent. Je n'oserais vous donner un détail complet du reste de ma personne, il faudrait un style tout Chinois. et que comprendriez-vous en Chinois, vous, si purement et si parfaitement français. Je ne vous dirais donc pas ce que c'est que le mâ-Koua-tz, comment on pouille le Kou-tz, la brièveté risible de Chain-tz, l'ampleur des Chiés etc. Nous sommes tous vêtus de la même façon. A côté de notre maison, nous avons une petite Eglise de 450 Chrétiens — Auprès de la

maison, il y a encore le petit-Séminaire des commençants, c'est-à-dire le logis des jeunes gens pour lesquels on espère la vocation Ecclésiastique: ils apprennent le chinois, un peu de latin; et après un an de latin, ils vont achever ces études au grand-Séminaire qui se trouve à la ville même de Shang-hai. Au-delà du petit-Séminaire, il y a un Collège pour les jeunes gens du monde, où l'on enseigne le Chinois, surtout la religion pour le monde. Ce Collège compte 70 à 80 élèves pensionnaires, et le petit-Séminaire quarante.

Depuis deux ans on a établi un observatoire pour les phénomènes journaliers météorologiques et magnétiques, c'est le seul établi en Chine: il est déjà en correspondance régulières avec Paris, Londres, et je ne sais quels autres lieux du monde. Ce serait long de vous donner un détail de ce qui s'y fait et de ses instruments. Deux Pères sont employés à ces travaux, envoyés exprès par la Compagnie, de France; un autre est occupé aux travaux d'histoire naturelle, en rapport avec l'institut de Paris et de Londres.

A 500 mètres de la maison est l'orphelinat des garçons pour la Ste Enfance tenu par deux Pères et 4 Frères: ils sont de 120 à 300, selon les temps et les circonstances, et de tous les âges: on les élève, on leur apprend des métiers, il y a là tous les métiers chinois, en plus la peinture Européenne, la sculpture, l'imprimerie: tous nos travaux d'autels, d'imprimerie, de tableaux se font ici. On ne peut se lasser d'admirer le talent d'imitation, de ces pauvres gens. Les étrangers qui viennent ici tous les jours restent stupéfaits du travail et de la réussite de ces enfants. Les petits enfants sont confiés à des femmes gagées pour en prendre soin. — Auprès de cet orphelinat se trouve le Carmel implanté en Chine, vous le savez peut-être en 1869: On vient de bâtir une vaste maison destinée à 30 religieuses; actuellement elle est occupée par 5 françaises et 5 chinoises. — Plus rapproché de nous est l'orphelinat des petites filles pour la Ste Enfance tenu par les Dames Auxiliatrices: il renferme 150 à 200 enfants, plus une école pour 50 jeunes filles pensionnaires, 30 vierges présentandines destinées aux écoles de paroisses, ou plutôt à la Ste Enfance dans les paroisses. Tout cela est un résumé trop bref peut-être: quelle joie pour moi si je pouvais vous conduire dans tous ces sanctuaires pour les voir en détail! au ciel je vous le raconterai.

Fête de Pâques à Shang-hai. Pourtant, puisque j'ai encore une demi-heure, je veux vous dire en deux mots la belle Fête de Pâques dernier dans une des deux Eglises de Shang-hai. J'y étais ce jour là, je puis en parler comme témoin. L'Amiral Krantz étant ici depuis un mois, a voulu solennellement honorer la religion ce jour là; il a pris 150 marins du "*Montcalm*," 40 de la corvette de guerre "*le Volta*", 20 de la canonnière "la *Couleuvre*", et les a envoyés en grande tenue militaire à la Messe, dans l'Eglise de Yang-Kin-pan. 300 autres volontairement, mais sans la tenue militaire étaient dans les tribunes. L'amiral lui-même avec le Consul général de Chine, leur Capitaine de vaisseau, deux Capitaines de frégates et beaucoup d'autres officiers sont venus avec les plus grandes cérémonies. — La tenue des officiers et des hommes a été parfaite; l'Eglise pleine au comble de chrétiens et de païens. C'était vraiment magnifique. Quand cette troupe est entrée, tambours et clairons en tête, les chinois qui n'ont pour toute arme offensive et défensive que leur queue, en tremblaient. Mais ce qui était vraiment curieux, c'était de voir passer à côté de ces marins marchant au pas, et frappant du pied, les petites femmes chinoises, aux pieds de chèvres, et les bras étendus tremblotant sur ces bases si grêles comme les enfants marchant en échasses. Après la Messe, le Consul général réunissait tous les hauts officiers avec le Père supérieur, et le P. Basuiau supérieur de cette Eglise, dans un dîner où l'on fêta l'Evêque absent par maladie, la mission qui fait tant d'honneur au nom français etc. .....
Que le Saint nom de Dieu soit sanctifié par là, que son règne se développe dans ce pays. La mission du Kiang-nan, la plus nombreuse de la Chine a 59 millions d'habitants, et 86 mille

chrétiens dans un territoire grand comme les deux-tiers de la France. Mon Dieu, mon Dieu que d'ouvrage? - Nous sommes 70 prêtres en tout - Combien d'autres missions n'ont pas 10 prêtres ni même 6 mille Chrétiens. Priez beaucoup pour nos œuvres.

Th. Bobet. s.j.

Lettre du F. M. Dechevrens au R. P. Tailhan. — Déconvenue magnétique à l'observatoire de Zi-Ka-Wei. (22 Avril 1875.)

— Mon R. Père. — P. C.

Vous avez appris par le P. Chauvin que notre Magnétographe allait enfin être abrité d'une manière digne de sa grandeur de sa beauté et des services qu'il est appelé à nous rendre. Les premiers travaux ont marché avec rapidité, l'excellent et dévoué F. Mariot y a mis toute sa meilleure volonté, et son plan ne devait pas peu servir à donner un petit air à notre observatoire qui n'en a pas eu jusqu'ici. Vendredi dernier, je devais vérifier avec une lunette munie d'une boussole l'orientation des piliers, élevés déjà hors du sol ainsi que les murs, d'environ 1 mètre. Le tout est évidemment en briques du pays; la pierre y étant inconnue. J'installe donc ma lunette et... grand Dieu! que vois-je?... l'aiguille aimantée au lieu de regarder le NNO qui est ici sa direction normale va obstinément se fixer au NNE!... Une de mes boussoles d'observation était en ce moment montée dans la cave de l'observatoire loin des instruments de fer des ouvriers et à l'abri des secousses qu'ils pouvaient communiquer au sol; je prends avec moi trois briques, je cours à la cave, j'approche ces briques de l'aiguille aimantée délicatement suspendue et jugez de ma déconfiture, cette pauvre aiguille se prend d'un sot amour pour ces misérables carreaux de terre cuite, comme s'ils étaient du fer, ce noble métal qui, certes, ne court pas les rues en Chine, quoiqu'il soit presqu'impossible d'obtenir de nos fondeurs Chinois ou Tung-sian une pièce de cuivre jaune non magnétique. Donc nos briques sont chargées de fer; j'en pulvérise aussitôt un fragment et dans cette poussière je promène un aimant qui se couronne aussitôt d'une jolie touffe de fer noir. Je pense que ce fer provient d'un minerai de fer allié à la terre dont les ouvriers de Tchen-Kiang confectionnent leurs briques, et que ce minerai au contact du charbon qui sert à chauffer les amas de briques ou plutôt des gaz carbonés, que produit la combustion, se décompose comme dans les hauts fourneaux et laisse le fer pur dans la masse de la brique. J'ai aussi présenté à ma boussole des briquailles de toutes sortes apportées pour faire du béton et fortifier un peu notre sol par trop mobile; on y trouve des morceaux de briques, de tuiles, de vases de toutes grandeurs et de toutes formes, et ces débris proviennent en grande partie des villes de la province, ruinées par les rebelles de ces dernières années; j'ai essayé de la même manière les tuiles qui devaient couvrir la salle magnétique, les dalles au Fung-tsé en terre cuite qui en devaient former le parquet; tout en un mot a dû être rejeté et je ne sais trop si toutes les observations que j'ai faites jusqu'ici dans le voisinage de tant de substances ferrugineuses ont désormais quelqu'utilité: je suis actuellement occupé à faire de minutieuses recherches dans ce but: la chose n'est pas facile. Quoiqu'il en soit, mon R. Père, à notre place vous n'auriez pas hésité à renverser ce qui avait été bâti, à faire évacuer la place à un ennemi si redoutable et à trouver ailleurs le secours qu'il vous promettait sous les dehors d'un ami ou d'un indifférent: c'est ce que nous avons fait sans plus tarder. Où s'élèvera notre nouvelle salle magnétique, quelle solidité et consistance pourrons-nous donner à un terrain absolument sédimentaire, quand enfin sera terminée cette installation délicate? Tout est problème encore: et voici la fin de l'année, dans deux mois il faudra passer un examen de morale, les chaleurs arrivent à fond de train, car nous vivons déjà par 27 et 28°; à la garde de Dieu et marchons quand même.

Le jour même où j'ai fait cette belle découverte, je

devais livrer à l'imprimeur de la Société Asiatique à Chang-hai un travail sur mes observations passées ; car vous savez peut-être déjà que ces Messieurs nous ont fait l'amabilité de nous demander au P. Lelec et à moi nos observations météorologiques et magnétiques afin de les insérer dans la revue de 1874, publiée chaque année par la Société, qui est une branche de la Grande Société asiatique dont le siège est à Londres. Le Père Lelec a heureusement pu satisfaire à une demande aussi honorable pour l'Observatoire de Zi-Ka-Wei ; quant à moi je suis forcé d'attendre le résultat des expériences que je fais actuellement pour déterminer s'il y a lieu d'apporter une correction à mes observations passées. De plus un journal, vous ne l'ignorez plus, fait paraître chaque jour les observations météorologiques complètes de la veille : c'est le bulletin même qui devait s'imprimer à l'Orphelinat et que le défaut de matériaux, dit-on, nous a mis dans l'heureuse obligation de faire imprimer ailleurs.

M. Dechevrens S. J.

Extrait d'une lettre du P. Le Cornec à Mr. l'abbé Guitterel. — Ning-Ko-fou (Mars 1875.)

. . . . . . Actuellement je me trouve dans la ville même de Ning-Ko-fou ; j'y suis venu avant-hier pour tenir la position pendant les examens. La semaine dernière en effet Messieurs les lettrés se sont permis une petite visite dans notre maison, ont emporté des carreaux, et eussent encore emporté autre chose si le gardien ne leur avait vigoureusement résisté. Un pillage en règle était à craindre, car les lettrés venant pour les examens sont faciles à monter, et les Mandarins laissent beaucoup faire, craignant eux-mêmes et avec raison ce peuple turbulent. Si l'on touche à l'un d'eux, tous les autres refusent de concourir, l'examen est manqué et le mandarin n'aura qu'à plier bagage en attendant sa dégradation. Il faut donc leur faire bonne figure malgré les airs insultants que prennent quelques uns et satisfaire leur curiosité. Ils me posent une foule de questions parfois naïves pour des bacheliers, et surtout me demandent si dans mon pays il y a aussi des lettrés, s'il y a des examens etc... Ils admirent beaucoup les caractères que je te trace, et s'imaginent qu'il faudra un fameux génie pour les déchiffrer : je les ai rassurés sur ce point, et ai fait ton éloge. Prie un peu à l'intention de ces pauvres gens pour que le bon Dieu leur ouvre les yeux. Il y en a parmi eux qui paraissent bons et qu'un petit coup de la grâce pourrait amener vers Dieu. L'orgueil en empêche un grand nombre et aussi l'opium, car les victimes de l'opium sont malheureusement très-nombreuses même dans les Campagnes. Plusieurs connaissent de nom Jésus-Christ, sans doute pour avoir visité nos voisins les protestants. Les protestants en effet sont établis à Nin-Ko-fou depuis trois mois. Il n'est point encore venu de Ministre, mais deux Catéchistes vendent des livres et font de la propagande à leur manière. Ils donnent à leur Doctrine le nom de religion de Jésus-Christ pour se faire plus facilement confondre avec nous, et nous enlever nos catéchumènes. J'ignore s'ils ont des adeptes, mais il est certain qu'ils apporteront un grand obstacle à la propagation de l'évangile dans ce pays. Tu sais en effet que les calomnies ne coûtent pas cher à ces Messieurs, et puis comment nos pauvres payens sauront-ils distinguer la paille du bon grain, eux qui nous disent tous les jours que le Christianisme et la religion de Boudha c'est la même chose. Deux autres catéchistes protestants sont établis à Kuan-te-tcheu, la seconde tête de ligne du Nin-Ko-fou. Nous pouvons donc dire que l'ennemi est à nos portes, et ce n'est pas sans raison que je réclame encore ici une petite part à tes prières.

Du côté des mandarins nous n'avons point éprouvé cette année de tracasseries. Les deux de Nin-Ko-fou sont bien disposés, nous ont aidé plus d'une fois et nous n'avons eu qu'à nous féliciter de nos rapports avec eux.

Celui du Kien-pin-hien, le seul qui nous fût peu favo-

rable vient d'avoir son changement, et son remplaçant s'est bien annoncé. Aussi nos catéchumènes augmentent-ils en nombre; tous ne persévèrent point, mais plusieurs cependant arrivent au baptême, et à la fin de l'année dernière nous inscrivions 600 et quelques baptêmes d'adultes au Catalogue des œuvres de la mission. Cette année la moisson s'annonce encore bien: mais quel travail il faut, pour transformer ces natures payennes, et pour implanter la foi dans ce sol si longtemps stérile! Nous sommes huit missionnaires dans ce district: chaque missionnaire a 3 ou 4 catéchistes ou exhortateurs, sans compter les femmes chrétiennes qui apprennent les prières dans les familles: il y a encore les écoles, écoles pour les enfants, écoles pour les adultes, et malgré tout ce personnel et tout ce travail nous avançons lentement. La plupart de ces Catéchumènes qui nous viennent ne sont d'abord attirés que par des raisons naturelles: peu à peu la lumière se fait; quelques uns voyant que notre sphère est au dessus des choses d'ici-bas nous quittent avec leurs espérances déçues; d'autres ouvrent peu à peu les yeux à la lumière surnaturelle, apprennent les prières et la doctrine, observent nos règles, et après les épreuves nécessaires sont admis au baptême. Sont-ce les plus nombreux? hélas! non. Ici comme partout il est vrai de dire: « Multi Vocati, pauci vero electi. » Mais ce que nous recueillons vaut encore mieux que rien et nous nous consolons en voyant que bien des âmes s'en iront au ciel, et qui peut-être n'y seraient point montées sans notre concours. — Pardonne-moi si ces lignes que je te trace sont parfois incohérentes, car à chaque instant je suis distrait par les interrogations des lettrés: tout les étonne, et les intéresse, mon âge, ma barbe, les productions de mon pays. N'y en a-t-il point qui m'ont demandé si j'avais père et mère comme eux? Ils viennent l'un après l'autre mettre le nez sur mon papier pour y voir plus clair, mais point de succès: enfin tenons-leur compte de leur bonne volonté, et parlons un peu de notre genre de vie en ce pays.

Pour l'exercice du ministère, nous allons successivement dans les différentes chrétientés qui nous sont confiées, arrangeant les petites affaires de nos chrétiens ou catéchumènes, consolant celui-ci, encourageant celui-là, instruisant tout le monde autant qu'il est en notre pouvoir. Presque tous sont néophytes ou Catéchumènes, et par suite ont besoin d'une formation qui ne s'opère que très-lentement. Nous avons sur plusieurs points de ce district des maisons servant d'école et de chapelle, mais toutes sont très pauvres. Non-seulement elles n'ont ni fleurs, ni tapis, ni rien de ce qui peut rehausser un peu l'éclat du culte, mais on n'y trouve même point ce qui est nécessaire pour célébrer la Ste Messe. Depuis deux mois seulement quelques unes d'entre elles ont fait l'acquisition d'une croix modeste et de 4 chandeliers en bois. Ajoute à cela une image, et une table en guise d'autel et tu auras l'ameublement de la plupart de nos églises. Une petite caisse contenant tout ce qu'il faut pour célébrer la Ste Messe nous accompagne partout. Il nous faut aussi porter une couverture pour la nuit, car que nous logions à l'auberge ou dans nos maisons, nous sommes sûrs de ne trouver pour lit que quelques planches qu'il faudra recouvrir d'un peu de paille. Le mode de voyage a parfois ses charmes, mais souvent aussi ses inconvénients. Vu la longueur du chemin et ce soleil qui débilite, nous devons généralement nous servir d'une monture: et voilà ton serviteur chevauchant par monts et par vaux en suivant un étroit sentier: par derrière vient le catéchiste et enfin le porteur de bagages. Si le temps est beau, vive la joie! s'il pleut, en avant quand même. Les routes deviennent glissantes, les torrents se gonflent, les haies qui bordent le chemin paient au voyageur un abondant tribut de rosée: mais on supporte sans difficulté ces petits contre-temps, et le soir, si l'on n'est point tombé trop souvent, si la bête ne s'est point brisé un membre, si le torrent n'a emporté ni cavalier ni monture, on remercie avec bonheur la Providence, se sentant à l'aise d'être si près de Dieu et d'être si visiblement soutenu par sa main puissante.

Pour la nourriture, ce qui en fait ordinairement le fond, c'est un peu de riz cuit à l'eau, et quelquefois un peu de pain semblable à celui qu'on mange dans les Campagnes de Cornouaille. Le froment en effet vient dans ce pays. On le récolte au commencement

de mai : toutefois il est trop précoce pour valoir celui de France. Les grains en sont petits et peu farineux. Au riz ou au pain ajoute quelques légumes, des choux verts des navets etc; souvent même un peu de lard et tu auras une idée de notre nourriture.

Les santés se trouvent très bien de ce genre de vie. Pour mon compte, je n'ai pas encore été malade, et dernièrement à la retraite à Nankin tout le monde me complimentait sur ma bonne mine. On nous a même envoyé de Shang-hai un Père malade pour se rétablir ici. En le comptant nous sommes ici neuf missionnaires. Nous ne sommes éloignés les uns des autres que par une journée de marche, et nous nous voyons fréquemment, soit deux seulement, soit même tous ensemble, à notre centre, le bourg de Chuli-Kou, soit enfin à la retraite à Nankin ou aux vacances à Shang-hai.

Le Père André que tu as connu au grand séminaire de St Brieuc est actuellement ici mon compagnon d'apostolat.

Les payens nous reçoivent généralement bien. Je ne sais si c'est par sympathie naturelle, ou par un effet de leurs bons rapports avec les premiers missionnaires venus en ce pays. Ils sont pour la plupart descendus des provinces du Ho-nan et du Hou-Kuang et, en arrivant en ce pays, se sont jadis trouvés en butte à une affreuse misère. La religion chrétienne est venue compatir à leur douleur, offrant aux plus abandonnés du secours et à tous des consolations. Les missionnaires ont donc répandu les bienfaits au sein de cette population mourante, et leur souvenir est resté parmi elle comme le souvenir d'un père vénéré. Puissions-nous marcher longtemps sur leurs traces et nous faire aimer de tous pour attirer tout le monde à Jésus-Christ !

G. Le Cornec S.J.

Pétchély. — Lettre du P. Edel au R.P. Grandidier. — Trois journées à Pékin. — Passage de Venus sur le soleil — Excursion autour de la Ville — Promenade dans la ville.

Tchang-Kia-Tchuam. 26 Décembre 1874.

Mon Révérend Père Provincial. — P.C.

Puisque vous daignez, mon Révérend Père, prêter avec bienveillance une oreille, ou plutôt un œil favorable aux longues épîtres qui n'en finissent plus, permettez-moi de mettre encore une fois votre patience à l'épreuve, par un troisième in-quarto littéraire. Ne dissimulons rien pourtant — mon but est de vous résumer simplement, dans le moins de pages possible, le voyage intéressant que viennent de faire à Pékin le R. Père Lebourq, notre recteur légal, et votre serviteur, son indigne socius. Des affaires spéciales, des visites officieuses pour démarches délicates réclamaient depuis longtemps la présence du premier dans la Capitale; et le R. P. Supérieur, dans son extrême bonté, daigna m'adjoindre au voyageur comme compagnon de route, fidèle Achate d'un autre Enée ... descendant aux enfers.

Vous le pensez bien, mon Révérend Père, rien ne pouvait m'être plus agréable que cette excursion au long cours vers la Capitale du Céleste Empire, ville fameuse et curieuse par excellence, tête et centre de la civilisation chinoise, et dans laquelle il faut l'avouer, je me promenais, en imagination, fort longtemps à l'avance. Je me réjouissais surtout d'y retrouver les traces de nos anciens Pères, de prier sur les tombes de ces grands hommes dont les immenses travaux et la gloire incontestée survivent aux siècles. Mais ce qui ajoutait encore pour moi, au charme d'une visite à Pékin, c'était l'extraordinaire occasion de me trouver dans cette ville, juste au moment du curieux phénomène astronomique de Venus passant sur le disque solaire; phénomène si souvent expliqué en classe, depuis si longtemps annoncé pour le 9 décembre 1874, et que j'allais voir .. peut-être! puisque

notre nation française avait par là un poste d'observation! Enfin, l'espoir de pouvoir jeter fortuitement un coup d'œil discret dans quelque télescope me souriait outre mesure.

Aussi fûmes nous bien vite équipés pour le voyage... et, le 4 décembre, à 11 heures précises, par un beau temps Pétchélien, nous partions en pompeux équipages suivant la mode du pays, sur deux chars à 2 mulets chaque, avec cavalier ouvrant la marche, et cavalier sur âne, faisant queue, par derrière le convoi; le tout en grande tenue de circonstance, comme il convient aux gens bien nés, et tout le monde, jusqu'aux animaux, pénétré du sentiment d'une mémorable carrière à fournir. Inutile je pense, de vous détailler les péripéties de ce voyage, et les menus accidents de notre caravane. Le fait est, qu'après des courses impossibles par des chemins foncièrement chinois, dans la boue, dans les sables, dans l'eau, dans des ornières sans fond et sans forme; après un cahotement de cinq jours pleins, entrecoupés de 5 autre nuits d'insomnie, dans les soit-disant auberges du Céleste Empire; enfin après un branle-bas général, capable de désosser en 2 heures la charpente humaine la mieux garnie, sur la fameuse avenue, jadis dallée, de la grande capitale; après tous ces heurts mortels, nous arrivâmes pourtant, sains et saufs, dans les faubourgs de la grande ville, à la porte d'un hôtel doré sur tranche, à l'enseigne Du Parfait Bonheur! Il était temps! Bêtes et gens n'en pouvaient plus! On eut à peine la force de demander l'hospitalité, un logement à pied et à cheval. Mais, en dépit de son titre engageant, l'auberge du Parfait bonheur nous refuse obstinément le vivre et le couvert; la maison ne veut pas héberger d'Européens; Passez votre chemin, diables d'occident, Poils-Roux! — Ainsi s'exclama du seuil de la porte le quatrième gâte-sauce de l'établissement, inspiré sans doute par le propriétaire. La colère et la faim tenaient le P. Lebouca cloué dans son char — quand, grâce au ciel, le possesseur du Garni d'en face s'apitoya sur les pauvres voyageurs. — il nous ouvrit, à deux battants, les portes de son Hôtel, et, après un léger règlement de compte préalable, nous introduisit dans son unique chambre disponible.

Comme nous étions encore à jeun, je prends le Ciel à témoin que nous ne fûmes pas difficiles alors pour la collation exotique dont ce digne homme daigna nous régaler vers les trois heures de relevée — Dieu la lui rende au centuple!

Dès lors les choses allèrent un peu mieux, puis très-bien; si bien, que deux heures après, sur une invitation des plus aimables, nous étions installés, avec tout notre personnel, dans l'hôtel même de la Légation française, où Monsieur de Rochechouart, ministre de France, nous accorda, d'une façon aussi affectueuse que chevaleresque, une hospitalité princière durant les trois jours de notre visite. Ce serait le moment, mon Révérend Père, de vous faire ici en quelques lignes l'éloge du Comte de Rochechouart; de vous rappeler combien toutes les missions de Chine en général, et notre petite mission Pétchélienne en particulier, lui sont redevables sous plus d'un rapport; comment il nous a reçus amicalement, et entretenus familièrement d'une foule d'affaires intéressantes touchant les affaires politiques et religieuses. Mais la première partie de ce programme est au-dessus de mes forces, et la seconde trouvera sa place, j'espère, dans le courant de cette lettre. Nous eûmes en outre le plaisir de trouver, chez Monsieur de Rochechouart, deux de nos anciens élèves, le Comte de Moustier, jadis à Vaugirard, secrétaire de la légation, et le Comte d'Imécourt, ancien de la rue des Postes, officier des hussards, attaché militaire — tous deux excellents jeunes gens qui font honneur à leur Collège respectif, et, sans les flatter, réalisant un peu, je crois, l'idéal d'une génération modèle telle qu'on se propose d'en former chez nos Pères. Monsieur de Moustier tout spécialement est remarquable par son exquise politesse chrétienne et sa modestie extraordinaire; rien qu'à lui voir faire ses prières, aux repas avec recueillement, sans nul respect humain, malgré le nombre ou la qualité des invités, rappelait involontairement un St. Louis de Gonzague à la cour des grands. Le Père Lebouca pensait comme moi, et ne tarissait pas en éloges sur le compte de ces élèves des Jésuites, si dignes de leurs maîtres. Mais assez sur cette digression louangeuse; ma plume m'y entraînait

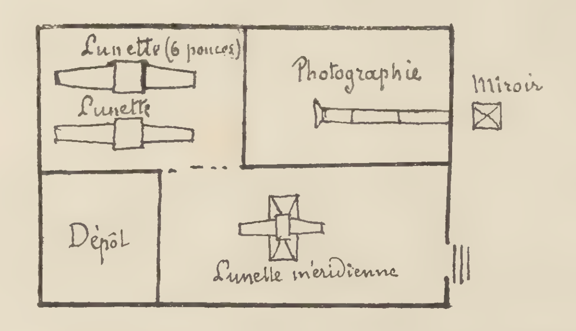
quasi malgré moi, comme à un hommage forcé de reconnaissance.

Le troisième attaché, Mr. de Larochefoucauld, vient de retourner en France pour quelques mois : la mort subite de sa mère l'y rappelait. Outre ces trois jeunes hommes, qui sont pour ainsi dire les enfants adoptifs du Comte de Rochechouart, le personnel ordinaire de la Légation, admis à la table du Ministre, comprend encore Mr. Schatzer interprète, et le Docteur Dugad, tous deux d'une grande affabilité si bien, qu'en si aimable compagnie, nous oubliâmes très vite et totalement que nous étions chez des étrangers. Le mot d'ordre était de se croire en famille, et nous saluâmes de grand cœur une injonction aussi amicale.

C'était le 8 Décembre, vers les 5 heures du soir, veille du grand jour où Sa Hauteur, le Soleil, devait recevoir, par devant témoins, les hommages calculés de la belle planète. Les témoins en question, trois astronomes délégués par le Gouvernement français, occupaient, depuis plusieurs mois, un pavillon dans le parc de la Légation ; un observatoire spécial avait été construit tout près ; tous les jours que Dieu faisait, on s'y préparait, exerçait, perfectionnait ; on en était en ce moment aux derniers préparatifs d'installation. — De ce côté là donc tout paraissait sans-dessus dessous ; gens qui nettoient des plaques photographiques, gens qui donnent un suprême coup de main aux piles ; artistes comparant des chronomètres ; savants essayant les puissantes lunettes astronomiques, physiciens vérifiant l'enregistreur électrique, employés et domestiques de toutes sortes, allant et venant de toutes parts, portant qui des ordres, qui des réponses, qui des bibelots d'un transport moins facile. Monsieur de Rochechouart choisit ce beau moment pour me présenter à ces Messieurs, les astronomes, lesquels d'ailleurs, je grillais de voir, eux et leurs instruments, avant les expériences décisives. Évidemment je les dérangeais, néanmoins ces Messieurs me firent le plus bienveillant accueil ; et prévenant mes désirs ; ils me montrèrent aussitôt en détail, avec force explications, toutes les merveilleuses dispositions imaginées pour l'observation du lendemain ; le tout avec une urbanité toute française, et un empressement dont je me sentais très indigne. Mais dans ces rencontres il faut se laisser faire. — Le directeur de l'expédition scientifique, Monsieur Fleuriais, est un lieutenant de vaisseau, homme d'études, d'un grand savoir faire, et qui n'en est plus à son coup d'essai ; le gouvernement l'ayant déjà plusieurs fois chargé de missions analogues. Il séjourna entre autres, durant trois mois, en Patagonie, et 6 mois, dans je ne sais plus quelle autre contrée encore moins hospitalière ; aussi l'intempérie des climats, jointe aux travaux excessifs, semble-t-elle avoir doublé, chez cet excellent homme, du temps l'irréparable outrage, et il porte assez mal ses 34 ans révolus ! O les chiffres, cela creuse ! — En second lieu vient le photographe du soleil, Mr. Lapied, encore jeune, enseigne de vaisseau, un vrai type de français né malin, actif, spirituel, épanouissant souvent par ses bons mots le visage un peu sévère du chef de l'expédition. C'est devant lui que le soleil devait avoir l'honneur de poser, le lendemain. Laissons-le préparer ses plaques ! — Le troisième astronome, Monsieur Blaris, était malade, presque dès son arrivée. La science compte aussi ses martyrs : celui-ci frappé de paralysie, au milieu de ses préparatifs astronomiques, vient de repartir pour France avec une santé terriblement compromise. Son remplaçant improvisé fut Monsieur Bellanger, commandant de notre canonnière à Tien-Tsin ; voyant l'embarras de ses amis, ce digne homme ne balança pas un instant pour offrir son concours, et mettre au service de l'expédition scientifique son talent d'observations. En tout donc trois savants, trois marins ! avec un certain nombres d'aides subalternes, sans compter presque tout le personnel de la Légation, chacun se dévouant au service de la meilleure grâce du monde.

Il reste maintenant, mon Révérend Père, à vous décrire l'observatoire lui-même. C'est une sorte de cabane, ou maisonnette

carrée, pouvant avoir de 8 à 10 mètres de côté, formée d'une charpente légère, et recouverte de nattes fort simplement, fort proprement. Le plancher est élevé d'environ 60 centimètres au dessus du sol; la toiture, faite aussi de nattes, s'élève, en partie, à l'aide de cordes et poulies, pour permettre l'observation du ciel. L'intérieur est partagé en 3 compartiments. Le premier, servant comme de vestibule, contient la lunette méridienne, instrument de médiocre grandeur, mais d'une extrême précision, servant à donner l'heure et à vérifier les chronomètres par les moments calculés à l'avance du passage au Méridien de certaines étoiles.



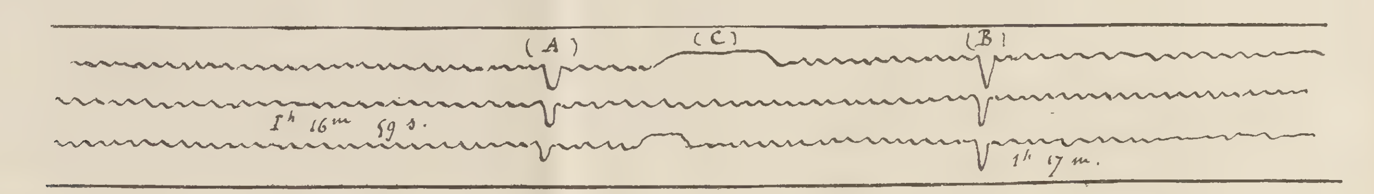
L'appareil est solidement établi sur une bâtisse de circonstance: fondation en pierres, mur solide en briques, et sur cela un bloc énorme de granit, pesant plus de mille kilogrammes. — Il ne faut rien moins pour isoler ces instruments délicats, et leur assurer la stabilité nécessaire aux expériences.

Celui-ci, en particulier, était d'une sensibilité telle, qu'après avoir été bien dressé au moyen des niveaux, il suffisait d'appuyer la main sur l'extrémité du bloc de granit pour constater un notable changement dans la direction de l'instrument, changement accusé par une mire éloignée, et même par le niveau à bulle. — Pareille disposition fut prise pour l'établissement des deux magnifiques lunettes astronomiques, dites 6 pouces (diamètre de l'objectif.) et montées parallactiquement, c'est-à-dire disposées de telle sorte qu'au moyen d'un mouvement d'horlogerie elles suivent toujours sur son parallèle, le point du ciel qu'elles regardent. L'un de ces instruments est tout neuf, fait à Genève, coûtant 30,000 francs. l'autre appartient au Dépôt de la Marine... Une disposition spéciale fut adoptée pour prévenir l'action trop forte des rayons solaires; le côté intérieur de l'objectif a été légèrement argenté (procédé Foucault) et cette mince couche de métal faisant miroir concave renvoie une grande partie des rayons, et diffuse si bien les autres que leur action ne peut ni blesser l'œil, ni échauffer l'air dans le corps même de la lunette, échauffement qui produirait des ondulations très nuisibles aux bons résultats d'observations. Naturellement, vu la grandeur, le poids, et l'importance de ces deux instruments, il a fallu des fondations encore plus solides que pour la lunette méridienne: perchées là-dessus, les deux immenses lunettes ont l'air de canons à longue portée braqués contre le ciel par les Titans de la science moderne.

Le compartiment voisin, hermétiquement clos, était réservé au photographe et à ses aides. L'appareil employé, en cette circonstance, diffère beaucoup, comme forme, du daguerréotype ordinaire. Pour obtenir une image solaire convenablement grande il faut avoir des lentilles à long foyer, et partant une chambre noire très longue. Ici c'est un épais tube en cuivre, long de 3 mètres solidement établi sur maçonnerie; en avant se trouve enchâssée la lentille en question; en arrière se trouve le châssis à plaque sensible. — On opérait sur cuivre argenté, ancien système, mais très commode pour ces sortes d'épreuves. Le châssis est mobile, de haut en bas, au moyen de contre poids proportionnés; durant son mouvement de descente la plaque argentée passait devant l'ouverture lumineuse, s'impressionnait en 1/20 de seconde, et disparaissait après avoir inscrit télégraphiquement l'instant précis de l'exposition à la lumière. Ce temps très faible de 1/20 de seconde était variable, à l'aide des poids, suivant l'éclat du soleil. — Les images ainsi obtenues ont 38 millimètres de diamètre; fort belles du reste, et merveilleusement nettes. — Les plus petites taches du soleil s'y voient aisément avec le microscope. Pour diriger la lumière solaire sur l'objectif du tube, un miroir construit tout exprès a été disposé au dehors sur un socle

élevé, massif, en pierre, briques, granit, afin d'en assurer l'immobilité. Ce miroir seul, en glace argentée, revient à sept mille francs.– Un écran le préserve des rayons du soleil qui l'échaufferaient, et le déformeraient; dans l'entre temps des expériences; enfin, du fond de sa chambre noire, le photographe faisait tourner l'écran, et le miroir à son gré, au moyen de tringles, disposées pour cela d'une façon très ingénieuse. Pour compléter la description disons encore un mot de l'appareil enregistreur qui se trouve dans la chambre même du chef de l'expédition, à quelques quarante pas de l'observatoire. C'est une sorte de télégraphe Morse, sur lequel se déroule uniformément une bande de papier, au moyen d'un mouvement d'horlogerie. Celui-ci est commandé lui-même par une pendule astronomique établie dans le voisinage.

Trois plumes dûment imprégnées d'encre, appuient constamment sur la bande de papier, et elles y traceraient chacune un trait rectiligne si des rouages spéciaux ne leur imprimaient un mouvement de va-et-vient de vingt oscillations par seconde, ce qui produit sur la bande des lignes ondulées très régulières, comme l'indique la figure ci-jointe.



Au bout de chaque seconde, une ondulation plus accentuée indique cette période du temps: (A) et une ondulation plus grande (B) se fait au bout de chaque minute. De plus, pendant le déroulement du papier, le surveillant de l'appareil écrit de temps en temps au crayon l'heure exacte de son chronomètre, afin qu'on puisse s'y retrouver plus tard.

Outre son mouvement oscillatoire, chaque plume peut être soumise à l'action d'un électro-aimant qui l'attire temporairement en sens contraire, et lui fait marquer par conséquent, sur la ligne correspondante, un crochet plus ou moins long, suivant la durée du courant.– La plume du milieu correspond avec l'appareil photographique, et doit enregistrer l'instant précis, le 20ème de seconde, du tirage d'une épreuve; les deux autres plumes correspondent aux deux lunettes. Supposons maintenant qu'un observateur ait lieu de signaler un phénomène, l'heure du contact de la planète, par exemple; il n'aura qu'à presser une pince électrique pour fermer un courant, et aussitôt la plume correspondant à son appareil tracera un crochet (C) dont la longueur dépendra de la durée même de la pression. Il est alors très facile de constater après coup, par l'inspection de la bande, la position du crochet, l'heure et la durée du phénomène. Ainsi le crochet (C) ci-dessus indique pour 1h 16m 59s,45 une pression de 4 dixièmes de seconde. — Ce même système télégraphique permettait de régler facilement les chronomètres de l'observatoire d'après la pendule astronomique; de plus, un assortiment de sonneries électriques mettait en rapport, à chaque instant, suivant les besoins, les différents observatoires des deux établissements.

Voilà, en résumé, mon Révérend Père, ce que j'ai entrevu, ce que m'a expliqué le bon Monsieur Fleuriais, le soir même de notre arrivée, à la veille du grand jour. Il me restait à souhaiter aux savants bonne chance pour le lendemain, c'est-à-dire un jour splendide, un ciel sans nuages, un soleil complaisant qui daignerait se laisser voir mieux qu'il ne l'a fait depuis presque deux jours. On dirait qu'il soupçonne quelque chose; il s'obstine à demeurer caché derrière un paravent de cumulus noirâtres. Et pourtant! l'honneur de la science, que dis-je? celui de la France même sont intéressés au succès de cette unique observation. Les calculateurs d'Europe attendent attendent, avec autant d'inquiétude que d'impatience, le résultat de l'expérience; tous les Chinois de Pékin, et d'ailleurs connaissent les dépenses d'argent

et de peine de Messieurs les Européens ; ils riraient beaucoup de notre déconvenue ; notre prestige subirait un formidable accroc ; enfin, nous n'aurions pas le plaisir de voir, avec le soleil, plusieurs hauts personnages, notamment le prince Kong, qui avait promis d'honorer l'observatoire de l'éclat de leur présence. C'était donc très grave !

Le commandant de la canonnière, homme droit et rond, me demanda séance tenante de vouloir bien célébrer la sainte messe du lendemain pour le succès de l'entreprise, pour l'honneur du pays ! Je le promis de bon cœur, et je retournai passer la soirée, avec le P. Lebouq, chez ces Messieurs de la Légation.

Comme nous avons passé trois jours à Pékin ; et que durant ce court espace j'ai vu et entendu bien des choses, pour ne pas embrouiller mon récit, ni m'exposer à des redites, je vais si vous le permettez, mon Révérend Père, raconter tant bien que mal ce qui se rapporte à chacune de ces trois journées successives.

1er Jour. 9 Décembre. — Je dis la sainte messe à 7 heures ; et je l'avoue, non sans distractions ! — Le temps est superbe. — bientôt le soleil inonde d'un flot de lumière la jolie chapelle de la Légation. — au dehors j'entends les artistes affairés dans leur observatoire « Arcturus vient de passer au Méridien » s'écrie Monsieur Fleuriais — « journée splendide ! ô chance ! ô bonheur ! — Les chronomètres sont d'accord ! les photographies réussissent comme jamais ! Encore deux heures, et nous commençons pour de bon ! — Telles furent les exclamations qui entrecoupaient mes oraisons durant la messe. — Encore deux heures ! — Hélas !! 20 minutes après le ciel était brumeux, puis nuageux, puis tout à fait couvert. — Tout est perdu — Comme de juste, les visages de ces Messieurs se rembrunissaient à l'avenant ; les figures s'allongeaient outre mesure, et quand enfin, à 8h. 1/2, toute lueur d'espérance eut disparu derrière un épais rideau de nuages, on put remarquer sur toutes les physionomies un air d'abattement voisin de la stupeur ! Monsieur Fleuriais, le plus calme, demandait « une corde » — le jeune photographe de son côté enfonçait, jusque sur les épaules son large bonnet à poil, et de temps en temps élevait un poing menaçant vers cette région du ciel où devait se trouver probablement l'astre éclatant de l'univers. Le commandant d'autre part lâchait des bordées d'expressions très imagées, accusant le ciel, la terre et l'élément liquide de l'avoir fait venir d'aussi loin pour une semblable « déveine » — Les autres rares assistants, aides ou curieux, compatissaient de leur mieux au malheur irréparable de leurs infortunés compatriotes.... quand tout à coup, ô bonheur ! une tache bleue apparaît sur le fond gris du firmament. L'espoir renaît ; l'éclaircie se développe ; chacun reprend son poste avec courage, et voilà qu'à 9h 20m quelques minutes seulement avant l'instant assigné pour le phénomène, le soleil apparaît dans toute sa splendeur au milieu d'une foule de nuages qui semblent s'être écartés par respect en ce moment solennel. — Quel moment en effet, et quel coup d'œil ! Les astronomes sont en place, juchés sur leurs escaliers mobiles, le visage collé sur leur lunette ; les secrétaires sont assis tout près, penchés sur des registres, le crayon d'une main, la pince électrique dans l'autre, le regard fixé sur les chronomètres. Encore 3 minutes ! Vite on vérifie les sonneries, pendules, chronomètres, l'enregistreur. — Tout va bien ! Encore 20 secondes ! La photographie réussit ; Commencez ! 3 épreuves par minute ! Encore 3 secondes — Attention ! Ouvrez ! Il est l'heure !
O surprise ! la planète infidèle manque au rendez vous... les secondes s'écoulent en bondissant — une minute se passe — Rien ! rien !

Enfin subitement, juste quand on n'y pensait pas, voilà le fameux point noir qui se précipite et Vénus échancre fortement le disque du soleil. — Le premier contact est manqué — Mais, disons-le, le cas était prévu — On se rattrapa par le 2e contact intérieur, et somme toute, avec le beau temps du moment on avait tout lieu d'être plus que satisfait.

Vu dans la lunette le disque solaire paraissait énorme ; mais on n'en voyait qu'une petite portion, celle entamée par la planète. Vénus s'y dessinait très nettement sous la forme d'un disque noir, paraissant gros comme le poing, en train de décrire une corde du disque du soleil. — C'est précisément le temps exact employé par l'astre

pour parcourir cette corde que les Astronomes devaient apprécier avec soin. — Ce temps calculé, apprécié au moyen des lunettes et chronomètres, on en déduira la longueur de la corde, et sa distance au centre — Ce résultat comparé avec un résultat d'autres observateurs placés dans l'autre hémisphère, et voyant la planète décrire une autre corde, permet de connaître la distance angulaire de ces cordes, et de là on conclut aisément la valeur de la parallaxe solaire, et partant, la distance du soleil. Importante question qui préoccupe, depuis des siècles, tous les astronomes, et pour laquelle presque tous les gouvernements civilisés n'ont pas craint de faire d'énormes dépenses. Les Américains entre autres ont aussi leur station à Pékin; mais sans se préoccuper des lunettes, et des mesures micrométriques faites sur place, dans des conditions gênantes, disent-ils, d'installation et d'émotion, ils aiment mieux se fier à la photographie: et toutes leurs dépenses ont été sacrifiées à la reproduction de belles images du soleil. — Ces images ont environ 15 centimètres de diamètre — Rien de plus facile que d'y suivre après coup, tout à loisir, la marche de la planète; de calculer au micromètre le temps et les distances. La photographie n'était qu'un accessoire dans l'observatoire français. — et Messieurs les Russes n'observaient, dans leur légation qu'avec des lunettes ordinaires. Tous ces savants, français, russes, américains, s'étaient concertés ensemble par avance, afin de pouvoir confronter leurs résultats; et, pour éviter toute jalousie nationale dans une aussi grave question, tous se sont accordés à prendre pour méridien origine, devant servir à fixer le temps le méridien qui passe par la Montagne du Charbon, c'est-à-dire un vaste amas de charbon entassé au centre même de Pékin, véritable colline de 50 mètres de hauteur, couverte d'arbres et de pagodes, en attendant qu'un état de siège trop prolongé force les habitants à mettre en œuvre cette houillière artificielle.

Puisque j'en suis aux Américains, astronomes et protestants, ajoutons que ces Messieurs ont depuis assez longtemps donné des conférences publiques, aux Chinois! sur le fameux passage — Les Révérends pasteurs ont prêté leur temple, leur chaire évangélique, et leur enthousiasme progressiste à d'habiles orateurs, auxquels il ne manquait qu'un auditoire complaisant, sinon intelligent — Le Révérend Martin se lança lui-même dans le domaine astrologique, et se permit, paraît-il, des propositions passablement hétérodoxes, restant protestant jusque contre les calculs astronomiques. Il prédit entre autres choses, le passage de Vénus pour le lendemain à 4 heures du matin, assurant du reste que, d'après ses consciencieux calculs, l'ombre de Vénus se projetterait sur le disque du soleil en forme de bonnet de nuit! — Cette énormité lachée, le digne homme souhaita bonsoir à son monde et se retira. Les astronomes indigènes avaient aussi annoncé le phénomène pour le lendemain à 4 heures du matin, au petit lever de sa majesté! : j'ignore quels préparatifs d'observation ces artistes ont dû faire pour le Fils du Ciel; mais une chose certaine c'est que ce jour là du passage, l'auguste souverain fut pris de la petite vérole, maladie qui l'enlèvera peut-être à l'affection modérée de ses nombreux sujets. Cette maladie inopinée fut aussi sans doute la cause pour laquelle le prince Kong refusa de venir à l'observatoire français, lui et toute sa suite, selon qu'il en avait averti, la veille. Peut-être aussi fut-ce la crainte de ne pas voir le phénomène; car, en dépit du brillant commencement, les nuages empiétèrent de nouveau sur le soleil, et bientôt l'on ne vit plus rien qu'un ciel noirâtre, désolant, pour nos pauvres astronomes — Alors les figures se rallongèrent, les bonnets à poils se renfoncèrent et le vocabulaire expressif de notre commandant reprit le dessus dans la conversation monosyllabique des infortunés Vénusiens! C'était pitié de les voir, et je souffrais moi-même, autant qu'eux peut-être. Avoir fait tant de chemin, s'être donné tant de peine, saisir enfin le but tant désiré, et le voir subitement se dérober sous un nuage! peut-on s'imaginer chose plus poignante pour des savants français? On dit que, dans le siècle dernier, Legentil, après avoir attendu six années, dans un îlot de la mer des Indes, le précédent passage de Vénus, eut aussi le malheur de voir un nuage s'interposer

entre lui et le soleil, au moment précis du contact de la planète. Le pauvre astronome en mourut de chagrin. Ceux de Pékin auraient sans nul doute supporté plus philosophiquement leur infortune, mais le ciel leur épargna cette peine en s'épanouissant tout à coup, environ une demi-heure avant la fin du phénomène. Je soupçonne ces Messieurs d'avoir promis in petto un fameux cierge à la Ste Vierge; car cette éclaircie vint merveilleusement à propos, et contre toute attente. Alors la joie revint au galop, et toutes les observations recommencèrent de plus belle, avec les photographies, et le reste!



L'observatoire prit alors la tournure ci-dessus esquissée. — A gauche, en avant, Monsieur Fleuriais observateur avec Monsieur Vapereau (fils) pour secrétaire — Au fond, Monsieur Bellanger, observateur, avec le Docteur Dugad pour secrétaire — A droite, le photographe Lapied, qu'il faut supposer entouré de plusieurs aides, de lampes à verre jaune, de fioles à senteur, et d'une obscurité à peu près complète.

C'est en cet instant mémorable que les visiteurs affluèrent autour des artistes. — Mr de Rochechouart amena Mr Wade, ministre d'Angleterre; et peu après survint le fameux Tchong-ta-jen, l'ancien préfet de Tien-Tsin, lors des massacres, et depuis ambassadeur en France, et ministre des affaires étrangères de Pékin. Le grand homme était emmailloté dans d'épaisses fourrures, gros et gras, et dodu; rappelant involontairement le Maître Rominagrobis entre dame belette et Jeannot Lapin. Celui-ci se maintint entre Mr de Rochechouart et le P. Leboucq, interprète obligé du visiteur. Il parut d'ailleurs prendre un vif intérêt aux expériences; et, à plusieurs reprises, il voulut voir la planète à travers les lunettes, et les photographies dans la chambre noire, et l'enregistreur électrique; J'expliquais en français; le P. Leboucq traduisait en chinois, et le grand homme collectionnait toutes ces notions dans sa puissante tête, pour en faire, le soir même, son rapport exact à l'Empereur. Entre temps le P. Leboucq lui parla d'affaires plus sérieuses, et lui annonça sa visite pour le lendemain. Mr Wade ministre d'Angleterre, invita aussi le P. Leboucq au déjeuner du jour suivant, en son hôtel. — Durant ces conversations madame la planète s'apprêtait

à faire sa sortie : redoublement d'attentions à son égard ! Tout se passa dans les meilleures conditions, au dire de tout le monde, sauf des savants, qui prétendent que la sortie a été un peu anticipée, et que la visite de l'astre dura un peu moins de temps qu'on n'était convenu dans les calculs. Le plus clair de la chose c'est que l'expérience était achevée, et que toutes les observations du commencement et de la fin ont réussi au delà de toute espérance. — On se félicitait mutuellement, on se refélicitait à l'envi, tout en pliant bagage, et retouchant quelques calculs. Il reste maintenant à comparer les résultats obtenus avec ceux de la photographie, et ceux des autres observatoires : tout s'accorde. Tous ont constaté une abbréviation de la durée du passage ; donc une des données du problème était inexacte. Cela regarde le Grand M. Leverrier ... Quant aux astronomes ils s'apprêtent déjà au départ, et les instruments commencent à se réemballer & pour le prochain passage ?!. — Mais qui le verra ? Il aura lieu le 6 Décembre 1882, et les observateurs devront se rendre en Patagonie d'une part, et dans l'extrême Amérique Nord d'autre part — Plus les stations sont éloignées, moins on a de chances d'erreur. Espérons que ce prochain passage suffira pour satisfaire la curiosité de nos Savants, sinon il leur faudra attendre jusqu'au 8 juin de l'an 2004, époque où beaucoup d'entre eux, j'espère, sinon tous, verront le phénomène de plus haut.

Le soir de ce jour mémorable, Mr. de Rochechouart, pensant que Messieurs les observateurs avaient bien mérité de la science, et de la patrie (de fait tous les visiteurs ont été enthousiasmés à la vue des dits savants ; ils admiraient surtout le calme, la présence d'esprit, l'aménité du chef de l'expédition, Mr. Fleuriais, qui tout en s'occupant de ses observations à lui, donnait des ordres à droite et à gauche, invitait les visiteurs à jeter un œil discret dans son instrument, prenait des notes etc.) bref, Mr. de Rochechouart les invita tous à un dîner d'honneur où l'on porta des toast au succès de l'entreprise. Le tout finit au commencement de la journée suivante, après quoi les invités, savants et autres, se retirèrent, sans trompette pour s'endormir paisiblement dans la douce pensée d'une journée bien remplie.

Vers la fin de cette grande journée, nous résolumes d'aller visiter, dans leur résidence du Pé-tang (Église-Nord) ces Messieurs de St Lazare, missionnaires de la localité. La politesse demandait cette visite — d'ailleurs, il fallait solliciter pour moi l'autorisation d'avoir dit, et de dire encore la sainte messe à Pékin. Mais mon compagnon, se trouvant interdit on ne sait pourquoi — dans cette portion du Tchély, n'était pas obligé aux mêmes formalités : la civilité seule, renforcée de charité chrétienne lui dictait cette démarche. L'église en question se trouve au delà du Palais-Impérial, à plus d'une heure de voiture de la légation : nous y arrivâmes fort tard, très-pressés de repartir. Mr. Favier, un homme très gai, supérieur provisoire en l'absence de l'évêque, nous reçut avec chaleur. C'est un missionnaire plein de zèle et de gaîté, dont la famille, je crois, est <u>fondatrice</u> d'une de nos maisons, de Dijon, ou Besançon ? La résidence de ces Messieurs est très belle, et très confortable ; rien n'y paraît manquer. On nous a permis de la visiter rapidement. J'y ai vu entre autres choses, d'abord un beau cabinet de physique avec des instruments de grande dimension ayant dû coûter fort cher — un de leurs Pères s'occupe spécialement de la chose, et fait de la photographie — En outre il y a le musée d'histoire naturelle, très grand, et bien disposé par le célèbre <u>Monsieur Père David</u> (aujourd'hui malade à Paris). — Enfin je vis la fameuse bibliothèque provenant, en grande partie, de nos anciens Pères, et qui renfermerait pour nous des trésors imprimés et manuscrits. — Notons pour mémoire ces beaux volumes in-folio, étalés sur la table ; ils portent les armes de France, la couronne et les fleurs de lys ; ce sont les cadeaux offerts jadis par nos Rois aux missionnaires Jésuites de Pékin. — Enfin ce qu'il y a de plus curieux c'est la nouvelle cathédrale, élevée en 1861, après les fameux traités. Vue du fond de la cour cette Église présente un beau coup d'œil, la façade est large, assez élégante, flanquée de deux tours massives paraissant très élevées. L'empereur trouve que les dites tours lui portent ombrage, et le voilà qui se met en tête de vouloir les abattre sous prétexte d'une hauteur par trop grande — car, de leur sommet, on domine

tout le palais. — d'ailleurs le palais est trop étroit ; il faudrait lui annexer tout le terrain du Pétang, Eglise et résidence. Ainsi le veut sa majesté, et son Conseil d'applaudir : ils connaissent trop bien maintenant l'impuissance des nations européennes pour se refuser la satisfaction d'infliger ce soufflet à leurs vainqueurs d'autrefois! C'est là une grosse affaire dont Païens et Chrétiens se préoccupent beaucoup — et pour laquelle assure-t-on, Mgr Delaplace s'est rendu tout exprès en France. Si l'église tombe en dépit des traités qui ont permis son érection suivant un plan approuvé par les autorités chinoises ; si elle tombe malgré les protestations de notre ambassadeur, alors c'en est fait du dernier reste de prestige dont la France et la Religion chrétienne jouissent encore dans la Chine. Si cette Eglise est renversée par le caprice d'un souverain de 10 ans, personne alors n'empêchera les autres églises de l'Empire d'être pillées et incendiées par les innombrables Païens qui semblent n'attendre qu'une occasion favorable.

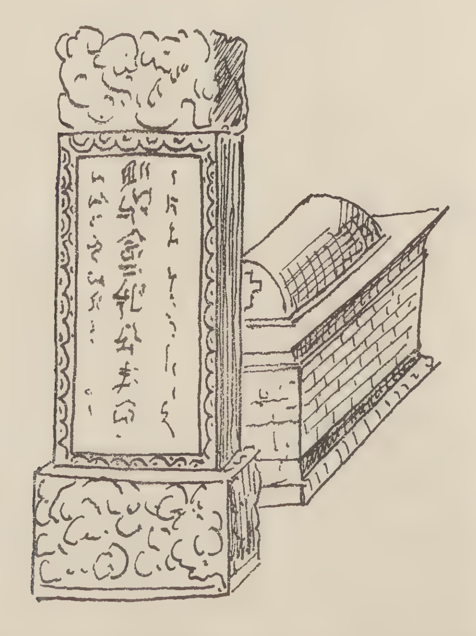
En définitive, la politique européenne et la religion subissent, en ce moment, une crise qui peut devenir fatale — l'affaire du Pétang semble être le préliminaire d'une persécution officielle devant se propager très vite, de la Cour aux extrémités de l'Empire. Il est grandement à souhaiter, et Dieu veuille y aider, que notre France veuille et puisse s'interposer énergiquement pour empêcher cette violation des conventions les plus solennelles. Les Chinois, il est vrai, proposent d'indemniser largement les Lazaristes ; ils promettent d'élever, aux frais de l'Etat, une église plus belle que la présente, plus large surtout — mais moins haute, et plus loin du Palais... Si grande même est la générosité de ces dévots Mandarins que Messieurs les Anglais, et autres chargés d'affaires, trouvent exagérés et les refus des Missionnaires, et les offres de l'Empereur — Bagatelle, disent-ils! Mais ces Messieurs ne sont guère au fait de l'astuce chinoise ; ils ne se doutent pas des conséquences d'une pareille concession ; peut-être même, protestants ou schismatiques qu'ils sont, ne verraient-ils pas sans déplaisir cette humiliation infligée « aux Papistes ». — Provisoirement l'affaire est entre de bonnes mains, et Dieu fera le reste j'espère — Mr de Rochechouart tentera l'impossible, ne serait-ce que pour faire traîner l'affaire en longueur, le mal étant déjà fait en partie, par la publicité de ces exigences impériales.

Assez sur cette église! Il faut vite rentrer chez nous, car nous sommes dans la ville impériale dont il faut sortir avant la fermeture des portes — ensuite nous traverserons la ville tartare ; enfin nous entrerons dans la ville chinoise, si nous y arrivons avant la nuit close ; car, une fois la nuit venue, toutes les portes se ferment ; l'entrée même des rues est interceptée ; un silence étrange succède bientôt aux clameurs aiguës d'une population grouillante ; toute la ville s'assoupit et s'endort sous la protection du dragon apocalyptique dont la silhouette se profile sur le ciel au dessus du Palais impérial. C'est l'heure du dîner au quartier européen = nous aurions grand tort de refuser une place d'invité à la collation peu frugale offerte aux astronomes ... et à leurs amis!

2e Jour - 10 Décembre. Excursion aux environs de Pékin.

———— J'en avais parlé la veille au Cte de Rochechouart ; il approuva mon idée, donna ses ordres ; il ne restait qu'à me laisser faire pour voir le plus de choses dans le moins de temps possible. A 7 heures nous partions, c'est-à-dire moi tout seul, à cheval, précédé de deux cavaliers chinois, en grande tenue, suivi d'une voiture (à provision!) qui devait servir dans le cas de fatigue, et d'un autre cavalier, mon catéchiste : toute une cavalcade lancée à fond de train ; car l'excursion n'était pas petite, puisqu'il s'agissait de voir, en un seul jour, les deux cimetières de nos Pères, le Palais d'Eté ; le palais de l'Impératrice, la grande cloche, et bien d'autres choses, sur un parcours d'environ 12 à 15 lieues. Vers les 9 heures nous arrivions au Cimetière portugais. C'est un vaste enclos précédé d'une sorte de ferme modèle qu'exploite Mr Chévrier, diacre d'une cinquantaine d'années, frère du missionnaire massacré en 1870 — Après avoir dépassé cette cour, et une vigne assez vaste, je me trouvai tout à coup en face de l'imposant portail du cimetière. Tout est en marbre sculpté, jus-

qu'aux portes elles mêmes, et aux gonds énormes de cette barrière monumentale – Puis les magnifiques tombeaux alignés se présentent aux regards du visiteur ému, lequel tout préparé qu'il est à cette visite funèbre, n'en éprouve pas moins une impression indéfinissable de tristesse et d'admiration. On sent que l'on foule une terre bénie, où reposent des Saints, et des plus illustres membres de la Compagnie; où gisent peut-être, ensevelies avec eux, les dernières espérances de la Mission de Chine. Ceux que recouvrent ces riches mausolées avaient autrefois la science, et la vertu, et toutes les autres conditions nécessaires à la conversion de ce peuple; ils n'y ont pas réussi. Les Empereurs ne leur ont accordé qu'un tombeau; leurs successeurs ont pour eux plus de critiques que de succès. Au lieu de l'Evangile jadis repoussé, on importe aujourd'hui l'opium; par leurs inutiles disputes et rivalités les nouveaux missionnaires, survenus après ces grands hommes, ont séché pour ainsi dire par la racine l'œuvre des conversions. Voilà les tristes pensées qui m'occupaient en parcourant ces allées bordées de tombes. Beaucoup de noms gravés sur les monuments m'étaient inconnus, car tous les Pères français, sont dans un cimetière spécial; mais avec quelle joie je trouvais dans le nombre ceux dont les vertus et les savants ouvrages ne sont ignorés de personne, les Verbiest, Adam Schall, de Souza, Mathieu Ricci... et d'autres! Presque toutes les tombes ont une forme pareille, que je vais essayer de représenter ci-dessous.



C'est d'abord un marbre sculpté, orné des dragons impériaux, ornements indispensable des cadeaux de l'Empereur. Cette pierre délicatement sculptée porte en 3 langues différentes Chinois, ~~latin~~, mantchoux, le nom du défunt et ses qualités de Docteur de la Compagnie de Jésus = plus loin, à quelques pas, se trouve la tombe proprement dite, formée d'une table massive que surmonte un dôme semi-cylindrique.

Le tombeau du P. Verbiest est semblable au modèle général; seulement, pour plus grande distinction, la pierre de l'inscription repose sur une énorme tortue, autre animal impérial – Celui du P. Adam Schall est bien plus beau, et se compose de quatre parties; d'abord un groupe de trois cassolettes en marbre sculpté, pouvant avoir un mètre de hauteur, la plus grande au milieu. – puis une table massive de marbre sculpté portant des dessins variés – (2 mètres 50 de long, 1 mètre 25 large, 1 mètre de haut). puis deux monuments pareils à ceux représentés ci-contre, mais à plus grandes dimensions.

La tombe du P. de Souza se trouve un peu plus loin, dans le même goût, mais encore beaucoup plus belle.

Enfin, tout au bout du cimetière, se trouve le monument de Mathieu Ricci, fondateur des Missions de Chine, et que tous nos Chrétiens révèrent comme un saint; c'était au moins un homme extraordinaire dont les ouvrages écrits en chinois sont devenus classiques dans ce pays; dont les remarquables livres de religion continueraient à convertir la haute classe, la partie lettrée de l'Empire, si nous avions accès dans ces régions élevées, ou si nos mandarins voulaient s'accorder parfois la jouissance d'une lecture aussi profitable. Mais le temps des conversions de mandarins est passé, et n'est pas près de revenir.

Le dessin ci-après a la prétention de vous donner une idée, mon Révérend Père du monument funèbre du P. Mathieu Ricci, et du goût chinois en fait de tombeaux. Les trois machines en avant représentent, je le suppose, des cassolettes dont le marbre contourné par dessus figure la fumée; plus loin est une table en marbre, plus loin une rangée de 3



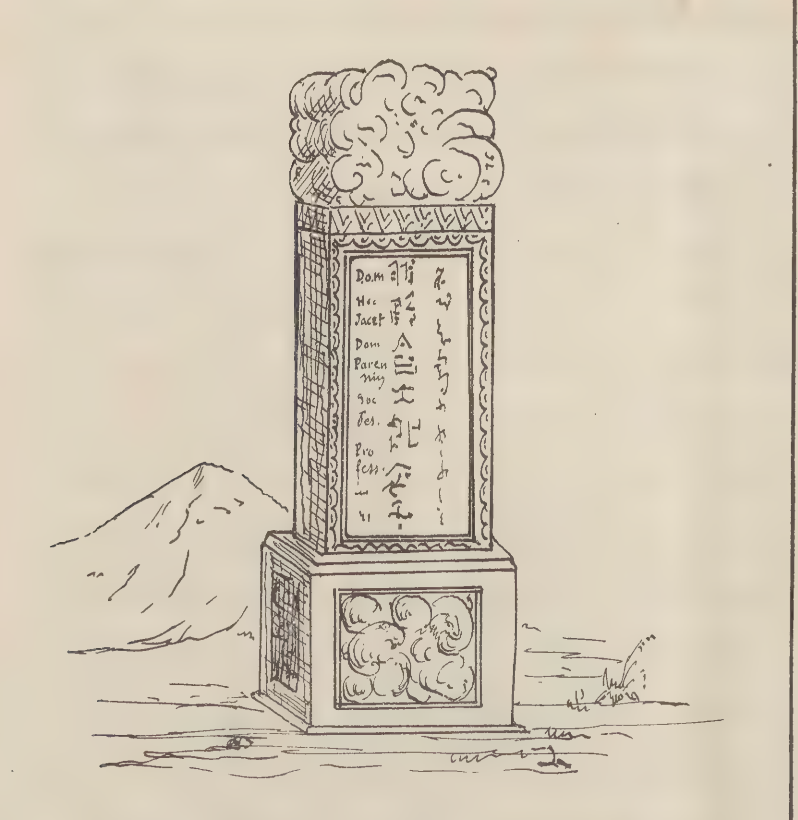
petites cassolettes ; plus loin la pierre avec l'inscription ordinaire, plus loin l'emplacement du cercueil, enfin, par derrière, une sorte de Kiosque, ou chapelle, où l'on peut dire la sainte messe. — Le tout est d'un travail exquis, exécuté d'après les ordres d'un empereur !

Tout près, au milieu et au fond du cimetière, se trouve un Calvaire également très beau, toujours en marbre, avec une inscription impériale ; c'est ce qu'il y a de plus remarquable peut-être, mais je n'ai pas eu le temps d'en prendre un croquis. Au dessus de la porte d'entrée on lit également une inscription donnée par l'Empereur Kang-Hi ; c'est la sauvegarde du cimetière. Deux ou trois caractères tracés par le pinceau impérial suffiront pour assurer durant des siècles l'inviolabilité de ce grandiose champ de repos.

Je quittai avec regret cette terre de famille pour m'acheminer au triple galop vers un autre cimetière, le cimetière français, situé à plus d'une lieue au-delà — Nous y fûmes au bout de 20 minutes.

La première chose qui frappe en y entrant, c'est le monument, en style pesant, élevé à la mémoire des officiers français morts durant la campagne de 1860... les blocs de pierre qui forment cet immense cube commencent à se disjoindre comme les articles du traité — Puis l'on embrasse d'un seul coup d'œil une forêt de pierres verticales, tombeaux des Pères français, jésuites et autres. Là on se retrouve en pays de connaissance, et ce n'est pas sans émotion que l'on parcourt successivement ces longues files d'inscriptions, et qu'on lit les noms des Parennin, Gerbillon, Collas, Cibot, de Mailla, d'Entrecolles, Dollières, Régis (celui-ci s'appelait Lê comme moi, ce qui me donna un léger frisson quand je lus les paroles sacramentelles de « Ci-gît le P. Lê » ! Je me suis tâté deux fois de suite pour savoir si j'étais bien encore du nombre des vivants.) Puis voici les P.P. Amiot, Rousset, de Ventavon, Benoit, de Brossard etc. Je n'ai pas vu la tombe du F. Attiret. Ce sera sans doute une

des nombreuses pierres couchées par terre, à moitié brisées — Car ce cimetière n'est point protégé par une inscription du Fils du Ciel; il a été saccagé plusieurs fois par les païens, et rien depuis ne semble avoir été restauré — Le terrain appartient, et est confié aux soins de Messieurs les Lazaristes; je ne m'explique pas cette quasi négligence surtout vis-à-vis de leurs propres confrères; car la plupart des tombes renversées portent les noms de membres de leur société; ainsi pour n'en citer qu'une, celle de Mgr. Roux un de leurs hommes les plus distingués, et qui succéda à nos Pères auprès de l'empereur Kien-Long. Monseigneur Mouly n'a pas encore de monument. Ce même cimetière ne possède pas non plus des tombes aussi belles que le cimetière portugais — ce ne sont que des tables en marbre portant une inscription, et par derrière un tertre de terre indiquant la position du cercueil. La figure que je vais tracer représente le tombeau du P. Parennin, appelé Pa en chinois: 巴.



Le genre d'inscription est toujours le même. Au milieu se trouve en Chinois "Tombeau de l'illustre docteur Pa" de la
巴
Cie de Jésus." — La traduction en Mantchoux se trouve à droite, et l'épitaphe latine à gauche: D.O.M. — Dominicus — Parennin — Gallus — Societatis Jesu — professus — vixit in societate — Ann. LVII — in missione sin — anos XLIII — obiit Peki — die XXIX Sept — An. Dom. — MDCCXLI. — Aetatis — LXXVII —. Tous les autres monuments sont exactement pareils, même ceux de ces Messieurs de St. Lazare; point de portes, point de calvaire, point d'inscriptions comme dans l'autre cimetière, mais nombreuses traces de dévastation — plus d'arbres, plus d'allées, beaucoup de pierres renversées et brisées; tel est ce qu'on appelle, "le Cimetière français" de Pékin, situé à deux lieues en dehors de la ville dans une plaine remplie elle-même de cimetières.

Plus à l'ouest se dessinent les crêtes arides des montagues pétchéliennes, les collines, les palais du Jardin impérial, dit "Yün-min-üen" Jardin de la lumière éclatante — Nous y arrivons vers une heure de l'après midi.

Ici toute description est impossible. Le parc a plus de 15 lieues de circuit; quelques uns disent 30 lieues — Tous les genres de beautés naturelles et artificielles y ont été versées. — D'ailleurs aujourd'hui ce ne sont plus que des ruines. Nos braves soldats y ont passé quelques heures, avec leurs amis les Anglais, et ils y ont si bien travaillé qu'ils feraient pâmer de jalousie tout un corps de Poméraniens! Mais les traitres célestiaux avaient mérité cette vengeance; et sans ce coup de main de nos troupiers, personne ne se serait promené aussi librement que moi sur cette annexe du palais des fées. Il n'en reste que des ruines, mais quelles ruines! Pavillons en marbre, pagodes presque intactes, arcs de triomphe fantastiques; palais enchanteurs, affectant la forme et les couleurs des articles de confiserie; pièce d'eau immense, bordée d'un quai en marbre, couverte de nénuphars, cette fleur-poétique des Chinois sentimentaux; bronzes vraiment magnifiques, semés çà et là, au hasard — J'ai

admiré surtout « une vache » divinité protectrice du lac, et deux lions héraldiques chinois, de dimensions colossales, exécutés avec un fini travail, une réussite de coulage en bronze que je n'ai jamais vu nulle part, même au musée du Louvre. — Ce bronze est peut-être un secret du fondeur, car voilà déjà plusieurs siècles que ces œuvres d'art sont exposées aux intempéries des saisons, et pourtant elles paraissent toutes neuves, comme si elles sortaient du moule, noires et polies comme du marbre — Je fis l'ascension de plusieurs des innombrables collines du jardin ; sur l'une on monte en suivant un escalier creusé dans le roc, escalier artificiel, mais si bien arrangé qu'on se croit aux environs d'Issenheim, à l'escalade du Freunstein, par exemple ; d'autant plus qu'ici, comme là, les ronces et les épines ne manquent pas, et complètent l'illusion. Cet étrange escalier conduit au temple de Boudha, précédé d'un arc de triomphe en marbre, et recouvert de briques jaunes représentant chacune Poussah accroupi. — De cette hauteur l'œil embrasse un paysage qui, durant l'été, doit être ravissant ; des nappes d'eau, une rivière aux ondes limpides comme du cristal, un pont d'une quinzaine d'arches, tout en marbre et sculpté avec art ; des collines, des vallons où serpentent mille sentiers, côtoyant des villas et des étangs — Au delà une plaine parsemée de villages, le palais de l'Impératrice à Haï-Tien, les casernes des huit bannières, le canal impérial, des pagodes immensément grandes et non moins riches ; enfin les remparts de Pékin, à l'horizon, et par derrière ces murs gris les collines du palais, avec leurs toits jaunes miroitant au soleil.

Ce spectacle enchanteur m'aurait retenu bien plus longtemps, mon Révérend Père, si je n'avais senti vers les 3 heures un vif désir de consommer n'importe quoi. — Nous jetâmes le dévolu sur une auberge chinoise située à une lieue seulement ; mes quatre compagnons indigènes avaient également besoin de nourriture, et de repos, ainsi que le bétail ! Mais à 4 heures nous repartons à toute bride vers la ville.

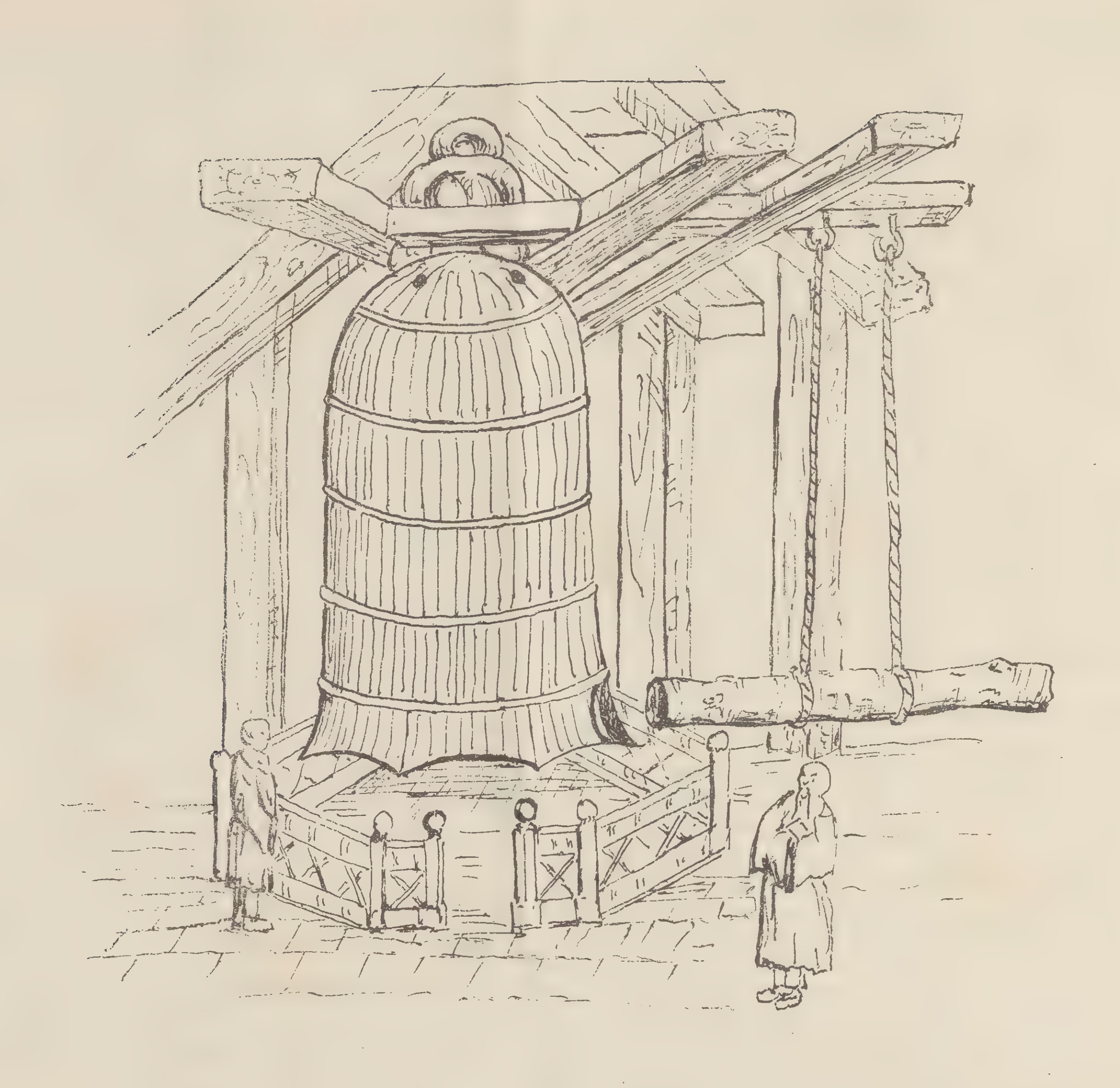
Il ne restait plus à voir que la grande cloche, laquelle se trouvait presque sur notre chemin ; j'allai la visiter ; c'est une vraie curiosité, peut-être la plus belle œuvre d'art, ou de génie, ou de patience, de Messieurs les Chinois d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui n'auront jamais même l'idée, de semblables hors-d'œuvre !

Cette cloche se trouve sous un dôme, dans une grande et belle pagode. Plusieurs bonzes sortirent de dessous terre pour nous faire admirer leur instrument de prière.

L'appareil est solidement suspendu sur un échaffaudage de grosses poutres, au dessus d'une cavité hexagonale entourée d'une palissade ornementée.

L'énorme pièce de fonte pèse dit-on 60,000 Kilogrammes ; c'est la plus grosse cloche du monde, après celle de Moscou. — Sa hauteur est d'environ 5 mètres, au jugé — elle comprend cinq zônes parallèles de chacune 70 centimètres, sans compter le cercle déchiqueté de la partie inférieure, ni la suspension.

Impossible de balancer une telle masse, d'ailleurs notre mode de sonnerie n'est pas dans les usages chinois ; ils frappent leurs cloches, comme des timbres avec ce qu'ils trouvent sous la main. Ici c'est un tronc d'arbre suspendu par deux cordes, et destiné à faire l'office de bélier — acoustique. — Messieurs les bonzes jouent de cet instrument durant les grandes calamités, pour demander la pluie durant les grandes sécheresses, ou l'écoulement des eaux, lors des inondations — C'est là son unique usage, outre son mérite de curiosité. — Ce mérite consiste surtout dans la rare perfection avec laquelle sont modelés les innombrables caractères chinois dont la cloche est couverte symétriquement, comme



une page d'écriture, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur — Il y a des millions de ces caractères, et pas un n'est défectueux; on lit comme dans un livre bien imprimé ! Le texte figuré sur cette cloche est incompréhensible aux chinois; c'est une copie des livres canoniques de Boudha, langue indienne, écrite en caractères célestiaux; ce qui fait de ce bronze un monument artistique, historique, religieux, et même superstitieux — La partie supérieure est percée, suivant l'usage de quatre trous circulaires; les jeunes naturels, surtout les étudiants qui désirent se rendre le ciel favorable à leurs compositions du baccalauréat, montent à l'envi sur l'échafaudage, si près que possible de ces trous — De là ils essaient de faire passer des sapèques dans un des quatre trous, le plus à leur portée, en les lançant, suivant certaines rubriques plus ou moins bizarres. Quand on réussit à introduire une sapèque c'est signe de bonne chance, on a le ciel pour soi; mais avant de réussir on essaie naturellement plus d'une fois, et tout ce qui tombe à côté est réservé pour les bonzes, et pour l'entretien de la pagode. Il est permis de croire que ces derviches chinois, avec leur tête rasée et leurs yeux louches, ne peuvent qu'encourager une pratique aussi lucrative pour eux. Au surplus je les ai trouvés polis, et obséquieux; ils me firent même un compliment sur la longueur de ma barbe, et sur mon air « moins féroce » disaient-ils, que celui des autres visiteurs européens. Comme pièce à conviction de la brutalité de quelques Étrangers, ils me montrèrent leur grosse caisse, de 2m de diamètre, et

qui leur sert pour accompagner les prières, mais qu'un anglais venait d'éventrer, tout récemment, d'un coup de sabre! Ces manières peu courtoises des occidentaux font fermer bien des portes aux visiteurs les plus inoffensifs; dès qu'un homme à barbe pointe à l'horizon on ferme boutique, et le portier répond que Monsieur n'y est pas!

C'est ainsi par exemple que la grande Lamaserie refuse l'entrée aux Européens; le grand Lama "le Fô vivant" selon l'expression des chinois, ne se laisse plus voir qu'à de rares curieux, à de longs intervalles; encore faut-il payer très cher pour contempler cette incarnation. Autrefois on pouvait aisément se payer la fantaisie de causer, et de rire avec le gros garçon réjoui qui joue en ce moment le rôle de divinité; le P. Lebocq l'a vu deux fois; presque tous les visiteurs de Pékin ont fait leur révérence devant le bonhomme accroupi sur un fauteuil d'or. Privé d'un tel spectacle, je me hâte de retourner à la Légation; les différentes portes de la ville se ferment sur nous à mesure que nous les franchissons; nous arrivons très tard, à la nuit close, juste au moment du dîner; on nous croyait perdus, ou pour le moins obligés de passer la nuit au dehors, dans quelque hôtel chinois, mais une bonne fortune spéciale présida tout le temps à notre voyage de 3 semaines; et jamais, ni le P. Lebocq, ni moi, nous n'avons manqué l'heure des repas ... ni de trouver notre gîte pour la nuit!

Durant cette promenade champêtre, qui ne pouvait plus l'intéresser; le P. Lebocq n'avait pas perdu son temps. Le but de son voyage à Pékin était d'entrevoir certains personnages officiels: il y réussit. Ce jour là entr'autres le Père déjeuna chez le ministre d'Angleterre, Mr. Wade; il visita Mr. Hart, l'homme le plus influent de la capitale, le directeur des douanes impériales; il se rendit au Ministère des Affaires-Etrangères, autrement dit, au Tsong-Li-Yamen, rendre sa visite à son ancien ami, et compagnon d'armes, le Tchong-ta-jen; se présenta chez divers autres mandarins, goûta chez Monsieur Bridon, neveu de Mr. Hart; et revint enfin dîner à la Légation.

Mr. Wade est un digne homme, d'une simplicité patriarcale dans son extérieur, d'une grande amabilité et politesse vis-à-vis des Français et des Missionnaires catholiques; il estime beaucoup ces derniers, et il ne se cache pas pour leur témoigner sa préférence aux colporteurs évangéliques. Du reste la réponse très ferme qu'il a faite naguère au Mémorandum chinois, conjointement avec Mr. de Rochechouart, montre bien ses sentiments personnels vis-à-vis la Religion chrétienne. Comme plusieurs autres personnes de la famille assistaient au déjeuner, le Ministre, qui est presque aussi causeur que le P. Lebocq, dit au Père que pareille visite ne pouvait pas le satisfaire; qu'il avait grand désir d'entretenir seul à seul le Missionnaire, qu'il l'invitait à revenir le lendemain pour une ou deux heures. L'invitation fut acceptée, et c'est le lendemain qu'on finit les intéressantes conversations entamées durant le déjeuner. Mr. Wade ne manqua pas de faire un grand éloge de notre mission de Chien-Chien! Il est d'ailleurs manifeste que notre réputation à Pékin est un peu surfaite; là, quand on a dit Chien-Chien, tout est dit! La mission de Chien-Chien! Les Pères de Chien-Chien! se répètent à tout propos, et bienheureux sont les mortels invités au voyage de Chien-Chien.

Mr. Wade promet d'y pousser bientôt une visite; plusieurs autres promettent aussi, et Mr. de Rochechouart, avec toute sa suite, viendra passer quelques jours avec nous le 12 Janvier prochain. — Voilà l'agrément de vivre retiré, loin des regards profanes; une bougie dans un salon éclairé au gaz ne fait aucun effet, mais un lampion allumé dans la nuit sombre réjouit les yeux, et attire le voyageur.

Le grand homme Tchong, au Tsong-Li-Yamen, ne se montra pas moins bienveillant. — Le Père lui avait raconté, la veille, durant les entre actes d'observation du passage

de Vénus, tous ces griefs contre l'administration chinoise, la lenteur de la réparation que nous exigions pour le 3e saccagement de la Résidence de Kouang-ping-fou etc. Il était même convenu qu'il irait, le lendemain, au ministère, uniquement pour la forme, et pour offrir sa carte de visite suivant l'étiquette chinoise : mais son Excellence en jugea autrement, et elle reçut le visiteur avec non moins d'honneur que d'amitié !

Une collation fut servie au palais de réception ; et plusieurs autres grands mandarins, venus je suppose, par curiosité, furent présentés au Père, et réciproquement. On fit vite connaissance ; puis les grandes questions furent agitées. L'affaire de Kouang-ping s'arrange, ou s'arrangera, dit le grand homme ; nous ne sommes pas maîtres dans ces questions-là (ce qui est vrai) c'est du ressort de Mgr le Vice-Roi ; le Vice-roi (de Tien-Tsin) est l'ennemi déclaré des Chrétiens comme de tous les étrangers ; il est à la tête du parti chinois hostile aux Européens et aux Tartares ; c'est une puissance que la cour elle-même redoute, avec laquelle il faut compter ; Le Prince Kong, avec lui, Tchong-ta-jen, sont à la tête du parti libéral, aimant le progrès et les étrangers qui l'apportent ; soutenant, autant que possible, même les chrétiens ! Que faire ? Au surplus le gouvernement actuel est un gâchis épais, où nul ne voit, ni ne comprend rien ; l'avenir est menaçant ; la révolution couve partout, un rien peut renverser la dynastie, c'est-à-dire cet enfant de 20 ans, dont les mauvaises habitudes trop connues font le désespoir de la Cour, et l'effroi de tous ceux qui l'approchent. Dernièrement ce Fils-du-Ciel céda au caprice de massacrer deux eunuques de son service ; l'un à coup de pique ; l'autre à coups de flèches. Il aime à s'exercer au pugilat sur le dos des serviteurs, et parfois il se met en simple caleçon pour faire du trapèze, ou s'essayer à la lutte. Tout cela est de notoriété publique. — Telle est l'agréable situation du Gouvernement chinois actuel : une cour dissolue, un Empereur sans enfants légitimes, et attaqué par la petite vérole ; des partis puissants se disputant le pouvoir ; la surexcitation dans le peuple, une révolution qui se prépare, et, brochant sur le tout, une envie rouge générale de jeter par dessus le bord tous les étrangers embarqués sur leur galère. — Aussi les rouages administratifs sont-ils visiblement empâtés ; il faut des années pour obtenir satisfaction dans une affaire terminable en un quart d'heure " Mais tant mieux ! disait Monsieur Tchong ; plus un procès dure longtemps, en Chine, plus on est certain d'obtenir une solution favorable et bien assise : les choses ont le temps de se tasser ! " C'est vrai ; surtout si un des deux, où tous les deux intéressés du procès viennent à trépasser ; ô ingénieux Chinois ! Ceux-ci ont pour excuse de ne pouvoir faire mieux, par le temps qui court.

Les rapports diplomatiques ne sont naturellement pas plus commodes, ni plus coulants. — Les Anglais ont reçu déjà plusieurs chiquenaudes politiques, et les Français pareillement, sans qu'on puisse savoir, quand, ou comment, tout cela finira. — Bref, c'est un moment de crise gouvernementale, une solution de continuité dans les bons rapports avec les nations européennes. Pour résoudre d'un coup toutes les difficultés de la position il faudrait, chose évidente, une nouvelle intervention du Droit-Canon-Krupp ; les fusils Chassepot à aiguille raccommoderaient aisément les traités déchirés de 1860. — Mais cet idéal de raisonnement franco-chinois ne se réalisera plus ! — Toutes ces considérations n'empêchèrent pas son Excellence Monsieur Tchong, et ses acolytes, de promettre leurs services au Père Leboucq, de l'assurer de leur amitié, de le reconduire jusqu'au dehors du palais, jusqu'à sa chaise à porteur, puis d'envoyer au plus vite leur carte de visite, comme remerciement. — Ce Ministère des Affaires Etrangères, ce Tsong-Li-Yamen, où se traitent les plus grosses affaires de l'Etat, où l'on reçoit les Ambassadeurs et Ministres étrangers, n'est qu'un misérable tribunal délabré, en briques ; relativement malpropre, dont tout l'ameublement consiste en tables grossières, et fauteuils de bois. Les autres tribunaux de Pékin sont à l'avenant, on dit

que c'est par respect pour l'Empereur ; le fils du Ciel ne devant avoir dans la ville aucune concurrence en fait de richesse, de luxe, et de splendeur. Ce règlement de déférence est peut-être le mieux observé dans la Capitale.

En définitive, pour cette affaire de Kouang-ping-fou, nous n'avons encore que des espérances. Monsieur de Rochechouart, qui vient de passer à Tien-Tsin sans voir le Vice-Roi, doit en référer à son Excellence ; et d'autre part, Tchong-ta-jen, ennemi du vice-roi mais ami du préfet de Kouang-ping écrira avec une lettre pressante à ce personnage pour l'engager aux réparations exigées par le P. Octave. De plus pour amadouer le vice-roi, Mr de Rochechouart, avec une lettre, envoyait au personnage deux tapis assez beaux que le Père Lebouca était chargé d'offrir indirectement.

Tel fut le résultat de la visite au Tchong-ta-jen. En Europe il peut paraître de médiocre importance ; mais ici on juge autrement de cette espérance de solution prochaine d'un compromis qui, donnant " un dessous " au P. Octave, encourage les païens, et arrête les conversions d'un grand nombre de catéchumènes.

Les autres visites de la journée eurent sans doute plus de chances pour le P. Lebouca, mais moins d'intérêt. Ces Messieurs les Anglais, en règle générale, sont d'une exquise politesse vis à vis des missionnaires catholiques : Mr Hart a même été très utile au Père dans une question importante qu'il avait à traiter ; il a de plus offert ses services dans le cas où l'on aurait besoin de son influence, assurant qu'il serait heureux de nous être agréable en n'importe quelle occasion.

La deuxième journée finit, comme la première, par le dîner, suivi d'une interminable causerie au salon : le sommaire seul des questions mises sur le tapis remplirait un nouveau feuillet, j'aime mieux vous parler immédiatement de la 3ème Journée.

3e Jour – Promenade dans Pékin.

Il faudrait au moins huit jours pleins, et des jours d'été, pour visiter un peu en détail cette immense ville remplie de monuments, de palais et de pagodes ; ville tout à fait féerique si l'on en croit le récit de certains voyageurs ; ville la plus peuplée du monde ; la plus curieuse, la plus grandiose des capitales connues – A mon grand regret je n'avais qu'une petite journée disponible pour parcourir en zig-zag cette métropole chinoise, et visiter quelques églises, ou curiosités. Quelle impression me reste-t-il de cette promenade curieuse ? Hélas ! comme toutes les autres villes chinoises, Pékin n'est plus qu'une ruine, où l'on constate à chaque pas la splendeur passée, et la décadence actuelle. Les fortifications ont six lieues de circuit, elles sont larges en proportion, tellement qu'on pourrait se promener dessus, à cheval, ou en voiture " comme sur les boulevards de Paris ; mais ces murs menacent ruine, et sur les bastions qui les commandent il n'y a ni soldats, ni canons. Je me trompe, j'en ai vu quarante, en peinture, sur une seule de ces tours, audessus d'une porte : à chaque embrasure une gueule béante en ocre jaune. Les rues principales sont tirées au cordeau, très larges, élevées, bordées de deux trottoirs en contre-bas et, parfois d'assez beaux magasins dorés sur tranche ressemblant à des pains d'épices, à des nougats fantaisistes, ornés de fioritures en clinquant. Mais devant ces magasins s'alignent d'ignobles échoppes ; ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée avec vitres en papier ; ces rues ne sont point pavées ; en temps de pluie, c'est une boue infecte ; quand il fait sec, c'est une poussière noirâtre, épaisse, insupportable, contre laquelle l'édilité Pékinoise n'a trouvé d'autre remède qu'un arrosage insuffisant, dont le liquide provient des égouts voisins ! Le cicerone chinois qui m'explique tout cela ajoute, en se bouchant le nez, que le système en question

est loin de sentir la fleur d'orange si agréable aux nez indigènes. C'est peut être pour éviter cet inconvénient que le Souverain s'est parqué dans une ville à part, interdite au commun des mortels; et que le palais des princes, ou grands mandarins, se trouvent tous dans les petites ruelles, dans les impasses inabordables; évidemment ces Messieurs ont du flair — Nous côtoyons ici une étalage de cercueils; plusieurs chalands se disputent un de ces précieux meubles, et le marchand continue de faire ressortir les agréments de l'objet convoité.... Quel débat! car c'est évidemment pour leur propre personne que les deux bourgeois assez cossus veulent acquérir ce coffre massif, verni en noir, et doré sur les joints. La vue seule de semblable débat rappelle qu'on se trouve à 114 degrés de longitude au loin de Paris!

Voici maintenant quelques femmes qui se promènent; chose rare en Chine! mais ce sont des femmes tartares, plus libres dans leurs allures, plus curieuses de voir et d'être vues, elles n'ont pas le petit pied torturé des Chinoises, mais par contre elles sont fardées de manière à faire peur, rouges comme des pivoines. — A la suite, c'est une enfilade de chameaux, fortes et mélancoliques bêtes qu'un seul enfant conduit à travers les rues, grâce à la corde passant dans les naseaux d'un chacun pour s'accrocher à la queue du précédent, jusqu'au premier, lequel cède sa corde à la main de l'enfant. Ces utiles animaux, créés par le bon Dieu a l'encontre, ce semble de toutes les idées préconçues d'esthétique, se rencontrent, à tout bout de champ, dans la ville, portant tous, je ne sais où, une bonne charge de houilles dans de fort mauvais sacs: on ne les voit qu'à Pékin; ils font partie de la population flottante.

A propos de population, le chiffre de 2 ou 3 millions d'êtres humains habitant cette capitale me parait une exagération manifeste; du moins aujourd'hui. La ville est moins grande que Paris, beaucoup moins; en revanche elle possède beaucoup plus de terrains inoccupés, le palais impérial, les pagodes, d'immenses champs de manœuvre, des jardins, des résidences princières, etc. Les maisons n'ont point d'étages, les faubourgs sont relativement de nulle importance.. D'ailleurs les rues sont presque désertes; sauf dans les grandes artères, on rencontre de rares passants dans les ruelles latérales — Quant aux innombrables soldats dont fourmillent ce qu'on appelle « les huits bannières » je n'ai pas sur la conscience d'en avoir vu un seul portant le costume de sa profession. Les gaillards ne sont pourtant pas invisibles. En route j'en avais rencontré une forte escouade faisant cortège à quelque chef voyageur; ces troupiers portaient un turban bleu, avec un habit, ou plutôt une robe rouge écarlate; sur la poitrine un plastron de papier doré; sur le ventre une tête de tigre grossièrement peinte, destinée naturellement à glacer de terreur les imprudents agresseurs; enfin sur leur épaule s'appuyait une perche très longue, terminée en pointe, ornée d'un lambeau de rouge écarlate, en forme de drapeau. Ils traînaient péniblement cette arme défensive, marchant au petit pas, un à un, l'un derrière l'autre, à l'instar des poules qui vont aux champs. Je n'ai rien vu de pareil à Pékin; sinon quelques miliciens gros et gras, des chefs peut-être des licenciés militaires allant, avec l'arc et le carquois, s'exercer au tir dans les environs du palais. Il est à remarquer qu'aujourd'hui encore, et probablement aussi dans tous les siècles suivants, les hauts grades militaires s'obtiennent par concours d'après un programme herculéen: monter à cheval, tirer de l'arc, soulever d'énormes pierres, sauter haut et loin. Voilà les degrés qui conduisent au pinacle des honneurs militaires.

Pour en revenir à la population, j'ai soumis mon doute à ces Messieurs de la Légation; tous m'ont répondu

avec ensemble, et comme une chose hors de conteste, que Pékin n'avait certainement pas au-delà de 4 ou 500 mille âmes, chose dont je ne suis nullement étonné aujourd'hui ; c'est aussi l'opinion de beaucoup d'autres visiteurs. — Tout en nous promenant nous voici parvenus au Nan-Tang ou Eglise Méridionale, située au fond d'une cour, selon l'usage. C'est un magnifique morceau d'architecture ; l'église est telle que l'avaient construite nos anciens Pères, à l'intérieur comme à l'extérieur ; le style mal défini est celui de toutes les anciennes églises de notre Compagnie : façade large, très ornementée, portant le chiffre de la Cie ; l'intérieur bien aménagé, peint avec goût, du haut en bas. — Les peintures ont été rafraîchies depuis quelques années par un artiste indigène, lequel, tout en faisant pour le mieux, est loin d'avoir réussi les figures et les draperies européennes ; ces saintes femmes plaquées de vermillon, ces anges bouffis et louches des deux yeux ; ces jets d'eau ressemblant à des glaçons, font amèrement regretter l'absence d'un vrai peintre dans un travail aussi délicat. Néanmoins, et malgré ce badigeonnage épais, l'œil est satisfait de l'ensemble des sujets, et des couleurs. Ce serait, à Paris même, une jolie église. Deux Dômes "en peinture" décrits dans les Lettres Edifiantes, existent encore, et continuent de tromper les visiteurs, même prévenus ; on jurerait en les voyant qu'ils s'élèvent à une très grande élévation au dessus de la voûte de l'église — ce sont pourtant de simples feuilles collées à plat sur le plafond, au-dessus du chœur. Rarement problème de perspective eut une solution plus admirable. — Cette église possède l'édit de Kang-hi en faveur de la religion — et un autre de Kien-Long — de plus le titre impérial de donation gravé sur le portique. Les édits sont gravés sur des tables de marbre posées verticalement au dessus de colossales tortues : on dirait des tombeaux — Ces inscriptions impériales ont préservé cette cathédrale d'une ruine complète ; elle a été seulement profanée par les païens, et spoliée en grande partie. Le magnifique tabernacle, cadeau des Rois de France fut racheté chez un brocanteur, après que les traités de paix eurent rendu l'église aux missionnaires, et la tranquillité aux chrétiens.

En sortant de cette belle église, je priai mon conducteur de me faire voir d'autres curiosités. Il ne comprit peut-être pas très bien ma demande ; car au bout d'un quart d'heure de roulement, dans une voiture de place, à travers des ruelles boueuses et accidentées, nous débarquâmes devant l'échoppe d'un marchand "de curiosités" autrement dit, d'un revendeur de biblots, d'un fournisseur d'antiquités. Il fallut bien se résigner à parcourir son étalage qui est vraiment curieux sous tout rapport ; sur ces étagères sont entassés des trésors, depuis les porcelaines contemporaines, jusqu'aux bronzes les plus vétustés ; depuis les vieilles ferrailles plusieurs fois séculaires, jusqu'aux cloisonnés de fabrication récente et dont le prix est certes à la hauteur du travail ; jusqu'aux montres et pendules européennes, montées d'une façon bizarre sur des éléphants émaillés ; jusqu'à des jouets d'enfants éparpillés entre des rustiques figurines en terre cuite, et des poussahs miroitants en cristal de roche. Les Chinois sont très friands de ces antiquités ; aussi leur en présente-t-on, pour toutes les bourses, des échantillons les plus capricieux, où l'art le dispute souvent à la nature ; car la fabrique d'antiquités n'est pas chose inconnue en Chine ; on dit même qu'elle y a été inventée, et patentée, pour la consolation des amateurs de biblots, et pour soutirer des sapèques aux étrangers visiteurs. Je me hâte donc de quitter cet antre, et je remonte en voiture.

Pékin tout comme Paris a ses petites voitures, et ses remises. Sans doute les ressorts et les sièges manquent totalement à ces calèches primitives ; mais en revanche elles sont bien solides, très propres, et le conducteur sait si bien faire manœuvrer l'unique mulet du véhicule, qu'en dépit des ornières, des monticules, des tournants, des promeneurs, des cavaliers et des

autres voitures, il roule sans cesse, à fond de train, bondissant par dessus les obstacles, évitant comme par miracle les innombrables accidents qui pourraient arriver. Tout en roulant nous traversons bientôt un magnifique pont en marbre sculpté, très long, très large, mais témoignant trop ostensiblement l'impardonnable incurie de l'Haussmann pékinois. Evidemment, quelqu'il soit, ce sénateur préfet du département de Pékin est à l'antipode de son ex-confrère de Paris. Ici, ni expropriations, ni embellissements, ni balayages méthodiques, ni tonneaux nocturnes : en guise de trottoirs, des chemins creux parsemés d'égouts ; sur les ponts défoncés plusieurs rangées de pauvres diables, mendiants, étrangement dégoutants, et remarquablement peu vêtus. Ces tristes échantillons de l'espèce humaine exercent une sorte de tyrannie dans la grande Capitale, prélevant sur tous les passants, mais principalement sur les devantures des boutiques, un impôt forcé, dont ils rendent ensuite un compte exact à leur Roi-des-Gueux, dans les arrière-fonds de leur Cour-des-Miracles.

Nous traversons à présent des arcs de triomphe d'un style sui generis, tout en bois, et peinturlurés de toutes les nuances de l'arc en ciel - C'est plus joli que beau.

Mais nous voici au pied de la muraille orientale, près du fameux observatoire de nos Pères ; il faut essayer d'y pénétrer, ou plutôt d'en faire l'ascension ; car les gigantesques instruments d'astronomie sont exposés en plein air, sur la plate-forme d'une tour carrée des fortifications ; leurs formes bizarres, leurs bras étendus, s'aperçoivent de loin et surexcitent la curiosité - Malheureusement il y avait défense formelle d'y monter ; parce que, tout récemment, une bande d'aimables américains s'était égayée au point de briser, à coups de talon, l'alidade d'un sextant. Des soldats en gardaient maintenant l'entrée, et je fus mal reçu par eux. Tous ces défenseurs de la patrie sont dénués d'uniforme et de politesse ; en revanche, ils se distinguent par leur malpropreté ; surtout par une face patibulaire, une tenue de galériens en rupture de ban. A force de parlementer avec ces coupe-jarrets, j'obtins néanmoins l'assoupissement du cerbère principal au moyen d'un saucisson de sapèques : et je pus gravir les cent marches d'escalier qui conduisent à la plate-forme. - Rien d'imposant comme cet Observatoire réellement gigantesque ! Tous ces immenses instruments de bronze sont l'œuvre du P. Verbiest ; c'est ici que les anciens Pères faisaient leur cours public de Cosmographie à un auditoire impérial ; c'est par là qu'ils conservèrent à la Cour ce prestige si glorieux pour eux, et si utile à la Religion persécutée. Qu'on est heureux de voir d'aussi près un pareil champ de manœuvre scientifique ! Quant à la description détaillée de cet Observatoire, elle serait longue et difficile si la Lettre du P. Lecomte, dans les Lettres Edifiantes, reproduite dans Pauthier, et par plusieurs autres, n'en rapportait exactement tout ce qu'on pourrait dire de mieux à ce sujet. Depuis lors, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, rien n'est changé sur cette terrasse, et il est probable que nos arrière petits-neveux retrouveront toutes choses dans le même état, quand la fantaisie les prendra de pousser une reconnaissance sur ces hauteurs. - On trouve dans plusieurs livres, et d'après le même P. Lecomte, un dessin de cet observatoire ; le Père avoue lui-même l'infériorité de son croquis ; et, de fait, la gravure reproduite dans Du Halde, Pauthier, etc, donne, par manque de proportions, une faible idée de ces grands instruments qui sont plutôt, à mon modeste avis, des œuvres d'art que des instruments pratiques d'astronomie. Ils devaient, je pense, servir surtout à la démonstration élémentaire devant d'augustes personnages ; car, suivant la remarque du P. Lecomte lui-même, un cercle gradué dix fois plus petit, mais plus exactement travaillé pouvait rendre aux astronomes des services plus utiles, et infiniment

plus commodes. Comme œuvres d'art, ces sept ou huit pièces sont de toute beauté : dimensions colossales, plan exquis, forme élégante, réussite parfaite du coulage et de l'ajustage, rien n'y manque ; tout y témoigne à la fois et du génie de l'artiste et de la magnificence du Souverain qui les fit exécuter. Le plus beau morceau, sans conteste, est l'énorme sphère céleste qui trône dans le fond, entre un sextant monumental, et une sphère armillaire de 2 mètres. Le globe en question est en bronze épais, très bien uni, et poli ; les étoiles y sont représentées par des clous saillants en cuivre, toutes suivant leur positions et grosseurs apparentes. Son diamètre est de 1m,40, et son poids de 1000 Kilog. environ. Néanmoins cette charge est si bien répartie sur les axes et les galets, dissimulés dans la monture, qu'un enfant pourrait aisément manier ce globe, et lui donner la position désirée. Le support de cette machine est un large anneau de bronze ornementé, pouvant servir d'horizon, soutenu par quatre dragons chinois, ce qui veut dire "plus laids qu'en nature". Une chose singulière c'est que ces instruments exposés depuis deux siècles en plein air, à toutes les rafales de pluie, de vent et de poussière, conservent encore aujourd'hui tout leur poli, toute leur fraîcheur, comme s'ils sortaient de l'atelier du fondeur.

Inutile de dire qu'aucun de ces bronzes ne ressemble en rien aux instruments astronomiques des observatoires modernes ; et partant, qu'ils sont aujourd'hui, peut-être comme autrefois, d'une complète inutilité, d'aucun usage pratique.

La terrasse est entourée d'une balustrade également en bronze ; on y voit encore l'ancienne maison qui servait d'abri aux observateurs, et même l'antique girouette fixée au haut d'un mât, elle tourne à tout vent, grinçant amèrement, comme si elle regrettait les beaux jours d'autrefois !

Avant de quitter cette tour, qui est en même temps un belvédère, jetons un regard sur l'immense panorama qui se développe à ses pieds. C'est Pékin dans toute sa splendeur actuelle, éclairé par un splendide soleil ; immense rectangle limité par un mur qui se profile en boulevard, où il ne manque que des arbres, et des promeneurs. A l'intérieur de ce rectangle, on distingue nettement le carré de la ville tartare ; et, au centre, le carré de la ville impériale : le tout est coupé géométriquement par des rues perpendiculaires, bordées de maisons plates, émaillées de portiques, de pagodes, et d'autres monuments de forme capricieuse, dans le style architectural des sucres d'orge. Le palais de l'empereur élevé sur une colline, domine tout le reste avec ses toits jaunes reluisant comme de l'or, sous les rayons obliques du soleil.

Le bâtiment principal ressemble fort à un hangar, ou à une station de chemin de fer, n'étaient ces tuiles vernissées, et ces hideux dragons accroupis sur le faîte. En résumé le dragon domine tout par ici, hommes et choses. Les innombrables pagodes, bonzeries, lamaseries, dont plusieurs appartiennent à la Cour, et sont entretenues aux frais de Sa Majesté ; tout ce luxe de paganisme stupide, rapproché de l'orgueil, de l'entêtement fossile des Chinois pour des superstitions encore plus stupides, tout cela montre bien que le dragon infernal règne en maître dans ces parages, et qu'il est encore bien loin de vouloir lâcher sa proie. Une sorte de malédiction spéciale semble peser sur cette malheureuse nation ; elle regarde et ne voit point ; elle entend, mais ne comprend pas, elle a des pieds, mais elle ne marche pas : aveuglement, et inertie de la matière brute, cela résume en deux mots l'état physique, intellectuel et moral d'un chinois pur sang.

Considérez n'importe quel mandarin, globulé de n'importe quelle couleur : c'est un type ; ils sont tous, comme coulés dans le même moule ; ils personnifient la nation toute entière, eux les père et mère du peuple ! Leur corps se résume en un abdomen proéminant, mal dissimulé sous les plis de leurs riches vêtements, et broderies de soie,

sur cette colonne épaisse de graisse humaine repose une tête énorme bien équilibrée, bien rasée, ornée d'une maigre moustache, et de deux yeux obliques à cheval sur un nez camus. Dans ces yeux se reflète tout ce qu'on veut, excepté l'intelligence, et cette figure cirée ne laisse entrevoir aucun sentiment.

Plats valets devant leurs supérieurs, maîtres passés en fait de prostrations cadencées; ils se vengent de ces humiliations en marchant à leur tour sur leurs subordonnés; ils rattrapent l'argent offert aux maîtres en extorquant, par une pression méthodique, les sapèques du pauvre peuple; et leur plus grand souci paraît être d'empêcher le plus grand nombre de leurs administrés d'échapper au filet des superstitions et des impositions additionnelles.

Mais c'est trop s'occuper de ces bons hommes. Je quitte l'observatoire avec une certaine tristesse, accordant, pour me consoler, un dernier regard d'adieu aux admirables instruments, reliques des anciens Pères, impérissables souvenirs d'une époque plus riche d'espérances. J'aurais voulu dessiner sur place tout l'ensemble de l'observatoire, j'ai même commencé le croquis, et pris plusieurs mesures, à l'aide des miliciens devenus complaisants depuis que je leur ai prêté ma lorgnette – mais il faudrait plusieurs heures pour en faire une copie pas trop désavantageuse, et mieux proportionnée que celle de Pauthier et Duhalde. Le temps me manquait complètement, car déjà la nuit arrivait; il fallut donc au plus vite rentrer au logis, trop heureux d'avoir entrevu tant de choses en si peu de temps! Ce soir-là, après un séjour de trois petites journées, nous fîmes nos adieux à nos bienveillants hôtes de la Légation; adieux tempérés par l'espoir de les revoir tous à Chien-chien, au commencement du mois prochain – Enfin, après un dernier serrement de main, au grand matin du jour suivant, nous quittions Pékin; le P. Leboucq enchanté des succès de sa visite; moi, pareillement, sous plusieurs autres rapports; et j'emportais vers Tien-Tsin, avec le regret de ce départ précipité, un superbe lion en terre cuite, décroché du palais impérial, au jardin d'Été; en dépit des nombreux Argus déguenillés, qui protégent ces ruines.

Ce n'est pas chose aisée de s'éloigner de Pékin: après deux longues heures de soubresauts sur une chaussée dite pavée, à travers des chemins qui n'en sont pas, nous nous trouvons encore côte à côte avec l'insipide rempart de la capitale. L'apparition des chameaux qui pointent à l'horizon contribue à donner au paysage tout le pittoresque d'un vrai désert. Sauf ces paisibles animaux, nulle autre personne; mais nous venons de passer près d'un char dont l'essieu, moins solide que les nôtres, s'est brisé net sous les secousses, laissant ses voyageurs dans une position au moins déplaisante. L'heure du dîner arrive, et c'est à peine si nous sommes à deux lieues! Mais grâce à Dieu, depuis là jusqu'à Tien-Tsin la route impériale est moins accidentée, et le troisième jour notre caravane arrive aux abords de la ville.

Ici règne plus d'animation que dans la capitale; les faubourgs s'étendent au loin, et d'innombrables voyageurs, porteurs, brouetteurs, carioleurs, brocanteurs, sillonnent les avenues, et fourmillent en tous sens... Les pauvres et les mendiants foisonnent aussi; beaucoup d'entre eux ont établi domicile sur les bords de la chaussée principale pour mieux rançonner les passants. Ces domiciles, hélas! sont plutôt des niches pour animaux, hautes d'un mètre, longues de deux; formées d'une vieille natte arrondie en dôme, et recouverte de boue desséchée! De ces taudis, alignés à droite et à gauche, on voit sortir, par-ci par-là, des êtres décharnés, rongés de lèpre, vêtus d'un lambeau de paillasson; véritables spectres qui poursuivent les promeneurs de leurs cris lamentables, et de leur repoussante odeur. C'est littérallement hideux pour l'avenue d'une grande ville de 800.000 à 1 million d'habitants! Et ce qui achève de donner au tableau une couleur locale chinoise,

ce sont les nombreux cercueils également alignés, dans les interstices des dites masures; les uns sont recouverts de terre, les autres étalent librement leurs silhouettes gracieuses aux regards des passants. J'ai profité de ce moment pour me donner les points de la méditation du lendemain!

Tien-Tsin est une ville essentiellement mercantile; c'est une fourmillière en pleine activité, et ce commerce augmente de jour en jour, grâce à la position particulière qui fait de ce Chef-lieu d'arrondissement le port de mer de la chine septentle. Le voisinage des Européens contribue également à l'augmentation quasi journalière de l'importance politique et commerciale de la cité - Les Européens habitent un quartier distinct appelé concession: là, tout se fait à l'européenne, maisons, costumes, usages, administrations, etc. et l'on se croirait dans une ville française si les rues n'étaient pas silencieuses et désertes. La concession possède une belle église catholique, plus un temple protestant; une demi-douzaine de consulats, un conseil municipal et des réverbères! enfin, sur le fleuve, quatre belles canonnières française, anglaise, russe, américaine, qui allongent gracieusement leurs grosses pièces reluisantes par dessus les bastingages en fer massif.

Comme de juste, notre première visite dut être pour le consul de France, M. Ch. Dillon. C'est un ancien élève de Vaugirard, un homme très entendu dans les affaires chinoises, mais par dessus tout un solide chrétien qui fait honneur à ses premiers maîtres. La principale affaire du Père Leboucq était la remise de ses tapis, et de sa lettre au fier Li-Hong-Tchang, vice-roi du Tché-ly. La providence arrangea tout cela pour le mieux. Le préfet de Tien-Tsin, un ancien ami du Père, vint tout d'abord faire sa visite, mêmes cérémonies que l'an passé: chaise à 8 porteurs, cavaliers, parasol rouge, étendard, gens à pied et à cheval, sans ordre ni tenue! - La visite fut rendue le jour même, et le préfet fut prié de présenter, en personne, à son Excellence, les cadeaux, et la lettre du Ministre, avec les humbles salutations du Père, trop indigne d'obtenir une audience Vice-Royale. Le procédé parut convenir à l'orgueilleux personnage, car il accepta les présents non seulement avec plaisir, mais avec empressement, ajoutant qu'il entretiendrait volontiers le Missionnaire, ancienne connaissance pour lui, et député d'ailleurs par le mandarin français. On n'eut garde de refuser semblable invitation, désirée comme nécessaire. Son excellence le préfet accompagna donc, au jour suivant, notre P. Leboucq chez l'important personnage: celui-ci les reçut du haut de sa grandeur, dans un salon superbe où figuraient, alignés sur deux rangs parallèles, deux collections de globulés, que le respect clouait contre les murs comme des insectes brillants dans la vitrine d'un naturaliste.

A la table du fond, sur les deux fauteuils disposés parallèlement, s'assirent alors le Vice-Roi et son visiteur, séparés par des piles d'assiettes, de confitures, de fleurs et de fruits, selon l'usage chinois dans le cérémonial des réceptions - puis la conversation s'engagea entre les visiteurs du fond, tandis que Messieurs les Mandarins, tout choses et tout oreilles, s'immobilisaient dans un religieux silence; sauf un pourtant, un bouton bleu, borgne d'un œil et louche de l'autre, qui faisait d'ordinaire les fonctions d'interprète, ou de truchement, dans les réceptions d'étrangers. Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, le Vice-Roi fut relativement poli dans sa conversation, et s'efforça de paraître affable: mais de fois à autre son naturel reprenait le dessus, et il s'échappait en invectives grossières contre les Européens en général, et contre les Missionnaires en particulier, terminant d'ailleurs toutes ses diatribes par un sourire bruyant, ou par quelque compliment à l'adresse du Père. Notre truchement borgne renchérissait encore sur l'insolence du maître, exagérant les termes injurieux, taisant les autres, babillant au plus dru.

A la fin le P. Leboucq, fatigué de cette scie, dit au proprié-

taire du borgne, que tout interprète paraissait inutile entre son excellence et lui, car son excellence le Vice-Roi s'exprime d'une façon si claire, en termes si intelligibles que pas un mot n'échappe à la faible intelligence de son heureux interlocuteur; tant son Excellence a le don de la persuasion!

Ce petit compliment émut visiblement le vice-roi, qui, se tournant aussitôt vers l'obséquieux monocle, lui adressa sur le champ l'aménité suivante: Animal! vas-tu bientôt te taire? Ce missionnaire a-t-il besoin d'un interprète? Il me comprend à merveille, et moi aussi je saisis toutes ses paroles. Grosse bête! voilà 15 ans que tu étudies l'anglais, non sans peine, ni sans dépenses; et tu es incapable de parler cette langue! Ah! si tu savais l'anglais, comme ce missionnaire connaît notre chinois! - Vas-t-en! - Le globulé alla se piquer, le long des autres, plus honteux qu'un renard qu'une poule aurait pris. A partir de cet instant une plus grande politesse présida aux demandes et réponses du fier Vice-Roi; il devint raisonnable, parla de notre Mission avec un certain éloge: " Vous au moins, dit-il, vous êtes d'honnêtes gens; tranquilles, sans affaires litigieuses; vous n'enlevez pas les femmes, et les enfants; vous ne brouillez pas les ménages; les mandarins de votre district rendent justice à votre prudence; etc. etc."

Tous les griefs, préjugés, calomnies des païens furent récapitulées, avec cet entrain que donne la bonne foi, renforcée de duplicité. Sur ce point, les païens sont tous les mêmes quelque soit leur position sur l'échelle sociale ou politique: ils ne diffèrent qu'en audace et méchanceté. Celui qui nous occupe aurait le prix sous ce rapport; peut-être "ex æquo" avec le frère du prince Kong, autre oncle de l'empereur, et qui se trouve, avec notre vice-Roi, à la tête du parti réactionnaire chinois. Entr'autres aménités, le vice-roi proposa au Père de lui obtenir un bouton de mandarin, s'il voulait se faire naturaliser chinois, et consentir à faire sa cour au Souverain. Il ajouta que la manière de vivre du Père lui paraissait absurde: avoir tant d'esprit, tant de savoir-faire, de protections, de chances d'arriver aux honneurs, soit en France, soit même en chine; et traîner obscurément son existence sur les chemins vicinaux du Pétchély sud-Est! Cela dépasse, disait-il, la portée de son intelligence, à lui Vice-Roi. - Je ne m'en étonne pas.

Vers la fin, c'est-à-dire au bout d'une heure et demi, le diapason de la conversation s'éleva sensiblement jusqu'au ton de la jovialité.. De la Chartreuse fut servie; et comme le Père tardait de boire: la croyez-vous empoisonnée, dit le gros homme? "Nullement, reprit le P. Leboucq: cette liqueur est française, donc elle est bonne, et je félicite son Excellence de ses préférences pour les esprits français. De plus c'est une liqueur fabriquée par des Moines, par des missionnaires; son excellence en conclura que tout n'est pas mauvais dans la religion chrétienne!"

Puis on parla de Confucius, et de la guerre du Japon, et des deux tapis étalés majestueusement sur une table au milieu du salon.. L'affaire de Kouang-ping fut à peine effleurée - ainsi le veut la politesse quand on sollicite, en chine - le vice-Roi profita de cette transition pour sonder le Père touchant l'affaire autrement grave du Pé-tang, qu'il est question de renverser - sa manière d'interroger laisserait supposer que le gouvernement chinois n'est pas encore tout à fait sûr de son coup, dans une infraction aussi violente des traités; qu'il serait tout disposé aux temporisations si la France montrait les dents; enfin que la crise politique intérieure le préoccupe beaucoup plus, en ce moment, que les succès de ses chicaneries enfantines.

Enfin la visite se termina courtoisement; le Vice-Roi serra la main du Père, puis l'accompagna jusqu'au dehors de ses appartements: chose rare et tout à fait insolite chez un pareil personnage. Tous les mandarins suivaient le maître courbant l'échine en cadence, suivant le cérémonial,

avec la meilleure grâce du monde - excepté un seul cependant - cela va sans dire - le globulé borgne, qui, froissé encore du horion reçu devant ses confrères, s'acquittait de ces fonctions avec une gaucherie plus ou moins volontaire : aussi son Excellence lui décocha séance tenante, une suite de traits acérés, imbibés de moquerie et de colère.

Au jour suivant nouvelle visite du Préfet - il prétend avoir une importante communication à faire; et de fait, il propose premièrement de vouloir lui-même s'occuper de Kouang-Ping-Fou si le Père veut le demander comme médiateur, au Vice-Roi - en second lieu, il demande, de la part du vice-roi, si le Père voudrait servir de médiateur dans l'affaire du Pé-tang - Les deux propositions furent modestement déclinées, la première par prudence, l'autre comme incompatible, toutes les deux pour plusieurs autres motifs faciles à deviner. - Quant aux autres visites plus ou moins intéressées qu'il fallut rendre ou recevoir à Tien-tsin, elles sont peu intéressantes pour mériter que j'en occupe votre Révérence. Néanmoins nous y consacrâmes plus de cinq jours, et elles ne laissèrent pas de nous être agréables par les nouvelles connaissances, d'hommes et de choses, dont elles furent l'occasion, connaissances qui peuvent devenir d'une certaine utilité pour notre mission.

Un beau matin, par un froid piquant, escortés de lanternes, nous reprîmes le chemin de Tchang-kia-tchuam à travers le dédale des ruelles de Tien-tsin - et 3 jours après nous rentrions, sans encombres, dans la Résidence de Chien-Chien, deux jours avant Noël, juste à temps pour remonter en char, et nous rendre, chacun de son côté, vers quelque chrétienté qu'il faut préparer aux fêtes de la nativité.

Une nuit pourtant fut accordée au sommeil; c'était juste, car nous étions terriblement en retard sous ce rapport, le logement et l'ameublement des auberges chinoises ne favorisent d'aucune manière le repos nocturne des voyageurs; il faut avoir le tempérament du P. Leboucq pour résister longtemps à pareil régime ! - Le lendemain au point du jour lui s'en allait à une quinzaine de lieues confesser des néophytes - moi j'allais moins loin, dans une ancienne chrétienté dont je pus constater, durant deux longues journées, la ferveur, et la piété. J'entendis avant la messe de minuit, 240 confessions. - Ai-je assez abusé de votre patience, mon Révérend Père ? Avez-vous eu le courage de me lire jusqu'à cet ultime feuillet ? Je ne sais. Dans tous les cas j'ai pour excuse de vous avoir prévenu à l'avance, et la joie d'acquitter une dette épistolaire, aujourd'hui, fête de St. Sylvestre, avant la fin complète de cette année 1874.

Il resterait un mot à dire de céans. Ce sera vite fait, vu la rareté de ces nouvelles. Tous nos Pères rentrent successivement de leurs districts; nous n'attendons plus que les P.P. Octave et Maquet. - Le P. Müller est en convalescence d'une petite vérole très-bénigne qu'il a contracté dans une chrétienté, là même où le P. De Rabaudy s'est permis de tomber dangereusement malade, durant l'année dernière. - Demain, solennité du nouvel an; puis, le 2 au soir, Retraite pour huit jours, suivie de la Rénovation des Voeux. Vos prières ne nous manqueront pas en ces circonstances, mon Révérend Père, nous le savons, et nous y comptons. - Enfin le 14 de Janvier nous attendons la visite de M. De Rochechouart. Lui-même a fixé cette époque afin d'avoir l'occasion de faire connaissance avec tous les Pères, réunis alors à la Résidence. Je ne serais pas étonné si, à l'occasion de cette visite, je me voyais forcé d'ajouter à cette épitre-ci un post-scriptum proportionné à l'importance de la visite, et à la longueur de l'épitre. - En attendant, mon Révérend Père Provincial, croyez-moi toujours en union de vos prières et Saints Sacrifices. R. V.

Edel S. J.

Post-Scriptum. Des événements importants viennent de confirmer quelques prévisions, d'anéantir surtout certaines appréhensions exprimées dans ma précédente lettre : la force des circonstances m'impose donc ce petit supplément, ou plutôt ce complément de nouvelles. Je tâcherai d'être très court. Vous avez sans doute appris déjà, par le télégraphe, la mort subite de l'empereur Tong-tche. Attaqué de la petite vérole le 9 décembre, au jour même du passage de Vénus, Sa Majesté s'en est allée, le 4 janvier 1875, rejoindre ses nobles aïeux dans l'Elysée chinois. Après pareil événement on peut s'attendre à tout dans ce bienheureux pays. La nouvelle nous en arriva juste durant la bénédiction d'un nouveau cimetière à la maison de campagne, où reposent aujourd'hui neuf des nôtres "expectantes beatam spem". La foule des chinois qui nous entouraient ne soupçonna rien de cette nouvelle, et nous rentrâmes en devisant des suites probables d'un pareil événement sur les destinées de l'Empire et de la Religion. Les plus graves missionnaires n'étaient pas sans inquiétude ; car une révolution générale, ou du moins un revirement politique semblait plus que probable et au détriment du parti qu'on appelle libéral, européen, civilisateur. - Grâces à Dieu, toutes ces craintes sont dissipées aujourd'hui ; bien plus il est permis de se féliciter un peu de ce changement impérial. Le soir même du décès, à 11 h. de la nuit, le prince Kong poussé par je ne sais quel sentiment, s'empressa d'en envoyer la lettre de faire-part aux Pères Lazaristes du Pé-tang, avec un post-scriptum "à l'encre rouge" en forme de decret, par lequel le prince priait ces Messieurs de ne plus songer aux menaces de démolition de leur cathédrale. Cette vilaine question est morte avec l'empereur, elle sera enterrée avec lui. qu'on n'en parle plus ! ainsi dit le prince.. et voilà provisoirement le calme revenu dans les esprits ; les chrétiens s'en félicitent hautement, et les païens eux-mêmes semblent voir dans cette mort subite un châtiment infligé par le Dieu des chrétiens au futur persécuteur.

Mais quel heureux mortel va succéder au défunt fils du Ciel ? Comment se terminera la redoutable rivalité des deux oncles, le prince Kong, et le prince Tao-tsi ? D'une façon très chinoise. D'après une espèce de testament du défunt, un enfant de 3 années, fils de Tao-tsi (le 7e oncle, hostile aux étrangers) est proclamé empereur, et le prince Kong, avec une des deux impératrices, l'élève sur le pavois, tout en se proclamant tuteur de l'enfant et premier Régent - suivant les lois de l'empire. Quant au 7me oncle toujours suivant les rubriques séculaires, on lui confie l'importante fonction de veiller sur les archives de la famille, à Géhol, en Tartarie ! il part avec son épouse, et toute sa faction, comblé d'honneurs, et maudissant le sort qui le fait père d'un empereur ! Le jeune prince séparé de ses chers parents pleure naturellement du matin au soir, ne comprenant absolument rien au costume jaune dont on l'a vêtu, ni aux innombrables félicitations et prostrations que viennent lui faire, à tour de rôle, les autorités constituées de l'empire. l'empereur se nomme ....Hiiu, et le prince Kong reprend son rôle de Maire du palais - au grand déplaisir, dit-on, des chinois conservateurs. - Le 7 février, jour de l'an chinois, nous eûmes, à la Résidence, la visite de M. De Rochechouart. Son Excellence était accompagnée de ses deux attachés Mrs de Moustier et d'Imécourt, du Docteur Dugad, d'un interprète extraordinaire, M. Vapereau, fils de ce M. Vapereau qui n'est pas l'ami de Mr Veuillot. L'escorte se composait en outre d'un nombre indéterminé de domestiques, louvetiers, fauconniers, une dizaine de chiens, autant de voitures, et une quarantaine de chevaux, toute une caravane nous arrivant vers les midi, par un temps épouvantable de poussière et de vent, et de gelée. La réception fut donc grandiose et solennelle ;

on alla jusqu'à tirer le canon en leur honneur et les couleurs françaises furent retirées du fourreau. Ces Messieurs promirent de rester trois jours; mais l'accueil leur parut si cordial, qu'ils renoncèrent spontanément à leur excursion par Tchen-ting-fou, dans le vicariat, afin de rester à Chien-chien jusqu'au bout de la semaine, à la grande satisfaction de tout le monde. Le jour de l'an il leur fallut subir une grande réception des compliments divers, en latin, français, chinois, et grec, je crois, plus de la musique indigène; les députations des chrétientés voisines, etc, etc., le tout suivi d'un feu d'artifice à tout rompre, et d'une soirée chantante très peu musicale.. mais une fois ce moment pénible passé, ces Messieurs se trouvèrent vite à l'aise, partageant leur temps entre le jeu, la chasse, les causeries, et la musique. Nos deux anciens élèves se croyaient revenus aux beaux jours du collège! ils observaient le règlement avec une édifiante ponctualité, et le dimanche, au salut, ils occupèrent le lutrin, sous la direction émérite de Mr Vapereau fils. Cet ancien "barbiste" actuellement professeur de français à l'université chinoise de Pékin, nous a paru tout autre qu'on n'avait craint d'abord - joyeux, simple et correct, il mit de l'entrain partout où il fallait; jamais il ne broncha dans ses signes de croix et prières; il chanta très bien le Tantum ergo... reçut les cendres, comme un bon chrétien... et garde, si je ne me trompe, encore d'autres bons souvenirs de sa visite à Chien-Chien. - Un autre évènement important de la Mission, est l'heureuse issue de l'affaire de Kouang-ping-fou... Cette épine vient d'être arrachée, sans doute par ordre du Vice-Roi, en conséquence de la visite du P. Leboucq. En tout cas, le P. Octave écrit que satisfaction pleine et entière lui a été offerte par le mandarin local, et qu'il l'a acceptée. Les principaux coupables ont reçu le fouet.. puis, la cangue au cou, ils ont été postés en sentinelle, durant plusieurs jours, devant la maison qu'ils avaient si insolemment pillée jadis; de plus, ces Messieurs payent les dommages-intérets; en costume de cérémonie ils demandent pardon au P., et promettent de ne plus succomber à la tentation. Le P. Octave vous racontera sans doute lui-même, M. R. P., les autres détails de cet arrangement à l'amiable. L'essentiel évidemment est que justice soit faite, réparation octroyée par l'autorité, n'importe comment, car on n'a plus le droit d'être difficile, pourvu qu'on ait "la face" comme disent les chinois, tout le reste est indifférent. Espérons que ce <u>succès</u> rendra courage aux catéchumènes hésitants! - De son côté le P. Maquet, vicaire du P. Octave, fait des miracles d'un autre genre... Il découvre des sources à l'aide de la baguette divinatoire; il arrête des incendies au moyen d'un scapulaire béni. Lui-même raconte ce fait dans une récente lettre. Le feu avait pris dans un village de son district; la mauvaise direction du vent, l'absence de tout secours, faisaient craindre que toutes les maisons y passeraient successivement - quand tout à coup un chrétien fervent s'approche du Père, demande un scapulaire, le fait bénir, et s'en va bravement le jeter devant les flammes menaçantes. Quelques instants après, on ne sait ni comment, ni pourquoi, le feu s'abattait tout seul, et l'incendie se termina là. Le lendemain, chrétiens et <u>païens</u> vinrent remercier le P., comme un sauveur. Le Père fit comprendre à tout ce monde, surtout aux infidèles que Dieu seul, le Dieu des chrétiens, pouvait ainsi maîtriser les éléments; qu'il fallait le remercier de cette faveur... et embrasser sa doctrine. - La lettre n'en dit pas davantage... mais il est à croire que cet incendie aura fait voir clair à plus d'un de ces pauvres païens. Au reste, cette pratique d'éteindre le feu à l'aide du scapulaire, est très connue de nos chrétiens, qui l'emploient, paraît-il, toujours avec succès. - Un chinois me racontait hier le fait d'un certain jeune chrétien, très riche, mais peu fervent qui voyant sa maison envahie par les flammes, et toute sa fortune disparaître à mesure prit son scapulaire, et l'étendit sur le sol, comme une barrière que l'incendie ne devait pas franchir. En effet, la barrière fut respectée, le feu s'éteignit à deux pas du vêtement béni. C'est ainsi que la Sainte Vierge protège et récompense la foi de nos braves chrétiens.

Celui dont je parle vit non loin d'ici; il est devenu depuis lors d'une ferveur exemplaire. _ J'ai fini, mon Révérend Père; ce supplément aura du moins pour excuse de vous apporter quelques bonnes nouvelles _ nous en attendons toujours de bonnes venant d'Europe, de France; mais, sous ce rapport, vous en êtes peut-être à porter envie à la Chine.

Edél. s.j.

FRANCE _ Paris _ Œuvre des retraites Ecclésiastiques du P. Bieuville.

(Mars 1875.)

Nous voudrions raconter ici les commencements de cette œuvre. Le temps semble venu de faire ce récit puisqu'elle a pris sa forme définitive et s'est assise sur des bases qui paraissent solides. Il intéressera, nous l'espérons, du moins, parce qu'elle se recommande à nous par beaucoup d'endroits. Car sans parler de son importance, qui selon la pensée de son Eminence Mgr le Cardinal Archevêque de Paris, l'élève à la première place dans l'ordre des bonnes œuvres, elle a par son origine, ses développements, ses ressources, les fruits qu'elle a portés, ceux qu'elle promet, des titres particuliers à l'attention de nos lecteurs. _ L'œuvre des retraites comprend les retraites du mois et les retraites de l'année; le sort des deux a été différent, mais leur origine est commune. Nées chez nous, on peut dire qu'elles ont reçu le jour d'un martyr; c'est au R.P. Olivaint de glorieuse mémoire que nous en devons la première idée. Voici à quelle occasion il la conçut. C'était en 1869. Il gouvernait alors, comme on sait, la maison de la rue de Sèvres. Or en ce temps-là, chaque mois voyait revenir régulièrement dans cette maison quelques pieux prêtres du clergé de Paris. Ils passaient un jour à se recueillir et à se retremper sous la direction d'un de nos Père, le P. Bieuville, dans la méditation de leurs devoirs sacerdotaux. Ce pieux usage, le fait de quelques ecclésiastiques, frappa son esprit attentif à tout ce qui pouvait avancer la gloire de Dieu; sa perspicacité naturellement pénétrante y découvrit une grande œuvre. "On pouvait faire partager à beaucoup d'autres le bénéfice de ces exercices mensuels. Pourquoi au lieu de les laisser faire isolément, ne pas les donner en commun. Ils deviendraient par cette mesure à la fois plus commodes pour les Pères et plus fructueux pour les retraitants; un seul Père suffirait à cette besogne et de l'union sortirait le bienfait de l'exemple et de l'édification. On pourrait aller plus loin et des retraites du mois passer aux retraites de l'année dont les premières seraient comme une ébauche et un essai. Quel bien n'étaient pas destinés à faire au clergé de Paris qui en profiterait les Exercices de notre R.P. ?" Voilà ce que découvrit son coup d'œil perçant. Aussi ardent au bien qu'il y était perspicace, quand son esprit eut entrevu l'œuvre, son zèle l'entreprit. Mais comme la prudence s'élevait, chez lui, à la hauteur du zèle et des lumières, le regard fixé vers le but final, sans toutefois chercher à l'atteindre avec précipitation, ce qui perd le plus souvent, les meilleurs desseins, Il ne s'y avança que par degrés. Au lieu d'entreprendre les deux œuvres à la fois, il s'en tint pour commencer à la première, c'est-à-dire aux retraites du mois. Encore s'effaça-t-il lui-même entièrement, affectant de laisser l'initiative et la responsabilité au P. Bieuville. C'était celui qui donnait chaque mois la retraite aux ecclésiastiques dont nous avons vu que la piété avait fait naître l'idée de l'œuvre; après avoir pris sa part à son origine et l'avoir pour ainsi plantée avec le R.P. Olivaint, il allait désormais la cultiver seul. De cette manière l'œuvre jetait ses fondements, sans éveiller les soupçons, et ceux qui auraient pu croire, si elle avait voulu jeter de l'éclat et paraître d'abord tout d'une pièce, à je ne sais quel empiètement sur leurs droits, ou à une concurrence aux retraites ecclésiastiques des séminaires, loin de trouver à redire n'eurent que des éloges à donner à un zèle qui paraissait si modeste. Ce fut la même

règle de sagesse qui présida à la nouvelle qui la fit connaître ; elle se fit sans bruit ; les retraitants qui venaient régulièrement chaque mois à la rue de Sèvres profitèrent de la retraite ecclésiastique qui se tint à cette époque au grand séminaire de St. Sulpice pour annoncer l'œuvre non pas à tous les prêtres mais à leurs amis. Ceux-ci en ayant accueilli la nouvelle avec joie et s'étant engagés à suivre leur exemple, le P. Directeur lança dès le premier jour de Novembre des lettres d'invitation à la 1re retraite commune qui allait ouvrir la nouvelle œuvre. Vingt prêtres entendirent son appel. Ce nombre sans décevoir les espérances conçues ne les réalisait pas entièrement. On s'aperçut vite que l'obstacle à leur entier accomplissement venait du jour qui avait été mal choisi. Le R. P. Directeur connaissant le mal, s'occupa de trouver le jour où les obligations du sacerdoce laissaient la liberté à un plus grand nombre de prêtres. Tout bien pesé, et bien combiné il s'arrêta pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer au 3ème vendredi du mois et pour les prêtres qui ce jour-là, n'étaient pas encore libres, au lundi suivant. Tels furent les deux jours choisis pour réunir les retraitants du mois. L'événement justifia ce choix ; dès le mois suivant il y eut affluence des retraitants. Pour ne pas nous taire absolument sur l'ordre de leurs exercices, ils s'ouvraient le matin à 10 h. par une méditation faite à la chapelle. L'examen particulier les y réunissait encore à 11 h. ¾. Ils y retournaient à 2 h ½ pour une exhortation, enfin à 4 h. ½ ils y faisaient la considération qui se fermait à 5 h. par la bénédiction du S. Sacrement. Cet exercice est le dernier pour plusieurs ; d'autres restent jusqu'à 7 h. Le temps qui sépare tous ces exercices est employé soit à de pieuses lectures du nouveau testament ou de l'imitation, soit surtout à la préparation de la confession à laquelle tend pour la plupart, la retraite, et en est le fruit principal. Ainsi refaits les retraitants s'en allaient plus forts reprendre leurs travaux. Les mois qui suivirent en amenèrent un nombre qui croissait sans cesse, et ces succès du commencement et l'essai furent un encouragement à poursuivre l'œuvre et à lui donner par l'établissement des retraites annuelles, son complément. C'était là en effet aux retraites annuelles que tendait finalement le dessein tant du P. Olivaint que du P. Bieuville. Ils voulaient arriver à procurer au clergé de Paris l'avantage des exercices spirituels de St. Ignace, œuvre utile et originale qui avait son caractère propre et ses avantages particuliers, car elle allait combler les lacunes des grandes retraites générales de St. Sulpice. Qui ne sait qu'elles sont insuffisantes pleines de distractions et le plus ordinairement sans méthode arrêtée ? Tous les prêtres ne peuvent les suivre à la fois, les travaux du ministère paroissial en retiennent forcément quelques uns, d'autres moins enchaînés sans être entièrement débarrassés ne peuvent les suivre qu'en partie. Ajoutez que le recueillement souffre du grand nombre qu'elles rassemblent et des rencontres qu'elles amènent. Enfin, nous pouvons bien le dire, souvent la marche fait défaut, ou s'il s'en rencontre une, elle manque de suite, et pour suivie qu'on la suppose, il n'est pas téméraire et présomptueux de dire qu'elle ne vaut pas celle des exercices de N. S. P. expliqués chez nous et par nous. C'était là un triple inconvénient auquel les retraites de la rue de Sèvres allaient remédier. Les prêtres empêchés d'aller à St. Sulpice pourraient les suivre. Là point ou peu de distractions, vu le petit nombre de retraitants réunis à la fois, le silence et le recueillement d'une maison religieuse, le livre des exercices fermé pour la plupart, ouvert ; la vie réglée, l'âme enfin mise au chemin de la perfection sacerdotale. Telle était dans le plan de ses fondateurs l'œuvre des retraites de la rue de Sèvres le complément et comme le perfectionnement de celles de St. Sulpice. Nous verrons comment elle réussit non moins bien que les exercices du mois. Mais le Père

Olivaint ne devait pas être témoin de ce succès. C'était à la fin de Juillet 1870. On sait quelle horrible tempête s'abattit en ce temps sur notre pays : elle faillit tuer l'œuvre des retraites annuelles avant même sa naissance et étouffer celle du mois dans son berceau. La triste paix qui suivit, sans permettre à la première de paraître au jour, avait déjà relevé la seconde lorsqu'une autre tourmente plus formidable que la première menaça de tout détruire. Elle éclata dans Paris; la religion fut en proie ; plus de sécurité pour ses ministres. Ils furent contraints ou de fuir ou de se cacher ou de périr. Leur sang versé ayant apaisé le ciel, le jour se leva de nouveau sur cette ville qui avait pu craindre une nuit éternelle et éclaira un horrible spectacle où se mêlaient des ruines et du sang qui fumaient encore. La religion rendue à elle même parut sur ces débris pour relever et pour bénir. Les prêtres chassés vinrent la retrouver; leurs retraites lui rendirent les autres; quelques uns portaient de glorieuses cicatrices. On vit les uns et les autres pour devenir des ouvriers plus habiles dans la restauration qu'il fallait faire, reprendre le chemin abandonné de la rue de Sèvres et puiser dans les retraites du mois la science [lumière] et la force dont le besoin avait grandi. Jamais le nombre des retraitants n'avait été si élevé. L'occasion parut bonne d'ouvrir enfin les retraites annuelles. Celui dont le zèle les avait conçues avait péri, mais son sang répandu pour la cause de Dieu, allait en fécondant la terre où il s'était mêlé, hâter dans sa germination la semence que ses mains y avaient jetée et activer son développement et ses progrès. Ce fut le 9 octobre que les retraites annuelles virent le jour. La première réunit 16 prêtres, deux autres qui suivirent de près en assemblèrent 18. Celle de Novembre n'en compta que 11 - Sans doute ces commencements n'étaient pas mauvais, mais ils ne répondaient pas à l'attente et l'on avait compté que le 1er jet serait plus vigoureux - Celui de l'année suivante ne le fut pas davantage. Tandis que les retraites du mois montaient à un chiffre qui croissait sans cesse, le nombre des retraitants de l'année ne s'accrut pas. Quelle était la cause du mal ? d'où venait l'obstacle au développement d'une œuvre qu'on s'accordait à trouver belle et pleine d'avenir ? Du lieu même et du temps choisis pour donner les retraites. On les donnait dans la dernière moitié d'octobre en Novembre et en Décembre, or ce n'est pas là l'époque qui laisse au clergé le plus de liberté.

L'époque la plus propice était la fin d'août, tout le mois de 7bre et la 1ère quinzaine d'octobre parce qu'en ce temps là les prêtres de Paris sont moins occupés aux fonctions du ministère - or il se trouve que c'est l'époque où la rue de Sèvres est le plus encombrée d'étrangers. Les chambres dont elle dispose peuvent à peine suffire aux Pères qui y affluent de toutes parts. Que faire dans une conjoncture où c'était la charité qui entravait le zèle ? sacrifier aux exigences de celui-ci les droits de celle-là ; il n'y fallait pas songer.

Restait donc au zèle à trouver un refuge pour abriter son œuvre. C'est ce qu'il fit. Le Père qui avait la direction des retraites annuelles se mit en quête d'une demeure. Son dessein était de lui en procurer une qui réunît aux agréments de la campagne les avantages de la ville. C'étaient là des conditions difficiles à remplir. La difficulté lui parut même telle qu'il résolut de transporter l'œuvre hors de Paris.

Ce n'est pas que cette résolution ne lui laissât quelques regrets ; mais la pensée que son œuvre établie dans une maison de campagne où elle serait plus recueillie et plus retirée, gagnerait en fruits au changement, le calma. Cependant le R. P. de Ponlevoy, de sainte et vénérée mémoire, alors Provincial, se faisait difficilement à l'idée de ce changement. S'il souriait au projet de transporter l'œuvre hors de la maison de la rue de Sèvres puisque ce changement devait faire son salut, il approuvait moins celui de l'établir hors de Paris. A son sens, de cet éloignement

naissaient des difficultés qui méritaient qu'on y regardât. Sans compter la dépense du voyage, si court qu'on le supposât, l'œuvre ne devenait-elle pas moins à la portée de ceux à qui elle était destinée. Ne leur fallait-il pas faire un plus grand déplacement; enfin serait-il aussi facile d'avoir des confesseurs? Dans ces pensées, pour retenir l'œuvre à Paris, lui-même s'employa à lui trouver un toit dans la ville. Il savait que Mr Mignon, celui-même que la Compagnie devait deux ans plus tard, mettre pour des services signalés, au rang de ces insignes bienfaiteurs, voulait du bien à l'œuvre naissante. Un jour donc il alla le prendre et tous deux se rendirent aux batignoles pour y visiter et y louer une maison qui semblait propre à la recevoir. Mais de grandes difficultés s'élevèrent et comme le temps pressait, le P. de Ponlevoy, ne mit plus d'obstacle à la résolution du Père Bienville.

Ce fut à Gagny que les retraites furent données en 1873. Gagny est un village situé sur la ligne de paris à Meaux. La distance de Paris est de 15 kil. seulement. Là s'élève une maison commode tant par sa situation que par ses avantages propres. Elle n'est pas éloignée de la station du chemin de fer et l'église l'avoisine, elle s'ouvre sur un grand parc. Les chambres qu'elle compte sont nombreuses, il y en a 25 et toutes vastes. L'ameublement y est insuffisant, mais les aumônes le compléteront; enfin pour achever ces avantages, le prix de la location pour 4 mois ne s'élève qu'à 2000 fr. Sans doute la somme semblait bien forte pour une œuvre qui n'avait pas d'autres fonds que la Providence; mais ne fallait-il pas payer tant d'avantages? Ce fut donc dans ce séjour au milieu du silence et de la solitude que le P. Directeur invita ses retraitants de 1873. Peu nombreux d'abord, à mesure qu'ils en apprenaient la nouvelle, ils s'acheminaient en plus grand nombre vers Gagny.

« Le nombre des ecclésiastiques qui vont faire leur retraite à Gagny « devient de plus en plus considérable dit la semaine religieuse « de Paris dans une de ses pages consacrées à l'œuvre. « La lettre pastorale que Mgr l'Archevêque adressait dernièrement à « son clergé, touchant la nécessité de retremper de temps en temps son « âme dans une vie plus exclusivement consacrée au recueillement et « à la méditation, semble avoir donné à l'œuvre des retraites auxquel-« les se consacre le R.P. Bienville, une impulsion plus vive, et s'il est « permis de l'ajouter, des espérances plus grandes encore de fécondité. « Il est hors de doute que lorsque cette chère solitude de Gagny sera « mieux connue, lorsque les fruits de bénédiction et de paix que le Seigneur « y fait germer auront été goûtées par un plus grand nombre, elle devien-« dra le centre de réunions sans cesse renouvelées où de nombreux confrères « viendront raviver, dans le calme et dans la prière, la ferveur de leur « foi et les ardeurs d'un zèle vraiment sacerdotal pour le salut des âmes. « Tous ceux qui jusqu'ici ont passé par cette sainte demeure en ont « rapporté les impressions les meilleures et un vrai désir d'y revenir. « C'est là, on peut le dire, le sentiment universel, et il y a, dans cette unani-« mité d'appréciation un double et touchant témoignage, à la fois de « la cordialité avec laquelle le P. Bienville accueille ses chers retrai-« tants, comme il les appelle, et des grâces abondantes, palpables en « quelque sorte, que Dieu se plaît à répandre sur son œuvre. Du reste, « tout a été disposé de manière à ce que l'âme recueille pleinement les « fruits de la retraite, et que ces fruits ne soient altérés par rien, pas mê-« me par certaine fatigue excessive qui accompagne parfois les heures « prolongées de méditation et de prière; la santé elle-même trouve à « Gagny des éléments de restauration et de force, au sein d'une belle et « verdoyante campagne. Les exercices sont ordonnés de la façon la « plus simple et la plus sage. On devine, rien qu'à la lecture du règle-« ment, et on le sent bien mieux encore, à sa mise en œuvre dès le pre-« mier jour, que les articles en ont été dictés par une expérience consom-« mée. On retrouve à chaque détail la haute et paternelle prudence « d'un homme non seulement familiarisé de longue main avec le « livre admirable des Exercices de St Ignace, mais encore rompu « à la connaissance des hommes, des prêtres en particulier. Il y a tour « à tour des réunions où les principaux devoirs du sacerdoce sont rap-« pelés, sous forme de conférences, par le directeur de la retraite et

"des réunions où celui-ci expose seulement, avec brièveté, le sujet de la méditation que chacun devra faire l'instant d'après. L'esprit et le cœur suivent sans lassitude et sans peine le guide qui les conduit dans les saintes voies; pendant que l'esprit réfléchit et s'éclaire, le cœur sent une douce chaleur peu à peu le pénétrer et faire mûrir en lui les desseins courageux et les fermes résolutions. Les gens du monde seraient bien étonnés de voir qu'on arrive à trouver dans cette vie tranquille et solitaire je ne sais quel charme secret et quelle puissance mystérieuse qui captive et ravit. La journée, commencée le matin à 5 h. et finie le soir à 9 h., ne paraît, en vérité, pas longue; il serait même plus exact de dire, surtout les derniers jours, qu'elle paraît courte. Une seule chose pourrait soulever quelque doute touchant la rapidité avec laquelle la journée, à Gagny, s'écoule, c'est la loi du silence inscrite dans le règlement; mais ce n'est là, il faut le dire, qu'une apparence fausse et qu'une impression trompeuse. C'est plutôt le contraire qui est la vérité. Cette loi du silence, en effet, qui n'est appliquée du reste que les trois premiers jours de la retraite, constitue pour l'âme un bienfait réel, et, je ne crains pas de l'affirmer, un bienfait promptement compris et apprécié. L'âme sent qu'elle s'appartient plus complètement, entourée de cette sorte de retranchements que le silence établit autour d'elle. La liberté de la pensée est plus grande. La volonté et le cœur se rendent un compte plus juste et plus complet de leurs inclinations et de leurs tendances. Dieu fait sentir sa présence d'une manière plus intime et plus vive; et il n'est aucun de ceux qui ont passé à Gagny qui ne reconnaissent que, pour le plus grand nombre, sinon pour tous, cette loi du silence, dans la mesure prudente et vraiment facile où elle est appliquée, est de nature, tout ensemble, à produire les fruits les plus salutaires et même à engendrer pour l'âme les plus vraies et les plus pures joies."

"J'aurai tout dit sur la maison de retraite de Gagny, quand j'aurai ajouté que cette maison, située à 35 minutes de Paris, par le chemin de fer de l'Est, se trouve placée au milieu d'un parc où la prière et l'union à Dieu semblent devenir une chose facile et comme naturelle. Il y a dans l'aspect de ces grands arbres, dans la vue de ces pelouses parsemées de fleurs sauvages, le long de ces allées sinueuses, où règne le plus intelligent mélange de soleil et d'ombre, je ne sais quelle douce et sereine influence qui aide à aller plus droit et plus vite au Sauveur Jésus, en même temps que les organes rafraîchis et fortifiés par les bienfaisantes effluves qui s'échappent des plantes de toute sorte, se remettent de l'excitation et du trouble, de la fatigue et parfois de la souffrance que déterminent nécessairement en eux le mouvement incessant et l'agitation sans trêve."

Telle est la peinture que la Semaine religieuse de Paris trace des retraites faites à Gagny. Dans une maison si commode le nombre des retraitants s'accrut et dès le 15 8bre déjà 124 prêtres y avaient fait les exercices de St Ignace. Nous disons à dessein les Exercices de St Ignace, parce que c'étaient bien ces exercices qu'ils suivaient dans l'ordre et presque avec le règlement qui président à nos retraites annuelles. Qu'on ajoute à ce nombre les 37 prêtres qui empêchés de se rendre à Gagny les suivirent à la rue de Sèvres, on arrivera pour l'année 1875 au chiffre de 161 retraitants. C'était donc sur l'année précédente un progrès de 100. Ainsi la mesure était bonne: l'obstacle était levé, le mal guéri et les espérances réalisées. Leur accomplissement toutefois pouvait être plus entier et il y avait une idée plus féconde: l'Œuvre hors de la maison de la rue de Sèvres, mais dans Paris. Le P. Bienville qui l'avait toujours désiré, mais qui forcé par les circonstances dont il n'avait pas été maître, avait agi contre son gré, voyant l'œuvre en prospérité et la providence lui apporter des ressources, revint à son premier projet. Il se mit donc en quête d'une nouvelle maison. Or non loin du collège de nos Pères, dans la rue de Vaugirard s'en élève une qui réunit de nombreux avantages. Située dans Paris ce qui la rend à la portée du clergé, elle en est aux portes, presque à la campagne ce qui lui assure un air à la fois plus sain et plus pur. Voulait-on des allées plantées d'arbres, des ombrages, elle s'ouvrait elle aussi sur un parc de peu d'étendue mais plein d'agrément. Ajoutez

qu'elle se recommandait par des souvenirs qui la rattachaient à l'œuvre; qu'elle semblait reprendre sa destinée ancienne. Elle avait abrité, il n'y avait pas longtemps les religieuses de Marie Réparatrice, ces religieuses en avaient fait une maison de retraite où nombre de pieuses femmes venaient se retremper chaque année dans les exercices de St. Ignace données par nos Pères.

C'était là qu'avant la révolution, venaient chaque semaine se reposer durant un jour les jeunes clercs du séminaire des 33, fondé par le P. Claude Bernard, si connu à Paris au commencement du 17me siècle, sous le nom de Pauvre prêtre. Ce serviteur de Dieu après avoir dépensé à secourir les misères de tout genre, sa fortune qui était considérable, voulant créer une petite pépinière de prêtres et n'ayant plus de ressources, tendit la main de porte en porte. Il ne reçut d'abord que 5 élèves en l'honneur des 5 plaies de Notre Seigneur. Les ressources lui arrivant, il éleva le chiffre des clercs à 12 pour honorer les 12 apôtres, et bientôt à 33, en souvenir des 33 ans de Notre Seigneur.

Tandis que les prêtres de St. Sulpice conduisaient leurs élèves prendre leur jour de congé dans la maison qu'ils louent actuellement au collège de Vaugirard et où est mort leur vénérable fondateur Mr. Ollier; le pauvre prêtre menait les siens à la maison de retraite dont nous parlons. Que de pieuses récréations se sont prises là ! Quels beaux exemples de vertu s'y sont donnés ! Que de fois sous ces arbres et sous ces voûtes sont tombées de la bouche du St. homme et plus tard de ses successeurs les plus hautes leçons sacerdotales. Les prêtres venant y faire leur retraite allaient en retrouver l'écho.

A ces souvenirs de bon augure, il fallait joindre un avantage considérable, c'est qu'il n'y avait pas à craindre, dans cette maison la pénurie des confesseurs; puisque le collège était si voisin, on pourrait lui en demander le nombre suffisant. Tant d'avantages réunis décidèrent le P. directeur de l'œuvre à louer cette maison pour les retraites de 1874, et dès le mois de Juin il invita les prêtres à s'y rendre.

C'était trop tôt; on le vit bien par le petit nombre de prêtres qui répondit à son appel. Le mois d'août et le mois de 7bre au contraire les virent affluer. Il n'y eut pas seulement le nombre mais la qualité. L'élite du clergé de Paris y vint on y vit plusieurs curés, le doyen de Ste. Geneviève, un secrétaire de l'évêché, deux vicaires généraux. C'était un spectacle édifiant de voir ces hommes distingués par leur rang, habitués à commander, les guides des autres, se confondre avec eux dans l'humilité commune des exercices, ou plutôt ne s'en distinguer plus que par une plus grande fidélité au règlement plus de prévenances, et une plus grande simplicité dans leurs rapports. Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris voulut contempler ce beau spectacle. Il avait beaucoup fait pour le préparer et l'œuvre qui le présentait lui devait beaucoup. Sans parler de son ordonnance du mois de Juillet 1873 qui prescrivant à tous les prêtres de faire chaque année 5 jours de retraite soit au séminaire de St. Sulpice soit dans les maisons des Lazaristes ou des Jésuites, avait multiplié le nombre des retraitants, il avait encore aidé l'œuvre de ses aumônes et une forte somme sortie de sa bourse déjà ouverte à toutes les bonnes œuvres, avait servi à louer à la nôtre un abri. A cet appui matériel il en avait ajouté un plus haut, par les marques singulière d'estime qu'il lui avait données. Un jour qu'il était question devant lui d'un ecclésiastique de l'archevêché qui se proposait de faire sa retraite chez nous "C'est bien, très bien, dit-il, il faut que les prêtres de l'archevêché donnent l'exemple aux autres" Une autre fois le P. chargé de l'œuvre était invité à s'asseoir à sa table. Le vicaire général qui venait de faire sa retraite voulait lui céder sa place "Oui, oui, c'est à ma droite qu'est la place du bon Père, car il est votre Père à tous" Enfin on l'avait entendu dans une réunion publique en présence même de Mgr. de Marguerie déclarer qu'il croirait avoir fait beaucoup

pour le diocèse de Paris s'il n'avait établi que cette œuvre. Après l'avoir aidée de l'autorité de sa parole, du concours de son argent et des témoignages de son estime que lui restait-il sinon de la consacrer en quelque façon par sa présence. Il vint donc un jour surprendre ses chers retraitants dans la maison de Vaugirard, il parcourut avec eux le jardin qu'il trouva fort bien, causa familièrement avec tous, puis les ayant réunis à la chapelle il les félicita de leur empressement à obéir à ses ordonnances : "sans doute ajouta-t-il, non pas pour faire un éloge, mais parce que telle est sa pensée comme on a pu le voir, les retraites du Séminaire sont utiles, mais celles que vous faites ici sont meilleures, et les fruits qu'elles portent sont plus sûrs et plus abondants. S'élevant ensuite à des considérations plus hautes et jusqu'au but dernier des retraites pastorales : "Croyez bien, ajouta-t-il, que par les exercices, vous prenez le moyen le plus efficace de régénérer notre pays. Que ne pourraient pas de Sts Prêtres ? Or ici vous venez vous sanctifier". Enfin excitant leur émulation : "Voyez, continua-t-il, la province a les yeux sur le clergé de Paris. Votre exemple exercera sur ses prêtres la plus heureuse influence, et peut-être à l'avantage de vous préparer vous-mêmes à sauver votre pays, vous joindrez l'honneur d'aider à préparer d'autres régénérateurs qui sur vos traces iront chercher à la même source la sainteté qui sauve." Après ces paroles, il bénit ses retraitants, et l'œuvre qui les assemblait ; sa bénédiction a versé sur elle la prospérité. Les prêtres succédèrent aux prêtres ; à la fin d'octobre le nombre des retraitants s'éleva jusqu'au chiffre de 240 sans compter 40 laïques, qui en eurent le bienfait comme le recueillement. Ces avantages spirituels ne furent pas les seuls que l'œuvre obtint du ciel. Elle put encore le remercier de ses développements matériels. Les secours que la providence sur les fonds desquels elle vivait lui envoya lui assurèrent une existence. Non seulement les dépenses de l'année 11,000 f. furent couvertes, mais encore l'œuvre resta propriétaire d'un mobilier suffisant pour garnir trente chambres, lits, tables, chaises et autres objets. Sa lingerie bien fournie compte 60 paires de drap des serviettes et des couvertures en rapport avec ce chiffre. Sa sacristie peut orner 5 autels ; elle a une cuisine montée, ainsi qu'un réfectoire : Ainsi tout est en prospérité dans l'œuvre. Toute jeune encore, arrêtée deux ans dans sa croissance, elle est déjà grande et forte. Puissent les années lui apporter un développement proportionné à cet heureux commencement. Puisse Dieu lui accorder de sanctifier un nombre toujours croissant de ses ministres !.

Paris. Fondation de l'Ecole St Ignace. Par le R. P. Chabin. (Mars 1875.)

Idée d'un Externat dirigé par la Compagnie de Jésus sur la rive droite de la Seine, et tentatives faites pour la réaliser.

Le P. Olivaint, notre glorieux martyr, appelait de tous ses vœux la fondation d'un Externat de la compagnie sur la rive droite de la Seine. Deux motifs surtout l'y excitaient : l'éducation donnée à la jeunesse de ces quartiers, et les offres généreuses de la famille Mignon. Dans la partie de Paris comprenant le faubourg St Honoré, la Chausée d'Antin et les quartiers tout neufs de la place de l'Europe, du boulevard Malesherbes, du parc Monceaux etc. l'université était l'unique source de l'enseignement secondaire. Il existe sans doute quelques pensions ecclésiastiques, mais chose déplorable, les prêtres qui les dirigent vont mendier auprès des professeurs universitaires l'instruction de leurs élèves. Tous les jours on voit affluer au lycée Fontanes (ancien Bonaparte) des masses d'écoliers (1600 environ) appartenant aux pensions soit ecclésiastiques soit laïques dissé-minées dans les environs. Ce spectacle soulève le cœur et faisait nécessairement penser à la fondation d'un collège catholique

destiné à contrebalancer le mal, en préservant les jeunes générations de la contagion commune.

L'exécution d'un tel projet devenait facile par l'offre généreuse de la famille Mignon connue de tous par sa charité et ses libéralités vraiment extraordinaires. — Monsieur Edouard Mignon mettait à la disposition de la Compagnie un vaste terrain situé au centre même de ces quartiers aujourd'hui transformés et devenus les plus magnifiques de la Capitale. Malheureusement la Compagnie ne put alors mettre à profit un tel don, en fondant le Collège demandé; d'impérieuses raisons firent ajourner cette bonne œuvre, et le P. Olivaint devait périr victime de l'affreuse Commune sans voir réalisé son vœu le plus cher. Du moins son sang versé héroïquement pour la foi a été comme un germe fécond d'où sort en ce moment cette plante encore bien petite appelée l'Ecole Saint-Ignace.

En effet, les généreux bienfaiteurs qui, il y a une dizaine d'années, offraient un terrain si propre à la fondation d'un Collège, ne se sont pas découragés par l'ajournement prononcé. Il est vrai, ils ne disposaient rien du même emplacement, mais leur inépuisable charité leur a inspiré quelque chose de plus admirable et de plus héroïque; ils ont offert leur propre maison et leur magnifique jardin pour la fondation si désirée. Cette fois encore la Compagnie vit se dresser devant elle bien des obstacles, mais enfin grâce à de nombreuses démarches des Supérieurs de la Province de Paris, grâce surtout à l'insistance si désintéressée des bienfaiteurs eux-mêmes qui n'hésitèrent pas à demander au Saint-Père une bénédiction spéciale pour obtenir l'assentiment du T.R.P. Beckx, général de la Compagnie, l'offre fut acceptée et le vœu de tous accompli. Le T.R.P. Général désigna lui-même le nouvel établissement sous le nom d'Ecole Saint-Ignace: choix particulièrement agréable aux pieux donateurs et de bon augure aux Pères et Frères destinés à la fondation.

— Prise de possession de l'Hôtel Mignon devenu l'Ecole Saint-Ignace.

Cette prise de possession devait répondre à la piété des donateurs. Le Dimanche matin, 3 Septembre, vers 6 heures et demie, le R.P. Provincial accompagné du R.P. de Gabriac recteur du nouveau Collège, arrivait rue de Vienne 23. Les Pères et les Frères désignés pour coopérer à l'œuvre arrivaient en même temps. Vers 7 heures tous se dirigèrent vers la gracieuse chapelle de la maison, parée comme aux jours de fête de ses plus beaux ornements. Madame Mignon prenant les devants, s'arrêta bientôt, puis au moment où le R.P. de Gabriac qui précédait le R.P. Provincial, se préparait à entrer, elle lui remit avec un aimable sourire, la clef de sa chapelle, symbole touchant de la donation faite à la Compagnie dans la personne du Supérieur. Une vive émotion saisit les heureux témoins d'un acte fait avec tant de modestie et de délicatesse. De son côté Mr. Mignon alla s'agenouiller au pied de l'autel et servit avec une piété admirable cette messe d'adieu pour lui et d'inauguration pour nous. A la communion, les vertueux donateurs, se mêlèrent à ceux d'entre nous qui n'étaient pas prêtres, et reçurent la Sainte Eucharistie; voulant ainsi mettre le sceau divin à leur généreuse offrande.

Après cette cérémonie religieuse aussi simple que touchante Mr. et Madame Mignon nous firent visiter en détail leur hôtel, vrai type de bon goût et d'élégante simplicité. La joie rayonnait sur leur visage, on eut dit qu'ils venaient de terminer une de ces affaires qui assurent à quelqu'un la plus brillante fortune, ou la position la plus enviée dans la société; c'était mieux que cela: ils

venaient de parachever leur fortune spirituelle et de s'assurer la plus belle couronne au ciel. Madame Mignon répétait avec un contentement sensible: c'est aujourd'hui la plus belle fête de ma maison.

Telle fut ce qu'on peut appeler la prise de possession spirituelle du nouveau Collège. Le lendemain 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, les Pères et les Frères s'installaient définitivement dans les appartements transformés en cellules sinon par l'aspect, du moins par le nouvel ameublement.

Au moment de leur départ, Mr. et Madame Mignon éprouvèrent une émotion facile à comprendre. « Nous sommes bienheureux, mes Pères, nous dit Mr. Mignon avec une simplicité charmante, pourtant j'ai le cœur ému en quittant cette maison que j'ai fait bâtir, que j'habite depuis plus de vingt ans: oui cela coûte un peu de quitter cette petite chapelle où j'ai prié de si bon cœur; adieu, mes Pères, que Dieu bénisse votre œuvre.» Certes si l'émotion était vive dans leur cœur, elle ne l'était pas moins dans les nôtres en assistant à ce spectacle et en écoutant de telles paroles d'adieu. Nous apprîmes quelques jours après que nos bienfaiteurs étaient allés se réfugier dans un hôtel, loué par eux, très sombre, et très mal préparé pour les recevoir. Ainsi la charité se prive au profit des autres et voile ses libéralités sous le couvert de l'humilité. Nos premiers Supérieurs informés de tout ne tardèrent pas à donner des gages de reconnaissance comme la Compagnie de Jésus sait le faire à l'égard de ses insignes bienfaiteurs. Par une décision solennelle du T. R. P. Général Pierre Beckx, datée de Fiésoli, 2 Octobre 1874 les titres et les privilèges de fondateurs étaient accordés à Monsieur Edouard Mignon et à Marie Priant son épouse.

- Préparatifs pour l'ouverture de l'Ecole St. Ignace. -

Il était temps de se mettre à l'œuvre. Le mois de Septembre était commencé et personne dans le public ne connaissait encore la nouvelle fondation. La plupart des familles sur lesquelles nous pouvions compter pour l'éducation de leurs enfants étaient à la campagne, ou avaient déjà pris une détermination pour l'année scolaire 1874-1875. Il était à craindre que nos prospectus eussent peu de succès et que l'ouverture des classes fut retardée jusqu'à Pâques ou même jusqu'au mois d'octobre 1875. Quoiqu'il advint, nos prospectus furent imprimés et répandus de tous côtés par nos amis et les communautés religieuses que nous avions visitées à cette occasion.

En même temps, les travaux de l'installation matérielle commençaient dans le jardin et les bâtiments mis à notre disposition. La propriété donnée par Mr. Mignon pour le futur collège, a un peu moins d'un demi hectare d'étendue. Le jardin qui comprend à peu près tout cet espace est admirablement situé entre les rues de Vienne et de Madrid. Sur chacune de ces rues il a une large ouverture qui présente aux regards le plus bel aspect. Sur la rue de Vienne en particulier, il domine une partie de la place de l'Europe, et l'immense gare St. Lazare, si bien que le spectateur peut contempler à son aise les nombreuses chaînes de wagons, sans cesse en mouvement et ce flot de voyageurs qui s'empressent d'y entrer ou d'en sortir. Inutile de dire qu'un semblable oasis au sein de la capitale, se prête merveilleusement à devenir une cour de récréation voire même la plus agréable et la plus salubre.

Quant aux bâtiments, ils se réduisent à l'hôtel habité par Mr. Mignon, et à quelques dépendances des plus simples et fort étroites. L'hôtel Mignon, bâti seulement pour deux personnes pouvait à peine suffire au logement des Pères et des Frères chargés de la fondation. Restaient donc pour les classes et les études les seules dépendances. Je ne puis trouver de meilleur terme de comparaison, pour en donner

une idée, que de rappeler à ceux qui l'ont vue, la maison de Nazareth du vieux St-Michel à Laval. — Au rez-de chaussée une remise, un écurie et la loge du portier: au dessus quatre petites chambres de domestiques. Qu'y avait-il de mieux pour l'humble début de l'Ecole St-Ignace! L'écurie et la remise sont transformés en étude: la loge du concierge devient à la fois porterie et salle de musique: les quatre petites chambres du 1er étage étaient faites d'avance pour nos quatre classes: deux de latin, la cinquième et la sixième; deux de français la 7e 1ère et 2e section. Tout allait donc s'installer pour le mieux, les élèves nous arrivaient. Ils ne tardèrent pas à se présenter. Nous venons d'apprendre, disait-on à peu près, invariablement la fondation de votre nouveau Collège dans ces quartiers si déshérités, jusqu'ici; c'est sans doute une succursale de Vaugirard, nous sommes heureux de trouver des Pères Jésuites si près de nous. La grande réputation de Vaugirard et de la rue des Postes faisait venir beaucoup d'enfants. Nous avions beau dire aux Parents que la nouvelle école très honoré d'être prise pour une succursale de Vaugirard ne l'était pas cependant, et qu'elle n'aspirait à rien moins qu'à être son pendant sur la rive droite. En nous voyant annoncer seulement l'ouverture de la 5e 6e et 7e on persistait à ne pas croire à l'existence d'un collège indépendant et chaque jour les familles qui viennent nous trouver partagent encore la même opinion. Quoiqu'il en soit, les demandes se multiplièrent et bientôt nous fûmes convaincus de l'excellence de la position, et de l'avenir prospère de la fondation, si les événements extérieures ne venaient pas agiter et troubler la situation.

En même temps que les familles se communiquaient ce qu'elles appelaient l'heureuse nouvelle d'un collège de Jésuites sur la rive droite de la Seine, les Journaux des nuances les plus opposées l'annonçaient au public; les uns simplement avec bienveillance, les autres avec une vive sympathie; tous avec courtoisie et convenance. « La vigilante sollicitude des R.R. Pères Jésuites, toujours si empressés de se dévouer au profit de l'éducation chrétienne, vient de fonder rue de Vienne, 23, en face de la gare St Lazare, un établissement destiné à recevoir des enfants jusqu'en 5e ». Presse, 3, oct. 1874. — La petite Presse (2, Oct.) avait déjà dit: « les sympathies sont acquises par avance aux R.R. Pères, ne fut-ce qu'à cause des hautes capacités dont ils faisaient preuve dans l'établissement dirigé par eux depuis 22 ans à Vaugirard. » — La Gazette de France (4, Octobre) ajouta que la population de la rive droite saurait apprécier la faveur qui lui était faite. L'Univers assez sobre d'éloges avait constaté (28, Sept.) que cet établissement était depuis longtemps désiré. » La Patrie (4 Octobre) lui présageait des succès comme ceux du Collège de Vaugirard. Enfin le Rappel lui-même s'associa aux éloges, puisque le collège qui se fondait « avait la loyauté de s'appeler St-Ignace. ».

Ouvertures des Classes et particularités du Règlement.

L'ouverture des classes eut lieu au jour indiqué, le 18 Octobre, un mois à peine, après que les Supérieurs de la Compagnie, eurent décrété la fondation et nommé le personnel de la maison. Près de cinquante enfants conduits par leurs parents vinrent poser les assises du nouvel édifice. La messe du Saint Esprit fut célébrée dans la charmante chapelle connue déjà de nos lecteurs; le célébrant fut Mr Taillandier ancien condisciple du R.P. de Gabriac et curé de St Augustin notre paroisse: les parents qui ne purent trouver place dans la petite chapelle, assistèrent à la cérémonie, dans le salon, contigu. Nous regrettâmes l'absence des pieux fondateurs: « mon émotion et mon bonheur me trahiraient trop » avait dit Mr Mignon. Mais il eut beau se dérober aux regards,

son éloge était dans toutes les bouches : aussi l'assistance choisie qui remplissait la chapelle et le salon voisin éprouva-t-elle une religieuse émotion lorsque Mr. le Curé de Saint Augustin se faisant l'interprète de tous les sentiments, exalta l'acte de libéralité et de sacrifice qui avait donné le jour à l'Ecole St. Ignace. L'orateur fut non moins heureux lorsque, s'adressant aux enfants, il leur rappela le trait si touchant des enfants convertis par St. François-Xavier et devenus de petits apôtres, auprès de leurs parents et des payens de leur contrée. L'éloge de la Compagnie de Jésus et des Jésuites qui termina le discours fut écouté par les enfants avec un étonnement mêlé d'admiration; c'était merveille de leur voir ouvrir de grands yeux et passer en revue ces Jésuites auxquels leurs parents venaient de les confier, et dont ils entendaient dire des choses si nouvelles pour eux.

Après la Messe, les enfants réunis dans l'étude furent initiés à nos usages par le R.P. Recteur. Il fallait appeler chacun de leurs maîtres : mon Père, et non Monsieur; observer le silence à l'étude, aller en rang, travailler sérieusement, et pratiquer l'obéissance vertu caractéristique spécialement recommandée par le Saint patron du Collège, St. Ignace de Loyola. — Tous écoutaient bouche béante. — Quand on ajouta qu'il fallait bien jouer en récréation, les physionomies indiquèrent que cette recommandation n'avait rien de désagréable, et serait fidèlement exécutée. La lecture du règlement termina cet entretien et dès lors le cours régulier des exercices de nos collèges fut suivi à St. Ignace, autant que le permettaient le Demi-pensionnat et l'Externat. Il avait été décidé en effet que l'Ecole Saint-Ignace aurait trois catégories d'élèves : les Demi-Pensionnaires, les Externes-Restants et les Externes-Libres. Ces derniers assistent seulement aux classes. Jusqu'ici sur 100 élèves nous comptons seulement 5 externes-libres : ce qui se conçoit très bien; peu de parents dans ces quartiers de la capitale pouvant s'astreindre à surveiller leurs enfants et à les faire travailler en dehors des classes. Au reste, à moins que les familles ne suppléent suffisamment notre action comme cela a lieu pour les 5 en question, la formation morale de ces enfants serait nécessairement en souffrance. Nous ne pouvons en effet exercer une influence bien profonde sur des élèves qui sont éloignés de nous presque tout le jour et qui vivent continuellement de cette vie si agitée et si étourdissante de la capitale. On se tromperait étrangement, si on comptait uniquement à Paris sur des Externes-Libres. Il en est tout autrement des Demi-Pensionnaires, et des Externes-Restants; ceux là sont vraiment sous les yeux de leurs maîtres, ils sont astreints à la discipline du collège, ils peuvent parconséquent être dirigés et façonnés selon nos règles et les sages prescriptions du Ratio studiorum. L'avenir de l'école St. Ignace en particulier dépend incontestablement du Demi-Pensionnat et de l'Externat Restant. — La proportion des Demi-pensionnaires et des Externes Restants est jusqu'ici de 2 à 1. De nos 100 élèves, 64 sont Demi-Pensionnaires, 31 Externes-Restants; 5 Externes-Libres. Les Demi-Pensionnaires appartiennent plus généralement à la classe riche, les Externes-Restants à la classe qui travaille. Ce qui nous frappe le plus dans les enfants confiés à nos soins, c'est la facilité et la satisfaction avec laquelle ils se plient aux usages et à l'ordre établi dans nos collèges : tout est neuf pour eux : aller en rang, jouer au seul jeu présentement autorisé, recevoir des notes à la fin de la semaine, avoir sa place déterminée en classe, à l'étude, à la chapelle; avoir un émule dans tous les exercices, tout pique leur curiosité, leur amour propre et sert merveilleusement à leur formation. Chose remarquable la plupart des enfants restés jusqu'ici dans leurs familles l'emportent sur les autres par leur candeur et leur simplicité

d'autres qui sont presque insupportables chez eux, jusqu'ici sont très-faciles à manier et très respectueux envers leurs maîtres. Ajoutons que la plupart des familles qui nous ont donné leurs enfants, concourent très-activement avec nous à l'œuvre commune. Non seulement les mamans viennent-elles-mêmes matin et soir à l'Ecole pour conduire ou faire sortir leurs enfants, mais les papas s'acquittent très-souvent de cet office abandonné communément aux domestiques ou aux précepteurs. Bien plus, chaque jour des pères de familles accompagnent leurs enfants à la chapelle et assistent à la messe avec eux. Ce spectacle ne laisse pas que d'être édifiant, si on songe que ces personnes, sont livrées aux affaires ou si sont libres au contraire, n'ont guère à s'occuper que des jouissances de la vie parisienne.

Quant aux particularités de notre règlement, les voici: Les élèves de 5e et 6e, c'est-à-dire ceux qui étudient le latin entrent à 7h. 30, assistent à la messe, puis vont en classe à 8 heures. Ils suivent en tout le règlement de nos colléges jusqu'à 6h. 30 du soir, heure de la sortie. Les petits enfants du cours de français, entrent seulement à 9 heures du matin, c'est l'heure de la classe. Pour tout le reste, ils suivent le règlement ordinaire. Nos jours de congé sont le mercredi et le Dimanche: le mercredi nous nous chargeons de la promenade; le Dimanche après les vêpres et le salut c'est-à-dire à 2h. 15 tout notre monde a vacance.

Pour finir, voici nos impressions communes sur le Demi-Pensionnat et Externat. Il présente d'incontestables avantages sur les Internats, les enfants ont à la fois la vie de famille et la formation du Collège. Il y a sans doute des exceptions, mais quelques moments passés régulièrement dans la famille le soir et le matin produisent le meilleur effet sur le caractère et le moral des enfants, de leur côté les maîtres sont dispensés de la surveillance des dortoirs, et des embarras de l'infirmerie: qui ne sait combien ces embarras sont grands et dispendieux. C'est une économie considérable surtout dans le personnel des surveillants, des domestiques: et puis dans un internat peut-on espérer cette transformation que nous admirons surtout les jours de pluie: Les enfants qui la veille au soir étaient couverts de boue, avaient les mains et les figures tachés d'encre, paraissent le matin tout autres avec des habits très propres, et les autres effets des soins maternels. Je n'ai pas le temps d'énumérer les autres avantages. N'y eut-il que ceux-là, ils suffiraient pour faire souhaiter dans toutes les grandes villes la fondation d'Ecoles comme celle de St. Ignace à Paris.

Lyon. — Quelques mots sur la fondation de l'Externat.

L'externat de Lyon comptera bientôt quatre années d'existence; il fut fondé au mois d'octobre 1871. — Nous sortions à peine de la tempête révolutionnaire et la maison de la rue Ste Hélène à Lyon avait été l'une de ses premières victimes. Déclarée propriété nationale dès le commencement de 7bre 1870, elle fut aussitôt envahie. Sa magnifique bibliothèque préservée à temps, n'eut heureusement pas trop à souffrir, mais dans son église, désormais fermée, on entassa des sacs de farine en prévision du siège que l'on redoutait alors et bientôt la maison tout entière fut convertie en caserne. Les troupes improvisées qui s'y succédèrent durant de longs mois, la traitèrent en pays conquis et quand enfin elle nous fut rendue, elle présentait cet affligeant spectacle dépeint si souvent déjà dans l'histoire de nos maisons depuis 4 ans: des fenêtres brisées, des portes enfoncées, des murs couverts d'inscriptions injurieuses et partout une malpropreté repoussante. Inutile de dire que tous les objets de valeurs pouvant s'emporter avaient disparu.

Après les réparations les plus indispensables, les Pères rappelés de leur exil, commencèrent à reparaître un à un,

mais ce ne fut pas sans difficultés qu'ils parvinrent à se loger dans leur ancienne maison. La plupart des Chambres étaient inhabitables et d'ailleurs nous manquions de tout. Les premiers arrivés s'industrièrent; chacun s'efforça de découvrir dans ce désordre général les quelques meubles respectés, les rares objets échappés au pillage, de retrouver ses papiers, ses livres. Enfin on se contenta de peu en attendant mieux.

Or, ce fut en pareil moment que les Supérieurs annoncèrent tout à coup leur résolution d'ouvrir un externat. L'entreprise était hardie, on le comprend, et toute hérissée de difficultés mais pour en triompher on la plaça sous la protection de St. Joseph et on décida que le futur externat porterait son nom. — Avant tout il fallait un local: on s'occupa sans retard de le préparer en transformant en collège un vaste hangar qui se trouvait au fond du jardin. Ce n'était pas chose facile et le temps pressait. Des ouvriers nombreux se mettent à l'œuvre, les travaux sagement dirigés et poussés avec ardeur, opérèrent en quelques semaines la transformation et l'on vit s'élever une bâtisse très-convenable pouvant offrir son abri provisoire à bon nombre d'élèves. — Quatre scholastiques, les premiers professeurs du nouvel externat furent alors nommés à Lyon et arrivèrent aussitôt. Cependant la nouvelle s'était peu à peu répandue dans la ville. Ce ne fut pas sans quelque étonnement que l'on vit s'ouvrir à Lyon un collège tenu par des Maîtres, qui, quelques mois auparavant, étaient expulsés de leurs maisons et en butte aux plus noires calomnies. L'ouverture se fit sans bruit, et presque sans annonce. Le prospectus qui devait en donner connaissance au public ne parut que vers la fin d'octobre, c'est-à-dire à une époque où toutes les maisons d'éducation étaient déjà rentrées. Aussi le nombre des élèves fut modeste; et quand pour la première fois, le P. Préfet leur adressa, dans l'église, quelques paroles d'édification et de bienvenue, il put en toute vérité leur appliquer le texte évangélique: Nolite timere pusillus grex. Cependant on se mit à l'œuvre comme si l'on eut été nombreux. Quelques nouveaux se présentant d'un jour à l'autre, on atteignit à la fin de l'année le chiffre de 70 externes. Nous en comptons actuellement plus de 220. — Pour des raisons que l'on comprend facilement, nous ne prîmes en commençant que les classes de grammaire jusqu'en troisième inclusivement; les humanités et la rhétorique vinrent ensuite. La philosophie complète aujourd'hui notre enseignement, qui, du reste est le même que dans nos pensionnats, moins toutefois la musique, le dessin et l'escrime. Les externes apprennent ces arts d'agrément chez eux s'ils le désirent. Le système appliqué jusqu'ici est l'Externat simple. Nous en avons trouvé l'ordre et les règlements tout tracés dans le Ratio studiorum. Les élèves passent avec leurs Maîtres le temps de la Messe et des classes. Ils ont en outre des réunions spéciales pour les catéchismes, les académies et les congrégations. Ils travaillent chez eux le reste de la journée sous la surveillance de leurs parents ou de leurs précepteurs.

Le moyen ordinaire de communication avec les parents est un bulletin hebdomadaire qui contient la note des exercices religieux, des leçons et des devoirs classiques; de l'attention en classe et de la régularité. On y ajoute la place de composition, de diligence ou d'excellence. Le bulletin est rapporté le lundi par l'élève avec la signature des Parents. Si l'on a quelque observation particulière à leur soumettre, on apostille le bulletin. Cette note supplémentaire amène une entrevue et des explications avec le Père ou la Mère. On met alors en commun ses pensées et ses vues. De ce concours réuni de vigilance et de soins résulte ordinairement une amélioration dans la conduite et l'application de l'élève. En général la docilité, le bon esprit de nos externes sont satisfaisants; ils sont très-affectionnés à leurs professeurs. — En somme, il y a lieu de remercier la Providence qui a visiblement béni cette œuvre, premier essai d'externat en France, depuis le

rétablissement de la Compagnie. Il semble résulter de cette expérience qu'une ressource de plus est offerte à la Cie pour propager le bien et étendre la gloire de Dieu par l'éducation de la jeunesse.

Galicie. — Staraviès. — (Août 1875.)

Lettre du P. Adalbert Baudiss aux P.P. et F.F. de Laval. — Très Chers Frères. — P.C.

Je viens vous communiquer quelques détails sur les travaux de la Compagnie dans ce pays. Nous n'avons, il est vrai, qu'une seule maison d'éducation, un Collegium Nobilium à Tarnopol, où s'élèvent 120 jeunes gens de la première noblesse de la Pologne. Mais en revanche nos Pères sont très occupés aux missions et aux retraites, et Dieu bénit leurs travaux. Ainsi dans notre collège de Staraviès nous avons 4 missionnaires excurrentes, qui méritent bien ce nom, parce qu'ils sont toujours en course. La mission chez nous dure au moins huit jours entiers, quatre missionnaires ou plus y prennent part; ils ont 4 ou 5 sermons par jour et entendent des confessions depuis le matin jusqu'au soir. Les prêtres séculiers des environs viennent aussi les aider dans les Confessions. En effet le nombre de ceux qui se pressent aux confessionnaux, est toujours très-considérable. Ceux qu'on a pu entendre pendant la huitaine, ne sont qu'une petite partie de ceux qui voulaient se confesser. Aussi après les missions ils viennent par bandes nombreuses dans nos maisons, de 10 et 15 lieues de distance pour achever leur confession. Le nombre des auditeurs dans les petites missions des villages s'élève ordinairement à 6 ou 7 mille, mais bien souvent il y a un concours plus considérable. A une mission, qu'on vient de donner à Rzeszow, ville d'une douzaine de mille d'habitants dans nos environs il y a eu à l'ouverture de la mission jusqu'à 20,000 hommes. Le lendemain ce nombre était déjà doublé et le dernier jour qui était celui de la Sainte Trinité, on en comptait jusqu'à 50,000 : citoyens de la ville, noblesse et paysans des environs, étudiants, professeurs etc; 30 prêtres entendaient les confessions. Tous se pressaient aux sacrés tribunaux; on arrêtait nos Pères partout où on les trouvait. — Outre les sermons ordinaires un Père avait tous les soirs une conférence pour la noblesse et le monde cultivé qui remplissait en masse l'Eglise. Le reste des exercices de la mission se donnait bien entendu en plein air, ce qui du reste est d'usage dans nos missions. Le dernier jour après la grand'messe, qui fut célébrée au milieu de la foule sur la grande place, on fit une magnifique procession avec le Saint-Sacrement en chantant 4 Evangiles aux 4 reposoirs comme le jour de la Fête-Dieu, après quoi la croix de la mission fut érigée et bénite. Enfin un sermon plein de chaleur du P. Supérieur, entrecoupé par les sanglots de la foule, termina la mission. Le lendemain on célébra comme d'usage une messe de Requiem solennelle pour les défunts de la paroisse et après midi 800 enfants furent admis à faire leur confession. — Quand enfin vint le moment du départ des missionnaires, impossible de décrire l'émotion et les larmes avec lesquelles ce bon peuple leur disait adieu et les remerciait pour le pain spirituel qu'ils lui avaient rompu.

Voilà pour les missions. Quant aux retraites elles commencent aussi, grâces à Dieu à prendre leur essor. Il y a peu d'années encore le nom même des Saints Exercices était inconnu dans cette province; le clergé lui-même y était complètement étranger. Eh bien aujourd'hui la plus grande moitié du clergé fait tous les ans ou tous les deux ans sa retraite sous la conduite de nos Pères; et cela volontairement sans aucun ordre de l'Evêque. Quelques uns même font à part des retraites de 8 jours tout comme nous autres. Quoique nous soyons logés à l'étroit dans notre maison de Staraviès que la moitié du corridor est transformé en chambres, ainsi qu'une partie du grenier, on trouve pourtant

moyen de se resserrer encore de manière à faire place à plus de 30 retraitants à la fois. Bien plus, nous espérons en peu de temps voir les nobles propriétaires des environs se réunir dans notre maison pour faire leur retraite. J'ajouterai encore que ce développement des missions et des retraites dans notre diocèse de Przemysl a une certaine garantie de persévérance. Il s'est établi récemment par le soin de nos Pères une Congrégation de Prêtres séculiers sous le titre du bon Pasteur dans le but de propager les missions populaires et les retraites du clergé. Chacun des membres est tenu d'y contribuer tant par son argent que par son travail personnel. Le nombre des associés s'élève déjà à près de 200 et augmente toujours.

A. Baudiss. S.J.

Amérique. – Californie. – Lettre du R. P. Recteur de San Francisco, au R. P. Provincial de Turin.

Mon R. Père, P.C. —— Je viens aujourd'hui vous faire le récit d'un douloureux incident. La nouvelle église de St Joseph vient d'être brulée. Le 23 avril, vers trois heures de l'après-midi, le feu prit, on ignore comment, à une grange située près de notre église, dont le toit a été envahi en quelques instants par les flammes, que le vent poussait avec violence. On croit cependant que, si les pompiers avaient été plus actifs et si l'eau n'avait pas manqué, la maison de Dieu aurait été préservée. On a admiré le dévouement des personnes qui, témoins du danger, ont ôté de l'église tout ce qui pouvait être soustrait aux ravages du feu : tels que les ornements, les chandeliers, les vases sacrés, les tableaux, les statues, la chaire, les bancs, les chaises et le tabernacle après en avoir enlevé le St Sacrement. Plusieurs protestants se sont signalés par le courage dont ils ont fait preuve, même au péril de leur vie. On a remarqué que ce fut l'un d'eux qui, le dernier abandonna l'ancien sanctuaire, après que le toit en fut tombé. C'est également à un Calviniste que nous sommes redevables d'avoir conservé la magnifique cloche en bronze, qui a couté 2000 livres sterlings. L'orgue a été détruit. Il ne reste plus de la vieille église que la façade et les murs principaux qui devront être démolis; les fondements sont les seuls débris du nouveau sanctuaire. Une mission, prêchée par 3 pères Paulistes (Deshon, leur supérieur, Elliot et Rosecranz) avait été commencée le Dimanche précédent. Les exercices se faisaient deux fois par jour; le matin à cinq heures, on célébrait la Ste Messe qui était suivie d'une instruction; vers 7h ½ du soir, il y avait encore un sermon et la journée se terminait par le rosaire, la méditation et le salut. A cette occasion, on voyait plus de monde à l'église à 5 heures du matin qu'il n'y en avait jamais eu à la dernière messe du Dimanche; mais le soir la foule était compacte. A la vue de l'incendie, les missionnaires ne se découragèrent pas. On raconte que le P. Elliot avait fait la veille un admirable sermon sur l'enfer. Le feu était à peine éteint que déjà dans toutes les rues de la ville de grandes affiches annonçaient aux habitants que les exercices de la mission, à dater de ce jour, se feraient in MARKET-HALL à 7h ½, dans l'une des salles les plus spacieuses de St Joseph, où tout avait été préparé à cet effet. L'auditoire, grâce à l'immensité du local, était plus nombreux que de coutume; en sorte que le démon, qui espérait faire de puissantes conquêtes, n'éprouva que des pertes. Beaucoup de protestants allèrent entendre le sermon, non-seulement ce soir-là, mais encore pendant toute la durée de la mission. Le BUILDING COMMITTEE, qui s'était organisé quelque temps auparavant pour achever l'Eglise, se mit sur le champ en permanence et proposa, de concert avec nos Pères et les missionnaires, de convoquer un Meeting, composé de tous les paroissiens qui se réunirent effectivement le jour suivant (Dimanche, 25 avril) dans le but de reconstruire la maison du Seigneur. Les missionnaires d'abord et plusieurs membres du Building Committee présidé par Mr Filand firent connaître la situation actuelle. Le résultat fut une souscription immédiate de 14000 livres sterlings, somme qui augmente de jour en jour. Mardi dernier 27 avril quand tout le monde eut quitté St Joseph, il y avait déjà en caisse 5500 livres sterlings en or lesquelles ajoutées aux 14000 d'assurances sur l'église brulée et aux 2000 sur l'orgue forment actuellement un total de 22 500 livres sterlings qui seront employées à la reconstruction d'un nouvel édifice, plus vaste et plus riche que l'ancien. Il faut remarquer que les 5500 livres St. dont nous venons de parler ne font pas partie de la souscription ouverte Dimanche dernier, mais sont le produit d'une quête qui avait été faite précédemment pour terminer l'église devenue la proie des flammes. Monseigneur l'évêque ne s'oppose pas à ce que la nouvelle église, d'après le vœu général, soit reconstruite en briques. Mais ce travail devra durer au moins 6 ou 7 ans; et, dans ce cas, outre que la salle, peu convenable du reste, est trop éloignée de notre maison, nous n'avons pas les moyens de subvenir aux frais de location. Aussi croyons nous que le plus sage est d'élever temporairement un SHED en bois, assez grand pour contenir les personnes de la paroisse et qui peut-être, plus tard, pourra être transformé en école.

L. Masnata S.J.

Documents.

Notice nécrologique du Frère Auguste Türck.

Par un Père de Poyanne.

En donnant brièvement et avec toute simplicité quelques détails sur la dernière maladie et la mort du F. Auguste Türck, nous croyons faire une chose utile pour l'édification de tous. Nous les adressons tout particulièrement à ceux des nôtres qui ont eu le bonheur de le connaître pendant sa vie. C'est de notre part, un tribut d'affection que nous aimons à payer à sa chère et pieuse mémoire.

Le F. Türck est né à Torgau, ville des Etats-Prussiens (Saxe) le 5 Juin 1855. Sa famille, écrit le P. De Haza qui l'a beaucoup connu et en fit son auxiliaire dans son ministère auprès des prisonniers français envoyés en Allemagne, sa famille demeure à Wittemberg, le berceau du protestantisme. Son père est un des rares catholiques de cette ville qui n'en compte qu'une centaine il est un des plus fervents. Sa mère est protestante, d'ailleurs femme très-honnête, élevant avec soin ses enfants dans la religion de son mari. Dès son enfance Auguste se distingua par son air sérieux et par sa piété. Aussi M. le curé de Wittemberg, M. Puttman reconnaissant en lui des talents suffisants, une vraie piété et une vocation naissante songea-t-il à le faire entrer au séminaire. Dans ce dessein il lui donna l'enseignement qui devait lui en ouvrir les portes. Matin et soir Auguste venait fidèlement chez lui recevoir sa leçon. C'est occupé à ces études, continue toujours le P. de Haza, que je l'ai trouvé, lorsque le 5 Octobre 1870, je fus envoyé à Wittemberg, en qualité d'aumônier des prisonniers de guerre français.

Voyant en Auguste un jeune homme pieux et sérieux, le modèle des jeunes gens de Wittemberg, je le pris pour le compagnon de mes excursions au camp et de mes visites dans les hôpitaux. Je puis dire qu'il s'est montré constamment plein de zèle et de dévouement. L'hiver était très rude. Le thermomètre pendant 15 jours descendit à 18 et 22 degrés Reaumur. Malgré la rigueur du froid, Auguste m'accompagnait au camp situé à 3/4 d'heure de la ville. Il n'avait que des habits légers qui ne le garantissaient pas. Aussi tremblait-il de tous ses membres, mais sans se plaindre et sans jamais prétexter de la rigueur de la saison pour me refuser ses services. Malgré sa répugnance, je lui fis accepter un vêtement plus chaud qui lui servit le reste de l'hiver. Sa charité envers les prisonniers français était grande; c'est elle qui lui a mérité son entrée dans la Compagnie en France. — Auguste m'assista ainsi dans mon ministère jusqu'au départ de la dernière bande des prisonniers, le 20 ou 21 Juin 1871; c'est-à-dire pendant 9 mois. Il me fit part durant ce temps de son désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Rentré à Paris au commencement d'Août 1871, je communiquai son désir au R.P. De Ponlevoy, alors Provincial, qui l'admit. Auguste vint aussitôt à Paris dans les premiers jours de 7bre de là, il fut envoyé à Angers commencer son noviciat où il s'est montré constamment comme à Wittemberg, un modèle.

C'est le 28 7bre 1874 que nous l'avons reçu à Poyanne.

Attaqué d'une maladie de poitrine, il venait chercher un climat plus doux. Aussitôt que les médecins réunis en consultation eurent examiné l'état de sa santé, ils déclarèrent que le mal était déjà si avancé qu'il n'y avait plus moyen d'en arrêter les progrès. En effet, le 12 Janvier, il fallut lui donner le Saint Viatique dans la crainte qu'il ne mourût avant le 17 du même mois, fête du Très-saint Nom de Jésus. Pourtant le danger cessa bientôt, et sa santé continuait à se rétablir peu à peu, quand, au commencement d'Avril il perdit tout à coup ses forces. Le mal fit des progrès effrayants.

Le 13 de ce mois à midi, on lui donna en toute hâte l'Extrême-Onction, et le 15, à 7 heures du soir, après trois heures

d'une pénible agonie pendant laquelle il conserva toujours toute la lucidité de son esprit, il s'endormit dans le Seigneur.

Quant à l'éloge de ses vertus, on pourrait le résumer en ces mots : Notre bien-aimé F. Auguste, comme le Bienheureux Berchmans, son modèle, a gardé avec une entière exactitude les règles de la Compagnie. Telle est, d'après le témoignage unanime des P.P. et F.F. qui ont été à même de le connaître à fond, l'idée que nous devons nous faire du degré de perfection où il est parvenu avec le secours de la divine grâce. Pour prouver combien ce jugement est fondé, parmi les continuels exemples de vertu qu'il nous a donnés, nous choisirons ceux qui nous ont semblé mériter le plus notre admiration.

Il poussait si loin la délicatesse de son amour pour la sainte pauvreté que, pour ne pas la trouver excessive, il fallait connaître combien la simplicité de son caractère le portait à fuir en tout, même dans la pratique de la vertu, l'ombre de toute espèce d'exagération.. Croyant qu'il n'avait pas absolument besoin de veilleuse pendant ses mauvaises nuits, afin d'éviter les moindres dépenses inutiles, il demanda à un des frères infirmiers de ne plus en faire usage; et comme le F. ne crut pas devoir accéder à ses désirs, il le pria instamment de ne pas manquer de venir l'éteindre, chaque jour, de bon matin. Dans ce même esprit, il recommanda au F. scolastique qui allait, tous les soirs, lui faire la lecture spirituelle, de ne se servir que de la lumière absolument nécessaire.

Outre les objets de piété en usage dans la Compagnie, il ne possédait que de nombreux cahiers, fruits de sa précoce intelligence et de sa constante application au travail.

On ne pouvait l'aborder sans rester frappé de sa modestie. Assis ou couché, durant ses exercices de piété comme pendant la récréation, son attitude était toujours parfaitement modeste. Il ne put s'empêcher de témoigner quelquefois du déplaisir, si on devait le toucher.

Son obéissance était digne d'un vrai fils de St. Ignace. A peine voyait-il entrer dans sa chambre le R. P. Supérieur ou le P. Ministre, qu'il s'empressait de leur donner les plus grandes marques de respect, quoique le moindre changement de position dût lui causer beaucoup de fatigue. Deux fois surtout, on remarqua avec étonnement que, malgré son état d'extrême faiblesse et le manque presque complet de respiration, il fit tout son possible pour leur montrer sa déférence ordinaire. Aussi, n'est-il pas étonnant que sa soumission à leur volonté fût toujours absolue.

Nous en citerons deux exemples. On lui parla, un jour, des lettres de notre St. Fondateur publiées dans le premier volume de la magnifique édition récemment commencée à Madrid. Il manifesta aussitôt un vif désir de les lire; mais le P. Ministre des Philosophes, à qui il s'adressait, lui ayant dit qu'il valait mieux finir la lecture du livre dont il se servait déjà, il se conforma à cette indication d'aussi bon cœur que s'il n'eût jamais souhaité autre chose.

Sa plus grande consolation, pendant le jour, était d'aller visiter le T. S. Sacrement. Pourtant, si on lui faisait observer que l'état de sa santé ne le lui permettait pas, son sourire et ses paroles montraient qu'il préférait l'obéissance à la satisfaction de sa piété. Ces faits particuliers et bien d'autres expliquent comment un de ses Frères qui le visita fréquemment, assure n'avoir jamais remarqué en lui une seule faute contre l'obéissance.

Modèle accompli dans ses rapports avec ses frères, le F. Türck savait allier une gravité et une prudence bien supérieures à son âge - il n'avait que 19 ans - à une délicatesse, une douceur et une affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs. Un des supplices d'un pauvre malade, ce doit être d'avoir à informer tous ceux qui vont le voir de l'état de sa santé et à répondre, cent fois le jour aux mêmes demandes: le F. Türck le faisait avec une amabilité toujours

égale. On n'aurait jamais soupçonné combien il devait se vaincre pour se montrer toujours joyeux et souriant, s'il ne l'avait dit confidentiellement à un de ses frères. Il avait un cœur extrêmement reconnaissant : si sa faiblesse ne lui permettait pas de parler, il saluait avec une gracieuse inclination de tête ceux qui allaient le visiter dans sa chambre, et il payait, au moins d'un doux regard, les moindres services qu'on lui rendait. Comme preuve de la perfection de sa charité et, en même temps, de sa délicatesse de conscience, nous ne pouvons passer sous silence le trait suivant que nous laisserons raconter à celui qui en fut l'occasion, c'est-à-dire, au F. philosophe qui était chargé de lui faire la lecture spirituelle. Etant allé dit-il, comme d'habitude la lui faire et le trouvant entièrement épuisé de forces, je lui demandai s'il était en état de l'entendre. Il me répondit d'une voix si faible que je ne le compris pas. Je lui fis donc de nouveau la même demande, et il me répondit : "Oui, oui." Après la lecture, je pris congé de lui, mais il me sembla apercevoir sur sa figure quelques traces de tristesse. J'en fis part au P. Ministre, qui s'empressa d'aller lui communiquer ma remarque. "Oui, mon Père, lui répondit le Frère Türck, je suis un peu triste, car j'ai manqué à la charité répondant avec impatience au F. qui me demandait si je pouvais entendre la lecture spirituelle. J'ai demandé à Dieu pardon de ma faute". Le Père, très édifié tâcha de le consoler. Mais, le jour suivant, quel ne fut pas mon étonnement, lorsque notre cher F. Türck me dit : "J'ai à vous demander une grâce. Hier, j'ai manqué à la charité envers vous." Je ne vois nullement, F., en quoi vous avez pu m'offenser, lui répondis-je tout surpris. "Oui, reprit-il, lorsque vous m'avez demandé si j'étais en état d'entendre la lecture spirituelle, je vous ai répondu avec impatience. Pardonnez-moi, et je serai content." Je ne puis exprimer combien ces paroles m'édifièrent et me remplirent d'une S^te confusion.

Sa patience aussi était admirable. Ses souffrances qui, parfois surtout, étaient bien grandes, n'ont jamais pu lui arracher une seule plainte. Il était content de tout, et, pour savoir ce qui pouvait lui être naturellement plus agréable, il fallut lui ordonner expressément de le dire. — Cette résignation, cette joie même, au milieu du sacrifice, il les puisait dans le divin amour dont son cœur était embrasé. A la pensée qu'il devait bientôt aller jouir de la vue de son Dieu, il oubliait ses douleurs, et son âme se sentait inondée de consolation. Très peu de jours avant sa mort, le R. P. Supérieur l'ayant trouvé beaucoup plus souffrant qu'à l'ordinaire et avec une respiration qui ressemblait fort au râle de l'agonie, lui dit pour l'encourager que c'était le temps de la lutte, mais que bientôt il irait jouir pour toujours du bonheur du ciel. Le F. Türck écouta ces paroles avec des marques visibles de joie et répéta : "Toujours, toujours" d'un ton si ému et avec un sourire si doux qu'un des heureux témoins de cette scène assure qu'il ne pourra jamais l'oublier. Il portait un amour tout spécial à la personne adorable de N.S.J.C.. Son nom était souvent sur ses lèvres. Il avait l'habitude de répéter : "Mon Jésus !" ou bien "Mon Jésus et mon tout !" Nous avons déjà fait remarquer qu'une de ses dévotions les plus chères était d'aller visiter le T.S. Sacrement. C'est que, auprès de Jésus présent dans nos tabernacles, il se sentait heureux comme il le donna à entendre en disant à un Père avec une simplicité charmante : "Je sais me consoler auprès de mon Jésus". Et que faudra-t-il penser du bonheur avec lequel il recevait fréquemment dans sa chambre la Ste Communion. ? Qu'il nous suffise de dire qu'il surmontait tous les obstacles et qu'il ne tenait aucun compte de ses souffrances, quand il s'agissait de ne pas se priver de cette union si intime avec son Bien-aimé. — Puisqu'il aimait Jésus d'un amour si tendre, il ne pouvait manquer d'embrasser les moyens les plus propres à conserver et augmenter cet amour. Sa maladie ne l'empêcha jamais de faire de son mieux tous les exercices de piété prescrits par la règle. Un des derniers jours de sa vie, il craignit qu'à cause d'un retard involontaire, on ne fût plus à temps pour lui faire la lecture spirituelle. Il s'en montra tout-à-fait désolé, lui qui par vertu semblait

insensible à la souffrance. Sa joie ordinaire ne lui revint que lorsqu'il eut appris qu'on était encore à temps. L'on voit par ses écrits qu'il avait tâché de s'instruire à fond de la nature de la dévotion par excellence, de la dévotion au Sacré-Cœur. Il avait composé ou copié, tout au long, deux opuscules dont l'un est intitulé : Catéchisme du Sacré-Cœur de Jésus, et l'autre : Vie intime de Jésus ou Histoire de son Cœur. De sa dévotion à la T. Ste Vierge, nous dirons seulement qu'elle était toute filiale. Il avait recueilli sur notre bonne Mère de longues et très-précieuses notes, et il gardait sans doute avec une sorte de prédilection, un sermon qu'il avait eu l'occasion de prêcher en son honneur. Pour lui, l'amour de la Compagnie était inséparable de l'amour de Jésus et de Marie. Il éclatait souvent dans des transports de reconnaissance en parlant de la grâce de sa vocation. Il n'avait que 4 ans de Cie, et cependant tout en elle lui inspirait déjà une profonde admiration. Souvent, dans des termes très-expressifs, il manifesta la joie qu'il avait de mourir dans son sein. Enfin, comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il n'aimait à parler, même pendant ses récréations, que de Jésus, de la Ste Vierge, de la Compagnie, de St Ignace, de nos Saints et du Ciel. – Il ne nous reste qu'à parler de la vertu dans laquelle il a tellement excellé qu'on pourrait l'appeler sa vertu caractéristique, savoir, de sa conformité à la volonté de Dieu. Nous n'en finirions jamais, si nous voulions rapporter tous les exemples qui pourraient être cités à ce sujet. Afin d'en donner une idée, quoiqu'imparfaite, nous dirons en général que rien n'était capable de troubler la paix de son âme, parce que, comme il l'avoua à un des frères infirmiers, il prenait toutes choses comme venant de la main de Dieu. Par ce même motif, il sentait une parfaite indifférence à vivre ou à mourir : son unique désir était de faire en tout, absolument en tout, le bon plaisir de Dieu. Lorsque, pour la première fois, on lui annonça que sa maladie était mortelle, il ne montra aucun trouble et répondit : "Je ne croyais pas que mon état fût si grave, mais que la volonté de Dieu soit faite." Il entendait parler et il parlait lui-même de sa mort prochaine, comme s'il se fût agi d'un autre ou d'une affaire quelconque. Chaque fois qu'il avait à offrir un sacrifice, on le savait, il disait généreusement et de tout son cœur : "Fiat !" Ce Fiat était, après Mon Jésus, son oraison jaculatoire la plus fréquente, et, par une coïncidence bien remarquable, ce fut, après Mon Jésus, la dernière prière qu'il put articuler. Voici dans quelles circonstances. Il y avait déjà, à peu près 2 heures, que, tenant de sa main droite son crucifix qu'il regardait et baisait de temps en temps, il était en agonie. Tout à coup, cédant sans doute au désir de jouir de la vue de Dieu plutôt qu'à celui de voir finir ses cruelles souffrances, il commença avec le P. Ministre, qui était au chevet de son lit, le dialogue suivant : "Mon Père, est-ce que ça ira vite ?" "Oui, mon cher frère, ça finira bientôt." "Combien de temps ?" "Deux heures". "Ah ! mon Père, c'est trop !" "Vous le croyez ? Deux heures seulement pour attendre une éternité si heureuse !" "C'est vrai, mon Père, Fiat !" ce fut son dernier mot. Une heure après, il rendait paisiblement son âme à Dieu. – Ici nous nous arrêtons. Il nous est impossible d'exprimer toute l'estime que nous inspiraient ses vertus. Par la constance et le naturel avec lesquels il gardait toutes les règles, il nous semblait être l'image vivante du Bienheureux Berchmans.

Les Frères infirmiers étaient heureux de pouvoir le soigner, et l'on se disputait le bonheur d'aller passer quelques instants auprès de lui. Il le savait, et se montrait touché de notre affection. Après sa mort, plusieurs ont demandé au R. P. Supérieur quelque objet qui lui eût appartenu pour le garder comme une précieuse relique. Quelques uns ont avoué qu'il leur suffit de penser à lui pour éprouver de la consolation et pour se sentir portés à la ferveur. Nous avons la confiance qu'il ne nous oublie pas du haut du Ciel et qu'il a déjà demandé pour nous tous, comme il nous l'a souvent promis pendant sa vie, la persévérance dans notre Ste vocation. Aussi la Province de Paris a acquis un bien juste titre à notre affectueuse reconnaissance en voulant bien nous confier le soin de son cher malade, et nous bénissons le Seigneur de nous avoir procuré les saints exemples de son serviteur fidèle, dont le souvenir sera toujours bien doux à nos cœurs.

A. M. D. G.

Mort du R.P. Studer.

Nous avons perdu au mois de Juin dernier, un des hommes qui ont le plus mérité de la Province de France, depuis le rétablissement de la Compagnie. Le R. P. Studer a rendu son âme à Dieu, le jour de la fête du Sacré Cœur.

Nous devons à sa mémoire, aux services qu'il a rendus et à l'attente de tous de raconter ses derniers jours.

Nous aurions voulu donner à nos lecteurs un récit plus circonstancié et plus complet, mais la matière nous a fait défaut. Le R. P. Studer n'a laissé aucun écrit; de plus, car bien que la mort n'ait pas emporté notre cher défunt tout d'un coup, l'attaque qui l'a foudroyé a paralysé complétement ses facultés, en sorte qu'il n'a pu, dans sa maladie, nous laisser de ces paroles et de ces traits édifiants qu'on aime à recueillir comme un héritage et un exemple, sur le lit funèbre des vieillards qui ont longtemps vécu dans la Compagnie et beaucoup fait pour elle.

Le R. P. Studer était un de ces vieillards. Né en 1801, il était entré dans la Compagnie en 1819; il y avait donc passé plus de 50 ans. A l'occasion de son année jubilaire, qui fut célébrée à Laval, le T. R. P. Général s'associant à la fête de famille lui avait écrit qu'il avait bien mérité de la Compagnie.

Le R. P. de Pontlevoy dont le cœur était ouvert à toutes les joies de ses enfants, avait fait lire au réfectoire une sorte de Message qui contenait le même éloge. Et certes il n'était pas exagéré. Il suffit, pour en constater la vérité, d'ouvrir les Catalogues et d'y lire les états de service de notre vénéré défunt. Successivement préfet à Brugelette, puis à Paris, supérieur à Angers, Recteur à Laval, Provincial de Paris, de Toulouse ensuite, Recteur à Vals, de nouveau à Laval, Supérieur à Quimper, il a passé plus de 30 ans de sa vie dans le gouvernement, et quel gouvernement fécond que le sien! Son nom est attaché à l'origine de nos maisons les plus importantes.

C'est lui qui a ouvert les Ecoles de l'Immaculée Conception, et de Ste Géneviève à Paris; celles de St Joseph de Poitiers, et de Bordeaux, et ce pauvre St Clément de Metz que nous ne pouvons plus nommer sans regrets. C'est encore à lui que nous devons les deux résidences de Nancy et de Brest, et cette intéressante Mission de Cayenne dont nous entendions naguère les derniers jours. Enfin c'est lui qui a doté le Scolasticat de Laval de cette belle et grande maison qui l'abrite; Maison Providentielle où tant de persécutés de tous les pays, devaient depuis trouver un asile à leur exil. Ce serait une histoire intéressante que celle de ces fondations diverses, et les oppositions qu'il y a rencontrées n'en seraient pas le chapitre le moins curieux. Que n'aurait-on pas à dire sur ses grandes qualités? Celui qui voudrait les peindre aurait un beau portrait à faire, un véritable caractère à tracer. Finesse d'esprit, pénétration, grand bon sens, prudence rare, sentiment inné de l'autorité, résolution, force surtout, mais force patiente et paisible qui ne se presse ni se précipite comme toujours sûre d'arriver à temps, le P. Studer avait toutes les qualités de l'esprit et de la volonté qui font l'homme de gouvernement, ajoutez à ces avantages une bonhommie spirituelle, qui repandue dans toute sa personne, rendait son commerce agréable, et une vigueur de tempérament capable de grandes fatigues. La religion venant par dessus ces qualités, don de la nature, les avait relevées par une piété tendre, l'amour de sa Compagnie, le zéle du bien et un esprit de foi supérieur aux événements et aux obstacles. Tel était, ou à peu près le R. P. Studer - tels les traits de sa grande physionomie. Sur la fin de sa vie plusieurs de ces traits s'altérèrent. Envoyé en 1871 de Laval à Quimper pour prendre

le gouvernement de cette maison, il ne put le tenir. Ce fut là que la maladie qui devait 4 ans plus tard le foudroyer, lui porta son premier coup. Il ne fut pas mortel, mais il laissa de fortes traces. Revenu à Laval où il désirait laisser ses restes le R. P. Studer ne parut plus que l'ombre de lui-même. Sans doute l'intelligence le servait encore, mais la mémoire lui devint presque tout-à-fait infidèle. Elle reproduisait il est vrai le passé, et encore sur la fin de sa vie, confusément, mais elle refusait absolument de rappeler les choses présentes. Impossible pour lui de remplir aucun ministère et même de s'appliquer à aucun travail.

Le R. P. Recteur fut contraint de le dispenser de son bréviaire dont il ne pouvait plus se rappeler l'Office; la dispense fut faite par écrit et placée sur sa table pour qu'il la vit puisqu'il l'oubliait toujours. Que de fois encore il demandait aux Pères qu'il rencontrait quel était l'office du jour; demande inutile, car la réponse aussitôt entendue le fuyait. Dans cet état il fallut lui donner un ou deux Frères Scolastiques qui se remplaçaient auprès de lui pour l'accompagner dans ses promenades, l'assister à la messe et l'aider à passer les longues heures de ses loisirs forcés. Cependant au milieu de ces ruines de lui-même, il avait conservé la vigueur de son tempérament, et sauf les jambes qui étaient devenues paresseuses, tout était sain en lui. Il n'avait pas non plus perdu cette bonhommie fine mêlée d'un peu de malice qui répandait la gaité autour de lui et le sauvait lui-même de l'ennui.

C'est dans cet état qu'il a été frappé le vendredi matin 28 Mai. Bien qu'on put s'attendre à ce coup, rien dans la santé du vénéré vieillard ne le faisait prévoir si proche; la veille encore il avait fait une visite du Jubilé. Il est vrai que la chaleur et la fatigue l'avaient contraint de s'arrêter à moitié chemin, mais personne n'avait vu dans ce fait rien d'alarmant. Le 28 Mai, il s'était levé à 4 h. comme toujours; on l'avait vu à la visite du matin et il s'était rendu à 5 h. à la chapelle où il disait la messe. Il eut de la peine à revêtir l'aube et son servant fut même contraint de l'aider à passer le bras droit devenu tout-à-coup plus lourd. Le bon Père parut troublé. Etait-ce crainte d'un accident, ou plutôt les efforts qu'il avait fait? nous n'en savons rien, mais arrivé au pied de l'autel, sa mémoire lui refusa les premiers mots du Psaume Judica. Son servant l'ayant commencé le premier, le P. Studer le continua: il poursuivit sa messe sans trop d'encombres jusqu'au Credo. Il eut beaucoup de mal à le réciter - quand il l'eut fini, au lieu de se retourner pour le Dominus vobiscum, saisissant l'autel par un mouvement soudain, il s'y cramponna avec force comme un homme qui ne peut plus se tenir debout. Le servant s'étant approché aussitôt, lui offrit l'appui de son bras auquel il s'attacha fortement. Comme il lui proposait de s'asseoir: "Non, fit-il, ce ne sera rien, je veux continuer ma messe". S'étant un peu raffermi il essaya de lire l'Offertoire, il ne l'avait pas finie qu'il tomba en s'écriant d'une voix forte et pénétrée qui glaça l'âme du servant: "Mon Dieu, mon Dieu ayez pitié de moi." Ce furent ses dernières paroles. Le frère Scolastique qui le reçut dans sa chute l'ayant étendu, comme il put, sur le marchepied de l'autel, appela du secours; plusieurs Pères accoururent. Le malade fut transporté dans sa chambre; tout le côté droit était inerte. L'apoplexie avait paralysé toute cette partie aussi bien que la parole et la raison. Le médecin qui fut appelé, constata la gravité du coup sans décider qu'il fut mortel - Mais à sa seconde visite il déclara que le malade était perdu. Comme la mort menaçait à chaque heure, car le médecin pensait que la paralysie allait gagner rapidement de proche en proche jusqu'au cœur, le soir même, le malade reçut l'Extrême-Onction en pré-

seice de la Communauté tout émue d'une fin qui paraissait devoir être si prompte. Mais le cher malade dut à la vigueur de sa constitution de tenir encore 8 jours contre le mal. Il les passa dans une grande agitation, sans souffrir beaucoup pourtant, si l'on en croit le médecin. Sa respiration était bruyante et embarrassée, il tenait le plus souvent les yeux fermés, et ne les ouvrait que lorsqu'on lui rendait un service. Il ne buvait ni ne mangeait, repoussant du bras resté libre tout ce que lui présentait le frère infirmier de sorte que pendant ces 8 jours de maladie il ne prit que quelques cuillerées de bouillon ou d'eau sucrée. D'ailleurs les organes étant paralysés à peu près rien ne pouvait passer jusqu'à l'estomac. Cependant des prières s'élevaient de tous les côtés pour notre cher malade. Aussitôt qu'il avait été frappé, le R. P. Recteur avait averti toutes les communautés religieuses de la ville. Il fit ajouter une Oraison aux litanies. Le bon Dieu exauça tant de prières, mais à sa manière. Il ne nous rendit pas le P. Studer, et de fait, était-ce une faveur dans l'état dans lequel il était tombé? mais il nous accorda ce que nous demandions tous vivement pour lui, je veux dire quelques instants de connaissance. Nous avions admiré comment notre Seigneur en lui portant le coup de mort, lui en avait enlevé le sentiment, lui épargnant ainsi les angoisses de la mort qu'il redoutait, nous l'admirâmes plus encore quand nous le vîmes le lui rendre assez de temps pour se purifier et pour faire le sacrifice de sa vie, pas assez pour en éprouver les terreurs. Le R. P. Recteur était présent quand le malade en donna les premiers signes. Aussitôt il le laissa seul avec le P. Spirituel. Celui-ci passa près d'une heure avec lui. Le malade faisait des efforts pour parler; mais en vain, la parole n'était pas revenue avec la raison. Il fit donc sa confession par signe et reçut l'absolution. On aurait bien voulu lui apporter le St. Viatique, et le R. P. Ministre lui présenta à l'essai une moitié de petite hostie à avaler. Elle ne passa pas. Le malade au bout d'une heure ¼, sa confession faite et son sacrifice accompli, rentra dans l'état que nous avons décrit. Seulement il s'affaiblissait, sans que néanmoins la paralysie fit des progrès sensibles. Le jeudi soir il donna de sérieuses inquiétudes, il paraissait exténué, tellement qu'on craignit de le perdre dans la nuit. Vers 10 h. il eut une faiblesse dans laquelle on crut qu'il expirerait. Mais il reprit encore le dessus et Notre Seigneur qui voulait ne le prendre que le jour de son Sacré Cœur, lui donna assez de force pour vivre jusqu'au lendemain. Le malade avait dit quelques jours auparavant: "Si le bon Dieu voulait me prendre le jour de son S. Cœur, j'en serais content". Il allait être exaucé. Ce jour-là donc la communauté se réunit dans sa chambre vers 2 h. pour les prières des agonisants; il n'avait plus qu'un souffle. Il résista pourtant jusqu'à 10 h. ½. En ce moment le mourant ouvrit les yeux qu'il tenait fermés depuis longtemps, regarda autour de lui. Sa respiration jusque là bruyante, devint plus paisible, elle cessa bientôt tout à fait. Tout était fini. Le R. P. Recteur qui était là, lui donna au moment suprême la dernière absolution et lui appliqua l'indulgence *in articulo mortis*. Le lendemain samedi ses restes furent descendus dans la chapelle St. Ignace, qui est contigue à l'Eglise, afin que les personnes du dehors qui voudraient ou prier devant eux ou même les vénérer, comme on le vit en eussent la facilité. Ils y restèrent exposés jusqu'au lundi matin où se firent les funérailles, elles se célébrèrent avec la simplicité accoutumée, la seule différence, le seul ornement extraordinaire fut l'affluence des assistants. Le R. P. Recteur officiait; ce fut l'un des vicaires généraux qui fit l'absoute et le R. P. Provincial venu du Mans avec le Recteur du Collège conduisit le deuil. Le cortège funèbre était nombreux; on y remarquait l'élite du clergé de Laval dont le P. Studer, on se le rappelait, avait été, dans ses beaux jours, la lumière et l'oracle; tant de pauvres qui avaient trouvé en lui un père, et les familles en grand nombre, quelques unes les premières de Laval,

dont il avait été le guide et le confident; enfin les représentants de toutes les communautés religieuses qui lui devaient toutes quelques bienfaits; les plus nombreuses étaient encore les Soeurs de la Miséricorde qui se rappelaient les rapports étroits qui avaient existé entre le P. Studer notre vénéré défunt et la Mère Thérèse leur fondatrice de sainte mémoire. Par une rencontre qui fut remarquée, l'obstacle qui nous avait contraints, pour des motifs de bonne intelligence, de céder sur notre privilège d'inhumer nous-mêmes nos morts, ayant été tout-à-coup levé, nous nous hâtames d'en reprendre l'exercice; les obsèques du P. Studer furent les premières où nous l'inaugurâmes; comme si la Providence pour récompenser ses efforts constants à maintenir les droits de la Compagnie, avait voulu accorder à ses cendres le recouvrement de celui-là. Nous pûmes donc nous-mêmes réciter les dernières prières de l'Eglise sur ses restes vénérés et introduire ce Père bien aimé dans sa dernière demeure. Il fut couché dans le caveau de la maison où il attend l'éternel réveil. Il avait dit plusieurs fois en se rendant au cimetière: "Oh que je voudrais dormir là, avec ces bons Pères, de mon dernier sommeil afin de me réveiller avec eux au dernier jour". Ses voeux étaient exaucés. Ainsi nous a quittés ce vieillard vénérable qui avait rempli parmi nous une si grande place. Ainsi s'est éteinte cette longue existence signalée par tant d'entreprises importantes. Elles s'est terminée par une épreuve de plusieurs années qui semble avoir mis fin aux œuvres qui l'avaient marquée, mais qui de fait achève de la remplir par les vertus qu'il y a fait paraître et et dont il nous faut dire un mot. C'était un état fort pénible que celui auquel il était réduit. car il en avait conscience, non toujours, mais au moins souvent. Lui si longtemps l'arbitre des autres, il se sentait impuissant à se conduire lui-même, et vigoureux de corps il se sentait inutile. Ce sentiment lui arracha plus d'une fois ces paroles aveu de sa peine: "Je dors bien, je mange bien, je me promène, et cependant je ne fais rien"

Il était aussi le principe des scrupules qui le tourmentèrent à l'endroit de son bréviaire et qui nécessitèrent la dispense dont nous avons parlé. Mais il ne lui enleva ni la patience ni sa gaîté: au contraire il ne parut peut-être jamais aussi vif à la répartie, aussi prompt à trouver le mot pour rire. Nous avons vu que le P. Recteur avait mis auprès de lui deux Frères scolastiques. Quelquefois il arrivait à ces frères qui l'aimaient et le vénéraient beaucoup, de le reprendre doucement ou de lui donner un conseil; aussitôt par un mouvement instinctif, l'ancien supérieur se réveillait, mais la religion reprenant vite le dessus, il paraissait tout-à-coup comme un enfant: "Oui, oui, dites-moi ce qu'il faut faire et comment il faut le faire et je vous obéirai", et le fait est qu'il professait pour eux avec beaucoup d'affection, la plus grande docilité. Sa régularité mérite aussi d'être citée. Il aimait la vie commune et a tenu jusqu'au bout à la suivre. Il ne manquait à aucun de ses exercices et ce n'était pas sans édification qu'on voyait ce vénérable vieillard dont le pas était devenu lourd, ne manquer jamais de descendre à la visite du matin. Nous l'avons vu, le jour même où il fut frappé, il s'était levé à 4 heures selon sa coutume et à 5 heures et demi il montait à l'autel. – C'était l'amour de la vie commune qui l'attachait par une dévotion particulière au Bienheureux Berchmans en qui elle a été personnifiée d'abord et comme béatifiée ensuite. Il l'appelait son petit Saint. "Il nous fait honte à nous autres vieux" disait-il: touchante parole qui marque à la fois son amour de la règle et son humilité. Il lisait de préférence la vie de ce saint; à la fin, il ne voulut pas avoir d'autre livre dans sa chambre. Il avait choisi sa chapelle pour dire la messe et c'est là, devant son image qu'il a été frappé à mort. Que dire de son amour pour la Compagnie? Elle était pour lui une

vraie Mère. Il lui avait rendu des services signalés ; on peut dire qu'il lui avait consacré tout son temps et toute sa vie, et cependant il se reprochait de n'avoir pas été un vrai fils. Ce titre d'enfant de la Compagnie lui paraissait un trésor qu'on ne saurait trop apprécier ni trop défendre. Il s'affligeait beaucoup en apprenant qu'un de ceux qu'il avait connus et aimés l'avait perdu ; alors il tremblait pour lui-même : "à mon âge ajoutait-il, je crains de sortir de la Compagnie." Les Frères qui étoient auprès de lui étaient sûrs de lui être agréables quand ils lui parlaient d'elle.

Il écoutait avec un intérêt tout particulier le récit de la captivité et de la mort de nos Pères tués pendant la commune : " Ces bons Pères, disait-il, les P.P. Olivaint, du Coudray, Caubert de Bengy, (il avait moins connu le P. Clerc), ce sont mes enfants et le P. de Pontlevoy aussi - J'espère bien qu'ils viendront me recevoir, quand je mourrai. Un trait remarquable de cet amour c'est qu'il se personnifiait dans le P. Général. Il avait à un haut point le sentiment de l'unité hiérarchique, qui fait du Chef la tête de tout le corps, son lien, son centre, sa lumière et comme la source d'où Dieu veut que s'épanche dans les membres principaux d'abord et par eux dans les membres inférieurs ensuite, le véritable esprit. Aussi cet esprit qu'il tenait de son amour et qui l'entretenait à son tour, ne l'abandonna jamais, et quand il en fut devenu pour les autres le canal, on le vit toujours le leur transmettre fidèlement.

Ce même trait marquait encore, pour le noter en passant, son amour pour l'Eglise qui était grand. Il se personnifiait comme l'autre dans son chef c'est-à-dire dans le Souverain Pontife. Pie IX, Pierre Beckx : deux noms inséparablement unis dans son affection et doublement chers à son cœur, premièrement parce qu'ils représentaient chacun un objet de sa tendresse, mais aussi parce que l'un le menait et l'attachait à l'autre comme on voit les astres guider et lier à ceux par lesquels ils sont entraînés ceux qu'ils entraînent eux-mêmes. Il les avaient vus tous deux et cette visite était restée le meilleur souvenir de sa vie comme elle fut la consolation de ses vieux jours ; il en parlait avec bonheur et c'était avec des termes d'une filiale vénération. On n'eût pas dit un vieillard qui avait vu deux vieillards mais un petit enfant qui était allé voir son père.

Enfin je n'aurais pas tout dit sur cet amour si je ne le dépeignais pas se reposant, au déclin de sa vie surtout, sur la jeunesse de la Compagnie comme l'aïeul sur ces petits enfants l'espoir de sa maison. Il voulait qu'on ne négligeât rien pour la mener par une culture complète, à être un jour l'honneur de sa famille et de Dieu. La joie de ses dernières années fut d'être chargé de lui donner ses soins.

L'affaiblissement de ses facultés la lui enleva mais il ne lui enleva pas son amour. Le vieillard devenu presque enfant, voulut vivre au milieu de ses petits-enfants ; il les voyait aussi souvent qu'il le pouvait, et nos jeunes philosophes surtout se rappelleront les bonnes heures de récréation que sa gaîté spirituelle leur rendait si agréables. Dieu lui accorda ce qu'il désirait ; de mourir entre leurs bras. Une autre Mère que la Compagnie lui était aussi très chère ; nous voulons dire la Ste Vierge. Les lettres annuelles ont raconté comment elle l'avait presque miraculeusement tiré d'un péril si réel que le R. P. Recteur de la maison de Brigue à laquelle il appartenait alors avait fait vœu que chaque prêtre dirait une messe et ceux qui n'étaient pas prêtre feraient une communion et réciteraient un chapelet, si le F. Frederic Studer revenait à la maison sain et sauf. Aussi lui avait-il voué une affection toute filiale.

Ceux qui l'ont entendu parler d'elle dans les exhortations étaient étonnés de la tendresse avec laquelle il le faisait.

Il avait mis en elle sa confiance, et c'était par elle qu'il espérait entrer au ciel. "Quand je serai mort, disait-il un jour, et que je paraîtrai devant le bon Dieu, la Ste Vierge me dira sans doute : "Pourquoi as-tu été toujours si enfant - Comment ne l'aurais-je pas été répondrais-je, puisque vous êtes toujours ma mère".

Parole qui marque à la fois la finesse de celui qui l'a prononcée et le caractère tout filial de sa piété. Tel était aussi le caractère de ses rapports avec Dieu. Il allait à lui comme un enfant, non pas même à son père, mais à sa mère et c'est sur sa bonté toute maternelle qu'il comptait pour en obtenir pardon et pitié.

Un jour qu'il songeait au compte qu'il aurait à rendre bientôt - : "Je vois bien, dit-il au Frère scolastique qui était présent, que je suis un misérable des pieds à la tête - Oh non repartit le scolastique - je n'ai rien fait de bien reprit le P. Studer - Songez donc continue le Frère à ce que vous avez fait pour la Compagnie : Vous avez travaillé beaucoup pour elle -

Le Père Studer reprit : "J'ai eu des charges bien lourdes, c'est vrai, mais j'aurais dû mieux les remplir, j'espère pourtant que le bon Dieu aura pitié de moi."

Certainement repartit le Frère - Vous souvenez-vous d'un texte très consolant de la Sainte Ecriture où il est dit : "Que lors même qu'une mère pourrait oublier son fils, Dieu ne nous oublierait pas". C'était le prendre par son faible ; car il aimait beaucoup sa mère et n'en parlait jamais qu'avec tendresse - Ce texte dit-il, est-il bien de la Sainte Ecriture - Oui - vous me le chercherez. Puis il ajouta avec une bonhommie charmante qui achève de le peindre - "je crois bien qu'autrefois j'ai cité ce texte, en prêchant, mais je faisais comme beaucoup de prédicateurs, je ne savais pas s'il était de la sainte écriture. Le texte fut apporté et il fut tout heureux de songer que, puisqu'il ne pouvait s'arrêter à l'idée que sa mère eut jamais pu l'oublier, et que Dieu était plus fidèle qu'une mère, il ne l'oublierait pas et aurait pitié de lui au dernier jour.

Ces sortes de conversations devinrent plus fréquentes dans les deux derniers mois de sa vie. "Parlez-moi du bon Dieu, répétait-il souvent, au Frère chargé de lui "je ne veux plus avoir de conversations profanes ; je veux devenir un saint, j'en ai pris la résolution." Et de fait il ne parlait presque plus que du bon Dieu ou de sujets qui ramenaient à lui. Il avait aussi renoncé aux lectures profanes qu'il faisait pour se distraire durant ses longues heures de loisir. Berchmans et les actes de la captivité, tels furent ses livres. C'est ainsi que ses derniers jours s'écoulèrent dans la piété, la régularité, la pensée de Dieu, la crainte de ses jugements et la confiance en sa miséricorde.

Aussi Notre Seigneur le préparait-il à sa fin prochaine. En eut-il le pressentiment, nous ne le pensons pas. Toutefois il est certain que la pensée de la mort sans perdre son épouvante lui devint familière. Loin de la fuir, il allait la chercher. Le cimetière était devenu un des buts de ses promenades, il s'agenouillait à la place qu'il devait prendre bientôt. Un jour, c'était après les fêtes des rogations, par conséquent, près d'un mois avant de mourir, il passait devant une croix ornée de fleurs pour la circonstance. Il s'arrêta : "Voyez dit-il à son compagnon, comme il y a de la foi dans ce pays," Puis par un mouvement soudain

de dévotion " Mettons nous à genoux ajouta-t-il, et faisons une prière à la croix, afin de m'obtenir la résignation à la mort, et il se mit à pleurer. Enfin nous avons vu comment huit jours seulement peut-être avant que la mort ne vint, sentant ses jambes s'allourdir, il l'avait appelée pour la fête du Sacré Cœur. Elle est venue fidèle à son appel. Sans doute ce fut pour récompenser autant ses dispositions présentes que ses services passés rendus à la Compagnie que N.S. la lui envoya ce jour-là, un vendredi, une heure et demie seulement avant d'entrer dans le jour dédié à Marie qui fidèle aux promesses faites aux dévots de son scapulaire aura délivré sans retard son serviteur dévoué, des flammes du purgatoire l'emmenant avec elle dans la gloire éternelle. C'est du moins notre espérance et notre consolation.

A. M. D. G.

SUPPLÉMENT.

Relations de voyage du P. Heude.

I.) Voyage dans la Province de Kiang-si du 7 Mars au 12 Juin 1873.

A bord du St. Pierre, sur la Han, au dessous de Ngan-Lou-Fou, 15 Novembre 1874.

Ce voyage comprend le Po-iang la rivière Han jusqu'à Chan-ngan-kien: la rivière de Fou-tchéou, jusqu'à Kien-tchang-Fou. Le reste du voyage à Jao-tchéou et le retour à l'entrée du lac a été décrit dans ma lettre de 1869. (7 Mars) — Je dépose quelques lettres à bord du Sultan, ponton de la Compagnie anglaise des vapeurs du Yang-tze, puis je m'engage dans l'entrée du lac et passe la nuit près de la grande Douane. Cette province du Kiang-si (ouest du Kiang) est inaccessible aux barques, si l'embouchure du lac Po-iang est fermée et bien gardée. Toutes ces rivières s'y déversent pour se rendre de là dans le fleuve. — 8 — Je passe tranquillement la douane, selon la coutume, quand trois soldats arrivent en canot pour demander ma carte: je la leur ai gracieusement donnée pour saluer le grand homme des publicains. Le vent est favorable: nous dépassons vite le grand orphelin, rocher et pagode du lac, et nous couchons non loin de Nan-Kang-Fou. J'ai acheté là un goujon de grande taille que je n'avais pas, j'en avais un encore plus grand que je m'étais déjà procuré dans le lac Hong-tze — 9 — Marché toute la journée. Je me suis procuré un petit poisson pescoïde fort joli. Le vent est heureusement très-fort et nous pouvons refouler le courant de Ou-tsen. C'est un port très commerçant: il y a là toutes les barques lourdement chargées qui attendent la crue des eaux pour monter à Nan-tchang et plus haut. Il n'y a pas une coquille dans le lac. Au delà de Ou-tsen on commence à voir quelques valves roulées des eaux supérieures. — 10. Vers 4 h. j'ai aperçu sur la droite un gros bouquet d'arbus au fond d'une vallée: je me suis décidé à y aller le lendemain. J'ai trouvé le long d'une fosse remplie des eaux d'inondations quelques mulettes de l'espèce des montagnes nommées Unio Chinensis par Lea. Elle est toute petite ici. A mon retour, j'ai trouvé le chef d'une barque militaire qui m'attendait. Après les questions d'usage, il m'a prié de monter jusqu'à leur station: j'ai refusé, voulant le lendemain explorer le bois du fond de la vallée. Alors, il m'a dit qu'une canonnière viendrait me garder la nuit. A votre aise lui ai-je dit. Ils sont venus en effet protéger ma précieuse personne contre je ne sais qui. Quoiqu'il en soit, le chef et ceux de plusieurs autres barques sont venus me visiter et ont été fort convenables, m'ont donné tous les renseignements possibles et m'ont dit que j'avais assez d'eau pour remonter fort loin. J'ai fait saluer leur supérieur qui a renvoyé sa carte avec force compliments, en me faisant recommander de ne pas coucher dans les lieux deserts. — 11 — Violent mal de dents la nuit. Pour m'en consoler, j'ai pris mon fusil et suis parti pour mon bois. Il était en partie composé de sapins, de liquidambars, et d'un certains nombre d'énormes camphriers. C'est sur l'un de ces géants que j'ai tiré deux énormes hiboux: l'un d'eux envoyé à Paris a été publié sous le nom de Bubo sinensis. Je crois maintenant que je n'ai pas la priorité: ce sont probablement les jeunes du Kétupa maxima, publié un peu avant par M. Swinhoe. J'ai tiré quelques petits oiseaux ordinaires et suis rentré en barque. A midi je faisais voile pour Nan-tchang. Le vent étant très-favorable, j'arrivai de bonne heure. Ce peuple de Nan-tchang a ceci de particulier qu'il est très-curieux et, dit-on, turbulent. Dès que la nouvelle de mon arrivée se répand, la foule grossit au bord de la rivière: on envahit les barques voisines pour mieux me voir. Je croyais qu'il fallait prendre quelques précautions: je suis sorti un instant, quand j'ai vu une

barque militaire qui m'avait suivi tout le temps, mouiller non loin de nous, et l'un de ses braves me faire signe de ne pas m'inquiéter. En même temps, je vois la foule qui s'ouvre, et un employé des tribunaux, une carte à la main, suivi d'un gros monsieur en habit fourré, monte à bord. Je reçois cette visite poliment. C'était un envoyé militaire du gouverneur de la ville qui venait me prier, en cas où je voulusse aller en ville, d'attendre que l'on préparât un logement, et que l'on prît les précautions nécessaires pour ma sécurité. Je l'ai remercié, et prié de remercier le grand homme pour moi, lui disant que je ne voulais attendre qu'une demi-heure pour savoir s'il y avait un canot à vendre sur le chantier, vu qu'une lame avait enlevé le mien dans le fleuve. Il a insisté, me disant que je pouvais monter à terre. Je l'ai remercié: lui ai fait rendre les cartes exigées par la politesse, et il est parti. Sur ce, mon batelier est rentré, et nous avons levé l'ancre après avoir salué la foule et lui avoir adressé quelques mots de plaisanterie sur leur empressement à venir me voir. Nous étions au milieu de la rivière, et le jour baissait, quand un canot nous accoste, et deux officiers montant à bord, me demandent où je veux aller: sur ma réponse, ils me disent que je me trompe de route: et que d'ailleurs le Hong-pao (titre honorifique du gouverneur de la province) voulait qu'une barque militaire m'accompagnât le long du chemin de peur d'accidents. J'étais décidément un personnage. Je leur ai dit en riant que cela ne valait pas la peine: que je connaissais leur peuple: que les mandarins étant si bons, le peuple ne pouvait que les imiter: que je les priais seulement de m'indiquer la route et de remercier le gouverneur de ses attentions. Là-dessus ils m'ont quitté, et quelques minutes après une canonnière se détachait de la rive et venait vers nous. Le vent étant tombé, ils nous ont jeté une corde, et leur 12 rameurs ont fait remonter le St. Pierre dans la rivière Kan, à peu près 10 lis, jusqu'au premier poste: j'ai remercié tout le monde, et le lendemain profitant d'un peu de vent je me suis séparé de ces trop complaisants gardiens.

— 12 — Cette histoire peut vous donner une idée de la manière dont la police se fait ici quand les magistrats sont intelligents. Ce n'était pas fini: j'ai été signalé de brigade en brigade jusqu'à Ki-ngan: et partout accompagné par le canot de la canonnière, jusqu'à ce que le vent devenant très-fort, je les ai laissés et priés de ne pas se fatiguer à me suivre.

— 13 — Pas de vent: je fais une promenade pour me distraire du mal de dents: je ne vois que le *Ceryle rudis* et le geai voisin du nôtre, si ce n'en est une variété. — 14 — Jusqu'ici la vallée est assez plate. Les camphriers deviennent nombreux et signalent les hameaux cachés sous leur épais feuillage. Vu un *Ibis* qu'une fausse manœuvre m'a empêché de tirer. Le Pygargue (Pandion-haliætus) pêche dans l'eau claire le long des bancs de sable. — 17 — Le vent ayant soufflé ferme ces jours-ci, je couche ce soir à quelques lis de Ki-ngan. J'ai tiré deux cresserelles (Falco tinnunculus) et cueilli les premières violettes. C'est une espèce aquatique qui rappelle la *viola palustris*, mais en est fort loin par le port et le feuillage. Elle abonde dans certains cantons. — 19 — J'ai fait la St. Joseph dans la chapelle neuve de Ki-ngan-fou, les lettrés ayant brûlé l'autre il y a deux ans. Là on me dit que je puis encore remonter 20 lieues. Je lève l'ancre sans tarder. Dans les environs de Ki-ngan on cultive en grand le *Plantago major* pour la médecine. Au bon vieux temps du roi Ouen, les paysannes du Chen-si s'en allaient cueillir cette plante de compagnie: elle avait la réputation d'aider dans le travail de l'enfantement. De nos jours, cette réputation n'a pas diminué: seulement les dames du Kiang-si n'ont plus que la peine d'envoyer chez le droguiste.

— 21 — J'ai vu aujourd'hui deux beaux cyprès funèbres (Cup. funebris. Lindl.). Pendant que nous dînions près de la rive un homme est venu nous offrir des racines d'arbres à brûler.

Comme il était très pauvre, mon pilote les a achetées. Mais il voulait encore me vendre son fils, assez gentil enfant de 9 ans; je lui ai offert de l'adopter: l'acheter non. Il avait déjà vendu l'aîné à une pagode. Ce qui m'a le plus frappé c'est l'air d'indifférence de l'enfant: suivre son père ou monter sur ma barque tout lui paraîssait égal. - 22 - J'ai aujourd'hui dans un bois de sapin tiré l'engoulevent qui a été depuis publié dans les annales des sciences naturelles sous le nom de Caprimulgus nigrescens, SS. Il ne semble pas rare: mais c'est un oiseau difficile à tirer le soir à la tombée de la nuit: on n'y voit pas pour viser. - 23 - Le Cup. funebris abonde: c'est un arbre splendide; M. R. Fortune l'a introduit en Angleterre.

- 24 - J'arrive à Ouan-ngan-hien juste au moment où une bonne pluie d'orage commençait à tomber. - 25 - M. Uen, Lazariste chinois se trouvant ici, j'ai profité de sa présence pour prendre des renseignements. Il me dissuade d'aller à Kan-tchéou à cause des dangers réels qu'il y a à franchir en descendant les 18 rapides, ou che-pa-tan: surtout ma barque n'étant pas faite pour ces courants. Il me conseille en revanche de tâcher de gagner Long-tsuen-hien, sur la frontière Hou-nan, où me dit-il, je trouverai surement quelque chose. Il est convenu, en attendant mon retour, que l'on me préparera quelques petits pieds de Cyprès funèbre dont je veux embellir le jardin de Su-kia-hoei.

- 26 - J'ai fait une excursion sur les collines de la rive droite. J'ai tiré le Prinia sonitans, (Swinhoe) et récolté en abondance le joli petit Bœa hygrometrica que j'avais vu d'abord dans les montagnes de Sug-chan-hien. Le gazon ras est parsemé d'une jolie petite fleur jaune, le genre Hypoxis, je crois: et à l'abri du nord, sur les rochers, commence à fleurir un Symplocos à fleurs de myrte et à odeur très-suave.

Le vent s'étant levé assez fort, j'ai lancé ma barque dans le torrent de Long-tsuen. Nous y avons fait une vingtaine de de lis en sautant par dessus les bancs de sable, et nous avons mouillé à la tombée du jour.

- 27 - Pendant la nuit l'eau s'en est allée: j'ai tout juste eu le temps de passer la rivière et d'amarrer près d'un petit hameau sous un gros bosquet de camphriers. Les indigènes étonnés de voir une si grosse barque viennent en foule: mais sont très-convenables: il y a seulement un inconvenient, c'est que ni mes gens ni moi ne les comprenons, si ce n'est avec beaucoup de peine. La campagne est agréable: Le colza et les radis en pleine fleur: on commence à préparer les rizières et à piquer le riz. J'ai tiré le Zosterops simplex et une charmante petite mesange que Gould nomme Psaltria concinna.

- 28 - Je commence à m'habituer au jargon du pays; je m'en tire suffisamment avec les hommes et les enfants. Il est rare d'ailleurs que sur deux ou trois petits enfants de 10 à 12 ans il n'y en ait pas un qui ne comprenne et se fasse mieux comprendre que les grandes personnes, et cela partout. Les petites filles ne comprennent pas un mot. Une d'elles me montre une grosse orange: à force de jargonner, nous finissons par convenir qu'elle en apportera d'autres: je lui paie celle-là 20 sapèq.s On les nomme mi-lan-kan en ce pays. C'est plus gros que les grosses oranges de Portugal: très-succulent, mais il y a un goût, ou mieux une odeur sui generis qui ne plairait peut-être pas à Paris. L'arbre qui les porte est fort beau.

- 29 - On cultive ici le riz, l'orge, le froment, le blé noir: le Camelia sasanqua couvre les pentes: on fait de l'huile avec sa graine. J'ai vu un énorme Cycas, mais venu d'ailleurs. Le Chamærops excelsa est commun; les Schima nerone fait la base des petits bois avec le pinus sinensis. Un petit figuier, à fruits gros comme un pois, borde les rochers du rivage. Le cuninghamia sinensis n'a pas le temps de grandir: on le coupe le plutôt possible pour en former ces immenses flottages qui descendent le Iang-tze-kiang. On fabrique beaucoup de papier avec un certain petit bambou mis à macérer dans la chaux: le papier de bambou, la porcelaine, le bois, un peu de thé sont les principaux produits d'exportation du Kiang-si.

J'ai tiré ce matin le Parus venustulus de (Swinhoe); jolie mésange que je ne connais pas au Kiang-nan: elle semble rare ici. — 30 — L'eau diminue, ma barque est enfermée dans un trou de sable. Temps orageux. — 31 — Le beau temps revient et semble vouloir me mettre à sec. Des pêcheurs au cormoran ayant pour barque un radeau de 5 bambous me vendent deux magnifiques Cyprinoïdes propres à ces torrents: dans l'espérance qu'ils en apporteront d'autres, et d'ailleurs à bout de vivre, on me les fait cuire. Je n'ai jamais revu mes vendeurs.

(Avril 1er) Le thermomètre marque 26°c. à l'ombre; j'attends de la pluie pour monter. — 2 — Le thermomètre marque 28°c. Vent S.E. beau imperturbable. Le soir je tire deux Leiothrix lutea, genre fort joli que je n'avais pas encore rencontré. — 3 — Vent S.E. thermom. 30°c. Je crois que je vais cuire dans ma mare d'eau pure. Grande activité dans le piquage du riz et du tabac. — 5 — Thermomètre marque 32°c. Vents variables et nuages à l'horizon. — 6 — Cette nuit orage et pluie. L'eau a monté de plus d'un pied: quand celle des montagnes sera venue je pourrai partir, s'il y a grand vent. — 7 — Fait 5 lis contre le torrent. Tiré deux Anthus arboreus. J'ai récolté une magnifique plante du groupe des Cyrtandracées, le genre Didimocarpus, je crois: mais l'espèce est inédite. — 10 — Après de nombreuses tentatives pour refouler le courant et franchir les barres au cabestan, mes hommes sont épuisés, je me décide à descendre, et je reviens coucher près de Ouan-ngan-hien. Avant de quitter la vallée de Long-tsuen (Source du Dragon) j'ai cueilli le Raphiolepis indica (Lindl.) qui était en pleine fleur. — 13 — Acheté 8 espèces de Cyprinoïdes, dont quelques unes sont locales. — 14 — J'ai été à 15 lis dans l'intérieur saluer M. Fou, prêtre chinois du Kiang-si. J'ai tiré sur le Hierax sericeus et n'ai pu l'avoir. Il était au sommet d'un gigantesque liquidambar où probablement se trouve son nid. Le Cervus Reevesii abonde dans ces montagnes, où il y a fort peu de chasseurs. — 16 — La journée du 14 et du 15 ayant été pluvieuse, je n'ai pu utiliser mon séjour dans cette localité: je suis rentré en barque et ai été faire un tour sur la rive gauche. J'ai tiré un joli oiseau, presque semblable à un pinson: c'est le Melophus melanicterus. Gmel. Il y en a quelques-uns par-ci par-là le long des coteaux: ils volent de rocher en rocher et font entendre un petit chant doux et mélancolique. Il y a d'assez belles fougères le long des ravins, et en général, on peut dire qu'en cette contrée (26° lat. Nord) commence la flore du sud de la Chine, en tant, au moins, qu'elle est représentée par la flore du Hong-Kong. Voici une liste de quelques plantes qu'on ne trouve pas au Nord du Yang-tze-Kiang. Raphiolepis indica. (Lindl.) Loranthus Chinensis. DC. Didimocarpi (duo). Anagallis arvensis. L. Myriogyne minuta. Less. Osmunda javanica. Blume. Wirkstræmia chinensis. Meisn. Gerbera piloselloïdes Cass. Gab. niatristis. Nees. Dichrocephala latifolia. DC. Hedyotis acutangula Utricularia cærulea. L. Photinia (inédit.) Amorphophallus variabilis. Blum. Senecio Sonchifolius. Meis. Osmunda . . . : Ce sont là les principales plantes printannières. — 25 — Je me décide à descendre, le pays ne m'offrant plus rien d'intéressant. Mais avant de quitter la vallée de Kan-tchéou, je dois signaler que le long de la rivière on pêche beaucoup à la ligne. Sur le rivage, sur les bancs de sable, au milieu de flaques, partout on se livre a cette intéressante occupation: on se croirait au pays des badauds, je veux dire "dans les prés fleuris, qu'arrose la Seine" tout près de Paris. On prend ainsi deux espèces de poissons voisin d'un genre que l'on appelle Culter. Mes bateliers n'ayant pas d'hameçon, j'ai fait comme en mon jeune temps: j'ai courbé des épingles: un grain de riz cuit fait un appât superbe. Ils m'ont pris

tout ce que j'ai voulu. Les barques qui remontent les affluents de la grande rivière sont fort plates, et ne prennent que quelques pouces d'eau. Mais encore y a-t-il des barres de sable. Ils ont une drague portative, dont probablement le modèle vient du grand Yu, dans le temps où il était si occupé à dessécher les mares que le terrible Hoang-ho avait laissées après une de ses sorties capricieuses. C'est une planche ordinaire : aux deux extrémités on attache une corde et au milieu un manche : en sorte que cela représente une très large pelle. Deux hommes tirent sur les cordes, un troisième tient le manche, et en peu de temps on a fait un lit et creusé un chenal pour le passage de l'embarcation. Vivent donc les petits moyens; le Yu moderne, M. de Lesseps, peut venir ici apprendre à percer les isthmes ! – Une des principales industries de cette vallée est la fabrication du papier de bambou. C'est une espèce particulière et fort touffue. – C'est le chargement d'un très-nombre de barques : d'autres apportent du sucre brut, de l'huile de camélia. Mais le grand commerce est le bois qui concentré dans le lac Po-iang, descend le Yang-tze en immenses radeaux. – 26 – Dans une prairie naturelle et remplie de hautes herbes, j'ai tiré un fort gentil oiseau du genre Cisticola. Il a un timbre si ample que je cherchais attentivement dans l'herbe le gros oiseau auquel je croyais avoir affaire : quand je me suis aperçu que je me méprenais. – 27 – Promenade dans la montagne de Ki-choué. J'ai rapporté le Micropterus Fou Kiensis. (Swinhoe), espèce de pie roux. – 28 – Dans un petit bois, outre quelques Drongos, j'ai tiré la jolie Xanthopygia narcissi, qui est rare au Kiang-nan, tandis que la X. tricolor abonde dans la région des montagnes. J'ai vu le Falco (micronisus) soloensis, et n'ai pu l'aborder. – 29 – Le Lanius lucionensis est arrivé : cette jolie petite pie-grièche est très commune, et tout aussi hargneuse que les grandes espèces. – 30 – Aujourd'hui pour la première fois on m'a dit qu'il ne fallait pas tirer les oiseaux dans un petit bois où j'étais descendu : mes hommes ont demandé à ce paysan s'il les avait achetés : celui-ci est parti furieux, et tout le monde de rire.

(Mai. 4 –) Non loin de Nan-tchang, j'ai tiré sur l'halcion atricapilla que j'ai blessé et qui s'est tellement caché qu'il m'a été impossible de le découvrir. J'ai acheté un poisson du groupe des Cyprinoïdes dont la ligne latérale a une origine bifurquée. – 5 – J'ai fait la rencontre d'un gentleman Américain, missionnaire de je ne sais quelle dénomination qui allait à l'assaut de Nan-tchang. Cette ville, très-fière de n'avoir pas été prise par les rebelles, ne veut pas non plus souffrir les étrangers. C'est le second poste chrétien fondé par le P. Ricci. Les Lazaristes s'en sont laissé déloger, et n'ont pas encore pu y rentrer. Ce bon M. Friderig va peut-être casser les vitres pour eux. Prosit !

– 6 – Couché dans un endroit solitaire en compagnie de deux ou trois barques. C'est la partie supérieure et l'extrême limite des eaux du Po-iang. Prairies immenses : nous sommes harcelés par les moustiques. – 7 – Le courant est très-rapide. J'ai récolté l'Unio celtiformis et rufescens, ainsi qu'une fort curieuse paludine. – 10 – Nous couchons à trois ou quatre lieues de Fou-tchéou. Le pays est très-beau : j'ai récolté le grand Senecio aconitifolius ? si abondant au sud du Ngan-hoei. – 11-12 – Je passe ces deux jours à l'orphelinat de Fou-tchéou, et je fais commander un canot pour le prendre à mon retour. La plaine de Fou-tchéou est très-fertile : la viande, privée des os, se vend 80 sapèques (40 c.) la livre. C'est la première fois que l'on m'achète de la viande désossée.

– 13 – Après des difficultés inhérentes à cette rivière torrentielle, nous avons pu atteindre le Séminaire de la Mission du Kiang-si, le 20. Il y a actuellement 19 élèves, sur une proportion d'environ 9 à 10 mille chrétiens. Le pays est magnifique, mais malsain : les élèves souffrent de la fièvre. J'apprends que M. David doit venir prochainement s'y reposer.

ce n'est pas l'endroit. Je lui ai laissé deux grands alcions qui exploitent le petit ruisseau qui coule devant la maison. On dit les panthères assez communes : une de la variété noire a enlevé un chien sous les yeux des élèves en promenade. Je laisse ces beaux coups pour l'intrépide explorateur de Mou-pin. – 27 – Rentré à Fou-tchéou où l'on me livre un canot pour 4000 et quelques cents sapèques, c'est-à-dire pas tout-à-fait 25 F.s, et contenant aisément quatre hommes. Le pays entre Fou-tchéou et Kien-tchang est superbe. On y cultive en abondance une petite mandarine excellente et dont on fait des conserves qui seraient bien vues même à Paris : il y a de grands vergers plantés de pruniers, d'abricotiers, pêchers, diospyros, et châtaigniers. Dans cette partie de la rivière jusque vers les frontières du Fou-kien on se sert de radeaux de bambous fort solides et que l'on conduit le long des rives : ces radeaux portent de grandes quantités de petites marchandises, tels que sel, sucre, etc. La flore est assez pauvre et n'offre plus la variété des bords du Kan-Kiang. Le sol est partout le grès rouge, les grauwack et autres formations des époques carbonifères.

– 29 – Tiré le micronisus soloensis et une ardetta dans la matinée : le soir j'ai pu obtenir le falco subbuteo et l'ardetta flavicollis. (Juin – 1 –) Arrivée à Jao-tchéou-fou, entrepôt des porcelaines de King-te-tchen, en traversant la partie S.E. du lac où il y a à peine de l'eau. – Je ne parle pas du Po-iang, j'ai dit ce qu'il y avait à en dire dans une autre lettre. – 10 – En quittant le navire à thé la Russie (Россія) échoué sur un banc de sable, j'ai moi-même chaviré : d'où toutes mes plantes, livres, etc. à peu près perdus. La barque n'a pas coulé : je suis monté dans mon canot de 25 francs, et me suis rendu à bord du navire Russe, où j'ai reçu les condoléances de tous. Le lendemain mes hommes relevaient ma barque, et faisaient sécher autant que possible, car le temps était humide : pour moi j'ai pris les oiseaux et les ornements sacrés et ai exposé le tout dans la machine du vapeur : puis je suis monté à bord d'un steamer du Iang-tze pour Kiou-Kiang où le brave Capitaine Macqueen m'a pris pour me déposer à Ngan-King. Ma barque m'y a rejoint quatre ou cinq jours après, et, la maison étant vide j'en ai profité pour en faire un séchoir !

P. M. Heude, S.J.

II.) Voyage de la Hoai, hyver de 1873 – 74.

Ce voyage avait pour but de constater les espèces de passage d'hyver en cette province, et de profiter des eaux basses pour l'étude des mollusques d'eau douce. Ayant déjà donné de nombreux détails sur l'aspect du pays dans une précédente lettre, ma rédaction sera plus concise. – Notons pour commencer que certains auteurs, tels que M. Williams dans le Middle-Kingdom, confondent la Hoai avec la Ouei. Cette dernière est une rivière célèbre pour avoir vu sur ses bords de lœss jaune le développement des premières dynasties chinoises : elle coule entièrement dans le Chen-si et se jette dans le fleuve jaune à Si-ngan-fou. La Hoai prend sa source dans les diverses branches que lui fournit la province du Ho-nan, et devient une rivière accessible aux grandes barques à la frontière Ho-nan et Ngan-hoei (7 Novemb. 1873)

– – J'ai acheté un couple de canards métis de l'an. boschas, et de l'espèce chinoise nommée A. zonorhyncha par M. Swinhoe J'attachais une grande importance à leur conservation : ils ont été 5 mois nourris et bien portants sur ma barque : 8 jours après leur arrivée à Chang-hai, ils avaient disparu. Cet exemple bien simple prouve qu'il n'est pas facile d'expérimenter selon son grès. – 8 – En remontant le courant qui tombe de Tsiang-Kiapa, j'ai tiré une femelle du Falco œsalon. Nous arrivons de bonne heure à la digue : mais le vent violent de N.E. a refoulé toute l'eau dans le lac, en sorte qu'il faut attendre qu'elle revienne. Le Tringa subarquata abonde : j'en ai tiré 65 en quatre coups.

– 10 – Il y a quelques centimètres d'eau sur la digue, mais pas

encore assez pour gagner le large dans le lac. Nous sommes près d'une grosse barque de Yng-tchéou-fou (Tcheng-iang-Kouan. Le maître est un bon vieux de 72 ans : sa chère femme en a presqu'autant. Leurs 3 fils travaillent sur la barque, et l'aîné a 2 gentils enfants. Nous convenons de nous entr'aider. Ils montent les premiers à moitié chemin de la digue rompue, puis amarrent à des pieux. alors ils nous envoient un câble : nous portons une ancre en avant, et sous la traction de leur treuil et du nôtre, nous montons avec la plus grande facilité : la même manœuvre répétée, nous fait arriver au niveau du lac. Cette route n'est pas l'ordinaire pour se rendre dans le bassin de la Hoai : il fallait autrefois monter par les écluses de Tsing-ho-Kien sur le canal impérial, ce qui allonge considérablement la route. La grande digue qui obligeait les eaux du lac de couler dans le fleuve jaune est rompue sur une ½ lieue au moins de long, et les eaux suivant leur pente naturelle se deversent dans le Kao-iang-hou, (Lac de Pao-ing, Kao-ieou, Yang-tchéou, selon les localités qu'il baigne), et par le canal impérial dans le Yang-tze. A dire vrai la Hoai fait donc partie du bassin du fleuve bleu, et elle ne faisait partie du fleuve jaune qu'artificiellement. Reparera-t-on cette digue ? Je doute que les finances impériales suffisent : la Chine d'autrefois était sans doute plus riche ou mieux gouvernée que la chine moderne, si l'état des travaux publics est pris pour critérium de prospérité ! Tout sous ce rapport est en parfaite décadence, pour ne pas dire ruine complète. – 11 – Mes bateliers donnent encore un coup de main à nos amis de Yng-tchéou-fou, et puis l'eau monte peu à peu, nous déchargeons la barque autant que possible, et à force de cabestan, nous la faisons glisser sur la glaise jaune dans un pied d'eau pendant une ½ lieue. Cette glaise jaune est très ferme : elle sert de fondement à la digue : elle est criblée des trous d'un Solecurtus, probablement le S. Gangeticus. Cette petite coquille qui rappelle les couteaux du bord de l'Océan se trouve partout, surtout dans ce sol : et elle ne craint pas d'assez grandes profondeurs dans le fleuve Yang-tze. Nous étions vers 1 h. en rade de Tsiang-kia-pa ; car le port intérieur était complètement à sec, et l'on profitait de cette circonstance pour le curer.

– 12 – Nous sommes arrivés à Hiu-i-hien à 6 h. du soir, par un vent N.E. très violent. Heureusement il n'y a pas d'eau, sans cela, il eut été impossible de doubler le cap de rochers appelé Lao-tze-chan. Aux environs de cette localité, j'ai pu tirer à découvert un beau mâle du Gens monacha. Cela tient à ce que cette pauvre bête avait précédemment reçu une blessure à la patte : elle et sa compagne hésitaient à s'envoler quand elle est tombée raide. Cette espèce abonde autour du lac : le jour elles vont dans les champs où le sol est moitié sablonneux et où il y a eu du blé, des pois ou des arachides dont elles font leur nourriture en fouillant dans le sol avec leur bec solide et tranchant. La nuit elles se réunissent en troupes immenses sur les bords vaseux et à découvert. Elles sont alors absolument inabordables. A la moindre inquiétude, les sentinelles font entendre leur rauque trompette : toute la bande allonge ses longs cous et s'envole. – 13 – Aujourd'hui j'ai vu des cygnes sauvages et des grues blanches en grand nombre (Grus leucogerana) : mais elles s'enfuient à 300 mts. A la hauteur de Kieou-hien, le lac est obstrué par le limon qu'y charrie incessamment la Hoai. Il y a un chenal fort étroit, et les barques sont obligées de faire queue pendant près de 4 à 5 Kilom.. Comme nous ne sommes pas chargés nous avons pu en coudoyant tout le monde passer avant notre tour : et il faut convenir que ces braves gens sont très complaisants, car à chaque barque, on nous aidait un peu. Finalement nous avons pu mouiller non loin de l'embouchure de la rivière et en pleine eau. – 14 – Nous avons fait une dizaine de lis dans la Hoai, puis la violence du vent nous a fait jeter l'ancre. J'ai été à terre et ai rapporté 3 Otus vulgaris, ou moyens ducs. Ces oiseaux couchent ou mieux passent la journée dans un petit cimetière de famille planté de genévriers. J'eusse pu en tuer une douzaine. Il faut dire que ce bouquet d'arbres est le seul des environs. J'ai vu quelques bandes de la grande outarde : mais c'est inabordable pour le moment. – 15 – Pour me mettre à terre, mes gens ont échoué la barque : et il a fallu travailler une ½ journée pour la remettre à flot ! tant la vase est tenace et molle en même temps, car les ancres venaient toujours ; et il a fallu en mettre 2 sur la même chaine pour nous dégager. – 16 – Nous arrivons à Ou-ho-hien le soir vers 6 h.. C'est une ville misérable qui n'a d'importance que par la douane du sel qui s'y trouve. C'est tout juste si les inondations annuelles ont laissé un peu de place pour les pauvres huttes groupées autour du

sous-préfet. L'enceinte de la vraie ville est vide : elle date du temps de la rébellion des Taï-ping. Un général rebelle, transformé en mandarin de l'empereur la fit construire avec les briques des maisons particulières : elle s'écroule de toute part. Nous avons une petite station sur la partie la moins inondable de la pointe de terre où le faubourg est bâti. Notre église, toute de brique, et couverte en tuile, fait l'admiration de tous : tout est relatif ! — 17 — Le P. Gandar, Missionnaire de Ou-ho, est arrivé dans la journée. Nous avons dîné ensemble, puis chacun est parti de son côté. La S. préfecture de Ou-ho, ou mieux la douane est située dans une position stratégique importante au point de vue du mouvement commercial par eau. Outre la grande rivière Hoai, la ville est encore inondée par les eaux de la rivière T'o, de la rivière Hoei, et de la rivière Tchong. Tous ces cours d'eau ont leur source en plaine et croissent même assez rapidement quand il a plu ou neigé : et cela à cause de la constitution du sol. Le sol arable n'a pas plus de 30 à 40 cent. d'épaisseur : c'est du lœss jaune remanié, plus ou moins perméable selon la quantité de sable qu'il contient, mais généralement fort perméable. Le sous sol est une couche argileuse très compacte et absolument imperméable. En sorte que quand il pleut l'eau filtre immédiatement et se rend par les pentes naturelles dans les lacs et les rivières. C'est ce qui explique les crues rapides dans ces plaines. Il va sans dire que le poisson abonde et se vend fort bon marché. Les principaux oiseaux qui fréquentent ces rives sont : *Pelecanus onocrotalus*, *Grus leucogerana* et *G. monacha* : *Ciconia nigra* et une autre grande cygogne blanche qui me paraît plus grande que la cygogne qui vient en France au printemps. Avec ces géants des palmipèdes et des échassiers se trouvent les innombrables tribus des autres oiseaux riverains et aquatiques. En fait de rapaces on voit l'*haliætus albicilla*, faire ses factions solitaires au milieu des bancs de sable, rarement sur les berges : autour de lui j'ai souvent aperçu 3 ou 4 autres grands rapaces à queue déguenillée et que je n'ai jamais pu aborder. Le faucon pèlerin est commun, la cresserelle des marais et le *falco æsalon*, qui vient seulement en hiver. Jusqu'ici, je n'ai pu tuer que des femelles. Sur les collines se trouve fréquemment l'*archibuteo aquilinus*, et un beau *lanius* blanc et cendré qui fait fort bien la chasse aux mulots qu'il embroche dans les épines du jujubier sauvage. La grande outarde broute le blé en compagnie de 3 ou 4 espèces d'oies. Les cygognes et les grues blanches pêchent à gué au bord des grands lacs, et semblent fort besogneuses, tandis que le héron cendré attend immobile qu'une proie convenable passe à sa portée. J'espérais surtout me procurer quelques grues blanches : l'an passé elles abondaient : cette année je n'en ai vu que 3 dans un petit étang que j'avais étudié près de Fong-iang fou. Le grand froid les a portées probablement plus au sud. Dans les lacs et les petites rivières des environs de Ou-ho, on trouve plusieurs mulettes d'eau douce vulgaire : la grande Anodonte y abonde au point que j'ai conseillé d'en faire de la chaux. J'y ai récolté 1 ou 2 nouvelles espèces. Mais je désirais surtout, voyant que la chasse aux oiseaux ne me donnerait rien de neuf, remonter la rivière hoai pour en étudier les poissons et les coquilles. Je l'ai remontée jusqu'à un gros bourg nommé *San-ho-tsien*, comme qui dirait : *pointe des 3 rivières*. Là, en effet commence la grande navigation et les plus grosses barques chargées de sel peuvent venir s'y décharger. C'est la frontière du Ho-nan. Depuis longtemps je ne trouvais plus rien, je pris le parti de rebrousser chemin. Les résultats sont une nouvelle espèce du genre Mycetopus. C'est une coquille semblable à ce que l'on nomme vulgairement des couteaux à la côte de Bretagne. Les chinois de ce pays en sont très friands. Les fins gourmets prennent cette coquille vivante et lui font absorber une espèce d'huile ou de sauce extraite du *Soja hispida*. Ainsi préparée elle se vend paraît-il, assez cher. C'est grâce à cet appétit que j'ai pu faire une bonne provision de coquilles fraîches : car, comme les plaideurs, je laisse l'huître à qui la veut manger. Il y a en outre dans cette rivière une tortue d'eau douce du genre Gymnopode qui me semble non décrite : autrement on eut défini le genre d'une autre manière. Cette gymnopode n'est pas aplatie comme les autres : mais la carapace se relève en 1/2 sphère d'une façon très-prononcée. Je n'ai pu m'en procurer qu'un échantillon, encore qu'elle ne soit pas rare m'a assuré un vieux pêcheur : mais on croit qu'elle empoisonne et par une espèce de superstition qui a lieu aussi pour d'autres tortues, quand par hasard elle se prend dans les filets, on la rejette vite à l'eau. C'est tout ce que j'ai trouvé de mieux dans cette fastidieuse rivière, y compris la branche du sud qui vient de Lieou-ngan-tchéou. Ce n'est partout que saules et roseaux. Les habitants sont simples, mais grossiers et fort pauvres. Il y a quelques points assez commerçants : outre San-ho-tsien, il y a la grande douane de sel de Tcheng-iang. C'est l'entrepôt pour la plus grande partie du Ho-nan. A l'embouchure de la rivière Kou, se trouve la ville de Hoai-yuen-hien qui est aussi assez commerçante. La piastre espagnole y a un prix fort élevé, et les vivres y sont à un bas prix excessif : on peut y avoir la viande de porc à 19 c. le 1/2 Kil. On m'a dit qu'en général un homme peut manger son content, s'il ne mange que des légumes et du pain, pour 20 Sapèq. par jour. Je disais que le froid avait fait manquer ma chasse aux grues : j'ai été bloqué 13 jours dans la glace sur la hoai ; le thermom. abrité de l'air extérieur marquait 16°. Aussi malgré sa rapidité la rivière était complètement prise : ce que l'on n'avait pas vu depuis 40 ans environ. Le lundi de Pâques j'étais à Ou-ho, et le mardi je mettais à la voile pour Nanking.

P. M. Heude S. J.



Lettres des Scolastiques de Laval.

N° 3 DÉCEMBRE 1875.

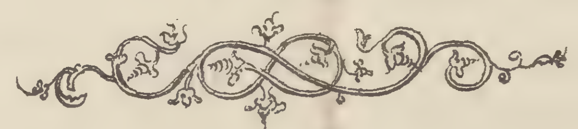


LES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

aux P.P. et F.F. de.....

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.F.

P.C.



Chine. Kiang-nan. — Extraits de 2 lettres du P. Pfister au P. Tailhan. — Février 1875. —

— Découverte du F. Hersant. — Il est bon que vous ayiez connaissance d'une découverte faite par le F. Hersant en matière d'imprimerie. C'est une vraie invention, extrêmement simple, et à laquelle précisément à cause de cela, personne n'avait songé jusqu'à ce jour, du moins à ma connaissance. Vous savez comment les Chinois impriment leurs livres. D'un côté une planche en bois, gravée, de l'autre les feuilles de papier disposées de manière à les étendre successivement sur la planche. Avec une brosse on étend l'encre de chine sur la planche, qu'on recouvre immédiatement de la feuille, et avec une seconde brosse, on frotte la feuille de manière à ce qu'elle soit en contact avec tous les caractères, et voila une feuille imprimée. Deux ouvriers se partagent la besogne. Il y a là un grand inconvénient c'est que le frottement de la 1ère brosse use rapidement les caractères, en sorte qu'après 2 à 3000 feuilles la planche doit être regravée, et c'est un travail qui coûte assez cher. — Le F. Hersant a imaginé de remplacer la 1ère brosse par un rouleau d'imprimerie ou d'Autographie, l'encre chinoise par l'encre d'imprimerie européenne et la seconde brosse par un tampon assez long et très doux. Comme vous voyez rien n'est plus élémentaire. Avec cela il a obtenu des résultats très significatifs. Les planches en bois même avec les

caractères les plus déliés, ne s'usent pas ou s'usent à peine, et j'ai vu tirer sous mes yeux les 22300 feuilles du Calendrier Chinois qui étaient aussi nettes et aussi distinctes que les premières, et cela avec une seule et même planche. Le travail va aussi plus rapidement qu'avec la presse à bras européenne. Le P. Bernier ne voulait pas y croire, mais il a été bien forcé de se rendre à l'évidence. Et désormais on peut tirer en conservant les planches, un nombre d'exemplaires aussi grand que l'on voudra avec cette nouvelle méthode, et par là même diminuer de moitié, ou même du 2/3 et du 3/4 les frais de gravure. Ce qui n'est point indifférent. — Je suis enchanté que le F. Mersant ait fait cette découverte, (C'est au mois de Décembre 1874), car ce bon Frère, outre qu'il est très intelligent, montre pour la Mission et pour la Cie, une affection et un dévouement remarquable. Que ne pouvez-vous nous en envoyer 4 ou 5 comme lui.

. —— Détails sur le droit d'enregistrement. — N'ayant pas autre chose à vous dire, aujourd'hui je toucherai un sujet qui doit vous être à vous Procureur, des plus intéressants. Mr de Rochechouart dans une dépêche circulaire a recommandé à tous les missionnaires de faire bien exactement enregistrer avec les sceaux du mandarin, les terrains possédés par les missions. Cela naturellement a amené le P. Launay mon Supérieur de Section, à vérifier tous les titres de nos possessions à Hai-men et à Tsong-ming, et il se trouve que pour tout faire enregistrer, il faut payer la somme énorme de 1000^f et plus. Voila qui fait de petits trous dans une bourse, et ne vous étonnez pas trop si l'argent file si rapidement. — Entrons, S.V.P. dans quelques détails qui ne laisseront pas d'être curieux et édifiants sur le peuple Chinois, et disons un mot des impôts dont son bon gouvernement le grève, au dire de certains. Je ne parle bien entendu que de Tong-tcheou, Hai-men et Tsong-ming, j'ignore si ailleurs on suit la même méthode, et je me borne au seul droit d'enregistrement imposé à tous les contrats de vente.

Il y a deux sortes de contrats. Dans le contrat dit Kou-Den l'acheteur n'acquiert que la propriété de la surface et de l'usage des terres, le fond reste au vendeur, c'est un achat rédimible. Pour que l'achat devienne irrédimible, c'est-à-dire que la propriété du fond lui-même soit cédée à l'acheteur, il faut un second contrat appelé Ma-Ka. Ce second paiement ajouté au premier est assez faible relativement à celui-ci ou Kou-Den. —— Dans certains endroits, comme à Tong-tcheou et à Jou-Kao-hien le droit d'enregistrement porte sur le prix total Kou-Den et Ma-Ka; tandis que dans d'autres comme à Hai-men et à Tsong-ming il ne porte que sur le Ma-Ka proprement dit, et encore avec des différences. De plus à Jou-Kao il y a encore d'autres droits à payer comme le droit de signature du vendeur, et il paraît que les tribunaux ne veulent pas enregistrer les contrats de vente, si le vendeur n'y consent par signature, pour laquelle il exige une certaine somme; puis encore il y a une paie additionnelle. Prenons pour exemple notre maison de Jou-Kao, elle a coûté, prix total, 247,000 Sapèques. On a payé :

pour l'enregistrement . . . . . 49,400 Sap. jusqu'au 1/5^e
on exige pour le droit de signature . . . 24,700.
pour la paie additionnelle 24,700
98,800 Sap. les 2/5 du prix.

Oh les Chinois sont habiles pour extorquer l'argent! Quand on ne fait pas enregistrer, le vendeur exige tous les 5 ans une certaine redevance, assez minime, il est vrai, mais l'enregistrement devient plus difficile, et en cas de litige ou de procès, toutes les pièces non enregistrées seraient considérées comme de nulle valeur devant la loi. — A Hai-men c'est différent et avec des nuances. On ne paie l'enregistrement que pour le prix du Ma-Ka, ainsi à Sen-Kong-sou nous avions 4650 pas de terre achetés (Contrat Kou-den) 215,600 Sapèques. Pour

avoir ce terrain irrédimible, il faut y ajouter 32,000 sap. de Ma-ka, en tout 247,600 sap. L'enregistrement ne porte que sur les 32,000 sapèques de Ma-ka, il est de 6400 sap. c'est-à-dire le 1/5. — A Sen-tê-dang nous avons 50,000 pas de terre à 50 piastres environ les 1,000 pas, c'est-à-dire 2500 piastres. On doit payer pour droit d'enregistrement 8,000 sap. par 1000 pas, soit 400,000 sap. ou 333 piastres (la piastre est évaluée 1,200 sapèques. — A Tsong-ming le droit d'enregistrement est plus fort qu'à Hai-men; ainsi à Sen-i-dang 4,000 pas de terre coûtent 253,333 sap. plus 40,000 sap. de Ma-ka = 293,333 sap.: l'enregistrement portant aussi sur le Ma-ka est de 11,520 sap. avec 1,000 sap. de petits frais = 12,520 sap. presque le 1/3 du Ma-ka. Dans un autre endroit 2,000 pas ont été payés 116,667 sap. (Kou-Den) plus 20,000 de Ma-ka = 136,667 sap. le prix de l'enregistrement est de 5,760 avec 1,000 sap. de faux frais = 6,760 sap. — Comme vous voyez, à Hai-men et à Tsong-ming on ne paie rien pour le droit de signature, il n'y a pas non plus de paie additionnelle. - A Tsong-ming il y a des faux frais qui n'existent pas à Hai-men, et ici les droits d'enregistrement paraissent encore varier, ou suivant les endroits, ou d'après d'autres motifs que j'ignore encore. - A Hai-men et à Tsong-ming on ne paie l'enregistrement que pour le Ma-ka. — Il serait curieux et intéressant de savoir si dans les autres parties de la Province, et si dans les autres Provinces les mêmes droits existent et de quelle manière. Mais je n'ai absolument aucune donnée pour cela. Il serait encore bien intéressant de connaître l'impôt fermier et la manière dont il est perçu. — D'après ce que je vois de l'état du peuple, de la vie journalière etc. il me paraît bien pauvre, au moins dans ces régions, et pouvant avec peine soutenir sa vie au jour le jour. Je ne sais quelles sont les ressources du Gouvernement, mais à coup sur, il les emploie à toute autre chose qu'au bien-être du peuple et qu'à son amélioration matérielle. La manière aussi dont les mandarins remplissent leurs fonctions, indique clairement qu'ils ne reçoivent pas de gros honoraires de Pékin, et que leur principal souci est de s'enrichir. Je suis etc...

Pfister. S. J.

Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Tailhan.

— Pont de Paianghiao. — Ma barque arrive à un pont, le pont de Paianghiao, dont l'histoire mérite d'être racontée. L'an 1756 l'empereur Kienlong petit-fils de Kan-hi visitait la province du Kiang-nan. La barque de sa majesté parcourait le canal que je parcours en ce moment, le po dan ou canal nord qui va de Nousi à Tchan-tcheou. Par respect pour sa majesté impériale, tous les ponts du canal devaient disparaître, afin que le bois qui soutient la voile de la barque impériale ne soit pas obligée de s'abaisser. Un empereur de Chine ne sait pas ce que c'est que de s'abaisser.! Les habitants du pays deplorant la nécessité de détruire un si beau pont de pierre, qui avait dû coûter plusieurs milliers de piastres, décrétèrent de creuser un canal latéral, pour sauver leur pont. Fait et dit: les habitants de Paianghiao creusèrent un canal en circuit, où la barque de l'empereur Kien long passa et le pont en pierre de Paianghiao existe encore et ma modeste barque "l'apostolique" passe sous ce magnifique pont, conservé par les habitants du pays... Quand l'empereur de chine visite une province, c'est une ruine, une cause de dépenses, de contributions immenses pour la contrée. Aussi une des lois du pays c'est de confiner l'empereur dans son palais et que personne ne le voie. C'est économique. — Excès des impots extraordinaires. Il y a 2 ans à peine, l'empereur Tou-tché, le jeune empereur défunt, en Janvier dernier se mariait. Les dépenses que les 2 provinces du Kiang-nan et du Tché kiang durent fournir au jeune empereur pour cadeau de noces, sont prodigieuses. Et cela en dehors des contributions annuelles. C'était des millions de piastres pour les robes

de soie à fabriquer pour le jeune empereur pour l'impératrice reconnue et les 300 concubines. — Cela n'a pas empêché le jeune empereur de mourir à 19 ans, de la petite vérole, en janvier 1875. Cela n'a pas empêché la jeune impératrice de se suicider en mars dernier. Et pourquoi ? parcequ'elle a mis au monde une petite fille au lieu d'un petit empereur, que tout le monde attendait. En 8bre 1874, l'impératrice de Chine, mère de l'empereur Ton-tchè, avait manifesté le désir de voir rebâtir le palais impérial, brulé par les Anglais et dévalisé par les soldats Anglo-Français, lors de l'expédition de 1860. Savez-vous combien la seule province du Kiang-nan devait fournir de piastres, en dehors des contributions ordinaires ? 300 Vᵉ de piastres, 300 fois dix mille piastres ?.

Royer. S.J.

Lettre de Mgneur Languillat au R. P. Provincial. — Zi-Ka-Wei, Mai 1875. —

Mon Révérend Père Provincial. P. C.

Je suis heureux de vous apprendre que ma santé s'est un peu rétablie. Les attentions charitables du R. P. Supérieur, les soins dévoués du bon P. Chauvin, les prières des Chrétiens, la grâce du Sacrement d'Extrême Onction, toutes ces Causes dirigées par la main paternelle de Notre Seigneur me rappellent à la vie.

J'ai à vous signaler deux faits d'une grande importance pour entretenir la bonne harmonie entre les missionnaires et les autorités civiles de la province.

Le Mardi de la Semaine sainte, 23 Mars, le nouveau Tao-taï de Shang-hai, Hong-tsin-Kouang, est allé faire une visite au R. P. Supérieur à Tong-Ka-dou. La conversation a surtout roulé sur les sciences Européennes. « Les Chinois, disait le Tao-taï, finiront par apprendre toutes les sciences qui peuvent leur être utiles ; et quarante jeunes gens les étudient actuellement à l'arsenal de Shang-hai aux frais du gouvernement. Il s'est informé si les missionnaires étudiaient ces sciences. Le R. P. Supérieur l'a invité à venir voir nos divers établissements de Zi-Ka-Wei ; et il a répondu qu'il se rendrait volontiers à cette invitation.. Il est sorti de Tong-Ka-dou fort content de sa visite..

Vendredi 30 Avril, le R. Père Supérieur est allé à l'arsenal offrir ses hommages au nouveau Vice-roi du Kiang-nan, autrefois Fou-taï dans le Kiang-si, et nommé Lieu-Kouen-ie. Il a été reçu avec des honneurs inaccoutumés. Lieu-Kouen-ie lui a offert dans la salle de réception sa propre place, et il a dû l'accepter. Quant à lui, il s'est assis à la seconde, la troisième était occupée par le P. Bulté. — Encouragé par cet accueil bienveillant, le R. P. Supérieur lui a demandé sa protection pour les missionnaires. Lieu-Kouen-ie l'a promise en termes fort gracieux. — Le Dimanche suivant, il est venu lui-même rendre sa visite à Tong-Ka-dou où il a été reçu avec des honneurs dont il a paru vivement flatté. Le R. P. Supérieur lui a fait voir la résidence la Cathédrale et le Grand Séminaire. Il examinait partout avec intérêt tableaux et statues, et en demandait l'explication. Cette visite dont les détails vous seront racontés a fait naître la joie au cœur de nos chrétiens, et relève aux yeux des Païens le nom de l'Eglise.

Permettez-moi, mon Révérend Père Provincial, de faire un appel à votre charité et à votre dévouement pour notre mission. Messis quidem multa, vous le savez, surtout depuis que la Section de Nankin prend un si grand développement ; Operarii autem pauci. Ne pourriez-vous pas nous envoyer au mois de Septembre des hommes qui par leurs vertus et leurs talents concourraient efficacement à la propagation du règne de Jésus-Christ dans ce Vicariat. Ce serait pour moi une bien vive consolation de recevoir de vous semblable faveur.

Veuillez agréer, mon R. P. Provincial, les sentiments de mon respect le plus affectueux. — En union de vos SS. SS.

Rª Vª Servus in Christo.

+ Adrien Languillat S.J.

Lettre du Cardinal Franchi préfet de la Propagande à Mgr Languillat.

Ill.me et R.me Domine.

Jucundum mihi accidit Amplitudinis Tuæ litteras recipere die 24 Augusti datas, unaque simul Consuetum sacri ministerii annuum Catalogum, ex quo lætanti animo perspexi non leve incrementum rem Christianam hujus anni decursu, Deo adjuvante habuisse in ista Missione, certamque spem affulgere de uberiori ipsius in posterum progressu. — Quæ cum ita sint Deum ipsum in cujus manu sunt omnia vehementer adprecor ut quæ in vulgus feruntur obventuræ Calamitates procul ab hisce finibus arceat, ac in prosperitate pacis Religionem semper tueatur. — Rogo etiam a Deo ut prospera tibi omnia concedat ac te quam diutissime sospitet.

Romæ ex Æd. S. C. de P. Fide die 19 Novembris 1874.

Ampl. Tuæ.

Uti Frater addictissimus.

Alex. Card. Franchi Præf.

R. P. D. Hadriano Languillat

Epō Sergiopol. et Vic. Ap. Nankinensi.

Joannes Simeoni Secretarius.

Concordat cum originali.

+ Hadrianus Epūs Sergiop. Vic. Ap. Nankin.

Monseigneur.

J'ai reçu avec joie de Votre Grandeur sa lettre datée du 24 Aout et le catalogue des Ministères spirituels, que selon l'usage elle y a ajouté, j'y ai vu avec consolation les Grands progrès que la religion chrétienne a déjà faits, par la grâce de Dieu, pendant le cours de cette année, dans votre mission du Kiang-nan, et les espérances fondées qui nous assurent dans l'avenir un accroissement plus considérable encore. — Puisse Dieu qui tient toutes choses dans ses mains, détourner de vos chrétientés, les malheurs dont; si l'on en croit les rumeurs publiques elles sont menacées, et vous accordant une paix prospère, conserver toujours à la religion de J. C. dans ce pays sa protection et son secours. — Puisse-t-il aussi vous donner à vous même, avec la prospérité dans tous vos travaux, la santé et de longs jours.

Rome le 19 Novembre 1874.

De Votre Grandeur le frère dévoué

Alex. Card. Franchi préf.

Lettre du P. Palatre au R. P. Provincial.

Visite faite au Vice-roi et rendue par lui. — 15, Mai 1875. — Mon R. P. Provincial. P. C.

Le R. Père Supérieur me prie de vous envoyer une relation de la visite qu'il a faite au Nouveau Vice-roi, et de celle qu'il en a reçue lui-même. J'accepte avec plaisir cette invitation; et je vous offre ce petit récit comme un témoignage de ma reconnaissance.

Lieu-Kouen-ie, ancien gouverneur du Kiang-si, nommé Vice-roi des deux Kiang, arriva le 28 Avril dernier à Shang-hai, et choisit l'arsenal pour lieu de sa résidence pendant les quelques jours qu'il devait passer dans cette ville. Le R. P. Foucault, Supérieur général de la Mission, se proposait de lui faire une visite au nom de Mgr Languillat, à qui sa santé toujours chancelante ne permet plus de sortir; et il pria Tsang-wei-ien, ancien élève de notre Collège de Zi-Ka-Wei, employé au tribunal du Tao-tai de Shang-hai, de s'informer si cette démarche serait agréée. Le 29 Avril, vers six heures du soir, Tsang-wei-ien arrivait à la résidence de Tong-Ka-tou, et apportait au R. P. Supérieur une réponse affirmative. Il était à peine sorti, qu'un courrier de l'Arsenal, entrait pour déposer la Carte du Vice-roi. Cette prévenance corroborait la réponse donnée par Tsang-wei-ien. La visite fut fixée au lendemain 30, pour 2 heures et demie.

Vers deux heures, le R. P. Supérieur, le P. Bulté, recteur

du grand Séminaire de Tong-Ka-tou, le P. Tsiang, prêtre du Clergé indigène et un riche chrétien du Pou-tong, nommé Zié-Kien-nié, montèrent en chaise et se dirigèrent vers l'Arsenal. Ils étaient précédés par Ngé-ien-din, Chrétien de Shang-hai, chargé de porter leurs cartes.

Arrivés à l'Arsenal, ils y furent reçus dans la Cour d'entrée par le Tao-tai Hong-tsin-Kouang qui les conduisit jusqu'à la porte de la salle où se trouvait le Vice-roi. Lieu-Kouen-ie s'avança vers eux. Le R. P. Supérieur et le P. Bulté le saluèrent selon l'usage européen; le P. Tsiang et Zié-Kien-nié se prosternèrent devant lui.

Les visiteurs furent alors introduits dans la salle de réception, avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Le Vice-roi offrit la première place, c'est-à-dire la sienne, au R. P. Supérieur qui dût l'accepter, et lui, il se mit à la seconde. Le P. Bulté occupait la troisième. D'après le cérémonial adopté autrefois par les anciens Vice-rois Tchen-Ko-fang et Li-hong-tchang, le P. Tsiang et Zié-Kien-nié auraient dû se tenir debout au fond de la salle; mais ils furent invités à s'asseoir et prirent des sièges.

La conversation fut facile; les paroles se succédaient sans aucun embarras; et l'on se sentait si à l'aise, que le Vice-roi se surprit à dire au R. P. Supérieur: « Vraiment, vous avez le visage bienveillant. » Ce compliment arrivait fort à propos pour permettre au R. P. Supérieur de réclamer sa protection envers les missionnaires. Il le pria donc de traiter nos affaires avec bienveillance, si l'occasion s'en présentait. « Oui, répondit le Vice-roi. Mais je sais que dans le Kiangsou tout est en paix, et que vous n'avez pas d'affaire ennuyeuse. Cela tient à la manière dont l'Évêque arrange les choses; et je vous en remercie. » Quelques instants après, la visite se terminait. Lieu-Kouen-ie reconduisit le R. P. Supérieur jusque dans le vestibule voisin de la salle de réception. Hong-tsin-Kouang, Tao-tai de Shang-hai, se présenta en ce moment, pour accompagner les quatre visiteurs jusqu'à leurs chaises. Le P. Tsiang et Zié-Kien-nié s'accordent à dire que le R. P. Supérieur a reçu dans cette visite tous les honneurs que le Vice-roi pouvait lui rendre.

Le lendemain, Samedi, Lieu-Kouen-ie envoya un mandarin à la résidence de Tong-Ka-tou, pour demander si on pouvait recevoir sa visite, le Dimanche à huit heures. Une réponse affirmative fut immédiatement donnée, et l'on s'occupa des préparatifs de la réception.

Le Dimanche, l'heure des messes fut avancée, afin qu'à 8 heures l'église pût être libre; et, pour empêcher toute irrévérence, le Saint-Sacrement fut transporté dans la chapelle domestique. La dernière messe finie, les femmes durent sortir immédiatement de l'église et les hommes seuls eurent la permission d'y rester.

A huit heures, le Vice-roi arrivait devant le portail qui ouvre sur l'esplanade de la Cathédrale. Une foule compacte remplissait la rue, et un piquet de soldats était chargé d'y maintenir l'ordre. Lieu-Kouen-ie traversa en chaise l'esplanade et le jardin adjacent. Arrivé au bas du perron de la résidence, il y fut reçu par les quatre visiteurs, qu'il avait vus à l'Arsenal deux jours auparavant. Des tapis couvraient tout l'espace qu'il devait franchir, depuis l'endroit où il mit pied à terre, jusqu'à la salle de réception, ornée de draperies. Quand il fut entré dans cette salle, ses yeux se portèrent sur les tableaux du Souverain-Pontife et des fondateurs d'Ordres qui en décorent les murs. Il demanda des explications sur tous ces personnages et on s'empressa de le satisfaire. Le R. P. Supérieur lui ayant dit que Pie IX était le Chef suprême de la Religion du Maître du Ciel, il répondit qu'il connaissait ses malheurs et la triste position qu'on lui a faite. Ses regards rencontrèrent ensuite l'image du Crucifix et il la considéra

avec attention ; cette vue lui arracha spontanément un soupir de douleur, qu'il ne chercha point à comprimer. Pendant la conversation le Vice-roi se montra aussi affable qu'à l'Arsenal. « Hier, dit-il au R. P. Supérieur, j'ai loué le visage sympathique des Missionnaires ; et je crois qu'il est impossible que leur cœur ne soit pas en harmonie avec leur visage ». De la salle de récréation on se rendit au réfectoire, où était servi un déjeuner digne du noble visiteur. Lien-Houen-ie mangea peu. Le R. P. Supérieur lui en fit la remarque ; il répondit qu'il souffrait du mal de dents et que, de plus, ses occupations exigeaient son prompt retour à l'Arsenal. — En sortant du réfectoire, on lui demanda s'il serait content de visiter la résidence et la cathédrale. Il s'empressa d'accepter cette invitation, et oublia son mal de dents et les occupations urgentes qui nécessitaient son départ. Conduit dans la chambre de Monseigneur, qui se trouvait alors à Zi-Ka-Wei, il en examina avec intérêt le mobilier la bibliothèque européenne et Chinoise, et voulut qu'on lui donnât des explications sur les images qu'il apercevait. Cette visite achevée, le R. P. Supérieur, pour éviter toute perte de temps, se dirigea vers la Cathédrale. Au moment où Lien-Houen-ie y entra, l'orgue se fit entendre et ne discontinua pas de jouer jusqu'à sa sortie. Une foule de Chrétiens et de païens se pressait dans la nef pour voir le nouveau Vice-roi. Quand il se trouva en face de l'autel du Sacré-Cœur, la statue de Notre-Seigneur frappa ses regards, il s'arrêta en la considérant avec une satisfaction marquée. Le P. Tsiang, placé à ses cotés avait été chargé de lui expliquer le sens des divers tableaux qui décorent la Cathédrale. — Arrivé dans le sanctuaire, il contempla avec étonnement la grandeur de la nef, puis se dirigea vers l'autel de la Sainte-Vierge dont la belle statue, venue de Munich comme celle du Sacré-Cœur, excita vivement sa curiosité. Ce fut alors qu'il commença son chemin de Croix, car il en parcourut les 14 stations, et s'arrêta devant chacune d'elles en prêtant une oreille attentive aux explications qui lui étaient données par le P. Tsiang. Arrêté devant la 5e, et frappé de l'air de douceur et de bonté qui brille sur le visage de Notre-Seigneur et qui contraste si vivement avec la figure haineuse de ses bourreaux, il se tourna vers le P. Tsiang en disant ; « Ce Jésus a un si bon visage ! Pourquoi donc l'a-t-on fait mourir si cruellement ? » — C'est, répondit le Père, parce qu'il a voulu lui-même souffrir et mourir pour expier nos péchés. » Païens et Chrétiens étaient tous étonnés de voir un Vice-roi faire preuve d'un si grand intérêt pour les choses de la Religion. Le Père Tsiang, de son côté, lui parlait d'une manière tout apostolique, et lui développait le sens du mystère de notre rédemption. — Le portrait de Ste Thérèse, de grandeur naturelle, nouvellement placé près de l'autel de St Joseph, ne pouvait manquer d'attirer ses regards. Il l'observa avec attention, et finit par demander ce que signifiaient la plume et le livre que la Sainte tenait dans les mains. Le P. Tsiang lui répondit que c'étaient là des emblêmes qui rappelaient les ouvrages merveilleux qu'elle avait écrits, et il se montra satisfait de cette explication. Parvenu à la 14e Station du Chemin de Croix après avoir fait le tour de l'église, le Vice-roi n'avait rencontré partout que l'idée des souffrances de Notre-Seigneur, et la dernière scène qui venait frapper sa vue était celle de l'Homme-Dieu déposé dans le tombeau. Pour bannir de son esprit l'impression fâcheuse qui pouvait résulter de ce douloureux spectacle, et lui donner en même temps une connaissance plus complète de nos saints mystères, le P. Tsiang se mit à lui parler en ce moment de la résurrection glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son ascension au ciel, de la place qu'il y occupe à la droite de son Père,

et d'où il viendra une seconde fois sur la terre, pour juger les vivants et les morts, et les punir ou les récompenser selon leurs œuvres.

Ainsi se termina la visite de la Cathédrale; elle ne dura pas moins de 25 minutes. Le R. P. Supérieur demanda alors au Vice-roi s'il avait vu d'autres églises. Il répondit qu'il en avait vu plusieurs, mais qu'elles étaient loin d'être aussi grandes et aussi belles que celle de Tong-ka-tou. « Nous en avons aussi une à Nankin », ajouta le R. Père. « Je le sais, répliqua le Vice-roi. Je sais aussi que les Chrétiens vivent en bonne harmonie avec les Païens; et je vous en félicite. J'ajoute que, si les chrétiens observent leurs règles, je suis disposé à les regarder du même œil et à les aimer du même cœur que les Païens ». – Au sortir de la Cathédrale, le moment était venu pour Lieu-Kouen-ie de monter en chaise. Encouragés par les dernières paroles sorties de sa bouche, le R. P. Supérieur lui proposa de visiter le Grand Séminaire. Il accepta gracieusement cette invitation; et, au lieu de prendre la route de l'Arsenal, il se dirigea une seconde fois vers l'intérieur de la résidence. Il parcourut le grand Séminaire avec l'intérêt dont il avait montré tant de preuves pendant la première partie de la visite. Quand il entra dans la salle d'étude, tous les séminaristes se prosternèrent devant lui, suivant la coutume Chinoise, et il les salua en se courbant profondément. Leurs livres européens et Chinois, les tableaux qui décorent les Classes, l'étude et le réfectoire provoquèrent de sa part une foule de questions, et il accueillit avec amabilité les réponses qui lui furent données. Ses dernières paroles en sortant du Séminaire furent un éloge à l'adresse des Missionnaires. « Ici, dit-il au R. P. Supérieur, tout est bien; et je vous en félicite. » Il monta ensuite en Chaise pour retourner à l'arsenal. Ainsi s'est terminée cette visite. Elle a fait naître la joie au Cœur de nos Chrétiens. Quelques jours après, Lieu-Kouen-ie partait pour Nankin, lieu ordinaire de sa résidence.

G. Palatre S. J.

Lettre du P. Palatre au R. P. Tailhan. – 18 Juin 1875 – Pèlerinage du P. Debrix au Sanctuaire de Zô-sè. – Mon R. Père P. C.

Le P. Debrix vient de m'envoyer la relation du pèlerinage qu'il a fait au Sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zô-sè, avec une centaine de ses néophytes de Kiang-in, le 1er Mai de cette année. Je suis heureux de vous en offrir une copie. — Mon Révérend Père. P. C.

... Je vous envoie quelques notes sur le pèlerinage que nous avons fait à N. D. Auxiliatrice de Zô-sè, du 25 Avril au 9 Mai 1875. — Le Dimanche, 25 Avril, une centaine de chrétiens se réunissaient à Kiang-in pour se rendre à Zô-sè. Toute cette première journée fut employée à faire les préparatifs du départ; chacun eut sa place assignée dans les barques de transport, puis on se confessa.

Le lundi, je célébrai la messe du départ des pèlerins; tous y reçurent la Sainte Communion; je donnai la bénédiction du Saint-Sacrement, puis quelques instants après nous levâmes l'ancre. Quatre barques étaient exclusivement réservées aux hommes, tous laboureurs ou pauvres artisans qui se sont généreusement arrachés à leurs ateliers ou à leurs champs, pour entreprendre une longue expédition de 15 jours. Votre Révérence connaît la pauvreté et la misère des habitants de Kiang-in! Aussi le P. Ouang et moi n'osions-nous trop les exhorter à faire un pèlerinage aussi long. Nous comptions au plus sur une vingtaine de personnes. Mais quelles ne furent pas notre surprise et notre joie, quand nous vîmes arriver à la station d'embarquement plus de quarante hommes et environ 60 femmes et enfants. – Tous avaient des grâces spéciales à demander, et la plupart d'entre eux avaient dû s'imposer d'incroyables sacrifices pour satisfaire leur piété

et leur dévotion à N. D. de Zô-sè. — Nous suivîmes pendant la route un ordre établi pour aider l'esprit religieux qui doit animer un pèlerinage. La surveillance de chaque barque montée par les hommes était confiée à un Catéchiste, à un de nos aides apostoliques ou au moins à quelque Chrétien instruit. C'était à eux de faire exécuter le règlement établi; ils présidaient à la récitation des prières et du rosaire, puis ils expliquaient la Doctrine Chrétienne par forme de Catéchisme ou de conversation. Utiliser le voyage pour augmenter l'instruction religieuse de mes néophytes m'était grandement à cœur; c'était aussi un moyen de charmer les loisirs de ces longues journées passées en barque, et de couper court à bien des propos inutiles. — Dans les barques réservées aux mères de famille les Vierges Apostoliques remplissaient les mêmes fonctions que les Catéchistes sur celles des hommes. Grâce à cette mesure, le voyage a été heureux, et tous n'ont cessé de manifester leur contentement. — Le premier jour cependant n'était pas fait pour nous rassurer: vent et pluie froide; c'était une petite épreuve, mais la seule que Dieu nous ménageait. Dès le lendemain, et jusqu'au retour nous eûmes le vent constamment favorable. Plusieurs pèlerins qui s'étaient embarqués avec la fièvre ou d'autres légères indispositions en ont été délivrés dès le second jour; et pendant une si longue route, pas un accident fâcheux, pas un malade: évidemment N. D. Auxiliatrice bénissait nos néophytes. — Le 26, au soir, nous arrivâmes à Nou-si, où le bon Père Sen-tou nous reçut avec la plus vive sympathie. Nos Chrétiens s'extasiaient devant la grande et belle église de St. Joseph. — Le 27 le vent était favorable, nous mîmes à la voile pour Sou-tcheou. Dans les barques on n'entendait que le chant des prières ou l'explication de la doctrine chrétienne. A Sou-tcheou, les hommes visitèrent avec curiosité la maison que nous y possédons. — Le 28, nous arrivâmes à Lo-ka-pang, grande chrétienté toute composée de Pêcheurs. Là tous nos pèlerins se confessèrent pour la seconde fois et se mirent à apprendre par cœur les prières à N. D. Auxiliatrice. Bien avant dans la nuit on entendait encore réciter les prières sur les barques. Les vieillards eux-mêmes rassemblaient tout ce qui pouvait leur rester de mémoire pour les apprendre. — Le 29, vers deux heures de l'après midi, nous arrivions à Zô-sè. Tous les pèlerins descendirent immédiatement à terre, et la procession s'organisa. La Croix et les enfants de Chœur marchaient en tête, venaient ensuite les hommes puis les Congréganistes revêtus de surplis, et enfin le missionnaire derrière lequel s'avançaient les femmes. Nous montâmes en récitant le Rosaire jusqu'à la hauteur de la première station du chemin de Croix, que nous fîmes ensemble; et nous arrivâmes enfin dans l'église aux pieds de la Statue de Notre-Dame-Auxiliatrice. Vous dire la joie et l'admiration de ces néophytes serait chose impossible; ils n'avaient jamais rien soupçonné d'aussi grandiose et d'aussi pieux. Tous me disaient: « Quand nous allions aux pagodes, aux grands pèlerinages païens, ce n'était point ce que nous voyons, ce que nous sentons aujourd'hui; il y a la distance du ciel à la terre. » Alors chacun est resté à l'église pour prier et se confesser. — Le 30, nous avons eu notre messe et notre communion générale du pèlerinage et nous avons offert un Cœur d'argent à N. D. Auxiliatrice. Pendant toute cette journée nos néophytes ne se lassaient pas de visiter l'église, la montagne et ses stations du Chemin de Croix que plusieurs ont fait plusieurs fois. — Le 1er Mai, après avoir assisté à la splendide ouverture du mois de Marie, nous nous sommes tous embarqués pour Zi-Ka-Wei. Retourner à Kiang-in par Shang-hai, c'était, il est vrai, voyager un jour de plus; mais ce que voulaient les néophytes, ce qu'ils demandaient avec instance c'était de voir les églises de Shang-hai. En conséquence de cette résolution nous avons visité les églises de St. Ignace à Zi-Ka-Wei, de St. François-

Xavier et de St Joseph à Shang-hai. Si sur toute notre route nous avons trouvé auprès des Pères et des Chrétiens l'accueil le plus bienveillant, nous ne pouvons cependant trop remercier Notre-Seigneur de la cordiale hospitalité que nous avons reçue à Shang-hai. Les néophytes en sont encore ravis. — A Zi-Ka-Wei, les hommes visitaient pour la première fois une maison européenne; ils sont montés jusqu'au troisième étage. Du haut de la maison ils auraient pu contempler Shang-hai et l'immense horizon qui se déroulait devant eux, mais impossible de les y décider. La hauteur de la maison les avait tellement frappés que tous regardaient en bas en disant: "Oh! Que c'est haut! Que c'est haut!"

Sa Grandeur Monseigneur Languillat, malgré son état de souffrance, voulut bien les admettre dans sa chambre. C'est cette extrême bienveillance qui a le plus touché ces natures un peu rudes. Ils ont ensuite visité le Collège, le petit séminaire, le jardin, avec le plus vif intérêt. — Les femmes de leur côté étaient occupées à parcourir les établissements des Religieuses Auxiliatrices et ouvraient de grands yeux pour examiner les Européennes et leurs œuvres. Je vous écris à un mois de distance, et ici les récits ne tarissent pas encore sur tout ce que ces bons Chrétiens ont vu et entendu. — A Tong-Ka-Tou, à Yang-Kin-pang et au Lao-Tieten-tang nous avons fait la répétition de tout ce qui s'était déjà passé à Zi-Ka-Wei. Eglises, maisons, Chapelles rien n'a échappé à la pieuse curiosité de nos néophytes.

Le retour s'est effectué dans les mêmes conditions et par la même voie que notre premier voyage. Le jour de l'Ascension tous les pèlerins ont de nouveau fait la sainte Communion à Sou-tcheou, dans notre église. Le soir, une forte bourrasque a empêché la plupart des barques d'arriver à Wou-si. Le lendemain, vendredi soir, toutes étaient arrivées à Tang-teou-Kiao. Enfin, le Dimanche 19 mai nous étions de retour au point de départ, et tous les pèlerins se dispersaient pour regagner leurs foyers après quinze jours d'absence.

Ce pèlerinage a singulièrement affermi la foi de nos néophytes. "Père, me disait l'un d'eux agé de 61 ans, Père, avant d'aller à Zô-sè, je croyais bien un peu; mais ma foi était sans consistance, je me sentais froid, indécis. J'ai vu Zô-sè, Shang-hai. Maintenant je crois sérieusement. A Shang-hai, je n'ai acheté que des prières à Notre-Dame Auxiliatrice, afin que tous dans ma Chrétienté puissent honorer chaque jour N.-D. de Zô-sè."

Un Chrétien de l'Est me disait, il y a quelques jours: "Père, la Sainte Vierge m'a vraiment guéri; j'avais telle maladie invétérée. J'ai été guéri à Zô-sè, et la guérison persévère. Oh! Que la Sainte Vierge est bonne!" — Ici se termine la lettre du P. Debrix. Puis il ajoute en post-scriptum — Fait qui se rattache à Zô-sè. — Guérison du jeune Yha-gni par N.-D. de Zô-sè.

Yha-gni, de la chrétienté de Sin-en-ty, était en proie à un typhus des plus violents; aucun remède n'avait pu produire d'effets, et l'on s'attendait à voir le malade mourir d'un moment à l'autre. Or, vous savez que les chinois sont fort experts dans la connaissance des symptômes de cette maladie, si fréquente dans nos parages. Le soir même du Dimanche de la Pentecôte on m'appelle en toute hâte pour administrer l'extrême-onction au moribond. J'arrive. Le pauvre enfant, âgé de 14 ans, et que j'avais baptisé deux années auparavant, ne me reconnaît pas. Dans son délire, il trouve cependant deux mots de prières, et répète de temps en temps: Jésus! Marie! Jésus! Marie". Voyant l'inutilité de tous les secours humains je dis au père du malade: "Ha-Ken, le bon Dieu t'a déjà fait bien des grâces; fais un vœu en règle à N.-D. de Zô-sè, et certainement la Sainte Vierge te rendra ton enfant." Ce bon néophyte, baptisé seulement l'année dernière, trouve dans son cœur assez de foi, il fait son vœu et je pars. — Quelques jours après nous faisions les

exercices du mois de Marie dans le sud du district, lorsque je vois Ma-Ken arriver tout rayonnant de joie. " Père, me dit-il, remercions la Sainte Vierge ; Ma-gui est guérie. La nuit même, où vous lui aviez donné l'extrême-onction, nous récitions tous pour lui les prières des agonisants, quand tout à coup il s'est trouvé mieux ; et il est entré immédiatement en convalescence. Nous irons, ma femme et moi à Zô-sè et cela non seulement cette année, mais tous les ans! "

Palatre. s.j.

Lettre du F. C. Terrien à ses frères. – Juin 1875. – Fête de N. D. Auxiliatrice à Zô-sè.

..... La fête de N. D. Auxiliatrice avait été préparée à Zô-sè par des pèlerinages partiels qui s'étaient continués pendant tout le mois. Mais le 23 et le 24, l'affluence était extraordinaire. Les canaux qui entourent la montagne étaient encombrés; les barques portées par plusieurs au nombre de 1100, s'étendaient au loin.... et sur ces barques, des multitudes de pieux pèlerins à l'air épanoui, et chantant à pleine voix les louanges de Marie qui devait les contempler avec amour. Dans ces pèlerinages, ce qui m'a toujours le plus frappé, c'est la foi et la piété avec lesquelles nos bons Chrétiens font le Chemin de la Croix. On les voit sur les flancs de la montagne, partagés en groupes d'hommes et de femmes, aller de station en station chantant les souffrances de Notre-Seigneur. Les yeux baissés, l'air contrit, ils gravissent la Sainte Montagne sans faire la moindre attention aux passants. C'est là la dévotion privilégiée de nos Chrétiens. Tous veulent faire le Chemin de la Croix ; et toute la nuit, la montagne retentit de leurs chants pieux.

Le Dimanche, fête de la Trinité, la foule remplissait déjà l'église de Zô-sè ; tout le jour de 10 à 12 prêtres avaient été employés à entendre les confessions. Excellentes confessions, comme dans tous les lieux de pèlerinages ; et la voix unanime des Pères est qu'à Zô-sè les confessions sont tout autres qu'ailleurs. C'est une première bénédiction du Pèlerinage. Le soir, les scholastiques ne trouvant pas de logement à Zô-sè, s'en allèrent coucher dans une petite chrétienté, située à 1/2 lieue de là. Nos barques coulaient doucement sur l'eau... et nous apercevions au milieu de la nuit la montagne en feu, avec des milliers de lanternes, qui couraient le long de ses flancs. En face du portique de l'église, se dressait une croix illuminée... et dans le silence du soir, trois cloches que l'on venait de monter à Zô-sè, célébraient les louanges de Marie. Et nous étions dans un pays infidèle! Mon Dieu, puissent nos pauvres payens ouvrir les yeux à la lumière de la foi !

Le 24, de bonne heure, nous étions de retour à Zô-sè ; l'église et les chapelles latérales étaient encombrées depuis longtemps. A chaque messe on distribuait la communion aux pèlerins qui se pressaient aux abords de la Sainte-Table. Dans les journées du 23 et du 24, on distribua plus de 5000 communions. Et encore, plusieurs ne purent-ils approcher à cause de la foule. A 6 heures 1/2, la procession s'organise. Elle part de la chapelle, sise à moitié de la montagne, et doit parvenir au sanctuaire de N. D.. Une troupe de musiciens chinois ouvre la marche ; puis viennent les notables des différentes Chrétientés avec leurs bannières, le clergé, la Statue de N. D. portée par 4 Scholastiques, et enfin le R. P. Supérieur qui ferme la procession. Derrière lui, quelques lettrés en grand costume, et deux officiers des malles françaises lui font une escorte d'honneur. La foule se presse dans l'église, sous le portique et sur les flancs de la montagne. C'est un magnifique spectacle, et plusieurs fois les larmes m'en vinrent aux yeux. Je voudrais pouvoir redire les chants des fidèles, la détonation des boîtes, le bruit des pétards, la piété et la ferveur de ces milliers de pèlerins. Un des officiers, d'ailleurs honnête homme, ne se confessait pas depuis longtemps ; ce spectacle fit sur lui une si salutaire impression, qu'il s'aboucha avec le P. de Prévoisins,

qu'il connaissait, et le suivit à Song-Kiang-fou pour se confesser. La procession arrivée dans l'église, eut grand peine à pénétrer jusqu'au Chœur. Jamais je n'ai vu foule aussi compacte ! Sous les efforts involontaires des pèlerins, les barrières qui séparent les hommes des femmes furent brisées. Et cependant point de tumulte ; 6 ou 7 Pères, faisant office de sergents, essayaient bien de faire sortir une partie de la foule ; mais chacun tenait tant à entendre la Ste Messe ! On faisait bien quelques pas en arrière, mais par un demi-tour à gauche on reprenait sa première place. Grâce à Dieu, on n'eut pas d'accidents à déplorer. Une autre année, on avisera à ne point laisser entrer une aussi grande masse à l'église, 4 ou 5 fois trop petite pour de tels concours de pèlerins.... La foule, dit-on, s'élevait de 12 à 15,000 personnes, tant au dedans qu'au dehors. L'église en peut contenir un peu plus de 3,000.

Les fruits de ce pèlerinage sont bien consolants. Nous ne savons pas tout ; mais ce que nous savons suffit pour nous remplir de consolation. La conversion de plusieurs payens sont préparées, l'esprit des populations environnantes s'améliore, et la grâce opère des miracles de conversion dans les cœurs. En voici un exemple datant de ce pèlerinage du 24. Un Chrétien du district de Tsang-Zô, vivait depuis 10 ans comme un apostat. Il est venu à Zô-sè. En gravissant la montagne, il ne voyait que pèlerins agenouillés, et ses oreilles n'entendaient que le bruit des voix qui récitaient les prières du Chemin de la croix. Son émotion était déjà grande. Elle redoubla, quand, agenouillé lui-même dans l'église, il assista à la bénédiction du St Sacrement, le Dimanche à 4 heures. Des larmes abondantes coulèrent alors de ses yeux ; son passé lui faisait horreur, et il se fit conduire dans la chambre d'un Père qu'il désigna lui-même. Il se confessa, et le lendemain il s'agenouillait à la Ste table, où il retrouvait la paix et le bonheur qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

Un autre fait qui montre la forte impression que peut faire la vue de nos Chrétiens à Zô-sè, lorsqu'on les y voit pour la 1ère fois. Un de nos Pères de l'Ouest, le P. Massa (le dernier survivant de 5 frères venus en Chine,) avait été mandé par le R. P. Supérieur pour représenter les Pères de son district. Il n'avait point vu Zô-sè, depuis l'achèvement de l'église. Au pied de la montagne, il prit ses habits de cérémonies (C'était le Dimanche), et monta droit au sanctuaire de N. D. Mais lorsqu'il y arriva, il était baigné de larmes, et s'écriait : Oh! Que c'est beau ! Que c'est beau !. — Oh oui c'est beau ! Et la bonne Mère, qui est si bien honorée à Zô-sè ne manquera pas de bénir notre Mission.

L'année prochaine, il y aura un prêtre à poste fixe, pendant toute l'année, pour recevoir les Chrétiens.. On va établir, comme dans les pèlerinages en France, une petite boutique pour vendre des croix, des chapelets, des cierges etc.. et l'on vient de commander chez Perrin, à Lyon, une médaille de N. D. de Zô-sè. — Sur les flancs de la montagne, on achève de construire une maison qui sera assez grande pour recevoir tous les Pères, au jour de grande solennité.-- Enfin on trace de nouveaux chemins, plus larges et plus commodes pour les pèlerins. De la sorte, grâce à toutes ces améliorations, le sanctuaire de N. D. sera de plus en plus fréquenté.

C. Terrien. S. J.

Lettre du P. Palatre au P. de Kersabiec. — Juin 1875. — Résumé des Ministères spirituels pendant le mois de Marie à Zô-sè et fête du Sacré Cœur à Tongkadou.

— Mon R. Père. — P. C. — Le mois de Marie à Zô-sè a été pour nous une source de véritables consolations. La fête patronale du 24 a été célébrée avec autant de piété qu'en 1873 et 1874. Trente trois Prêtres, tous les scolastiques, 5 frères Coadjuteurs et 12 à 15,000 pèlerins y assistaient. Le temps était magnifique ; l'illumination et la procession ont été fort belles. Le dimanche et le

lundi il y a eu plus de 5,000 Communions.

Le P. Ferrand résume ainsi les ministères spirituels de ce mois :

Communions : 7,196.

Grand pèlerinage : 1.

Pèlerinages de districts, avec offrande de Cœurs, etc : 7.

Messes célébrées : 100 et quelques.

Nombre des Pèlerins : 30,000 environ.

Aumônes, Offrandes ... plus de 1,300 piastres (7,800^{fr}) sans compter les boucles d'oreilles, épingles de cheveux, bagues, bracelets etc. En fait de monnaie on a offert des dollars, des demi-dollars, des roupies, des Shillings, des francs, des quarts de piastres américains, italiens, japonais, Chinois de Hong-Kong, hollandais et de petits Kaës."

Ces aumônes arrivent fort à propos pour faire face aux dépenses considérables occasionnées par les travaux entrepris cette année pour achever les constructions et les routes du pèlerinage.

Toutes ces manifestations de la foi chrétienne sourient fort peu aux payens. A Sou-tcheou, ils ont répandu sur le pèlerinage les bruits les plus ridicules. Les Chrétiens, selon eux, après avoir formé une grande association se sont réunis à Zô-sè, le 24 mai, au nombre de 100,000 avec drapeaux et canons. Tout cet appareil militaire serait, paraît-il, une atteinte portée à la sécurité publique, ce dont nous ne nous doutions guère. — Je dois ajouter que les mandarins n'ajoutent pas foi à ces calomnies et ne songent nullement à nous inquiéter. —— La nouvelle annonçant que la Consécration de tous les Catholiques au Sacré-Cœur aurait lieu le 16 juin, ne nous est arrivée ici que le 10 par l'Unità Cattolica, N° du 30 Avril. La formule de consécration traduite en latin, en français, en anglais, en portugais et en Chinois a été immédiatement mise en circulation à Shang-hai, Zi-Ka-Wei et dans les districts voisins. — Le 16, Mgr Languillat assistait à la messe célébrée par le R.P. Foucault dans la cathédrale de Tongkadou en présence d'une foule compacte et recueillie. Quand le Célébrant a eu terminé la récitation de la formule de Consécration tous les Chrétiens, hommes et femmes, l'ont eux-mêmes récitée ensemble et à haute voix. Il y a eu 1,050 Communions à Tongkadou 400 à Yang-King-pang etc. le nombre des Communions à Shang-hai, Zi-Ka-Wei et les environs s'est élevé à environ 3,000. Dans les districts un peu éloignés la nouvelle de cette Consécration au Sacré-Cœur n'a pu être connue avant le 16.

Le 15, au soir, une dépêche partie de Shang-hai allait à Rome offrir à Pie IX nos félicitations et nos vœux. La voici

Card. Antonelli

Rome.

Episcopus, Clerus, fideles Kiang-nan Sacratissimo Cordi se devoventes Pio magno gratulationes, vota.

Shang-hai. 16 Juin. retour payé.

Jeudi soir, nous est arrivée la réponse suivante :

R^mo Episcopo, Clero et fidelibus. Kiang-nan

Shang-hai.

Summus Pontifex vobis gratias ex corde agit et apostolicam benedictionem peramanter impertitur.

J. Card. Antonelli.

G. Palatre S.J.

Lettre du P. Bobet au R.P. H. Chambellan.

— Zi-Ka-Wei, Juillet 1875. — Coup d'œil sur le travail accompli dans la Mission du Kiang-nan.

— Mon Rd. Père. P.C.

Je vais commencer dans un mois, du moins j'y compte, à courir les campagnes du Kiang-nan : je suis presque aussi curieux de voir, d'étudier, d'interroger, que je suis pressé de travailler. — J'ai déjà entendu parler beaucoup des différents districts de notre mission, et j'interroge souvent ; mais les jugements ne s'accordent pas toujours : ils sont

fondés sur le caractère de chacun, et aussi sur le degré d'affection que l'on a pour ses œuvres.

Pour ce qui est du travail accompli par les nôtres depuis qu'ils sont au Kiang-nan, les résultats ne paraissent pas considérables par l'éclat extérieur. On disait il y a 20 ans, que cette mission comptait alors 100,000 Chrétiens; ce chiffre, d'abord est exagéré de 25,000. J'ai en ce moment sous les yeux les rapports si précieux et si bien faits du Père Sica sur les œuvres des nôtres depuis 1847. En 1863, on comptait 70,152 Chrétiens. Dans les années précédentes le chiffre avait monté plus haut: ainsi l'année 1854 donne le plus élevé qui est 76,374 Chrétiens. Dès cette année là, les rebelles avaient envahi le Kiang-nan; et les immenses déprédations qu'ils ont commises ont réduit la population de l'ouest à 1/5 de ce qu'elle était. On fait monter à 10,000 le nombre des Chrétiens tués par les rebelles de 1855 à 1864. Si l'on calcule à vingt millions le chiffre des tués ou disparus, ou morts de faim dans le Kiang-nan, pendant les 10 ans de désastres, le nombre de 10,000 Chrétiens compris parmi eux n'est point exagéré. Je vous donne les chiffres mêmes de Mgr... sur la dépopulation de notre province. J'ai pu visiter une de ces villes prises d'assaut et pillées par les rebelles. la ville de Tsong-Kiang: il faut 1 h. 3/4 en marchant bien pour faire le tour des murs; voici ce que ces murs contiennent: à la porte de l'Ouest, il y a de l'animation, du commerce, une rue belle et longue de 800 mètres; et en dehors de cette porte un faubourg assez considérable. Aux autres portes de l'Est, du Sud et du Nord, il n'y a rien. Dans l'intérieur, il y a des monceaux de ruines, des monticules de débris, de pans de murs, recouverts d'herbes, de mousses; çà et là on trouve parmi les broussailles, les marécages, les bambouseries sauvages, quelque cabanes assez semblables aux chaumières des landes de Basse-Bretagne. Dans un quartier, il y a encore une agglomération de 1000 à 1500, au milieu de laquelle se trouve notre Eglise de cette ville. Si la ville de Tsong-Kiang a 25 lis de tour (près de 3 lieues), la ville de Nankin en a 100 à 110; et elle est un désert immense, encore plus douloureux à voir. Une partie de cette dernière ville se rebâtit. la 8ème ou 10e partie. Tant de tristesses, tant de ruines ont retardé le progrès du Christianisme, et dans plusieurs lieux ont beaucoup diminué le nombre des chrétiens. D'autres fois ces mêmes causes ont amené la réflexion, et déterminé des conversions, mais toujours en petit nombre — Dans l'Ouest, il y a des pays entiers, dont la population a été anéantie; dans le Nord-Ouest, on comptait, après l'expulsion des rebelles, 1 habitant sur 20. Nos Pères ont donc eu pendant 15 ans à combattre le découragement, à maintenir ce qui restait, à relever d'immenses ruines; elles sont loin encore d'être toutes réparées. Chaque missionnaire a un territoire considérable à parcourir; il est peu de temps et rarement dans chaque endroit; il ne peut instruire beaucoup lui-même, ni fortifier la foi suffisamment, ou développer la piété. Si un quartier ne voit le prêtre que 2 ou 3 fois par an, n'a de Messes, d'instructions, de confessions, de consolations, d'encouragement.... que dans la visite du Père; il y a bien des dangers à courir pour la foi d'un néophyte ou la chasteté, car ces deux vertus vont de pair. Et encore ces 20 à 50 chrétiens mélangés à 10,000 payens, ont bien des dangers à éviter; de là parfois des chutes irrémédiables — Mais écoutez encore, et vous jugerez du travail qui est fait. Le 1er Juin 1841, Mgr. de Bési dans la relation officielle qu'il envoyait à la Propagande, donne le chiffre de 60,000 Chrétiens (un autre donnait 48,000); il ajoute "le jeu, les superstitions, le concubinage et les vices les plus honteux, ont désolé cette partie de la vigne du Seigneur" — Il ne faut pas s'en étonner, si l'on considère le petit nombre de prêtres que Mgr. avait à sa disposition, si l'on connaît le caractère du Chinois néophyte, laissé à lui-même et aux exemples

des païens, surtout des cérémonies des ancêtres, et le mauvais vouloir du gouvernement Chinois. Depuis 30 ans nos Pères ont eu l'œuvre de refaire ce fond, de guérir tant de plaies; et le christianisme aujourd'hui paraît solidement implanté là où il est. Mais il fallait ce fond pour édifier et marcher de l'avant. Était-ce trop de 30 ans pour le faire, vu tant de difficultés que je viens de dire. En 1870, on avait 48,722 communions pascales, 137,114 Communions de dévotion. Mais voici encore ce qu'il y a de mieux. En la même année on compte 250 écoles de garçons fréquentées par 2,371 Chrétiens et 1169 petits païens; 106 écoles de filles fréquentées par 1473 Chrétiennes et 26 païennes. Jusqu'en 1851 il n'y avait point ou à peu près point d'écoles. Ce qui est fait paraît donc solide. A partir de ce temps, Dieu va-t-il nous donner la grace d'avancer! et de faire beaucoup de conversions? Lui seul le sait et peut le faire. — Dans un bon nombre d'endroits, l'inertie, l'indifférence est la même; dans l'ouest, plusieurs quartiers promettent mieux.

Depuis 2 jours nos Pères sont en vacance; d'après ce que j'entends dire de toutes parts, la feuille des ministères de cette année est considérable: le nombre des chrétiens devra être bien près de 90,000. Je le saurai, et je l'écrirai à Votre Révérence.

Voici déjà notre status donné: il a été lu a midi. Je pars pour les œuvres, au plus beau milieu de la Ste Enfance. Dieu m'envoie dans l'île de Tsong-min, à l'embouchure du Yang-tsé-Kiang; je serai là avec un Père chinois, un Prêtre séculier chinois et 8 à 10,000 chrétiens, me dit-on; surtout c'est le pays par excellence de la Ste Enfance, on baptise une multitude d'orphelins, on en achète, on en élève, on en place dans les familles un très grand nombre. On dit que c'est un des pays les plus pauvres du Kiang-nan, mais c'est là où l'on trouve le plus de belles actions de dévouement de la part des chrétiens, là où jamais un abandonné ne reste après son baptême, sans trouver une mère qui l'adopte, une famille qui l'élève. Dieu soit béni. Quand j'aurai fini ma lettre, je vais aller remercier le R. P. Foucault de ma place. — Le status ne fait pas de changement important. Le P. Platel est missionnaire du côté de N. D. de Zô-sè, il a de belles chrétientés et 8 églises je crois (ou chapelles). Nos plus jeunes frères font des études. Le F. Henri Havret est en 1ère année de Théologie.

Th. Bobet. s. J.

Lettre du P. Seckinger au R. P. Tailhan. — Ngan Kin 20 Mai 1875. — Une tournée apostolique. — Mon R. Père. — P. C.

Sachant combien vous prenez plaisir à suivre les missionnaires dans leurs excursions lointaines, je viens aujourd'hui m'entretenir avec vous d'une de mes dernières tournées. Ngankin en a été le point de départ; Tâ-ton, Mou-tso-dan, Tsin-yang et Chê-tay les principales stations. Quelques descriptions locales, certaines études de mœurs prises sur place, nos essais pour la propagation de la foi, nos difficultés et nos espérances feront tous les frais de ce récit.

— Départ de Ngankin. — Le lundi de la semaine sainte, la Sainte-Marie déployait ses voiles et m'emportait à l'aval du Yang-tse-Kiang. Le temps était splendide: courant et vent tout nous était favorable, aussi laissâmes nous bien vite derrière nous Ngankin et ses gentilles collines, sa tour seule persistait à nous apparaître dans ce vaste horizon, où tout fuyait peu à peu loin de nous. Cette tour la plus belle sans contredit de toutes celles que j'ai vues, est à neuf étages. Les mandarins de la ville qui viennent de la restaurer n'ont rien épargné pour la rendre digne d'attirer les regards des passants. Les dorures de son dôme reflètent au loin l'éclat des rayons du soleil, et ses mille petites clochettes que le moindre souffle met en branle remplissent les airs d'un carillon per-

pétrel. Ramenant vos regards autour de nous considérez les barques, qui comme la nôtre descendent le Kiang. Le coup d'œil n'est pas moins agréable. La vue en effet de ce nombre infini de barques, aux formes les plus variées présente l'aspect d'une flotille aussi longue que le Kiang, qu'elle sillonne sans cesse. Les unes, plus légères, semblent voler sur la surface de l'onde; tandis que les autres, plus grandes et plus chargées, s'avancent graves et majestueuses. Déjà nous avons passé à droite et à gauche différents petits ports. D'ordinaire il y en a un tous les 10 ou 20 lis, ils servent de refuge aux barques surprises par la tempête. La nuit également ils présentent une place assurée contre les pirates que des canonnières chinoises ont soin de faire rester à distance. Vous voyez arrêtées à ces ports les barques remontant le fleuve. Elles y attendent patiemment que le vent, aujourd'hui contraire à leur marche, change de direction et vienne les pousser à leur destination. Il en est cependant quelques unes qui, plus résolues, s'efforcent de remonter le courant. Alors vous apercevez sur la rive une partie des bateliers haler péniblement la nacelle en même temps que les autres, qui à coups de gaffes et qui à coup de rames, cherchent à l'écarter des écueils. Ces manœuvres sont pénibles; à peine fait-on 4 à 5 lieues par jour. Aussi pour les entreprendre faut-il qu'il y ait urgence, puis, ce qui s'entend de soi, triple rétribution. Sans ce mobile nos bons Chinois préféreraient rester des semaines et des mois étendus à plat-ventre sur le pont de leurs jonques, y dormir, fumer, parler sapèques, jouer et rêver les douceurs d'une fortune qu'ils ne posséderont jamais. Déjà nous avons fait 50 lis et laissé à notre droite les débris du Kiang-long. C'était un beau navire européen qui, il y a bientôt 2 ans, est allé se briser contre un récif inconnu, assure-t-on jusqu'à ce jour. Les passagers et l'équipage ont été sauvés, il n'y a eu de perdu que les marchandises et le navire. Le service du fleuve, est fait par deux Compagnies jadis rivales et qui fraternisent aujourd'hui. L'une est Américaine, l'autre Anglaise, en temps ordinaire, chacune d'elles a deux navires qui remontent le Kiang et deux qui le descendent. Ce va et vient des steamers de l'Est à l'Ouest au milieu de notre mission facilite extraordinairement nos moyens de correspondance. Nous nous servons habituellement des steamers pour les longs voyages, de Shang-hai à Tchen-Kiang, Nan-Kin, Ngan-Kin; nous y gagnons un temps considérable, seulement les prix de passage sont exorbitants. De Nan-Kin à Ngan-Kin, aller et retour cent lieues, 30 taëls c'est-à-dire 240^{fr}. Disons-le en passant, les voyages soit par terre, soit par jonques, coûtent au moins autant et de plus un temps infini, sans parler des fatigues et des désagréments causés par ces derniers. Il s'organise depuis quelques années une troisième compagnie; elle est chinoise et placée sous le haut patronage du fameux Li-hong-tchang. Le gouvernement chinois est soupçonné être de la partie. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette compagnie jouit de toutes sortes de priviléges à l'encontre des autres sur qui les douanes s'étudient à faire peser de plus en plus les conditions déjà trop onéreuses du traité. — Pendant qu'il en est temps, n'oublions pas de remarquer à notre droite ce petit rocher situé au milieu du Kiang et surmonté d'une pagode. Il n'y passe point une barque qui ne la salue de loin en brûlant de l'encens ou des papiers superstitieux; pas un chef de barque qui n'y fasse gravement trois, six ou même neuf prostrations au milieu du bruit magique produit par le tam tam et les éclats des pétards. Il en est qui ne manque pas d'immoler à chaque fois un coq dont ils répandent le sang sur la partie la plus avancée de la barque considérée comme une place sacrée. Mais voici une petite chaloupe qui vient avec assurance s'accrocher à notre barque. Elle est montée par deux bonzes et un bonzillon! Ils répètent plusieurs fois leurs profonds Ko-tou et présentent un livret, ils veulent

disent-ils, des sapèques pour l'idole protectrice du grand fleuve. — Mais, mes amis, des sapèques pour votre idole! y avez-vous bien songé? — Mon nez, ma barbe intriguent nos gens, les inclinations deviennent plus profondes; le Bonzillon insiste, il veut qu'on prenne son livret. Eh bien! que faut-il écrire?... Des sapèques — Encore une fois tu n'en auras point mon ami. — Il me vient une pensée; j'écris en gros caractères européens une ligne contenant tout autre chose qu'une offrande, puis rends le livret; le Bonzillon se trouvant en face d'une inscription que ni lui ni ses patrons ne peuvent déchiffrer est tout déconcerté, les bonzes également, voyant qu'ils ont affaire à une espèce de gens bien curieuse lâchent notre barque en proférant un dernier ou-mi-tou-fo, prière liturgique que les sectateurs de Fo ont toujours sur les lèvres. — Déjà ils ont abordé une autre barque dont le maître suivant l'usage, se montre plus conciliant pour les ministres de l'idole protectrice.

A midi nous avons en vue les deux vieilles tours de Tchi-tcheou-fou. A cette préfecture se rattachent 6 sous-préfectures, dans le circuit de chacune d'elles nous avons des commencements de Chrétientés, la préfecture seule nous reste à conquérir. Elle est assez peuplée, on s'y prépare actuellement pour les examens du baccalauréat qui ont lieu deux fois en trois ans. Un exemple frappant des ravages causés par la rébellion, c'est qu'autrefois on voyait à ces examens 10,000 concurrents, aujourd'hui il y en a 1000 à peine, et leurs compositions sont réputées à peu d'exceptions près au dessous de la moyenne. Chacune de ces sous-préfectures à droit, plus ou moins à une vingtaine de globules. Ce droit est proportionné au plus ou moins de tribut foncier, payé par chacune d'elles et par conséquent ne tient aucun cas du nombre ni de la qualité des aspirants. Ainsi qu'il y ait 2 ou 3 mille concurrents ou qu'il n'y en ait que 100, le nombre de globules sera toujours le même; de là, grande difficulté de gagner ses lauriers là où il se trouve beaucoup d'aspirants, tandis que cela devient un jeu aux endroits où il y en a peu, comme par exemple, à la ville dont nous parlons. — Voilà que nous passons devant l'entrée du lac Mé-Ken. Ces lacs ainsi que toutes les plaines du Kiang sont changés en vrais mers en été; en hiver ils sont à peu près tous desséchés. Leur lit alors présente une vaste étendue de sables fins, au milieu desquels s'élèvent des collines couvertes de verdure et d'immenses prairies où paissent de nombreux troupeaux. — Il est 4 heures du soir et déjà nous avons Ta-ton en vue. Sur 10 voyages, à peine un ou deux qui ne demandent pas deux ou 3 jours. Bénie donc soit la bonne Marie qui nous a procuré une traversée si heureuse! —

Ta-ton est avec Ou-hou et Tchen-Kiang le port le plus commerçant du Kiang au Kiang-nan. Les steamers y ont une petite station pour lettres et voyageurs. Avant la rébellion, Ta-ton, n'était qu'une île où se voyaient seulement quelques pauvres chaumières. Les facilités du port formé par un bras du Kiang et abrité au N.E. par une chaîne de montagnes; l'idée surtout de créer des villes à eux ont porté les Rebelles à y fixer un de leurs principaux entrepôts de sel et de commerce. Les Rebelles ont disparu, l'entrepôt est resté. Sur une étendue de 6 lys et la largeur d'un ou deux, sont entassés les uns sur les autres les plus beaux magasins et la plus riche variété de boutiques au milieu desquelles règne une grande agitation. Hâtons le pas et entrons dans notre modeste demeure appelée par mon pieux prédécesseur l'église de la Sainte-Famille. Elle n'est pas grande et sera bien vite mesurée. Cour d'entrée fermée par une vieille cloison de planches, 4 mètres de large sur 9 de long. Maison composée de 3 chambres divisées chacune en deux compartiments et voilà tout. Elle n'est pas riche non plus ni fort élégante. Les murs ont tous perdu leur équilibre, celui de l'Est s'est écroulé en partie dernièrement, celui du

Nord où est le vestibule (demi-chambre qui sert d'église, de passage, de pharmacie, et de salle d'exhortation) fesant mine de vouloir s'en aller trop vite vers la cour, vient de recevoir l'appui de 2 perches qui lui tiennent lieu d'étais. Le seul avantage qu'on y trouve, et j'avoue qu'il me console infiniment, c'est qu'elle vous met dans la maison de Dieu, la maison de la paix et du vrai bonheur, de ce bonheur que malgré leurs coffres d'or ne possède aucun des plus riches marchands du bourg : si scires donum Dei. Et pourquoi ne le sauraient-ils pas ? Le P. Bedon pendant deux ans a cherché à leur apprendre ce don ; moi même je continue depuis à leur faire la même leçon, sans beaucoup de succès "à demain" disent-ils. Pourtant je ne désespère point. Avec de la patience, que n'obtient-on pas ? Aux fêtes de Pâques 40 assistants se pressaient autour de l'autel où leur ferveur compensait ce qui manquait au nombre. Vous ne sauriez croire combien leur présence à ce pauvre petit cénacle me fesait impression. Les vrais amis, les serviteurs fidèles de Jésus ne se sont jamais trouvés dans le grand nombre. Quel contraste, si l'on compare ce petit troupeau avec les multitudes de la rue ! Pater parce illis, si possibile est, convertantur et vivant. Il nous faudrait une école et un autre local afin de pouvoir dilater les espaces de la charité. Le pillage et les vols endurés par le P. Bedon, le terrain donné en réparation, l'incendie de la maison qui abritait nos vierges, les témoignages de sympathie qui nous sont manifestés par de nombreux visiteurs ainsi que par tout le voisinage etc. tout me fait espérer que le temps approche et que nous n'aurons pas souffert en vain.

Le mardi de Pâques, les bateliers m'annoncent que le vent a pris la direction S.E. " Père, disent-ils, c'est la bonne Providence qui vous l'envoie pour remonter le torrent vite en barque pour Mou-tso-dan"

Mou-tso-dan. — Je me rends à leur désir et après avoir remonté un coude du Kiang la Sainte Marie se montre toute joyeuse de nous conduire à ces nouvelles régions. Mou-tso-dan est dans le Tsin-yang shien à 100 lis S.E. de Taton et 30 lis E. de la sous-préfecture. Le pays de Mou-tso-dan est coupé de hautes montagnes boisées qui forment deux profondes vallées, dont l'une allant vers le Nord, l'autre vers le Sud. Le torrent navigable une partie de l'année, est une source de richesse pour les habitants, à qui il amène une foule d'amateurs pour l'achat de leurs bois ; bambous et céréales. — La rébellion, comme partout ailleurs au Sud du Kiang-nan y a promené la mort et la dévastation. Aux quelques indigènes qui leur ont échappé sont venus s'adjoindre des étrangers, descendus du Kiang-pé (Nord du Kiang), et du Hou-pé. D'après ce que j'ai pu remarquer ces trois éléments semblent s'être assez bien fusionnés ; ils annoncent indistinctement de bonnes dispositions.

Ne pouvant remonter le torrent jusqu'au bourg il faut quitter la barque et pénétrer plus avant à pieds dans la vallée. Pour apaiser notre soif, arrêtons-nous un instant au bourg et prenons une tasse de thé. Ne vous inquiétez nullement de l'animation de cette foule qu'attire auprès de nous la curiosité. Le ton respectueux de la plupart me fournit l'occasion de parler de Dieu et de notre sainte religion en ce pays, où assurément jusqu'ici nul missionnaire n'a eu l'honneur de me précéder. Veuille le Cœur infiniment miséricordieux de Jésus répandre, sur tous, les rayons de sa grâce et les disposer à recevoir les bienfaits de la Rédemption !

La journée s'annonçant plus chaude, profitons de la fraîcheur matinale et poursuivons notre route. To-yuen est le but. — To-yuen. — Ce village situé à 12 lis S. du bourg a vu il y a 6 ans arriver 5 familles d'émigrants qui y ont acheté des terres. Tout en se livrant à la culture, ils se sont mis à faire le petit commerce de minces bambous

qu'ils découpent, polissent et vendent en qualité de porte-pinceaux. Il y a un peu plus d'un an, un pauvre jeune homme de Tâton, ci-devant notre élève à Nganhin, est devenu leur aprenti. C'est lui que Dieu avait destiné à porter dans le cœur de ces braves gens les premières semences de la foi — Ils l'ont vu prier, ils l'ont questionné, ils ont cherché dans la simplicité de leurs cœurs, et le bon Dieu n'a pas dédaigné de s'abaisser jusqu'à eux. Leurs délégués sont allés à Tâton voir le Père et les Chrétiens — Ils sont revenus avec de bons renseignements et dès ce moment se sont appliqués à pratiquer nos usages. — Aujourd'hui ils demandent instamment la grâce du baptême. — Un catéchiste qui préalablement les avait visités m'avait annoncé que ces catéchumènes avaient un Kon-sou. Je m'étais figuré trouver une maison assez convenable. Mais bientôt la réalité me détrompa. On appelait Kon-sou une remise en paille ouverte à tout vent qui venait d'être abandonnée à nos gens à raison de 800 sapèques c'est-à-dire 8 sous. J'y entre en tressaillant de joie, j'avais trouvé quelque chose d'assez semblable à la crèche; j'y rencontrais des pauvres, des adorateurs du vrai Dieu, les privilégiés de son Divin cœur; que pouvais-je désirer de mieux? La nouvelle de mon arrivée est bien vite annoncée aux catéchumènes de deux autres localités. Ceux-ci accourent, et sans s'inquiéter de l'urgence des travaux, ils ne veulent plus me quitter — Je profite de ces excellentes dispositions pour compléter leur instruction religieuse, qui, Dieu aidant, ne laissa bientôt plus rien à désirer. Parmi eux était un bon septuagénaire, tout cassé par les épreuves de la vie — Son désespoir était de ne pouvoir retenir le plus petit bout de prières. Combien n'éprouva-t-il pas de soulagement quand il m'entendit le dispenser de toute étude ultérieure? A toutes les prières je substituai pour lui l'unique invocation des saints noms de Jésus et de Marie, qui par une grace spéciale sans doute, il ne cessa plus de répéter.

Sur ces entrefaites arrivait la fête de l'Annonciation — Ce jour, si cher au monde chrétien, devait être l'aurore d'une nouvelle vie pour nos pauvres catéchumènes, et l'annonce assurée de la rédemption pour beaucoup d'autres en ces nouveaux pays. L'eau baptismale a coulé sur le front de 16 d'entr'eux, et la chrétienté elle même a été mise sous les auspices de l'Annonciation dont elle portera le nom désormais.

La joie de nos néophytes après leur baptême m'aurait engagé à rester au milieu d'eux plus de temps, mais il valait mieux sous tous les rapports les laisser eux et la population encore indécise du voisinage, reprendre haleine et revenir à la charge quelques semaines plus tard. C'est ce qui me décida à tourner mes pas vers les villes de Tsin-yang et Che-tay.

. — Tsin-Yang. — Tsin-yang rasée par les rebelles, reprend de la vie. On y a déjà rebâti les principaux quartiers. La situation entre deux torrents au pied des montagnes l'expose à de fréquentes inondations. Elle n'en est pas moins le rendez-vous des commerçants entre Tâton et tout l'intérieur dont elle est la clef. Une autre source de bénéfice exceptionnel est le va et vient de 200,000 pèlerins qui y passent annuellement pour se rendre au grand pèlerinage de Kiou-foua-shan, montagne des neuf fleurs. Je ne vous donnerai pas ici la description de cette montagne si renommée. Rien de plus navrant pour un missionnaire que de voir se succéder ces processions de pèlerins. Ils sont tous en habit de fêtes et portent la plupart les insignes de leurs faux dieux. Ils s'avancent en rang, tenant allumés et bâtons d'encens et lanternes, marchant bannières déployées, au chant de leurs prières qu'animent les sons retentissants du tam tam. Le P. Bedon a formé une ligue contre ce pèlerinage. Il a mis la montagne sous le vocable de Saint Michel et a chargé ce puissant Archange d'en déposséder Satan. Joignez-vous donc à nous, afin que bientôt en témoignage

de reconnaissance, des processions 10 fois plus nombreuses viennent s'y rendre pour chanter les victoires de notre foi. Notons en passant que ces pèlerinages volontaires pour beaucoup, sont obligatoires pour les populations environnantes. La preuve en est dans ces affiches que l'on rencontre dans les grandes bourgades: "Tel jour de telle lune, procession générale à la montagne des neuf fleurs. Qu'il y ait un membre de chaque famille et que chacun prenne ses insignes - le départ se fera à telle place et a telle heure. — Des peines sévères seront infligées aux absents!"

Comme à Tsin-Yang nous n'avons nul pied à terre. force nous est de loger dans les auberges au milieu de tous ces pèlerins qui les encombrent. Il faudra que vous soyez bien en faveur auprès du lou-pan (Chef d'hôtel), s'il vous met au grenier; il poussera les prévenances à leur comble s'il vous offre deux banquettes et deux planches pour y étendre votre lit. Là encore il vous faudra bon gré malgré avaler la fumée du bois de sandal et endurer toute la nuit le tapage fait à tour de rôle en l'honneur des idoles. Parmi leurs pratiques une des plus solennelles est celle de l'arrivée et du départ où vous les voyez se mettre tous à genoux au milieu de la rue pour jeter les sorts, faire leurs prières et prostrations d'usage. La cérémonie dure environ 1/4 d'heure. Chaque fois que j'en ai été témoin, j'en ai eu le cœur navré, me disant que ces gens là en font plus pour se perdre que je n'en fais pour me sauver.

Une autre scène vue par mes catéchistes au Ya-men de Tsin-Yang vous dira combien le culte superstitieux a pénétré dans les usages de nos pauvres Chinois. C'était le moment même de l'éclipse. — Longtemps d'avance les courriers de la capitale en avaient annoncé le jour, l'heure et les rites à observer pour la circonstance. — En conséquence le Tche-Shien en grand costume, entouré des mandarins subalternes, de ses satellites et des bonzes de la ville, se tenait dans la principale cour du tribunal. Là au milieu des inscriptions appropriées à la circonstance, la voix du maître des cérémonies soutenue par le son des instruments donnait les commandements et Tche-Shien et sa suite de se prosterner et de se relever pour se prosterner et se relever encore. Puis les instruments se taisant, chacun se mettait à faire les supplications les plus vives au dragon pour qu'il ne mangeât pas la lune et laissât le genre humain jouir en paix de la lumière répandue par cet astre bienfaisant. Cette cérémonie a lieu à chaque éclipse et dure autant que le phénomène lui-même. Sortons d'une ville si asservie au démon et pour nous dédommager, allons donc, en suivant la route qui conduit à Chetay, respirer l'air plus pur des montagnes.

— Chetay. — Sans être dallée à l'instar des routes du Houé-tchéou, cette route est bien entretenue. Elle longe un grand torrent et pénètre dans une profonde vallée. D'innombrables villages laissent voir dans leurs ruines les vestiges de leur ancienne prospérité. La culture des terres est insuffisante à l'entretien de la population. Le Kiang-pé (partie nord du Kiang) y déverse en abondance ses productions coton, chanvre, poules, porcs, chats etc. Les vendeurs de chats sont ceux qui importunent le plus les passants. Un homme d'ordinaire porte une trentaine de ces animaux qu'il tient renfermés dans 2 grands paniers où ils ne cessent de miauler et de se battre. A la bonne saison qui est celle des vers-à-soie on les achète au prix d'une à deux piastres. Les rats étant fort friands du vers-à-soie le seul moyen de les éloigner des casiers est d'y tenir nuit et jour un chat à l'attache. — Par suite de la rareté des terres labourables, les jeunes gens et même la plupart des chefs de famille ont l'habitude de passer leur vie dans les grandes villes où ils se livrent au commerce. Ils rentrent chez eux une fois l'an pour rapporter, les uns les produits de leurs économies; les autres, et c'est le plus grand nombre, les infirmités et les vices contractés dans une vie débauchée. Les femmes en général restent les

gardiennes fidèles du foyer domestique. Aux soins du ménage elles joignent toutes l'industrie de la soie. En faire éclore les vers, les entretenir, recueillir les cocons, dévider ceux-ci etc. voilà l'occupation des 3/4 d'entr'elles. A la fin de la saison la plupart ont une centaine de francs de bénéfice.

Mais direz-vous, que sont toutes ces bandes de papier suspendues partout sur le bord des chemins, et au pied des montagnes? Hélas! c'est encore une des pratiques substituées au culte du vrai Dieu. Aux équinoxes les païens multiplient les sacrifices en l'honneur des ancêtres. Tous ceux que vous voyez ces jours-ci en chapeaux de cérémonie avec un panier à la main sont des gens qui vont faire les oblations sur les tombeaux. Ces oblations consistent en une jatte de riz cuit, une de viande, une de vin. Ces objets sont disposés en avant du tumulus sur lequel on attache les bandelettes découpées en guise d'enfilades de sapèques que vous voyez partout. On allume des paquets d'encens, des pétards, des lingots en papier, on fait quelques prostrations et l'on s'en retourne avec la conscience d'avoir rempli les devoirs prescrits par la piété filiale. Il arrive souvent que le vent soufflant avec violence, le feu passe du tumulus aux broussailles, de là aux montagnes et aux villages; or jamais les victimes de l'incendie n'oseront proférer un mot de blâme contre les auteurs de leur malheur, l'acte qu'ils ont rempli les rend inattaquables! Il est certains païens qui ont une dévotion spéciale pour les tombeaux abandonnés. Ils les recherchent avec soin et y font les oblations d'usage. Cette conduite leur vaut la réputation d'hommes de bien. — Vous avez aussi remarqué principalement au sommet des montagnes des pavillons portant des inscriptions monumentales. Ces pavillons ont de chaque côté des bancs à l'usage des voyageurs qui peuvent s'y reposer et désaltérer leur soif aux puits que l'on a creusés à leur intention. A défaut de puits, il y a l'eau transparente du torrent, plus souvent même une grande urne remplie de thé dont chacun peut boire à discrétion. Les inscriptions dont nous avons parlé mentionnent les noms de ceux à qui les passants doivent les rafraichissements pris à ce passage. On voit également par intervalle de petites tourelles hexagonales s'élevant du milieu d'un buisson. Ces petits monuments ont été élevés pour aider les gens de la profession à étudier le Fou-choui (direction du vent et des eaux) ce qui les met en état, croit-on, de trouver les places et directions voulues pour les tombeaux afin que les mânes qu'ils contiennent puissent demeurer en paix. Quoiqu'il en soit de la science de ces individus, le fait est qu'en leur glissant des piastres on leur fait dire ce que l'on veut. On les consulte de la même façon pour construire des maisons etc; que si plus tard il survient quelqu'accident, la première raison que l'on avancera, c'est que le Fou-choui n'est pas favorable. Aussitôt la maison sera démolie pour être rebâtie au milieu d'un chemin public, ou dans une position des plus ridicules. Les règles du Fou-choui l'ont statué ainsi, chacun s'incline et se tait. Cette croyance au Fou-choui a toujours été une arme puissante entre les mains des Chinois pour empêcher l'établissement et la construction de nos églises. Nous avons actuellement deux localités au district de Tchen-Kiang où les mandarins nous empêchent d'acheter sous prétexte que le Fou-choui s'y oppose. En parlant de Fou-choui nous oublions qu'il pleut, hâtons-nous donc de trouver un gîte pour passer la nuit. Inutile de chercher longtemps, c'est partout la malpropreté. Surmontons donc nos dégoûts, demain, s'il plaît à Dieu, nous aurons passé les gorges qui nous séparent de Chetay et pourrons retrouver notre petit chez nous.

Dieu a exaucé nos vœux, le temps s'est remis au beau nous voilà à l'entrée des gorges. Elles n'ont rien de remarquable sinon les deux chaînes de hautes montagnes qui les forment et les petites cascades qui en découlent. On en sort après deux heures d'une marche qui n'est pas trop fatigante. Ici les

montagnes s'écartent, la vallée s'élargit et donne place à de nombreux villages dont les plantations de mûriers nains font le plus bel ornement.

La ville de Chetay, située au sud de Tsinyang dont elle est distante de 95 lys occupe le centre de la vallée. Elle est bâtie sur le bord d'un torrent large d'un bon lys. Les deux ponts qui le traversent rappellent les temps primitifs. Ils consistent en planches liées entre elles et supportées par des pieux de 10 à 15 pieds de haut, le tout est relié par une grosse chaîne qui passe d'une rive à l'autre. Les nombreuses brèches faites au mur de la ville d'une part indiquent les hauts faits des rebelles; d'autre part elles dévoilent l'indolence de nos Chinois et l'état de décrépitude où ils s'enfoncent.

Entrons dans la ville — Quelle solitude et quelle désolation! De belles rues dallées, çà et là des débris de pè-leu (arcs de triomphe), quelques tse-tan, (temples des Ancêtres), certains portiques dorés, tous souvenirs d'un brillant passé; puis çà et là des boutiques et des habitations perdues au milieu des ruines; voilà toute la ville, vous y chercheriez en vain autre chose. Pourtant je me trompe. Au centre de la ville se trouve un vaste enclos dont le portail et les vastes édifices valent la peine d'une visite. L'an dernier, j'ai eu avec le P. Bedon l'honneur de recevoir l'hospitalité durant près de 3 semaines. On m'a fait croire de prime abord que le Tche-shien, dont cet établissement est le vrai tribunal, le trouvait trop vaste; que d'ailleurs il lui répugnait d'habiter ce tribunal reconstruit par les rebelles, par conséquent il lui préférait un autre local, à savoir celui des examens. Cela nous étonnait d'autant plus que ce dernier est des plus misérables. Quelques jours plus tard, nous avons connu le vrai motif de cet abandon. — "Pères, nous dit un employé du Lo-ie, êtes-vous en paix dans cette maison? ne vous y trouvez-vous pas incommodés? et la nuit votre sommeil n'est-il pas interrompu par de grands fracas, des cris et l'apparition d'esprits tout en feu? Non, lui dis-je, nous n'entendons rien ni ne voyons rien; la nuit nous dormons parfaitement tranquille. — Mais quoi donc?... qui êtes-vous?... Quel est votre secret?... Voilà trois Tché-shien qui ont essayé successivement d'y habiter, ils n'ont jamais pu y rester parceque le Fou-choué est mauvais et qu'elle est pleine d'esprits malfaisants". Quelques jours plus tard, le Tché-shien lui-même voulut connaître notre secret. Un brin de confiance en Dieu, ai-je répondu, et pas autre chose. Notre homme est resté ébahi, mais il s'est bien gardé d'essayer la recette..

Si comme nous l'avons dit, Tsin-Yang est infecté de superstitions, Chetay ne l'est pas moins. Voyez un instant ces paniers en osier accrochés au mur de la ville, voyez à ce coin de rue cet arc de triomphe avec l'inscription qu'il porte, jetez enfin un coup d'œil sur cette baraque en paille que l'on est en train de démolir et jugez. Les corbeilles en osier contiennent des chats qui ont cessé de vivre. Le chat mort, est ici l'objet d'un culte spécial, personne n'oserait l'enfouir. On lui rend le même honneur qu'aux têtes des malfaiteurs à qui le glaive du bourreau a fait justice. — Cet arc de triomphe a été érigé dans les siècles antérieurs en mémoire d'une jeune fiancée agée de 15 ans. Son futur étant mort elle s'est pendue pour être en état de partager le sort de celui qu'elle n'a pu servir en ce monde. Cette conduite lui a valu les honneurs de l'apothéose. L'arc de triomphe est là pour louer sa belle action et la proposer comme modèle de fidélité conjugale aux jeunes personnes, qui lui brûlent en conséquence de l'encens et la vénèrent comme leur divinité tutélaire. — Enfin venons à la baraque de paille que l'on démolit. Un homme riche, père de famille était tombé malade le mois dernier. Médecins et sorciers, tous furent bientôt désespérés. — Laisser le malade expirer dans sa maison au milieu de sa famille serait vouer

aux plus grands malheurs toute sa postérité – Son fils donc, aidé de ses autres parents, bien vite eurent arrangé la cabane de paille en question pour y déposer les membres déjà glacés du moribond. Son agonie pas plus que son trépas ne se firent attendre, cela se conçoit – Suivant les rites, son fils lui a fait à grands frais les honneurs de la sépulture. Aujourd'hui les Convives qui viennent de faire les libations du festin vont couronner la fête en mettant le feu aux débris de la baraque en démolition dont les cendres seront un nouvel hommage payé à la piété filiale telle que l'entendent les païens de Chetay!

Détournons nos regards de toutes ces pratiques si superstitieuses et rendons-nous dans cette pauvre maison que vous voyez là bas surmontée d'une croix; prions y Dieu, Notre Père qui est aussi le Père de ces infortunés, de les prendre en pitié. Puissent-ils tous briser les entraves qui les retiennent dans l'esclavage de Satan! Puissent-ils fidèles à leur Créateur, se montrer ses vrais enfants et devenir un jour les héritiers de sa gloire! – Depuis un an et demi, nous avons livré et subi bien des assauts. Aujourd'hui la place est conquise; les préjugés s'en vont également. La majeure partie de ceux qui viennent chez nous se conduisent à souhait; ils partent satisfaits de notre doctrine. Mais la peur, cette maudite peur! entrave tout, nul ne veut briser la glace le premier, chacun attend que d'autres se déclarent. Qu'un seul se mette résolument en avant et le branle sera donné. Vos bonnes prières ainsi que celles de nos Pères et Frères à qui je recommande spécialement ces braves gens me donnent l'assurance que bientôt nous aurons cet homme de cœur si désiré. Quoiqu'il en soit de leur culte idolâtrique, il est certain que la simplicité et la droiture de ces montagnards si malheureux leur obtiendra en récompense le don inestimable de la foi, c'est là ma profonde conviction et mon souhait le plus ardent.

Reverentiæ Vestræ.

Infimus in X.º Servus.

Seckinger. S.J.

Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Taillan. – Mai 1875. – Honneurs rendus au Poussah Cé-Mo.

...... Je parcours en ce moment la fameuse route qui conduit à Mo-chan, montagne qui sépare le Tchen-Kiang-fou, du Kiang-ning-fou ou Nankin. C'est la fameuse montagne où est batie la pagode du fameux poussah, appelé Cé-mo. Ce poussah est sans contredit la divinité la plus honorée des païens du Kiang-nan. Toutes les pagodes qui couronnent les crêtes des collines et des montagnes du Kiang-nan sont consacrées à Cé-mo. J'ai l'honneur d'avoir des Eglises et Chrétientés près de ces plus fameuses pagodes. Tsi-Koué ghiao où est l'église de Voui-nan-men, où j'ai été lapidé le 24 Avril 1873, est près du Ta-hou, où se trouve une grande pagode du dieu Cé-mo: Téghiao, où est ma plus belle église est à 1 ly de Sicoé, dont la crête est couronnée d'une pagode de Cé-mo. Plus de 30,000 pèlerins viennent l'honorer le 25, 26, 27 Mars. C'est justement la fête patronale de la Chrétienté de Téghiao, 25 Mars, annonciation. J'ai pu voir, examiner tout ce que ces milliers de pèlerins dévots font pour leur poussah. Plus de 100 processions viennent à Téghiao en ces 3 jours. Chaque procession compte de 500 à 1000 pèlerins. Parmi eux il en est qui portent tam tam suspendu au bras avec des ficelles dans la chair vive. Plus le pèlerin tape rude, plus la douleur est grande! C'est le pognan hen « reconnaître le bienfait dû aux parents » Le soir, vers 6h, se fait une procession générale qui commence au bourg même à l'extrémité Occidentale, près de notre eglise. Chaque pèlerin a un petit

poussah qui représente Cé-mo ; et de l'autre main, une lanterne ; à chaque pas, tous les pèlerins font une prostration à la petite statuette de cé-mo, en chantant ses louanges et en frappant du tam tam... On ion cé, à 2 lys de Sasinghiao et 3 lys de Kentsenghiao, Chrétientés de Kin-Koué, est une pagode encore plus considérable et qui attire plus de pèlerins que Téghiao, c'est encore cé-mo... A Wei cé, montagne de Wousi, le 28 de la 3e lune, plus de Cent mille pèlerins accourent de tous côtés pour honorer le fameux cé-mo... Hé cé, près de la chrétienté de Hencé, a sa crête couronnée de 7 pagodes dédiées à cé-mo. En moins d'une heure j'ai compté 80 barques portant toutes de 20 à 30 pèlerins revenant de Hécé ; sur toutes, on récitait une espèce de chapelet, qu'ils débitent en chantant, comme nos Chrétiens récitant le rosaire. C'est là où j'ai été témoin d'une scène qui m'a fait impression : à l'arrivée de chaque barque de pèlerins, il y a sur la rive 20 à 30 jeunes gens de 20 à 25 ans, habillés d'habits de cérémonies ; ces jeunes gens reçoivent les pèlerins dévots au Cé-mo de Hécé ; Ils sautent en cadence et en chantant. A Tsin-Wan-cé, au pied de laquelle nous avons 5 Chrétientés, le 3 Mai est la grande fête du cé mo dont la pagode couronne la colline et qu'on aperçoit à 10 lieues à la ronde : il y avait tant de dévots pèlerins le 3 Mai 1873, qu'à force de brûler les papiers de superstitions, un incendie formidable a pris aux draperies et a brûlé la pagode ; Celle-ci est rebâtie à neuf, Mai 1875. La grande pagode de cé mo, celle dont je veux vous parler, celle qui couronne la montagne qui sépare Nankin de Kintan, efface en grandeur toutes les autres. Pendant un mois, vous voyez les pèlerins païens, quitter San-Kiang-fou, Sou-tcheou-fou, Tchan-tcheou-fou, Tchen-Kiang-fou, Kiang-ning-fou, San-tcheou-fou etc. se rendant à Meochan en frappant du tam tam, criant leurs prières diaboliques. Chaque barque a son drapeau, sur lequel est écrit : Meochan, Zo-chian. La grande fête de cé mo à Meo-chan a lieu au Tsin-min (printemps). Des centaines de mille de pèlerins s'y transportent tous les ans. Les uns mettent un mois, six semaines aller et revenir. J'ai vu des vieilles qui pendant 6 mois filaient le coton et la toile pour amasser 20,000 sapèques qu'elles devaient dépenser au pèlerinage de cé-mo. La grande pagode de cé-mo avait été brulée par les rebelles Chan-maos et les pèlerins ont recommencé à y aller en avril 1867. En deux ans, d'immenses bâtiments ont été rebâtis. Chaque pèlerin devait transporter, qui une brique, qui une pierre, qui un sceau d'eau. Tous les frais de transports ont été faits par les pèlerins.

Ne vous étonnez donc pas, Mon Révérend Père, de l'empressement de nos Chrétiens du Kiang-nan, pour venir honorer la Ste Vierge, en son nouveau sanctuaire à Zo-sè. Eux aussi dans leur pauvreté, ils ont été admirables, en moins de 3 ans, ils ont donné plus de 20,000 piastres, pour la construction de la magnifique Eglise de N.-D. Auxiliatrice, bâtie elle aussi, sur la crête de la Colline, dominant toute la magnifique plaine du SanKiangfou. On voit l'Eglise de tous côtés, à perte de vue. Nous nous y rendons en pèlerinage avec nos Chrétiens, plus de 250. Eux aussi ils perdent 15 à 18 jours de leurs travaux. Nous allons de nouveau y offrir un Cœur d'or, pour remercier la bonne mère de sa protection visible sur le pasteur et le troupeau. Vous savez que le 3 Avril de cette année, la Ste Vierge, à Zo-sè, m'a rendu subitement la santé, je revenais à Shang-hai pour y mourir, mais je n'y ai pas pris aucun remède et cependant dès le 14 Avril j'étais à mon poste, et je n'ai pas cessé de prêcher, missionner, baptiser etc.

Royer S. J.

Lettre du P. Palatre au P. Taillan.

Mission de Ning-ko-fou.

P. C.

Je veux aujourd'hui vous parler de la 3e Mission de la section de Nankin, c'est-à-dire celle de Ning-ko-fou. – Située au N.E. de celle de Ngan-kin, elle se compose des préfectures de Tai-ping, Ning-ko et Hoei-tcheou, comprend quatre districts en formation et n'est établie que depuis quelques années.

Un mémoire écrit sur cette Mission par le P. Le cornec, qui en est le ministre, et adressé vers la fin de janvier au R.P. Foucault, me servira d'entrée en matière. Je vais le copier textuellement, parce qu'il vous donnera une idée exacte et complète de l'état religieux de cette partie du Ngan-hoei. Ce travail achevé, j'arriverai au récit des faits signalés par les missionnaires dans leur correspondance, depuis le mois de septembre 1874. " Des relations détaillées vous ont appris, dit le P. Le Cornec au R.P. Foucault, nos travaux en ce pays, nos succès aussi bien que nos espérances. Toutefois, comme les choses de ce monde ne sont point durables, il ne sera pas inutile de vous faire connaître ce que nous retrouvons aujourd'hui à Ning-ko-fou. – Il y a trois ans, les routes de Siu-tsen, où nous avions notre église principale, étaient, vous le savez, sillonnées chaque jour par une multitude nombreuse, tantôt pacifique et tantôt bruyante. Les uns venaient sans apparat; d'autres faisaient entendre de joyeuses fanfares, mêlées aux détonations des jours de fête : c'étaient des catéchumènes qui venaient s'inscrire en masse des quatre coins du Suen-tchen-hien, du Nin-ko-hien, du Kien-pin et du Kouam-té-tcheu. En une seule journée, 40, 50, quelquefois même 100 personnes venaient frapper à notre porte, demander à se faire chrétiens, et emportaient en s'en retournant des images et des livres de prière. A quelle classe appartenait cette foule ? Nous étions en droit d'attendre qu'elle se composât avant tout des rares débris de la population indigène, échappés au glaive des rebelles. Le malheur en effet est une bonne école ; et certes, le malheur ils l'avaient connu. Heureux autrefois, entourés d'une nombreuse famille, les habitants du Ning-ko-fou vivaient en paix dans de somptueuses demeures. Le riz et le froment s'entassaient dans leurs greniers; le thé, la soie et mille fruits livrés au commerce attiraient dans leurs montagnes l'or de l'étranger. La terre leur prodigua ses biens jusqu'au jour où parurent les premières hordes des Rebelles à la longue chevelure.

Ignorant ce que voulaient ces bandes, ils n'eurent pas l'idée de fuir; et lorsqu'ils connurent le fléau, que leur envoyait le ciel, il était trop tard. A peine purent-ils se réfugier sur le sommet de leurs montagnes, ou se cacher dans leurs cavernes. Les moins prompts à fuir furent emportés par le torrent jusqu'à Shang-hai, ou jusqu'à Ning-po; et, lorsque plus tard ils revinrent, le pays était désert. Ils ne rencontrèrent que des maisons vides, des villages ruinés, des terres en friche et des bêtes fauves cachées dans les hautes herbes ou les broussailles. Près du foyer de la famille quelques ossements attestaient que plus d'un était venu mourir au lieu qui l'avait vu naître. Les autres ne descendirent point de leurs montagnes. Entourés pendant trois ans par les rebelles, ils n'osaient même allumer du feu de crainte d'être trahis par la fumée. Le riz ou le froment pilé furent d'abord leur nourriture; puis plus tard quelques racines, enfin tout leur manqua; et ils moururent victimes d'une affreuse misère.

Par quels crimes ce peuple avait-il irrité la justice divine ? je l'ignore ; mais la vengeance a été terrible. Tout a été emporté à la fois; et le fléau de Dieu semble n'avoir laissé quelques survivants que pour servir

de témoins à cette horrible catastrophe. A l'heure qu'il est, restés en petit nombre, la plupart sans famille, ils ont peine à se procurer la nourriture de chaque jour. Leurs bois sont coupés; leurs beaux arbres fruitiers ont disparu sous la hache étrangère; leurs terres sont cultivées par d'autres colons; et leur regard ici-bas ne se repose plus sur rien qui les console. — Nous savons qu'il n'est pas rare de voir la Providence frapper de ces grands coups sur les âmes qu'elle veut appeler plus spécialement vers le Ciel: il nous semblait donc naturel que ces hommes levassent leurs regards vers Dieu et vers ce Ciel d'où pouvait leur venir encore l'espérance. Du reste, nous avons souvent frappé à leur porte et presque toujours nous avons été les bien venus. Le thé, le riz même nous étaient offerts; quelques-uns nous ont donné jusqu'à des maisons; et nous voyions le moment où nous allions purifier leurs cœurs dans les eaux du baptême. Mais les voies de Dieu sont incompréhensibles, et semblent quelquefois vouloir déjouer les espérances des hommes. Jusqu'ici tout ce que nous avons semé de bon grain dans ce terrain sillonné par la foudre est resté sans vie; ou, si par hasard il a un moment germé, ce n'a été que pour se dessécher ensuite, et mourir. Cette consolation qu'ils auraient trouvée sur la route du ciel, ils l'ont demandée à l'opium et au jeu. Quelquefois même ils ont mieux aimé rester dans les froides régions de l'isolement, le cœur dominé par la haine; haine contre les rebelles, premiers auteurs de leurs maux; haine contre les étrangers, envahisseurs des antiques domaines de leurs familles, haine contre nous qui venons poser en face du culte des ancêtres un autre culte réclamant le monopole de l'adoration. Si donc ils ont parfois grossi cette foule qui parut jadis dans les sentiers de Sin-tsen, ce fut toujours en bien minime partie, et sans un dessein sérieux d'adorer le vrai Dieu. — Près d'eux habite depuis quelques années une population plus simple, plus grossière et beaucoup plus nombreuse, descendue des province du Ho-nan, du Hou-nan et du Hou-pé. C'est comme une race à part, ayant ses mœurs, son langage particulier, et jusqu'à ses magistrats d'un ordre inférieur.

Or, il est arrivé que cette masse s'est ébranlée pour venir vers nous. Un mot d'ordre avait été vraisemblablement donné par quelques chefs, car nous n'avions entre les mains aucun instrument capable de produire un ébranlement aussi universel. Les miracles ont été rares, à peine quelques guérisons sortant du cercle de la nature, point de ces maladies dites diaboliques qui disparaissent devant un signe de croix ou devant un peu d'eau bénite. Enfin les missionnaires eux-mêmes n'avaient pu parcourir le pays, pour y jeter la semence de la parole divine. Mais la Providence avait ses voies.

Parmi ces nouveaux venus, quelques centaines avaient apporté sous leurs haillons le trésor de la foi et des mœurs chrétiennes. Les premiers qui arrivèrent furent décimés à plusieurs reprises par la misère et les maladies, et de toutes ces caravanes de vieux chrétiens que le Yang-tze-Kiang a vu descendre vers nos rivages, la moitié à peine a survécu. Jetés au milieu de ces plaines incultes, sans nourriture, sans habits, sans moyens de travail, minés par les maladies, ayant à peine un reste de force pour se soulever, ils furent heureux de trouver ici la religion chrétienne, dont l'affection maternelle ne se dément point. Les remèdes furent distribués aux malades; la nourriture, les habits aux indigents, les moyens de travail à ceux qui avaient encore un peu de force, les consolations à tous. Les anges de Dieu eurent à enregistrer une foule de bienfaits ignorés des hommes et payés plus tard d'un peu d'ingratitude; mais la charité produisit ses effets. Les païens, spectateurs

d'une scène si nouvelle, n'y restèrent pas indifférents ; plusieurs vinrent réclamer assistance et consolation ; et la religion chrétienne apparut à ces affligés comme la protectrice de toutes les misères. Le cœur était gagné et les convictions suivirent bientôt l'impulsion du cœur : les païens vinrent inscrire leurs noms sur nos registres et augmentèrent les rangs éclaircis de nos chrétiens. Mais il y a eu d'autres mobiles. Pour quelques-uns, en trop petit nombre hélas ! ce fut un motif religieux. En posant le pied sur le sol de ce pays, ils y ont cherché en vain leurs divinités, leurs pagodes et leurs bonzes. Tout cela avait été balayé par la tempête ; il ne restait plus que des ruines, et sur la façade de ces maisons à demi renversées on apercevait encore le caractère Fo ou Bonheur, tracé jadis par la main des indigènes. Cette mensongère inscription debout sur les ruines était bien de nature à leur faire chercher un bonheur moins vide, une fortune plus à l'abri des révolutions. Ce besoin du culte, ce coup d'œil jeté au delà de la tombe, un certain parfum que la religion chrétienne offre aux cœurs purs, les attirèrent vers nous. Ils se donnèrent sérieusement à Dieu, et peu d'entre eux ont défailli sur le chemin.

Il est une autre voie moins pure, moins belle, mais plus ordinaire, c'est le besoin de l'agglomération, la nécessité de former un corps pour se sentir en force. Ce besoin, si général en Chine où le système des corporations est organisé sur une vaste échelle, devenait plus fort pour des exilés réunis de divers pays. Une certaine réputation de droiture et de force, le prestige même du nom Européen leur fit voir dans la religion chrétienne le lien le plus sûr ; et ils vinrent eux aussi se ranger sous notre étendard. D'autres, tracassés fréquemment par les employés des mandarins, par les indigènes, quelquefois même par des compatriotes plus hardis et plus pervers, sont venus s'abriter sous les murs de notre église et chercher protection auprès de nous. D'autres enfin, et en grand nombre, se voyant dans un pays où toutes les propriétés étaient encore incertaines, où les indigènes leur réclamaient chaque année une partie de la récolte, s'imaginèrent que, devenus chrétiens, ils seraient dispensés de ce servage onéreux. Espérant donc être maîtres et non point seulement colons, ils vinrent grossir le nombre de nos catéchumènes. C'était l'appât tendu par la main de la Providence à toutes ces âmes qui ne respiraient que l'élément matériel, et qui par suite n'offraient point d'autre prise. C'était la grâce du moment ; et, chez plusieurs, cette grâce a peu à peu dégagé l'âme de la matière, l'a élevée vers les hauteurs du surnaturel, l'a lavée dans les eaux du baptême ; et lui a fait produire de beaux fruits de vertu. D'autres, en plus grand nombre, n'ont point persévéré. Le lien qui nous les avait unis est tombé en poussière, comme tombent à la longue toutes les choses matérielles. Les uns, contents d'avoir inscrit leurs noms sur nos registres et d'avoir emporté une image d'Epinal comme un talisman contre les tracasseries des mandarins, ou les vexations des indigènes, se sont endormis dans une indifférence dont ils ne veulent plus se réveiller. Elevés un moment vers le ciel par la main de Dieu, ils se sont laissé retomber de leur propre poids, se sont collés davantage à la terre, et sont devenus plus inabordables que les païens eux-mêmes. D'autres, moins coupables, mais non moins infortunés, ne reparaissent plus dans les sentiers de Sin-tsen. Toutes ces brillantes espérances qu'ils avaient fait concevoir se sont évanouies, ou plutôt ont été écrasées par la force ; car, quelques mois après leur inscription, la persécution sévissait dans le Kouam-te-tcheu et le Kien-pin. Les mandarins avaient juré d'exterminer le nom chrétien. Eux et leurs hommes parcoururent

le pays, déchirant les images, poursuivant les catéchumènes, les frappant de verges, les mettant à la torture, et souvent exigeant une formule d'apostasie. L'histoire de ces faits vous est assez connue; il serait inutile de la retracer ici.

Mais ce qu'il est important de signaler, c'est la dévastation produite en ces deux pays par la persécution. Deux ans se sont écoulés depuis, mais la plaie est encore ouverte. Le souvenir des misères passées vit toujours au milieu de ces catéchumènes, et la crainte reste assise à leurs foyers. Ils reçoivent le missionnaire comme on reçoit un étranger et un inconnu. Ils n'avoueront pas qu'ils se sont fait inscrire pour embrasser le Christianisme; et quelques-uns même, à l'approche du missionnaire, ferment leurs portes, comme s'ils voyaient encore les chaînes et les verges des mandarins. Quand verrons-nous rompre cette glace? Je l'ignore. Quand reviendra le printemps? C'est le secret de Dieu. Dans le Kouam-te-tcheu les autorités sont depuis longtemps moins hostiles; mais des bruits sinistres sont encore répandus dans ce malheureux pays. La tactique du démon est d'effrayer ces populations simples et crédules; et les choses les plus futiles deviennent pour elles un épouvantail. En quelques endroits cependant le ciel devient plus serein; et il s'opère un mouvement de conversions. Ainsi, dans un village du Kien-pin trente familles redemandaient hier des images et des livres.

Mais rien ne fait présager que nous revoyions venir vers nous les masses des anciens jours. – Hâtons-nous toutefois d'ajouter que, si quelques-uns se retirent, il en est d'autres qui viennent. Chaque semaine s'inscrit quelque nouvelle famille; et ces derniers venus, plus sincères et plus éprouvés, marchent aussi plus résolument dans les sentiers du Christianisme. Aussi nos catéchumènes sont-ils encore nombreux. J'ose dire qu'ils le seraient encore beaucoup plus, si nous avions les instruments nécessaires à leur formation.

Ces exilés viennent en effet dégagés de beaucoup d'entraves. Ils ont laissé de l'autre côté du Yang-tze-Kiang, les temples, les tombeaux et les tablettes de leurs ancêtres; leurs pagodes ont eu le même sort, et leurs divinités même, trop lourdes pour le transport, ont dû rester sur le rivage de la patrie. A peine si quelques-uns apportèrent avec eux une statue de la Déesse Koan-in, adorée de génération en génération par leurs ancêtres. – De plus, ces masses attirées dans les vallées du Ning-ko-fou par l'espoir du bien-être, appartiennent en général à la population simple de la campagne, moins corrompue et moins orgueilleuse. Les lettrés sont rares parmi ces émigrés.

On rencontre à peine quelques bacheliers disséminés dans ces vastes sous-préfectures. Pour nous donc n'existe point la barrière que la culture littéraire vient si souvent dresser devant l'humilité du Christianisme. Nous n'avons pas non plus à briser ce rempart dont l'esprit de caste entoure les riches villages possédés par une seule famille, et où l'étranger n'est point admis à fixer sa demeure. Etrangers eux-mêmes dans ces régions, les émigrés ne voient pas d'un mauvais œil un étranger au langage barbare. Cette communauté de condition tend même à les rapprocher. Un vaste champ s'offre donc à nous; un terrain neuf nous entoure; mais hâtons-nous, car ce terrain ne restera pas longtemps inculte. Ces hommes ont besoin d'une religion. Si nous ne les attirons pas, ils relèveront leurs pagodes. Il faut donc nous hâter pour ne les laisser ni aux superstitions boudhiques, ni au protestantisme. – Le Boudhisme en effet relève ses temples; ses bonzes ont reparu à des intervalles; ses tam-tam et ses tambours ont commencé à retentir, et ses drapeaux triangulaires ont donné en plusieurs endroits le signal de la lutte. – De son côté le Protestantisme est loin de s'endormir. Deux catéchistes avant-coureurs sont établis à Kouam-te-tcheu et répandent leurs livres. D'autres

rôdent autour de Ning-ko-fou, et n'attendent qu'une occasion pour s'y installer. Ils l'auront fait dans quelques mois; et nous ne parcourons point ces riantes campagnes, sans nous demander si elles ne seront pas bientôt à l'ennemi. Pour moi, voyageant seul sur ma mule dans ces belles et populeuses vallées, j'ai ramené bien des fois ma pensée vers d'autres peuples et d'autres régions. Je voyais au loin la France avec les nombreux ouvriers qui la cultivent, avec ce pain de chaque jour distribué aux fidèles par des milliers de prêtres; et ici hélas! « Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis! »

Le manque de missionnaires pourrait être compensé en partie par de bons catéchistes; mais ici encore un vide immense. Il est difficile de recruter ces ouvriers dans nos écoles de Shang-hai à cause de l'antipathie que nos émigrés du Hou-pé éprouvent contre tout ce qui est du Kiang-nan, peut-être par un reste de haine et un ressentiment secret déposé dans leurs cœurs par les vexations des indigènes. Dans les rangs de nos chrétiens nous en trouvons bien peu à la hauteur d'une si noble fonction. Chez les anciens il est rare de rencontrer même une teinte d'instruction littéraire. Ils ont presque tous puisé la science de la religion au foyer domestique, et n'ont jamais paru sur les bancs d'une école. Les néophytes ont en plus grand nombre quelques connaissances des livres; mais leur conversion ne date que de deux ou trois ans. Comment pourront-ils inoculer à ces masses un esprit qu'ils n'ont eux-mêmes qu'imparfaitement; et ne mêleront-ils pas le poison au breuvage offert à ces âmes qui viennent se désaltérer aux sources chrétiennes?

Pour combler autant qu'il est en nous ce vide immense, nous avons établi, cette année, une école spéciale pour la formation des exhortateurs. Un catéchiste est toujours au milieu d'eux; un missionnaire leur adresse de fréquentes instructions; et nous espérons qu'au sortir de cette école, ils iront répandre l'esprit dans leur famille d'abord, puis dans leur entourage. C'est en effet notre unique ressource d'installer un maître dans chaque village, car nos néophytes ne sachant point lire pour la plupart, ils ne peuvent trouver dans les livres de religion qu'une lettre morte. Où donc iraient-ils chercher la science? ce ne sera pas au sein de leur famille où elle est ignorée, ni dans le voisinage où elle est inconnue. Ils ne peuvent venir à nos écoles, sans laisser dans la détresse une famille dont ils sont l'unique soutien.

Mais supposons que nous puissions installer ce maître, que nous ayons un homme à cet effet, que la pauvreté ne les empêche pas de pourvoir à son entretien, comment se fera encore pratiquement l'instruction? Toute la journée ces hommes, qui vivent d'un travail continu, ont été occupés aux durs labeurs des champs, et retournant chez eux pour prendre le repas du soir, ils sentent le besoin de se reposer. En été la nuit est trop courte pour leur demander d'en sacrifier une partie. L'hiver seul offre quelques ressources; mais hélas! quand le vent souffle dans ces cabanes en paille, ou dans ces maisons à demi ouvertes, on aime mieux s'envelopper dans une épaisse couverture et s'étendre sur sa natte que de rester à bégayer péniblement quelques prières difficiles à comprendre.

Les excuserons-nous? non; mais nous les comprenons et nous espérons que Dieu leur fera miséricorde au dernier moment. J'ai vu plus d'un exemple de ces ouvriers de la dernière heure, longtemps exhortés à apprendre les prières, longtemps sans efforts sensibles, et qui, sur leur lit de mort, entrevoyant de plus près les lueurs de l'éternité, demandent le baptême avant de paraître devant Dieu. Une des choses qui m'ont le plus touché dans ces pays, c'est le soin de la Providence à procurer le salut des moribonds. Il n'est pas rare

de rencontrer des catéchumènes ou même des païens qui n'attendaient que le baptême pour mourir; et les égarements qui surviennent parfois dans nos voyages ont leur raison d'être. Plus d'une fois la Providence s'en est servie pour le salut d'un moribond, le baptême d'un enfant païen, ou l'inscription d'une famille qui n'attendait que le passage d'un Père pour se déclarer chrétienne. – Cette année, au mois de Mai, portant les derniers sacrements à un malade au village de Tchang-tsen, j'appris qu'à côté la femme d'un néophyte était malade. Elle n'était point baptisée, n'ayant pas appris la doctrine nécessaire. J'allai donc la visiter, et l'interrogeant je reconnus bien vite qu'elle n'avait pas reçu du ciel une dose de capacité suffisante pour apprendre quelque chose. Mais les âmes simples sont aussi des âmes pures, et les âmes pures s'élèvent facilement vers Dieu. Celle-ci n'avait plus qu'un désir, recevoir le baptême, afin de voir s'ouvrir devant elle les portes de l'éternelle béatitude. Ses vœux furent satisfaits. Après une instruction sommaire, l'eau sainte purifia ses souillures, et le lendemain j'appris qu'elle n'était plus de ce monde.

Un mois plus tard, au village de Siu-tsen, une jeune femme païenne se mourait de la poitrine. Sympathique depuis longtemps à la religion du vrai Dieu, elle n'adorait plus les idoles, malgré les remontrances de sa belle-mère. Aussi le bon Dieu ne voulait-il point laisser périr cette âme bien disposée. Dans le même village vint à mourir un menuisier chrétien. Le jour de l'enterrement, pendant que les chrétiens, après l'avoir conduit à sa dernière demeure, s'en retournaient murmurant quelques prières, cette femme couchée sur son lit se mit à crier: "Oh! voyez le menuisier comme il est beau! Il a de beaux habits comme les mandarins; il monte... il monte... le voilà qui monte au ciel!" Et à l'heure même elle demandait le baptême pour monter au ciel à son tour. Ses vœux furent exaucés; et le lendemain de son baptême, elle s'envola aussi vers le ciel qu'elle avait si merveilleusement entrevu. Elle n'y monta point seule, car trois mois plus tard, sa belle-sœur atteinte de la même maladie, et se sentant mourir, demanda aussi le baptême. Quelques heures après l'avoir reçu elle expirait à son tour, l'âme en paix, et laissant à sa famille un bel exemple qui sera sans doute suivi par plusieurs. – Une autre miséricorde du bon Dieu venait nous consoler, il y a quelques jours.

Un jeune néophyte, élevé et instruit dans nos écoles de Shanghai, était venu, il y a quatre ans, prêter à l'œuvre d'évangélisation de ce pays le concours de ses talents. Ses débuts ne furent pas sans succès: il monta vite, mais hélas! pour tomber. Il quitta notre service, se fit homme d'affaires et, d'après quelques-uns, se mit à fumer l'opium. A l'église il parut rarement, cessa d'accomplir ses devoirs de chrétien, et se fit considérer comme pratiquement apostat. Alors aussi la main de Dieu se retira de lui; il tomba dans la misère. Il y a un mois environ, il fut atteint d'une maladie de langueur qui devait le conduire au tombeau. Sentant approcher la mort, et entrevoyant déjà les jugements de Dieu, il revint à lui-même: faisant appeler un missionnaire, il demanda publiquement pardon du scandale qu'il avait causé; puis reçut avec édification les derniers sacrements. Enfin revêtu, nous l'espérons, d'une nouvelle robe d'innocence, il s'envolait, le lendemain, vers un monde meilleur. – Mais si nous avons la consolation d'ouvrir le ciel à ceux qui s'en vont, nous ne négligeons point ceux qui demeurent. Tous ont un droit égal à notre affection et à nos soins; et nous travaillons, comme l'Apôtre, à nous faire tout à tous. Il est pourtant une portion de notre vigne que nous cultivons avec plus de prédilection; c'est l'enfance. La jeune génération prend plus facilement le moule chrétien que tous ces hommes vieillis dans le paganisme. Chez les enfants nous bâtissons dès le fondement, et nous consolidons plus facilement la foi que

dans ces natures païennes. Aussi les superstitions n'ont-elles point de plus redoutables ennemis que les enfants. Au mois de Mai dernier, un missionnaire allait visiter pour la première fois une dizaine de familles catéchumènes au village de Tchang-tsen. Les pancartes superstitieuses n'avaient pas encore été enlevées; les statuettes même étaient encore honorées dans plusieurs familles. Mais à peine le missionnaire eut-il condamné tous ces insignes du démon que les enfants se mirent à l'œuvre. Parcourant l'une après l'autre toutes les maisons du village, ils enlevèrent toutes ces vieilleries, déchirant les pancartes ou les jetant au feu; ils ne firent grâce à aucune, et personne n'osa s'opposer à cette audacieuse entreprise. Dans un autre village du Ning-ko-chien, une famille était depuis longtemps catéchumène; et quelques-uns de ses membres étaient même baptisés. Suivant l'usage reçu dans toutes nos familles chrétiennes, ils avaient affiché une image à l'endroit le plus honorable de la maison; mais par derrière, le chef de famille avait placé une statue de la déesse Koan-in, qu'il adorait encore en secret. Il ne devait pas l'adorer longtemps, car l'un des enfants n'attendait qu'une occasion favorable pour faire disparaître l'objet superstitieux. Un catéchiste étant venu à passer, il saisit sans scrupule la pauvre déesse, et la lui porta comme une bonne aubaine. Le chef de famille était présent et n'osa rien dire. Il gronda fortement après, mais trop tard; la déesse était déjà en cendres. - Pour instruire l'enfance, des écoles ont été ouvertes sur plusieurs points, l'année dernière. Les enfants sont venus en bon nombre. Les parents n'ont pas craint de s'imposer à cet effet un petit sacrifice, toujours bien lourd pour une famille indigente. Mais ici encore nous devions rencontrer un vide. Pour former chrétiennement toutes ces jeunes natures, il nous eut fallu des maîtres chrétiens. Or quelques néophytes seulement se sont présentés; et nous avons été obligés de confier à des païens une partie si chère de notre troupeau. Nous avons seulement pu faire de temps en temps une visite pour diriger ces maîtres et voir le progrès des élèves; et nous avons été souvent à même de voir qu'il y a là une regrettable lacune. L'entretien matériel de ces écoles est souvent à notre charge. Les familles se trouvant trop pauvres pour payer le salaire du maître en même temps que la nourriture, nous devons prendre l'un ou l'autre à notre charge. Les écoles sont-elles toujours bien fréquentées? Elles ont leurs bons et leurs mauvais jours. Aujourd'hui il disparait un élève, demain un autre; et telle école, qui avait commencé avec 25 élèves, est heureuse si elle en conserve 7 ou 8 pour la fin de l'année.

A côté de l'œuvre des écoles trouverait naturellement sa place l'œuvre du baptême des enfants païens. Ici, comme dans les autres parties de la mission, j'oserai même dire plus que partout ailleurs, cette œuvre produirait les plus beaux fruits, si nous avions entre les mains les instruments nécessaires.

Les baptiseurs et baptiseuses nous font défaut; deux ou trois à peine pour ces vastes districts. Encore leurs courses ne sont-elles pas continuelles. Ici cependant nous avons nos entrées libres dans les familles païennes; et les malades nous sont facilement offerts. Plus d'une fois, des païens sont venus me prier d'aller voir leurs malades, par une espèce de croyance universelle que tous les Européens connaissent la médecine.

Le cœur se serre de tristesse quand on apprend que tel enfant païen qu'on avait connu est mort sans baptême, pendant l'absence du missionnaire ou du médecin baptiseur; et alors on ne peut s'empêcher de pousser un cri de détresse vers celui qui a dit: " Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios ". Pour nous nous faisons ce que nos forces nous permettent; et nous comptons pour le reste sur la Providence.

Notre journée n'est pas celle du missionnaire de Shang-hai,(1) occupé, toute l'année, dans un ministère laborieux, passant

(1) Par "Shang-hai" le P. Le Cornec désigne ici le Kiangsou méridional.

de la chaire au confessionnal, et du confessionnal à l'autel. L'autel nous l'avons, grâce à Dieu; et nous le portons de village en village, sous le toit de chaume, comme dans la maison des riches. Le ministère de la parole est notre œuvre de chaque jour; mais nos auditeurs sont rarement des chrétiens, si j'excepte certaines fêtes ou quelques semaines pendant l'année. Nous jetons plus souvent la semence évangélique dans un terrain païen, ou catéchumène, laissant à la Providence le soin de la faire fructifier en son temps, et nous passons ailleurs pour semer encore. Avec les païens nous avons de simples entretiens tournant peu à peu vers la religion; avec les catechumènes l'instruction prend une teinte plus ou moins chrétienne, suivant le degré qu'ils ont atteint, et suivant les forces qu'ils ont pour la recevoir. Cette instruction leur est fréquemment donnée par le missionnaire et, après lui par le catéchiste, dont les entretiens viennent corroborer ce qui a été peu ou point compris. Le matin, après la messe, nous recevons ordinairement quelques visites. Ce sont des catéchumènes qui viennent chercher consolation ou conseil. Si un voisin les tracasse, si un malheur les menace, s'ils ont sur les bras une affaire fâcheuse, ils viennent trouver le missionnaire comme le consolateur de toute infortune. Faudra-t-il les rebuter? Non, car ils sont faibles, et un renvoi pourrait les briser. Il faudra pour gagner leur affection s'intéresser à ce qu'ils aiment et donner de bonnes paroles quand on ne peut donner un secours efficace. Juge-t-on à propos de les aider, il faut toujours le faire avec une sage lenteur. Ils sont habiles à dissimuler; le mensonge est pour eux un détail, ou, pour mieux dire une industrie, une de ces mines qu'ils exploitent sans scrupule: au portrait de l'ennemi ils ajoutent beaucoup de couleurs noires, pendant qu'ils laisseront dans l'ombre leurs propres défauts, si même ils ne les nient pas obstinément. Près de ces catéchumènes qui nous prennent pour juges, il en est d'autres qui s'établissent juges à leur tour, gens mobiles et sans principes qui s'attachent toujours à la suite du plus fort; ennemis déclarés du missionnaire, si le mandarin nous est hostile; ils seront ailleurs catéchumènes, du moment que nous sommes en faveur. Le vent nous est-il favorable, ils se glisseront en notre nom, se poseront en arbitres pour nous, feront leurs propres affaires, et nous nuiront beaucoup, si nous ne savons les découvrir et les arrêter de bonne heure. Si tout nous est contraire, les vexations secrètes seront pour eux à l'ordre du jour; ils tiendront à honneur de nous harceler; et alors, ne pouvant saisir dans ses mille replis un serpent qui se cache, nous restons spectateurs impuissants de l'injustice.

Nos catéchumènes sont dispersés sur une large surface. Quatre grandes sous-préfectures s'étendent devant nous, réclamant tour à tour notre ministère. De là donc la nécessité des voyages; et les voyages occupent une part trop considérable dans notre vie pour ne pas en dire un mot. Le mode en est primitif. La voiture est une chose inconnue, vu que la largeur des plus grandes routes dépasse rarement trois pieds, et souvent n'en atteint pas deux. La chaise à porteurs ne sert qu'en de rares circonstances. La barque enfin glisse sur bien peu de torrents, encore faut-il fréquemment la soulever à bras d'hommes. Nous sommes donc réduits à nos propres forces; et quand la route est trop longue nous réclamons le secours d'une monture. Le cheval n'a pas le pied assez sûr pour traverser nos montagnes; et nous sommes heureux quand nous avons une mule ou même un âne. Nos jours de voyage sont les jours de la Providence, bons ou mauvais, suivant que le ciel répand sur nous sa rosée ou fait luire son soleil. Est-ce la pluie? Oh! alors faisons notre sacrifice. Nous savons d'avance qu'à l'auberge où nous devons loger,

nous ne trouverons qu'une natte et un peu de paille; nos bagages seront mouillés, notre couverture que nous devons toujours porter avec nous recevra encore mieux la pluie; la chapelle même devra souffrir, et nous nous estimerons heureux, si nous conservons intact notre bréviaire.

Quant à nos personnes, je n'ai pas besoin d'en parler. Supposé que la bête ne glisse point et ne nous envoie pas plonger dans un ravin ou une rizière pleine d'eau, nous sommes encore sûrs d'avoir amplement notre compte. De temps en temps une branche d'arbre viendra nous caresser la figure, et verser sur nous l'eau qu'elle a retenue. Plus d'une fois j'ai dû, en semblable circonstance, traverser une montagne. La mule ne peut plus servir; force est de la conduire par la bride; monter à pied, descendre à pied, glisser souvent, tomber quelquefois; la bête vient par derrière et glisse avec vous; vous tombez l'un sur l'autre, ou l'un sous l'autre, et vous êtes heureux s'il n'y a point d'autre mal. O charmes des voyages! ô poésie des montagnes! ô grande voix des torrents! Ce n'est plus votre heure! Le pauvre voyageur en ce moment ne pense guère a autre chose qu'à poser solidement le pied, à ne point se briser un membre, à préserver sa bête. Mais arrivé au bas, il reprend sa monture; et n'ayant plus de souci, il se rappelle qu'il est écrit: " Quam pulchri super montes pedes evangelizantium pacem!" Voilà pour les mauvais jours. Mais le ciel de Ning-ko-fou a aussi ses belles journées. Le printemps et l'automne ont des charmes, inconnus dans les plaines du Kiangsou. Nos montagnes se revêtent des fleurs du printemps; et, le soir de nos voyages, la brise nous apporte un délicieux parfum. Tout alors est devenu silencieux; on n'entend plus que le bruit du torrent répété par l'écho des montagnes; la mule d'un pas rapide franchit les distances; les souvenirs classiques se présentent en foule; et sans être musicien on se surprend à entonner quelque vieux refrain. Ces consolations valent-elles celles des mauvais jours? Elles sont peut-être moins pures; mais tout devient utile à ceux qui usent de tout pour monter vers Dieu. — Nous avons encore d'autres joies. L'isolement, si pénible en quelques endroits, n'est point connu au milieu de nous. A l'heure qu'il est, neuf missionnaires travaillent en ce pays, et mettent en commun leurs consolations aussi bien que leurs peines. Une journée de voyage suffit à la plupart d'entre nous pour atteindre le centre du district; et plusieurs fois durant l'année, une réunion d'un jour nous rappelle que nous servons le même maître, donne de l'uniformité à notre manière d'agir, entretient enfin cette joie de famille qui fait aimer le travail et la peine.

Palatre S.J.

Lettres du P. Palatre au P. Vaithan

Mission de Ning-ko-fou.

Détail des travaux des Missionnaires

12 Mars 1875.

Le rapport, dont vous avez reçu une copie dans ma dernière lettre, vous a donné une idée générale de l'état de la mission de Ning-ko-fou, à l'époque où le P. Le Cornec en fut nommé ministre, c'est-à-dire au mois de septembre 1874. Le P. Le Cornec a pour coopérateurs six prêtres de notre Compagnie: les Pères André et Sen-gni, missionnaires dans la sous-préfecture de Ning-ko-shien; les Pères Bies et Sen-leang, qui se partagent le territoire de Kouang-te-tcheou; le P. Feimiani, chargé d'évangéliser la contrée de Choui-tong, et le P. Orta établi dans la ville de Ning-ko-fou. Un prêtre indigène, nommé François Ouang, est missionnaire dans la sous-préfecture de Kien-pin-shien.

Travaux des Pères André et Sen-gni — La partie de la s. préfecture

de Ning-ko-shien confiée au P. André renferme un certain nombre de catechumènes dont les dispositions paraissent sures, et qui songent plutôt à sauver leurs âmes qu'à se procurer des avantages matériels par l'entremise des missionnaires. Quant aux néophytes, ils restent fidèles à la loi chrétienne depuis qu'ils ont reçu le baptême; mais leur instruction religieuse est fort incomplète. La plupart d'entre eux sont des vieillards, des enfants, ou des personnes ondoyées en cas de maladie. Avant de les baptiser, on n'a pu les instruire que sommairement, et ils ont oublié le peu de catéchisme qu'ils apprirent autrefois. L'instruction de ces pauvres gens réclame toute la sollicitude du missionnaire. Le P. André a passé les fêtes de Noël à Ouang-fou. Le temps était peu favorable: la neige tombait avec abondance. Cependant plus de 80 catéchumènes sont venus à l'église; et la musique et les pétards ont donné à la solennité l'air joyeux que l'inclémence du ciel lui refusait. Le P. André a tenu à faire toutes choses en règle. Il a donc célébré sa première messe à minuit, la seconde à l'aurore, et la troisième vers 7 h. ½. Huit personnes ont communié; quelques-unes recevaient Notre Seigneur pour la première fois; et parmi les vingt pénitents qui s'étaient confessés la veille, plusieurs n'avaient pas encore pu recevoir le Sacrement de pénitence depuis leur baptême.

L'ignorance et le peu de ferveur qui règnent dans cette contrée n'ont rien qui doive surprendre. On n'apprend rien sans maître; et l'amour de Dieu ne trouve ordinairement place que dans les cœurs fécondés par la vertu des sacrements. Maintenant que le missionnaire possède une chambre où il pourra s'abriter contre l'intempérie des saisons, ses visites aux chrétiens et aux catéchumènes deviendront plus fréquentes; et en séjournant au milieu d'eux, il les instruira, les confessera, leur administrera la Sainte communion; et Notre Seigneur transformera tous ces cœurs.

Les habitants de Ouang-fou, ceux de ki-chang-pin, et de Ho-li-ki sont des émigrés du Houpé venus dans le Ngan-hoei pour remplacer la population indigène qui a disparu en grande partie dans la rébellion de 1860. Actuellement, ils ont presque tous acheté les terres qu'ils cultivent. Cet achat les fixe désormais dans le pays, et met fin a une foule de chicanes qui entravaient autrefois la propagation de l'Evangile." - Cependant, écrit le Père André au R. P. Foucault, il reste encore beaucoup à faire pour que, du moins dans la partie où je suis, il y ait de véritables catéchumènes par centaines ou par milliers. Je les ai presque tous visités, interrogés; des noms, beaucoup; des gens qui apprennent la doctrine et les prières, assez peu. Toutefois, ils sont simples; et avec du zèle et de la patience on peut beaucoup espérer."

En certains endroits de la sous-préfecture de Ning-ko-shien confiés aux soins du P. Sen-gui, les anciens habitants irrités de l'émigration des paysans du Hou-pé, cherchent à les vexer de mille manières. Dans le village de Kang-keou il y a une quarantaine de familles d'émigrés. Depuis deux ans, elles gémissent sous le régime de la terreur. Opprimées, écrasées par les anciens propriétaires du pays, elles ne possèdent plus les images religieuses qu'elles avaient reçues des missionnaires; et c'est à peine si elles osent avouer qu'elles suivent les règles du Christianisme.

Il était nécessaire de relever le courage de ces infortunés catéchumènes. Le P. Sen-gui a fait au milieu d'eux l'acquisition d'une maison qui prendra désormais le nom de Tien-tchou-tang ou temple du maître du Ciel.

Vers la fin de Décembre il a célébré avec éclat la dédicace de sa nouvelle église; et les païens, témoins de cette solennité, mettront sans doute un terme à leurs vexations. - Quand aux anciens chrétiens que l'émigration du Hou-pé a groupés sous la houlette du P. Sen-gui,

leur ignorance est extrême. On en rencontre parmi eux un grand nombre qui ne savent même pas faire le signe de la croix. Aussi le Père et quatre catéchistes se dépensent-ils continuellement pour l'instruction de ces pauvres chrétiens.

Travaux du P. Bies. Les Pères Bies et Sen-leang qui évangélisent le territoire de Kouang-te-tcheou, mettent tout en œuvre pour rallier les catéchumènes, que la persécution a ravis aux missionnaires, il y a quelques années. Les voyages sont parfois pour eux l'occasion de plus d'une souffrance, comme vous en jugerez par le récit suivant. - Le P. Bies, parti de Kio-tsen le 23 novembre dernier, pour se rendre à Hang-tsen, commença son itinéraire en gravissant sur sa mule deux hautes montagnes. Arrivé au sommet de la première, il fut surpris par la pluie et ne rencontra aucun abri pour échapper au mauvais temps. Force lui fut donc de continuer sa marche, et d'entreprendre l'ascension de la seconde montagne, en gravissant des sentiers détrempés d'eau. Que l'on perde l'équilibre en semblables occasions, personne n'a le droit de s'en étonner. Trop heureux le voyageur qui ne dégringole pas au fond d'un ravin pour en sortir fortement avarié. Un vent glacial accueillit le Père au sommet de la seconde montagne; et la pluie continuait à tomber. Quelques habitations étaient disséminées sur un petit plateau; c'était une bonne fortune; et le P. Bies se hâta de camper dans un temple d'ancêtres. Son catéchiste alluma un grand feu, sécha les habits et se mit à la recherche d'un dîner. Une pauvre famille consentit à apprêter quelques mets. Passer la nuit à pareille enseigne souriait peu au P. Bies; il plia donc bagage et se mit en marche pour continuer son voyage. Il y avait à peine une heure qu'il était parti que la pluie commença à tomber abondamment: couvertures et habits furent imbibés d'eau, une seconde fois. Arrivé au pied de la montagne, il trouva un nouveau temple d'ancêtres où s'étaient déjà installés quelques autres voyageurs. Il y entra; et son catéchiste y alluma un grand feu devant lequel séchèrent tant bien que mal les couvertures qui devaient servir de lit. Une famille voisine du temple consentit à préparer un souper. La nuit ne fut pas propice; le lendemain matin, la montagne était couverte de neige; et il continua à neiger. Partir n'était pas chose pratique. Vers midi le temps paraissait plus favorable; on se mit en marche. Le soir, nouvel embarras; la neige tombe à gros flocons, et il est impossible de trouver un gîte pour la nuit. Le Père avise alors une pagode, et il y entre; mais le bonze lui refuse l'hospitalité, et lui défend même de laisser les mules devant son sanctuaire:
"Va plus loin, lui dit-il, et tu trouveras une grande auberge, où tu seras parfaitement logé". Trompé par cette indication menteuse, le P. Bies sort de la pagode et se met à la recherche d'une hôtellerie qui n'existait point. A chaque maison, à chaque village qu'il rencontre il demande l'hospitalité. "Il n'y a pas où te loger ici", lui répondent invariablement tous les paysans. - Cependant la nuit est obscure, les chemins sont détestables, la neige tombe dru, et le catéchiste ne connait pas plus le pays que le Père qu'il dirige.

Finalement nos deux voyageurs arrivent, sans y penser, devant un temple d'ancêtres, et ils y entrent. Y ont-ils soupé, y ont-ils dormi, l'histoire ne le dis pas. Ils avaient au moins un abri; ce qu'ils désiraient plus que tout autre chose. La journée du lendemain ne fut guère plus agréable; elle eut cependant une fin plus heureuse. Le soir, on fit halte dans une auberge et l'on y trouva un souper. Ce rude voyage de Hang-tsen dura 15 jours; et n'eut d'autre résultat qu'une abondante moisson de souffrances. Ramener au bercail les brebis qui l'avaient abandonné fut chose impossible.
Le P. Bies eut cependant la consolation de fortifier dans la foi une dizaine de familles de catéchumènes qu'il rencontra

non loin de Hang-tsen ; et il rentra à Kio-tsen vers le 10 décembre. Je termine ici les renseignements que j'avais à vous donner sur la partie du territoire de Kouang-te-tcheou confiée au P. Bies.

"A Pekin tout va comme sur des roulettes." C'est l'expression dont se sert Mr. de Rochechouart pour rendre compte de l'état des affaires, dans une lettre qu'il adressait à l'Amiral Krantz, ancien gouverneur de la Cochinchine, aujourd'hui commandant la station de l'Indo-Chine, et arrivé à Shang-hai sur le "Montcalm", le 8 courant. L'Amiral Krantz a visité, le 15 de ce mois, tous nos établissements de Zi-ka-Wei, et a paru fort content de tout ce qu'il a vu.

---

30 Mars 1875.

Pour compléter les renseignements que j'ai à vous communiquer sur la Mission de Ning-ko-fou, je dois vous parler des travaux des Pères Sen-leang, Fémiani, Orta et du missionnaire indigène François Ouang.

Travaux du P. Sen-leang. Le P. Sen-leang, chargé d'évangéliser une partie du territoire de Kouang-te-tcheu, a vu son ministère paralysé par les bruits mensongers qui ont circulé à l'occasion des négociations de Formose. Dans le Kouang-te-tcheu, comme ailleurs, les ennemis de la religion chrétienne ont dit bien haut que l'empereur Tong-Ze allait, de concert avec le Japon, chasser Européens et missionnaires du territoire de l'Empire et détruire le Christianisme. Les catéchumènes, effrayés de ces sinistres rumeurs, ont abandonné les pratiques religieuses, et les païens, désireux de se convertir, ont remis à des temps plus propices la réalisation de leurs projets.

De plus, des calomnies répandues contre les chrétiens qui, dit-on, méprisent la piété filiale, et contre les missionnaires que l'on accuse d'arracher les yeux aux morts, et parfois même aux vivants... ont ruiné en partie les espérances que le P. Sen-leang avait conçues pour la conversion des habitants de Yeu-vé-tsen, bourgade importante, où il réside le plus souvent. L'un de ces habitants, catéchumène de nom, vivait éloigné de toute pratique religieuse. Vers la fin du mois de novembre dernier, il fut atteint d'une maladie qui le conduisit en quelque jour au bord de la tombe. Informé de son état, le P. Sen-leang s'empressa de le visiter et lui parla de religion ; mais des païens détruisirent bientôt par leurs conversations haineuses le bon effet produit par les paroles du missionnaire. La maladie lâcha prise, et le catéchumène entra en convalescence. Plus tard une rechûte l'exposa de nouveau au danger de mort auquel il venait d'échapper ; il perdit l'usage de la parole et sa fin paraissait imminente. On accourut auprès du P. Sen-leang qui se rendit aussitôt auprès du malade et le fit instruire par un catéchiste des principales vérités chrétiennes.

"Quand tu l'auras suffisamment préparé au baptême, dit le Père au catéchiste, tu viendras m'avertir et je le baptiserai" ; et cette recommandation faite, il quitta le moribond. Le catéchiste revint bientôt à la maison du Père pour l'inviter à conférer le baptême au pauvre catéchumène qui touché de la grâce, désirait vivement mourir chrétien.

Le P. Sen-leang se disposait à partir, lorsque le fils aîné du malade arriva, apportant une nouvelle bien différente de celle du catéchiste. "Père, dit-il, ne vous derangez pas. Le vieux de la famille ne consent pas à se faire chrétien ; et il vous prie de ne plus le visiter." Etonné de ces paroles, le Père n'y crut que modérément, retint le jeune homme chez lui, et expédia immédiatement deux hommes auprès du malade, pour s'assurer de sa dernière volonté. Quelques instants après les deux messagers étaient de retour annonçant qu'il désirait recevoir le baptême. "Tu vois bien que le vieux de la famille veut embrasser la religion chrétienne, dit alors le P. Sen-leang au fils du catéchumène mourant ; pourquoi donc veux-tu l'en empêcher ?" Cette question provoqua

une réponse qui fit connaître l'état des esprits à Yeu.vé.tsen. "Père, répliqua le païen, ne vous dérangez pas, je vous en prie. Si vous baptisiez mon père, je ne pourrais plus après sa mort brûler des papiers sur sa tombe; et tous les habitants du bourg m'accuseraient de manquer de piété filiale."

Ces papiers ont la couleur et la forme d'une monnaie d'argent appelée gneu.pas; brûlés sur la tombe des morts, ils ont la vertu d'aller les rejoindre dans l'autre monde, où ils se changent en espèces sonnantes; et les défunts s'empressent de les offrir au Pluton de l'enfer chinois, pour l'expiation de leurs péchés. Le P. Sen-leang ne tint aucun compte de la réponse du jeune homme. "Ecoute, lui dit-il; et fais bien attention à mes paroles. La vieille tête est chef de ta famille; et tu n'as pas le droit de l'empêcher de se faire chrétien. D'ailleurs, quand il s'agit d'embrasser le christianisme, chacun est libre; et si tu voulais toi-même renoncer au paganisme, personne n'aurait le droit de t'en empêcher. Puisque la vieille tête demande le baptême, je vais le lui administrer."

Le jeune homme ne sut que répondre, et le Père se mit en marche pour se rendre auprès du mourant.

Chemin faisant, il entendit mainte et mainte fois des gens qui jadis s'étaient déclarés catéchumènes se dire entre eux: "Voilà le prêtre qui se rend chez un tel pour lui arracher les yeux." Imbu de ces idées qu'il n'osait avouer en face, le fils du mourant se mit à pleurer, quand il vit le P. Sen-leang entrer dans la maison: il était persuadé que les yeux de son père allaient disparaître pendant la cérémonie du baptême, et que plus tard on les utiliserait pour faire des lunettes.

Le baptême fut administré, et le Père quitta la maison. Quand il fut parti chacun constata avec étonnement que l'opération n'avait pas réussi ou qu'elle était remise à un autre temps, car le vieillard ouvrit les yeux et prouva ainsi à tous qu'on ne les avait pas arrachés. Cet heureux néophyte mourut la nuit suivante, et alla se reposer dans un séjour où la moindre de ces joies est d'échapper aux tracasseries de sa famille. Mais la paix ne s'était pas encore faite autour de sa dépouille mortelle; et son fils eut à subir de nouvelles transes. La cérémonie des obsèques eut lieu selon les rites de l'église, et le défunt dut être transporté au Kong-sou pour être déposé ensuite dans la tombe.

Avant de se séparer du cercueil de son père, le fils usa d'une précaution que lui commandait impérieusement la piété filiale; il avisa un menuisier et lui dit: "On va emporter le cercueil. Il ne faut pas se contenter de le fermer avec des chevilles, comme on le fait ordinairement; car il serait facile de l'ouvrir et le prêtre arracherait les yeux à mon père. Ferme-le avec de gros clous; et alors je serai tranquille." Il fut obéi; et ces quelques clous lui rendirent la paix. – Quoi qu'il en soit de la défection des catéchumènes de Yeu.vé.tsen, elle n'est pas si générale que le missionnaire ne puisse encore arracher çà et là quelques âmes au pouvoir du démon. Dans une seule famille le P. Sen-leang à baptisé huit personnes sur douze. Les quatre autres bien qu'inscrites au nombre des catéchumènes, n'observent aucune pratique religieuse. Cependant leur conversion devient probable depuis le jour où le chef de cette famille, autrefois ennemi du nom chrétien, a déclaré qu'il voulait lui-même se faire baptiser.

Quant aux autres calomnies répandues contre nous, elles ne sont point nouvelles; les missionnaires de l'ancienne Compagnie les ont signalées depuis longtemps.

Le P. Fouquet, dans une lettre adressée au Duc de la Force, et écrite à Nang.tchang.fou, capitale du Kiang.si, en date du 26 novembre 1702, raconte qu'il ne put baptiser une femme, parce que son mari craignait que pendant la cérémonie on ne lui arrachât les yeux pour en faire des lunettes d'approche. Le P. Barborier avait l'espoir de convertir tout un village où 50 catéchumènes

avaient déjà reçu le baptême, lorsqu'un malheureux affirma que les chrétiens faisaient bouillir dans une chaudière les intestins d'un homme mort pour en extraire une huile détestable dont les missionnaires se servaient en administrant le baptême. Cette calomnie empêcha les infidèles d'embrasser le Christianisme. Le fait est raconté dans une lettre du P. Fontaney au P. de la Chaise, écrite le 15 janvier 1704. Les calomnies atroces qui provoquèrent en partie le massacre de Tien-tsen ont cours dans l'empire depuis plus de deux siècles. On en active la circulation, quand on sent le besoin de frapper un grand coup; mais les hommes de notre temps ne les ont point inventées.

Travaux des Pères Témiani et Orta. J'en ai dit assez sur cette question; et je veux vous parler maintenant des travaux du P. Témiani. Le pays de Chuei-tong lui est échu en partage, et il ne le parcourt pas inutilement; car dans ses voyages de In-teng à Sen-kia-pou il voit assez souvent quatre ou cinq familles se déclarer en même temps catéchumènes et se mettre à étudier les prières des chrétiens. Mais l'œuvre principale à laquelle il consacre ses soins est l'Ecole des exhortateurs. Le mémoire adressé par le P. Le Cornec au R. P. Foucault vous a fait connaître la profonde ignorance qui règne parmi les chrétiens de la Mission de Ning-ko-fou. Il était urgent de travailler activement à leur procurer l'instruction religieuse dont ils ont besoin. Les missionnaires trop peu nombreux pour suffire à ce laborieux ministère ont créé une école où se forment des exhortateurs et des exhortatrices qui, en dépit de leur nom peu académique, n'en acquièrent pas moins une science suffisante de la doctrine chrétienne, et vont ensuite dans les villages et les familles particulières enseigner les ignorants. La direction de cette école a été confiée au P. Témiani. Elle produit d'heureux résultats; et aujourd'hui 23 exhortateurs ou exhortatrices sont à la disposition des missionnaires qui profitent de leur utile concours. — Le P. Orta qui, cette année, a quitté Shanghai pour se rendre dans le Ngan-hoei, réside ordinairement dans la ville de Ning-ko, où nous possédons une maison. Vers la fin de décembre et au commencement de janvier les visites ne lui ont pas manqué. A cette époque plus de 2,000 jeunes gens sont venus à Ning-ko pour y subir les examens du baccalauréat; il a fallu leur ouvrir les portes de la maison et leur donner toute liberté de voir le missionnaire Européen. Le P. Garnier est arrivé sur ces entrefaites, et a invité un catéchiste de Nankin, nommé Ie, à se mettre en rapport avec ces nombreux visiteurs. Pendant quinze jours Ie a dû expliquer les vérités chrétiennes aux Lettrés pour satisfaire leur curiosité plutôt que leur désir de conversion. Leur conduite a été généralement convenable. Cependant l'un d'eux à qui on avait prêté un abrégé de la doctrine chrétienne écrit par le P. Jean Soerio l'a couvert de ratures, de notes obscènes ou impies, puis l'a déposé secrètement sur l'autel. Je ne perdrai point mon temps à vous faire part des élucubrations à l'aide desquels cet ami de Confucius a voulu refuter les vérités de notre sainte religion. Selon lui les Européens ne comprennent pas la doctrine du ciel, parce qu'ils sont nés d'animaux immondes; voilà un de ses plus beaux arguments. Il en a un autre qui mérite aussi d'être signalé, parce qu'il revèle une des causes de la haine profonde dont les Lettrés nous poursuivent nous missionnaires et tous les Européens. Je le copie tel qu'il est écrit. "En publiant votre fausse religion, dit le Lettré, vous n'avez qu'un but: vous cherchez à corrompre les mœurs à troubler les cœurs des hommes, pour profiter ensuite de ces désordres et vous emparer de notre pays. Mais tout diables que vous êtes, vous ne

réussirez jamais avec vos machinations à échapper aux filets que vous tendent les Chinois." – Le P. Orta s'est consolé de ces invectives en baptisant le jour de Noël, à Ta-li-tsen, dix adultes, étrangers aux belles idées des lettrés. Ceux-ci viennent de nous montrer tout dernièrement qu'en dehors des moyens littéraires ils savent encore en trouver d'autres pour nous insulter et nous nuire. Une lettre du 14 Mars, écrite de Chuei-ton au R. P. Foucault par le P. Le Cornec donne la nouvelle suivante que je consigne ici textuellement: "J'apprends à l'instant, dit le P. Le Cornec, que pendant l'absence du P. Orta, la maison de Ning-ko a été envahie par les Lettrés, venus pour un examen supplémentaire appelé Pou-kao. Comme il n'y avait à la maison qu'un gardien, la porte était fermée, et nos Lettrés ont commencé par jeter des pierres sur le toit, ont sauté par dessus le mur dans le jardin, sont entrés par la porte de derrière, et ont pris dans la maison ce qui leur convenait, entre autres choses des carreaux du tin (salle principale de la maison). Le P. Orta, à son retour, a porté plainte au mandarin qui s'est contenté de lui répondre d'avoir bien soin de fermer sa porte. Je vais voir avec le P. Sen-gui quelle réparation on peut convenablement exiger, puis j'agirai dans ce sens."

Telles sont les nouvelles les plus récentes venues de Ning-ko. Celles qui arrivent du district de Kien-pin confié au P. François Ouang, du clergé indigène, sont plus consolantes. Ce missionnaire vient d'acheter une maison, à 15 lys Sud-Est de la ville de Kien-pin, dans le bourg de Kai-fang-tsen; et un assez grand nombre de païens se déclarent catéchumènes dans cette contrée. – A Ki-ma-kai, sur la route de Kouang-te-tcheu, six familles, originaires du Ho-nan, promettent de se faire chrétiennes; à Pi-kia-kiao douze autres se sont présentées au P. Ouang, et commencent à apprendre les prières; à Tang-tsen, deux familles, originaires du pays, et quatre autres, émigrées du Ho-nan, ont déjà reçu le baptême.

Ici se terminent les renseignements que je puis vous donner sur la mission de Ning-ko-fou, jusqu'à la date du 14 Mars. Le P. Grillo a remis au R. P. Foucault une relation de son voyage à Ho-kieou; elle fera la matière de ma prochaine lettre.

Voyage du P. Grillo à Ho-Kieou

8 avril 1875.

Partis du Tu-ho, le jour de Ste Catherine, 25 novembre dernier, nous ne pûmes faire, ce premier jour, qu'une trentaine de lys. Le 26, impossible de sortir du bourg de Ngan-hoai-tsi, où nous venions de jeter l'ancre, la nuit précédente. Le vent était devenu contraire; le courant que nous devions remonter est des plus rapides; et l'inondation nous enlevait l'avantage de pouvoir hâler notre barque. Je passai la matinée à terre, accompagné de mes deux catéchistes Li-tchang-ken, et Nie-min-hien. Nous visitâmes les familles plus ou moins chrétiennes qui demeurent dans le bourg. Nous allâmes ensuite dans les deux pagodes pour y trouver l'occasion de dire quelque chose de notre Ste Religion. La première de ces pagodes est sous la garde d'un jeune bonze dont les allures sont fort grossières. Quand nous y entrâmes, il était occupé à tresser des sandales en jonc, et nous fit un accueil qui n'était rien moins que poli. De tous les bonzes que j'ai vus depuis que je suis en Chine, celui de Ngan-hoai-tsi est le seul qui m'ait mal reçu. La seconde pagode est le siège d'une école préparatoire au baccalauréat. Un bachelier, nommé Tchen, y donne des leçons à une douzaine de jeunes gens. Nous le visitâmes; et nous nous séparâmes bons amis après lui avoir exposé les éléments essentiels du Christianisme.

Je rentrai vers midi sur ma barque, et j'y trouvai les administrateurs de Hin-kia-tchan, chrétienté située à sept lys de Ngan-hoai-tsi, qui venaient m'inviter à célébrer la messe dans leur Kong-sou. Je laissai dans ma barque une partie de ma suite, et je me rendis à Hin-kia-tchan pour attendre que le vent nous permît de poursuivre notre route. – Le 28, le vent se leva.

La barque vint me rejoindre; et nous continuâmes lentement notre voyage jusqu'au village de Mo-tan-tse, situé à une trentaine de lys de Hin-kia-tchan. Un jeune bachelier, maître d'école, nous y fit un accueil sympathique, et écouta la doctrine avec le plus grand intérêt.

Beaucoup de visiteurs accourus des environs profitèrent de notre enseignement et s'en montrèrent satisfaits.

Le dimanche 29, premier de l'Avent, nous jetâmes l'ancre à Lin-Kouai-Kouan. Cette ville, autrefois très commerçante, est tristement renommée pour la corruption de ses mœurs. Elle a été presque entièrement engloutie sous les eaux de la Hoei; et ses habitants regardent cette catastrophe comme un châtiment du Ciel.

L'école que nous avons visitée ici est située à quelques pas de la rive gauche du fleuve. Le bachelier qui la dirige s'appelle Suen. Il nous a accueillis avec un air froid et embarrassé; la question religieuse surtout lui souriait peu. Pour nous tenir tête, il appela à son secours un autre lettré nommé Tchou, qui avec des manières très-peu chinoises, c'est-à-dire peu polies, commença par nous dire que eux lettrés, n'avaient que faire de la religion du Seigneur du ciel et qu'ils rendaient leurs hommages au ciel et à la terre. Serré de près par la notion que nous lui donnions du Seigneur du ciel, il nous lança avec dédain ces paroles: " De quel Seigneur du ciel parlez-vous? L'homme est le maître du ciel et de la terre." "Vraiment! lui dis-je. Tout à l'heure vous faisiez profession d'adorer le ciel et la terre. Comment se peut-il que l'homme étant maître du ciel et de la terre, il adore ses serviteurs?" Le fier Tchou resta tout interloqué; et le maître de la maison, pour le tirer d'embarras, nous pria de retourner à notre barque, parce que, disait-il, l'heure était déjà avancée. Comme on le verra par la suite de ma lettre, les lettrés hostiles à la religion sont une exception parmi ceux que nous avons rencontrés dans ce voyage.

Le 30, le vent continua d'être peu favorable; nous ne fîmes qu'une médiocre journée, et nous jetâmes l'ancre au bourg de Tchan-ho-hoai, rive droite. Bien que la nuit approchât, je ne voulus pas manquer l'occasion d'annoncer le royaume de Dieu dans ce bourg. Une famille patriarchale nous reçut avec joie. C'est la famille Suen qui compte une centaine de membres. Le plus âgé, bachelier, maître d'école de ses neveux et petits-neveux, était absent. Nous le rencontrâmes au moment où nous regagnions notre barque. Je craignais bien qu'il ne détruisît les bonnes impressions produites par nos exhortations.

Un de mes catéchistes l'aborda, et lui ayant exposé l'objet de notre visite, en reçut cette réponse: "Nous sommes les disciples des saints; cela nous suffit." La fierté de ce vieillard plus que septuagénaire tomba peu à peu, et ne niant pas la notion d'un Dieu créateur il finit par nous dire: "Mais si ce n'est que cela, nous sommes de la même religion, car j'adore aussi l'ancien du ciel."

Des raisons ultérieures apportées par Li-tchan-ken finirent par nous le rendre favorable; et j'ai l'espoir qu'une seconde visite pourra être couronnée d'un succès plus décisif dans cette localité. – 1er Décembre. –

A force de hâler la barque, nous pûmes après 13 hrs de voyage arriver pendant la nuit dans la ville de Hoai-inen-hien. Cette ville, d'un aspect assez pittoresque, est bâtie près d'un rocher qui commence à fleur d'eau

et s'élève à plus de cent mètres au-dessus du niveau de la Hoei. Les habitations, disposées en amphithéâtre, sont toutes taillées dans le roc, chose fort rare dans le reste de la mission, autant que je puis conjecturer. Un jour de halte forcée à Hoai-inen-hien nous permit de nous mettre en rapport avec quelques maîtres d'école.

Les esprits sont généralement assez bien disposés. Les pagodes en ruine ont de la peine à se relever. Mais si le culte des faux dieux semble abandonné, le temple de Confucius se distingue par sa magnificence. Cette observation s'applique à toutes les villes situées sur les bords de la Hoei. – Le jour de la fête de St François-Xavier le vent du Nord-est se leva enfin et en un seul jour nous fîmes autant de chemin que dans les 8 jours précédents. Nous couchâmes près du village de Pin-kie-tan à 30 lys de Chen-tcheu. Le lendemain, 4, nous marchâmes aussi vite que la veille, et nous pûmes arriver à ce que j'appellerai l'avant-port de Tchen-ian-kouan. Cette ville est sur le confluent de la Hoei qui reçoit encore deux autres rivières dont l'une se dirige vers In-tcheu-fou, et l'autre vers Lo-ngan-tcheu. Ici nous nous séparâmes d'un bon commerçant du Ho-nan qui se rendait à Lo-ngan-tcheu. Je lui avais permis de prendre place sur ma barque, il a eu ainsi le moyen de connaître la religion et de se faire instruire des principaux mystères depuis Ou-ho jusqu'à l'endroit où nous nous sommes quittés. Quelques jours avant son départ il récitait les prières avec mes catéchistes, et il a assisté deux fois à la Ste messe. S'il a le bonheur de rencontrer quelque fervent chrétien, il pourra compléter son instruction religieuse et recevoir le baptême. Cet homme s'appelle Men. – Le 5, nous voguâmes vers la porte méridionale de la ville; mais le vent cessa tout à coup; et nous dûmes faire une halte d'un jour. Je descendis à terre pour voir la ville qui est bien bâtie et d'un fort bel aspect. Il s'y fait un immense commerce. Pour vous en donner une idée, il me suffit de vous dire que Tchen-ian-kouan est pour la Hoei, ce que Che-eul-wei est pour le Kiang entre Tchen-kiang et Nankin, c'est-à-dire le rendez-vous de plusieurs centaines de barques de sel qui voyagent dans quatre directions différentes.

Ma visite à terre n'a pas été couronnée de succès; il m'a été impossible de trouver une école où je pusse parler de religion, et j'ai dû rentrer sur ma barque assez mécontent de ma journée. En jetant les yeux sur le rivage à travers la fenêtre de ma chambrette, j'aperçus deux hommes bien vêtus qui regardaient fixement dans l'intérieur de ma barque. Comme ces curieux me semblaient gens de distinction, au bout d'un quart d'heure je montai sur le pont et dis à Li-tchan-ken de leur demander s'ils désiraient nous parler. Ils entrèrent dans ma barque. L'un d'eux, à en juger par ses manières respectueuses était le subordonné du second qui s'annonça modestement comme le cousin du gouverneur général de la province de Kiang-sou. Il avait, me dit-il, entendu parler de l'arrivée d'un missionnaire dans ces contrées, et il désirait parler avec moi de la religion du maître du ciel. Nous nous montrâmes enchantés de sa visite, tout en nous réservant le droit de douter de la sincérité de ses intentions. Nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain de très-bonne heure; et la séparation fut fort polie.

– Le lendemain un vent favorable se mit à souffler; et mon équipage avait hâte de mettre à la voile. J'obtins avec peine des bateliers un retard de quelques heures. Mes gens se montraient fort peu touchés de la visite de la veille, et ils s'étonnaient beaucoup de ma persistance à attendre celui qui nous

l'avait faite. Désappointement complet! Notre homme n'arriva point; et nous nous laissâmes emporter par le vent jusqu'à la ville de Ho-Kieou-hien. Il était nuit; je ne descendis pas à terre, mais je fis porter ma carte au tribunal. Wen-ta-loié, le tche-hien, fit un accueil gracieux à mes catéchistes, et donna ordre à un employé de sa maison de les conduire avec une lanterne jusqu'à ma barque et de me remettre sa carte. _ Près de Ho-Kieou, la Hoei qui descendait vers le Sud-Ouest, laisse un canal s'en aller vers l'ouest, tandis qu'elle continue son cours rapide vers le N. O. C'est dans ce canal que nous fîmes les 70 lys qui nous séparaient du terme de notre voyage, le bourg de Ho-Ken-tsi. Nous y arrivâmes dans l'après-midi du 7 decembre, après 12 jours de navigation.

Ho-Ken-tsi est regardé comme d'un abord facile pour tous les chrétiens du district aux quels je venais apporter les secours de mon ministère. Un pressentiment me faisait espérer depuis mon départ de Ou-ho que l'apparition du missionnaire dans cette localité ne serait pas sans résultat pour la conversion des païens.

Une maison fut bientôt trouvée, et nous la louâmes pour un demi-mois, a raison de 50 sapèques par jour. Nous avions a notre usage quatre chambres, situées autour d'une cour. La messe de l'Immaculée-Conception une fois célébrée sous les auspices de Celle qui écrase la tête du dragon, je fis mon entrée dans Ho-Ken-tsi. Cette entrée fut vraiment solennelle, si l'on tient compte de la multitude qui se pressait sur nos pas. Tous ces gens, on peut bien le croire, n'étaient pas venus pour nous faire honneur; cependant il ne se passa rien de désagréable. L'étonnement s'emparait de tous les esprits, quand on constatait que le diable d'Occident ressemblait au commun des mortels, sauf la barbe qui pouvait n'être que postiche. Beaucoup ne me regardaient pas comme un étranger. Les enfants surtout se disaient entre eux: "est-ce vraiment là un diable de la mer." Nous arrivâmes au logis et nous le trouvâmes envahi par la foule. Le maître de la maison ne sachant comment rétablir l'ordre, nous nous décidâmes à faire une promenade pour contenter la curiosité du public; et les deux jours suivants nous répétâmes le même exercice. L'honnête Kia-tchan-Koué, notre hôte, se crut un moment pris dans un piége en voyant tout le peuple affluer chez lui, et il songeait à nous éconduire. Avant de se déterminer à mettre son dessein à exécution, il me pria de visiter les notables du bourg. Plus de 24 cartes furent alors expédiées en différentes directions; et je visitai moi-même quelques-uns des notables. Tous vinrent en personne me rendre la visite en me prodiguant les marques de respect. Le pauvre peuple passait d'une surprise à l'autre; et chacun se demandait quel pouvait être cet Européen qui faisait accourir toutes les illustrations du pays dans la maison de Kia-tchan-Koué. _ Un autel avait été dressé dans une des chambres; j'y célébrais la messe de Gd matin. Le reste du jour, l'image du Sauveur était exposée aux regards de la foule. Toutes les fois que des bacheliers ou des gens de distinction venaient nous voir, nous les recevions avec les saluts d'usage, nous leur présentions même le thé et la pipe. Tous à peu près écoutaient avec avidité les vérités de la religion.

Beaucoup se montraient convaincus; d'autres laissaient entrevoir le désir d'assister à des conférences suivies sur un sujet aussi important. Quant à nous, nous étions occupés du matin au soir; c'est à peine si je pouvais trouver le temps de réciter mon office et de prendre quelque nourriture. Au bout de trois jours

l'administrateur du noyau de chrétiens qui se trouvent sur la frontière de la province vint m'inviter à me rendre chez lui. Je partis avec le vieux Ou-sien-sien et deux catéchistes de Ou-ho. Li-tchan-ken resta avec un élève pour garder la place et continuer ses exhortations au peuple.

La famille Wan, composée de deux frères ayant ménages séparés, demeure à une quarantaine de lys de Ho-keu-tsi, vers l'ouest, dans un endroit appelé Tchen-kia-pan, à cinq lys seulement de la frontière du Ho-nan : ce sont des chrétiens baptisés depuis une trentaine d'années. Trois catéchumènes sérieux me furent présentés ; ils appartiennent à la province du Ho-nan et suivent les règles du christianisme depuis plusieurs années. Ils connaissent la doctrine nécessaire pour recevoir le baptême, mais ils ne savent pas la lettre des prières les plus usuelles. Nous prenons nos mesures pour qu'ils apprennent les prières afin d'être baptisés à la fête de Noël.

Une visite que je fis au château d'un certain grand seigneur du pays, nommé Li, n'eut pas de succès, parce qu'il était absent. Son homme d'affaires, qui est en même temps professeur de ses enfants, n'osa pas me recevoir ; il craignait les reproches de son maître dont l'antipathie pour la religion est bien connue. Après avoir célébré quatre messes à la campagne, je rentrai au bourg, le jour de l'octave de l'Immaculée-Conception, et je pus m'apercevoir que la parole de Dieu commençait à porter ses fruits. Deux enfants, dont l'un est le fils d'une locataire de Kia-tchan-koué, apprenaient déjà les prières. Deux jeunes gens se sont déclarés catéchumènes ; et deux familles qui demeurent à cinq lys du bourg avaient invité Li-tchan-ken à venir les instruire à domicile.

Le 16 décembre, après une laborieuse journée, j'essayais de contraindre mon estomac rebelle à prendre quelque nourriture lorsque tout-à-coup on m'annonça la visite d'un personnage nommé Ou-iuen-ken. Un homme fort bien habillé le précédait et portait sa carte. Quand ce personnage fut entré, je l'invitai à s'asseoir. « Enfin, me dit-il, je vous ai trouvé après vous avoir cherché si longtemps ». Telles furent ses premières paroles. C'était ce cousin du gouverneur général du Kiangsou qui dix jours auparavant était monté sur ma barque à Tchen-iang-kouan. « Comment se fait-il que vous n'êtes pas revenu à notre barque, comme il était convenu ? » lui demandai-je. Il me répondit qu'il ne lui avait pas été possible d'être exact à ce rendez-vous ; mais qu'il venait me trouver de nouveau pour parler de religion ; puis s'adressant à la foule qui encombrait sans cesse la salle où nous étions assis il lui adressa les paroles suivantes : « L'homme que vous voyez ici, dit-il en me montrant, est le prédicateur de la vraie religion, et il vient nous apprendre à suivre la bonne voie. Ses pareils marchent partout de pair avec les mandarins et les premiers magistrats de la province. Moi-même je viens l'écouter et apprendre de lui la véritable doctrine ». Ces paroles ne pouvaient que confirmer les bonnes résolutions de ceux qui désiraient embrasser le christianisme, et elles ont produit des résultats consolants.

En prenant congé de moi, Ou-iuen-ken demanda mon prénom chinois et promit de me revoir le lendemain.

Le 17, vers huit heures du matin, le fidus Achates de Ou-iuen-ken vint m'apporter une longue lettre conçue dans les termes les plus flatteurs pour la religion et accompagnée d'une adresse de cérémonie sur laquelle le bon mandarin se donnait le titre de disciple de votre pauvre serviteur. Il m'offrait de plus une grande pancarte portant une inscription à encadrer entre deux té ornés de caractères, le tout à la louange de la vérité et de la vertu. Mes deux catéchistes recevaient aussi en présent chacun deux té (1.) Nous tapissâmes de

(1) On appelle té une bande de papier large de 20 à 30 cent., longue de 1 mètre et plus, et sur laquelle se trouve une inscription. Ces té sont un ornement pour les salons, où on les suspend après les avoir collés sur un autre papier solide, sur toile, ou sur soie.

ces brillantes inscriptions les murs de notre appartement, et tous les Lettrés qui nous rendaient visite se firent un plaisir de déchiffrer ces caractères et prodiguèrent des louanges à la main habile qui les avait tracés. Je ne pouvais rester indifférent aux marques de respect et à la politesse de Ou-ien-ken; j'allai immédiatement lui rendre visite à l'auberge où il était descendu. Il témoigna un vif désir de m'avoir à dîner. Le repas était déjà préparé, mais il demanda qu'il fut servi chez-moi, parce que ma maison était plus commode que celle où il se trouvait. Je ne pus refuser. Kia-tchan-koué ne songeait plus à m'éconduire et ses dispositions étaient bien changées. Pour cueillir un peu d'honneur dans cette affaire, il mit à ma disposition la plus belle salle de sa maison. C'est là que le dîner fut servi. Pendant le repas Ou-iuen-ken fit des instances pour que je voulusse bien le considérer comme mon élève. Ces dispositions ne me laissaient plus aucun doute.

La distinction de ses manières, la droiture de son esprit et un air de modestie naturelle donnaient beaucoup d'intérêt à sa conversation. Vous jugez sans peine que le secours de ce personnage ne pouvait que m'être fort utile dans les circonstances où je me trouvais. Il employa une partie de l'après-midi à expliquer aux visiteurs qui nous assiégeaient la proclamation du vice-roi Ma et celles de plusieurs autres grands mandarins dont je possédais des copies.

Pendant qu'il était occupé à donner ces explications le bruit du tam-tam retentit tout-à-coup, et la foule se porta sur la rue; c'était le mandarin Wen qui arrivait dans le bourg, de retour d'une expédition contre des brigands, avec une nombreuse escorte de cavaliers et de fantassins armés de fusils et de piques. Pour nous, nous continuâmes notre conversation. Peu de temps après le tam-tam retentit de nouveau; un envoyé du tribunal arrive à notre maison et annonce que le mandarin vient me visiter. Ou-iuen-ken parfaitement au courant du cérémonial usité en pareille circonstance m'accompagna à la porte où nous reçûmes le mandarin de notre mieux. Il arrivait à cheval, suivi de toute son escorte. Sa visite fut courte, mais pleine d'affabilité. Je fis devant lui l'éloge du peuple si bien disposé envers moi et lui dis que je n'avais pas eu de peine à reconnaître qu'une main habile gouvernait cette contrée. "Le peuple peut être bon, répondit humblement le mandarin, mais moi je suis certainement mauvais." Puis il adressa la parole à Ou-iuen-ken, et sachant qu'il avait devant lui le cousin du premier magistrat d'une province, il le combla de civilités. J'ajoutai que je ferais part au P. Seckinger de l'accueil flatteur dont il m'honorait. Il répliqua que le P. Seckinger était vraiment son ami, mais que je n'aurais aucune bonne nouvelle à lui annoncer puisque j'étais si mal reçu dans ce pays. Nous nous quittâmes ensuite avec les cérémonies d'usage.

Cette visite produisit sur le peuple une impression qui ne peut que nous être favorable; et nous ne tardâmes pas à en apercevoir les conséquences. En effet le personnage le plus influent du bourg, nommé Ho-li-jen, sous prétexte de parenté et de relations intimes s'empressa d'inviter Ou-iuen-ken, de venir dans sa maison. Ce premier pas fait, il le pria de lui servir d'introducteur auprès de moi. Le lendemain, vers le soir, Ou-iuen-ken vint me présenter Ho-li-jen; j'allai le recevoir à la porte et je l'introduisis dans la maison au milieu de la foule des visiteurs. Je lui donnai la première place auprès de Ou-iuen-ken, et je m'assis sur l'un des derniers sièges. Nous bûmes le thé. "Combien avez-vous de gens décidés à suivre la religion, à Ho-ken-tsi?" me demanda Ho-li-jen. Je lui répondis que le nombre en était encore restreint, parce que je n'étais arrivé que depuis quelques jours, mais que quand le peuple comprendrait la doctrine, un grand nombre sans doute

l'embrasserait. Ho-li-jen prit alors la parole :
" Prêtre, me dit-il, sache le bien, et vous, peuple, écoutez.
« Le mandarin Wen est venu hier chez moi ; il m'a dit
« que la religion chrétienne est la vraie religion ; et il se-
« rait heureux de voir le peuple l'embrasser ; mais il n'y con-
« traindra personne. Regardez ce personnage ici pré-
« sent, ajouta-t-il, en désignant Ou-iuen-Ken, c'est le
« cousin du gouverneur du Kiangsou. Je vous le dis et en-
« tendez le bien : ce grand personnage a embrassé la re-
« ligion chrétienne, et il est disciple de Men setao
« (Prêtre Mang c'est mon nom chinois)" Cette courte al-
locution terminée, tout le monde semblait saisi d'un religieux
respect. Ho-li-jen me questionna ensuite sur quelques
points de géographie. Un atlas dont je me sers ordinaire-
ment fut alors déposé et ouvert sur la table. Quelques
Lettrés s'approchèrent pour en regarder les cartes ; Ho-li-
jen les écartant de la main les invita à se retirer :
" Allez, leur dit-il ; que pouvez-vous comprendre à
« l'astronomie et à la geographie ? Moi, j'ai lu les
« livres qui traitent de ces sciences ; tout ce que le mis-
« sionnaire dit, je le comprends ; lui aussi il comprend
« les questions que je lui adresse ; nous nous comprenons".
Sur ce, il se mit à parcourir des yeux les différents pays
inscrits sur la mappemonde en devinant à peu près
la position de l'Europe ; puis il se mit à parler de
l'Angleterre, de la France et de la Russie. Je dois dire
que l'atlas n'est pas écrit en langue chinoise et que
Ho-li-jen montra vraiment une certaine connais-
sance des principaux pays du monde. Je fais grâce
de plusieurs propos curieux débités par le notable dans
cet entretien. Le lendemain, je lui rendis sa visite et
Ou-iuen-Ken me servit d'introducteur. La réception
eut lieu selon tout le cérémonial des grandes familles.
Les deux frères du maître de la maison et plusieurs lettrés
de distinction avaient été invités à un somptueux dîner en
l'honneur du missionnaire. Un grand nombre de questions
me furent adressées sur les divers pays de l'occident et
sur leur importance respective. Le repas achevé, la ques-
tion religieuse fut mise sur le tapis par le maître de la
maison lui-même. Ho-li-jen expliquait son idée de
"Tien-tchou" Seigneur du ciel, de la manière suivante :
"Le ciel et la terre appartiennent certainement à quelqu'un,
« disait-il. Ce quelqu'un est précisément le Seigneur du ciel
"Tien-tchou". On nous demanda ensuite ce que signifie
le signe de croix. Tous les membres de la famille, c'est-
à-dire les deux frères et l'enfant de Ho-li-jen exigèrent
qu'on leur apprît à former le signe de notre rédemption.
On me questionna ensuite sur le Souverain-Pontife,
sur le célibat des prêtres qui les remplit d'admiration et
de respect pour les missionnaires. Je quittai cette famille
emportant avec moi de douces espérances. Si elle se convertit,
son exemple entraînera avec elle la conversion de la plus
grande partie des habitants du bourg. Le lendemain,
mes deux catéchistes Li-tchan-Ken et Nie-min-kien
retournèrent chez Ho-li-jen et lui offrirent de ma part un
ouvrage très-estimé sur la religion chrétienne. Il le reçut
avec de grandes marques de respect et voulut se laver les mains
avant de l'ouvrir. Il parla de nouveau de la doctrine du
Seigneur du Ciel et pria les catéchistes de lui expliquer une
foule de points pratiques concernant notre sainte Foi.
Il finit par leur dire : "Certainement je suis chrétien de cœur.
« Quand à me déclarer ouvertement, le temps ne me semble pas
"opportun ; parce que le peuple ne comprend pas encore l'im-
"portance de la vraie religion". Un grand changement
s'est opéré dans cet homme. D'après ce que j'ai appris, ce
n'est point le peuple qui le fait rester dans le paganisme ;
mais il craint d'attrister sa mère en changeant de religion.
Cette vieille fumeuse d'opium, comme toutes les femmes de la

maison, est convaincue que la religion chrétienne n'a d'autre but que de changer l'esprit des gens à l'aide d'une médecine merveilleuse. En abordant Ou-iuen-Ken le jour de ma visite, elle lui dit: "Pour vous, vous avez bu de la « médecine de la religion; et votre esprit est changé. Que vous « ayez osé amené dans notre maison l'homme d'occident, c'est « vraiment chose incroyable. Qui plus est; voilà que mon fils « qui naguère parlait comme tout le monde, se déclare main- « tenant en faveur de la religion. Son esprit commence déjà « à changer; et je veux m'en assurer moi-même. Viens ici, « toi, dit-elle à son fils Ho-li-jen en lui montrant une tasse « de thé; et indique moi comment s'appelle cet objet."

La pauvre vieille passa ainsi en revue plusieurs autres objets, croyant que son fils avait oublié les noms des choses les plus vulgaires, tant le changement qui selon elle avait dû s'opérer dans l'âme de cet infortuné depuis qu'il avait eu des rapports avec moi, était radical. Ce trait vous montre quelles étranges idées ont de nous les chinois qui ne nous voient pas de près. - La fête de Noël approchait; je me rendis à la campagne comme je l'avais promis aux chrétiens. Ou-iuen-Ken me suivit. Nous passâmes par le bourg de Hou-Ken-tsi et nous dinâmes chez le principal habitant, nommé Tchao-tien-Kiu, ami de Ou-iuen-Ken. Cet homme jouit d'une certaine autorité dans la contrée, et nos chrétiens pourront trouver en lui un protecteur. Quand nous fûmes arrivés à Tchen-Kia-Kan, où demeure la famille Wan et où devaient se réunir les chrétiens et les catéchumènes pour la fête de Noël, je m'empressai de visiter le personnage le plus puissant du pays. Il se nomme Li Kiuen-chen et demeure à 30 lys au nord de la famille Wan. Son château porte le nom de Pé-Wei, ou enceinte du nord. Ce personnage est redouté à 100 lys à la ronde. Grâce à mon fidèle compagnon Ou-iuen-Ken je fus reçu avec beaucoup d'honneur. Li Kiuen-chen nous retint un jour chez lui et nous fit des questions fort sérieuses sur la religion. Ou-iuen-Ken se dit de plus en plus mon disciple, parla de l'accueil flatteur que j'avais reçu du mandarin de Ho-Ken-tsi, et ses discours produisit une bonne impression sur notre hôte. Pendant que je m'entretenais dans le salon, l'aîné des enfants de la famille me fit présenter une feuille sur laquelle on avait tracé un certain nombre de caractères européens, et me pria d'en écrire le son en langue européenne. Puis ce grand enfant, qui n'a pas moins de 18 à 20 ans, s'empara de mon bréviaire et en fit disparaître une partie des images. Ce premier larcin lui ayant réussi, il finit par s'approprier celles qui y restaient encore. J'eus beau réclamer d'une manière polie, mes images ne reparurent plus. Je ne m'arrêterai pas à vous parler des usages de ces grandes familles, de la richesse de leurs ameublements, de la somptuosité des repas qui nous furent servis, car j'ai hâte de terminer cette relation déjà bien longue. Mon impression en quittant le château de Pé-Wei, c'est que dans quelques années nous pourrions avoir ici un centre fort important. Nous rentrâmes chez la famille Wan, la veille de Noël, au soir.

Pendant que j'entendais les confessions d'une vingtaine de chrétiens, notre illustre catéchumène Ou-iuen-Ken s'employait avec les catéchistes à la décoration de la pauvre hutte qui nous servait de chapelle. Il sait fort bien dessiner et est habile calligraphe. Aussi fleurs et paysages, dont il avait une abondante provision dans sa malle furent mis à contribution pour la circonstance. A notre messe de minuit, nous avions des bergers en nombre, et un représentant des Rois mages dans la personne de Ou-iuen-Ken. Le jour de Noël je remis à ce digne homme avec une certaine solennité, un témoignage de ma reconnaissance pour tous les services qu'il a rendus à la religion. Ce témoignage pourra lui servir à se mettre en rapport avec d'autres missionnaires. Il est ainsi conçu: "Nobili viro - Ou-iuen-Ken - ex Prov. Ho-nan - de Religione Christiana - in

Districtu Ho-kieou - Prov. Kiang-nan - bene merito. Grati animi ergo. - Ph. Grillo S. J. miss. - Die XXV Dec. MDCCCLXXIV." Ou-iuen-ken reçut ce témoignage avec un grand respect. Depuis quelque temps déjà, il agissait comme nos catéchistes, édifiant tout le monde par son zèle à prêcher la religion et son dévouement envers le missionnaire. Le jour de la fête de St. Etienne, il écrivit de sa propre main sur le registre des catéchumènes son nom et ceux de sa mère, de sa femme et de ses deux enfants. Le 27, j'administrai le baptême à trois catéchumènes. Ce jour-là Ou-iuen-ken prit congé de nous; il emporta avec lui des livres de religion, un chapelet et une belle médaille du Sacré-Cœur; et il me promit que la première église qu'il fera bâtir sera consacrée au S.C. de Jésus. - Le 28, je rentrai à Ho-ken-tsi et j'y rencontrai quelques catéchumènes de plus. L'élève que j'avais amené de Ou-ho dans l'espoir qu'il ferait un peu de bien à sa famille, a réussi au delà de toute espérance: il a converti sa mère son beau-père et finalement toute sa famille.

Le 29, nous quittâmes Ho-ken-tsi. Avant mon départ j'envoyai ma carte à Ho-li-jen. En sortant du bourg, pas un mot mal sonnant ne se fit entendre; on m'appelait: "le grand homme d'occident". Quelques malins assis dans un thé près d'une table de jeu se mirent à dire: "Dieu nous protège s'en va"; faisant ainsi allusion à une parole qui se trouvait souvent sur nos livres quand nous exhortions les païens à embrasser le christianisme. Li-tchan-ken et l'élève de Ou-ho prirent la route du chef-lieu du district, où ils devaient m'attendre. Pour moi j'allai conférer le baptême à la mère et aux deux enfants de la famille Tchen, la plus fervente de cette chrétienté naissante. Cette famille demeure au village de Tchen-kia-tsen, à 40 lys de Ho-ken-tsi; j'y restai jusqu'au premier janvier. Trois nouveaux catéchumènes se firent inscrire ; et plusieurs autres païens promirent de suivre bientôt leur exemple. Le 1er janvier, après une marche de plus de 50 lys, j'arrivai à la ville de Ho-kieou. Deux frères, amis de Ou-iuen-ken, avaient donné l'hospitalité à Li-tchan-ken. Ils se nomment Tchan. L'un d'eux fume l'opium; ils sont disposés à nous vendre leur maison ou leur terrain qui est bien placé. Ho-kieou, chef-lieu d'un grand district, est l'endroit le plus avantageux pour y fonder un établissement; il faudrait en outre se procurer un pied-à-terre à Ho-ken-tsi. Je ne suis resté à Ho-kieu qu'un peu plus d'une nuit; et je ne voulus pas quitter cette ville sans envoyer de présents au mandarin qui nous avait rendu un si grand service au bourg où il nous avait rencontrés. Il me fit des présents à son tour et me pria de lui procurer quelque jour une médecine pour se teindre la barbe; elle est rouge mêlée de poils gris tournant au blanc; il désirerait lui donner une couleur uniforme.

De Ho-kieou je suivis la route de terre jusqu'à la rencontre de la Hoei, à Lieu-tse-ken. Une petite barque nous transporta de là jusqu'à Tchen-ian-kouan en moins de deux heures. Je mis treize jours à me rendre de Tchen-ian-kouan aux limites de la sous-préfecture de Ou-ho à cause du vent contraire. En passant pour la seconde fois dans les endroits que j'avais visités lors de mon départ pour Ho-kieou, sauf de rares exceptions, je reçus partout un accueil favorable; et des signes de conversion semblent se manifester sur plusieurs points au bord de la Hoei. Les prières et une nouvelle visite du missionnaire achèveront de faire germer la semence répandue.

G. Palatre S.J.

Mission du Pé-tchély.

(Extrait d'une lettre du P. Edel au P. Feyerstein.)

Superstitions au Pé-tchély.

" Si vous parcouriez en ce moment nos villages des environs vous vous demanderiez sans doute pourquoi, par quel hasard ou caprice, ou superstitions, tous les murs ou maisons sont couverts de cercles tracés au charbon ou à la craie ? pourquoi les paisibles paysans ne sortent plus sans bâton, pourquoi les plus espiègles bambins ne paraissent à aucun carrefour ? pourquoi enfin une certaine stupeur semble peser sur les âmes et sur les corps de nos Pé-tchéliens ? Hélas ! C'est qu'il y a des loups dans la contrée. Des loups ! de vrais loups ! Sans doute personne ne les a vus de près, mais on en a entendu parler et tous en sont persuadés, tous sont terrifiés du mode d'apparition de ce terrible quadrupède. Oyez plutôt ! L'autre jour, disent-ils, une grande barque est arrivée de bien loin, sans voile, sans gouvernail, sans pilote - des vieillards à la barbe blanche, à l'œil luisant, la montaient et elle marchait à contre-vent ! Arrivé à certain village le bateau stoppa de lui-même, et les vieillards à barbe blanche en sortirent tous... Quelques enfants s'étant risqués à approcher, tout à coup ces vieillards transformés en loups se précipitent sur eux et les croquent en 3 temps. On ne sait pas au juste le nom de ce village, mais le fait est indubitable et voilà comment nous avons des loups dans le pays et des loups-garous, s'il vous plaît ! Aussi quelle frayeur partout ! Mais les cercles, demandrez-vous ? à quoi bon ces courbes blanches et noires qui ornementent les devantures ? C'est tout simple, si vous ne le devinez pas, demandez-le à n'importe quel chinois du monde. Il vous dira que généralement les pièges à loups sont ronds, et que par conséquent en dessinant sur les murs des cercles affectant la forme de pièges, le loup qui a bonne souvenance mais qui après tout n'est qu'une bête, le loup a la naïveté de prendre toutes ces circonférences pour de véritables pièges ; et à la vue de tous ces dangers menaçants, il s'enfuit affolé, on ne sais pas où. Voilà pourquoi nul ne les a vus dans la contrée, c'est grâce aux cercles ! et aux formes rondes ! Il en est pourtant qui prétendent que la géométrie est une science inutile.

Lundi dernier on voyait passer sur la route de Chien-chien un phénomène de piété filiale. C'est, dit-on, un très riche citoyen des provinces Mongoles dont la mère est dangereusement malade depuis plusieurs années. Le diable consulté en la personne des bonzes proposa en échange du rétablissement de la bonne femme un pèlerinage que devait faire le fils aîné, à certaine pagode célèbre qu'on voit aux frontières sud de l'empire à quelques 800 lieues de distance ! C'est là qu'il doit aller offrir son encens à Lao-Mou, la déesse vénérable, et durant son offrande la guérison s'opèrera instantanément. Donc 800 lieues de pèlerinage ! Mais quel pèlerinage ! Non seulement le régime au pain sec et à l'eau est obligatoire, mais encore le pauvre suppliant doit s'arrêter, après chaque pas, s'agenouiller et frapper la terre de son front. Aussi la plus chétive fourmi ferait-elle plus de chemin que ce pauvre diable d'homme. Le voilà à peu près au 15e de sa route, et il marche depuis 3 années ! à raison d'un 1/4 de lieue par jour, avec force jour de repos, force détours pour aller offrir de l'encens aux pagodes célèbres. Voilà comment l'enfer abuse nos malheureux chinois, comment le diable singe les véritables pèlerinages ! En vérité ses partisans font plus pour lui que ne font pour Dieu des Sts renommés par leurs mortifications. On entend parfois dans ce genre de pénitences volontaires, en l'honneur des Poussahs, des histoires qui font dresser les cheveux sur la tête : et pourtant nos pénitents et anachorètes chinois sont énormément distancés par leurs confrères des Indes et de Siam. C'est vraiment dommage que ce peuple n'ait pas connaissance de notre religion, il tournerait du bon côté ses instincts pieux et la chine deviendrait peut-être une immense Thébaïde. Quand on aura publié le travail du P. Leboucq sur les associations chinoises, leurs pratiques, leurs patrons etc, etc, accordez-vous en la lecture ; vous y trouverez de curieux détails sur les instincts religieux de nos habitants du Céleste Empire tant de ceux du temps passé que du temps présent. Pas un corps de métier qui n'ait ses statuts, son patron, sa pagode, ses processions, ses collectes mensuelles etc, absolument comme nos congrégations - sauf une différence - le diable qui singe tout, qui veut tout copier dans la vraie religion, le diable est singe en copiant, et ses contrefaçons sont d'affreuses caricatures tristes et comiques à la fois. Que n'eussiez-vous été à Chien-Chien l'autre jour pour voir la manière ridicule dont on honorait certain magot horriblement laid, représentant le patron des gendarmes ! Les gendarmes chinois sont l'infime lie de la population, affreux à voir, horribles à sentir : jugez de leur patron ! Et de la rage d'adoration des pauvres malheureux réduits par l'instinct à offrir des sapèques au susdit patron, qui naturellement les laissent aux gendarmes ses protégés ! Pauvre peuple ! Priez pour lui. "

Edel. S.J.

Amérique. Colville 7bre 1875.

Lettre du P. Guidi au P. Damiani.

Une course Apostolique.

Je veux vous raconter une de mes courses apostoliques. Vous verrez qu'elles portent leur fruit et ne sont pas sans charmes, j'allais dire sans poésie.

Dans la semaine qui suivit la fête-Dieu je dus accompagner à peu près une quarantaine de familles qui se mettaient en chemin vers la tribu de Calipsel, qui est à la distance de deux journées d'ici. Elles se rendaient là-bas pour la récolte du fruit appelé camascia. Le camascia ressemble beaucoup au hyacinthe surtout quand au bulbe et à la fleur. On le cueille dans une prairie de quatre lieues de longueur et une de largeur qui s'en remplit tous les ans. Les indiens a l'aide d'une charrue ou d'autres instruments en ramassent le bulbe, ensuite le font cuire et sécher. Le goût de ce fruit est comme celui de notre châtaigne. Chemin faisant et toujours dans des petits sentiers à travers des bois épais se forme une grosse caravane d'une centaine de chevaux destinés à porter des cavaliers ou des provisions. Le soir arrivés à un endroit convenable désigné par le chef, on forme les campements et on laisse les chevaux pâturer. C'est très curieux de voir les tentes s'élever peu à peu et d'une façon très pittoresque et tout autour des feux innombrables s'allumer. C'est plaisir de voir les petits enfants sauvages courir et sautiller dans les buissons et s'amuser à leur manière, tandis que les hommes s'occupent à dresser les tentes ou à apporter du bois pour les feux et les femmes à apprêter leur frugal repas. Dès qu'il commence à faire nuit, le missionnaire donne un signal avec la petite cloche, et à l'instant sa petite tente est entourée d'une foule pieuse et recueillie qui se réunit pour réciter les prières et entendre une petite instruction. Après cela, le missionnaire aussi fait sa petite cuisine, soupe, et après avoir pris une récréation agreable avec ses voisins, étend sur la terre une peau de bison, y ajoute deux ou trois couvertures de laine, et ainsi forme le lit où il passe tranquillement la nuit. A l'aurore il est éveillé par les prières que les indiens font sous leurs tentes. Vers 5 heures le Père sonne pour la prière en commun, ensuite ayant pris un bon déjeûner, prépare son cheval, et se met en chemin en tête de la caravane.

Dans mes voyages, j'ai l'habitude de conduire avec moi un petit jeune homme indien qui me sert de compagnon et d'aide pour faire mon petit ménage et pour avoir soin des chevaux; car outre celui que je monte j'en emmène toujours un autre chargé de mon lit, des objets de ma chapelle et des vivres qui consistent généralement en viande salée, café, ou thé, sucre, pomme de terre, riz, et farine dont on fait des gâteaux. Mon compagnon avec son fusil me fournit souvent de la viande fraîche en tuant des canards, des perdrix, des poules sauvages, des faisans, animaux dont abondent les eaux, les prairies et les montagnes.

Arrivé au camp ou aux logements des indiens, le P. Missionnaire est très bien reçu. Tous les chefs viennent le saluer en lui souhaitant la bienvenue avec Gest sglgált (bonjour) et en lui serrant cordialement la main. Quelques-uns même viennent en aide au Père: ils prennent les paquets, dressent sa tente et lui fournissent du bois et tout ce dont il peut avoir besoin.

La tente que j'ai est conique. Elle a presque cinq mètres de hauteur. Un long poteau au milieu suffit pour

la tenir droite et seize pieus aux bords la tiennent ronde et tendue. Au milieu de la tente quatre gros piquets fixés dans le sol soutiennent la petite caisse qui forme l'autel quand elle est ouverte. Je dis la Ste Messe sous la tente presque tous les matins et les indiens rangés en bel ordre devant l'entendent avec beaucoup de piété. La tente en question me servit de maison, de chapelle et de confessionnal pendant les deux semaines où je demeurai à Callispel; le dimanche plus de trois cents indiens vinrent des champs environnants; avec des nattes et des peaux nous formâmes une espèce de basilique. On y célébra une messe solennelle chantée par les indiens eux-mêmes, qui outre le Kyrie, le Gloria et le Credo chantèrent à l'Offertoire et après l'Elévation deux pieux cantiques l'un sur l'air Va pensiero sull'ali dorate etc. (Va pensée, sur des ailes dorées) l'autre sur celui O Signor che dal tetto natio (O Seigneur qui de la maison paternelle etc.). Soixante-dix indiens approchèrent de la sainte-table parmi lesquels dix pour la première fois. Le tout fut couronné par un petit sermon suivi d'un autre cantique à la vierge Immaculée. Avant que la foule pieuse ne se séparât le chef fit une petite allocution dans laquelle il recommandait à tous le bon ordre et la fuite du mal. Dans les jours suivants je fus occupé à entendre les confessions qui montèrent au delà de 200, à enseigner le catéchisme aux enfants et à d'autre ministères semblables.

J'ai béni quelques mariages et baptisé quatre enfants. Ensuite je suis passé dans un autre campement mais à peine y étais-je arrivé qu'un gros orage accompagné de tonnerre est venu fondre sur nous. La foudre est tombée tout près de moi; quatre chevaux et un poulain ont été tués. Ici j'ai fait une bonne pêche avec l'aide de Dieu. Je suis parvenu à séparer un concubinaire et à en marier deux autres. Il faut que je vous cite les paroles touchantes qu'a prononcées une femme infidèle avant son baptême et son mariage; elles ont été dites en présence du chef: "Je suis heureuse, ô robe noire, car tu me donnes la vie éternelle; j'ai été une mauvaise femme par le passé, mais maintenant que je reçois le baptême je veux le bien conserver et être sage. Mon cœur est bon maintenant et je te remercie, car tu as eu pitié de moi. Mon cœur est fatigué de vivre dans l'obscurité et dans le péché je veux à cette heure le donner tout entier à Dieu et à toi, ô mon Père; ne m'abandonne pas, ô robe noire, prie pour moi, et aide-moi afin que je puisse devenir sage. Puis s'étant tournée vers son mari, elle lui dit: Mon cœur est bon envers toi ô homme; je veux vivre avec toi. Car je sais que tu es bon. Je me donne à toi, et toi qui es un homme bon tu dois me bien garder et avoir soin de moi. Si tu me corriges je n'en serai pas fâchée, si le matin je dormais éveille-moi et appelle-moi afin que je prie. Si le soir fatiguée du travail je m'endormais sans avoir dit mes prières toi, éveille-moi et fais-moi prier. Sache en outre que je veux revoir le Père qui m'a donné le baptême. Il est loin de nous, c'est pourquoi quand vient le grand jour (la fête) conduis-moi voir mon Père, conduis-moi à l'Eglise. Tout cela elle le disait d'un ton si touchant qu'elle émut jusqu'aux larmes ceux qui l'écoutaient.

Deux semaines après je me remis en voyage pour visiter une tribu appelée des Okinagan qui habite à trois journées de distance à l'ouest de la mission. J'y restai deux bonnes semaines, et j'eus la consolation de voir ces braves gens attentifs et appliqués à la prière, aux instructions, à la fréquentation des sacrements. Je vis non sans bonheur une petite chapelle

en construction, fruit d'une pénitence volontaire que le chef indien s'est imposée avec mon approbation pour s'être une fois enivré dans l'automne passé.

Voilà, mon cher Père, comment le bon Dieu a daigné bénir mes efforts. Deo gratias. A la fin du mois de Septembre s'il plait à Dieu et à mes Supérieurs j'irai voir de nouveau les Okinagan et une autre tribu, et j'espère que le bon Dieu me sera alors aussi favorable.

– La Fête-Dieu à Colville. –

J'achève en vous racontant quelque chose sur la fête-Dieu célébrée dans cette mission. Plus de 1000 indiens se rassemblèrent tout près de l'église en cette occasion. La manière dont les indiens étrangers furent reçus est très-intéressante. Ayant appris qu'ils approchaient, les chefs et les membres de notre tribu se réunirent devant l'église qui s'élève majestueuse sur une haute colline. La milice indienne était sous les armes et faisait flotter sur les hauteurs leurs drapeaux blancs et bleus. Voilà que les étrangers approchent en bel ordre, ils étaient presque 300 à cheval; les soldats précédaient les chefs et le reste de la caravane les suivaient à une petite distance. Les étrangers commencèrent à saluer de loin nos indiens en déchargeant leurs fusils auxquels on repondait d'en haut. Quand ceux-ci furent au pied de la colline les autres descendirent et on se salua d'un côté et de l'autre par une salve bruyante de mousqueterie. Ensuite les étrangers descendirent de cheval et les hommes d'abord, la tête découverte puis les femmes se serrèrent les mains et se souhaitèrent un heureux Gest sglgalt. Ils firent de même après avec les Pères et les sœurs tout près de la porte de l'église. Je profitai de l'occasion pour célébrer le Jubilé. Il se fit avec une grande exactitude et piété.

La solennité de la Fête-Dieu fut célébrée par une nombreuse communion générale et par une pieuse procession. Un bon nombre de blancs prirent aussi part à la pieuse cérémonie, et l'on vit en outre les soldats parmi lesquels un sergent s'unir aux pauvres indiens et faire honneur au St. Sacrement. Les indiens marchaient deux à deux et pendant la longue procession chantaient de pieux cantiques accompagnés de fréquents coups de fusil. La modestie et la dévotion de ces simples et pieuses gens frappaient beaucoup plus que la pompe extérieure, de sorte que les blancs eux-mêmes étaient forcés d'avouer qu'un tel spectacle de piété ne se voyait que parmi les sauvages.

Un petit fait édifiant qui vient d'arriver servira de conclusion à cette lettre. – Aujourd'hui même j'ai enterré un petit sauvage âgé de 6 ou 7 ans; deux jours avant sa mort sa mère le caressait, mais il ne faisait aucun cas de ses caresses et sa mère lui demanda pourquoi il agissait ainsi? il répondit: "C'est que maintenant je n'aime plus que le paradis." La pauvre mère racontant cela au P. Missionnaire se montrait très-affligée et disait; "peut-être que mon fils m'a parlé ainsi parce que je ne l'ai pas bien soigné". Cependant cet enfant était tranquille et sage; je le voyais souvent venir à l'église, posé et tranquille comme un homme âgé. Il baisait toujours la grande croix qui se trouve devant l'église et il y entrait toujours avec une grande modestie. Ces pauvres vêtements et cette peau noire de nos pauvres sauvages cachent souvent de très-belles âmes. Que de fois il m'est arrivé de me confondre et de m'humilier devant Dieu en me voyant inférieur à tant de pauvres sauvages en piété aussi bien

qu'en pureté et en innocence. J'espère pourtant que le bon Dieu touché par les prières de ces saintes âmes pour le bien desquelles je me dévoue de mon mieux, aura pitié de moi et m'accordera de vous revoir, mon cher Père, au Paradis.

P. G. Guidi, M.S.J.

FRANCE. Paris _ Lettre du R.P. Pitot au R.P. Recteur de Laval.

Une guérison opérée par l'intercession de nos Pères Martyrs.

Paris, 2 Mai 1875.

Mon Révérend Père, P.C.

Une guérison subite a eu lieu mercredi dernier à l'autel des Martyrs. Le dernier mot n'est pas dit encore. Voici ce qui s'est passé. Melle de Ris est une personne très pieuse, agée de 20 ans environ. Sa mère est très pieuse, son père est libre penseur. Depuis un an et plus une coxalgie la retient au lit. La jambe se replie violemment sur la cuisse, un appareil orthopédique la maintient dans sa situation naturelle, mais non complètement ni surtout sans de très vives douleurs. _ Les deux médecins qui la visitent chaque jour sont: un bon chrétien Mr. Desormeaux et un libre penseur des plus hostiles a Dieu, Mr. le Dr Ricord. _ Les efforts de ses deux docteurs n'aboutissant à rien, la jeune fille demande à faire une neuvaine à nos martyrs. Je suis sûre, disait-elle, que si l'on veut me porter au tombeau des Pères, j'y serai guérie. Une neuvaine de messes et de prières commença, et mercredi à 10 hs, la malade nous arriva. Elle était dans son lit que portaient avec précaution deux brancardiers; deux sœurs garde-malade l'accompagnaient; sa mère était là, son père aussi; ce dernier s'est tenu majestueusement debout sans fléchir le genou.

Au moment de l'élévation Melle de Ris éprouva d'atroces douleurs. "Je suis perdue, dit-elle, à la sœur, ou je serai guérie, je n'ai jamais souffert autant."

Les douleurs continuèrent jusqu'à la communion. Elle reçut N.S. avec calme, bien résignée à tout. "Mon Dieu, ce que vous voudrez... que je sois guérie ou que je meure, je ne veux que votre bon plaisir." Pendant l'action de grâces ses douleurs allèrent en diminuant. Alors on se sentit capable de mouvoir la jambe emprisonnée dans l'appareil, et les paroles "je suis guérie" prononcées d'une voix basse mais émue furent entendues du père, de la mère, des assistants et du P. Matignon qui en ce moment quittait l'autel pour se rendre à la sacristie. _ Je sortais en ce moment du confessionnal je fus témoin du petit émoi. Une dame m'aborda toute rayonnante, et m'annonça le prodige, La malade voulait se lever et marcher, mais elle n'avait point ses vêtements. On la transporta au parloir dont on ferma les portes. Quelques personnes eurent la permission d'entrer, les autres restèrent dans la cour. On retira l'appareil orthopédique et nous fûmes tous témoins des mouvements libres, naturels et sans douleur de la malade. "Je veux me lever, s'écria-t-elle, en se jettant, tout en larmes, au cou de sa mère, et je veux m'en aller à pied" _ "Je ne le veux pas, reprit le père, d'une voix de stentor" il ouvrit la porte donnant sur la cour et s'adressant à l'assistance " croiriez-vous, dit-il qu'elle à l'imprudence de vouloir s'en retourner à pied?" "Elle a raison, lui répliqua quelqu'un. Il rentra alors, et ordonna aux brancardiers de sortir, non par la porte du N° 33, où il y avait affluence de monde mais par celle du N° 35. Ceux-ci s'exécutèrent et rapportèrent leur malade non plus lentement et avec circonspection comme en venant, mais allégrement et en se balançant. En arrivant à la maison, l'un d'eux

lui baisa la main en disant: Mademoiselle, je n'avais plus la foi, maintenant je l'ai. Le Docteur Desormeaux fut appelé. Il examina la jambe, lui fit prendre successivement toutes les positions et déclara la guérison de la coxalgie incontestable. Le Docteur Ricord vint à son tour. Il blâma le transport au Gésu, s'irrita et déclara que l'émotion religieuse, l'imagination avaient réagi sur le système nerveux et produit une amélioration passagère dans la jambe malade. "Une fois l'excitation du moment calmée le mal reviendra, dit-il, la prudence demande qu'on garde le lit." A ce conseil du Docteur vint s'ajouter l'autorité paternelle, et l'on dût garder le lit, Jeudi, vendredi et samedi, tout en protestant. Enfin, aujourd'hui, Dimanche, on a eu permission de se lever. Aucune douleur ne se fait sentir; mais la défaillance du membre guéri est extrême, il ne peut soutenir le poids du corps. Il faudra peut-être une nouvelle neuvaine, non pour le guérir, mais pour le fortifier, quand celle-ci sera terminée. Que pense-t-on de tout cela? On croit généralement à un miracle, qu'un second pélerinage au tombeau complètera. Le mari d'une des personnes présentes, en a été si touché, que sur l'heure, il est venu se confesser. — Le Docteur Desormeaux déclare en général ne croire à aucun miracle, sinon à ceux qui ont été déclarés tels par l'autorité ecclésiastique. En attendant il affirme qu'à ses yeux, il y a grâce extraordinaire de Dieu. Le Docteur Ricord est fort embarrassé. Il a d'abord attribué la guérison à l'excitation momentanée de l'imagination. Puis, vaincu par les observations de la jeune fille il a osé dire: "Mademoiselle, si vous n'avez rien maintenant, c'est que vous n'aviez rien auparavant". "Vous êtes donc un voleur, reprit celle-ci car vous êtes venu me voir chaque jour deux fois et vous faites payer 20f chaque visite." "Vous voulez donc à tout prix, Mademoiselle, que le R. P. Olivaint ait fait pour vous un miracle?" "Il en a fait deux, Monsieur, l'un en me guérissant, l'autre en me donnant la patience de vous entendre." En résumé, la pensée dernière du Docteur Ricord est celle-ci: il y a là une guérison singulière, il y a un effet <u>à étudier</u> de l'idée préconçue et de la volonté sur le système nerveux. Pauvre homme!

Nous attendons et prions. Je suis en union de vos prières et SS. SS. R^æ. V^æ.

Servus et Filius in X°

H. Pitot. s. j.

Paris. — Lettre de M. Gillet 1er Aumônier de la Salpêtrière à M. l'Archidiacre. — M. l'Archidiacre.

Voici une note très-sobre pour vous rappeler aujourd'hui selon votre désir, la guérison instantanée dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir la semaine dernière. Si vous souhaitez plus de détails précis, utiles pour apprécier les différentes phases, je pourrai y joindre l'appréciation même de nos médecins qui tendent à expliquer le tout naturellement. Ici, officiellement on semble même envelopper tout dans le silence, comme si on était embarrassé d'un miracle et on attend à savoir s'il n'y aurait pas rechute et retour de la paralysie.

Justine Etcheverry, née près de Mauléon, a 44 ans. Elle a été fille de service auprès des

Sœurs de Ste Eugénie aux enfants malades. En 1868 on la portait à l'Hôtel-Dieu, d'où on l'a dirigée sur la Salpêtrière. Elle a eu un peu de mieux. Pendant toute l'année 1873 je l'ai vue paralysée du côté gauche; elle se traînait auprès de ses pieuses compagnes pour leur tenir société et leur rendait de petits services avec son bras droit. En Janvier 1874 on la portait dans un fauteuil. Au 1er août elle garda le lit; la gorge était entièrement paralysée; elle ne put recevoir aucun aliment dans son estomac pendant plus de 4 mois; on l'aidait par des lavements de bouillon. Enfin en Décembre dernier, Mr le Docteur songea à employer un tube en Caoutchouc pour introduire par le nez un peu de nourriture jusqu'à l'estomac. Depuis longtemps on craignait sa fin prochaine. Lundi 17 Mai forte crise. Mardi, ses compagnes, d'accord avec elle, commencent une Neuvaine à finir le 26, anniversaire des Saintes Victimes. Elles disaient l'invocation 5 fois répétée: Bienx P. Olivaint et vos Compagnons martyrs, priez pour nous. 5 fois Pater et Ave. 3 fois, O Marie conçue sans péché... Samedi 22 l'une me commande la Messe de Clôture, et une heure après, pendant qu'elles priaient, la malade mourante est subitement guérie. Un cri qu'elle pousse interrompt leur prière; après les invocations au Bienx P. Olivaint. Les personnes de service accourent comme pour l'aider à mourir. Elle se redresse spontanément, elle se lève malgré leurs efforts; elles la soutiennent pour l'aider à respirer. — L'Interne, les élèves comme les surveillantes en sont témoins. Elle absorbe une tasse de lait, puis deux bouchées de pain sec, enfin un verre de vin. Tous ses membres ont recouvré leur souplesse. — Le lendemain, elle a pu communier pour ses Pâques. Elle a déjeuné, s'est habillée et la surveillante l'a conduite au devant du Médecin. Le Docteur stupéfait mais impassible au milieu de ses élèves, dans la cour, essaye toutes les épreuves possibles et la fait rentrer seule. En repassant devant son lit: « Eh bien, ma fille, vous pouvez vous aller agenouiller devant le Saint qui vous a guéri! » On la garde néanmoins à l'infirmerie. Elle travaille avec l'usage complet de tous ses membres, elle aide les employées; les personnes de service se trouvent contraintes de se tenir sur la réserve; les admises, les autres malades sont bien moins contraintes, elles ne sont pas jalouses, elles continuent avec elle l'action de Grâces. — La semaine dernière Mr l'abbé Caux la voyait et voyait tout ce monde avec moi. Hier, Mr le Curé de Longpont et d'occurrence les R.R. P.P. de Guilhermy et Montézeau du Jésus ont pu constater et la piété éclairée de ces bonnes personnes et la persistance de la guérison. Je n'ai annoncé que Mr le Curé de Longpont que plusieurs connaissent, et j'ai passé sous silence la qualité des R.R. P.P. qui l'accompagnaient pour ne porter ombrage à personne. — Si vous désirez voir de vos yeux, Mr l'Archidiacre je serai prêt à vous guider.

Veuillez agréer etc.

Gillet.

Lille. — Lettre du P. Bastien à un P. de Laval. — Mort du P. Picardat.

Le P. Picardat a fait une mort digne du zèle infatigable qu'il a toujours déployé dans ses nombreuses missions. Il est tombé au poste comme

un brave. C'est dans la chaire d'Etroeungt où il prêchait qu'il a été foudroyé par une attaque d'apoplexie. Il n'est pas mort sur le coup et sa vigoureuse nature a résisté 10 jours au mal; mais il n'a donné aucun signe certain qu'il eut gardé quelque connaissance. Il a été entouré des soins les plus dévoués, le doyen, sa servante, tous les principaux du village d'Etroeungt se disputaient l'honneur de veiller ce cher moribond. Tout fut inutile; après une agonie horrible à entendre, un râle affreux qui dura cinq ou six heures, le vaillant missionnaire rendit son âme à Dieu et entra dans le repos du Souverain Maître. A peine avait-il expiré que le notaire du village, Mr. Leclercq, se jeta à genoux "P. Picardat dit-il, vous nous avez beaucoup prêché la prière, vous nous avez vanté son efficacité quand elle est présentée à Dieu par les Saints, si vous êtes au ciel, obtenez-moi telle grâce temporelle dont j'ai absolument besoin et que je demande à Dieu depuis longtemps déjà". La prière faite, le notaire avait obtenu la grâce demandée et courait raconter au P. Viart ce qui venait de se passer. Le P. Picardat pour lui est un saint canonisé; son bonheur fut au comble quand, à force d'instances il eut obtenu de voler quelques mèches de cheveux qu'il gardera, dit-il comme une précieuse relique. Le R. P. Dubois m'invita à l'accompagner pour représenter la résidence de Lille et la Cie aux obsèques. La cérémonie fut magnifique; le presbytère était tendu de draperies noires; l'Eglise depuis la voûte jusqu'au bas des colonnes egalement décorée de tentures noires et blanches, tous les prêtres du Décanat, toute la paroisse et beaucoup de monde accouru des villages voisins. Mr. Mortier doyen d'Avesnes, chef lieu du Canton, fit lui-même tous les offices. Le Conseil municipal accompagna le corps; tous ces messieurs en grand costume tenaient religieusement un cierge à la main; les jeunes gens les plus distingués de la commune, ceux là même qui le Dimanche précédent avaient été choisis pour porter triomphalement le christ qu'on allait ériger en souvenir de la mission, vinrent s'offrir encore pour porter les restes inanimés du soldat de J. C. A l'Evangile le P. Viart fit une courte et touchante allocution; enfin au moment où tout était fini, où nous allions abandonner la dépouille déjà déposée dans sa dernière demeure, un jeune homme se détache de la foule se penche sur la fosse entr'ouverte et lit avec une voix pleine d'émotion un petit discours rempli de délicatesse et de piété. Tout le monde en fut touché jusqu'aux larmes.

L. Bastien. s.j.

Lettre des Novices d'Angers à un Scholastique de Laval. — Mort du F. Novice Norbert Vérité.

Le F. Norbert Vérité, élève du Collège du Mans, arriva au Noviciat d'Angers, le 29 Septembre 1875, dans des conditions de santé tout à fait exceptionnelles. On l'avait reçu malgré les inquiétudes que son état inspirait. Le R. P. Provincial, connaissant la situation de cet enfant qui n'avait plus ni père ni mère et ayant jugé par lui-même, lors de son passage au Mans, de la beauté de cette âme, n'avait pas voulu voir dans sa santé compromise, un obstacle à son admission. On l'attendait à Angers pour la fête de la Nativité; par suite de

plusieurs circonstances, il dût aller passer quelques semaines chez son frère, le seul parent qui lui restât, et son entrée fut retardée. Mais dès lors, il s'était mis en relation avec le Noviciat: "J'ai eu le bonheur écrivait-il d'aller à Paris implorer les Pères Martyrs sur leur tombeau, afin d'obtenir la force nécessaire pour suivre ma vocation. Certes, les bons Pères ne peuvent me refuser cette faveur. le bon Dieu a toujours été si bon pour moi que je brûle du désir de faire quelques petites choses pour lui." Et il termine cette lettre en demandant au R. P. Maître quelques conseils pour l'aider à passer le temps qui le sépare du Noviciat. Quand il y arriva, son aspect produisit sur chacun de nous une impression de tristesse et d'étonnement. Le temps des vacances, au lieu de le fortifier et de le reposer, avait encore aggravé son état; il était d'une maigreur extrême et d'une grande faiblesse. Pour lui, il n'entrevoyait pas la mort, sa confiance l'emportait sur nos craintes. Durant une dizaine de jours, il suivit le règlement ordinaire du Noviciat sans trop de modifications; puis il alla coucher à l'infirmerie et y resta définitivement pour n'en plus sortir. Nous allions passer avec lui une partie de la journée; toujours il nous accueillait aimablement et le sourire sur les lèvres. Le P. Maître dut s'absenter durant quelques jours; mais il engaga notre cher petit malade à lui écrire: l'occasion ne fut pas perdue. — Une lettre est datée du 23 octobre: "Parmi toutes les visites qui me sont faites chaque jour, dit-il, la vôtre me manque; elle me faisait tant plaisir! Le bon P. Socius vient régulièrement, j'en suis bien heureux; puis des frères viennent me faire quelques lectures, enfin, je ne m'ennuie nullement. Et puis, n'ai-je pas mon harmonium pour rappeler la joie!". Après quelques détails sur sa santé, il parle au P. Maître d'une neuvaine qu'il commence pour son rétablissement et d'un petit règlement qu'il lui soumet, je puis vous assurer en finissant que je suis toujours content point triste du tout. Le bon frère Infirmier a mis dans ma chambre de jolies petites fleurs, et il va tâcher de prendre quelques poissons rouges pour mettre dans un bocal; vous voyez qu'on me gâte. Et il finit sa lettre en se recommandant aux prières du P. Maître "pour obtenir dit-il la patience et la conformité de ma volonté à celle du bon Dieu". — De patience, notre cher petit frère n'en manquait pas; jamais on ne surprit chez lui un mouvement d'humeur, et malgré les irritations si ordinaires et si naturelles aux malades, il était toujours plein de douceur et d'aménité. Presque enfant par l'âge, il l'était aussi par le caractère; mais s'il en avait quelquefois les petits caprices, il en avait beaucoup plus l'heureuse facilité: il trouvait tout bon, tout bien, et tout ce qu'on lui disait, lui paraissait la voix même du bon Dieu. Ses réponses le prouvaient bien. Un matin il avait avoué qu'il s'était un peu ennuyé: Il ne faut pas vous décourager, lui répondit le P. Maître, pensez un peu à St Stanislas; à la Sainte Vierge. — "Oh! merci, répondit-il, c'est cela! maintenant c'est fini; je ne m'ennuierai plus". — Il eut à faire son testament, et dans la lettre qui réglait ses intérêts de la terre, ou mieux, par laquelle il s'en déchargeait entièrement, il écrivait à son frère: "Que je suis content de n'avoir plus rien en ce monde!". — Cependant le temps marchait. De retour à Angers, le 30 octobre, le P. Maître ne trouva pas aggravé l'état de notre cher malade; c'était toujours la même toux persistante, néanmoins le F. Vérité ne souffrait que par moments, et se croyait encore loin du dénouement. Sans partager ses illusions, l'on espérait du moins le garder quelques semaines, peut-être quelques mois; pourtant le P. Maître voulut peu à peu préparer sa pensée et son cœur au suprême passage. Dans un de ses entretiens, il lui parla, sans l'y engager directement, des vœux de dévotions. Le soir même, quand revint le P. Maître, le petit malade lui dit: "Mon Père, comme le démon est habile! il a voulu me faire croire que vous m'aviez offert de faire mes vœux, parce que j'allais bientôt mourir; mais c'est une tentation, je ne m'y suis point arrêté longtemps." et après quelques paroles échangées de part et d'autres, il ajouta: "J'ai réfléchi, eh bien! oui, je les ferai; mais à Noël, si vous le voulez bien. Noël, c'est une fête de pauvreté!" — La fête de St Stanislas approchait; il commença une neuvaine. l'idée lui vint d'écrire une petite lettre à cet aimable saint, et il demanda, ce qu'il obtint sans peine, qu'on la déposât sous l'autel, auprès de son image: — O bon et cher St Stanislas, je vous écris cette petite lettre pour vous demander au nom du Sacré Cœur de Jésus, la grâce de jouir d'une santé assez bonne pour suivre les exercices du Noviciat. Je vous le demande pour la plus grande gloire de Dieu. Tous mes frères en N. S. sont avertis que je vous fais une neuvaine: votre honneur est donc engagé. O bon St Stanislas, priez bien le Sacré Cœur de m'accorder cette faveur, et je vous rendrai de grandes actions de grâces. Votre petit frère en N. S. Norbert Vérité. — Le lundi, 8, il se leva encore vers 10 h. Après sa méditation, il écrivit sur son cahier ces paroles: (ce devaient être les dernières lignes de sa main) "Moi, Norbert Vérité, heureux enfant de la Cie de Jésus, je choisis Marie pour ma mère bien aimée, et pour mon frère chéri, St Stanislas Kostka. Qu'ils daignent me protéger!" Le soir, il marqua ses notes d'examen général, d'après un usage qui lui était tout personnel; chacun de ses différents exercices en faisait la matière, sur 17 articles qu'il repassait ainsi, nous n'avons guère vu, pour ce dernier soir de sa vie que quelques œ, il y a des a pour tout le reste! La journée s'était passée sans encombre, mais la nuit fut mauvaise. Dès 4 heures il demanda la Ste Communion, afin de pouvoir ensuite prendre quelque potion, et fit appeler le P. Maître qui se rendit près de lui aussitôt après sa messe; c'était le mardi 9 novembre. — "Mon Père, lui dit-il, mais ma neuvaine! elle me rend de plus en plus malade! Si cela continue, je serai mort ce soir!" — Le P. Maître dut le quitter pour une affaire très-urgente qui le retint une partie de la matinée. Mais vers 11h il fut appelé en toute hâte auprès du petit malade, qui baissait rapidement. Il lui parle, il lui prend la main; aucune parole, aucun geste ne lui répond; seulement de temps à autre, un tressaillement prouvait que notre cher frère Norbert était encore avec nous. Pendant ce temps, on courait chercher les Saintes Huiles; tout cela se fit aussi rapidement qu'approchait la mort: les onctions commencèrent: le frère était presque assis sur son lit, la tête appuyée sur la main droite, les yeux fermés; on l'eut dit dormant doucement. Respirait-il encore? Pendant les premières onctions, on put le reconnaître à ses derniers soubresauts; puis tout fut fini vers 11h 1/4.

Le F. Norbert Vérité, né le 15 décembre 1857, n'avait pas 18 ans. A peine l'avions nous eu à Angers durant six semaines, et pourtant, il avait fait au noviciat la plus profonde impression. Son innocence et sa simplicité nous avaient tous charmés: sa mort nous faisait envie. Et son ancien recteur exprimait bien les sentiments de chacun quand il écrivait après sa mort, au P. Maître: "Cher Norbert, le voilà donc parti pour le Ciel, ce petit ange qui m'avait annoncé sa grande résolution!.. Notre petit Stanislas est allé rejoindre son frère! nous n'étions pas dignes de cette belle perle du Ciel."

SUPPLÉMENT.

Relation de deux voyages du P. Heude.

I. Relation du voyage dans le Hou-Kouang - 1ère partie adressée au R. P. Cordier - A bord du St Pierre le 16 Septembre 1874.

Mon Révérend Père .. P. C.

Ma lettre sur la Hoai me coûte tant à rédiger que je prend le parti de vous écrire un journal de bord: à la fortune du pot, vous aurez ce qui m'arrivera chaque jour. (Sept. 16) - Hier par une jolie brise N.E. j'entrais dans le canal qui conduit à Lu-tch'eou-fou: c'est le plus direct: actuellement il est de niveau avec le Yang-tze-Kiang: c'est un magnifique cours d'eau: j'y ai trouvé, entre son embouchure, un peu au dessous de Ou-hou, rive gauche, et le gros bourg de Yun-tsao, jusqu'à 8m, la moyenne est 5m de fond. Cela explique que les grandes jonques de Tsong-ming viennent s'y charger de riz pour cette île dont la partie salée ne produit que du coton. Yun-tsao est un bourg de 5000 âmes, m'a dit le barbier à qui j'ai fait l'honneur de ma pratique: cette année tout va bien, le fleuve n'a pas monté, donc abondante récolte de riz. Aujourd'hui le vent N.E. a viré O. puis est tombé: nous marchons à la cordelle. J'ai fait une promenade sur les collines entre lesquelles depuis ce matin le canal est engagé. Rapporté un joli Falco subbuto jeune, qui m'est passé au bout du fusil au moment où je grimpais à travers les broussailles pour tirer des Drongos. Ils étaient plusieurs à ce moment même qui caracollaient et tournoyaient sur le marais: j'en ai obtenu un jeune en fort bon état, c'est le Dicrurus Cathœcus de Swinhoe. . J'ai aussi récolté trois plantes nouvelles et inconnues pour moi. Le canal est très large, mais s'encombre d'herbes: les chaussées sont en bon état, et couvertes de petits hameaux; quiconque jugerait de la population sans sortir de barque la croirait très serrée, ce qui n'est pas vrai. Il y a assez de mouvement de barques pour desservir la ville de Tchao-Kien, celle de Lu-tch'eou-fou, et les aboutissants du lac Tchao. Montagnes: 200 à 300m, nues reboisées de pins çà et là. -(17)- Je passe la nuit à Uen-Kia-ouan, 15 lis de la ville de Tchao. Nous partons à 5 h. 1/4: beau temps, N.E. naissant. La ville est agréablement située au sud des collines et à l'abri des inondations. Elle me paraît misérable, et son faubourg est insignifiant. Après les coups de tam-tam d'usage et force cris on nous ouvre le pont flottant. Le courant s'accentue déjà: les habitants en profitent pour tendre d'immenses filets en travers: j'excite peu la curiosité; j'ai dû cependant montrer ma barbe à la douane et leur demander s'ils étaient sourds aux honnêtes réponses de mes bateliers: là-dessus, ils n'ont plus crié et nous avons continué notre route. On entre dans le lac Tchao presqu'au sortir de la ville. A gauche on aperçoit flotter les nombreuses bannières des braves chargés de l'extermination des brigands s'il y en avait: en attendant qu'ils viennent, ces honnêtes militaires se tiennent bien tranquillement au fond d'un petit port à l'abri du vent et des vagues. A côté se trouvent plusieurs fourneaux à faire de grands vases de terre appelés "Kang": ici, ils sont moins beaux et moins solides qu'à I-hing. Les bords du lac paraissent bien peuplés, si l'on en juge par la fréquence des petits hameaux cachés au milieu des Milias. Nous suivons sensiblement la côte N: il y a 3 à 4 mètres d'eau, et l'on m'assure que toute l'année on peut aller à Lu-tch'eou. Le vent a viré vers 3 h. 1/4; au bout d'une bordée, j'ai mis pied à terre, et ai rapporté un Cuculus canorus, jeune; et un faisan. Le terrain n'est pas très fertile, si l'on s'en

rapporte à la maigre apparence du coton. Je me rembarque et me décide à passer la nuit sous une île que nous voyons depuis notre entrée dans le lac. Il se trouve que c'est le seul port des environs, fermé par une digue ou jetée de pierres brutes. Je vais à terre et monte droit à la pagode qui consiste en une demi-tour. J'y ai blessé deux cresserelles dont j'ai perdu l'une dans les hautes herbes : j'ai rapporté un engoulevent. L'île est couverte d'une magnifique végétation herbacée d'Apluda mutica et aristata : bonne fortune pour les habitants (environ 70 familles) dont c'est la seule récolte. Ce peuple paraît simple et bon, et ne se montre pas trop farouche. Un vent frais de N.E. se lève à 9h. : mais nous sommes parfaitement, et je m'endors au bruit des vagues qui se brisent sur la jetée. -(18)- Je fais le tour de l'île, et ne vois rien de nouveau que quelques Petrocincles fuyards ; je rapporte un Tribulus, c'est la première fois que je le rencontre : on le dit commun au Nord, où on l'emploie contre les maux d'yeux. La tour est bien située sur le mamelon central de l'île qui en a trois. On y jouit d'un coup d'œil fort étendu sur le lac et la ceinture de montagne qui l'encadre. Les brumes empêchent de voir Lu-tch'eou. J'ai pris un violent rhumatisme au genou droit au sommet de la tour, en sorte que j'ai du mal à redescendre le petit escalier en spirale. Les rebelles ont tout brûlé ici : cette petite population devait être à l'aise : les hommes sont navigateurs sur le lac. On construit encore pour eux deux grandes barques ici même : ces braves gens ont été très civils : chaque fois que je passais près d'eux pendant qu'ils mangeaient le riz, tous se levaient, en employant l'invitation d'usage de manger avec eux : il est bien entendu qu'on refuse. Il y a un vieillard de 73 ans qui m'a produit l'effet d'un sauvage. Ce vieux est robuste et énergique : armé d'un long gourdin, il gravit les pentes comme un chevreuil. "Je suis un mendiant m'a-t-il, et pour vivre, je garde la montagne". C'est-à-dire qu'il crie comme un perdu sur ceux qu'il soupçonne de vouloir, non pas manger, mais emporter l'herbe d'autrui : ce qui serait un "crime abominable" puisque sèche, elle se vend 180 sapèques soit 90 centimes les 100 livres. C'est le combustible ordinaire : et il est excellent pour les briqueries, les poteries, etc. et pour cuire le riz. -(19)- Cette nuit le vent a fraîchi ferme, et mon rhumatisme m'a rendu le sommeil léger. Pas de vivres, d'ailleurs, que des Nan-Koua, espèce de petit potiron vert maculé de jaune, et assez sucré. C'est tout ce que l'on trouve à acheter avec de larges haricots musqués appelés "Pien-teou". Comme à 8h. le vent soufflait ferme du N.E., j'ai renoncé à gagner Lu-tch'eou, ma barque n'eût pu tenir sous ce rhumb en courant des bords ; je me suis décidé à filer à l'ouest, sur Sang-ho, à 20 lis dans la rivière de Cheou-tcheu-hien. Après quelques tâtonnements dans les herbes flottantes, nous finissons par trouver l'embouchure de la rivière, et nous arrivons au bourg à 11h. Après dîner je suis sorti un instant, et j'ai rapporté des rizières trois petites plantes qui m'avaient échappé jusqu'ici : Lopatrium junceum, Vandalia scabra et la Bonnaya veronicæfolia. Mes gens rapportent des provisions, entre autres, les plus belles châtaignes que j'aie vues en Chine, de vrais marrons, à 36 sapèques, soit 18c. la livre. Elles viennent des montagnes de Lu-kiang-hien. Je ne suis plus qu'à 80 lis de Cheou-tcheu, et 400 de Ngan-King. Ce cours d'eau n'est à vrai dire qu'un cul-de-sac du lac Tchao : en hiver, tout est sec. -(20)- Je reviens au lac à travers la partie marécageuse, et mets pied à terre. J'ai tiré une fauvette, un emberiza, quelques alouettes voisines de l'Alauda japonica, et le Pratincola indica. Le peuple est activement occupé à la fenaison, mais c'est pour chauffer la marmite, comme ils disent. Ils se donnent beaucoup de peine pour récolter la grande graminée aquatique, dont la variété cultivée, nommée Kao-ba, à Chang-hai,

est une nourriture assez agréable. Ils en font de long radeaux sur lesquels ils marchent pour les pousser peu à peu le long des bords jusqu'à leur demeure. Cette grande herbe est, si je ne me trompe, du genre Hydropyrum. J'emporte comme souvenir quelques mulettes voisines de celle que j'ai adressées à Paris sous le nom d'Unio modestus. C'est la seule qui y soit un peu : l'U. Montanus ne m'a laissé voir qu'une valve : elle doit se trouver plus haut, vers Chéou-tchen. Nous passons tranquillement la nuit au milieu des herbes : il est étonnant qu'il y ait si peu de moustiques. -(21)- Le vent soufflant trop, je descends à terre, et rapporte une Polygala nouvelle pour moi, P. Glomerata, je crois : et le Contranthera hispida. Le vent ne se calmant pas, j'ai pris le parti de marcher quant même en courant des bordées dans les herbes autant que possible : mais cela n'a pas pu durer, il nous a fallu prendre le large et danser ferme. Vers 4 h. je suis entré me reposer dans une petite crique que j'apercevais, près d'un cap de grès rouge. Ce cap a un petit bosquet dans l'enclos d'une pagode ruinée. J'y ai tiré la Turtur gelastes ou rupicola, le Muscicapa rupicola, et l'Ianthia cyanura qui commence à arriver. J'y ai vu, je crois la Turtur humilis, mais n'ai pu l'approcher. Les drongos abondent, et sont extrêmement curieux et intéressants à suivre dans leurs jeux et evolutions capricieuses. -(22)- Je pars de bonne heure, et vais mouiller pour dîner tranquillement sous le vent d'un petit cap boisé avec de mauvais chênes du groupe des Robur et Castanéopsis. En descendant, j'ai tiré un lièvre, et le petit Gobe-Mouche appelé Muscicapa-cinereo-alba. Cueilli dans le gazon ras, au bord du lac, la Striga hirouta, puis remis à la voile. Le vent a un peu molli, ce dont je ne suis pas fâché, les lames sont moins fortes, bien qu'elles fassent tolérables, et je puis écrire.

-(23)- Cette nuit un petit coup de vent vers 12 ¼. Pluie depuis 4 h. je suis sur mes deux ancres à l'entrée du lac, juste debout au vent de N.E. Le petit baromètre anéroïde que j'ai pour la mesure des hauteurs, me semble un instrument de physique de fantaisie. Il marquait 771, le therm. étant à 19.50. Rien que de le mettre à la température de ma main, il est tombé à 758 ! Allez vous y fier ensuite, je le prends tel quel n'ayant que lui. -(24)- Passé la journée avec de la pluie sous les murs de la ville de Tchao. Cela a ses charmes. -(25)- Fait deux lieues environ malgré la pluie. La Monochoria vaginalis couvre les mares de ses splendides grappes d'azur. Il me semble que cette plante, ainsi que sa congénère, quoique moins belle, (M. plantaginea) pourraient réussir en France et orneraient magnifiquement les bords bas des pièces d'eau dans les parcs. Ce beau bleu tranche vivement sur le jaune des Villarsia quand ces deux plantes se trouvent voisines. La petite Alisma qui fleurit parmi ces reines des eaux est plus modeste avec ses trois pétales blancs (Alisma fluitans ?) Mais ses vertes feuilles orbiculaires sont plus fraîches que les feuilles demi-rouge ou vert-sombre de la Villarsia. -(26)- Rentré péniblement à Sun-tsao, ou mieux, en face du canal de Ou-ouei-tchéou ; J'ai vu aujourd'hui, pour la première fois, le cadavre d'un enfant noyé : il pouvait avoir 3 ou 4 jours.

-(27)- Partis de bonne heure avec vent favorable pour Ou-ouei, où nous arrivons à 11 h.½. La ville est assez loin du bord. Mes gens n'y ont pu trouver que trois misérables poulets ; pas d'autre viande. Dès que la pluie a cessé, j'ai fait reprendre les gaffes pour remonter sous le vent qu'un détour nous rendait contraire. A 6 h. nous arrêtons près de quelques barques du Houpé, et nous apprenons, à notre grand désappointement, que nous ne pouvons aller plus loin : toutes les routes

sont barrées. C'est une précaution contre l'eau du fleuve, afin que les riverains puissent faire tranquillement la moisson des haricots et retourner les rizières. Quand cela sera fait, le fleuve aura baissé, et l'on rétablira la circulation : ni mes gens ni moi n'étions au courant de ces usages locaux, je n'avais suivi ce chemin qu'à la fin de Décembre. Nous en serons quittes pour rebrousser chemin à la cordelle, et reprendre le Kiang à Ou-hou.
-(28)- Vers 9 h. le vent est devenu trop fort pour tirer la barque : nous nous sommes arrêtés près d'un banc d'alluvion qui ressemble à une prairie. Quelques ânes y paissent tranquillement avec un petit chinois sur le dos, couché de tout son long. D'autres enfants nu-jambes récoltent des champignons qui croissent en abondance sous ce gazon ras et serré (Panicum voisin du P. Sanguinale). Deux d'entre eux consentent à me vendre leur cueillette pour 8 sapéques. Vous conviendrez que c'est du luxe : mais quand tous les paysans du marais en mangent, pourquoi y mettrais-je plus de façon ? -(29)- Jour de St. Michel : grand jour pour la France, si elle n'avait pas un bandeau sur les yeux ! Pauvre France ! Le vent a molli mes gens se réattellent à la corde. - Après déjeuner, je vais à terre, et en 10 minutes je rapporte un plein mouchoir de l'agaric d'hier. C'est un agaric sociétaire et agrégé : gras et cassant, pas de papilles sur le chapeau, qui est très cônique et tortueux à cause de l'épaisseur du réseau de gazon à travers lequel il sort : pas de volva apparent ni d'anneau : feuillets quelque peu teintés de rose : pédicelle tordu, pellicule du chapeau à fibre soyeuses et radiées. Ce champignon est excellent. Il y en a 3 ou 4 espèces dans le gazon : mais le peuple les connait fort-bien comme dangereuses, surtout celles qui croissent autour des excréments des buffles. D'ailleurs, tous les ans, mes hommes m'en font manger de toutes les couleurs, et je ne m'en suis jamais mal trouvé, pas plus que de ceux que les chrétiens nous servent avec la viande et le poisson. L'Agaricus edulis est fort commun au mois de Mai, et se vend jusqu'à 7 ou 8 sapéques l'once dans les grandes villes. Dans la soirée j'ai tiré le Botaurus ochropus. Pendant que je marchais sur la digue du canal, précédé ou suivi de mon petit chien (apprenti chasseur), joli limier que m'a donné un Français de Chang-hai, j'entendais un vieux batelier dans sa barque demander à ses hommes si j'étais un Européen. Ceux-ci ne savaient pas. Je rencontre un paysan qui me demande ce que j'avais tué : Rien, lui dis-je. Est-ce un Européen ? lui crie le vieux ; je ne sais pas, répond l'autre, il m'a dit qu'il n'avait rien tué. Une paysane se range du sentier pour céder le pas ; je lui fais excuse. Est-ce un Européen ? lui crie le vieux : je ne sais pas, répond-elle : il a de la barbe long comme cela : et elle faisait le geste. - Ah, dit le vieux, c'est évidemment un homme de Tang-tch'eou ! - Pas besoin d'aller loin pour avoir l'air chinois ! que vous en semble ?
-(30)- Je suis rentré dans le Tang-Tze-Kiang par où j'en étais sorti. Je suis content de cette pointe dans le lac Tchao : c'est autant de moins à faire. Aux eaux basses, il doit y avoir des mulettes. Ces jours de pluie ont fait monter le fleuve dont l'eau jaune pénètre dans la rivière assez pure de Tun-tsao. J'ai grand vent N.O. j'en profite pour dépasser Ou-hou, et venir coucher à l'entrée de la rivière qui conduit à Nan-ling-, Kiang-hien, et dont l'une des sources vient de Che-tai : ce port se nomme Lou-Kiang et est assez fréquenté. -(Octobre-1.)- Je fais faire des provisions pour pénétrer dans les vallées inondées. C'est ici le même système qu'à la rive gauche : beaucoup d'eau : de hautes chaussées. Si l'inondation n'est pas précoce, tout va bien, il y a du riz. Les eaux ne pouvant couler

sont très-pures et très-profondes. La Vallisneria spiralis? y déroule à profusion ses merveilleux ressorts, et le pollen des fleurs mâles couvre parfois de larges espaces. La migration Nord-Sud se fait: j'ai vu un Erythrosterna, Ruticilla aurorea, Sturnus cinereus, et un bande d'Anser ferus. Ces vents de Nord incessants vont l'activer; et puisque le fleuve est encore très-haut, je vais tâcher de trouver quelque bon coin de montagne pour y fureter. J'ai récolté entre autres champignons des Pezizes blanches, agrégées sur un épais Mycelium croissant sur la balle de riz en décomposition. La meilleure trouvaille de la journée est une valve droite de mon Unio capitatus: ce qui me prouve qu'elle existe dans cette rivière, et qu'il est possible d'en récolter en bon état aux eaux basses: ce que je n'ai encore pu faire jusqu'ici: cette mulette étant très-rare, et mal localisée, tandis qu'ici, elle est près du passage ordinaire, de moi, ou de mes successeurs, ou autres amateurs scientifiques. (2) Aujourd'hui, malgré une assez longue marche sur la chaussée, je n'ai rien rencontré si ce n'est quelques champignons. La rivière se resserre et ses berges s'élèvent. Le Liquidambar commence à apparaître çà et là, ainsi que le Fraxinus sinensis, signe que le pays s'élève. C'est encore plaine cependant, malgré quelques collines: et les rizières couvrent tout le terrain. (3) J'ai traversé une région assez boisée au bord du canal, et j'ai remarqué sauvage pour la première fois le Catalpa appelé Tse-chou: j'en connais deux dans ce département. L'un a les fleurs magnifiques en Mai: l'autre des feuilles énormes et d'assez médiocres fleurs blanc sale en Juin. Quoiqu'il en soit des fleurs, les arbres sont magnifiques de port et de feuillage; bien que le Cat. Kaempf. quand il est chargé de ses belles fleurs blanches ne laisse pas que d'offrir un beau coup d'œil. J'ai récolté en fleurs le Pueria phaseolides, ou Dolichos, et un beau Phaseolus à fleurs rosées, grandes et sentant la rose de Bengale. Je voudrais en trouver des graines mûres: les Chinois cultivent un pois nain de ce groupe dont il est fort possible que cette espèce grimpante soit la souche sauvage. Je suis arrivé à 2 h. au bourg de Si-ho: je ne puis aller plus loin, il y a un pont de bois, et plus d'eau. Je suis encore loin des montagnes, et ne pourrai y arriver. J'ai tiré un Cuculus micropterus, et un magnifique Ceryle rudis, qui commence à paraître, vu que nous sommes près des montagnes. Je ne connais ce Martin-pêcheur que dans les grands cours d'eau pure des montagnes: il est rare au bord du Iang-tze, au moins dans le Kiang-nan: je ne l'ai pas vu pêcher dans les mares ni les rizières, comme l'Alcedo bengalensis, et l'Halcion atricapillus. (4) Je suis à 200 lis du P. Bedon. S'il avait fait beau temps, j'aurais loué une barque et remonté le torrent, ce qui est possible pendant 170 lis. Je compte faire le voyage inverse en Août prochain, et envoyer ma barque m'attendre à Ning-Kouo-fou. J'ai tiré une femelle de Ceryle rudis. Le Cuculus sparverroïdes chante encore, mais ce n'est plus qu'un écho affaibli des gammes d'energumène qu'il monte jour et nuit en été, perché immobile au sommet des plus grands arbres. En débarquant près d'un rivage de sable, j'ai tiré l'Ægialites Hartingi, de Swinhoe. Je n'ai rien rien rapporté de ma promenade qu'un Agaric voisin de l'A. campestris. Il y a encore par ici beaucoup de terres incultes, et le pays est loin d'être repeuplé. Les habitants me disent qu'il y a beaucoup de sangliers dans les grandes herbes. Ils ont un jargon parfois difficile et même impossible à comprendre, même pour mes bateliers: et cependant nous sommes près du fleuve où la langue est bonne! (5) Aujourd'hui deux espèces du genre Desmodium, un Sorbus et le Spizixos semitorques en mue avec un jeune Ardetta cinnamonea. En montant j'avais donné trois pilules fébrifuges et un petit

cornet de Semen-contra pour un enfant de 4 à 5 ans tout jaune de fièvre. J'ai voulu voir l'effet. Il n'a jamais rien voulu prendre. Cela tient sans doute aux cancans des voisins et voisines sur le remède du Diable océanique, car ici, dans cette population, on ne connaît pas d'autre terme pour désigner un Européen; je me suis convaincu qu'ils n'y mettent pas trop malice, encore qu'ils savent que cela ne convient pas. Pendant que je causais dans le groupe formé autour de moi, un ancien m'a demandé si j'étais de Ning-po. Je suis un Iang-Kouei-tze, ai-je répondu. " Oh, non, non! Iang-ta jen!" (un monsieur d'Europe). Quand ils connaissent, ils ne le disent plus que par derrière.

(5) En revenant à bord, j'ai visité deux barques chrétiennes, mes voisines. Quand les bateliers ont vu ma barque accoster, ils ont demandé aux indigènes quelle était cette barque: ceux-ci leur ont répondu que c'était un Lao-ié de Nan-King. Sur ce ils ont eu quelque soupçon, et l'un d'eux est venu demander mon nom, de peur de se compromettre avec des Anglais. Sur la réponse de mes bateliers, la figure de cet homme s'est épanouie, et il est venu me saluer, ainsi que les autres. Ce sont des chrétiens de Han-iang-fou, ou Houpé, émigrés ici pour chercher fortune en transportant à Ou-Hou du bois de chauffage. Puissent-ils sur les bords de cette rivière, où nous sommes inconnus, nous rendre les mêmes services que dans le reste du département de Ning-Kouo! Pendant leur souper, mes gens prennent un beau papillon du genre Ophidère qui est venu se heurter à leur lampe. (6) Je suis rentré vers 6 h. dans le port de Lou-Kiang: la journée s'est passée à marcher moitié à la perche, moitié à la voile. J'ai récolté une petite plante composée astéroïdée fort curieuse. Je crois que c'est un aster ou un genre voisin. On ne le dirait pas en la comparant à première vue avec les jolis Aster qui foisonnent maintenant dans le gazon au bord des rivières. Demain je remonte décidément le fleuve, s'il fait beau, et ne m'arrête qu'à Ta-tong, à moins que mes gens ne veuillent acheter du bois à Tong-ling. (7) Marché tout le jour avec une petite brise variable du S.E. au N.O. Je couche non loin de l'endroit appelé Pang-tze-Ki sur le routier anglais, près d'une barque du Hou-pé, dont le patron m'a donné quelques renseignements sur la rivière Han.

(Novembre-2) Mon journal a été interrompu, parce que j'ai marché rapidement le long du grand fleuve dont les eaux, encore fort hautes commencent à baisser. J'ai passé trois jours à Han-Keou, et me suis procuré un passe-port fort ample que m'a gracieusement délivré Monsieur Blancheton, gérant du Consulat Français. Jusqu'ici je n'ai jamais exhibé d'autre passe-port que ma barbe blonde, et cela a suffi. Néanmoins, ce document met le porteur en règle envers tout le monde. - J'ai quitté le mouillage de la concession anglaise à 8 h. du matin et me suis engagé dans le rude courant de la rivière appelée officiellement Han-Kiang, Han-Choueï, mais que le peuple nomme selon les localités qu'elle arrose. Actuellement elle a baissé de 60 cent. au-dessous du niveau de la crue 1874. Le courant est d'une très-grande violence, surtout à l'embouchure; ce qui joint à la quantité considérable de barques qui le montent, le descendent, et le traversent en tous sens, en rend le passage très difficile quand on n'a pas un très fort vent favorable. - Les habitants ont la réputation d'être braves gens. Jusqu'ici, je n'ai pas entendu une seule injure: je passais tout à l'heure à pied près de plusieurs barques accostées à la rive: un homme dit aux autres: " Voilà un faux Européen!" " Pas du tout, lui dis-je, je suis un véritable Européen": et les voilà de rire. Mais un d'entre eux bien meilleur physionomiste soutient que je suis un Cantonais! Ici pourtant, comme on va beaucoup à Han-Keou, on se dissimulerait plus difficilement.

-3- Aujourd'hui environ 50 lis à la cordelle: la direction

étant N.O. L'eau a baissé par ici d'environ 1 mètre : cela tient probablement à ce qu'au dessous de Tsai-tien il y a de l'eau du Yang tze qui communique avec la Han par un canal de Cha-che à Tsai-tien. Le pays est plat : les collines se montrent encore sur la rive droite. Moisson excellente, m'a dit un paysan. Dans cette plaine sablonneuse et souvent inondée on récolte au printemps du froment, à l'automne du du Sorgho qui ne craint pas d'avoir un peu d'eau de crue et peut continuer de mûrir. Je ne vois que des monceaux de ce mil le long de la rive. On le bat avec de petits rouleaux en cône tronqué traînés par des buffles. Quelques fois il y a deux ou trois de ces gros animaux, montés chacun par son guide, tournant et retournant paisiblement sur la petite aire. Les ânis albinos sont assez communs. Le geai bleu (*Pica cyanea*) est très abondant dans les bosquets de saule qui entourent les villages.

-(4)- Belle journée, mais pas de vent, par conséquent très peu de chemin. Pas d'incidents dignes de remarque : le pays est le même ; des saules et de grands muriers (*Morus alba*), entourent les hameaux. La population semble très nombreuse : le Sorgho a en grande partie fait place au coton. Cette année la récolte est médiocre parce que le bois a trop poussé au détriment des fruits. Les *Polygonum tinctorium* remplace l'*Indigotera* (voisin de l'anil, d'après une figure de Guibourt) (Drogues simples ;) mais herbacé et annuel.) des terrains du bord du Yang-tze pour produire le bleu des vêtements indigènes.

A Chang-hai, c'est l'*Isatis tinctoria*. Le tout s'appelle *tien* en Chinois. La population est toujours bienveillante et très peu farouche. -(5)- Temps magnifique, mais pas de vent. Dans la matinée j'ai tiré le *Ruticilla aurorea*, et un joli *Scops*, voisin du *S. aldrovandi*. Sur la digue, j'ai recolté la *Cassia occidentalis*. L. que je rencontre pour la première fois. Immenses étendues de plaines cultivées en coton ; on l'arrache maintenant pour semer du froment. -(6)- Très beau temps : le vent s'est levé et mes bateliers ont pu prendre un peu de repos. Dans la soirée, les terres deviennent basses et marécageuses. La vie et la propriété de milliers d'habitants sont confiées à une digue en terre mobile et qui, grâce à l'incurie et souvent la rapacité des autorités, se rompt de temps à autre. Entre des mains soigneuses, ces immenses plaines donneraient ce que l'on voudrait. Il faudrait les canaliser : ces canaux offriraient une place utile à l'excès d'eau, pendant que la terre extraite des canaux exhausserait le sol. J'ai entendu louer naïvement l'industrie chinoise qui a creusé les canaux si nombreux au Kiang-sou : c'est une erreur : elle en a fort peu creusé : ce sont des fosses naturelles régularisées et agrandies. Le canal impérial lui-même a été tracé dans ces circonstances extrêmement favorables. Il traverse ou longe des marais et des lacs : alors il est magnifique : il devient misérable, dès que l'on a dû attaquer le sol ferme et se comble très-souvent.

-(7)- Le vent N.E a soufflé aujourd'hui, et nous avons fait une centaine de lis. Dans un gros bourg, très-commerçant, appelé Siao-tao-tchen, j'ai lié conversation avec les bateliers d'une singulière forme de barque, que mes gens appellent barque au nez tordu. En effet, l'arrière en pointe relevée s'infléchit à tribord pour laisser place à la godille grossière qui sert de gouvernail. Ce sont de petites barques, du district de Sitchouan, au Ho-nan. Elles apportent le long de cette rivière des charges de Chetze (*Diospyros*) de l'espèce dont on fait le fruit sec appelé vulgairement *Kaki* à Chang-hai par les Européens. Ce fruit a la forme d'un gros gland comprimé selon son grand axe : la peau est orange foncé : la chair en est pâteuse,

et meilleure sèche que fraîche. Il m'est impossible de remonter chez ces braves gens; sans cela je tâcherais de me procurer quelques jeunes plants pour le muséum. Ils m'ont raconté des merveilles de leur pays, qui confine le Hou-pé et le Chen-si. Les montagnes disent-ils, empêchent de voir le soleil. J'ai lu, je crois, cette plaisanterie dans M. Huc. Il s'y trouve des panthères, des loups, et des Musco: plusieurs sortes de faisans, etc. etc. Cela m'encourage à dévorer l'ennui de ces longues lieues de plaine. Comme je leur demandais si dans leur rivière il y avait des mulettes et des poissons, un amateur du Hou-pé qui avait pris part à l'entretien, m'a dit fort sérieusement qu'il y en avait de grandes comme cela, (il faisait un geste d'une demi-aune) et qu'elles contenaient des perles qui produisaient de la lumière, la nuit, sur la rivière. Je l'ai écouté sans rire: rire leur eut paru drôle, vu que tous étaient convaincus. -(8)- Aujourd'hui temps couvert et pas de vent. Toujours dans la plaine qui est de 3m au dessous du niveau des crues ordinaires. Nous traversons le district de Tien-men qui semble fertile et très peuplé. J'ai vu une idole énorme dans le ventre de laquelle on allume les papiers qu'on brûle en son honneur! Sur une pointe mangée par le courant j'ai fait ramasser des fragments de mulettes que j'apercevais de loin: l'un d'eux est la moitié postérieure droite d'un énorme Myctopus. Cela m'encourage à remonter, même lentement. La question à résoudre est de savoir de quelle rivière ou lac cela vient: on m'affirme qu'il n'y en a pas dans la Han jusqu'ici: et je le crois; tout est sable emporté par un terrible courant.

-(9)- Aujourd'hui vent contraire, excepté à un détour de 15 lis- (10) Beau temps et vent de Sud-Est qui nous a aidé à refouler le courant. Ici le terrain s'exhausse visiblement; il est juste au niveau des crues: en sorte qu'il suffit d'une digue de 60 à 80 centim. Quelques montagnes commencent à poindre dans la brume au Nord-Est. Le frêne de chine est dans toute sa force et remplace le monotone saule pleureur d'en bas. Nous approchons de Ngan-lo-fou. J'ai tiré sur un faucon pèlerin: c'est le premier que je vois. Rien d'ailleurs que les pies et corbeaux ordinaires. -(11)- Beau temps: pas de vent. Nous avons passé l'après-dînée à Cha-iang, gros bourg avec douane sur la rive droite. Le peuple de ce pays est vraiment bon et simple. Je ne me gêne pas plus qu'en Bretagne. J'ai fait la causette avec tout le monde. Mes voisins de droite viennent de King-te-tchen, et portent de la porcelaine à Lao-ho-Kéou pour le Chen-si et le Ho-nan: ceux de gauche sont les propriétaires d'une barque à nez tordu. Ces braves gens des montagnes se croient au moins dans la lune quand je leur fais voir mes petits objets. Tous m'invitent à aller chez eux. Hélas! que ne sont-ils aussi accessibles sur la question religieuse! Là, ils ne comprennent plus rien: ou il faudrait bien du temps pour leur ouvrir l'esprit. C'est d'ailleurs la remarque que j'ai faite depuis longtemps: ce n'est pas en courant qu'on propage la foi. Il faut s'installer au milieu des populations. Aussi les marchands de bibles, ou comme on dit ici, les Kiang-Chou-ti, les expliqueurs de livres, peuvent s'en payer à leur aise: ils ne feront jamais que propager un livre scellé, si encore ce livre n'est pas profané. Pour en revenir à mes voisins, je leur ai acheté des Che-tze pour quatre sapèques la pièce. Ils en ont trois espèces appelées au Honan: Ping-K'ai, Pao-K'ai et Nieou-sin. Le Nieou-sin (Cœur de bœuf) est celle dont je vous parlé l'autre jour: le Ping-K'ai est un fruit

aplati, marqué latéralement d'une empreinte circulaire qui simule une pyxide : le sommet du fruit en est le couvercle : et comme il est plat on le nomme : ping (horizontal) Kai (couvercle). Le P'ao-K'ai est un gros fruit jaune à sommet écrasé, mais encore conique. Je ne sais et ils ne savent ce que veut dire Pao : cela signifie probablement : Précieux couvercle. Je voudrais bien trouver tout cela à Chang-hai en arbre : mais je n'espère pas. Ces fruits sont splendides, au moins comme ornement. Le Nieou-sin pas encore blet se pèle comme une poire, et son goût rappelle de loin la mangue. Seulement on accuse tous les Che-tze, frais ou secs de donner la fièvre : cela n'empêche pas tout le monde ici de tomber dessus à belles dents. — Mes gens m'ont rapporté du marché de magnifiques Pei-tsai analogues à ceux de Tien-tsing, coûtant 8 sapèques la livre. J'en trouverai désormais jusqu'au bout de la rivière. — On m'annonce quelques petites mulettes dans les affluents de la Han : nous verrons. —(12.) Le N. O. a soufflé trop fort : j'ai fait des caractères tout le jour. J'ai acheté un poisson que j'avais perdu. Je ne puis le désigner par les figures de M. Dabry : et ses descriptions sont trop insuffisantes. —(13) — Fait 50 lis contre le courant : mes hommes n'en peuvent plus : on m'a dit que j'en trouverais de renfort un peu plus haut. Une troupe de pélicans fait la digestion sur un banc de sable. Quelques uns de ces graves personnages continuent la pêche au fretin en se laissant aller mollement au courant : ils remontent en volant. Dans ces circonstances, ils sont inabordables. —(14) — Fait 20 lis. A midi le vent N. s'est levé avec une grande violence en soulevant le sable des basses. J'ai étudié les odes du Roi Ouen. Les oies de deux ou trois espèces abondent : je n'ai pas le temps : en plaine d'ailleurs, on les aborde difficilement, si ce n'est quand elles passent à portée. J'ai à me louer des paysans : sans eux, après la chute du vent, ma barque ne serait pas sortie d'un mauvais remou où elle était engagée. J'ai grand hâte de louer des hommes de renfort ! —(15.) — Mauvais vent ou calme. La rivière commence à devenir dangereuse. Trois barques ont échoué presqu'à la même place : et l'une d'elles a dû décharger sa cargaison, heureusement peu endommageable, de gypse fibreux, destiné à faire coaguler le fameux T'eou-fou, ou fromage de haricots.

J'espère arriver demain à Ngan-lou-fou : d'après les cartes de Chine, à cet endroit la rivière incline plus à l'Ouest. Jusqu'ici, d'après mon relevé à la boussole la résultante depuis Siao-tao-tchen est N. N. O. : mais à peu près N. N. E. depuis 2 ou 3 jours. Les habitants, parmi ceux qui me reconnaissent comme Européen, sont très-bien : il en est de même des gens de barques qui appartiennent au Hou-pé, Ho-nan et Chen-Si. J'entends leurs réflexions, et il n'y a pas la moindre inconvenance : c'est d'autant mieux qu'un bon nombre s'imagine que je ne les comprends pas.

—(16.) — Aujourd'hui encore pas de vent. J'avais compté sur la mousson de N. E., et je n'ai que du N. O. heureusement faible. Les chars de ce pays sont probablement imités de ceux des prétendus empereurs Yao et Chun. C'est une machine à deux roues pleines ou un peu évidées tournant avec l'axe : la flèche est un grossier morceau de bois arqué et courbé vers le sol : à l'extrémité, là où des peuples intelligents ont mis une roue, ici c'est une grosse pièce de bois qui glisse et empêche la flèche de labourer la terre : à cette flèche est accroché l'appendice sur lequel s'attelle le bison du pays. J'ai tiré le Picus mandarinus. Gould. et acheté un poisson nouveau, appelé Museau de rat. C'est un joli cyprinoïde :

J'espère en trouver de meilleurs spécimens. La rivière laisse ici d'immenses basses à sec: sur l'une d'elle est installée à plat une grosse barque de Fan-tchen qui s'est trompée de chenal et attend paisiblement que l'eau revienne au mois de Juillet 1875! Voilà la Chine! Elle est à 50 pas de l'eau et sur le sable. Le pays est très boisé, surtout avec des ormeaux, (Ulmus minor)! des frênes (F. Sinensis): des celtis (Celtis Wildenowiana) et des saules; on peut y ajouter l'ubiquiste Pride of india des anglais. (Melia azadarach.) – Une petite chaîne de collines court 550 – N. N.E.: j'espère arriver bientôt aux eaux pures, mais de plus en plus rapides. – Coucher en face de Ngan-lou-fou. –(17.)– Pendant que mes gens étaient en ville à faire leurs provisions, le brouillard nous a amené du S.E. Il a soufflé jusqu'à 4 h. ½ du soir: et bien besoin en était: car l'eau est excessivement rapide en certains endroits. Nous avons fait quand même 8 à 9 lieues. Les collines commencent à paraître au bord du fleuve, et je sors enfin de l'interminable plaine et de ses digues. Les pêcheurs d'ablettes sont fort communs: mais pas à la ligne: au carelet, ou avec une poche, le long des rives hautes, dans le remou. Je vais demain, si le vent ne donne pas, étudier leur pêche. –(18.)– Peu de chemin aujourd'hui. La rivière s'élargit outre mesure, et est très-difficile. Nous sommes heureux d'avoir quelques barques du même tirant d'eau que la nôtre et nous nous guidons sur leur sillage. J'ai vu l'Orites glaucogularis, ou une espèce voisine: j'étais allé à terre les mains derrière le dos, et sans fusil. –(19.)– J'ai acheté, ou mieux j'ai pris dans la main du paysan qui venait de le pêcher un joli poisson qu'ils appellent Hoang-Kou. Ce brave tout ébahi après les trois sapèques que je lui ai fait donner s'en est allé sans mot dire. Nous n'avons fait qu'une quarantaine de lis, et pendant que je faisais mon excursion habituelle, mes gens se sont ensablés, et ont dû jouer du cabestan. Le sol est ici excessivement ravagé par les inondations: chaque année des villages doivent déloger. Ce territoire a beaucoup fourni à l'émigration du Kiang-Nan. Le peuple est toujours d'une grande bonté et simplicité. Hier, en marchant le long de la rive, j'ai fait amitié avec les bateliers d'une barque de Han-tchoan-hien: ils m'ont prié de mouiller près d'eux: ce que j'ai fait. C'est une brave famille: et comme ils sont seuls de leur pays, ils ne sont pas forts, en cas d'accident. Aujourd'hui on s'est entr'aidé, et ils sont décidés à voyager sous ma protection jusqu'à Fan-tchen. Près de l'endroit où nous couchons, une barque chargée de haricots s'est coulée: je croyais la cargaison perdue: il paraît que non: on va la vendre aux fabricants de fromage, et ils n'auront pas la peine de faire tremper les haricots! –(20.)– Dans la soirée, à 8 h. le vent s'est levé: nous sommes partis: mais nous avons perdu le –(21.)– la trace de notre guide et nous avons échoué. J'ai fait mouiller sur place, pour éviter de plus graves inconvénients. Nous avons rejoint nos amis avec beaucoup d'efforts en nous hâlant sur un grapin: puis, pendant que nous dînions, le vent s'est levé. Nous marchions grand train, quand nous avons aperçu nos gens échoués sérieusement. J'ai fait détacher le canot et envoyer deux hommes à leur secours, et j'ai continué pour les attendre au delà d'un fort rapide qu'il est difficile de franchir sans vent. Ils se sont dégagés et nous ont dépassé vers minuit sans nous voir: d'où j'ai perdu une grande journée d'excellent vent: mes hommes étaient sur leur barque et mon canot à la traîne: ils ont laissé en partant pour profiter du vent, un de leurs hommes pour nous guider:

mais par suite d'accidents, nous ne sommes partis qu'à 4 h. du soir, juste au moment où le vent tombait et tournait ! J'en ai éprouvé un vif mécontentement : le vent est si rare depuis mon départ de Han-K'eou que j'eusse été heureux de profiter de celui-là pour atteindre la région des torrents, où nous aurons désormais, à naviguer comme nous pourrons. – (22.) – Aujourd'hui pas de vent et vent debout ! Le pays a changé d'aspect. Nous sommes dans la région des montagnes. Le Catalpa et le Pawlonia sont très-communs. Sur une grève de galets j'ai vu 5 ou 6 espèces de mulettes roulées : autant que j'ai pu les reconnaître, ce sont des espèces du Kiang-nan, mais très-grosses. Cela me donne courage à remonter la rivière. Près d'une localité nommée Lieou-Kia-Kei, il y a sept ou huit bancs de laveurs d'or. C'est une occupation d'hiver : car, quoiqu'ils en disent, je crois que le jeu ne vaut pas la chandelle.

Nous couchons près d'un endroit appelé : les fours à chaux. Cela me fait songer que, même dans sa seconde édition du Middle Kingdom, Wills William (1871) nous dit fort sérieusement que les Chinois font la chaux avec des huîtres. Je cite son texte : il est très-curieux, et est un exemple du crédit que l'on doit accorder à ces ouvrages si prônés d'amateurs, même ministres protestants, qui sont fabriqués à Macao, Hong-Kong ou Chang-hai, et tout autre port, pour édifier le pieux public at home sur la Chine et ses habitants.

Si ces braves gens ne donnaient que ce qu'ils savent de visu, ce serait encore passable : mais ce qu'ils savent de visu à Macao, Canton ou ailleurs, ils l'appliquent imperturbablement à la Chine. Je pourrais à ce sujet reviser plus d'un illustre bouquin : mais voici le texte : " Lime is obtained from shells ; for, even if the chinese " were aware that lime can be procured from limestone " (Vich does not appear to be known), the dearness of " fuel would seriously interfere with burning the " storee into lime." (Gde édit. T. 11. P. 4.) Or faire de la chaux avec des coquilles est précisément l'exception et la chose la plus inconnue. J'ai essayé, l'an passé de persuader à des chrétiens de Ou-ho, où les coquilles de l'Anodonte herculea (Middendorf) abondent ainsi que beaucoup d'autres, j'ai essayé de leur faire croire que c'était de la bonne chaux, et très-bonne pour donner de la chaleur à leurs terres argileuses, je n'ai pu réussir : on pensait tout bas que je voulais me moquer d'eux. Donc les fours à chaux abondent en Chine, la chaux est légèrement hydraulique : elle se cuit avec de l'anthracite quand il y en a, et avec de la paille quand il n'y a pas autre chose : c'est aussi le combustible pour les tuileries et briqueries : et les briques sont meilleur marché et mieux cuites que dans les pays de montagnes où l'on se sert de fagots de bois. – (23.) – Cette nuit le vent de N.E. a soufflé avec une violence toujours croissante jusqu'à 10 h. du matin, chassant de gros flocons de neige : l'abaissement subit de 16° à 4° ne laisse pas que d'être sensible. La barque est mal située, ensorte que j'ai passé une mauvaise nuit : le pis est qu'il est difficile de la changer de place à cause du courant torrentiel qui la presse contre la rive.

Le misérable baromètre de poche que j'ai étant complètement affolé, j'ai renoncé depuis longtemps à m'en servir. J'ai enfin pu faire mouiller sur deux ancres au milieu du courant où je suis fort à l'aise.

– (24.) – Journée de neige en barque à l'ancre. Je suis à 15 lis par terre de la ville de Siang-iang-fou. – (25.) – La température minimum d'aujourd'hui a été – 2°. Après le dîner mes gens se sont décidés à partir en passant l'eau. Pour faire un quart de lieue, ils

ont dû haler la barque toute la soirée ! Le métier est trop dur, s'il ne vient du vent favorable, je ne puis exiger cela tous les jours de leur bonne volonté. Le vent semble revenir S.E: espérons. – (26.) – Nous avons fait 15 lis. Le bourg où nous avons passé la journée a une douane. On m'a apporté un quartier de mouton pour 300 sapèq. (1f. 30). Précédemment mes gens n'avaient pas osé acheter de cette viande inférieure. Mais je les ai grondés : elle est d'après mes goûts barbares bien supérieure à l'insignifiante et sempiternelle viande de porc. Ces moutons viennent en grand nombre du Nan-iang-fou, province de Ho-nan : on les conduit jusqu'à Han-Keou.
–(27.) – Ce matin j'ai trouvé des mulettes fossiles pour la première fois. Quand je dis fossiles, il faut s'entendre : je ne prétends pas donner ce fait comme un argument pour ou contre la théorie de la formation immense de lœss jaune qui couvre la Chine N.O. C'est une petite couche d'environ 4 mètres de long sur un a deux décimèt. d'épaisseur. Il y a au dessus 3 mètres de lœss absolument compact et nullement remanié, à moins que l'on ne dise que toute la rive de la rivière Han depuis T.tcheng est remaniée, <u>sans être stratifiée</u> et sur une épaisseur parfois de 20 mètres et plus. J'ai fait extraire à coup de pioche 5 espèces, que, sauf une, j'ai rencontrées vivantes. Ce sont: <u>Unio pisciculus</u>. N. <u>U. nitidus</u>. N. Mss. <u>U. scriptus</u>. N. Mss. <u>U. condensatus</u>. N. Mss. et une cinquième que je nomme provisoirement <u>U. pustulatus</u>. Celle-ci a été trouvée <u>roulée</u> plus bas et ses pustules ou verrues complètement effacées. Ces coquilles ne sont pas venues de loin, car deux échantillons de l'<u>U. nitidus</u> étaient complets, bien que brisés, et dans la terre enfermée par les valves germaient de petites plantes. Il est vrai que la couche étant à découvert depuis un certain temps, les eaux ont pu y déposer des semences. Je n'insiste pas sur ce fait. Ces dépôts fossiles sont très-rares, puisque c'est le premier que je remarque : dans des localités où les mulettes abondent, en très-peu de temps, elles sont détériorées. Celles-ci, du reste, sont fortement attaquées ; cela tient sans doute à ce que la portion de berge s'est écroulée depuis quelques mois. Cet intéressant petit dépôt est situé de 3 à 4 Kil. au dessous de Siang-iang-fou, rive gauche : si le fleuve ne le détruit pas et que les Chinois le respectent, il est facile à retrouver. – Je couche a Fan-tcheng, vieille ville située en face de Siang-iang, de l'autre côté de l'eau. Nous avons ainsi 1540 lis de rivière depuis Han-Keou, en 26 jours : c'est long : et si je n'étais soutenu par l'espoir de trouver quelque chose, ce serait à rebrousser chemin. Mes gens ont commandé 600 pieds de corde pour tirer la barque sur les basses qui élargissent le lit de la rivière.
–(28.) – Journée de fièvre légère. On a fait la corde, et demain je compte monter. Nous sommes en face d'un camp d'infanterie et de cavalerie. Les <u>troupiers</u> travaillent plus à porter de l'eau et construire des maisons qu'à faire l'exercice. Ils sont venus me voir et ont été fort convenables. Ils ont eu un artilleur français pour instructeur ; ils m'ont fort pressé d'aller voir leur camp. Si le vent était trop fort demain, je veux me rendre compte de leur position.
–(29.) – Ma journée a commencé par un événement qui pouvait me causer un grand déboire. Je ne sais pas encore pour quelle susceptibilité d'amour-propre, mes gens m'ont dit qu'ils n'étaient plus bons à rien, qu'ils ne connaissaient pas la rivière, etc. Et ceci équivalait en style chinois à dire qu'il fallait rebrousser chemin ! Rebrousser chemin juste au moment où j'arrive dans un pays intéressant. Et ceci est d'autant plus coupable que je suis bon pour eux comme personne. La grande corde était venue ; un brave homme du pays qui connaît la route du torrent était retenu et déjà sur la barque. C'était trois mois

de route perdus, et l'espoir de visiter le sud compromis. Néanmoins, après leur avoir reproché leur manque de franchise de ne m'avoir pas dit à Han-Keou qu'ils ne pouvaient marcher, je les ai pris au mot et ai donné l'ordre de rebrousser chemin, et de filer sur Chang-hai où je les débarquerais. Pendant que je déjeûnais, ils se sont ravisés: m'ont dit qu'ils marcheraient et nous sommes partis. Ils m'ont rapporté du marché deux spécimens d'un nouveau Cyprinoïde intéressant, ce qui m'a consolé un peu. Un peu plus tard, le nouveau batelier a déclaré que nos gaffes n'étaient pas bonnes pour la rivière, que notre cordelle était mal suspendue, et il s'est vite mis à l'œuvre pour l'arranger à la mode du pays: on a acheté deux bambous et les ferrements et tout cela s'est emmanché en peu de temps. Pendant ce temps, j'ai encore envoyé au marché, et l'on m'en a rapporté deux spécimens d'un nouveau et énorme goujeon. J'en ai déjà un de taille fort convenable du Hong-tze-hou, mais celui-ci est bien plus gros. Il mesure 40 cent. du museau à la queue. Son museau très-charnu est fort allongé et très-singulier. Il est de cette rivière. Cela me fait 4 nouveaux poissons, depuis Han-Keou, et deux bonnes espèces avariées dans mes vases à Su-kia-hoei, retrouvées ici. Nous avons fait 10 lis.

-(30.)- Aujourd'hui à cause d'un épais brouillard, nous n'avons fait que 20 lis. La rivière est un vrai torrent: sans un peu de vent, il est impossible d'avancer parce qu'on ne peut tirer la cordelle. Les oies abondent sur le sable: je ne vois pas de pêcheurs, il n'y a ni cormorans, ni balbuzards: c'est, ou que l'eau est trop trouble, ou que le poisson est rare: les <u>mergus</u>, si communs ailleurs ne paraissent pas.

-(Décembre-1.)- Nous avons fatigué toute la matinée pour une légère erreur de route: heureusement vers midi un bon vent de sud s'est levé et nous avons fait 4 lieues contre ce rude courant. La rive droite depuis 4 heures est formée de coteaux à pic blancs et rouges. J'en examinerai la nature en revenant: car au moment où nous arrêtons, il fait complétement nuit: et puisse les vents de nord reposer cette nuit, car nous sommes dans un fort mauvais port, tout de roche au bord, et de galets au fond.

-(2.)- Brouillard épais jusqu'à midi, et pas de vent. J'ai voulu voir ce qu'il y avait sur les coteaux escarpés qui bordent la rive droite pendant 30 lis. J'en ai rapporté un pigeon de roche, (Columba livia). Les quelques hélices qu'on trouve sont identiques à celles du bassin de la Hoai. La végétation (végétation de Décembre!) m'a frappé par quelques particularités et formes pour moi nouvelles, entr'autres, un figuier radicant dont je n'ai pu voir les fruits et l'<u>anemone japonica</u>? ou <u>Sinensis</u>? mes souvenirs me font défaut. Elle abonde: j'en ai récolté des graines. Le <u>Pawlonia imperialis</u> est l'arbre vulgaire: on le connait sous le nom de <u>Pao-tong</u>. Les auteurs qui ont voulu faire de la synonimie chinoise ont tous brouillé les noms de 2 ou 3 arbres. Le Tong-chou (木同) est le <u>Dryandra cordifolia</u>: le Ou-tong-chou (梧木同) est le <u>Sterculia platanifolia</u>, et le Pao-tong (木包木同.) est le Pawlonia. Mais ce n'est pas ici le lieu de relever toutes les naïvetés qu'à commises en ce genre M. Legge, missionnaire protestant et traducteur des classiques chinois, ou <u>livres sacrés</u> de M. Pauthier. J'ai encore besoin de voir plus à mon aise le territoire où se sont passés les événements de l'enfance chinoise, le bassin de la Ouei et le fleuve jaune (Hoang-ho). Aurai-je jamais cette facilité? Sans cela on tombe forcément dans l'inconvénient d'appliquer les noms des plantes de Hong-Kong à des plantes du Chen-si ou du Ho-nan! J'ai blessé de deux coups de feu successifs un gros rapace qui m'a échappé parce que mes plombs étaient trop faibles. L'<u>Haliætus albicilla</u> commence à paraître: c'est signe que les eaux deviennent

plus pures et plus basses. Depuis longtemps je voyais les paysans fort occupés à creuser le sable : je ne m'étais pas rendu compte de leur travail. Aujourd'hui je les ai questionnés : ils recueillent du bois de chauffage ! c'est là l'origine des lignites. C'est du même bois charrié par le courant et enseveli depuis un temps plus ou moins considérable sous ces énormes bancs de sable. Nos rusés chinois sondent avec une tige de fer, et là où ils entendent du bruit, il y a du bois. Ils creusent la fosse et jettent dehors ces lignites modernes, mais déjà un peu silicifiées, puisqu'ils doivent se servir de soufflets pour les brûler. Cela fait peut-être rire : mais en Chine le soufflet ne sert que pour la forge : et ils sont obligés d'avoir une boite à vent pour pouvoir tirer parti de ce singulier combustible, qui encore se vend 2 sapéq. la livre ; c'est la moitié du prix du charbon de terre venu du Ho-nan ! Je termine en disant que le Sous-préfet de Kou-tcheng est débarqué près de moi hier soir : il est venu juger un procès, ou mieux faire une enquête de police sur un accident : une barque chargée de coton a fait chavirer un bac et plus de vingt personnes se sont noyées dans ce courant. On n'a pu repêcher qu'un seul cadavre. Le jugement a été que le chef de la barque n'avait pas péché, mais qu'il donnerait un cercueil pour les morts : un seul ayant paru, il en sera quitte à bon compte : puis on a tiré trois coups de canon en l'honneur des défunts et tout est jugé. —(3.)— Fait 20 lis à la cordelle. Pendant ce temps, j'ai été me fatiguer sur les coteaux jaunes qui forment le bord de la vallée. C'est tout ce qu'il y a de plus nul. Au bord d'un petit torrent, j'ai tiré la Motacilla boarula. —(4.)— Fait à peu près 20 lis. Au moment où nous passions devant Kou-tcheng-hien, le vent s'est levé un peu. Sans cela, j'allais aller m'informer du pays auprès des Pères Franciscains qui sont dans le pays. —(5.)— Arrivée à Lao-ho-K'eou, où réside le Sous-préfet de Kouang-hoa-hien, à 6 h. du soir. Cette localité est la tête de la rivière Han au point de vue commercial : mais on peut encore aller plus de cent lieues avec plus ou moins de facilité.

—(7.) J'ai trouvé à Lao-ho-Keou deux Pères Franciscains ; le Supérieur du Vicariat me presse fortement de partir avec lui pour leur séminaire situé dans les montagnes. Il me dit que j'y trouverai surement quelque chose, et entr'autres le fameux Oua-oua-in, ou poisson-enfant : c'est une Salamandre qui vit au milieu des torrents et que précisément je comptais chercher au Hou-nan. Ils ont aussi des faisans Reeves et dorés. Je vais donc y aller passer les fêtes de Noël. Pendant ce temps ma barque m'attend ici parfaitement en sureté.

2ème Partie adressée au R. P. Cailhay.

—(Décembre. 29.) Rentré hier à bord vers 1 h. après-midi. Je suis parti le 9 après un repas de mandarin qui m'a fait mal à l'estomac. Cela fait donc à peu près 20 jours dans les montagnes, distance moyenne de la rivière 15 lieues vers l'ouest, territoires de Kou-tcheng-hien et de Kiun-tch'eou. On traverse d'abord une serie de coteaux bas pendant 4 lieues. C'est du grès rouge et blanc, fort tendre : le tout recouvert de lœss jaune gris. Cette formation ne produit rien de remarquable : mais, en revanche le fond des vallées jusqu'à une certaine hauteur donne du riz et les pentes du froment. Ensuite on aborde la région des montagnes qui vont sans cesse en croissant jusqu'au Thibet. N'ayant à ma disposition aucun instrument, je ne puis parler de la hauteur : elle est pour le sommet le plus haut, le Ou-tan-chan, bien au dessus de la limite des neiges : peut-être pourrait-on lui donner de 2500 à 3000 mètres de hauteur absolue. L'aspect général est triste et sauvage en hiver, à cause

de l'absence des arbres verts. On voit partout sur les flancs surgir les fragments de roche. C'est un schiste talco-micacé très-décomposable sous l'influence des agents atmosphériques : ce qui permet de cultiver les pentes les plus raides. Mais à vrai dire, il faut la patience de ce pauvre peuple pour trouver à vivre dans ces déserts. Aussi ont-ils émigré par milliers dans les fertiles vallées du Kiang-nan dépeuplées depuis la révolte des Tai-ping ou Tchang-mao. Mais là où l'homme a peu de prise, la nature a conservé ses droits. Aussi la flore me semble-t-elle intéressante à étudier à la saison propice. Sur ces rochers croissent pêle-mêle les chênes et le Cedrela, l'arbre à vernis et le châtaignier : le magnolia iu-lan épanouit ses corolles quand le bouleau et l'aune entr'ouvrent leurs chatons à ses côtés : une espèce de mahonia à feuilles très-piquantes donne d'abondantes grappes jaunes sous la neige : et cet ami de nos ruines et de nos vieux chênes armoricains, le lierre rampe çà et là sur le sol, grimpe le long des peupliers ou dispute la roche humide aux figuiers et aux fusains qui la tapissent. Si à cette variété déjà considérable, vous ajoutez le grand bignonia du bord des torrents et le splendide Pawlonia impérialis qui est partout, vous aurez une idée de ce que devaient être les forêts primitives de ces montagnes. Quand je dis qu'il n'y a pas d'arbres verts, il ne faut pas le prendre à la rigueur. Il y a de temps en temps un bosquet de pins : quelques yeuses s'accrochent aux flancs des gorges : mais les gros chênes verts du sud sont absents, avec toute la tribu des Terstrœmiacées, les thés, les camelia, les Eurya, etc. Le Juniperus heterophilla est le seul du genre : j'ai vu un maigre Cephalotaxus, un seul photinia serrulata et le vaccinium ordinaire encore est-il rare. — Je ne puis rien dire de la végétation herbacée : l'anémone du Japon abonde ; et les violettes sont celles du sud. J'ai vu une seule fleur de celle que je rapprocherais de la viola riviniana de France, mais je crois qu'elle en diffère. Parmi ces rochers se cachent de rares panthères : les sangliers et les petits cerfs (Cervus Reevesii) sont plus communs : le faisan (Reeves) est commun ainsi que le faisan doré. J'ai pu me procurer un échantillon du premier que m'a tué un grand élève du séminaire. La queue mesure 1m.48. Je n'ai pu voir ni obtenir le faisan doré, ainsi que la belle perdrix des rochers. Les habitants sont fort peu chasseurs, et malgré toutes mes fatigues rien ne s'est montré au bout de mon fusil. Le faisan ordinaire (F. torquatus) est aussi sur ces hauteurs, et fréquente selon son habitude les bambousaies près des fermes. — J'ai tiré un écureuil de rocher que je n'avais pas vu au Kiang-nan : c'est le seul mammifère que j'ai rencontré. Il y a des singes dans le Tang-hien. Les oiseaux sont : Accipiter nisus, Milvus melanotis, un Spizaetos (vu en l'air : Garrulus, Pica, Turocissa sinensis, deux ou trois pies vulgaires, le Parus minor et Glaucogularis, un Zosterops que j'ai entrevu, les Ruticilla leucocephala et fuliginosa, petrocincelus, pomatorhinus, et un genre voisin des garrulas que je n'avais pas encore vu : le petit roitelet n'est pas rare parmi les rochers amoncelés dans le lit des torrents, c'est probablement le Troglodites nipalensis. J'ai récolté en bouleversant les monceaux de roches accumulés dans les champs 9 espèces d'hélices nouvelles pour moi en Chine, et dont deux surtout sont fort intéressantes : l'une est une coquille déprimée, à large ombilic et munie de trois gros plis ou dents à l'ouverture ; l'autre est une petite coquille à sommet de spire rentrant et semblable à

un planorbe, ou à l'helix polygirata dont elle est une miniature. J'ai en même temps ramassé une Vitrina d'assez belle taille : je n'avais pas encore rencontré ce genre ici. Malheureusement presque tous les échantillons de ces coquilles sont en fort mauvais état : mais ils démontrent suffisamment qu'à la saison des pluies il serait possible de faire une assez jolie collection de mollusques terrestres. J'ai vu en outre des débris de Clausilia, des bulimes du type du B. hordescens mais 4 fois plus gros. – La moisson ordinaire dans ces montagnes est celle du froment. On y récolte en même temps de l'orge et deux autres espèces que je ne connais pas, et que j'ai totalement oublié d'emporter. La seconde moisson et la plus importante est celle du Maïs. On le sème partout, grain à grain, là où un pouce ou deux de terre lui permettent de se développer. On le mange en bouillie et en pain, et de sa paille on nourrit les bestiaux – J'ai mangé d'excellentes pommes de terre chez les chrétiens : elles sont cultivées dans ces montagnes depuis que les missionnaires les y ont introduites. Ils ont aussi un haricot passable. Les autres légumineuses sont le pois blanc ordinaire, et les immanquables Soja. On fait de l'huile comestible avec les graines d'une labiée de grande taille, le genre Perilla, je crois : elle est analogue à l'huile de sésame. Le Rhus vernicia, outre son vernis, fournit une matière sébacée d'excellente qualité pour la confection des chandelles : elle est inodore, ne tache pas, légère, et de bonne durée. Cent livres de graines de Rhus vernicia donnent par le procédé ordinaire des chinois 30 livres de suif. Je ne sais si ce produit a été signalé : je crois qu'il en vaut la peine. Ces montagnes produisent encore le tong-lo, nerprun que feu le P. Hélot a fait connaître avec sa teinture verte pour les étoffes de soie : mais cet arbuste a perdu de son intérêt, puisque la chimie extrait le même produit de ses congénères européens. Les missionnaires font du vin rouge horriblement acerbe avec des raisins sauvages : étendu d'eau, il ne laisse pas que de rafraîchir : le raisin blanc cultivé donne une excellente piquette, et, avec du soin, on pourrait obtenir du vin meilleur. Ils s'en servent néanmoins pour le S. sacrifice, le vin d'europe étant trop cher, et parfois pas très-sûr. – Vous avez maintenant une idée du petit vicariat composé de deux départements que les Franciscains récollets évangélisent. Ils n'ont pas la peine de chercher bien loin la pauvreté de St François, elle est ici partout, au dedans et au dehors : à ce point qu'un millier de chrétiens a émigré au Kiang-nan. – En relisant ce qui précède, je m'aperçois que j'ai oublié de parler d'une industrie qui est une des sources de richesses de ces montagnes : la production artificielle des champignons du genre Helvella, je crois. On coupe des rondins d'égale dimension et on les expose à l'air en forme de toit pendant 2 ou 3 ans. Au printemps ces rondins se couvrent de champignons appelés Culr-tze, oreilles. Le prix en est fort élevé : ils se mangent dans tout l'empire. Avec l'espèce vulgaire, et qui appartient au propriétaire foncier, croît une espèce blanche très rare et d'un prix exorbitant : elle est primi occupantis, c'est l'usage : mais il y a des peines très-sévères contre quiconque volerait l'espèce vulgaire. Les rondins sont d'un chêne à écorce semi-subéreuse de la section Castaneopsis. On m'a fait manger un clavaria, nommé vulgairement Ti-hoa, ou fleur de terre. Il ressemble fort au nôtre – (30.) – Départ de Lao-ho-keou à 10h.¼. Nous avons fait 10 lieues environ avec le courant qui est actuellement à son minimum de vitesse. (31.) – Si nous n'avions pas perdu de temps à nous tirer d'un banc de sable, nous serions arrivés à Siang-iang : nous

couchons 10 lis au-dessous. Les canards et les oies commencent à paraître dans les flaques.

(Janvier 1875 - 1er) Fait 20 lis dans la rivière qui vient de Nan-iang-fou (Ho-nan) dans l'espoir d'y trouver vivantes les mulettes fossiles enfouies au-dessus de son embouchure, mais, malgré l'apparence des rives, le fond est de sable, l'eau rapide et d'ailleurs trop basse pour ma barque. Je suis donc forcé de renoncer à la solution de la question de l'origine de ces mulettes. Tout le monde me dit qu'il n'y a rien: ils sont trop bons mangeurs pour que je ne les crois pas. Quelques corbicules. - (2.) - Fait une dizaine de lieues dans la rivière Han. J'ai examiné de nouveau le banc de galets où j'avais vu des mulettes roulées. Les habitants me disent qu'elles sont ainsi produites dans l'eau. Bon pour eux de le croire. Quoiqu'il en soit, ils ne les connaissent pas vivantes : et j'en serais pour mes frais de conjectures : ces coquilles sont là depuis plusieurs années : quelques unes usées entièrement, d'autres assez fraiches : toutes couvertes de poussière d'or. On en lave en face de l'autre côté de la rivière. Je vais questionner demain à l'entrée de la rivière de Nan-tchang-hien, et si les réponses sont négatives, je descends au plus vite à Han-Keou.

(3.) A 6h. du soir, magnifique bolide brûlant en vert pâle uniforme, et filant S.E. S.O. Il n'est pas tombé: mes bateliers étaient dans l'admiration. (4.) La rivière de Nan-tchang-hien ne renferme que des anodontes vulgaires, c'est-à-dire indéfinissables. Nous couchons à 50 lis au-dessus de Ngan-lou-fou, près d'une crique qui conduit à une mine de houille située à 30 lis dans l'intérieur. Cette houille se vend 2 à 3 sapèques la livre à Siang-iang. Je m'étonne que le baron Richthofen, si bien renseigné d'ailleurs, ait laissé passer ce gisement sans en parler dans sa lettre sur la rivière Han. - (5.) Mes gens sont allés à Ngan-lou-fou faire des provisions : ils m'ont rapporté un goujon, et un mauvais échantillon du genre Luciobrama, que je vois pour la première fois. S'il était raisonnable de se fier aux gravures de l'ouvrage en tête duquel Mr. Dabry a mis son nom, ce serait une espèce différente du L. typus de Bleckerz mon poisson est irrégulier, tandis que le dessin chinois de l'ouvrage cité le fait régulier. On ne saurait se fier aux chinois pour des dessins de rigueur; et j'admire fort les grands éloges que Valencienne leur donne : on s'y reconnaît à peu près et c'est tout. Bon vent. Désormais je marche rapidement. (6.) - A la godille toute la journée. (7 - 8.) J'avance le plus possible, mais le courant est considérablement ralenti. J'ai été à Cha-iang voir le port intérieur. Il est à peu près au niveau actuel de la rivière Han. C'est un canal qui débouche dans le Iang-tze à Kin-tch'eou-fou. C'est la route des marchandises du Se-tchoan, surtout du sel. Il est encombré de barques. Il contient beaucoup de mulettes, me dit-on : j'en ai vu entre les mains des pauvres femmes qui balaient le sel à l'endroit où les porteurs se reposent trois des grandes espèces du Kiang-nan, deux anodontes et une mulette : elles s'en servent pour recueillir le sel mêlé de sable qu'elles purifient ensuite. Je le visiterai plus tard, ainsi que le réseau de Mien-iang-tch'eou, en pénétrant par Cha-se. Mais cet hiver, je n'ai pas le temps : j'ai hâte d'aborder le Hou-nan, qui m'offre plus d'intérêt. (9.) Le vrai vent d'hiver s'est levé aujourd'hui sec et violent : il nous a été utile et puis à un détour considérable, il nous a arrêtés. J'ai repris la marche à la godille vers 5h. Dans le bourg de To-Kia-Keou on m'a acheté quatre beaux spécimens du Luciobrama typus : mais je persiste dans mon appréciation de la gravure de la pisciculture en chine. En même temps un jeune sujet de la grande brême du Iang-tze (inédite), et 3 beaux goujons qui sont le poisson nommé ailleurs : Museau de rat. J'aurai beaucoup d'intérêt à étudier plus tard mes goujons : je dois en avoir sept espèces.

(-10-) Couché à Chen-hoang-Kang, 240 lis de Han-Keou. La nuit dernière a été troublée par deux incidents qui eussent pu avoir des suites. Vers 11 h. une petite barque a donné contre la chaîne de notre ancre, et a chaviré : jugez de l'agréable réveil : je rêvais je ne sais quoi, que mon fusil ne partait pas : mon chien aboyait : les naufragés criaient : un canot ! d'autres, prenez une gaffe. Et puis tout a cessé : ils avaient heureusement trois pieds d'eau, près de terre et hors du courant. Vers 1 h., mon catéchiste s'écrie : " au voleur, Père, tirez dessus ! " Excusez du peu ! " Tu rêves lui ai-je dit : j'entendais seulement le clapotement des flots et la trompe du veilleur de nuit. Je ne rêve pas, poursuit-il ; voyez, là-bas, leur barque s'enfuit". En effet, on avait volé quelques choux et le panier qui les renfermait. Aussi, ce matin, il était fier, et m'expliquait comme quoi il avait entendu le battement des boutons de robe contre la paroi de sa chambre, et qu'il était bien sûr de son fait. Mes bateliers accusent tout simplement les veilleurs de ce méfait. Il est connu d'ailleurs que beaucoup de vols nocturnes sont le fait des gardes : c'est une manière de s'occuper : pendant qu'on fait le coup, on souffle très-fort dans la trompe, ou l'on bat le tamtam à le mettre en pièce : et puis dites que le veilleur est endormi !

(-11-) J'ai acheté de grands vases de terre pour y mettre des poissons dans l'alcool ; le bon marché est fabuleux. Les plus grands, contenant 20 à 30 litres ne coûtent que 70 sapq. la pièce au fourneau ! -(12.-). J'arrive à Han-Keou pendant une bourrasque de grêle et de neige : mes gens veulent sortir de la rivière pour entrer dans le fleuve, et mouiller à l'abri des pontons anglais : mais arrivés sur le courant, n'ayant mis qu'une voile, ils manquent deux fois leur bordée, et sont obligés d'aller virer à terre et de repasser sur ces grosses lames, ce qui est peu sûr : les chinois ne le font pas : enfin, pas d'accident pour cette fois. Arrivé à la procure des Franciscains, je ne trouve pas les instruments sur lesquels j'avais compté. C'est bien fâcheux ! Je vais étudier un bassin inconnu, et où je ne retournerai pas. De même pour celui d'où je viens. J'ai relevé la rivière à la boussole d'une manière suffisante, mais pas complète : si j'avais pu avoir des pressions barométriques ç'aurait été une bonne donnée pour ses différents niveaux pendant les 150 lieues que j'ai parcourues ! A d'autres pour plus tard !

(-14-) Aujourd'hui vent contraire et pluie. La famine seule a forcé mes gens de marcher : encore n'ont-ils pu atteindre le marché. Nous couchons à Ta-fou-Keou. Là il y a une douane impériale. Le monsieur qui y perçoit les sapèques a fait afficher que les passes européens ne seraient pas reçus. Ces fameux passes-debout n'ont pas de chance : surtout ceux qui faisaient de gros bénéfices en prêtant leur nom. Les mandarins de l'intérieur ne s'y sont pas laissés prendre : ils squizeront, comme disent les anglais, tout comme à l'ordinaire : tant pis pour le trésor impérial : les revenus ne sont pas faits pour lui ! Mais tout ceci n'est pas clair pour Paris. Voilà en deux mots. Les navires européens paient la douane à des employés européens du gouvernement chinois : et ceci dans les ports ouverts au commerce étranger. Quelques spéculateurs se sont avisés d'étendre le rayon de ces ports : pour cela ils donnent à la douane principale la taxe complète d'un lieu à un autre, et sont par là même dispensés de payer aux petites douanes. Un marchand chinois s'adressait donc à un européen : lui donnait tant pour cent : en revanche, celui-ci déclarait la cargaison du chinois comme sienne : prenait le passe, et le remettait au chinois. C'est ce qui est défendu ici : et presque partout. Il y a eu des pertes énormes pour le commerce, parce que les marchands avaient cru à la bonté de la méthode : mais les grands mandarins ont mis l'embargo sur leur barques : et depuis on fait comme auparavant.

(-15-) Nous n'avons pu faire que 15 lis à cause de la violence

du vent de N.E. - (16.) La pluie et le vent contraire ne nous ont guère permis de faire plus de chemin qu'hier. Mes gens m'ont acheté une excellente laitue à feuilles de Crepis. En fait d'herbages, on m'a fait manger pendant 4 ou 5 jours des bricollis de moutarde. C'est passable avec de l'huile et du vinaigre. La moutarde est le chou le plus commun en ce moment dans la région des montagnes et en ce pays. C'est un affreux végétal en grandes feuilles : c'est dur et amer avec un goût sui generis de moutarde fait pour je ne sais quel palais. Les chinois y sont habitués. Les ognons en revanche sont assez doux et plus légers que l'espèce du Nord. (18.) Hier resté tout le jour sous la pluie. Aujourd'hui fait 50 lis. Nous ne sommes plus qu'à 14 lieues du fleuve. Ce canal a baissé de 5 pieds depuis la dernière crue. (19.) Longue journée à la cordelle. Tiré le matin une jolie petite mésange appelée Mecistura glaucogularis. Elle est comme à Chang-hai. Le Carthamnus tinctorius est cultivé en grand sur les bords sablonneux de ce canal. (20.) Nous entrons dans le Jang-tze à 3 h. grâce à un grand vent de S.O. qui s'est levé vers 10 h. L'eau a monté partout ici de 5 à 6 pieds. - (21.) Le vent S.O. a viré N.E. très violent jusqu'à midi. J'ai pu rentrer à temps dans l'embouchure d'une petite rivière. Aujourd'hui j'ai appris à connaître une nouvelle branche d'industrie des gens des tribunaux. L'empereur Tong-tche est donc mort : on dit ici que son successeur innommé est aussi mort, et que l'impératrice s'est pendue ! De là une foule de deuils à porter pour de fidèles sujets. Il est défendu entr'autres, de se faire raser. Cela n'empêche pas qu'en face de nous il n'y ait 5 ou 6 barbiers ambulants : mais quiconque veut se faire raser doit payer les satellites : il va sans dire que les barbiers paient aussi. Cet espèce de deuil doit, dit-on durer une quinzaine : il y a d'ailleurs de quoi fournir aux vacances dans la famille impériale. Il parait qu'à Péking la loi est rigoureusement observée, et un chacun porte des cheveux vieux de 100 jours. - (22.) Je suis monté ce matin chez le R. P. Philippi, Provicaire du Hou-pé occidental. Il a bâti une pauvre maison à étage, afin de trouver un peu d'air dans cette plaine humide : de là une vraie persécution de la part des Tartares, ou descendants de tartares qui sont censés conserver l'empire à la dynastie Mantchoue, mais qui en réalité ne font que manger du riz en pure perte. Leur général est une vraie bête féroce qui ne veut écouter personne : il dit aux mandarins chinois qu'il veut couper la tête à tous ses soldats chrétiens (il en a une trentaine). Il a mis leurs femmes à la torture pour leur faire avouer les choses abominables dont les pamphlétaires chinois accusent les missionnaires. Qu'ont dit ces pauvres misérables? Nous n'en savons rien. Supposons qu'elles aient dit un oui quelconque arraché par la douleur, les pamphlétaires auront beau jeu de nouveau, et il se trouvera sans doute des Ripa et Successeurs pour admettre tout cela comme parole d'évangile, comme ils l'ont admis et imprimé sur le P. Adam Schaal, et ceci encore de nos jours. Ici, chez ce tartare, c'est la haine des européens qui domine.

Il n'était pas sans doute à Pa-li-Kiao (et non Kao, j'en suis fâché pour le porteur de ce titre honorifique). Il serait bon qu'aux grandes eaux nos canonnières vinssent brûler du charbon par ici. Le peuple d'ailleurs est très bon : et le tao-tai, ou grand magistrat du cercle, a fait un tour en Europe avec cet Américain dont le nom me fuit, et qui promenait son ambassade Chinoise partout où on voulait la recevoir. Ce voyage lui a fait du bien : sans lui, ces sauvages tireurs d'arc et de fusil à mèche eussent fort probablement démoli la maison, où ils ont brisé et volé tout ce qu'ils ont pu en revenant de l'exercice.

A 2 h. nous avons commencé à courir des bordées avec vent S.E. un peu vif, et je couche en face de Cha-che,

grand entrepôts des sels de Se-tchoan à destination du Hou-pé nord, du Chen-si, et du Hô-nan occidental. Ce bourg est tout entier sur la chaussée qui empêche les eaux du fleuve de se répandre dans le delta du Hou-pé compris entre lui et la Han. On porte tout à dos d'hommes dans d'autres barques. Ces différences de niveau seraient intéressantes à étudier scientifiquement. – (23–) Tiré des bordées jusqu'à 9 hs et fait 70 lis : la violence de la mousson S.E. nous a contraints de relâcher. – (24–) La mousson est tombée vers 10 hs cette nuit : j'ai fait lever mon monde à minuit, le vent avait viré N.E. Malheureusement il n'a soufflé faiblement qu'une demi-heure, puis ils ont louvoyé jusqu'à 6 hs où la violence toujours croissante du vent nous a fait chercher un refuge dans un canal : cette mousson S.E. souffle depuis 3 jours sans désemparer, sauf un peu la nuit : c'est un vent magnifique pour monter. Ce soir un vapeur du vice-roi du Hou-Kouang, est passé devant notre port, en refoulant péniblement le courant. Il porte quelque big man, comme me disait un américain employé au service du gouvernement du Ngan-hoei. Le peuple ici est bon et fort simple. J'ai vu de la moutarde cultivée pour la graine qui se vend en poudre à King-tchéou-fou. (25–) Aujourd'hui malgré les vents incertains nous avons fait près de 15 lieues. A six heures, voyant un coup de vent venir j'ai fait arrêter : et bien nous en a pris car le N.N.E. a soufflé furieusement presqu'aussitôt et toute la nuit. – (31–) Après des alternatives de bon vent et de tempête, j'arrive à Han-Keou à 3 hs 1/4. La partie supérieure du Yang-tze est fort ennuyeuse : il y a fort peu de barques et à peine quelques collines sur la rive droite. Enfin j'en suis hors, jusqu'à nouvel ordre.

P. M. Heude,
S. J.

II. Relation du voyage dans le Hou-nan adressée au R. P. Cailhay.

Mon Révérend Père P. C.

(Janvier 16–1875.) Je suis parti hier de Ou-tchang-fou, capitale de la double province du Hou-Kouang, avec un commencement de fièvre. On nous a recommandé de prendre des précautions contre les petits voleurs. Aussi désormais je ferai à la chinoise et attacherai ma barque aux deux voisines : de cette façon on s'aide mutuellement. Cela me donne occasion de causer avec le peuple. Les renseignements que l'on me donne sur le Siang-Kiang, au dessus de Siang-tan, sont peu favorables : je ne pourrai remonter aisément que dans 2 ou 3 mois : je veux néanmoins aller jusqu'à la limite du possible, à cause des coquillages. Mes hommes en tirant la corde m'en ont rapporté 4 espèces que je connais déjà, et dont deux sont encore à publier. Je ne sais d'où elles viennent : pas de bien loin sûrement. (17–) Journée de marche. J'ai passé la nuit près d'une barque du Uen-Kiang, Hou-nan occidental. Les habitants sont de très-braves gens : je les comprends parfaitement et il a fallu que je leur dise que j'étais Européen pour qu'ils s'en aperçoivent. Ils m'annoncent une foule de bonnes choses, surtout vers Tcheng-tchéou-fou, à la tête de la navigabilité, bien que la rivière vienne de la province de Kouei-tchéou. (18–) Ce soir vers 3 hs à la vue des collines couvertes d'arbres verts, je n'ai pu résister à la tentation d'aller à terre. Un canal m'a empêché d'aller aux collines, mais en revanche, j'y ai ramassé des mulettes. Pas une n'est nouvelle. Pendant ce temps mes bateliers m'ont trouvé au bord du fleuve quelques échantillons d'une de mes plus rares mulettes, Unio capitatus, apportées d'ailleurs évidemment et mangées par les pêcheurs. Ce pays est mal famé : on ne saurait passer la nuit au premier endroit venu. Ce sont, paraît-il, quelques braves de l'armée

licenciés de Kouei-tcheou et du Yun-nan qui se livrent à l'industrie de rançonner les barques attardées ou imprudentes. (19.) J'ai fait passer le fleuve et monter dans un ruisseau rapide qui vient de quelques étangs remplis aux grandes eaux. Je n'étais pas fâché de m'y reposer un peu, il y a trop de vagues et les mouillages sont rares. A terre j'ai tiré la perdrix de bambou (Bambusa thoracica): la compagnie s'était réfugiée sur les arbres à la vue de mon chien qui cependant ne songe guère qu'à jouer. (20.) Je rentre à 6 h. fatigué d'une course inutile le long de ce torrent boueux. Mes bateliers m'avaient annoncé des mulettes à l'entrée de l'étang: et c'est faux, comme me l'ont dit les pêcheurs: en revanche il y en a de l'autre côté: mais je ne puis y aller. Demain, si le vent est favorable, j'entre dans l'embouchure du lac Tong-ting. C'est le dernier des grands lacs qui me reste à visiter.

L'aspect du pays est le même qu'à Tong-lieou, frontière du Ngan-hoei et du Kiang-si. De petites collines à thé dont le sous-sol est une terre ocreuse et remplie de graviers anguleux, comme qui dirait un Drift. Ces petites collines sont couronnées de quelques vieux arbres verts d'un genre voisin du Hisingera, je crois; et du Ligustum lucidum: les palmiers (Chamærops.) commencent à paraître: en un mot c'est un gai paysage, mais qui n'a rien de grandiose.

(21.) Couché en face du delta formé par le Yang-tze et le cours d'eau qui sort du lac Tong-ting. (22.) Fait environ 10 lieues dans le lac, ou mieux dans l'espace où sera le lac aux grandes eaux: actuellement il n'y a que le chenal des principales rivières: à perte de vue une plaine de limon jaune et stérile. Les marsouins abondent: les chinois les nomment: Cochons de fleuve. (Kiang-tchou) - (23.) - Glace cette nuit, puis vent de S.E.: ensorte que nous avons marché à la cordelle, à cause des détours du chenal. Nous couchons près d'un village mobile, comme il y en a tant en ce pays. Aux eaux basses, on construit des maisons en roseaux, bambous paille etc., et l'on s'installe pour faire le petit commerce à un endroit favorable pour le mouillage des barques. Ici, il y a une forte station de barques militaires: les officiers sont venus me saluer au moment où je revenais de parcourir la prairie de carex qui fait le fond un peu plus élevé du lac.

Les débris de mulettes commencent à paraître: les naturels me disent qu'il y en a beaucoup: mais hélas! peu ou rien de neuf! Il est vrai, je suis toujours dans le même bassin. J'ai vu un curieux usage des mulettes, des espèces pesantes: on s'en sert en guise de plomb pour les filets-dragues. Les soldats m'ont parlé de deux Européens qui regardent les maladies, et qui voyagent dans le voisinage. Ce Hou-nan n'est donc plus si terrible, puisque ces bonnes gens osent s'y aventurer. (24.) Fait environ 80 lis: le niveau des berges s'élève considérablement: les camphriers commencent à paraître sur la rive droite: cependant nous sommes encore dans la partie supérieure du lac. (25.) Hier soir, en apprenant que je n'étais plus qu'à 120 lis de Tchang-cha, j'ai résolu de remonter ce que je pourrais du Lo-kiang, afin de gagner quelques jours. Arrivés à un gros bourg, mes hommes se sont mis en tête de faire fabriquer des pains, ce qui a pris du temps, et permis aux curieux de savoir que j'étais Européen; de là excitation générale: ce que je veux éviter à tout prix. J'ai envoyé ma carte au grand homme des barques militaires pour lui demander si la route que je voulais suivre était bonne. Il a été fort complaisant, se plaignant de la sauvagerie des habitants (Man te hen!) Finalement, il m'a invité à venir me reposer dans sa barque à mon retour, et a envoyé des estafettes en canot à la station prochaine pour prévenir. Ils m'ont conseillé d'amener même le bâton du pavillon: alors, disent-ils, personne ne saura que vous êtes Européen. Comme en définitive, je ne veux pas leur créer d'embarras, ni même m'en créer, j'accède à leur désir. Ces rivières sont remplies par le Tong-ting, ou mieux par le Yang-tze,

dont il n'est qu'un immense réservoir. L'eau est très rapide : on me dit pourtant que je pourrai aller jusqu'à J-iang-hien. Je retrouve dans le Lo-Kiang une paludine de la rivière de Fou-tchéou, au Kiang-Si. (26.) Je couche ce soir à 60 lis au dessous de J-iang. L'eau est toujours celle du lac qui redescend. J'ai eu ce matin une chance qui eut fait pleurer de tendresse un coquillard de profession (terme de marine). Mes hommes en tirant la cordelle ont rencontré au moins un mètre cube de mulettes en tas. On n'a eu que la peine de défaire le tas pour choisir. J'y ai enfin récolté vivante l'Unio pustulatus N. que j'avais seulement fossile des berges de la rivière Han. Elle est rare ici : mais j'en ai assez pour établir l'espèce. Si j'avais perdu ma collection du Kiang-nan, j'eusse à peu près pu la refaire en fouillant dans ce monceau que la crue prochaine rendra à la circulation. J'ai tiré avec la canardière de Mr. de Rochechouard l'Archibuteo aquilinus. Hogds. (27.) Journée à la cordelle : nous sommes désormais dans l'eau de montagne, indépendante du lac. J'ai obtenu aujourd'hui un couple de cresserelle de marais que je crois une variété du Fal. tinnunculus. J'en ai tiré un couple l'an passé au bord du lac Hong-tze, et ici, ils ne sont pas rares. En outre, très probablement, le Buteo asiaticus, espèce que je n'avais pas encore rencontrée, ou que j'avais confondue avec l'archibuse dont il est voisin, puisqu'il est buse. Le Ceryle rudis commence à paraître. J'en ai tiré une femelle. Au bord de l'eau on ne trouve plus que l'Unio leai, mais fort belle. Le pays est fertile, et l'année a été bonne : les gens de la campagne me paraissent bien simples : seulement, désormais, je suis un homme de Nanking : ce qui n'est pas difficile, car les langages diffèrent totalement : quand même on se comprend, ce qu'on appelle l'accent, nous différencie autant qu'il différencie un Flamant et un Provençal. (28.) Je suis arrivé à J-iang-hien vers 11^{hs}. J'ai eu une visite des messieurs de la douane : non qu'ils m'aient visité comme douaniers, car ils n'ont pas mis le nez dans les soutes : mais ils voulaient me voir et voir des objets européens. Mais la curiosité du peuple est plus grande qu'au Kiang-Si : je ne puis la comparer qu'à celle que l'on a manifestée à Nan-tchang. C'est fort ennuyeux. J'ai été faire un tour à terre, après avoir profité d'un bon coup de vent pour m'éloigner à un endroit où je ne serais pas connu. C'est identiquement le Ngan-hoei Sud et le Kiang-Si, à la région des camphriers. Aussi je vais partir et tâcher de gagner Hong-tchéou-fou qui est plus sud. Le fond de la rivière est désormais sable et cailloux et il n'y a, par suite, plus rien. J'ai cueilli un Azarum en fleur. (29.) Je suis descendu 60 lis au dessous de J-iang. En route, j'ai récolté une série de mulettes qui me permet de fondre en une seule quatre des formes douteuses de ma collection. Le peuple des campagnes est bon et honnête ici, comme au Hou-pé, et plus propre dans ses habitudes : mais les bourgs ne valent rien : il y a parmi de braves gens, un levain mauvais, vieux reste des rebelles tai-ping, et pépinière féconde des braves, non pas à la fourchette, mais au bâtonnet. Le long de cette rivière, à la partie inférieure, on cultive le riz. Pour préserver les digues on les enduit d'un pied de ciment, espèce de béton qui se durcit fort vite et que l'on applique à coups de maillet. Le système serait bon, s'il ne péchait par la base. En effet, malgré l'obliquité du talus, ce revêtement coule doucement, se crevasse et tombe. Il faut recommencer tous les 2 ou 3 ans, 5 ou 6 ans selon d'autres. Ils sont très près du vrai : car le fond ici est assez solide : un bon fondement de vrai béton installé une bonne fois, les digues tiendraient longtemps, vu qu'il n'y a pas de vagues, et qu'il ne s'agit que d'atténuer l'usure du courant. La ville de J-iang est considérable, et il y a beaucoup de barques. Le commerce consiste surtout dans

l'exportation des bois et bambous, du charbon de terre et du fer.
(30.) De bonne heure tiré le Poliornis polyogenis ? qui est une fort jolie buse. En passant à l'endroit où j'avais vu 1 mètre cube de mulettes, je l'ai trouvé nettoyé : les paysans en font du béton ! Désormais je marche au sud, dans la rivière de Tchang-cha-fou, ou Siang-Kiang. Rien de nouveau, si ce n'est un accès de fièvre paludéenne : nous sommes au milieu des marais, et j'ai grand-hâte, sauf le travail à faire, de gagner les eaux bleues des montagnes.
(31.) A 4 hs, j'ai fait aborder près de jolies collines. On y cultive le thé en abondance : les Cuninghamia et les pins sont repiqués en ligne droite : en sorte qu'on ne craint pas ici le déboisement : les habitants disent qu'il n'y a pas d'oiseaux. Tiré ce matin le Fal. communis. C'est assez curieux, j'ai eu de suite 5 espèces d'oiseaux de proie : et tout cela vit qui aux dépens des mulots, qui aux dépens des alouettes. La rivière est fort large, mais éprouve encore ici l'effet des crues du lac. Nous couchons à 6 ou 7 lieues de Tchang-cha-fou. Le Symplocos congesta ? Benth. commence à fleurir. C'est un bel arbre vert. Vers 8 hs ¼, pendant que mes gens soupaient à l'arrière, un filou, profitant du bruit du vent et des vagues a pu monter sur l'avant, et voler tous les effets d'un de mes bateliers.
(Février. 1er.) Ce matin j'ai dénoncé le fait à la police. On m'a donné d'excellentes paroles : mais je crois qu'on s'est peu inquiété de rechercher les voleurs. Le maire demeure loin, il me faut patienter. J'attends jusqu'à 3 hs. Les allants et venants passaient et repassaient devant la barque, et ne proféraient pas une mauvaise parole. Quand un individu mis assez proprement s'est avisé de monter sur la barque et de vouloir voir de force. Le batelier volé, déjà très chagrin et irrité, très-vif d'ailleurs, s'est complètement fâché et a pris mon homme par les épaules, le poussant plus vite que de raison, et n'écoutant pas mes ordres. Pendant ce temps on court avertir le maire qui cette fois ne demeurait pas loin. Son fils arrive un encrier et deux pinceaux à la main, monte avec emportement et veut entrer de force : ce à quoi je m'oppose. Alors on a pris des pierres et tapé dru sur la barque : deux fenêtres sont brisées : le batelier volé était vigoureusement battu : le maire fils vainqueur entrait, jetait les fusils dehors, s'emparait de ce qui lui tombait sous la main. Pendant ce temps je me débattais au milieu d'eux pour dégager mon homme : et chose curieuse, pas un homme ne m'a touché, au contraire un bon nombre m'entouraient comme pour empêcher qu'il arrivât quelque chose. Somme toute, ce peuple non excité, n'est pas plus mauvais que dans les autres provinces du Sud, le Kiang-si, Kouang-tong, Fou-Kien etc. Le commandant du poste militaire est arrivé au premier mot, a apostrophé la foule et les a traités de sauvages : cela ne leur a pas paru drôle. Il a fait un grand éloge de ma modération, disant que d'un seul coup je pouvais tuer beaucoup de monde et que j'avais voulu parler raison etc. Le maire est arrivé et n'a pas secondé le mandarin, et cela se conçoit ; son fils est le plus grand coupable dans l'affaire : le jeune homme baissait l'oreille cependant quand son papa lui montrant mes carreaux brisés lui disait : "Il faudra maintenant reparer cela avec des taëls !" Voyant que l'autorité ne s'entendait pas : le maire parce qu'il est du peuple, le mandarin parce qu'il ne pouvait rien, et que probablement, comme jadis me disait ce douanier de la côte de Bretagne, "ils ont reçu recommandation d'être bien avec les riverains", j'ai donné l'ordre de partir : quelques uns ne le voulaient pas et voulaient qu'on réglât l'affaire. J'ai fait hissé la grande voile et en quelques bordées nous reprenions notre marche ascendante vers le Sud. Je n'ai pas entendu un seul Yang-Kouei-tze, et il est à croire que sans la brutalité de mon batelier, j'eusse pu rester indéfiniment, d'autant mieux que le barbier de la localité était déjà de mes amis. Couché à 50 lis de Tchang-cha, où un gentil garçon, mandarin militaire

qui revient du Kan-sou est venu causer avec moi et veut me conduire jusque dans son pays. (2.) - Aujourd'hui vent contraire, pendant que mes gens tirent la cordelle, j'ai été faire un tour et ai rapporté un fort bel oiseau du groupe des Garrulax, mais beaucoup plus petit que le Gar. perspicillatus. Ils étaient deux: l'autre s'est caché: les habitants m'ont dit qu'il y en avait beaucoup. Dans la soirée tournée infructueuse au point de vue ornithologique: mais j'ai une nouvelle mulette, seulement une valve et un peu usée: je vais faire chercher avec ce modèle. Cela fait donc 2 espèces de plus à ma petite collection. L. U. - celteformis W. est assez commune dans cette rivière. Je couche au large d'un gros bourg pour éviter la curiosité des naturels; demain j'espère arriver à Tchang-cha. (3.) - Arrivée à Tchang-cha-fou à 2 h. Je me suis arrêté près d'une barque militaire de l'autre côté de l'eau, près d'un banc de sable. Le petit mandarin est venu me saluer, puis il a vite été prévenir au Ya-men du gouverneur de la province. Celui-ci n'a fait que remarquer qu'il me fallait beaucoup de prudence pour rentrer en ville, car le peuple est très sauvage: c'est l'expression reçue. Mais je n'y ai nulle affaire: si j'avais mission d'y travailler, leur sauvagerie ne m'arrêterait guère: pour le reste du pays il n'y voit aucune difficulté: si, cependant j'ai des embarras, il me prie de l'en faire avertir. Il se trouve ici une de mes connaissances du Kiang-nan, le fameux Tché-fou de Nanking. Il est maintenant trésorier de province, ce qui est une grande dignité. L'empereur est mort parait-il, et tous les boutons sont en poche. Je vais cependant faire prévenir le Tché-hien du mauvais tour que m'a joué le fils du maire, et faire déposer une carte de bonne année chez le Tan-tai. C'est notre paroissien du Ngan-hoei, cela peut servir plus tard. Tchang-cha est massée au bord de l'eau, rive droite, et n'a absolument aucune apparence. (4.) Notre affaire de Tong-Kouang s'est ébruitée. Le général de la brigade de Tchang-cha a ordonné à une barque de m'accompagner: j'ai eu beau protester que je ne voulais pas leur causer cet embarras: je n'y puis mais, et suis entre les mains de la gendarmerie. Nous voilà partis, et je suis bien décidé à en prendre à mon aise, puisque je suis si bien gardé! Convenons qu'au beau pays d'Europe on trouverait peu de généraux disposés à imposer une escouade de troupe à un amateur de science qui voudrait étudier une contrée mal famée! Ce que l'on fait maintenant, on voulait le faire au Kiang-si: et il y a quelques années le baron Von Richthofen, géologue prussien a été accompagné de même sur cette route. Ce n'est pas l'amour de la science: ils n'y voient que du bleu, et trouvent assez bizarres mes goûts de ramasser des coquilles de mulettes: mais ils ne veulent pas d'affaires avec les Européens, d'où ce luxe de précautions! - Désormais la rivière coule dans une vallée bien limitée: le grès rouge commence vers Tchang-cha: un peu plus bas, il y a de beau granit. Les oranges mandarines sont déjà cultivées en grand, et je retrouve ici le bon Pei-tsai (chou pomme blanc) du Nord. On me dit qu'il s'arrête à Siang-tan-hien, mais j'en fais provision. (5.) Les gendarmes et mes bateliers ont amarré ensemble les deux barques: d'où il s'en est suivi un sommeil assez interrompu, car ces braves sonnent le quart sur un tambour juste à mes oreilles. Cette nuit je vais faire en sorte que leur sollicitude s'exerce à distance. J'ai marché le long du rivage pendant une lieue et ai ramassé quelques mulettes. Le Lao-ié, ou l'officier, comme on voudra, est venu me rejoindre. La pluie nous a séparés; mais il m'a juste laissé le temps de dîner, puis est revenu s'installer dans mon fauteuil: heureusement la pluie a cessé, nous avons fait encore trois lis, et il est allé se jetter dans les bras d'un confrère pour lui souhaiter la bonne année, car c'est demain qu'arrive cet heureux jour. Il m'a bien promis de me l'amener, ce dont je le dispenserais avec la plus grande facilité: je lui ai insinué que mon premier de l'an était passé depuis un mois; je pense que sur cette déclaration,

ils me laisseront tranquille, comme de mon côté je les laisserai festoyer à leur aise. (6.) Mes gendarmes et les autres barques ont illuminé et lancé des pétards toute la nuit : mais j'étais hors de portée. J'accorde un séjour à cause de la fête : j'ai été souhaiter la bonne année au brigadier de la localité, sur sa barque bien entendu. Sa brigadière est venue et m'a présenté l'espoir de leur postérité, frêle enfant âgé de 3 mois. La dame est beaucoup plus intelligente que le mari, ce qui arrive quelques fois. Ce brave homme m'a demandé de lui expliquer le jeu de la machine à vapeur des vaisseaux. Madame servait d'interprète, car elle me comprenait parfaitement! Cela tient sans doute à ce qu'elle est d'un autre pays que son mari qui est un montagnard du Fou-lan (Hou-nan.) Après cette intéressante visite, j'ai passé la rivière et ai été faire un tour dans les bambousaies. J'ai entendu un cri d'oiseau inconnu, mais n'ai pu en atteindre l'auteur. C'est probablement un Garrulax qui voyageait en compagnie du Gar. perspicillatus. Le merle mandarin est très commun : c'est un oiseau fort turbulent et bon musicien. Le geai et l'Urocissa sinensis avec quelques faisans, mésanges et taos, sont les seuls habitants de ces bosquets. La pluie m'a obligé de rentrer à bord, où j'essuie depuis midi un fort coup de vent N. O. Heureusement le fond est bon et il n'y a pas d'eau. (7.) Arrivée à Siang-tan-hien vers 1 h. On est venu m'inviter à aller voir Lo, le général du pays. C'est un bon vieux de 67 ans. Il m'a reçu avec beaucoup d'affabilité et de simplicité. C'est réglé, le tao-tai l'a ordonné, je ne puis échapper à la gendarmerie; j'en ai pour jusqu'à Canton, s'il me prend envie d'aller pêcher des huîtres au Kouang-si et au Kouang-tong : C'est à peine s'ils veulent me lâcher entre les mains de Mgr Navarro. Il est bon que l'on sache que toutes ces précautions tiennent à l'aventure des officiers d'une canonnière anglaise que les paysans de Io-tch'eou voulaient écharper. Depuis ce temps les grands mandarins de la province se tiennent sur le qui-vive dès qu'ils entendent parler d'un Européen qui passe par leur territoire. Il faut convenir aussi que si je m'étais contenté de remonter prosaïquement la rivière avec une barque du pays, personne n'eût soupçonné mon existence : mais ma barque du bas du fleuve me trahit. A la guerre donc comme à la guerre. Mon nouveau brigadier protecteur se nomme Ma (cheval! c'est bien pour un gendarme.) Il m'a l'air d'un digne homme : grave, sérieux et intelligent. Il me comprend très bien. Le général lui a recommandé de me suivre ni plus, ni moins, quand je devrais employer un mois à me rendre, et lui a fait paternellement une foule d'autres recommandations pour mon bien. Le tout se passait sur ma barque où ce bon bonhomme m'était venu rendre visite en apportant un panier de thé : je lui ai donné un cahier de papier à lettre ce dont il est enthousiasmé! vu qu'il sait à peine écrire. J'ai trouvé deux individus en bon état de ma nouvelle mulette du 2. Plus j'ai quatre échantillons d'une espèce ou nouvelle, ou variété très remarquable de l'U. Grayanus. J'ai bonne espoir de trouver encore quelque chose pendant les 30 lieues qu'il y a d'ici Heng-tch'eou. (8.) La rivière après Siang-tan est fort sablonneuse : en sorte que malgré les quelques vestiges laissés sur les galets, j'ai peu d'espoir de récolter de nouvelles mulettes. La ville de Siang-tan est un entrepôt considérable du commerce des deux Kouang, du Se-tchoan et du Hou-pé. Ma lao-ié m'a dit qu'il y avait une belle église à quelques distances de la ville. Demain, je compte visiter une chrétienté, et voir s'il y a quelque chose dans le pays. J'ai tiré le Parus venustulus (Swin.). Le territoire que j'ai parcouru aujourd'hui est très fertile en riz, mais il n'y a que du riz. Les collines sont basses et de jolis bosquets cachent à moitié les fermes, presque toujours entourées d'une forte haie plantée de bambous sauvages.

(9-) Bonne journée de marche, parce que mes gens ont juste oublié d'aborder à la chrétienté que je voulais voir. J'ai mis pied à terre pendant une demi-heure, j'ai cueilli un joli camellia, nain de feuille et de fleur. Il me semble que ce joli arbuste cultivé donnerait des fleurs intéressantes: je tâcherai de le rapporter vivant à Chang-hai. Je suis absolument dérouté sur la question de l'espèce: j'ai trouvé ce soir des formes de mulettes qui me brouillent les idées, à moins que je n'admette des métis naturels. D'ailleurs ici, dans ces belles eaux pures et rapides, ces bonnes bêtes sont en pays d'exception: et elles se portent à merveilles, car leur coquilles sont superbes. Je voudrais voir ici nos grands coquillards de France ou d'Angleterre: ce serait bien curieux. - Mes gendarmes craignent de plus en plus pour mon existence. Ce soir on a de nouveau amarré les deux barques et l'on ne marquera pas le quart, de peur de troubler mon précieux sommeil. - Il paraîtrait que le pauvre brigadier de Tong-kouan, là où l'on a cassé mes vitres, aurait été *déboutonné*, c'est-à-dire, mis à la côte. Je le regrette, car il n'est pas coupable, vu qu'il n'avait pas reçu l'ordre de me protéger à outrance, comme on fait maintenant, sans cependant gêner en rien la liberté de mes mouvements. Demain, 15 lis de rapide parmi le sable et les rochers: mais deux gendarmes monteront à mon bord pour nous guider. (10-) Une heure après notre départ, un orage assez vif a éclaté: nous avons stoppé à la rive, où je venais juste d'entendre le cri du *Garrulax* que je n'avais pu apercevoir l'autre jour. Je suis vite descendu car la pluie commençait, et 5 minutes après j'en rapportais un. C'est probablement le *G. sannio*. (Swin.) je n'ai pas sa description sous les yeux: il voyage et vocifère en compagnie du grand *Garrulax perspicillatus*, mais sur un autre ton: on ne saurait pourtant s'y méprendre, c'est le cri d'un garrulax. Ici les pêcheurs emploient la plus lourde des mulettes (U. condensatus de mes notes) en guise de plomb pour leur drague. Nous sommes en face de récifs cachés et actuellement fort dangereux, mais qui n'offrent aucune difficulté quand l'eau a crû de deux pieds. L'orage de ce matin nous a donné toute la journée alternativement de la pluie et de la grêle. Nous arrêtons à un tournant où nos braves devraient se mouiller à ramer: et comme leur tempérament a plus qu'il n'en peut déjà d'humide radical, je leur fais grâce pour aujourd'hui. Le long de cette rive il y a de petits *Anthus* voisins de l'*A. pratensis*; quelques *Motacilla* et pas mal de mulettes fraîchement absorbées par les pêcheurs riverains. (11-) Pluie et grêle alternativement toute la journée: ce qui joint à la sollicitude a rendu mon brigadier malade. Aujourd'hui il a *mangé* des remèdes. Nous faisons halte près d'un gros bourg appelé Tchou-ting: il y a en dehors une pagode entourée de vieux arbres, j'y ai tiré 3 *Fringila montifringilla* dans une bande assez nombreuse. Nous avons 30 lis de vent contraire, s'il ne change pas: or, rien ne me presse de faire hâter la barque par un temps pareil. Donc je laisse aux remèdes le temps d'agir pour la santé de mon brigadier. (12-) Trois docteurs aquatiques (Chouei-sê, c'est le nom commun de mes gendarmes) se sont attelés à ma cordelle et l'ont tirée avec mes gens pendant 20 lis. Puis le bon vent de N.N.E. s'est levé, la giboulée a cessé et nous couchons à Heng-chan-hien; la rivière rase constamment les collines, soit à droite, soit à gauche. C'est une fort belle rivière, et le poisson n'y est pas trop cher. On m'a acheté hier deux immenses brêmes, ou parabrêmes, comme il plaira à M.M les Ichtyologistes européens, cela va sans dire. Ce n'est pas la parabrême vulgaire: elle mesure 20 cent. de hauteur de la dorsale aux ventrales; et ses côtes sont fusiformes et de la grosseur d'un crayon ordinaire. Ici les montagnes commencent à en valoir la peine;

le temps est trop couvert pour bien juger. La montagne Heng est une des célèbres montagnes chinoises sur laquelle, dit-on, fut gravé jadis l'inscription connue sous le nom de Tablette de Yu. Il serait venu jusque par ici faire une tournée hydrographique au temps du déluge de Yao. Or je me demande, si cette simple promenade était possible dans l'hypothèse de l'effroyable inondation dont parle Yao? Evidemment le Tong-ting, le Hou-pé occidental et le Yang-tze ne faisaient qu'une immense mer: or Yu n'avait pas l'arche de Noé à sa disposition. Mais cela suffit comme digression: car on démolirait pièce à pièce la prétendue antiquité et authenticité de ces bouquins chinois. Ce sont là pourtant les livres qui pour les fortes têtes résolvent les problèmes auxquels la Bible ne touche même pas!

(13-) Belle journée. Deux braves sont venus à bord pour aider en cas de besoin. Pendant ce temps, la canonnière filait en avant pour prévenir la douane qu'elle n'avait rien à dire. Le pays devient plus accentué: les montagnes rive gauche peuvent avoir de 4 à 5000 pieds au moins. Un peu au delà de Heng-chan-hien, j'ai vu avec le binocle la rive blanche de coquilles. Nous avons amené immédiatement les voiles et abordé. Sans exagération, j'eusse pu en charger ma barque. J'ai cherché et fait chercher les espèces douteuses trouvées plus bas, et j'ai eu le plaisir d'en rencontrer un nombre suffisant pour mon édification et celle d'autrui. Ce soir j'ai envoyé un morceau de sucre noir à mon brigadier qui est enrhumé: ce dont il est fort content.

(14-) J'ai acheté une brême de 4 livres, à 60 sapèques la livre: un peu plus loin, nous avons dévalisé un pêcheur au carelet et lui avons pris 33 livres de poisson: une carpe de 11 livres, quelques magnifiques poissons scientifiques (2 espèces) de cette rivière, et du fretin. Mes hommes sont fortement occupés à vider et écailler tout cela: pour moi j'ai prélevé ma part et l'ai logée dans des vases à vin. Mon majordome est furieux de ce que l'on ne vende le vin que 20 sapèques la livre: c'est de l'eau pure évidemment, dit-il: or il a l'eau pure en horreur. N'importe, pas moyen de faire autrement! Nous couchons à 45 lis de Heng-tch'eou-fou. Les collines assez nues sont du grès rouge à strates peu épais. Ces collines tout le long de la rivière subissent le sort de toutes celles d'où le bois peut s'exporter facilement: elles sont dénudées. Rien de nouveau dans les coquillages, si ce n'est une fort jolie variété d'une excessivement abondante espèce en cette rivière. Les gens de Yong-tch'eou-fou me disent qu'il y en a beaucoup chez eux: or ils sont près du Kouang-si. Il serait curieux de voir si les productions des deux bassins sont les mêmes: le bassin de la rivière Siang et celui de la rivière de Canton, où se jette celle de Kouei-lin.

(15-) Arrivée à Heng-tch'eou-fou à 3 h. J'ai pris congé de mes gendarmes à notre satisfaction mutuelle: je n'ai eu qu'à me louer d'eux. Si je veux encore monter ce qui est probable, on me donnera une autre escouade. J'ai trouvé le Coadjuteur de Mgr Navarro dans la petite résidence à 2 lis de la ville. A demain les informations.

(16-) J'apprend qu'il y a des chrétiens et un missionnaire dans les montagnes de Yong-tch'eou-fou: mais là seulement dans la région des montagnes. Je me prépare donc à remonter jusqu'à Ki-iang (marqué Kous sur la carte anglaise). De là je gagnerai la résidence du P. Lo. Mais je crois, d'après les apparences, ne pas trouver plus qu'au Kiang-si. Cependant il faut voir. On extrait dans cette région du fer, du plomb et du soufre. Le gouvernement se réserve la propriété du soufre. On extrait aussi de l'argent et de l'or. (17-18-) Visité à Monseigneur Navarro, Vicaire apostolique du Hou-nan. Le pays est complètement cultivé, et souvent en terrasse. L'église est située au fond d'une vallée plate et fort belle au goût chinois, bien que les architectes de profession ne lui accordassent probablement

pas le premier prix. Je n'ai rien vu de remarquable. La population d'après ce que m'a dit Mgr Navarro, serait originaire du Chen-si; au moins la famille chrétienne de ce quartier. Ils seraient venus au commencement des Ming, à la suite de l'extermination générale des habitants anciens. Ce qu'il y a de curieux, c'est la prompte transformation du langage! A Si-ngan-fou on parle la langue commune, et ici c'est un patois qui a beaucoup d'analogie avec ceux du Kiang-nan, bien qu'il s'en éloigne en plusieurs points. Qu'est-ce qui a changé? Le Nord ou le Sud? Les braves, pendant mon absence sont venus me saluer; tous grillent d'envie de me conduire jusqu'au bout du monde: c'est admirable. Il paraît que là-haut il y a de vrais tigres que les chinois confondent souvent de nom avec la panthère: Dieu me garde de ces aimables hôtes des solitudes. (20.) Après mûre délibération, je descends la rivière. Les ordres étaient donnés pour me conduire à Ki-iang: le brigadier Chen est venu me présenter ses respects, et je lui ai dit que je le remerciais. En effet, je puis monter plus ou moins difficilement: mais il y a danger réel à descendre quand l'eau aura crû. Un vieux batelier chrétien qui connaît parfaitement les eaux du Kouang-tong et du Kouang-si, m'a assuré qu'il m'était impossible avec cette barque de remonter plus de 30 lis. D'ailleurs, il est fort incertain que les montagnes soient plus fertiles que les voisines du Kiang-si: c'est ici la saison des pluies, et il y a fort peu de chrétiens pour me recevoir. Donc je descends. Ma mission principale est accomplie: je connais les mulettes et les poissons de ce cours d'eau. Je couche à l'embouchure de la rivière appelée Lei: et j'espère être délivré de l'aimable surveillance des braves! Ils n'ont probablement point reçu l'ordre de m'accompagner en descendant: aussi, ils n'ont pas insisté. Dans la page précédente, actuellement en route pour Chang-hai, j'ai dit que la province avait été repeuplée par les habitants du Chen-si: c'est une erreur. Ils sont venus ici de Ki-ngan-fou (Kiang-si), prononcé plus ou moins Tsi-ngan-fou, et j'avais compris Si-ngan-fou! Cependant, depuis j'ai demandé à d'autres: ils sont originaires de Tchang-ting-fou, au Tché-li. Or il était curieux de comparer la langue de mon catéchiste qui est du Pao-ting-fou, et la leur. Eux-mêmes en étaient étonnés: et cependant ils sont bien <u>Kiang-tsing, compatriotes de villages</u>! Lesquels ont changé? Je le demande aux savants. Je m'explique alors facilement que les dialectes soient voisins de ceux du Kiang-si puisqu'ils en sont originaires. On mange ici la mauve (M. mamillaris?) tout comme au Kiang-si: c'est un légume qu'il est inutile d'introduire, on le comprend aisément, bien que les fruits de certaines malvacées soient excellents à manger (certains hibiscus.) J'ai vu aussi la bette blanche, la moutarde et le <u>pei-tsai</u> dans les potagers. (21.) Nous couchons à 60 lis de Heng-tch'eou. J'ai fait arrêter en face d'un petit ruisseau qui se jette dans la rivière: il y a un petit village. Il se trouve qu'à mon insu ce sont des chrétiens. Il y a une église à 7 lis d'ici. Je profiterai de cette occasion pour faire chercher une curieuse anodonte naturellement vernissée dont je n'ai que trois échantillons. J'ai tiré une fort jolie grive à ventre blanc et à poitrine et flancs jaune souci. Malheureusement le plomb a fait balle: et la peau sera en mauvais état. Je suis on ne peut plus heureux que mes gendarmes m'aient abandonné à la férocité des naturels du pays. S'il ne pleut pas trop, je vais descendre fort tranquillement. (22.) Je suis allé à Tsai-song, où j'ai rencontré les R.R. P.P. Pascal et Innocent, Franciscains récollets. J'ai été fort heureux de la réception fraternelle qu'ils m'ont faite.

En montant une colline j'ai ramassé une valve d'une mulette intéressante dont quelques personnes à Paris ne veulent pas faire une espèce. J'ai fait chercher dans le petit ruisseau qui coule au milieu des rizières et un enfant m'en a trouvé 7 ou 8. Seulement la pluie qui a fait croître le petit ruisseau n'a pas permis d'en récolter davantage. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, ce qui manque c'est ou la notion exacte de l'espèce, ou l'expérience directe. Dans l'hypothèse Darwinienne, cette mulette aurait été transportée dans ce ruisseau en la personne de ces progéniteurs, et afin de lutter avec avantage pour l'existence aurait fini par devenir une fort jolie coquille au lieu de l'informe U. Leai de la grande rivière et dont on veut qu'elle soit une variété. Pour moi simple chercheur, je la prends telle qu'elle est ici, au Kiang-si, au Ngan-hoei, et ailleurs probablement et je l'appelle U. montanus, car c'est bien celle qui se contente le mieux. Elle n'a presque jamais d'eau et est obligée de se refugier dans les caves des petits ruisseaux artificiels qui servent à décharger le trop plein des rizières, et réciproquement, par des barrages, à faire monter l'eau dans les champs. Mais les grandes eaux ne remontent jamais là. J'ai pu obtenir un beau mâle du Buteo japonicus ? à la grande joie des laboureurs qui ont fait des grands éloges de mon coup d'œil. Cet oiseau vit actuellement de grenouilles que découvre un peu avant le temps, le soc de la charrue: car on est fort occupé à retourner les rizières en ce pays. J'ai aussi tiré le Parus venustulus : et je suis toujours d'opinion que la femelle diffère considérablement du mâle. Si la pluie cesse, je veux vider cette question importante. (25.) Je suis rentré à bord avec un peu de fièvre. La pluie est continuelle : on ne peut sortir: les habitants même cessent leur travail. Mais cette pluie est un bienfait pour le pays. Hélas ! la belle rivière aux eaux bleues est devenue un torrent de boue jaune et ocreuse !

(28.) Ces jours-ci nous descendons contre le vent, tantôt à la rame, tantôt à la voile. Nous avons passé les lieux difficiles, et vu une barque coulée sur les roches depuis peu. J'ai cueilli en pleine fleur le Daphné japonica: les corolles sont d'un blanc de lis, et fort parfumées. Il est des terrains calcaires, tandis que le D. genkoua est de partout, et le beau daphné jaune (Edgeworthia) est des hautes montagnes granitiques. Je ne connais que ces trois là dans la Chine centrale. Bien m'en a pris de récolter des coquilles en montant: le lit de la rivière est actuellement plein jusqu'aux berges. Si la pluie est tombée de la même façon dans le Uen-Kiang, je ne pourrai juger de sa faune coquillière: je le regrette peu, car je ne puis pénétrer fort loin à cause des rochers qui obstruent le cours de cette rivière assez longue d'ailleurs.

(Mars-2.) Arrivée à Siang-tan vers 3 heures. La rivière ici a des vagues très-fortes et est maintenant très-profonde. J'ai amarré près de mon conducteur en amont. Hier, j'ai rencontré celui qui a escorté Mr. Richthofen jusqu'à Siang-tan, et lui ai donné la traduction de quelques lignes en anglais écrites sur sa carte de visite. Ce Capital fellow était si bien apprivoisé avec les grands hommes d'Europe qu'il m'a amené sur place les deux gouverneurs du village, et m'a demandé du vin. Je l'ai gratifié d'un petit verre de vin rouge: il en eut préféré d'autre. (3.) Arrivée à Tchang-cha à 5 heures. Une canonnière, commandée par Té-lao-ié était aux aguets et est venue à ma rencontre. Je vais encore probablement avoir les honneurs de la guerre: nous verrons! – La rivière, ou si l'on veut, la rade de Tchang-cha présente le soir un coup d'œil fort animé: c'est de toutes parts des points lumineux fixes ou mobiles: les soldats battent le quart, les marchands offrent le

sacrifice nouel de pétards et de papier brulé: les canots vont et viennent: on joue de la guitare, on chante, on crie, on se dispute: tout cela sous un ciel constellé, et sur la surface d'une rivière de 3 à 400 mètres de large, sur 2 kilom. de long.. Je vais dormir en paix sous la haute protection de deux tambours que l'on bat à tribord et à babord! Les filous n'y peuvent rien. (4.) Je suis parti de Tchang-cha à 2 heures, après m'être assuré que le fils du maire de Tong-Kouan ne casserait pas mes vitres à la prochaine halte que je ferai devant ses poteries.

Juste au moment où j'ordonnais de lever l'ancre, mon brigadier d'aval (car je suis de nouveau entre les mains de la gendarmerie aquatique) nous a crié d'attendre: que la chaloupe de Tcheng, général de la division de Tchang-cha, passait l'eau. Je n'ai eu que le temps de rentrer mon diner à l'arrière, et deux grands hommes avec un élève entraient dans ma chambre. Nous nous sommes séparés bons amis. J'ai eu affaire à plus forte pièce que je ne pensais.

Le compagnon du général est un jeune homme du grade de Tché-fou, surintendant des canaux du Hou-nan, et employé à la trésorerie: fort bon ton d'ailleurs, et distingué comme un gentilhomme.

Je suppose que c'est le vieux trésorier qui aura voulu savoir quel était l'européen qui avait l'honneur de le connaître. Quoiqu'il en soit, je n'ai pu l'éviter: on m'accompagne par la route S.O. du lac jusqu'aux frontières de la province: mon brigadier est un bouton rouge, ancien brave de je ne sais quelle invincible armée: il a cinquante cinq ans: il est court et trapu, légèrement grisonnant.

Comme il n'a ni feu ni lieu le gouvernement honore son bouton et lui donne 70 francs par mois, plus le logement sur une barque.. Nous avons fait 90 lis, et sommes en plaine; les saules bordent le petit canal, et tout est redevenu prosaïque.

(5.) Seconde journée de fort vent de Sud: et c'est heureux pour refouler les eaux de l'un des bras de la rivière Lo: actuellement nous sommes dans le bras qui coule directement dans le lac Tong-ting, en passant par Uen-Kiang-hien. La gendarmerie s'émancipe: le bouton rouge ayant pris les devant couche à un quart de lieue de nous: car je me soucie peu de sa protection, et, sans doute, il n'y a pas lieu de me protéger. J'ai pu obtenir le mâle du faucon pélerin, et une cresserelle de marais. Demain je veux voir si je puis avec des chevrotines et le fusil n° 8. obtenir un grand rapace qui n'est pas l'Haliætus albicilla, autant qu'on en peut juger à la distance convenable qu'il maintient entre lui et ses amateurs. L'eau baisse un peu: mais nous ne pouvons maintenant rester à sec.

(6.) Décidément, le gouvernement du Hou-nan n'a plus rien à craindre de moi! La barque de M. Tai, boutonné rouge, est bel et bien restée à Uen-Kiang, et je suis passé devant la ville sans plus entendre parler de rien. Serait-ce que le pays où je vais est plus paisible? Ou bien tout ce luxe de précautions vient-il de la crainte de quelque révolte que les Européens dirigeraient? Je ne sais rien: le fait est que nous marchons fort paisiblement dans la queue sud-ouest du lac Tong-ting.

Elle ressemble à une grande et paisible rivière: les bords sont des tertres de terre rouge d'environ cinq mètres de hauteur et bien boisés. Les habitants sont naïfs. J'ai tiré un garrulax. Ils semblent communs par ici. Nous n'avons pas marché, à cause du grand vent de Sud Ouest qui maintenant nous est contraire.

(7.) Fait aujourd'hui environ 80 lis vers l'O.N.O. dans les méandres que forme le chenal creusé par la rivière Uen. Pendant que l'on achetait des vivres, j'ai été faire un tour et ai rapporté un geai, fort semblable au nôtre : il en diffère cependant un peu : une tourterelle faite comme le Turtur gelastis, mais plus petite et plus jolie : je ne la connais pas : et enfin une variété albine de la Motacilla alboïdes : c'est-à-dire que toutes les parties noires sont blanc passé. En route j'ai tiré le Circus æruginosus : je ne l'avais pas encore, je crois. Le peuple récolte actuellement les jeunes pousses d'une armoise qui croit abondamment parmi les roseaux : cette herbe amère est fort estimée : on récolte aussi dans les marais un Cardamine avant que la tige n'ait poussé.

Dans cette partie du lac il y a quelques espèces de mulettes des plus communes. Le lac s'est élargi : on n'en voit plus les rives depuis longtemps. Mais les tempêtes y sont encore peu à craindre vu qu'il n'y a qu'une immense et verdoyante prairie de carex. Ce carex aux feuilles longues et minces se coupe comme chauffage : les buffles armis le mangent fort bien. (8.) Aujourd'hui la pluie et le vent contraire nous ont contraints d'arrêter à 11 heures près d'un petit bourg. Le pays où nous sommes ressemble plus au Hou-pé qu'au Hou-nan : la langue est meilleure et se reconnait du premier coup. Cela tient sans doute à l'origine des habitants.

(9.) Nous mouillons à Long-iang-hien à 7 heures du soir, après une journée pluvieuse à la cordelle. La rivière est fort belle : la campagne ne donne que du riz. (10.) A 6 heures du soir nous arrivons à Nieou-pi-tan. C'est l'une des branches de la rivière Uen qui est en communication avec les eaux du Hou-pé. L'eau a monté considérablement : donc ma campagne coquillière en ce pays est finie.

C'est la rivière Siang qui a le prix. J'y ai trouvé trois nouvelles mulettes, et dans les champs deux anodontes douteuses. Il est fort possible qu'en remontant les rivières jusqu'à leur source on trouva davantage : mais pour cela il me faut une barque locale : et mes ressources actuelles ne me permettent pas deux barques. Je vais donc prendre la route du Hou-pé : c'est 50 à 60 lieues jusqu'à Kin-tchéou-fou.

(11.) Assez bonne journée à force de petites bordées dans le bras du Uen-Kiang qui nous porte à grand courant dans le Iang-tze.

La nuit a été très-orageuse : les éclats du tonnerre se sont succédé sans interruption jusqu'à 7 heures. — J'ai tiré un bel oiseau de la famille des Coucous : mes hommes en me l'indiquant dans l'herbe le prenaient pour un faisan : c'est le Centropus rufipennis (Illig), bien que ses dimensions soient un peu différentes. Je ne m'attendais pas à cette capture en plaine.

(12.) Coucher à la douane de Kiang-K'eou.

Le village entier est venu me voir : c'est un fort bon peuple. Depuis plusieurs jours les hirondelles et le vanneau gris (Lobivanellus inornatus) sont arrivés : les saules pleureurs embaument les rives de leurs chatons dorés : donc, malgré les terribles orages de nuit, nous arrivons vers le printemps. D'ailleurs, ce jeune Printemps, a reçu l'invitation formelle de revenir le 5 Février dernier : et il a dû faire sa rentrée au Hou-nan le 6. Du moins c'est la conviction des mandarins de Tchang-cha.

Ils ont été fort surpris quand je leur ai dit que le printemps n'arrivait en Europe que le 21 Mars. Ils auront sans doute attribué cela à la distance qui

nous sépare, malgré mes affirmations qu'il arrivait 7 ou 8 heures plutôt chez nous que chez eux. Nous avons maintenant un rude courant à remonter : c'est celui de la rivière Ling se rendant dans le lac Tong-ting. (13.) Nous couchons au milieu des roseaux, près d'une ferme et d'une barque du Hou-nan. L'eau ici est moins rapide. Mes gens m'ont trouvé une petite mulette de montagne que je n'avais pas vue, je crois, jusqu'ici.

P. M. Heude,
S. J.

La suite à la prochaine livraison.

A.M.D.G.





